This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 909,908

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Digitized by Google

GN
751
R741

Vignaud

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES ANTÉ-HISTORIQUES

LES ATLANTES

Digitized by Google

LAON. — IMPRIMERIE DU JOURNAL DE L'AISNE

Digitized by Google

ÉTUDES ANTÉ-HISTORIQUES

LES ATLANTES

PAR

ROISEL

O Solon ! vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants. Il n'en est pas un seul parmi vous qui ne soit novice dans la science de l'antiquité.

PLATON. *Le Timée.*

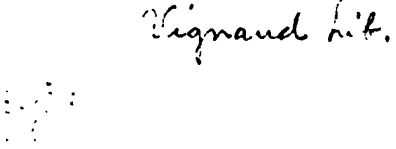
PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

1874

Digitized by Google



Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Aucun problème historique ne fut plus controversé que celui de la réalité de l'Atlantide, et nous ne voulons aujourd'hui qu'appeler l'attention du lecteur sur un certain côté de la question qui ne nous paraît pas avoir été suffisamment étudié. A notre avis, les premiers temps de l'âge historique sont inexplicables, si l'on n'admet pas l'existence d'un peuple civilisateur précisément à la place assignée par Platon au continent disparu; et notre discussion ne reposera que sur ce point.

Nous n'écrivons pas, du reste, pour ceux auxquels il faut tout dire; et nous ne nous occuperons que fort incidemment des anciennes polémiques.

425315

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

ATLANTES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE BRONZE.

Lorsqu'après la dernière période glacière, le renne se fut retiré vers le nord, fuyant à l'approche d'une température plus douce, la race Finnoise qui s'était répandue jusqu'aux rives de la Méditerranée chercha également dans les régions septentrionales le milieu qui lui est propre. Ceux qui n'émigrèrent pas durent, ou périr, ou subir la modification typique que le nouvel ensemble des conditions d'existence devait nécessairement amener ; et les races Jaune et Rouge résultèrent de cette transformation : la première dans l'Asie centrale, la seconde en Europe et en Amérique. Les Tumuli nous en fournissent des preuves évidentes; et nous pouvons affirmer que, pendant toute la période comprise entre l'époque des grands glaciers et l'apparition des armes métalliques sur les deux continents, la race rouge y fut prédominante.

Quelles qu'aient été du reste ces antiques populations,

Digitized by Google

il est indubitable qu'en Europe leur civilisation était fort stationnaire, et comme stéréotypée. Les siècles semblent s'être accumulés, sans qu'aucun progrès soit venu modifier les mœurs et les coutumes. Toujours les mêmes instruments faits avec les mêmes silex, et d'après les mêmes types ; lorsque subitement, sans aucune transition ni trace d'hésitation, nous voyons le bronze apparaître avec toute la perfection d'un alliage que la métallurgie moderne n'a pas cru devoir modifier. Selon les uns, cette découverte ou cette introduction n'a été contemporaine d'aucune révolution dans la situation de notre pays, et fut par conséquent le résultat et la preuve d'un développement prolongé ; selon les autres, les peuplades représentant dans les Gaules l'âge de pierre polie ont été conquises par un peuple de petite taille et d'une civilisation beaucoup plus avancée. Les armes de bronze découvertes en si grand nombre ont toutes en effet la même excellence, non seulement dans leurs formes, mais dans la proportion du cuivre et de l'étain ; et il est évident que, si cet alliage s'était progressivement perfectionné, on aurait retrouvé trace de nombreux essais transitoires.

Bien avant même de penser à ces tâtonnements, il aurait fallu qu'une assez longue expérience eût prouvé l'insuffisance du cuivre ; et, de toute façon, ce n'a pu être qu'après l'emploi isolé et prolongé de ce métal que l'on arriva à une amélioration aussi notable que celle de son mélange avec l'étain. Rien de semblable ne se présente ; et cette absence de toute période intermédiaire a frappé la plupart des archéologues. « Il est très probable, dit « M. Lubbock, que l'usage du cuivre ne s'est répandu « sur notre continent qu'après que l'on eut reconnu que « par l'addition d'une petite quantité d'étain on le rendait « plus dur et plus usuel. »

Digitized by Google

L'attention des peuples qui recherchaient les pierres compactes pour la confection de leurs armes ne pouvait d'ailleurs être éveillée par l'aspect de la pluspart de nos minerais, naturellement sombres, peu résistants, presque friables, et que la connaissance antérieure des métaux ainsi qu'un usage prolongé pouvaient seuls faire rechercher. Le cuivre natif fait cependant exception, et se présente par masses et en lames souvent assez étendues pour que l'on soit tenté de les regarder comme des productions artificielles, si elles ne tenaient encore à la roche qui leur sert de gangue. Mais ce minérai très-rare en Europe, surtout dans la partie occidentale, puisque c'est à peine si l'Angleterre en offre quelques filons, est d'ailleurs trop peu abondant pour servir de base à une exploitation de quelque importance.

Le seul qui par son éclat, bien que moins remarquable, peut encore dans nos contrées attirer le regard est le cuivre pyriteux. Les premiers bronzes ne pouvaient toutefois en provenir; car ce minerai plus que tout autre exige un travail fort long, qui consiste en grillages et refontes alternatives et multipliées. La métallurgie primitive devait être trop simple pour une semblable opération, et l'analyse du bronze antique ne donne au surplus aucune trace appréciable de fer, qu'une réduction inexpérimentée de ce sulfure double n'aurait certainement pas su éliminer.

Le cuivre pyriteux ne se trouve du reste avec quelque abondance que dans la province de Smolande en Suède, puis dans le comté de Cornouailles; et les archéologues n'ont jamais reconnu que ces deux contrées aient été les centres de la civilisation bronzifère. Les mines anglaises n'en furent pas moins exploitées à une époque fort reculée, mais par un peuple ou des colons venus de fort loin; et le minerai paraît avoir été en grande partie transporté à

Digitized by Google

l'état brut dans des pays éloignés. Il n'est pas plus probable que le cuivre gris ait servi aux premiers essais métallurgiques. Introduit dans la fonte, il y eût laissé un grand nombre de métaux étrangers qui n'auraient produit qu'un alliage aigre et cassant. Beaucoup moins abondant que le précédent, il se trouve d'ailleurs dans les mêmes gisements.

Quant au cuivre sulfuré, on ne le rencontre également dans l'Europe occidentale, qu'avec les précédents ; et, bien que la réduction en soit plus simple, le peu de dureté, l'éclat terne et saturnin de ce minerai, ont dû longtemps le faire négliger.

L'oxydulé si riche et d'une exploitation si facile, se trouve dans certains terrains primitifs, et généralcment avec le cuivre natif. Il suffit de le fondre en contact avec le charbon pour en retirer au premier feu tout le métal qu'il contient. Mais sa grande rareté dans notre occident ne laisse pas supposer davantage qu'il ait dû être utilisé pendant les premiers siècles de cette période. Les mines anciennes sont presque toutes connues ; et les quelques filons de cuivre oxydulé exploités en Europe ne le furent que durant les temps modernes.

Nous ferons les mêmes réserves pour le cuivre carbonaté; et nous cherchons encore le minerai qui par son éclat, sa facilité de réduction et son abondance, aurait pu suggérer aux habitants de notre vieux continent les premières tentatives métallurgiques. Quelle qu'ait été du reste la substance employée, s'il est vrai que ces tentatives résultèrent du développement graduel des peuples indigènes, l'étude de leur bronze en fournirait des preuves évidentes. De deux choses l'une, en effet : Ou bien le cuivre provenait de cuivre natif ; et, dans ce cas, les archéologues auraient découvert un grand nombre d'armes de ce métal ; ou bien

Digitized by Google

les autres minerais de l'Europe occidentale étaient exploités ; et, dans ce cas, l'analyse du bronze ancien nous donnerait un cuivre fortement mélangé de fer, d'arsenic, d'antimoine, de zinc ou d'argent. Il n'en est rien cependant ; car, lorsque ces minerais furent mis en œuvre, ils le furent par des mains déjà fort habiles.

Voyons si l'examen des gisements d'étain permet avec plus de raison de soutenir l'hypothèse d'un développement progressif. Tout le monde sait que le seul minerai assez abondant pour être exploitable est l'étain oxidé. La réduction, par suite du haut degré de température nécessaire, bien que moins difficile que celle du cuivre pyriteux, en est beaucoup plus longue et délicate que celle du cuivre sulfuré. Il ressemble tellement à la blende que nous aurions trouvé quelques spécimens d'un bronze primitif avec alliage de zinc ; et, d'un autre côté, comme il ne se trouve en Europe avec abondance que dans les Cornouailles mélangé le plus souvent de wolfram, ce bronze résultant de manipulations encore inexpérimentées aurait contenu une notable proportion de fer et de manganèse. Ces gisements ont toutefois été exploités dans les temps anciens, nous ne saurions trop le répéter ; mais, encore une fois, par un peuple dans toute la puissance de ses moyens métallurgiques.

Ces travaux que les savants attribuaient jadis aux Phéniciens avec la logique qui leur fesait assurer que les menhirs sont de construction druidique, se retrouvent en divers endroits. M. Allou a découvert près de Limoges un ancien gisement d'étain oxidé qui avait été fouillé à une époque tellement reculée qu'il n'en restait aucune tradition. De vieilles scories, contenant encore traces d'étain, attestaient que ce métal est bien ce que l'on avait recherché. M. Allou trouva même sur le gîte un vase

Digitized by Google

d'étain de forme antique, et remontant nécessairement à l'époque d'abandon de cette exploitation. Malheureusement les recherches n'ont pas été poussées plus loin.

Ce vase unique en Europe est fort significatif ; car les ouvriers mineurs du peuple bronzifère, recherchant dans leurs nouvelles possessions les métaux usuels, ont dû confectionner pour les plus vulgaires besoins quelques ustensiles, tantôt en étain, tantôt en cuivre, suivant la nature de leurs extractions journalières. Si l'usage de ces vases avait été général, nous en aurions trouvé un grand nombre ; mais loin de là ; et cette découverte exceptionnelle, tout en prouvant sa possibilité, atteste qu'il n'exista jamais sur notre sol de période transitoire entre la pierre polie et le bronze.

Quelques uns prétendent que, les avantages de la réunion du cuivre et de l'étain une fois connus, on avait refondu, par esprit d'économie, toutes les vieilles armes en cuivre. Toutes, c'est beaucoup dire ; car nous ne saurions oublier qu'il faut évaluer par siècles le temps nécessaire pour arriver à la perfection de cet alliage ; et nous savons que les peuples de ces temps antiques avaient la coutume d'enterrer les morts avec quelques uns des objets qui leur étaient personnels. Nous en aurions donc trouvé un nombre considérable, échappés, ne fut-ce que par respect pour les tombes, à cette refonte prétendue.

Le seul argument des partisans du progrès indigène pourrait toutefois être celui-ci : Les mines de Cornouailles, si riches en cuivre pyriteux, renferment souvent une certaine quantité d'étain oxydé : N'est il pas possible que les notions primitives de l'excellence du mélange du cuivre et de l'étain résultent des premiers et grossiers essais de fonte commune de ces deux minerais ? Bien plus, c'est également dans le comté de Cornouailles, à Wheal-

Digitized by Google

rock, que l'on a rencontré l'étain sulfuré étroitement lié au cuivre pyriteux. Klapcoth pensait que le cuivre de ce filon est combiné avec le soufre et l'étain. Berzelius a même considéré cette substance comme un sulfure double, et il est certain qu'en fondant ce minerai on obtiendrait un bronze d'une nature particulière, et susceptible de mettre sur la voie des propriétés de ce mélange.

Nous répondrons, en premier lieu, que rien ne démontre que l'usage du bronze ait eu l'Angleterre pour point de départ; et que toutes les armes découvertes dans cette contrée paraissent appartenir à une époque déjà assez avancée. En second lieu, que l'étain oxidé est en définitive assez rare en Cornouailles; et, bien qu'une fusion commune puisse donner un bronze possèdant une très-faible proportion d'étain, quelques centièmes seulement, cette expérience serait plutôt un caprice de laboratoire qu'une opération vraiment industrielle.

Sur les 1283 armes évidemment de l'âge de bronze que possède le musée de Dublin, 30 hâches, destinées aux usages funéraires, sont en effet de cuivre presque pur. Il avait sans doute paru inutile, pour des objets non usuels, de prendre le soin d'ajouter de l'étain, travail plus dispendieux, et qui du reste aurait atténué le brillant que l'on devait rechercher pour des armes d'apparat. Notons que ces hâches ne proviennent pas de cuivre natif : leur faible alliage le prouve suffisamment. Toutes ont été découvertes non loin des Cornouailles où la fonte de certains minerais peut, ainsi que nous venons de le voir, donner un cuivre renfermant quelques parcelles d'étain. Or, si ce mélange involontaire avait été le seul connu, au lieu d'être jugé suffisant pour un emploi d'exception, on aurait trouvé précisément dans les mêmes contrées des lances, des épées, des poignards, des bracelets et mille

Digitized by Google

autres instruments d'une nature identique. Jamais, encore une fois, le fait ne se présente.

La difficulté est donc toujours la même ; et il nous faut arriver à cette conclusion que l'on connaissait, en dehors de l'Europe occidentale, l'avantage de la réunion des deux métaux, avant qu'aucun d'eux fût exploité sur notre sol. Bien d'autres preuves en existent encore.

M. Wrigth a le premier fait remarquer que partout où l'on a trouvé des épées et des hâches en bronze, que ce soit en Espagne, en Angleterre, en France, en Scandinavie, en Allemagne et jusqu'aux confins de la Russie, ces armes n'ont pas seulement de grandes analogies; elles sont absolument identiques. « Si nous comparons, « écrit M. Lubbock, les hâches dites celtiques, les épées, « les couteaux, les dagues trouvés dans toute l'Europe, « nous remarquons une similitude, telle qu'il semblerait « presque que ces armes ont toutes été fabriquées par « le même ouvrier. » Plus tard le goût artistique des peuples conquis paraît s'être donné carrière ; et nous voyons, en Danemarck et en Allemagne, les ornements en spirale prendre un certain développement ; vers le sud, ce sont des cercles et des lignes.

Quant aux armes les plus anciennes, leur ornementation est tellement identique qu'il serait impossible à l'archéologue le plus exercé de les attribuer à telle contrée plutôt qu'à telle autre. Un seul et même peuple les introduisit donc sur notre sol ; et nous n'avons insisté sur ce premier point que pour en finir avec cette doctrine évidemment préconçue de progrès perpétuel, qui ne peut pas plus fournir de preuves à son appui que répondre aux arguments qui la renversent.

Chaque race contient en soi, les éléments comme le terme de son développement, et possède, dès son appari-

Digitized by Google

tion, le germe de toute la manifestation intellectuelle dont elle est susceptible. Aller au delà lui serait aussi impossible qu'à un yoloff de conçevoir les quantités négatives. Lorsqu'une d'elles, fatalement stationnaire, est subjuguée par une autre aux idées supérieures, nous la voyons, tant que la main colonisatrice pèse sur elle, accepter par une habitude factice les usages et les mœurs de ses maîtres ; mais, une fois affranchie, elle retournera vers son point de départ pour tourner dans le cercle inévitable de ses instincts naturels.

Le croisement peut seul en modifier profondément la portée originelle. Plus elle est pure, plus ses idées seront nettes mais étroites, tandis qu'une race métisse héritera d'une double aptitude. Cela est si vrai que c'est uniquement sur les terres privilégiées où les familles humaines se sont longuement rencontrées que nous voyons la plus haute manifestation de civilisation spéciale. L'Inde, l'Egypte, la Grèce, l'Italie, sans parler des peuples modernes, nous en offrent des exemples ; et, s'il nous est permis d'après le passé de prévoir l'avenir, nous pouvons prédire la puissance intellectuelle des races mélangées du Brésil et de l'Amérique du nord.

Cette supériorité ne se manifeste pas dès les premiers jours ; il faut des siècles pour que les facultés des races mères se fusionnent dans la nouvelle. Une période de véritable gestation, pendant laquelle tout semble confondu, est toujours nécessaire ; et l'histoire nous a légué les lamentables récits de ces époques de transition, de ces temps d'anarchie que toute race secondaire doit subir pour l'équilibration de ses forces. Plusieurs peuples américains en sont là ; mais, une fois la pondération terminée, l'humanité sera témoin d'une civilisation dont rien dans le passé ne peut fournir d'équivalent ; car nous ne pensons

Digitized by Google

pas que de pareils éléments se soient encore trouvés réunis sur le même point.

Nous n'entendons pas, bien entendu, par civilisation nouvelle un plus ou moins grand développement de bien-être matériel, fait qui peut n'être que la conséquence d'idées préexistantes; nous parlons de l'apparition d'instincts nouveaux. Combien de sentiments inconnus des anciens nous sont familiers aujourd'hui? mais aussi que de croisements ne se sont-ils pas opérés pendant près de mille ans.

Quelques esprits, préoccupés de théories philosophiques conclurent à la pluralité des familles humaines, doctrine éminemment fausse, puisque d'abord ces métissages existent, et qu'ensuite l'homme n'a pu apparaître que dans un centre de formation parfaitement délimité. Admettre que le principe qui le fit naître eut la puissance d'en produire un grand nombre est inutile; car l'acte, se manifestant dans le même milieu, et sous l'influence de causes identiques, aurait engendré des effets également identiques. Le fait peut nécessairement avoir eu lieu, mais n'a donc aucune portée, au point de vue anthropologique.

Ce n'est que lorsque les conditions d'existence du premier séjour se furent lentement modifiées, et quand les hommes se répandirent sous d'autres climats, que le type primitif, à moins de périr, dut se transformer. Nous voyons encore tous les jours les profondes altérations que subit notre race dans les émigrations lointaines (1). Il lui faut

(1) Les climats étrangers, même les plus analogues au nôtre, exercent tous sur notre race cette précieuse influence. « L'acclimatation de la race européenne sur le sol des États-Unis, dit M. Lecouturier, est loin d'être complète, et la nation anglo-américaine, « malgré les deux cents ans qu'elle a déjà passés sur ce territoire,

Digitized by Google

promptement se modifier, se croiser ou disparaître. En certaines contrées, toute modification est même impossible ; tant les conditions d'existence sont différentes.

Par quelle suite de transformations, la race, dont la caverne de Neanderthal nous a légué un débris, n'a-t-elle donc pas dû passer pour traverser sans encombre les innombrables milieux qui se sont succédé depuis les dernières alluvions apennines ? Depuis quand le type originel a-t-il disparu ? quel était-il seulement ? Les plus anciennes langues gardent toutes les traces évidentes d'idiômes antérieurs ; et c'est à peine si nous connaissons les quelques derniers anneaux de cette longue série qui se perd vers les époques tertiaires.

Ce que nous savons, c'est que les races, qui restent identiques à elles mêmes par l'habitation constante des mêmes milieux, possèdent un type parfaitement net. Les siècles s'amoncellent impunément ; et les mêmes idées comme les mêmes croyances germent sans fin dans

« dont le climat paraît offrir tant d'analogie avec le nôtre, est en « pleine dégénérescence au point de vue physique. Cette dégéné- « rescence serait même si rapide qu'il suffirait d'un petit nombre « d'années pour constater dans la population un nouveau pas fait « vers la décadence. » « Les missionnaires qui reviennent en Amé- « rique après 25 ou 30 ans d'absence, écrivait dernièrement le *New- « York Daily Times*, s'accordent à reconnaître une sorte d'altération « dans la société générale, un teint plus blême, un type plus délicat, « un tempérament plus nerveux, une activité fébrile exagérée, qui « existait beaucoup moins chez la race qu'ils avaient laissée en « quittant les Etats. Les médecins américains constatent également « un accroissement dans le nombre et la violence des maladies qui « résultent de la surexcitation du système nerveux et du cerveau. « L'apoplexie, la paralysie, la démence deviennent de plus en plus « fréquentes. Le sang se vicie ; et le virus scrofuleux atteint déjà la « moitié de la population. »

Digitized by Google

leur esprit. Cela est si vrai que, lors des premières atteintes produites par quelque perturbation climatérique, on voit ces races, fidèles encore à ce qui pour elles est le beau absolu, tâcher de résister aux modifications physiques qu'elles subissent. Les habitants des Antilles aplatissent encore le front de leurs enfants par souvenance instinctive de leur type primitif. Depuis la nouvelle Zélande, dernière limite de l'extension de la race rouge dans l'Océanie avant qu'elle en fût expulsée par les Malais, jusqu'à l'Amérique septentrionale, les indigènes peignent en rouge rouge eux et leurs monuments. On a quelquefois remarqué dans les plus anciens Tumuli les traces de ces antiques coutumes qui répondaient sans doute à quelque instinct primordial.

Cette digression était nécessaire pour bien établir que la race rouge que nous appellerons Protoscythe, et qui couvrait notre occident lors de l'apparition du bronze, était et devait être stationnaire, depuis un nombre de siècles que nous aurons un jour à apprécier. Jamais elle ne serait arrivée par sa force intrinsèque à une situation plus prospère ; et nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les peuplades indiennes des deux Amériques pour en apercevoir les meilleures preuves. Toute civilisation nouvelle ne peut, encore une fois, résulter que d'une colonisation suivie de mélange, ou de la modification prolongée du milieu ambiant ; et, comme l'examen critique des faunes et des flores ne nous signale, à la fin de l'âge de pierre, aucune perturbation appréciable, nous devons conclure qu'un peuple, déjà assez avancé dans l'art métallurgique pour avoir antérieurement découvert les propriétés et les proportions de l'alliage du cuivre et de l'étain, apparut dans l'Europe occidentale à une époque que nous allons essayer d'établir.

Digitized by Google

Suivons d'abord M. Morlot dans ses intéressantes études sur les lacs suisses.

La Tinière, éleva graduellement un cône d'alluvions près de son embouchure dans le lac de Genève ; et la structure en est si régulière que l'on peut facilement apprécier la longue suite de siècles pendant lesquels le volume des eaux de ce torrent fut à peu près égal à ce qu'il est aujourd'hui. Ce cône dans toute sa totalité se compose en effet des mêmes sables et graviers que ceux qui se stratifient journellement. La quantité en varie peut-être de temps à autre ; mais ces différences se compensent de telle sorte qu'en considérant de longues périodes on peut négliger ces quelques irrégularités également répandues dans toute la masse.

Une voie ferrée vint à passer au milieu de ce cône ; et la tranchée mit en évidence trois couches de terre végétale superposées à diverses hauteurs et qui ont évidemment formé les unes après les autres la surface supérieure du monticule. Notons que ces couches, régulièrement intercalées dans les alluvions, sont absolument parallèles les unes aux autres, aussi bien qu'à la superficie.

La première de ces anciennes surfaces située à une profondeur d'un mètre quatorze centimètres, a quinze centimètres d'épaisseur, et appartient à l'époque romaine. Les monnaies et quelques objets que l'on y a trouvés l'attestent suffisamment. La seconde, également de quinze centimètres d'épaisseur, est à une profondeur de deux mètres quatre-vingt dix-sept centimètres, y compris l'épaisseur de la couche ; et l'on y a découvert plusieurs poteries non vernissées et des pinces en bronze. La troisième, de seize à dix-huit centimètres d'épaisseur, est à cinq mètres soixante-neuf centimètres au-dessous de la surface actuelle. Des fragments de poteries très-gros-

Digitized by Google

sières, quelques morceaux de charbon, des ossements brisés, et un squelette humain au crâne rond, petit et très-épais y ont été trouvés. On a même rencontré trente-cinq centimètres plus bas du charbon et quelques débris.

En présence de strates aussi régulières et aussi bien définies, M. Morlot a pu facilement calculer quel nombre de siècles séparait chacune de ces couches. Prenant pour point de départ le chiffre bien connu de seize siècles comme propre à la période romaine, il en arriva avec une précision mathématique, à attribuer à la couche bronzifère une antiquité de 3800 à 4000 ans, et de 6500 ans à la couche inférieure.

M. Gilliéron de Neuveville, étudiant les habitations lacustres du pont de la Thièle, obtint un résultat presque identique. Ce cours d'eau réunit les lacs de Neufchâtel et de Bienne. Pendant la première partie de son cours, la vallée est fort étroite, puis s'élargit gardant jusqu'au lac de Bienne la même étendue. Il est indubitable que cette vallée était autrefois occupée par le lac jusqu'au point de la partie étroite, où se trouve, près du pont de la Thièle, les débris d'un village lacustre. Peu à peu les eaux ont reculé; et l'abbaye de Saint-Jean qui fût bâtie sur le sol abandonnée par le lac en est aujourd'hui éloignée d'environ 375 mètres. Sa fondation remontant à l'an 1100, le gain de la terre a donc été de 375 mètres en 770 années.

Rien ne prouve, il est vrai, que ce monastère ait été construit sur la rive ancienne; mais, dans ce cas, le temps nécessaire à la retraite des eaux aurait été plus considérable; et il est évident que M. Gillieron, prenant pour connu dans son équation une retraite de 375 mètres en 770 ans, adoptat le chiffre le plus bas qui lui fut possible.

Ce savant ne compare pas à ces 375 mètres l'espace qui se trouve entre le couvent et le village lacustre,

Digitized by Google

parceque, dans la partie étroite de la vallée où ce dernier est situé, le retraite des eaux a pu être plus rapide. Il n'établit sa proportion que jusqu'à l'endroit où la vallée se resserre, éloigné de 3000 mètres de la rive actuelle ; et l'inclinaison régulière du fond de cette vallée l'autorise à assigner à ce point une antiquité d'au moins 6760 années. Bien que ce calcul n'importe pas à notre sujet, nous le citons pour sa remarquable concordance avec celui de M. Morlot.

Nous voici donc en présence d'un fait qui égale en certitude tout ce que la science expérimentale peut nous enseigner, et qui, à lui seul, vaut tous les raisonnements. Les habitants de la Suisse se servaient, il y a 4000 ans, de pinces de bronze ; mais que de siècles ne durent-ils pas s'écouler avant que cet alliage pénétrât dans les Alpes ! Combien de temps, avant qu'une famille contemporaine de cette période vînt précisement habiter le cône de la Tinière ! Peut-être nous sera-t-il possible de répondre à ces questions, en recherchant le peuple qui, par sa situation, put introduire les métaux sur notre sol. L'antiquité jugeait que leur emploi devait être fort ancien ; et la Genèse même fait mention du bronze, à une époque qui, d'après la chronologie classique, remonte à 3875 ans avant notre ère.

Il va sans dire que son apparition ne fut pas synchronique dans toute l'Europe occidentale. Pendant une durée sans doute fort longue, l'usage des anciennes armes se continua concurremment avec l'extension progressive des nouvelles ; et l'on sait qu'en certaines contrées l'emploi du bronze se prolongea de la même façon, après l'importation des armes en fer. Les pays éloignés de grands courants envahisseurs et les cantons montagneux ont de tout temps été épargnés ; et ce n'est qu'à la longue que

Digitized by Google

la civilisation du peuple nouveau pénètre dans ces lieux retirés. M. Trogon pense, il est vrai, que les habitants de la Suisse occidentale, pendant l'âge de bronze, étaient de race différente que ceux qui peuplaient ce pays, pendant l'âge de pierre. Mais, d'un autre côté, MM. Keller et Wilde affirment qu'en Suisse et en Irlande la population de cet âge n'appartenait pas à une race différente de celle qui plus tard employa le bronze. Nous devons donc être prudents, et nous borner à dire que l'introduction de cet alliage sur les rives de l'Atlantique remonte à une époque bien antérieure à celle de son apparition sur les lacs suisses.

L'usage des armes en pierre se prolongeait sans doute encore en d'autres endroits ; et nous ne pouvons conclure que de l'étude de toute une contrée. Un peuple vaincu n'accepte pas d'ailleurs facilement les coutumes du conquérant, quels qu'en soient les avantages, d'autant qu'à ses antiques habitudes se joignent le plus souvent bon nombre d'idées superstitieuses. Les Gaulois, bien après la colonisation bronzière, ne perpétuaient-ils pas le culte des ancêtres par leur respect pour les ruines monolithes? Il y avait déjà, au commencement de cette période, une telle dissemblance entre les peuplades de notre occident que, tandis que certaines polissaient leurs pierres avec un soin merveilleux, certaines couches sociales en étaient encore aux éclats de silex. L'on s'exposerait donc à de singulières erreurs, si l'on voulait restreindre le champ de ses recherches archéologiques.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LE PEUPLE BRONZIFÈRE.

Quelques savants ont pensé que le bronze avait été introduit dans les Gaules par les Romains : commençons par discuter cette hypothèse.

Chacun sait que cet alliage était connu de l'Europe occidentale, depuis un temps considérable, avant l'apparition des armes en fer. Or M. Engelhardt trouva dans la tourbière de Nydam, des boucles, colliers, casques, cuirasses, boucliers, cottes de maille, 80 épées, 500 lances, 30 haches, des vases, des roues et des monnaies. Si, d'une part, les boucles et les autres instruments étaient en bronze, d'autre part, et sans exception, les armes offensives et défensives étaient en fer. Les monnaies sont romaines; mais l'un des fers de lance porte des caractères runiques ; et il est certain que les vaincus comme les vainqueurs portaient des armes en fer.

Non seulement on ne rencontre que ces armes dans les nombreux dépôts du Sleswig, mais elles appartiennent toutes à deux types parfaitement tranchés : le premier représentant l'art celtique, et le second, moins nombreux, rappelant le style romain. Notons de plus que la forme ainsi que l'ornementation de chacun de ces types diffèrent essentiellement de celles des armes en bronze.

La facilité avec laquelle le bronze se travaille le faisait

Digitized by Google

encore employer pour certains instruments. Longtemps on a fabriqué des armes à poignées de bronze; mais, en définitive, lors de l'occupation romaine, le fer l'avait remplacé depuis des siècles, pour la confection des épées, des haches, des lances, etc. (1) M. Jahn en fournit les preuves les plus évidentes. Il découvrit, auprès de Berne, un antique champ de bataille, où se trouvaient un grand nombre d'objets, tels que des fragments de chariots, des mors, des roues, des cottes de maille, des armes de toute sorte, qui tous étaient en fer. Parmi ces débris, étaient plusieurs monnaies en bronze frappées à Marseille ; et, si nous nous en rapportons à ce témoignage, le combat fut livré au temps le plus prospère de la colonie phocéenne.

Quelques peuplades non assimilées par les conquérants ferrifères conservaient nécessairement leurs anciennes armes ; et M. Wright cite trois exemples où des épées de bronze se sont rencontrées avec des armes romaines; mais ces exceptions sont assez rares pour que plusieurs archéologues les aient révoquées en doute ; et généralement l'on ne trouve pas plus d'armes de bronze parmi les dépôts de l'âge de fer, que d'armes en fer dans les grands amas d'armes et d'outils de bronze.

Ce fait est si caractéristique que nous avons lieu de nous étonner que l'on ait encore découvert si peu de de traces des luttes formidables qui durent se produire entre les Pélasges et les envahisseurs celtiques. A peine peut-on citer un cas où des épées, des hâches et autres

(1) Un peuple d'origine asiatique, que nous appellerons du nom générique de Celtes, refoulant les Pélasges dans toute l'Europe, introduisit l'usage des armes en fer, à une époque qu'il est encore fort difficile de déterminer.

Digitized by Google

armes de bronze et de fer ont été trouvées réunies. Cet exemple suffit toutefois pour nous permettre d'affirmer que les armes de fer furent, comme celles de bronze, introduites par un peuple conquérant, puisque, dès les premiers jours de leur apparition, les unes, comme les autres, possédaient la même perfection et la même originalité dans leur type que pendant les siècles suivants.

Lorsque les Romains eurent mis le pied sur notre vieille patrie, bien loin d'avoir apporté le bronze, ils y trouvèrent donc le fer généralement employé. L'excellente qualité des armes gauloises indiquait même une grande aptitude dans l'art métallurgique ; et, si le bronze avait encore été d'usage, les anciens en auraient évidemment parlé. La description que nous fait Tacite des armes calédoniennes nous prouve que les épées de bronze n'étaient déjà plus usitées en Ecosse ; et les découvertes archéologiques concordent parfaitement avec les récits des historiens.

Les chefs militaires se servaient seuls, pendant la guerre de Troie, d'épées en fer ; et cependant Hésiode nous parle de ces armes comme déjà fort anciennes. Du temps d'Homère, le mot σιδηρος était employé comme synonyme d'épée, ce qui dénote, ou que l'usage en remontait aux premiers temps de langue grecque, ou que le mot, comme l'objet qu'il représentait, avait été apportés aux Pélasges par un peuple voisin et peut-être conquérant. Cela laisse à penser quelle devait être l'antiquité du bronze. « Les armes, les maisons, les ouvrages des premiers ha- « bitants de la Grèce, écrit Hésiode dans son exposition « des âges du monde, étaient d'airain ; car le fer n'était « pas encore en usage. »

Indépendamment de ce qui précède, voici d'une manière fort abrégée les principaux arguments que nous pour-

Digitized by Google

rions encore opposer à la singulière hypothèse qui attribue aux Romains l'introduction du bronze dans l'Europe centrale. 1° Il aurait été difficile aux Romains qui ne se servaient que d'armes en fer d'introduire dans la Gaule les armes en bronze. 2° Non seulement les épées de bronze n'ont pas la forme des armes romaines; mais leur ornementation en est toute différente, relevant d'un type parfaitement distinct. 3° Ces instruments de bronze se trouvent en nombre considérable dans quelques pays inconnus aux Romains, comme le Danemarck et l'Irlande. 4° Le bronze employé par les Romains pour bijoux, meubles, instruments, etc. contient une grande proportion de plomb, métal qui n'entre jamais dans l'alliage employé pendant la période qui nous occupe. 5° Jamais les monnaies et poteries romaines n'accompagnent les armes de bronze; et, comme dernière preuve, nous rappellerons que cet alliage était connu, il y a plus de quatre mille ans, sur les rives de lac de Neufchâtel.

Cette date certaine met également à néant l'assertion de Nilson, attribuant aux Phéniciens l'introduction des armes de bronze dans les Gaules. Les lignes courbes et dessins géométriques étaient d'ailleurs les seules ornementations de ces armes; et l'on n'en rencontre que fort rarement un spécimen chargé de figures. Or, les Phéniciens, en contact permanent avec les Iraniens, qui les chargeaient souvent de travaux importants, avaient adopté de bonne heure leurs goûts artistiques. Les boucliers décrits par Homère, les décoration du temple de Salomon étaient couverts de reproductions d'hommes et d'animaux; et nous devons en conclure que l'immense quantité d'objets en bronze trouvés dans l'Occident ne résulte pas d'une colonisation phénicienne.

Bien plus, au moment de leur prospérité, les Phéni-

Digitized by Google

ciens connaissaient parfaitement le fer ; et les outils employés pour préparer les matériaux du temple de Jérusalem étaient de ce métal. Ils auraient donc introduit l'usage du fer parallèlement à celui du bronze ; ce qui est contraire à toute évidence.

Quelques colonies dispersées ça et là ne sauraient du reste établir un usage aussi général. Un envahissement prolongé peut seul transformer les coutumes de tout un continent ; et nous devons chercher ailleurs la solution du problème.

Plusieurs savants parlent des Arias : nous établirons dans un prochain travail que ce sont eux ou les Iraniens, qui dotèrent l'Occident des armes en fer. Il faudrait donc supposer que cette race nous aurait apporté premièrement un bronze parfait ; puis, tout aussi subitement, des armes en fer également parfaites. Il faudrait admettre que, pendant les nombreux siècles qui séparent ces deux importations, il n'y eut plus aucune communication entre l'Asie et l'Europe, que les Arias perdirent le souvenir, et oublièrent jusqu'aux chemins des pays éloignés. Il faudrait enfin accepter qu'aucune tribu ne vint, pendant ce long intervalle de temps, chercher fortune, comme leurs aînés vers l'occident, apportant à diverses reprises les spécimens des premiers essais de la mise en œuvre des minerais en fer, ainsi que les productions des périodes de transition, qui durent lier les deux âges. Il faudrait surtout que le génie inhérent à la race arienne se fût transformé, au point de confectionner des armes en fer d'un type, aussi contraire à celui de leur première fabrication, que les œuvres des Grecs peuvent l'être de celles des Arabes.

La netteté des conceptions instinctives d'une race repousse une semblable doctrine ; et il nous suffit d'exami-

Digitized by Google

ner l'uniformité des productions artistiques des peuples qui se conservent sans mélange pour trouver cette thèse insoutenable. Pas une exception ne peut nous être opposée ; et nous devons chercher ailleurs une solution qui satisfasse à la fois les exigences de la logique et de l'histoire..

Puisque ce ne sont ni les Romains, ni les Phéniciens, ni les Celtes, voyons si quelque vieille tradition ne nous mettra pas sur la voie, et si l'antiquité n'a pas conservé le souvenir d'une nation assez civilisée pour connaître le parfait emploi des métaux, assez nombreuse pour envoyer au loin ses colonies, et assez puissante pour se maintenir dans ses conquêtes.

Elien nous parle bien d'une grande terre dont les habitants sous le nom de Makimas, et venant de l'Occident, se seraient autrefois répandus sur le monde. Mais cette légende est si vague que nous ne pouvons en faire aucun profit. Il en est tout autrement d'une tradition conservée par Platon, et qui apporterait une vive lumière, si nous trouvions quelques preuves de son exactitude.

« Un jour, écrit-il dans le *Timée*, que Solon s'entre-
« tenait avec les prêtres de Saïs sur l'histoire des temps
« reculés, l'un deux lui dit : O Solon, vous autres Grecs,
« vous êtes toujours enfants. Il n'en est pas un seul parmi
« vous qui ne soit novice dans la science de l'antiquité.
« Vous ignorez ce que fit la génération de héros dont
« vous êtes la faible postérité..... Ce que je vais vous ra-
« conter remonte à neuf mille ans.

« Nos fastes rapportent que votre pays a résisté aux
« efforts d'une puissance formidable qui, sortie de la mer
« Atlantique, avait envahi une grande partie de l'Europe ;
« car, pour lors, cette mer était navigable. Près de ses
« bords était une île, vis-à-vis de l'embouchure que vous

Digitized by Google

« nommez les colonnes d'Hercule. On dit que de cette « île, plus étendue que la Lydie et que l'Asie, il était « facile de se rendre sur le continent.

« Dans cette Atlantide, il y avait des rois célèbres par « leur puissance qui s'étendait sur les îles adjacentes et « sur une partie du continent. Ils régnaient, outre cela, « d'un côté sur la Lydie jusqu'à l'Egypte, et du côté de « l'Europe jusqu'à la Tyrrhenie..... Mais il survint des « tremblements de terre et des inondations; et dans l'es- « pace de vingt-quatre heures, l'Atlantide disparut. »

Ce récit est si développé, l'emplacement de cette île si bien indiqué, et l'extension de sa puissance affirmée d'une manière si péremptoire qu'il est tout d'abord impossible de n'y voir qu'une simple fantaisie de philosophe. Généralement, dans les traditions légendaires, les fictions se mêlent aux possibilités de telle façon, que l'esprit sans plus d'examen rejette le vrai comme le faux. Mais ici, pas un fait qui ne puisse être exact. Tout est possible, jusqu'à la disparition de cette île dans un gigantesque tremblement de terre.

Aussi les anciens tels que : Posidonius, Philon, Cantor, Marcellus et tant d'autres, y croyaient-ils fermement. Ammien Marcellin la décrit comme une *insula Europæo orbe spatiosor*. Tertulien n'en doute pas. Arnobe parle même d'une excursion atlante sur le territoire grec qu'il pense contemporaine de Ninus; et nous voyons que les Grecs en perpétuèrent la mémoire. Pendant les fêtes des petites Panathénées, on portait en procession un peplum où était représentée la défaite des occidentaux par l'intervention de Minerve.

Tant de témoignages méritent attention, d'autant que l'emplacement et l'époque de la prospérité de l'Atlantide répondraient à merveille aux exigences de la solution que

Digitized by Google

nous poursuivons. Mais, quelle que puisse être la vérité du récit de Platon, nous ne pouvons y ajouter foi que, si tous les points peuvent en être vérifiés ; car une seule erreur évidente nous mettrait en droit de douter de l'ensemble. Nous devons donc, avant de tirer la moindre conclusion, critiquer ce récit, fragment par fragment, et examiner :

1° S'il existe entre l'Europe et l'Amérique des traces de cataclysme récent.

2° Si l'on rencontre en Afrique jusqu'à l'Egypte, en Europe jusqu'à l'Etrurie ainsi que dans le nouveau continent, quelques restes d'une antique et même civilisation.

3° Si cette civilisation concorde avec l'époque que nous pouvons supposer être celle de l'introduction du bronze dans les Gaules.

4° Si les Atlantes par une situation exceptionnelle ont pu, mieux que tout autre peuple, connaître de bonne heure l'usage des métaux et particulièrement du cuivre et l'étain.

5° Si, comme preuve générale, la civilisation, avant les conquêtes asiatiques, ne parait pas avoir marché d'Occident en Orient, contrairement à l'opinion généralement adoptée.

Le problème qui nous occupe n'ayant qu'une solution, nous serons en droit d'affirmer, si les réponses à toutes ces questions sont satisfaisantes, que l'antique prospérité de l'Atlantide est parfaitement réelle, et que les habitants de cette île fameuse enseignèrent à nos ancêtres l'usage du bronze.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

L'ATLANTIDE.

Nous n'avons pas à développer la possibilité des bouleversements géologiques : trop d'exemples de villes qui s'affaissent, d'îles qui s'abîment, de parties de continents qui disparaissent se sont produits depuis les temps historiques pour que le fait puisse être nié. Aussi MM. Forster, Dumont d'Urville, Broca, Mœrenhout, de Moussy, etc., pour résoudre quelques problèmes ethnoliques, n'ont pas hésité à admettre que le grand Océan était jadis occupé par une terre immense, dont les îles Havaï, les Marquises, la nouvelle Zélande et tant autres ne seraient que les sommités.

L'Atlantide, dit Platon, était située à l'ouest des colonnes d'Hercule. Recherchons donc si nous ne trouverons pas également les preuves d'un ancien continent, actuellement englouti, dont les Açores et les Antilles seraient les parties émergées.

Les zoologistes sont à peu près d'accord pour attribuer à toute organisation vivante un centre de formation parfaitement déterminé. Or il est indubitable que les flores tertiaires de l'Europe et de l'Amérique septentrionale n'ont eu qu'un seul et unique de ces points de départ. M. Heer s'étend longuement, dans sa *Flora tertiera Helvetiæ*, sur la remarquable analogie qui existe entre la flore actuelle

Digitized by Google

des Etats-Unis, et la flore miocène de l'Europe centrale, que nous conserverions encore sans les perturbations qui déterminèrent sur notre continent les milieux pliocène et quaternaire. On a retrouvé dans nos terrains moyens de la période tertiaire des tulipiers, le cyprès de la Louisiane, des robiniers, des pacanes, des feuilles d'érable, de magnolia, de sassafras, de taxus, de sequoia et d'autres arbres qui ne se rencontrent plus que dans l'Amérique du Nord.

« L'étude des coquilles tertiaires des Etats-Unis, écrit « M. Hamy, avait démontré à M. Conrad l'identité spé- « cifique d'un certain nombre d'entre elles avec les co- « quilles des couches françaises correspondantes. L'exa- « men comparatif des insectes a également prouvé qu'un « grand nombre d'espèces vivent encore aujourd'hui « sur les deux rives de l'atlantique. D'autre part, MM. « Pomel, Aymard, etc., décrivaient des vertébrés dont « les similaires fossiles ou vivants ne se rencontrent que « de l'autre côté de l'Atlantique.

« De telles analogies, qui se poursuivent dans les gen- « res et jusque dans les espèces, autorisaient les zoologis- « tes à considérer comme faciles les communications entre « les deux continents tertiaires. L'étude des flores fossiles « a permis de découvrir les mêmes ressemblances entre « les végétaux de l'ancien et du nouveau monde. MM. « Unger et Oswald Heer ont été conduits par la botanique « à plaider en faveur de l'existence d'un continent atlan- « tique tertiaire, fournissant la seule explication plau- « sible qu'on pût imaginer de l'analogie entre la flore « miocène de l'Europe centrale et la flore actuelle de « l'Amérique orientale. »

Tout le monde sait, que le mastodonte est l'animal le plus caractéristique de la période miocène, et que ses os

Digitized by Google

se retrouvent par milliers dans toute l'Europe centrale. Le sol américain en renferme également un nombre considérable ; et nous n'en citerons qu'un exemple curieux à plus d'un titre.

Le docteur Kock a trouvé dans l'Ohio un de ces pachidermes qui semblait avoir été lapidé par les Indiens, puis brûlé en partie. Le feu n'avait certainement pas été accidentel, mais allumé dans le but de tuer l'animal précipité dans un bourbier, probablement dans un piége. Tous les os qui n'étaient pas consumés avaient conservé leur position originelle. Ils étaient droits dans l'argile, et les portions supérieures étaient seules consumées. Au milieu de ces cendres et de ces os, il y avait de nombreux fragments de rocher qui servirent à lapider l'animal, et qui avaient été apportés à cet effet ; car la couche d'argile ne contient pas le plus petit caillou. Les Indiens étaient allés, sans aucun doute, prendre ces projectiles près de roches analogues situées à une assez grande distance. « Bien plus, dit M. Kock, je trouvai au milieu des cendres, « des os et des pierres, plusieurs têtes de flèches, une tête « de lance et des haches de pierre. »

Le même docteur découvrit quelques flèches en pierre mêlées aux ossements d'un autre mastodonte. Une d'elles se retrouva sous la cuisse du squelette, l'os reposant sur l'arme, de telle sorte qu'elle n'avait pu y être placée après l'animal. Nous ne croyons pas avoir besoin de citer d'autres exemples pour établir que la faune de l'Europe moyenne s'étendait sur la partie centrale de l'Amérique du Nord par une terre qui, d'un climat analogue, favorisait les communications zoologiques entre les deux continents.

Selon MM. de Verneuil et Collomb, l'Atlantide aurait du reste été réunie à l'Espagne et au sud de la France pendant toute l'époque tertiaire. Ces deux éminents na-

Digitized by Google

turalistes ont signalé les premiers que les dépôts lacustres de cette période, qui couvrent la péninsule Ibérique occidentale sur une superficie de 145,500 kilomètres, attestent l'existence de fleuves énormes qui ont déversé, durant un laps de temps considérable, leurs eaux dans ces larges bassins.

« De tels fleuves, ajoute M. Hamy, supposent eux-« mêmes de grands continents qu'on ne peut d'ailleurs, « dans cette reconstitution du passé de notre hémis-« phère, placer que vers le nord-ouest. Au nord les « roches anciennes des Pyrenées, à l'ouest, les granits et « les gneiss des monts Carpentaniques, les massifs silu-« riens de la Sierra-Morena, des monts Lusitaniques, de « Salamanque et de Villefranche, barraient déjà le chemin « aux eaux douces. Au sud et à l'ouest, les dépôts ter-« tiaires marins d'Andalousie et de Murcie, de Valence et « de Catalogne, formaient les bords d'une Méditerranée « où s'allaient jeter les eaux des lacs. Reste le nord-ouest « où se trouvait sans doute, entre l'Espagne, l'Irlande et « les Etats-Unis (1) le continent atlantique, qui fit un « pont aux migrations plus ou moins lentes des plantes, « des animaux et de l'homme lui-même, à l'époque ter-« tiaire, vers les terres américaines. »

Nous attribuerons également le bassin tertiaire de la Gascogne à l'existence de ce prolongement atlantique qui ne fut détaché de l'Europe que lors de la grande crise géologique qui, séparant nettement les époques tertiaires des suivantes, détermina l'érection des alpes principales.

Pour reconstruire par la pensée le vaste fragment con-

(1) Remarquons que d'après M. Hamy, l'Atlantide se développait particulièrement vers le 45e degré de latitude. Nous reviendrons sur ce point fort important.

Digitized by Google

tinental qui émergea pendant presque toute la période quaternaire, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les cartes de Sticler, où les diverses profondeurs de l'Atlantique sont indiquées par les teintes plus ou moins claires. Nous remarquerons, au premier coup d'œil, une vaste superficie de bas-fonds à peine recouverts par les eaux, délimitée par les Açores, les Canaries, les Antilles, et le gulf Stream.

Malheureusement les navigateurs suivent un itinéraire consacré par l'habitude; et d'immenses espaces n'ont jamais été parcourus par un seul navire. Aussi ne connaît-on que très-imparfaitement toute la partie centrale de ces plaines sous-marines, près desquelles Colomb rencontra tant d'algues inextricables. Ces obstacles, appelés mer de Sargasse, couvrent une superficie que Humboldt estimait être égale à six fois celle de la France. Il suffirait d'étudier la nature de ces varecqs, qui, selon leur espèce, ne peuvent croître qu'à des profondeurs connues, pour déterminer les hauteurs d'eau de cette mer inhospitalière.

Les anciens, qui tentèrent l'aventure près de ces parages, ont tous été saisis d'effroi, à l'aspect de cette eau semi-liquide et semi-végétale. Hérodote, Pindare, Platon, Pline, Strabon, Eschyle, Denis d'Halicarnasse sont unanimes à ce sujet. D'énormes couches de plantes marines et de boues entravaient la navigation, au sortir des colonnes d'Hercule. Des algues gigantesques saisissaient les embarcations; et des milliers d'écueils à fleur d'eau les entouraient. Aristote nous parle de navires de Gadès, qui, dévoyés par un vent impétueux, arrivèrent à un endroit couvert de champs d'herbes submergées pendant la marée, mises à découvert lors du reflux. On dirait, écrit le grand naturaliste, des rives affaissées; et parmi

Digitized by Google

ces prairies flottantes venaient s'ébattre les thons et mille poissons. Est-il possible d'être plus net et plus clair?

Scylax de Caryandie, dans son *Periple*, n'oublie pas de parler de ces bancs de varecqs, qui rendaient la navigation impossible, à partir de Cerné. Théopraste admire, en vrai botaniste, la forme et la taille de ces algues. Avienus, qui avait à sa disposition les récits de nombreux voyages phéniciens, s'étend sur ces obstacles; et Platon y fait allusion, en nous disant que du temps de l'Atlantide la mer était navigable.

Peut-être venait-on aux Canaries et aux Açores; mais toute la mer de Sargasse devait être infranchissable. Cet état s'est modifié peu à peu; et les courants océaniques, après avoir entrainé une énorme quantité de terres à peine immergées, se frayèrent un cours plus calme. Quelques îlots échappés à l'effondrement général durent disparaître après coup; et, pendant des siècles, le déblaiement de ces couches sédimentaires donna à l'Atlantique un aspect tout à fait caractéristique. On ne saurait attribuer une autre cause aux immenses bancs des îles Lucayes et de Terre Neuve.

Il est à remarquer que les auteurs anciens sont, pour ainsi dire, les seuls qui nous parlent d'eau boueuse. Jornandès ne cite que les algues opposant une résistance absolue à toute navigation. Ces immenses nappes d'herbes paraissent également avoir été beaucoup plus étendues, puisque, d'après Hérodote, on rencontrait les boues et les herbes, au sortir des colonnes d'Hercule. Selon Aristote, les herbes disparaissaient à marée haute. Elles étaient donc adhèrentes au sol; et il y avait plus de hauts fonds qu'aujourd'hui, partant plus d'herbes.

La chûte de l'Atlantide, qui fut si subite, semble donc se continuer lentement, et les bas-fonds subir une

Digitized by Google

certaine transformation. Non seulement les herbes y sont beaucoup moins abondantes; mais les anciennes cartes des 16e et 17e siècles indiquent entre les Bermudes et les Açores une suite de rochers, dont les navigateurs modernes n'ont pas trouvé trace. Il en est de même entre les îles du Cap-Vert et les Antilles. Ces deux séries de récifs délimitaient nettement sur ces vieilles cartes la mer de Sargasse; et, bien que les Espagnols qui s'y hasardèrent en 1802, prétendissent y avoir encore rencontré plusieurs brisants, il n'en est pas moins vrai que leur nombre est aujourd'hui singulièrement diminué. Les anciens écueils ne sont plus indiqués que par le cours du Gulf-Stream qui les contourne exactement.

Si l'on en juge par quelques profondeurs considérables voisines des Canaries, ce groupe faisait partie des îles qui, d'après Platon, étaient proches du continent central. Elles portent toutefois, ainsi que les rives mexicaines, les traces du cataclysme qui anéantit tout un monde, et résultait sans doute du mouvement de bascule déterminé par le soulèvement du Ténare et des Cordillières, mouvement qui, par contre-coup, releva l'Orénoque central et le Brésil, ainsi que tout le bassin de la Méditerranée (1).

Les petites Antilles et les rives américaines se sont évidemment affaissées. Tout cet archipel, qui commence à Cumana et se prolonge en demi-cercle jusqu'à Porto-Rico, marque une chaîne sous-marine, dont ces îles ne seraient que les sommités; et les grandes Antilles, jusqu'au cap Saint-Antoine, subirent la même perturbation. Ce n'est qu'après des siècles d'efforts que le Gulf Stream,

(1) On doit attribuer à cette émersion tardive des plaines centrales de la Colombie l'absence de tout ancien monument.

Digitized by Google

ayant comblé de son limon le vieux canal de Bahama, parvint à creuser son lit actuel dans le détroit de Cordova.

Toute cette mer est d'ailleurs fort peu profonde : les côtes de la Colombie et du Guatemala sont de véritables lagunes. Les îles qui s'étendent le long du Vénezuela ne sont séparées du continent que par une eau de quelques brasses ; et leurs couches géologiques sont correspondantes. Les émanations sulfureuses qui les entourent attestent, de plus, que le bouleversement qui les a disjointes est tout récent.

Les côtes africaines si calmes aujourd'hui, étaient alors en perpétuelle incandescence. Nous lisons dans la relation du voyage d'Hannon, de l'authenticité duquel on ne doute plus, qu'à la hauteur des monts Bibaouennes, il côtoya une terre, d'où sortaient des torrents de lave qui se précipitaient dans la mer. « Le sol, raconte-t-il, était « si brûlant que les pieds ne pouvaient en supporter la « chaleur ; et, pendant quatre nuits, la terre nous parut « couverte de feux, du milieu desquels s'en élevait un, « qui semblait atteindre jusqu'aux astres. Au jour nous « reconnûmes que c'était une haute montagne. » Gosselin fixe ce voyage à mille ans avant notre ère.

Mais c'est plus près du véritable centre de la crise volcanique que les témoignages abondent. Partout se laisse apercevoir l'empreinte du feu ; et d'énormes blocs de lave ont été lancés dans toutes les directions à de telles distances qu'il est souvent difficile de se rendre compte de la situation isolée où ils se trouvent. Des montagnes renversées, d'immenses crevasses, des cratères presque lunaires, notamment celui de Palma d'une profondeur de 3,000 pieds, tout atteste une puissance formidable. L'ancien système de montagnes a été séparé par fragments ; et

Digitized by Google

des îlots, des écueils, des amas de roches amoncelées rallient les îles de cet archipel. Toute l'immense région, qui ressentit les atteintes de cette effroyable dislocation, est encore exposée à des tremblements de terre aussi fréquents que désastreux. Les Cordillières semblent modifier la direction de ces secousses, et leur faire suivre jusqu'au Pérou cette chaîne gigantesque. Mais le point le plus tourmenté est toujours la mer de Sargasse. Les bouleversements sous-marins y sont continuels ; et les voyageurs parlent avec effroi de ces commotions mystérieuses. Combien ces secousses ne devaient-elles pas être plus fréquentes autrefois !

L'espace compris entre les Açores et le Mexique paraît donc être sous l'influence d'une perturbation géologique toute récente, si l'on en juge par l'état boueux que la mer présentait encore, il y a quelques siècles, et par les phénomènes volcaniques actuels. Les peuples limitrophes ont conservé la mémoire de la terreur qui saisit leurs aïeux à l'aspect de ce formidable cataclysme ; et ce souvenir s'est perpétué à travers les âges, comme celui des ravages postérieurs occasionnés par les dernières eaux diluviennes.

Lors de la conquête du Mexique, les insulaires racontèrent aux Espagnols que toutes les Antilles ne formaient jadis qu'un seul continent, mais qu'elles furent tout à coup séparées. D'après les traditions locales, l'Yucatan était autrefois réuni à Cuba ; et, suivant les Caraïbes, ce fut un mouvement tumultueux des eaux qui en forma les falaises et les escarpements. Les habitants de la Castille d'or gardent le même souvenir. Une légende haïtienne attribue également la formation des Antilles à une inondation subite ; et les peuplades de l'Orénoque appellent ce désastre Caténamonoa, c'est-à-dire, submersion dans le grand lac.

Digitized by Google

Selon Diego Landa, les Quichès ou habitants de l'Amérique centrale, racontaient ainsi cette catastrophe : « Les eaux furent alors gonflées ; et il se fit une grande « inondation qui vint au-dessus de la tête des habitants. « Ils furent couverts d'eau ; et une résine épaisse descen- « dit du ciel. La face de la terre s'obscurcit ; et une pluie « ténébreuse commença : pluie de jour, pluie de nuit ; et « il se fit un grand bruit de feu au-dessus de leurs têtes. « Alors on vit les hommes courir, en se poussant, rem- « plis de désespoir. Ils voulaient monter sur les maisons; « et les maisons, s'écroulant, les faisaient tomber à terre. « Ils voulaient monter sur les arbres ; et les arbres les « secouaient loin d'eux. Ils voulaient entrer dans les ca- « vernes; et les cavernes s'écroulaient devant eux. » Les ancêtres des Quichès furent témoins de cette épouvante ; car ils n'auraient pas su imaginer un récit aussi fidèle des phénomènes qui durent accompagner ce prodigieux tremblement de terre.

Voici, d'après M. de Froberville, une autre antique tradition conservée par les Amakona, peuple africain, et qui se rapporte évidemment à ce cataclysme, dont le souvenir dut se graver profondément dans la mémoire de tous les peuples riverains.

« Il y a bien longtemps, le fond de la mer, qui sépare « aujourd'hui la terre des noirs et celle des blancs, était « un pays d'une fertilité merveilleuse. On l'appelait Kas- « sipi. Une année y fut particulièrement si abondante en « grains que les habitants, dont les magasins étaient « pleins jusqu'au comble, en sablaient leurs chemins au « lieu d'en faire présent aux peuples voisins qui éprou- « vaient alors une affreuse disette. Mouloukou, le bon « Dieu, fut irrité de cette méchante indifférence. Mal- « heur à vous, dit-il aux habitants de Kassipi ; et cette

Digitized by Google

« malédiction ne tarda pas à s'accomplir. Les diables « prirent possession du pays ; le cœur des habitants s'en- « durcit davantage ; et ils firent cause commune avec « les démons. La mer envahit leur territoire ; mais les « mauvais esprits les aidèrent à gagner le rivage d'A- « frique où ils furent bien reçus des indigènes, parce- « qu'ils étaient intelligents et industrieux. »

« C'est depuis cette époque que les Africains se ven- « dent les uns les autres, et que les navires des blancs « viennent les enlever. Cependant, comme les diables « vivent au fond de la mer dans le pays de Kassipi, et « qu'ils soulèvent des tempêtes terribles, le passage est « dangereux pour les navires ; et il est d'usage de les « apaiser en jetant à l'eau un esclave le mieux fait et le « mieux vêtu de la cargaison. »

D'après cette vieille légende, les Atlantes, habiles dans les sciences agricoles et industrielles, pratiquaient la traite et les sacrifices humains. Avant l'anéantissement de la Kassipi, ils utilisaient les races Africaines à divers travaux, soit en Amérique, soit en Europe ; et nous nous expliquons ainsi, non-seulement la présence avant la conquête espagnole de quelques peuplades noires au nouveau monde, mais la découverte d'un crâne de nègre au fond d'une vieille tourbière de Picardie.

Mille témoignages placent donc dans l'Atlantique le centre d'un affaissement de territoire relativement moderne ; et nous avons démontré que, quand bien même ces preuves n'existeraient pas, nous serions encore obligés de conclure à la réalité du continent disparu, pour expliquer la dispersion de la faune et de la flore tertiaire. Nous voici en présence d'un fait bien acquis, et l'examen comparatif des traditions et des vieux monuments des deux mondes nous conduira aux mêmes conséquences.

Digitized by Google

Nous verrons que les analogies qui existent entre les dogmes de plusieurs peuples antiques, d'ailleurs fort éloignés les uns des autres, sont si nombreuses qu'il nous faudra leur attribuer un point de départ commun, et le placer nécessairement dans la mer de Sargasse.

Là fut le foyer d'une vaste colonisation dont l'influence se fit sentir vers l'Est, comme vers l'Ouest, et dont les effets resteraient inexplicables, s'il n'avait pas existé un peuple aussi nombreux que civilisé, précisément à la place que la géologie, comme la tradition, donnent à l'Atlantide. Nous verrons enfin que cette grande nation fut mieux située que toute autre pour découvrir promptement le cuivre et l'étain ; et que le type spécial de leurs armes se retrouve identique dans toutes leurs premières colonies.

Peut-être pourrait-on se rendre un compte approximatif de ce que devait être ce peuple initiateur, en observant les mœurs et les usages de quelques familles dont les ancêtres échappèrent à la grande catastrophe. Malheureusement les Guanches, débris d'une nation jadis si florissante, ont été presque tous massacrés par les aventuriers qui, à diverses reprises, tentèrent la conquête des Canaries. Génois, Catalans, Normands, Portugais, en ont exterminé, tour à tour, un grand nombre ; et le caractère primordial de ce qu'il en reste est aujourd'hui altéré par les métissages successifs. Mais il suffit de parcourir les récits des premiers envahisseurs, notamment de Jean de Béthencourt, pour se convaincre de son originalité typique.

La couleur de leur peau était bistrée. Pas de barbe. Leur langue, qui s'était si profondément modifiée dans les établissements continentaux des Atlantes, ne paraissait plus se rapporter à aucun idiôme connu. MM. Webb

Digitized by Google

et Berthelot ont toutefois retrouvé quelques similitudes avec l'antique langue berbère ; et M. Berthelot constate la grande analogie qui existe entre les noms de personnes et de localités aux Canaries et à Haïti. L'on sait que Colomb et les premiers navigateurs avaient été frappés de la ressemblance des indigènes de ces deux pays.

Tout paraissait étrange chez cette race prétendue nouvelle ; mais, depuis lors, une critique rationnelle a conduit MM. Zurcher et Margollé à de singuliers rapprochements. Laissons-les parler. « L'usage des hiéroglyphes et des « signes astronomiques, le respect et l'embaumement « des morts, la forme pyramidale des tombeaux et des « monuments, l'institution des vierges sacrées, les hon- « neurs rendus à l'agriculture, la passion de la musique, « le goût de la danse et des exercices gymnastiques « qu'on exécutait avec pompe dans les réunions pu- « bliques, tout semble indiquer que les Guanches étaient « les descendants d'une nation plus instruite, d'un peu- « ple plus éclairé et plus nombreux. »

Ils étaient si bien les descendants d'une vieille race, qu'ils se croyaient, comme les Hébreux, les seuls peuples du monde, tous les autres ayant péri ; et leur crainte des convulsions naturelles était si profonde qu'ils considéraient comme inutile de transmettre leur histoire par des monuments qui, d'un instant à l'autre, pouvaient être anéantis comme leurs ancêtres.

Voilà bien les débris de la puissante nation dont les prêtres de Saïs gardèrent la mémoire, et nous allons voir que les preuves de leurs conquêtes sont aussi nombreuses que concluantes.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Lorsque les Européens abordèrent en Amérique, deux empires étaient debout, celui des Incas et celui des Aztèques. Sauf quelques débris de peuplades tendant à disparaître, le reste des indigènes ne présentait qu'un amas confus de tribus sans cohésion ni véritable nationalité; et, cependant, depuis les lacs supérieurs jusqu'au Pérou, le pays est couvert des plus admirables ruines qu'il soit possible d'étudier. Des villes et des palais témoignent d'une civilisation disparue sans laisser d'autre trace que ces prodigieux débris. Leur incommensurable antiquité n'a pu les ébranler ; et aucune grande agglomération d'hommes n'est venue les détruire, soit par besoin de matériaux, soit par haine pour le passé, soit enfin pour satisfaire une curiosité, le plus souvent aussi brutale que stérile.

Dans l'Yucatan, où ne coule pas un fleuve, et où la végétation est si rare, une couche d'humus de quarante centimètres recouvre d'antiques routes fréquentées pendant des siècles. Des arbres de trois mètres de diamètre ont poussé sur les ruines même de Palanqué ; et, dans une des cours du palais, l'accumulation de la terre végétale est de dix pieds. A Uxmal, le pavé de granit, sur lequel étaient sculptées des tortues en relief, est devenu plat et poli sous les pieds des multitudes. M. Lyell a vi-

Digitized by Google

sité dans le nord quelques tumuli dont les terrasses inférieures avaient été minées et détruites en partie par les eaux probablement diluviennes, tandis que la rivière la plus proche coule à un kilomètre.

Quelles que soient les conclusions que l'on veuille tirer de ces faits, il est certain qu'à une époque encore inconnue, une race industrieuse et forte, assez puissante pour consacrer à des travaux d'art le labeur de milliers d'hommes, vivait en Amérique. Les Incas et les Aztèques étaient incapables, lors de la découverte du nouveau monde, de concevoir et d'exécuter la moindre de ces merveilles. Les uns comme les autres confessaient du reste qu'ils succédaient à un état beaucoup plus prospère; et l'admiration se joignait chez eux à la vénération de leurs ancêtres.

Quels étaient-ils? quel était ce peuple d'autrefois, dont la puissance et l'intelligence ne sont plus attestées que par leurs ruines. M. de Bourbourg a recueilli dans l'Amérique centrale une tradition précieuse, et qui jette sur ce mystère une vive clarté. « L'empire de Xibalda, nous « dit-il, était jadis gouverné par deux rois, juges su- « prêmes de l'empire. Ils avaient sous leurs ordres dix « autres rois toujours nommés deux par deux, souverains « chacun d'un grand royaume, et formant entr'eux une « sorte de conseil. Peu à peu ils étendirent leur domi- « mination sur le monde entier; mais une inondation « soudaine arriva; et ils disparurent tous. »

Comparons maintenant ce vieux souvenir avec ce que nous apprend Platon, non plus dans le Timée, mais dans son Crétios. Nous y voyons que Neptune, roi de l'Atlantide, eut dix enfants, dont l'aîné, Atlas, donna son nom au pays, et qui régnèrent eux et leurs descendants pendant une longue suite de générations. Le plus âgé de la

Digitized by Google

race laissait le trône au plus âgé ; et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans la famille pendant un grand nombre de siècles. Chacun des dix rois était maître absolu de son royaume : mais ils devaient se rassembler comme leurs ancêtres, à des époques fixes, pour délibérer en commun sur la guerre et les autres affaires importantes, en laissant toutefois l'autorité principale à la branche directement issue d'Atlas.

Est-il possible de rencontrer entre deux récits une concordance plus remarquable? Les traditions sont du reste nombreuses dans l'Amérique centrale ; et toutes nous apprennent que la civilisation perdue avait été primitivement apportée par un peuple arrivé d'Orient. Herrera raconte qu'un grand nombre d'Indiens savaient de leurs ancêtres que la terre d'Yucatan avait été peuplée par une nation venue de la mer. Landa, l'un des chefs de la conquête, dit aussi : « Quelques anciens de l'Yu-« catan assurent que cette terre fut occupée par une race « de gens qui entrèrent du côté du levant. » Lizana et Torquemala vont jusqu'à tracer leur itinéraire, d'après des documents mexicains qu'ils prétendent avoir eus entre les mains. Ils affirment que ces antiques conquérants venaient de Cuba et des grandes îles Orientales. Au dire de tous les historiens, Montezuma avouait à ses bourreaux que ses aïeux n'étaient pas naturels du pays, mais d'une terre située à l'Orient. Aztlan, patrie primitive des Aztèques, et dont ils conservaient une vague mémoire, est toujours dans les inscriptions surmontée du signe hiéroglyphique qui signifie : eau. Nous trouvons même dans le nom de cette contrée, dérivée de deux mots mexicains, encore usités aujourd'hui, une nouvelle preuve de cette origine : *Atl.* eau, et *an.*, près de. Telle fut également l'antique origine du nom d'Atlas.

Digitized by Google

D'après Marcellus, les habitants des îles de l'Océan conservaient encore de son temps la mémoire de la formidable puissance de ces étrangers ; et leur culte en gardait l'empreinte. Mais la plus complète de ces traductions est celle de Quetzalcolhuatl. Ce chef légendaire aurait abordé, venant de l'Est, sur les rives de Panuco avec une troupe nombreuse. Ils étaient tous vêtus d'habits longs et d'étoffes noires ; et ils enseignèrent aux naturels mille secrets industriels. Nous reviendrons, dans notre quatrième partie, sur cette légende et sur celle de Votan ; et nous pouvons conclure, dès aujourd'hui, que ces vieux souvenirs s'accordent tous pour nous faire considérer l'Orient comme le berceau de l'antique civilisation américaine ; ce qui dénote que la colonisation atlante s'est étendue fort loin, et dura des siècles. Voyons si nous ne trouverons pas les traces de cette longue occupation.

Nous remarquons premièrement une immense quantité de Tumuli analogues à ceux de l'Europe, et appartenant évidemment à une période pendant laquelle les peuplades rouges répandues sur les deux continents n'avaient pas encore ressenti l'influence étrangère. MM. Squier et Davis pensent même que la destruction complète des squelettes trouvés dans les tertres américains de cette période, surtout lorsque tout paraît concourir à leur conservation, atteste une antiquité supérieure à celle de nos tumuli européens.

Les éclats et les hâches de pierre, les instruments en os sont toutefois semblables à ceux des plus anciennes habitations lacustres de la Suisse. Il y a bien quelques instruments perforés, tout à fait spéciaux, et dont les analogues ne se trouvent en Europe que pendant la période métallique ; mais l'on doit en conclure que ces instruments, étant particuliers à la race rouge américaine,

Digitized by Google

ont été introduits en Europe par le peuple bronzifère, après qu'il les eut empruntés au nouveau monde.

Les tumuli américains renferment non-seulement une grande quantité de ces divers objets, mais du cuivre, tantôt à l'état brut, tantôt martelé à froid. Le fait étonne vivement MM. Squier, Davis et Schoolcraft qui trouvèrent dans la plupart de ces vieux monticules les traces évidentes de feux suffisants pour fondre le cuivre. Il n'en fut rien cependant; et M. Dana remarque avec raison que, bien qu'ils connussent le métal, ces anciens peuples n'en vivaient pas moins dans l'âge de pierre, puisqu'ils ne s'en servaient que comme d'une pierre. L'idée génératrice des travaux métallurgiques, qui d'après les traditions vint d'Orient, leur manquait absolument.

L'argent se rencontre aussi dans ces tertres, et ne paraît pas davantage avoir été fondu; pas plus que la galène qui s'y trouve également à l'état de minerai, et devait, comme l'argent, avoir servi d'amulette ou de talisman. Le fer est absent, et était encore complétement inconnu, lors de la découverte espagnole ; ce qui ne peut surprendre ceux qui admettent que ce métal fut introduit dans notre continent par les Arias.

Cette civilisation primitive durait depuis des siècles, si l'on en juge par le nombre considérable de témoignages qui nous en restent, lorsque, comme en Europe, tout change pour ainsi dire subitement. Les Atlantes, à la vue de ces instruments en cuivre brut, eurent bien vite atteint les vastes champs d'exploitation qui s'étendent le long des lacs supérieurs sur une superficie de plusieurs centaines de kilomètres; et nous voyons dans les monuments comme dans les usages funéraires se manifester tout à coup une transformation complète. Le peuple nouveau dut recourir promptement aux travaux d'art ; et

Digitized by Google

MM. Squier, Davis, Schoolcralt et Wilson nous donnent la description de mines abandonnées de temps immémorial et retrouvées, en 1847.

Ces antiques excavations, que les indigènes oublièrent après la disparition de l'Atlantide, conservaient sur le filon une grande quantité de maillets en pierre ; et l'on se rend compte, à certains trous creusés dans le sol, et aux traces des coups portés, de la méthode employée pour l'extraction. On n'a trouvé comme ustensiles en bois que quelques écuelles, une auge et plusieurs pelles à long manche dans un état de décomposition fort avancée. Tout le reste avait disparu.

Les mines ont de 25 à 30 pieds de profondeur, et sont répandues sur une longueur de deux cents kilomètres, le long du bord méridional du grand lac. Les terres enlevées furent accumulées sur les côtés ; et les tranchées ont été depuis graduellement comblées par les détritus végétaux (1). Sur cet amoncellement croissent des arbres âgés de plusieurs siècles. D'après M. Whittesley, on y voit les troncs pourris des générations précédentes tombés de vieillesse.

Dans une de ces excavations, on trouva une masse de cuivre natif, pesant plus de six tonnes, posée comme échantillon sur un support artificiel de chêne noir, durci par l'immersion dans l'eau ; et tout à côté un certain nombre d'instruments en cuivre. Dans un seul endroit, on enleva jusqu'à dix charretées de marteaux de pierre. Il y avait des hâches énormes de diorite, faites de façon à être emmanchées; et de gros rouleaux également en diorite, destinés sans aucun doute à transporter le mi-

(1) Les eaux de la dernière débacle polaire ont dû aider puissamment à ce remblai.

Digitized by Google

nerai. Le nombre de ces instruments laissés sur place prouve que les mines ont été tout-à-coup abandonnées ; et ce fait s'accorde à merveille avec ce que nous savons de l'anéantissement subit de la métropole.

Le capitaine Peck a découvert près de l'Ontonogon, à 25 pieds de profondeur, quelques-uns de ces maillets de pierre, en contact avec une veine de cuivre. L'excavation était comblée de détritus végétaux ; au-dessus se trouvait le tronc renversé d'un grand cèdre ; et sur le tout croissait un sapin, dont les racines entouraient l'arbre tombé. Or, ce sapin avait au moins trois cents ans, auxquelles années il faut ajouter l'âge du cèdre, puis la longue suite de siècles pendant lesquels la tranchée s'est lentement comblée par les accumulations successives de bien des hivers ; puis enfin le temps nécessaire pour que les végétaux parvinssent, dans leur envahissement progressif, à atteindre la mine abandonnée. Le président Harrison, d'après la lenteur que met une forêt pour étendre sur un terrain nu les espèces qu'elle contient, selon la proportion qui lui est propre, estime que cette dernière période seulement peut se compter par des milliers d'années.

Les procédés agronomiques des ouvriers atlantes nous fournissent également de précieux renseignements. M. Laphan a trouvé près des grands gisements de cuivre les traces d'une culture de maïs plus rationnelle que celle dont on se sert aujourd'hui, et qui consiste en lignes parallèles comme si les grains avaient été semés en lignes. Ces sillons de quatre pieds de large se rencontrent dans les divers états du Wisconsin, précisément près des endroits où les mineurs atlantes ont dû séjourner le plus longtemps, et indiquent un système de beaucoup supérieur à celui des Indiens actuels qui ne paraissent plus avoir les

Digitized by Google

idées d'ordre et de goût nécessaires pour pratiquer les anciennes méthodes. Or, on n'a jamais trouvé ces cultures sur la terrasse inférieure des grandes rivières. La remarque est absolue et prouve que ces travaux remontent aux derniers temps de la période quaternaire, lorsque les eaux des rivières étaient beaucoup plus hautes.

Selon M. Laphan, ces jardins sont plus récents que les tertres primitifs au-dessus desquels ils s'étendent de la même manière que sur les terrains environnants ; et, ce qui prouve du reste l'intervention étrangère, c'est qu'il est impossible d'admettre que des tertres aussi considérables et résultant d'une idée mère aussi puissante, aient été profanés par ceux-là même qui les avaient construits.

Ces travaux sont loin d'être les seuls témoignages de la présence des Atlantes sur le continent, le plus riche incontestablement en monuments remontant à la plus haute antiquité. Les peuples indigènes refoulés des côtes orientales se sont construits dans l'intérieur des terres de vastes enceintes défensives. Un de ces derniers refuges occupe le sommet d'une haute colline, dans le comté de Ross ; et la ruine est aujourd'hui recouverte de couches végétales. MM. Squier et Davis ont découvert dans le Highland sous d'antiques châtaigniers une fortification analogue ; et, lorsque nous songeons à la période qui a dû s'écouler depuis le temps où l'ouvrage a été construit jusqu'à son abandon, puis à la période nécessaire pour son envahissement par la forêt ; lorsque nous savons que les troncs pourris sont à demi ensevelis sous les détritus végétaux, nous sommes effrayés du nombre de siècles qui se sont écoulés, depuis que les peuplades indigènes élevèrent ces enceintes, dont quelques

Digitized by Google

unes ont exigé le déplacement de plus de trois millions de pieds cubes de terre.

Au milieu de ces fortifications, l'on remarque souvent une espèce de haute plate-forme ayant une grande analogie avec les anciens foyers des Kjokkenmoddings danois. Si l'on en juge par la quantité de poteries et de pipes trouvées à l'entour, ces emplacements servaient à la cuisson collective de tous les ustensiles en terre de la tribu. La plate-forme que l'on recouvrait de sable, lorsqu'elle était endommagée, s'élevait nécessairement peu à peu ; et l'on établissait un nouveau foyer. N'est-il pas remarquable de rencontrer dans les deux mondes cette communauté d'usages chez les anciens représentants de de la race rouge?

D'autres monuments plus considérables, mais appartenant à la période atlante, ont excité l'admiration de tous les explorateurs : nous voulons parler des enceintes dites sacrées. Le groupe de Newark a plus d'une lieue carrée de superficie. Une forêt recouvre encore cette ruine, la plus considérable des deux continents, et dont la masse gigantesque inspirait à M. Squier une sorte de crainte respectueuse.

L'enceinte de Circleville est d'autant plus curieuse qu'elle contient, dans la simplicité de sa construction en terre brûlée et durcie, tous les éléments architecturaux des monuments du Mexique. M. Hyer l'appelle Aztalan, parceque les Aztèques avaient une tradition selon laquelle ils seraient venus d'un pays de ce nom ; mais nous avons vu que cette province septentrionale n'est pas le point de départ de ces fils dégénérés de la grande famille atlante.

Ces ruines ne se rencontrent jamais dans l'Amérique du Nord et de l'Ouest; mais, dès que l'on arrive chez les

Digitized by Google

Creeks, chez les Natchez et autres tribus voisines de la Floride, l'on en trouve des traces nombreuses. Ces peuples paraissent également avoir été plus civilisés que ceux de l'Ouest et du Nord, par suite de leur proximité avec l'Atlantide. Les Chunkyards ou enceintes fortifiées sont encore en usage chez les Creeks ; et la description que nous en donne M. Squier se rapporte, bien qu'en beaucoup plus petite proportion, aux antiques fortifications dites sacrées.

C'est particulièrement dans les enceintes d'origine étrangère que l'on remarque des autels à sacrifice humain. Les Atlantes paraissent avoir répandu cette coutume au Mexique comme dans les Gaules ; et les Aztèques affirment encore que ces sacrifices sont les seuls acceptés par leurs divinités sanguinaires.

Les indigènes américains, ainsi que tous les premiers Scythes, enterraient leurs morts assis ; et nous savons que les plus anciens tombeaux scandinaves renfermaient des squelettes accroupis, identiques à ceux du Pérou. Les tumuli de l'Amérique du Nord nous en offrent de nombreux exemples. Beaucoup ne sont que d'antiques huttes en terre ; et, comme en Europe, le défunt était enterré dans sa propre demeure. Sous l'influence civilisatrice des Atlantes, ils acquièrent des proportions bien autrement considérables, et ne contiennent plus qu'un seul squelette, le plus souvent réduit en cendres. Nous ne pouvons trop appuyer sur ce fait, et faire remarquer que l'usage de l'incinération fût également introduit dans les Gaules avec le bronze. Nous ne prétendons pas que, pendant et surtout après la domination étrangère, la coutume des sépultures assises n'ait plus été usitée. Plusieurs exemples prouveraient le contraire ; mais il ne faut y voir que la

Digitized by Google

persistance ou la réminiscence d'une habitude primordiale.

Toujours est-il que ces tumuli, relativement nouveaux, sont très nombreux dans la partie centrale des Etats-Unis, sur les routes des grands gisements métalliques, et près des enceintes atlantes. On peut les compter par dizaines de mille ; et la conservation de ces ouvrages est d'autant plus remarquable qu'aucune race n'est venue y établir de sépultures secondaires. Dans les contrées septentrionales, l'antique usage des cist en pierre paraît s'être longuement conservé, tandis que les urnes se trouvent en beaucoup plus grande abondance vers les états du sud, là où l'influence atlante était plus directe. Dans les tumuli qui ont précédé cette période se trouvent fréquemment, près du cadavre, des instruments de pierre ou de cuivre natif ; mais, tandis que bracelets, plaques métalliques martelées, grains d'os, coquillages et autres objets semblables, sont très communs, les armes sont fort rares ; fait qui, d'après M. Wilson, indique un état social entièrement différent, un courant d'idées tout à fait contraire à celui des indiens actuels.

Nous ne voulons pas quitter ce sujet, sans dire un mot des plus curieux monuments de ces illustres conquérants ; les tertres temples, et les tertres animaux. Les premiers sont des constructions pyramidales à large plate-forme, quelquefois à terrasses ou étages successifs, quelquefois ayant des avenues à gradins, montant jusqu'au sommet. Rares dans le nord, ils deviennent de plus en plus abondants à mesure que l'on suit le Mississipi ; et, près du golfe, ils constituent la partie la plus nombreuse et la plus importante des anciennes ruines. L'un des plus remarquables se trouve cependant dans l'Illinois, à la limite probable de l'influence atlante. Ce

Digitized by Google

tertre énorme est d'un volume de plus de six millions de mètres cubes.

C'est également vers le nord que se rencontrent les plus grands tertres animaux. On y voit des milliers de bas-reliefs gigantesques représentant des hommes, des mammifères, des oiseaux et particulièrement des reptiles; tous taillés à force de travail, à la surface du sol. Jamais on ne les trouve dans les primitives enceintes de défense.

M. Laphan a étudié cette espèce de tertres qui s'étendent du Mississipi au lac Michigan, territoire longuement occupé par les mineurs atlantes. L'homme consiste généralement dans ces reproductions en une tête, un corps, deux longs bras, et deux jambes fort courtes. Les reptiles ont une tête, deux petites jambes et une très-longue queue ; presque tous sont de profil. Tantôt ce sont des serpents, tantôt d'énormes tortues très-plates, mais très-bien dessinées. L'une d'elles à 56 pieds et la queue 250. Un autre tertre tortue, près de Péwaukée , a 450 pieds de longueur. Les reproductions de lézard ont la queue droite, excepté une seule fois où elle est recourbée dans le style de quelques figures analogues qui se trouvent dans le Wisconsin, et selon le type que le zodiaque atlante donne à l'animal, appelé généralement le scorpion. Dans l'Ohio, sur une haute colline, se trouve un de ces lézards long de 250 pieds; et l'on a évidemment essayé de conserver les proportions de l'animal.

Le grand serpent du comté d'Adams, situé sur une colline haute de 150 pieds, est encore plus considérable. La tête en occupe le sommet; et le corps se déroule, suivant la courbe de la colline, sur une longueur de 700 pieds. La bouche est ouverte, comme pour avaler ou rejeter un objet oval très aplati qui repose en partie sur

Digitized by Google

ses machoires. L'un des diamètres horizontaux de ce sphéroïde est de 160, l'autre de 60 pieds.

Ces monuments tous en terre ne contiennent ni sépultures ni instruments ; et il nous est impossible de ne pas y voir, soit la personnification de la force créatrice, comme dans ce dernier cas ; soit la reproduction de symboles astronomiques propres aux Atlantes, et que nous retrouverons dans leur planisphère.

Les œuvres gigantesques dont nous venons de parler attestent que la population était bien autrement compacte qu'aujourd'hui, et beaucoup plus civilisée. « Il « n'y avait pas, disent MM.. Squier et Davis, une seule « tribu indienne, lors de la découverte de l'Amérique, « qui fut dans un état social tel qu'elle put concevoir et « entreprendre de semblables travaux, particulièrement « le tertre près de Florence haut de 45 pieds, sur 440 « de circonférence à la base et 150 au sommet. Celui « d'Etowah haut de 75 pieds avec une circonférence de « 1200 pieds au bas et 140 au sommet. Les remblais, à « l'embouchure du Scioto, qui ont plus de 28 kilomè- « tres de long. Le monticule de Selserstown qui couvre « six acres. »

Cet examen des ruines américaines, quelque rapide qu'il soit, nous conduit donc à trois grandes périodes. La première commença, lorsque les peuplades rouges élevèrent des tertres souvent considérables ; mais où ne se rencontre aucun métal fondu. La seconde apparut quand un peuple de race à peu près équivalente, mais beaucoup plus industrieux, vint exploiter les mines, cultiver le sol et construire ces monuments qui ne peuvent lasser l'admiration. La troisième suivit la disparition de la nation civilisatrice, lorsque les indigènes retournèrent à leurs anciens errements.

Digitized by Google

Pour nous, la seconde période appartient aux Atlantes ; et nous le prouverons en comparant les coutumes et les croyances qu'ils transportèrent vers l'ouest comme vers l'est. Nous verrons que l'un des traits les plus caractéristiques de leurs colonies est l'aptitude métallurgique. Dans toutes se retrouve l'instinct originel de ces illustres précurseurs qui, les premiers, fondèrent et allièrent les métaux. Prescott, Herrera, Torquemala ne parlent qu'avec admiration de cette science traditionnelle conservée en Amérique. Les habitants du Guatamala et du Mexique fabriquaient des plats de huit faces, chacune d'un métal différent, et sans soudure apparente ; des poissons et des oiseaux dont les écailles et les plumes, tantôt d'or, tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel. Carli rapporte que l'on trouvait lors de la conquête, chez les Mexicains, des perroquets et des singes automates ; et, ce qui est plus extraordinaire, des statues métalliqnes coulées toutes d'un jet, évidées à l'intérieur, et dont les parois étaient aussi minces que la solidité le permettait. M. de Bourbourg décrit un vase émaillé et des haches de cuivre incrustées d'or, trouvées dans la province de Chiapa. Bien qu'on en ait dit, ces anciens artistes connaissaient la trempe du cuivre ; et l'on découvre encore aujourd'hui des armes et des rasoirs admirablement effilés, et qui appartiennent évidemment à cette période.

Quel peuple antique aurait laissé sur le sol américain d'aussi magnifiques témoignages de son passage ? Les Caraïdes, au XIe siècle, étaient incapables de construire ces cryptes, ces immenses galeries souterraines que l'on trouve chez eux. Les Haïtiens ne pouvaient se rendre compte de ces gigantesques travaux de mines, abandonnées de temps immémorial, et d'une profondeur que nous

Digitized by Google

ne pouvons pas ne pas croire exagérée ; tant notre esprit en serait effrayé (1).

Peut être devons-nous retrouver les descendants de ces héroïques mineurs dans les Macarès qui résistèrent si longtemps aux conquérants espagnols. Ces peuplades, anéanties aujourd'hui, avaient jadis établi leur suprématie sur toutes les côtes du golfe du Mexique, depuis le Mississipi, dont une des branches s'appelle encore Macaret, jusqu'à l'île Macare, à l'embouchure de l'Orénoque. « Nous retrouvons, dit M. Gaffarel, Macarapana dans le « Cumana, et Macara dans l'Ecuador. Une des provinces « de la Nouvelle-Grenade, se nomme Macarabita ; et, dans « cette même contrée, un cap et une montagne portent le « nom de Macaira. » Un grand nombre de lieux du Guatemala dénotent une semblable origine ; et nous remarquerons que le nom des Macarès a la plus grande analogie avec celui qu'Elien donne aux antiques dominateurs occidentaux.

Les Incas nous paraissent également descendre de quelques colons laissés sur les côtes du grand Océan, et devenus indépendants par la ruine de la mère-patrie. Il en est probablement de même des Aztèques, bien que l'élément indigène domine chez eux singulièrement. Nous reviendrons dans notre quatrième partie sur ces races à peu près éteintes ; et nous en retrouverons quelques débris dans toutes les contrées qui, d'après Platon, subirent l'influence atlante.

En résumé, un peuple puissant et colonisateur a donc occupé toute la partie centrale du continent américain, pendant un temps considérable, et à une époque qu'il nous est impossible d'établir par le seul examen des mo-

(1) Horn l'estime : ultra milliaria XVI.

Digitized by Google

numents mexicains. Les hiéroglyphes de l'Yucatan gardent leurs secrets ; et ce n'est que par l'étude comparative des autres conquêtes atlantes que nous pouvons établir la haute antiquité de ces ruines. Préservée par son isolement des nombreuses invasions qui transformèrent notre Europe, cette vaste contrée conserva mieux qu'aucune autre des traditions, des croyances et des usages qui datent évidemment de ces temps éloignés ; et c'est à nous de chercher si nous découvrirons chez les plus anciens peuples de notre continent des traditions, des croyances et des usages analogues.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES ATLANTES EN AFRIQUE.

Walkenear fait descendre les Egyptiens d'une émigration chinoise. Moreau de Jonnès, des Indiens. M. de Rougé d'un rameau anciennement détaché de la branche Syro-Araméenne, et occupant une place intermédiaire entre les Arias et les Semites. Toutes ces hypothèses, quelque séduisantes qu'elles soient, ne résistent pas à la critique. Plusieurs ont pensé tout expliquer, en cherchant en Ethiopie le berceau des Coptes : mais l'on sait aujourd'hui que la civilisation, loin d'avoir suivi le cours du Nil, le remonta jusqu'à la Nubie. Il n'est plus permis d'ignorer que les monuments de la basse Egypte ont été construits par les premières dynasties, tandis que ceux du haut Nil appartiennent à la douzième ; et qu'Ipsamboul, but extrême de la curiosité des touristes, ne date que du règne de Rhamsès. Au point de vue ethnologique, les Ethiopiens diffèrent d'ailleurs essentiellement des Egyptiens ; et les traditions, comme les monuments, les représentent cédant la place à des envahisseurs étrangers.

Il est du reste à remarquer que les constructions des plus anciennes dynasties témoignent déjà d'une civilisation fort avancée ; et, si cette civilisation s'était développée peu à peu sur le sol même de l'Egypte, elle n'aurait

Digitized by Google

pas débuté par de tels coups d'essai. Nous voyons, dès les premiers temps, se manifester des différences de castes qui ne se seraient pas établies, si la nation autochthone n'avait pas été sous le joug d'un peuple dominateur qui apporta ses mythes et ses coutumes. Cette conquête coincide en effet avec l'apparition dans cette contrée du calendrier, des signes du zodiaque, et des institutions civiles et religieuses. On parle toujours de la science secrète des prêtres égyptiens, et de l'ignorance calculée où ils laissaient la grande masse de la population, ce qui serait tout simplement absurde, si l'on n'y voyait la preuve évidente d'une superposition de races; et, dans ces prêtres, les représentants d'envahisseurs étrangers.

Nous remarquons donc en Egypte trois couches humaines parfaitement distinctes. Les Ethiopiens asservis. Les Coptes ou Kussites, d'origine protoscythe, reconnaissables à leurs yeux bridés, à leurs nez camus, et que les monuments représentent également sous le joug d'un peuple septentrional. Puis enfin ce dernier, qui constituait la partie vivante de la nation, et exerçait, dès la plus haute antiquité, une influence prépondérante, le long de la vallée du Nil, avant qu'il la consolidât définitivement par la forme monarchique, vers l'an 5900 avant notre ère.

La remarquable analogie qui existe entre ces conquérants et l'antique nation qui couvrit de ses œuvres gigantesques les plateaux du Mexique a été signalée par la plupart des archéologues ; et nous devons admettre que les uns comme les autres dérivent des Atlantes, puisque seuls ils ont pu rallier par une longue suite de colonisations des contrées si lointaines.

L'on ne doit pas sans doute attribuer à une origine commune les quelques analogies secondaires qui peuvent

Digitized by Google

exister entre deux peuples d'ailleurs très différents ; mais, lorsque les ressemblances sont nombreuses et capitales, persistantes malgré les siècles, et témoignant ainsi de la perpétuité de l'instinct de race, le doute cesse d'être raisonnable.

Entre les Américains et les Egyptiens, ces ressemblances sont surabondantes. Lignes de visage, costumes, usages, cérémonies, traditions religieuses, monuments, le temps a tout respecté. « Il m'a été impossible, dit « M. de Castelnau, d'examiner les belles copies des pein- « tures Egyptiennes que possède le musée britannique, « sans être frappé de l'extrême ressemblance qu'avaient « beaucoup de figures qui y sont représentées avec les « Indiens du Nouveau-Monde, au milieu desquels j'ai « vécu tant d'années. Le meilleur peintre ne pourrait « dessiner avec plus d'exactitude les sauvages de l'Amé- « rique du Sud que ne l'ont fait les habiles constructeurs « de Thèbes. » Les planches, qui accompagnent l'ouvrage de ce savant, nous offrent quelques types qui paraissent calqués sur les bas-reliefs de Karnac.

M. de Bourbourg, qui habita si longtemps le Mexique, eut également l'occasion d'admirer parmi les populations indiennes du Guatemala le plus beau type égyptien. A son avis, le fameux hiérogrammate accroupi du Louvre est le portrait vivant d'un indigène du Rabinal. Jusqu'à la couleur de la peau, tout est identique. M. Prüner bey nous apprend en effet que la couleur de l'Egyptien primitif, attestée par quelques monuments bien conservés, était un rouge de diverses nuances, plus nombreuses aujourd'hui, mais répondant par leur moyenne à la couleur typique de ces restes précieux. Les riverains des Amazones conservent encore cette belle couleur rouge brun, qu'Amerik-Vespuce comparait à une peau de lion. Les Mexi-

Digitized by Google

cains, les femmes surtout, ont également gardé ces teintes jaune ocreux ; et, sauf le cas de mélange, les peuples divers de l'Amérique centrale les conserveront longtemps encore, puisqu'ils sont restés dans le milieu primordial ; et que ce milieu ne paraît pas s'être sensiblement modifié.

Mais les ressemblances sont bien autrement particulières. Les indigènes de l'Amérique méridionale n'ont pas de moustaches, à peine de barbe ; et ce caractère distingue l'Egyptien des premières dynasties. Les armes sont les mêmes ; les couteaux identiques. Ils tendent l'arc en l'appuyant sur la jambe, comme nous le voyons dans les hiéroglyphes égyptiens. Les uns, comme les autres, portent des bracelets destinés à préserver le poignet du contre-coup qui résulte de la détente de la corde.

Chacun sait que l'un des meilleurs indices de la continuité d'une race est la persistance du costume. Or, Humboldt a remarqué l'analogie qui existe entre la coiffure des grands Mexicains et celle des princesses égyptiennes. M. de Bourbourg, de son côté, a observé que les Guatemaliennes portent encore, les jours de fête, la robe jaune, et le jupon serré autour des jambes qui distinguaient si bien les égyptiennes. Au dire de M. de Castelnau, ce costume est même journalier chez les femmes de Moxos et de la Pampa del Sacramento.

« On peut, dit M. Gaffarel, renoncer à ses habitudes, à « son langage, à sa religion, mais les hommages rendus « aux morts furent toujours sacrés ; et c'est encore aux « rites funéraires que se reconnaissent sur la terre étran« gère les sectateurs d'une même doctrine. » M. Gaffarel pouvait ajouter : et les descendants d'une même race. Les exemples en sont nombreux.

Hérodote nous apprend que les Egyptiens revêtaient

Digitized by Google

leurs morts illustres d'étoffes précieuses. Or, M. de Rosny a vu, sur les côtes de Darien, les corps des ancêtres du prince Comagna embaumés et entourés de vêtements précieux. Garcilaso de la Viga remarqua chez un juge de Cuzco cinq corps également embaumés ; et les Yucatanais aimaient, comme les Egyptiens, à ne pas se séparer de leurs parents décédés, et déposaient près d'eux quelqu'objet leur ayant appartenu : plusieurs livres, si c'était un savant : quelques instruments servant à la divination et des amulettes de bronze, si c'était un prêtre.

Nous avons dit que l'usage d'ensevelir les cadavres assis ou accroupis paraît avoir été général chez la race rouge primordiale. Partout, depuis l'Allemagne, la Gaule, l'Egypte, la Libye, jusqu'aux montagnes rocheuses et au Pérou, l'on retrouve les restes de cette coutume qui, chez certaines tribus non mélangées, se perpétua jusqu'à nos jours. Ce n'est qu'après des siècles, lorsque les colonies Atlantes eurent acquis tout leur développement, que l'incinération succéda à ces vieux usages. Dans les Gaules, pendant l'âge de bronze; et en Amérique, dans toute la partie centrale. « Avec les cendres du cadavre et de « la gomme, dit Antonio de Solis, on y pétrissait une « statuette dont le masque représentait les traits du mort ; « et on l'enfermait dans une urne funéraire avec des « statuettes d'argile. » Chose remarquable : l'on a trouvé souvent, dans les sarcophages égyptiens, des figurines d'argile ou de pierre calcaire rappelant évidemment les traits du défunt (1).

Ce n'est pas seulement dans la manière d'ensevelir que

(1) La coutume d'enterrer les mort couchés ne date que des invasions ariennes, au temps de l'âge de fer ; et ce fait est une nouvelle preuve que les Celtes n'introduisirent pas le bronze dans l'Europe occidentale.

Digitized by Google

se rencontrent ces analogies ; mais les mêmes rapports se retrouvent aussi dans la totalité des usages funéraires. Chacun sait qu'en Egypte les serviteurs et amis étaient rangés autour des tombeaux royaux. Cette coutume est générale chez la race rouge ; et nous en trouvons des traces dans les Tumuli de l'âge de pierre polie et du bronze. Aussi voyons-nous autour des nombreuses pyramides du Mexique une nécropole de serviteurs; et, fait des plus significatifs, ces monuments, comme ceux d'Egypte, sont toujours construits d'après la même orientation.

Mais ici la ressemblance n'existe pas seulement dans les usages. Dès le commencement du siècle, Humboldt a rapproché les Tescallis mexicains des temples égyptiens décrits par Hérodote. La façade de l'un des palais d'Uxmal porte même le surnom d'Egyptienne ; et les pyramides de Circleville ont une singulière analogie avec celles des bords du Nil. Partout l'on rencontre les mêmes formes, les mêmes sculptures, presque toujours peintes en rouge. « On trouva au Mexique, dit Constant d'Orville, des statues hiéroglyphiques, appuyées sur le serpent, semblables au Sésostris égyptien. » Sur les bords du Nil, comme au Mexique, les têtes sont de profil, et les figures modelées d'après le même type hiératique. « A l'ouest de la pyramide du soleil, écrit M. Waldeck, à Téotihuacan, est une énorme tête monolythe, malheureusement fort endommagée, et qui fait songer aux sphinx accroupis des plaines de l'Egypte. »

Ces ressemblances se retrouvent jusque dans les plus petits objets. M. de Castelnau donne dans ses antiquités des Incas la reproduction d'un vase de Cuzco, sur lequel les diverses races de l'ancienne Amérique sont aussi nettement dessinées qu'elles pourraient l'être sur un vase égyptien. « Quant aux formes, dit M. Jacquemart, cer-

Digitized by Google

« taines sont d'une identité si parfaite avec le type égyp-
« tien qu'on s'étonne de devoir les attribuer au nouveau
« monde. » Nous avons vu dans la riche collection de ce savant un vase américain représentant une tête humaine du plus pur type égyptien.

Les institutions astronomiques elles-mêmes sont identiques. L'on sait que les Egyptiens ajoutèrent cinq jours épagomènes à leur ancien calendrier. En vertu de connaissances qui durent avoir le même point de départ, et qui lui avaient été léguées par ses ancêtres, Aymar Manco, trente-troisième roi de Cuzca, réforma le calendrier Péruvien, en ajoutant cinq jours aux 360 ordinaires. Cette réforme eut lieu 700 ans avant notre ère. Le calendrier des Mexicains portait également trace d'une réforme analogue ; et leur année était divisée en 360 jours, plus 5 jours supplémentaires. Or, n'est-il pas évident que cette annexion de cinq jours au nombre primitif de 360 usité chez les Egyptiens, les Péruviens et les Mexicains, dénote non-seulement l'antiquité de ces peuples, mais leur communauté d'origine ? (1).

Mais les ressemblances les plus étranges ne sont-elles pas dans cette vénération pour le singe, propre aux Américains, comme aux Egyptiens, dans le culte antique du phallus, personnification de la force créatrice, et qui paraît appartenir d'une façon toute particulière à la race protoscythe ? Nous retrouvons dans les obélisques, dans les monolithes prétendus druidiques, le développement de la même idée. Partout où les œuvres de cette race sont encore debout, depuis les plaines allemandes jusqu'aux îles de Pâques, l'on remarque des menhirs dont

(1) Nous reviendrons sur l'importance chronologique du calendrier lunaire.

Digitized by Google

le sommet est grossièrement taillé, comme pour donner au symbole une personnification plus réelle.

Les vieilles idoles de Cuba et de Saint-Domingue, décrites par MM. Pocq et Wallon, ont pour la plupart la forme phallique parfaitement déterminée. Le dieu de Chemnis est représenté par la reproduction d'un lingam, entouré de langes. Ainsi en est-il de Chemes, Chemeus, Zemes ou Cemis, dieux protecteurs à Haïti. Sous la forme d'un bâton ou d'un os, ils sont enveloppés dans des langes de coton, comme le Haquimi-colli des Mexicains, comme le dieu Phallus des Mandans qui célébraient encore, il y a peu d'années, la fête de ce dieu avec des cérémonies tout au moins bizarres.

Nous ne suivrons pas MM. de Bourbourg, de Rosny, de Rougé, Bunsen et Catlin dans leurs études sur les nombreux rapports qui existent entre les différents emblêmes des deux mondes. Ces développements nous entraîneraient trop loin ; et il nous suffit que le lecteur soit convaincu que la tradition recueillie par Platon est exacte, quant à l'Egypte. Si, dans l'ancien continent, les Egyptiens gardèrent seuls le souvenir de la mère-patrie, c'est que seuls ils échappèrent aux invasions orientales. Aussi conservèrent-ils mieux que les autres colons atlantes les coutumes et croyances antiques ; et ces souvenirs se transmettaient d'âge en d'âge. Leur isolement les préserva de toute altération typique ; et ils espéraient que leurs âmes iraient vers l'Amenti, grande terre occidentale, reposer près de leurs ancêtres. C'est pour ce touchant pélérinage qu'ils se représentaient, partant sur des barques funéraires ; et n'est-ce pas la meilleure preuve de la persistance des traditions ? (1).

(1) La dernière débacle polaire qui dénuda tant de Tumuli, ne

Digitized by Google

Un fait remarquable atteste combien certains souvenirs se perpétuent parmi les peuples immobiles. Nous voyons encore, aux premiers siècles de notre ère, les géographes placer l'Eden dans une grande île voisine de notre continent. Cosmos donne une carte du monde, tel qu'il le concevait, et dont les contours sont lourdement indiqués ; mais, tout à côté, au milieu des mers qui l'entourent, il nous montre l'Eden déversant ses quatre fleuves sur la terre actuelle, et qu'il appelle : *Terra ultra océanum ubi ante diluvium habitabant homines.* Une telle conception ne résulte-t-elle pas d'une antique tradition que ce géographe nous a transmise, bien que sous une forme grossière ?

« Il paraît, dit Hérodote, que les Colchidiens sont des « Egyptiens qui abandonnèrent, près des rives du Phase, « l'armée de Sésostris. » Il en donne comme preuve de vieux souvenirs encore vivaces, et le fait capital qu'à sa connaissance les Colchidiens, les Egyptiens et les Ethiopiens étaient les seuls hommes qui, de temps immémorial, se faisaient circoncire. « Les Syriens de la Palestine, « ajoute-t-il, conviennent eux-mêmes qu'ils ont appris « la circoncision des Egyptiens. Les Cappadociens et les « Macrons, leurs voisins, avouent qu'ils la tiennent de- « puis peu des Colchidiens. » Nous verrons plus loin que les Protoscythes avaient pour la plupart l'habitude de répandre quelques gouttes de leur sang, soit dès l'enfance, soit pour en arroser les autels, afin d'apaiser la colère d'un Dieu perpétuellement irrité.

paraît pas avoir occasionné en Egypte de grands désastres. Les eaux ne couvrirent que la moitié des pyramides. En Europe même, les plaines basses furent seules ravagées ; et nous avons vu par l'examen du cône de la Tinière que les rives du lac de Genève n'en souffrirent point.

Digitized by Google

L'analogie n'existe pas seulement entre les croyances, mais entre les coutumes et les goûts. Josèphe nous raconte que les Phéniciens se rasaient la tête, ne laissant flotter au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux. Nous retrouvons un usage identique, non chez les peuples de l'Amérique du nord, qui, relevant plus directement des Atlantes, les portaient fort longs comme les Ibères, mais chez presque tous les Américains du sud. Comme eux, ils étaient fort habiles à se parer avec des plumes d'oiseaux ; et, depuis la prise de Tyr, cet art singulier disparut de l'ancien continent.

Quelques savants ont déjà soutenu que les Phéniciens ne sont qu'une ancienne colonie Galloise ; et voici leur raisonnement. Les Veneti, peuple de la troisième Lyonnaise, s'étendaient le long de l'Atlantique. Au temps de César, ils avaient encore une grande supériorité maritime sur les peuples voisins, et possédaient à peu près tous les ports de la Gaule, situés sur cette côte, ainsi que les petites îles de l'Océan connues sous le nom de Veneticæ insulæ. D'un autre côté, Strabon nous apprend que les Vénitiens de l'Adriatique étaient une colonie des Veneti Gaulois ; et il est reconnu que les noms de Veneti, Vénitiens, Phéniciens ont une origine commune. L'on peut donc affirmer sans témérité que les Phéniciens étaient sortis de l'Armorique, pays maritime des Gaules, duquel provenait également la colonie Adriatique ; avec d'autant plus de raison qu'ils avaient les mêmes dieux, professaient les mêmes sciences, et possédaient le même esprit entreprenant, non-seulement que leurs congénères les Vénéti, mais que toute la race Galloise.

Les Phéniciens disparurent des côtes de Syrie parce que, n'étant qu'une colonie exclusivement commerçante, ils n'avaient aucune racine dans le pays qu'ils

Digitized by Google

occupaient, aucune force appartenant au sol. Aussi leur domination, ne s'exerçant que sur quelques points du littoral asiatique, s'anéantit-elle complétement après la ruine du Tyr. Leur puissance n'était basée que sur leur supériorité industrielle ; et ils disparurent de ces parages, dès que leur comptoir fut détruit.

Livrant cette hypothèse à la sagacité du lecteur, nous allons rechercher si le peuple Libyen, situé dans les limites assignées par Platon aux conquêtes Atlantes sur le continent Africain, nous fournira de nouvelles preuves.

La nationalité de ces nombreuses tribus s'est conservée jusqu'à nos jours avec leurs mœurs et leur langage sous les noms de Berbères en Tunisie et en Kabylie, de Varvars au Soudan, de Barabras en Nubie. « Des rives de « la Mer Rouge à l'Atlas et à l'Océan, écrit M. de Saint-« Martin, s'étend une vaste zône de peuplades congé-« nères, dont l'identité d'origine se révèle par l'appella-« tion primordiale de Berbères, par l'analogie de la « conformation physique, et par les rapports entre les « langues. » La profonde unité de ces peuples établis de toute antiquité dans les régions qu'ils occupent, toujours en guerre avec les envahisseurs Sémites, Mongols ou Ariens, avait déjà frappé les anciens. Ces luttes durent encore ; et, malgré tant d'invasions, le type originel s'est conservé pur de tout mélange. Peau brune, yeux bridés, barbe rare sont leurs traits distinctifs ; et nous avons remarqué ces caractères chez les Américains comme chez les Coptes.

M. Hodyson, en 1830, au début des recherches ethnologiques véritablement sérieuses, avait déjà remarqué que les langues berbères n'ont aucun rapport avec les idiômes Sémitiques ou indoceltiques ; et, d'après M. d'Avézac, elles se rapprochent au contraire singulièrement

Digitized by Google

de la langue parlée par les Guanches des Canaries. Il nous suffira sans doute de faire remarquer l'analogie du nom seul des Guanches avec celui des Ouanscherys, tribu africaine. Or, comme nous savons que les Canariens descendent des quelques familles échappées à l'effondrement de l'Atlantide, et que ce peuple si remarquable par sa profonde originalité appartient à l'un des types les plus anciens de la race rouge, nous devons en conclure que les Berbères sont leus frères colonisés par les Atlantes, longtemps après leur extension sur le sol africain. Ils reçurent facilement une civilisation conforme à leur race, qui, répondant à leurs mœurs, pouvait seule être supportée par leurs instincts originels (1).

Jamais les Berbères n'ont accepté la domination des Sémites ; et un excellent article de la propagation de la foi, janvier 1869, nous donne à ce sujet de précieux renseignements. « Dans les montagnes du littoral, écrit « un missionnaire, ces anciens maîtres de l'Afrique pri- « rent peu à peu le nom de Kabyles, et de Mzabites, de « Touaregs, dans les oasis du désert ; mais les uns, com- « me les autres, conservèrent leurs usages et leurs « croyances occultes. Comme les Phéniciens, ils appellent « dieu Adonaï. Aussi les Arabes ne regardent-ils pas les « Mzabites et les Touaregs comme de vrais musulmans. « Ils appellent les premiers abandonnés de Dieu, par- « cequ'ils n'ont pas accepté de cœur, et qu'ils ont sou- « vent renié la foi musulmane. La haine la plus vivace « existe du reste toujours entr'eux. »

« L'une des traces de ces différences religieuses, encore

(1) Les colonies phéniciennes sont également les seules qui purent s'implanter chez les Berbères, et pour la même raison.

Digitized by Google

« visible aujourd'hui dans les mœurs, est la fidélité avec « laquelle ils suivent leurs traditions nationales en tout « ce qui concerne la vie ordinaire. »

« Chez les Touaregs, la femme est apte à exercer le « pouvoir politique. Les Berbères, soit du littoral, soit « du désert, sont restés monogames ; et, chez les premiers, « indépendamment de la singularité politique qui permet « de conférer aux femmes la direction suprême de la « tribu, la loi est que la femme marche en tout égale de « l'homme. Elle est même, en général, supérieure sous « le rapport de l'éducation.... Cette condition d'honneur « faite à la femme est, pour qui connaît l'Orient, vraiment « caractéristique. »

« Les musulmans ont horreur de la cloche ; les Toua- « regs chargent de clochettes la selle de leurs chameaux. « On sait que la plupart des Sémites ont également hor- « reur de la croix. Chez les Touaregs, cette figure se « trouve partout, dans leur alphabet, sur leurs armes, sur « leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. « Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos « de la main, est une croix à quatre branches égales. Le « pommeau de leurs selles, la poignée de leurs sabres, « sont en croix (1). »

La profonde dissemblance de ces deux nations est donc évidente, et atteste encore l'impossibilité fondamentale que rencontre un peuple à s'en assimiler un autre de race différente. En présence d'une nécessité absolue de conquête, il lui faut ou le croiser ou le détruire. Aussi la plus grande faute de notre colonisation algérienne a-t-elle été de vouloir nous appuyer sur l'élément sémitique.

(1) Voir l'intéressant ouvrage de M. de Martillet sur l'usage de la croix avant l'ère vulgaire.

Digitized by Google

Les Berbères eurent du reste leur période de haute prospérité : les Numides étaient célèbres par leur adresse aux travaux métallurgiques ; et cette supériorité s'est conservée chez les Kabyles. Hérodote parle avec admiration de cette antique civilisation des Libyens, et de leur goût pour les vêtements rouges. D'après le grand historien, les Grecs leur avaient emprunté Minerve et l'Egide, ainsi que bon nombre d'usages particuliers, tels que celui d'atteler quatre chevaux à leurs chars.

Les Protoscythes, après s'être répandus sur toutes les rives africaines de la Méditerranée, furent donc anciennement colonisés par un peuple de même race ; car la situation actuelle des Berbères, ainsi que celle des autres membres de cette grande famille humaine, atteste qu'ils n'auraient pu trouver dans leur propre fond les éléments de cette civilisation. Ces étrangers ne sauraient être que les Atlantes; et l'existence du continent atlantique est encore confirmée par la découverte de deux monuments précieux dont la description trouve ici naturellement sa place. Nous voulons parler de l'inscription américaine de Grave creek et de la célèbre roche de Taunston river.

Cette pierre de couleur rouge a quatre mètres de longueur, sur un mètre soixante-dix centimètres de hauteur seulement au-dessus de la rivière. Les alluvions se déposèrent lentement à sa base et en recouvrirent une bonne partie; il est donc incontestable que les mystérieux symboles qui la couvrent sont plus anciens que le cours actuel du Taunston. Sans vouloir nous perdre dans de longues dissertations, nous dirons que le caractère archaïque, hiéroglyphique et symbolique de ces dessins les rapproche si bien de la première époque égyptienne que nous ne pouvons douter de leur origine atlante.

L'inscription de Grave creek, découverte par School-

Digitized by Google

craft dans un tumulus près de Wheeling, nous paraît avoir été gravée antérieurement à cette période. Elle n'est écrite dans aucun des genres imagés dont les établissements du peuple colonisateur paraissent avoir fait plus particulièrement usage, ni en signes mnémoniques, comme au Pérou. Mais M. Gomard est convaincu que ces caractères sont identiques à ceux dont se servent les Touaregs dans le Sahara. M. Schwab partage la même opinion; et les preuves qu'il allègue sont si plausibles que nous y trouvons encore un nouveau témoignage de la communauté d'origine, existant entre le peuple berbère et l'antique tribu qui érigea ce monument. Avant même que la civilisation se développât dans l'Atlantide, ce continent avait donc été maintes fois traversé par la grande race protoscythe; et nous n'appuierons pas davantage sur un point à l'abri de toute critique.

Nous ne devons parler de Tyr qu'avec une extrême réserve, puisque Platon donne l'Egypte comme limite extrême des conquêtes atlantes. La logique nous fait croire cependant que celles-ci durent s'étendre sur toutes les côtes de la mer de Cypre ; et les ressemblances sont parfois si remarquables avec les autres établissements de cette nation héroïque, que nous ne saurions les passer sous silence ; d'autant plus qu'une fois notre hypothèse admise, bon nombre de difficultés historiques de ce temps antiques se trouveront singulièrement diminuées. Pour cette fois, du reste, nous sommes d'accord avec la Genèse qui attribue aux Chananéens la même origine qu'aux Egyptiens. La race rouge se serait donc établie sur les rives asiatiques de Séleucie à Gaza; et nous ne croyons pas outrepasser les limites de la vraisemblance en voyant dans les Phéniciens les descendants de quelques colons atlantes.

Digitized by Google

Nous citerons à l'appui de notre opinion leur goût pour la navigation, leur habileté à travailler les métaux. Ils paraissent avoir les premiers fait connaître le bronze aux peuples asiatiques; et nous rappellerons que, de tout temps, la grande spécialité phénicienne fut l'ornementation et la ciselure, et qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de l'orfèvrerie. Diodore nous apprend qu'ils exploitaient un nombre considérable de mines, particulièrement vers l'ouest; et leur connaissance spéciale des gisements métallifères les moins accessibles de l'Occident atteste déjà quelle devait être leur origine. Salomon avait recours à eux; et, de toute antiquité, on vantait les coupes sydoniennes, ainsi que les bracelets d'or et d'argent garnis d'électron et de pierres précieuses qui ne se fabriquaient qu'à Tyr.

La même habileté, les mêmes procédés dont l'industrie moderne n'a pas pénétré le secret, se retrouvaient dans toutes les colonies atlantes. Nous avons vu que, lors de la conquête du Mexique, les indigènes étaient loin de les avoir oubliés; et tout le monde se rappelle avoir admiré à l'exposition de 1867 les magnifiques bijoux de la princesse Aah-Hotep de la XVIIIe dynastie égyptienne, remontant au dix-huitième siècle avant notre ère.

Il est à regretter que nous ayons sur l'ancienne langue des Phéniciens aussi peu de renseignements. D'après Gésénius, le nombre de leurs mots parvenus jusqu'à nous ne serait que de 930 environ; et de 1000, selon Hœfer. Ce nombre est toutefois suffisant pour que les linguistes aient été frappés de l'analogie des langues égyptienne et phénicienne, et pour qu'il soit possible d'établir entre les langues américaines et le tyrien plus de traits de ressemblance qu'il n'en existe entre ce dernier et le vieil idiôme sémitique. En voici quelques-uns :

Digitized by Google

Queir, en langue punique, signifie feu, et par métaphore maison. *Cur :* creuser la terre pour trouver l'eau. *Queri :* amas de terre ou de pierres. Or, dans les deux Amériques, les noms de lieux commençant par ces racines sont innombrables, particulièrement aux alentours du golfe du Mexique, dans toute la région où se trouvent les mines les plus riches, et où, par conséquent, les Atlantes ont dû séjourner le plus longtemps. Le préfixe *Cur* que les Phéniciens mettaient avant le nom de leurs villes se retrouve également souvent dans toute l'Amérique centrale ; et, ne voulant citer qu'un exemple de racine commune qui nous servira pour établir plus tard la filiation des dogmes religieux, nous signalerons que *Bocchus* ou *Bogud* semi-phénicien et semi-mauritanien se retrouve dans le nom de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade.

Nous avons dit que certaines peuplades, ayant la plus grande analogie avec les branches diverses de la race rouge, paraissent s'être répandues à une époque qui se perd dans les temps préhistoriques, sur les rives de la Méditerranée, depuis l'Egypte jusqu'à Séleucie. Les Ciliciens en effet sont liés aux Tyriens par les liens d'une étroite parenté que toute l'antiquité a constatée. « Ils « avaient, dit Hérodote, une langue barbare qui était « sans doute celle des Phéniciens. » Nous voyons, d'autre part, toujours dans Hérodote, que les Ciliciens étaient vêtus de tuniques de laine, qu'ils portaient des épées à peu près semblables à celles des Egyptiens, qu'anciennement on les appelait Hypachéens ; mais qu'un Phénicien Cilix leur donna son nom.

Le lecteur remarquera que chacun de ces traits les rapproche singulièrement des Atlantes, d'autant qu'ils excellaient également dans l'art de fondre les métaux.

Digitized by Google

La bible parle de Tarsis comme d'un pays très-abondant en richesses métallurgiques ; et Josèphe, Anselme, Nicolas de Lyra et don Calmet placent Tarsis en Cilicie.

Peut-être devons-nous encore trouver dans les Cares de l'Asie-Mineure, dont Thucydide vante la marine, et qui furent absorbés par une autre race venue d'Orient, une tribu de cette grande famille égarée en ces lointaines contrées.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LES ATLANTES EN EUROPE.

Que d'opinions n'a-t-on pas avancées sur les Ibériens? Plusieurs érudits, préoccupés sans doute du besoin d'étayer la donnée mosaïque, ont vu dans ce peuple les fils aînés de la race caucasienne. M. Broca fit bonne justice de cette singulière hypothèse; et la comparaison de l'ancienne langue ibérienne qui se parle encore sur les versants des Pyrénées occidentales, avec ce qui nous reste des idiômes protoscythes, nous fournira de précieux renseignements.

Chacun sait que les langues américaines possèdent au plus haut degré le caractère agglutinatif. Ce n'est pas seulement une synthèse qui rapproche en un tout homogène les éléments d'une idée, quelque complexe qu'elle puisse être ; c'est un enchevêtrement de mots les uns dans les autres. M. Lieber compare la manière dont les racines s'absorbent mutuellement à une boîte qui en contient une autre, laquelle en contient une troisiéme, qui à son tour en contient une quatrième, et ainsi de suite.

Ces langues présentent sans doute une grande inégalité de développements; mais jamais elles ne perdent leur polysynthétisme. Cette tendance est si peu la conséquence du développement normal des formes gramma-

Digitized by Google

ticales, tel qu'on le voit chez les autres races, que les linguistes ont constamment réuni ces idiômes en un même faisceau; et la persistance d'un caractère si distinctif est l'indice le moins équivoque que les populations qui le pratiquent sont liées par une origine commune. Il y a là autre chose que la diffusion d'une langue toute personnelle chez des peuples de souches différentes. Les populations américaines ont évidemment sous le rapport intellectuel une aptitude commune et particulière. L'esprit analytique paraît leur faire absolument défaut; et, au lieu de dégager leur pensée de la conception confuse sous laquelle elle s'est produite, ils ne font dans leurs développements linguistiques qu'exagérer cette première tendance.

M. Maury remarque que ce caractère des langues américaines est tellement inhérent à la race rouge, que certaines peuplades, en contact prolongé avec les Espagnols, ont adopté, par suite de la faible importance des mots, un grand nombre de termes européens; mais en conservant toujours aux constructions grammaticales la forme polysynthétique.

Nous retrouvons sur notre continent les mêmes caractères chez deux peuples réfugiés l'un sur le Caucase, l'autre sur les Pyrénées. Ce fait ne doit pas étonner si l'on admet avec nous que la race rouge s'est primitivement répandue sur l'Europe entière, et que ses débris, refoulés par les Pélasges, puis par les Celtes, ne trouvèrent asile que sur les sommets de ces deux chaînes de montagnes. Malgré une dispersion en tant de lieux divers, les membres de cette antique famille se retrouvent donc par la comparaison des langues.

Les analogies de l'Eskuara, qui ne se rapproche d'aucun idiôme Sémitique, Pélasgien ou Indoceltique, sont

Digitized by Google

doubles cependant et d'un grand enseignement. « Un de « ses caractères, dit M. Maury, est l'usage des postposi- « tions familières aux langues ougrotartares. » On ne s'étonnera pas davantage de cette coïncidence, si les races jaune et rouge proviennent l'une et l'autre d'une modification synchronique du type finnois. Les rapports de la langue basque avec les langues parlées, de la Suède au Kamtchatka, sont en effet assez nombreux, et pourraient nous servir d'argument pour notre hypothèse, si tel était l'objet de cette étude (1).

Quels que soient ces liens de parenté, il est indubitable que la race rouge eut une unité parfaitement définie, dont une des conséquences est cette disposition, nous allions dire fatale, à l'agglutination. Non-seulement le basque a conservé dans toute sa force ce caractère fondamental; mais c'est surtout avec les idiômes des Américains du Nord que les ressemblances sont significatives.

Pour n'en citer que quelques exemples, nous dirons que la conjugaison basque est comme calquée sur celle de ces indigènes, et que ces langues n'admettent pas la liaison des muettes et des liquides, par laquelle les liquides se trouveraient à la fin des mots. Elles séparent toujours par une voyelle deux consonnes suivies, telles que *st*. De part et d'autre, l'usage est d'attacher au verbe le pronom même indirect, servant de régime. Bien plus, un grand nombre de radicaux sont identiques, et particulièrement les pronoms de la première et de la seconde

(1) Disons toutefois que les anciens Géorgiens, refoulés dans le Caucase, portaient le nom de Gudamakari, terme que l'on retrouve presque identique en Amérique. La plus haute montagne de cette chaîne s'appelle encore l'Elbouron, qui, interprêté par la langue basque, veut dire Tête de neige.

Digitized by Google

personne. M. Baudrimont a prouvé que les noms basques : *andiac*, qui signifie haut; *ura*, *ugaya*, eau permanente; *oren*, cerf; *u bai*, bonne eau; *arina*, rapide; *picacho*, roc de pierre; et plusieurs autres, se retrouvent dans les appellations géographiques familières aux Américains. Les mots : *idora*, aride; *aboa*, bouche; *illa*, lune; *u*, eau; *ur*, bleu; sont usités, de part et d'autre, avec la même signification. Aussi M. de Charencey a-t-il eu raison de dire : « Sans doute, les langues du nouveau monde « diffèrent à certains égards de l'Eskuara; mais ne s'en « rapprochent-elles pas d'une manière étrange par l'en« semble de leur physionomie? peut-on nier qu'elles « n'aient de commun avec cet idiôme certaines règles « phonétiques?.... Il est bien extraordinaire que ces res« semblances sont surtout frappantes entre l'Eskuara et « les langues des Indiens qui habitent les rives de l'At« lantique, tandis que les dialectes en vigueur chez les « tribus cuivrées du nord-ouest n'offrent que bien moins « de ressemblance. » Ce serait, quant à nous, le contraire qui nous étonnerait, puisque c'est particulièrement avec les côtes orientales de l'Amérique que les Ibères ont dû, par le continent atlantique, être en plus directe communication. Mais ne nous étendons pas davantage sur une ressemblance qui a frappé tous les bons esprits, et voyons si ces analogies ne se manifestent que dans les idiômes.

« Ces montagnards sont sombres, disait Strabon, en « parlant des ancêtres des Basques, lorsqu'ils habitaient « les vallées de la Garonne et de l'Ebre. Ils portent les « cheveux longs et flottants, mais, pour combattre, ils se « ceignent le front d'un bandeau. Tous ces hommes sont « habillés de noir, et ne quittent pas, à proprement par« ler, leurs saies, même pour dormir. Les femmes ne

Digitized by Google

« portent que des manteaux et des robes de couleur. » Ce que nous savons des anciens protoscythes de l'Europe centrale est fidèle à ce portrait que nous allons rapprocher des descriptions que les explorateurs modernes nous ont laissées des diverses tribus du nouveau monde.

D'après MM. de Castelnau et Marcoy, les Chiquitos, les Antis et beaucoup d'autres portent les cheveux longs et flottants, excepté pour combattre. Leur costume qu'ils ne quittent jamais est de couleur sombre. Celui des femmes beaucoup plus clair : Jean de Béthencourt fit les mêmes observations aux îles Canaries. Les Américains de l'Ucayali et du Rio purus se servent de coiffures identiques à celles des femmes Ibériennes, décrites par Strabon. La parfaite ressemblance du type basque avec le portrait de Montezuma, tel que nous le donna Sandoval, est également caractéristique.

Plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale et des îles orientales de l'Océanie portent de leur côté une grande coiffure, en demi cercle, analogue aux croissants mexicains et à ceux qui étaient usités dans nos contrées pendant l'âge de bronze. Cette forme appartient au culte de la lune, particulier aux Protoscythes, et dont nous nous occuperons dans un chapitre suivant. Strabon, en véritable sémite, nous dit être fort scandalisé du respect que cette race avait pour les femmes; et parle avec mépris de la gynécocratie particulière aux Protoscythes, et par suite aux Ibériens. Les auteurs anciens se sont toujours étonnés de les voir partager avec leurs femmes la direction des affaires; et c'est en effet parmi ces peuples que se rencontrèrent les Amazones. L'Occident seul enfanta les druidesses, la femme forte, intelligente et courageuse, tandis qu'en Orient les femmes se vendaient et se vendent encore, indifférentes, dans leur nonchalance

Digitized by Google

sensuelle, à toute espérance comme à tout souvenir.

La gynécocratie était également presque universelle en Amériqne. Les Espagnols donnèrent au grand fleuve brésilien le nom d'Amazone, par suite de l'opinion répandue dans toute la contrée qu'il avait existé sur ses rives des femmes belliqueuses. Colomb cite plusieurs peuplades des Antilles obéissant à des femmes ; et cette déférence s'est conservée jusqu'à nos jours. Viéra, dans sa description des Canariens et de leurs antiques usages, nous parle de la mystérieuse influence exercée par les prophétesses et particulièrement par une nommée Tibabrin, qui sans aucun doute dut être pour ce peuple une émule de Velléda. Nous avons vu que les Touaregs gardent toujours le même respect pour les femmes ; et l'Europe comme l'Afrique nous en ont légué de nombreux témoignages.

C'est surtout lorsque l'on voit une coutume singulière se perpétuer à la fois chez plusieurs peuples, que l'on peut, quand existent d'ailleurs d'autres points de ressemblance, conclure sûrement à une unité, soit d'origine, soit de tradition. Les Corses et les Cantabres, peuplades Ibériennes, s'alitaient quand leurs femmes accouchaient. Or cet usage, qui résultait peut-être d'une déviation de l'instinct gynécocratique, s'est retrouvé lors de la conquête chez les Cares de l'Yucatan et des Antilles. Gandavo le remarqua également au Brésil ; et il est encore pratiqué en Colombie.

Ce que nous connaissons de l'histoire des Etrusques est malheureusement à peu près nul, et leur langage nous est absolument inconnu. Les anciens auteurs donnent bien quelques détails sur leurs usages, mais d'une façon si incomplète que nous ne pourrions en tirer de sérieuses conséquences, si leurs récits n'étaient corrobo-

Digitized by Google

rés par les découvertes archéologiques faites sur le sol même de la Tyrrhénie. C'est là que nous puiserons nos meilleurs renseignements.

« Dans les campagne de la Toscane, écrit M. Maury, « l'œil reconnaît çà et là les formes pleines et arrondies, « un peu lourdes, que nous montrent les figures couchées « sur les sarcophages étrusques, types tout à fait distincts « du type romain proprement dit, qui est reconnaissable « au nez aquilin vers son sommet et s'abaissant en ligne « droite à partir de son milieu, au menton saillant, à la « tête large, aux tempes proéminentes, au front peu « élevé. » « Ce que les anciens nous disent des indigènes « de la Corse, ajoute-t-il plus loin, tend à nous faire « croire que ces îles ont été peuplées par les populations « Ligure et Ibère. »

Les personnages peints sur les vases et sur les murailles des nécropoles de Tarquinies, de Volaterra, de Chiusi, de Cœri, relèvent toutes, en effet, d'un type uniforme des plus caractéristiques. Ce sont de petits hommes, à la tête forte, au nez long et gros, au corps ramassé et trapu; et leurs traits, comme leur physionomie, ont une ressemblance singulière avec ceux de plusieurs nations américaines anciennes et modernes. « Ils font penser, « dit M. Michelet, aux statues méxicaines des ruines de « Palanqué. » Les monuments ont la même analogie, et Niebuhr retrouvait les temples mexicains dans la description que nous donne Pline du tombeau de Porsenna. Ces rapports se remarquent du reste aussi bien avec les peuples de l'Afrique qu'avec ceux d'Amérique; et Strabon rapporte que le pronéos du temple d'Héliopolis était couvert de grandes figures analogues à celles de l'Etrurie.

Il en est de même pour les coutumes. L'on trouva, à

Digitized by Google

Vulci, dans un ancien sarcophage, des œufs d'autruche percés, avec des griffons peints sur les coquilles, et des vases archaïques, absolument semblables aux vases et aux œufs d'autruche des tombeaux égyptiens. M. des Vergers cite un fragment d'alabastrium, trouvé en 1840 à Santa Marinella, et couvert d'hiéroglyphes dans le style égyptien.

La similitude des goûts de ces deux pays est d'ailleurs parfaitement admise par les archéologues ; et tous les jours on découvre encore en Toscane des scarabées en pierre ou en bronze, des vases ornés de lotus, des canopes en argile où sont dessinées des têtes de nègre ; ce qui prouverait que les colonies atlantes communiquaient fréquemment entre elles.

Les vases ont en effet très-souvent la même forme que ceux d'Amérique. « Il nous faut faire ressortir, écrit « M. Jacquemart, une connexion plus étroite encore entre « la poterie américaine et les terres cuites étrusques. « D'une pâte tantôt rouge, très-fine, dure et lustrée, « tantôt noire ou grisâtre, mais néanmoins fine et rendue « luisante par le frottement, elle est souvent ornée de « bas-reliefs, de gravures, et même, sur la terre rouge, « de dessins noirs. » Notons que les dessins rouges sur la terre noire se rencontrent dans les deux pays ; car cette race, ainsi que nous l'avons vu, paraît avoir eu pour le rouge une prédilection exclusive. M. Poutoppidan a rapporté de Bahia cinq vases antiques, couverts d'hiéroglyphes, et de même forme, de même couleur, de mêmes ornementations que les étrusques les plus purs. Aussi M. de Castelnau et plusieurs bons esprits ont-ils signalé avec une sorte de persistance ces remarquables analogies.

Mais le caractère fondamental de cette grande famille

Digitized by Google

est une aptitude singulière pour les travaux métallurgiques. Partout où les Atlantes ont établi leur prépondérance, cette faculté s'est manifestée par des œuvres que les Romains recueillaient comme précieuses antiquités, et qui ne lassaient pas leur admiration. Les fameux vases, dits corinthiens, étaient devenus introuvables; et les anciennes méthodes complètement oubliées. « La « manière de fondre l'airain précieux est totalement « perdue, écrit Pline dans son trente-quatrième livre. » Celui de Délos et d'Egine jouissait d'une si grande réputation que l'on s'en disputait les moindres morceaux pour les refondre, sans parvenir à découvrir le secret de cet alliage.

Pline nous dit encore que le bronze était particulièrement usité avant la fondation de Rome, et que les statues métalliques étaient à cette époque fort nombreuses. Les œuvres étrusques étaient célèbres dans toutes les contrées méditerranéennes; et les Romains enlevèrent, lors de la prise de Volsinie, deux mille statues de bronze. « Ce qui m'étonne, ajoute Pline, c'est que, ces statues « étant d'une origine si ancienne en Italie, les simulacres « des dieux aient été faits à Rome en bois et en argile, « jusqu'à la conquête de l'Asie, qui introduisit le luxe. » Le fait est tout simple cependant. Les civilisations grecque et romaine, résultant du croisement des Pelasges et des Celtes, durent commencer par une époque de transition, pendant laquelle tous les secrets anciens furent oubliés; et l'antique race des métallurgistes anéantie ou dispersée.

Pythias fait allusion aux débris de ces puissants mineurs confinés sur quelques montagnes; et les habitants de la plaine avaient souvent recours à eux pour la confection de leurs armes. M. Bouillot a trouvé tout récem-

Digitized by Google

ment près d'Autun, au sommet du mont Beuvray, non-seulement des poteries de toute espèce, mais des bronzes émaillés, qui nous fournissent un nouvel argument contre l'importation prétendue du bronze par les Arias. Ces précieux restes ne ressemblent en rien, ni par l'aspect, ni par le procédé de fabrication, aux émaux orientaux. Ces derniers consistent en cellules métalliques dans lesquelles on applique un mastic de couleur et transparent. Les émailleurs d'Autun recouraient au contraire à des matières vitrifiables qu'une fusion secondaire faisait adhérer au métal. Grâce à la découverte d'ateliers complets, M. Bouillot a pu suivre dans ses moindres détails la fabrication de ces émaux qui s'opérait selon les traditions des ouvriers atlantes dans des ateliers souterrains, toujours voisins d'une caverne extérieure où se vendaient ces ornements.

Il se mêlait parfois des idées de sorcellerie à cette supériorité inexpliquée par les masses; et nous trouvons les traces de ces superstitions dans quelques mythes populaires. Aussi Schmerling, en parlant des cavernes situées près de Liège, dit : « Ces ouvertures sont connues « des habitants de l'endroit sous le nom de trous des « sottais. Ils prétendent que jadis ces grottes servaient « d'habitation à une espèce d'hommes de petite taille : « sottais, nains, pigmées qui vivaient de leur industrie, « et restauraient tout ce qu'on déposait près des ouver- « tures, à condition que l'on y ajoutât des vivres. En « très-peu de temps, ces objets étaient réparés et remis à « la même place. »

Ces mêmes légendes existaient partout profondément gravées dans la mémoire des peuples, et se perpétuaient d'âge en âge. Tous sont unanimes dans leur respect traditionnel pour les derniers descendants de ces antiques

Digitized by Google

artisans. Chacun enchérissait à l'envi sur les récits des ancêtres ; et il ne resta bientôt plus de ces maîtres du monde que des contes merveilleux. La croyance aux pygmées, aux nains cabires, aux hanoumans, aux korigans, aux palici, aux cyclopes, n'a pas d'autre origine. Pour les uns, les gnomes, gardiens des minières, étaient de petite taille, amis de l'homme, et hantaient les demeures souterraines. Selon d'autres, les Cobales étaient des êtres surnaturels, à forme humaine, qui accompagnèrent Bacchus dans son apostolat. « Quelques-uns « prétendent, dit Morery, qu'on en voit encore en Sar« matie, et que les Sarmates les appellent Drulles, les « Russes Colikes, et les Allemands Cobaldes. »

M. Reclus, dans un article fort curieux, intitulé : un peuple qui s'en va, et publié en 1867 par la *Revue des Deux-Mondes*, a attiré l'attention sur les Mutugori, ou visages rouges, tribu ibérienne dont parle Strabon. Nous croyons les reconnaître dans les Sicules et les Sicanes d'Italie qui se retirèrent devant les envahisseurs orientaux, et s'efforcèrent de défendre leur nationalité jusque dans les gorges des Apennins et les neiges de l'Etna.

Il faut encore retrouver un écho de ces vieux souvenirs dans les nains ventrus que portent les médailles de Cossura, et qui étaient confondus par la vénération antique avec les apôtres cabires, représentés souvent avec tous les attributs des forgerons. Suivant plusieurs mythologues, ils étaient des ouvriers de Vulcain, et de même race petite et obèse que les Corybantes, les Curètes et les Dactyles.

Ces légendes se confondent même avec celles que les débris des races primitives, bien antérieures aux protoscythes, avaient laissées dans l'imagination des premiers représentants de l'humanité actuelle. Selon Diodore, les

Digitized by Google

noirs Cercopes, hommes singes, cantonnés en Asie mineure, ravageaient au loin la contrée. D'après la tradition grecque, l'hercule Lydien les avait asservis, ainsi que Rama le fit dans les Indes ; et plusieurs paraissent même avoir suivi leur vainqueur ; et joué près d'Hercule le rôle des satyres près de Bacchus. Nous verrons toujours les héros de l'antiquité purger la terre des derniers descendants de ces races indomptables, réfugiés le plus souvent dans quelque gorge de montagne, ainsi qu'on les rencontre encore aujourd'hui dans l'extrême Orient. Une autre tradition place les Amires dans les îles situées près de la Campanie ; et Jupiter se serait vengé de leur insubordination en les changeant en singes. Ce dieu doit en effet être rangé parmi les plus anciens apôtres des temps fabuleux, dont la postérité reconnaissante confondit toujours les individualités, comme celles des Bacchus et des Hercule, avec les mythes qu'ils enseignaient.

Les débris des races perdues existaient donc encore lors des premières excursions atlantes ; et ces ébauches transitoires du type actuel furent longtemps vénérées. Les hommes singes étaient instinctivement honorés d'un culte presque filial. Non-seulement dans l'Inde et l'Egypte, mais au Mexique, leurs images sculptées ou peintes étaient fréquentes sur les plus anciens monuments. Ils devinrent, comme les habitants des lieux sombres, une source inépuisable de légendes, et passaient pour des génies souterrains fuyant la présence de l'homme. Quelques traditions nous les montrent avides de boissons spiritueuses, s'enivrant à tout propos, et parfois métamorphosés en pierres.

En résumé, nous pensons avoir établi qu'il y eut dans la mer de Sargasse effondrement de vastes territoires, et que le fait est attesté, non-seulement par les témoignages

Digitized by Google

géologiques, non-seulement par quelques traditions, mais par la nécessité d'expliquer les antiques relations des deux continents. Voyons maintenant si les Atlantes n'étaient pas, par leur position géographique, admirablement placés pour rencontrer le cuivre et l'étain, et s'ils n'étaient pas également mieux situés que tout autre peuple pour introduire dans les Gaules l'usage du bronze.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LES ATLANTES BRONZIFÈRES.

Nous avons vu que l'invention du bronze dut être précédée par l'emploi du cuivre seul, et que cette période de transition se rencontre en Amérique qui abonde précisément en minerais de cuivre natif. Le pays où fut découvert l'alliage de ce métal avec l'étain devait donc communiquer avec le nouveau monde, ainsi qu'avec les îles d'étain (1); et nous plaçons le point de départ de l'art métallurgique dans l'Atlantide, puisque les Açores n'en sont qu'un débris, ou faisaient partie des îles voisines dont parle Platon.

L'on croit généralement que les anciens entendaient par îles d'étain, non les Cassitérides, mais l'Angleterre. Il ne faut cependant que parcourir les récits de leurs voyages vers ces puissants gisements stannifères, pour qu'il ne puisse exister aucun doute à ce sujet. D'après Aviénus, l'expédition d'Himilcon dura quatre mois; et fut continuellement entravée par le calme de l'air et l'abondance des plantes marines. Sir Lévis, au lieu de rechercher où ces algues pouvaient avoir été rencontrées,

(1) Nous ne pouvons parler ici que des gisements connus : mais si l'on en juge par ceux des contrées voisines, combien l'Atlantide ne devait-elle pas renfermer de richesses métallurgiques !

Digitized by Google

soutient que l'expédition est fabuleuse, par la raison que ces difficultés ne se rapportent pas à la direction du comté de Cornouailles. Mais cette critique, fondée pour un voyage vers le nord, prouve jusqu'à la dernière évidence que le Carthaginois se dirigea vers les Açores. Il ne tarda donc pas à s'engager dans la mer de Sargasse, beaucoup plus difficile et étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

L'erreur de sir Lévis est d'autant plus singulière qu'il dit en quelque endroit : « L'idée que les vaisseaux ne « pouvaient pénétrer dans les mers éloignées, soit à « cause de leurs nombreux écueils, soit par suite des « obstacles qu'y présentait l'état boueux et semi-fluide « de l'eau, est une de celles que l'on retrouve le plus « souvent chez les anciens. » Vrai est qu'il en parle, sans paraître y croire.

Les premières courses des Atlantes durent avoir pour but le continent le plus rapproché ; et ils n'eurent pas besoin d'avancer jusqu'aux lacs septentrionaux pour connaître le cuivre, puisque, pendant les siècles qui précédèrent leur établissement au Nouveau-Monde, les indigènes du Mexique s'en servaient, comme d'une pierre malléable. La vue des armes américaines donna seulement une direction nouvelle à un art qui avait commencé chez eux par l'exploitation des minerais stannifères, de beaucoup les plus fusibles et les plus propres à mettre sur la voie des travaux métallurgiques. S'il exista donc jamais un peuple qui, par le hasard de sa situation, fut tenté de réunir dans une fonte commune le cuivre et l'étain, ce fut indubitablement celui dont la mer de Sargasse garde les secrets.

Le cuivre natif ne fut bientôt plus le seul exploité. Appréciant les résultats obtenus par le mélange, les

Digitized by Google

Atlantes durent se mettre en quête et essayer les divers minerais qu'ils découvraient dans leurs colonisations successives ; et c'est en Amérique que se trouvent précisément les plus réductibles. Les mines de Cuba sont toujours inépuisables. Au Mexique, les cuivres oxidulé et carbonaté sont les plus communs ; et nous avons vu qu'il suffit de les fondre, mélangés avec le charbon, pour en obtenir immédiatement tout le métal.

Notre continent fournit bientôt son contingent ; mais après que l'alliage du cuivre et de l'étain eut atteint toute sa perfection. Schulz et Paillette nous parlent des traces de ces travaux, découvertes en Espagne, dans les Pyrénées, et jusqu'au comté de Cornouailles. L'on a cru même surprendre, dans les montagnes du Morvan, les procédés employés.

Les Atlantes durent encore rencontrer l'étain oxidé, à l'ouest comme à l'est, particulièrement à Guanaxuato, où ce minerai est fort abondant ; et nous signalerons que, dans cette contrée, une des premières qu'ils parcoururent, se trouvent l'étain et le cuivre pyriteux associés, comme en Angleterre, dans le même gisement. Les essais de fonte commune ont donc pu avoir lieu dans le Nouveau-Monde aussi bien que dans le comté de Cornouailles ; et, comme nous avons vu que ce dernier pays n'en conserva nulle trace, il y a lieu de penser que, si telle est l'origine du bronze, ces manipulations primitives s'effectuèrent près des Antilles.

« L'Amérique centrale, écrit M. Gaffarel, fut visitée à « une époque très-reculée par un peuple industrieux, « fort avancé dans la métallurgie, et qui a laissé des « traces persistantes de son séjour. » Les Caraïbes, lors de la conquête, avaient perdu tout souvenir de cette science. Ils gardaient comme fétiches des plaques ou

Digitized by Google

monnaies de bronze qu'ils nommaient *caracolis* et qu'ils avaient trouvées sur le sol. De semblables découvertes sont en effet assez fréquentes aux alentours du golfe du Mexique, où l'on trouve également des hâches en bronze et autres objets.

Nous avons vu que, par rapport aux Atlantes, le cuivre dominait à l'occident et l'étain à l'Orient. Or, toutes les hâches de bronze trouvées en Europe contiennent la proportion maximum d'étain, tandis que celles de l'Amérique centrale contiennent au contraire la proportion maximum de cuivre. La remarque est si caractéristique que le docteur Wilde a cru devoir assigner à quelques hâches découvertes en Allemagne, et fondues selon cette dernière méthode, une origine américaine. Nous ne le pensons pas, bien que le fait soit possible, par suite des excursions continuelles que les Atlantes devaient opérer dans tous leurs établissements. Nous croyons plutôt que les colons des deux continents, connaissant à merveille les limites d'alliage que l'expérience avait consacrées, n'avaient fondu ces hâches, suivant la proportion usitée en Amérique, que parce qu'elles étaient destinées à l'usage funéraire. Un faible alliage donnait plus d'éclat à ce bronze cuivreux, et convenait mieux pour un emploi exceptionnel.

Non-seulement les armes de bronze trouvées dans l'Europe occidentale témoignent par leur unité de forme et de style d'une origine commune, mais elles ont toutes appartenu à une race ayant les mains plus petites que celles des peuples celtiques. Cette disposition physique est encore particulière aux Guanches, aux Basques, aux Kabyles; et nous savons que les plus anciens Egyptiens se faisaient remarquer par cette conformation.

L'ornementation de ces armes est aussi tout à fait par-

Digitized by Google

ticulière. Ce ne sont que dessins géométriques, obtenus par la combinaison de spirales et de cercles, emblèmes évidemment astronomiques. Si ce style avait été instinctif en Europe, pendant toute la longue durée de l'âge de pierres polies, les poteries nous en fourniraient de nombreux exemples. « Mais, dit M. Lubbock, l'idée d'une « ligne courbe ne semble pas même s'être présentée à « l'esprit. L'impression de l'ongle ou d'une corde sur « l'argile : telles sont les décorations les plus élégantes « des vases de cette période. Tout à coup le bronze ap- « paraît, et avec lui un sentiment artistique tellement « nouveau, que les lignes elliptiques sont aujourd'hui le « caractère le plus significatif de cette époque. »

En Amérique, toutes les poteries, appartenant à la période atlante, procèdent du même instinct. Quelques vases trouvés dans les tumuli du Centre rivalisent par leur élégance avec les plus beaux spécimens péruviens. La substance employée est de l'argile parfaitement pure ou mélangée avec du quarz réduit en poudre. La roue paraît toutefois avoir été complètement inconnue : aussi voyons-nous que l'usage n'en fut pas enseigné aux potiers européens.

Les rapports qui existent entre les différents objets découverts dans les Gaules et ceux dont se servaient les autres colons atlantes, sont donc des plus remarquables. Plusieurs petits couteaux-rasoirs, trouvés en Suisse, portent des dessins fort caractéristiques, et bien propres à corroborer notre hypothèse. Ils représentent des barques aux extrémités recourbées, entourées de signes symbolisant les grands astres, et d'une analogie frappante avec les plus anciennes barques funéraires des Egyptiens.

On remarque rarement, pendant la véritable période de bronze, des reproductions d'hommes ou d'animaux.

Digitized by Google

Il existe cependant au musée de Copenhague un couteau, trouvé dans le Danemark, ayant pour manche une statuette représentant l'indigène d'une région plus chaude. L'on ne rencontrerait aujourd'hui qu'en Amérique, parmi les populations aborigènes de l'Orénoque, le type de cette figurine. Elle est nue, avec une ceinture de joncs ; les cheveux, tombant à plat, sont taillés sur les yeux ; les jambes sont grêles ; la tête forte. Elle porte d'énormes anneaux aux oreilles, et deux colliers et bracelets de petites pierres.

Cette reproduction de sauvage est d'autant plus singulière que la dimension de la très-grande quantité d'épingles à cheveux, appartenant à cette période et trouvées sur notre sol, atteste que les Protoscythes portaient une longue chevelure, ainsi que les Basques, les Guanches, et plusieurs tribus du nouveau monde, telles que les Aztèques. Ce couteau avait donc appartenu à quelque colon atlante, arrivant d'une contrée voisine de peuplades américaines du sud ; et la grande liberté de style de cette arme atteste que là l'occupation était moins militaire.

En résumé, il est acquis qu'un peuple colonisateur étendit ses conquêtes sur les deux rives de l'Océan atlantique et domina sur toute l'Europe occidentale. Après la ruine de la mère-patrie, quelques-unes de ces colonies, gardiennes fidèles de la science, prospérèrent en diverses contrées, jusqu'aux temps relativement modernes des premières invasions asiatiques, qui furent suivies d'une période d'équilibration, pendant laquelle tout semble avoir été perdu. Notre histoire date de ces époques de confusion ; et c'est à peine si l'on soupçonne aujourd'hui que ce véritable moyen-âge succédait à une antique prospérité.

Il est même probable que la période atlante avait été

Digitized by Google

précédée de civilisations antérieures, également détruites par l'apparition d'une race nouvelle ; et le dernier exemple de ces bouleversements nous est donné par les invasions asiatiques et germaines du ve siècle de l'ère vulgaire.

La civilisation atlante, bien qu'ignorée de la plupart de nos savants classiques, laissa cependant des traces profondes dans l'esprit des nations antiques. Toutes prétendaient descendre d'un peuple extraordinaire, ou veulent avoir rencontré, dès leurs premiers pas, les restes d'une race de héros. Mille légendes durent s'entrecroiser et se confondre; et la mythologie grecque nous en donne une synthèse aussi complète qu'incohérente. C'est à peine si nous pouvons recueillir quelques débris de ces souvenirs, défigurés le plus souvent par la forme mythique; et la sagacité d'un Guignaut est nécessaire pour dégager les vérités éparses dans cette confusion. Encore ne pouvons-nous saisir que les moins anciennes traditions. Les primitives ont toutes disparu ; et le vide s'est si bien fait que, lorsqu'un écho de ces époques lointaines échappe à tant de ruines, l'isolement où il se trouve lui enlève toute croyance.

Pour toute l'antiquité, l'humanité était déjà vieille : pour la plupart de nos historiens, elle ne date que de quelques siècles. Que ne dirait-on pas, si les cinq ou six écrivains, qui nous parlent des fastes antérieurs à notre ère, n'avaient pas échappé à l'anéantissement de tout le passé qui fut l'œuvre capitale du IVe siècle? De quel mépris ne poursuivrait-on pas encore Manéthon, si les monuments funéraires n'étaient venus le défendre contre une critique préconçue ? Sans les découvertes modernes, qui oserait aujourd'hui attribuer à la grande pyramide une antiquité de six mille ans? Le fait est incontestable ;

Digitized by Google

et cependant l'on raisonne ainsi pour les ruines américaines.

La tradition platonicienne, par sa remarquable netteté, jette également sur les mystérieuses époques antéhistoriques une lumière des plus vives. Nous ne saurions admettre qu'un récit, démontré vrai sur tous les points, puisse être tenu en suspicion précisément pour le seul que nos moyens d'investigation ne sauraient contrôler. Les Atlantes florissaient neuf mille ans avant Solon. Nous l'admettons donc, puisque, d'après ce qui précède, nous ne pouvons douter de la véracité des prêtres de Saïs.

D'un autre côté, Eusèbe nous apprend qu'antérieurement à Manès, c'est-à-dire avant la prépondérance définitive et monarchique des étrangers, deux séries de héros, nommés Nékuas, dominèrent l'Egypte pendant 5813 années. Le papyrus de Turin donne 5613 années; mais ces chiffres se ressemblent tellement que l'un est évidemment l'altération de l'autre. L'apparition de ces hommes extraordinaires remonterait donc à 11,466 ans avant notre ère; et la colonisation atlante aurait précédé la ruine de la métropole de 1896 années. Nous devons encore penser que l'introduction du bronze en Europe est contemporaine de l'arrivée des Nékuas en Egypte; et l'étude de la pierre polie et des situations géologiques qui l'accompagnent, nous conduirait à la même conclusion.

Ces dates ne sauraient effrayer ceux qui admettent l'existence de l'homme quaternaire, dont l'histoire ne peut être fractionnée que par dizaines de mille ans. Notre esprit est si bien façonné par les leçons de l'enfance qui conservent comme un parfum de sacristie, qu'il a peine à secouer ses entraves. Certaines idées, acceptées de

Digitized by Google

confiance, sont encore assez impérieuses pour que toute vérité contraire semble être une erreur; et il a suffi qu'une nouvelle croyance passât sur le monde pour tout rajeunir.

Quelques savants d'un véritable mérite entravent ainsi l'essor de leur intelligence par le besoin d'en faire concorder les conceptions avec une théorie agonisante. Nous les voyons attribuer aux Druïdes tous les dolmens; aux Phéniciens toutes nos anciennes excavations; aux Arias nos premiers habitants; aux simples orages la dénudation d'un grand nombre de tumuli; et à la débacle d'un lac suisse les couches immenses de cailloux roulés pendant des siècles, qui couvrent le nord et le sud-ouest de la France. Rien n'est plus regrettable que de les voir gaspiller de la sorte une force réelle à la défense de doctrines définitivement condamnées.

La seule objection qui pourrait nous être faite est celle-ci : « Selon vous, les Protoscythes n'ont pu atteindre la civilisation représentée par l'âge de bronze, non-seulement parce que les minerais de l'Europe occidentale ne pouvaient les mettre sur la voie des travaux métallurgiques, mais parce que le simple développement de leurs forces originelles n'était pas susceptible de les y conduire. Vous reconnaissez ensuite que les Atlantes furent les grands initiateurs de l'antiquité ; et cependant vous nous les donnez comme étant de même race que les Protoscythes. N'y a-t-il pas là une contradiction flagrante? Car, s'il est vrai quetoute race porte en soi la mesure de son développement, cette limite existait aussi bien pour les indigènes de l'Atlantide que pour ceux des deux mondes. »

Nous répondrons : 1° Que le développement intellectuel d'un peuple ne reste pas longtemps stationnaire pour

Digitized by Google

marcher ensuite. Lorsque pendant des siècles il s'arrête dans son essor, l'on peut en conclure qu'il est parvenu à l'apogée de la seule civilisation que comportait, dans un milieu déterminé, son organisation typique. Les Indiens, les Chinois, les Egyptiens et tant d'autres nous en offrent de nombreux exemples. Or, la période de la pierre polie est précisément dans ce cas ; et dénote un état stagnant de très-longue durée.

Nous en citerons comme preuve ce passage de M. Lubbock : « Si l'on examine une collection d'objets de l'âge « de pierre, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur « grande uniformité. Les besoins semblent alors avoir « été fort limités. Dès le début de la période suivante, « tout change tout à coup. On trouve non-seulement, » comme auparavant, des hâches, des flèches et des cou- « teaux; mais des épées, des lances, des faucilles, des « boucles d'oreille, des bracelets, des épingles, des an- « neaux, etc. »

2° Que, bien que chaque race ait une certaine puissance d'extension, elle ne rencontre que sur un point limité l'ensemble des conditions répondant complètement à son organisation, et nécessaires à l'épanouissement de toutes ses facultés. Les Atlantes seraient donc à la race rouge ce que sont les Chinois à la race jaune : leurs plus illustres représentants ; et toutes les civilisations qui, de loin, paraissent appartenir à toute une race, n'ont en définitive qu'un point de départ fort restreint.

Chacune d'elles, revêtant une forme déterminée suivant les aptitudes génératrices, ne peut être acceptée que par les peuples qui, par suite de leur communauté d'origine, en possèdent le germe. Une civilisation ne saurait donc se transmettre que lorsqu'elle s'adresse à des instincts analogues à ceux qui l'ont fait naître ; et la

Digitized by Google

facilité avec laquelle les Protoscythes se sont assimilé celle des Atlantes, prouve qu'il y avait entre eux de grandes analogies originelles. Quelques usages étrangers peuvent sans doute s'introniser ; mais ils ne sauraient être durables, si les initiateurs et les initiés n'appartiennent pas à une seule et même famille humaine.

Digitized by Google

Digitized by Google

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

LES PROTOSCYTHES.

Si l'on en juge par la profonde empreinte laissée sur les peuples de l'ancien continent, la plus prospère de toutes les colonies atlantes fut celle qui s'établit sur les côtes de l'Europe occidentale. Les Bacchus et les Hercule, engendrés par cette terre féconde, portèrent au loin les admirables préceptes astronomiques qui servirent de base aux plus anciennes cosmologies. Toutes, par la remarquable concordance de leurs doctrines, eurent évidemment une initiation commune, dont nous retrouvons les traces jusqu'en Amérique ; et nous devons nécessairement considérer notre patrie comme fort voisine du grand centre civilisateur.

Grâve soutenait déjà en 1805 que les dogmes religieux de la Gaule avaient été portés non-seulement en Grèce, mais en Perse et aux Indes, par les disciples des Druides. Plusieurs érudits ont également cherché à relever l'Oc-

Digitized by Google

cident de l'espèce de sujétion où l'histoire classique le tient vis-à-vis de l'Asie. Mais cette intuition de la vérité dut fléchir devant la fiction officielle ; et la prévention qui règne en faveur de l'Orient fut la première cause de l'insuccès de leur entreprise. La seconde est la confusion que l'on établit toujours entre les Druïdes et leurs ancêtres et maîtres, les Atlantes gallois. Le druïdisme est relativement moderne, et ne date que des quelques siècles qui précédèrent l'ère actuelle. Ce fut un retour vers les anciennes traditions, mais retour fort affaibli, puisque, pendant la période de confusion qui suivit le mélange des races scythique, pélasgique et celtique, de nombreuses conquêtes intellectuelles durent s'être perdues. Ce fut une révolte de l'ancienne doctrine atlante, conservée dans quelque contrée maritime, contre les rêves spéculatifs des populations celtiques ; et nous verrons que la grande masse des Gaulois, par suite de leur mélange avec les Asiatiques, en avaient adopté certaines croyances malsaines, telles que les prétendus voyages des principes vitaux, réputés personnels, dans toute la série des êtres organisés.

Nous reviendrons sur l'origine de ces aberrations ; et nous ne nous occuperons dans ce chapitre que des Protoscythes, appelés quelquefois Kussites, et qui, bien antérieurement à l'apostolat occidental, avaient couvert les deux mondes de gigantesques monolithes.

Le langage des Ibériens était un de leurs dialectes, et devait avoir une grande analogie avec celui des Atlantes et des premiers colons que ce grand peuple envoyait, soit le long des rives de la mer Méditerranée, soit sur les côtes américaines. Il est probable toutefois que ces illustres mineurs ne tardèrent pas à adopter, dans leurs établissements du nord-ouest de l'ancien continent, un

Digitized by Google

idiôme en voie de formation dont ils apprécièrent promptement la merveilleuse flexibilité.

Les études linguistiques rencontrent en Europe, où tant de races différentes se sont tour à tour superposées, les plus grandes difficultés. L'on est cependant d'accord pour penser que les langues dites indo-germaines se sont développées vers le 45e degré de latitude. Les Arias en possédaient depuis longtemps l'un des plus admirables types, lorsqu'ils abandonnèrent les plaines qui environnent les monts Alak et Bélour, pour se répandre au-delà de l'Himalaya, chassés par l'abaissement de température, dont l'Europe subit également la pernicieuse influence.

Plusieurs savants, et M. Maury est du nombre, admettent que ces langues proviennent de la longue influence que les idiômes sémitiques exercèrent sur le vieux protoscythe agglutinatif. Les familles et les langues ariennes, pélasgiques et galliques résulteraient du mélange prolongé des deux races primitives; et nous n'avancons donc pas une hypothèse dénuée de fondement, en supposant que, dans les temps les plus reculés, avant même l'arrivée des colons atlantes, les Sémites s'étaient répandus sur une grande partie de l'Europe et de l'Asie centrale. L'on ne saurait s'étonner de l'absence de toute tradition attestant cette vaste extension, si l'on songe que son point de départ avait été les plaines basses du sud-ouest de l'Asie, et que la plus grande partie des populations de ces contrées furent anéanties dans la dernière débacle polaire.

Les excursions lointaines n'ont, du reste, pas lieu de surprendre ceux qui ont étudié dans son ensemble la marche de l'humanité. Une fois parvenues à une certaine période de développement, les races sont fatalement

Digitized by Google

tourmentées d'une surabondance de vitalité, qui se manifeste tout à coup par des migrations de peuplades entières, sorties le plus souvent des couches inférieures de la masse sociale. Cette pléthore dure des siècles ; après quoi l'exubérance de la race paraît s'éteindre. Les peuples restent alors stationnaires, jusqu'au moment où survient le choc régénérateur d'une race voisine.

Les émigrations gigantesques qui modifièrent, à tant de reprises, la face du monde, résultent de ce besoin instinctif des lointains voyages ; et jamais on n'a remarqué, qu'ayant fourni cette carrière, un peuple retrouve, après des siècles de repos, sa vitalité expansive. Une invasion étrangère peut seule, par le mélange, lui rendre, après une certaine période d'incubation, cette énergie toute juvénile ; et c'est pourquoi l'Occident et l'Orient se bouleversèrent tour à tour, à longs intervalles.

L'occupation d'une partie de l'Europe par les Sémites remonte à l'une de ces crises antéhistoriques ; et, de leur contact avec les Protoscythes, sortirent les races secondaires, dites indo-germaines, ainsi que plusieurs types linguistiques, analogues les uns aux autres, puisqu'ils résultaient parallèlement des mêmes langues génératrices, mélangées selon des proportions différentes. Cette éclosion de races et d'idiômes épargna toutefois les habitants protoscythes de quelques chaînes de montagnes assez retirées pour qu'ils n'eussent pas à subir l'influence de l'extension sémitique.

Les plus anciens témoignages de ces formations nouvelles nous sont fournis en Asie par la langue des Arias, dans la partie centrale de l'Europe par l'idiôme pélasgien, et par les langues galliques dans l'Occident. Ces dernières, que l'on appelle si improprement celtiques, sont, comme chacun sait, réparties en deux sections fort distinctes.

Digitized by Google

1° La branche gallique, à laquelle appartient l'irlandais; le gaélique proprement dit, ou la langue erse, parlé dans la haute Ecosse; enfin le manx, ou le dialecte de l'île de Man.

2° La branche kymrique, qui comprend le kymrique proprement dit, ou le welche, langue du pays de Galles; l'idiome du Cormwald; et l'armoricain ou bas breton.

Or, les langues galliques, bien qu'appartenant par leurs tendances générales aux langues dites à flexion, n'offrent cependant avec les idiômes orientaux qu'une ressemblance éloignée. Leurs formes grammaticales sont même tellement particulières qu'il est difficile de les rattacher, au moins directement, aux langues asiatiques. « Ce qui caractérise cette famille, dit M. Maury, ce sont « les changements que subit le substantif dans ses lettres « initiales, suivant les prépositions avec lesquelles il est « employé. On n'y observe point de terminaisons de cas, « comme en grec et en latin. Tous les verbes sont régu- « liers, et ceux qui échappent à la règle générale consti- « tuent plutôt des verbes incomplets qui empruntent à « d'autres verbes les temps qui leur manquent. »

Toutes les tendances vers la flexion y sont timides, incertaines, pour ainsi dire à l'état embryonnaire; et nous ne trouvons que dans les véritables langues indo-celtiques le complet développement de dispositions linguistiques, en germe dans les idiômes occidentaux. C'est particulièrement dans le gallique que ce caractère archaïque est le plus marqué. Par sa grammaire, il rappelle encore les tendances des langues dites agglutinatives; et les quelques racines sémitiques qu'il contient en dénotent également la double origine. Cette langue était, selon nous, celle des Pélasges gallois, lors de l'apparition des Atlantes, sauf dans le midi, où les Sémites paraissent

Digitized by Google

s'être moins répandus; et où l'ibérien, dialecte scythique, s'est conservé jusqu'à nos jours dans quelques cantons montagneux.

Bien après les colonisations atlantes et leurs expéditions lointaines, apparurent dans les Gaules les Kymris qui provenaient d'un ancien mélange scytho-sémite opéré dans l'Europe centrale, selon des proportions particulières; aussi leur idiôme s'éloigne-t-il du gallique par des différences radicales.

M. Maury, que nous citerons toujours, car son nom fait autorité en ces sortes de matières, les signale nettement. « Le gallique et le kymrique, écrit-il, sont séparés « par des différences profondes qui paraissent remonter « à une époque ancienne. L'irlandais est certainement, « de toutes ces langues, celle qui a conservé davantage « les formes antiques. »

Nous avons dit que les Gallois et les Pélasges étaient les deux plus anciennes races européennes sorties du mélange scytho-sémite : le premier dans l'Occident et le second dans l'Europe centrale. Nous ne basons pas notre opinion sur la seule comparaison des langues, mais sur les types physiques et les instincts moraux.

Les anciens Grecs avaient la même souplesse d'esprit, la même facilité à apprendre et le même caractère turbulent que leurs frères d'Occident. Les Kymris, plus modernes, n'étaient ni aussi remuants, ni aussi curieux, ni aussi parleurs, et se faisaient remarquer par le caractère patient et persévérant qui est un des traits significatifs des peuples anglais et germains. Cette disposition sérieuse de l'esprit tranche complètement avec la légèreté insouciante des Gallois comme des Hellènes; et nous avons ici une nouvelle preuve de la différence tranchée, existant entre les Kymris et les Gallois.

Digitized by Google

Un fait qui dénote également la priorité de ces derniers est, qu'avant d'avoir été refoulés par les Kymris, en Irlande et en Ecosse, ils s'étaient répandus dans presque toute l'Europe septentrionale, accompagnant sans doute les excursions atlantes. « Dans les provinces placées au « fond du golfe de Finlande, écrit M. Maury, les Sclaves « se sont primitivement mêlés aux Esthoniens, qui pa- « raissent avoir habité cette contrée avant les Lapons. » C'est-à-dire, avant que les Finnois chassés des côtes sibériennes par les modifications climatériques, dont nous nous occuperons plus loin, aient émigré dans cette province. Or, M. André Warelius, dans un savant travail sur l'ethnolographie de la Finlande, établit péremptoirement que les Esthoniens sont d'origine gallique.

La race gallique est donc bien, de toutes les races scytho-sémites, la plus ancienne de celles qui se sont perpétuées, jusqu'à nos jours. Voilà bien la langue archaïque et primordiale; et les meilleurs esprits ont constaté cette fixité vraiment merveilleuse de certains idiômes.

« Il en est des langues comme des races, écrit encore « M. Maury. Quand un ensemble de circonstances a « produit par le mélange la formation d'une race nou- « velle, sous des influences physiques et morales déter- « minées, cette race manifeste une puissance de conser- « vation, d'autant plus grande que la race a été, en « quelque sorte, plus fortement coulée. Les langues « offrent, à des degrés divers, cette même vitalité; et, « suivant leur plus ou moins grande homogénéité, la « la roideur ou la flexibilité de leurs formes grammati- « cales, elles se perpétuent, sans subir des altérations « bien notables. » A moins, bien entendu, de mélanges hétérogènes.

Nous croyons donc que les colons atlantes trouvèrent

Digitized by Google

dans les Gaules et adoptèrent, après leurs premières expéditions, la langue gallique. Nous croyons qu'ils vulgarisèrent en Europe leurs sciences séculaires par cet idiôme que nous retrouvons non-seulement dans les Iles britanniques, mais encore dans un coin perdu du nord-ouest de la France, resserré entre la Lys et la mer, où il devint le vieux morinien. Les conquérants ne pénétrèrent que fort peu sur ces terres humides, dont la tristesse n'attirait pas les spoliations de peuples nés sous des cieux plus cléments. Le gallique s'y conserva donc comme en Irlande et en Ecosse; et, lorsque l'on voit que c'est précisément des contrées où cet idiôme était en usage que partit le grand courant civilisateur dont nous établirons bientôt l'évidence, il faut définitivement admettre que les apôtres qui transportèrent au loin les connaissances occidentales, après avoir abandonné leur langage agglutinatif, adoptèrent la langue gallique, généralement employée dans le nord-ouest de l'Europe. Ils le firent d'autant plus qu'ils durent rencontrer dans les contrées centrales du vieux continent des idiômes résultant, comme ce dernier, du mélange scytho-sémite. Il faut admettre que le zend et le sanskrit n'en sont que de puissants développements; et que ce n'est que longtemps après que des envahisseurs asiatiques apportèrent jusque dans l'Europe occidentale ces idiômes profondément modifiés, et avec lesquels le gallique ne présentait presque plus d'analogie.

L'érudition classique soutient encore que le point de départ commun n'en est pas moins absolument oriental; mais le bon sens se refuse d'admettre que le plus grand nombre de racines primitives se soient précisément conservées à l'extrême limite de toutes ces invasions, dans les contrées les plus profondes de l'Occident, dont le cli-

Digitized by Google

mat inhospitalier a toujours repoussé le flot des conquérants, en Irlande, dans la haute Ecosse et dans les marais de la Morinie.

Il est certain que, si les mots composés avaient été apportés tout formés, non-seulement un grand nombre se seraient altérés en chemin, mais on n'aurait pas retrouvé dans ces contrées les racines encore isolées. On ne serait pas témoin de ce fait remarquable que c'est précisément dans l'Occident qu'elles ont conservé leur sens primordial, et qu'une certaine quantité de mots dits indo-germains, surtout en ce qui regarde les premiers besoins de l'homme, ne trouvent leur explication étymologique que dans le gallique.

Les Druides, ayant tout accepté de la tradition, durent conserver religieusement l'antique langue sacrée qui devint pour eux ce que le zend était pour les Perses. Nous ne nous étonnerons donc pas si leur alphabet avait tout l'archaïsme du vieux gallique. Leurs caractères ressemblaient à ceux du grec, mais plus frustes, plus simples, moins déliés, et partant plus anciens. Ils avaient également quelque affinité avec les signes démotiques des Egyptiens; mais ces derniers étaient également trop multipliés et trop variés pour être primordiaux, ce qui ferait supposer que les Gaules furent colonisées avant l'Egypte. Comme l'alphabet des Pélasgiens, celui des Gaulois ne contenait d'ailleurs que seize lettres, y compris les cinq voyelles; et ce fait mérite une attention toute particulière.

Lorsque les apôtres de la doctrine atlante se répandirent sur l'ancien monde, ils connaissaient donc les signes qui représentent le son, tandis qu'un certain nombre de peuples en étaient encore aux signes qui ne représentent que les objets. Ils transportèrent un alpha-

Digitized by Google

bet qu'ils gardèrent pour leurs rites sacerdotaux ; et les Egyptiens ont été de ce nombre. Quelquefois cependant, soit qu'ils fussent peu nombreux, soit qu'au milieu d'une race scytho-sémite le secret ne put s'en garder que difficilement, ils en vulgarisèrent l'usage chez des nations fort lointaines, qui, selon leurs instincts originels, donnèrent au nombre comme à la forme de ces lettres un développement nouveau. Tous apportèrent des perfectionnements propres à de nouveaux besoins ; et c'est pourquoi l'alphabet sanscrit devint progressivement le plus accompli de tous ceux dont le souvenir se soit conservé. Il est évident que si les Gallois avaient puisé à à la source brahmanique ou mazdéenne, ils n'auraient pas manqué d'adopter une œuvre aussi complète.

Nous diviserons donc l'apostolat des Atlantes vers l'Orient en deux parties bien distinctes. La première, pendant laquelle ils parlaient encore leur vieil idiôme protoscythe, et qui nous est révélée par le Désatir, seul ouvrage canonique des plus anciens Mages qui soit parvenu jusqu'à nous. La seconde, particulière à leurs colons gallois, et pendant laquelle ils se servirent de la langue gallique dont ils avaient su apprécier les immenses ressources. Nous y trouverons l'explication des principaux mythes qu'ils portèrent jusque chez les Arias, avant que ceux-ci se répandissent sur les chaudes contrées qui bordent le Gange ; et, lorsque nous aurons établi que la science antique est originaire d'Occident, nous ne pensons pas que l'on puisse refuser à l'idiome gallique la priorité de formation.

Les habitants de l'Europe septentrionale jouissaient, dès la plus haute antiquité, d'une réputation singulière ; et les écrivains grecs parlent souvent de la sagesse immémoriale de ces Hyperboréens qui, plutôt que tout autre

Digitized by Google

peuple, reçurent les leçons de leurs voisins occidentaux (1). Les nombreux minerais de cuivre de la Scandinavie durent attirer de bonne heure les colons atlantes; et le nombre comme la qualité des objets de bronze, trouvés dans le Danemark et en Suède, attestent combien cette colonie fut prospère. Les rives de la mer Baltique jouissaient alors d'une température beaucoup plus douce qu'aujourd'hui : aussi le nombre des menhirs protoscythes y est-il considérable; et le même refroidissement qui chassa les Arias des plateaux asiatiques, dut également porter un coup funeste à cette antique civilisation (2).

Ce fut donc dans ces douces régions que le culte atlante de la lumière se fit d'abord accepter, avant d'être transmis à l'Orient. Les communications avec l'Asie ne pouvaient d'ailleurs s'effectuer que par le nord de l'Europe, car la Tartarie et la Russie méridionale étaient encore presque constamment submergées; et les Argonautes durent parcourir longuement ces lagunes inhospitalières avant d'atteindre l'antique civilisation des Hyperboréens. Il suffit de jeter les yeux sur une carte géologique pour reconnaître, du premier coup-d'œil, les limites de cette mer intérieure qui s'étendait jusqu'aux terrains secondaires, proches de Smolensk et de Minsk.

Quant aux peuples de l'Europe centrale, l'antiquité ne nous donne aucune indication précise. La plupart des historiens grecs réunissent tous les habitants de ces vastes contrées sous la dénomination collective de Scythes, confondant ainsi les peuples primitifs avec les na-

(1) Nous avons sous les yeux une carte de l'Europe dressée par Malte-Brun sur les indications fournies par Orphée, Hésiode et Homère, et nous y voyons que toute la partie occidentale est présentée comme habitée par les Hyperboréens.

(2) Voir la note 1re à la fin du volume.

Digitized by Google

tions scytho-sémites et celles d'origine asiatique. C'est ainsi qu'Hérodote nous apprend que les Scythes couvraient tout le nord-ouest de l'Europe jusqu'à l'Océan septentrional et la Scandinavie. Selon Xénophon, ils dominaient en Europe ; et cent ans plus tard, Pythéas, Xénophon de Lampsaque et Timée appellent également Scythie toute l'Europe centrale.

Ce ne fut que plus tard que les anciens établirent quelques distinctions. « Le nom de Scythes, dit Pline, est « actuellement changé en ceux de Sarmates et de Ger- « mains. L'ancienne dénomination n'est restée qu'aux « peuples les plus éloignés de ces deux nations. » Pinkerton avait donc raison d'avancer que « les Germains « faisaient partie des anciens Scythes, ainsi du reste que « toutes les populations de l'Europe centrale ; » et Pellantier de constater que « le nom général de Scythes « était celui que les Grecs donnèrent à tous les peuples « qui habitaient le long du Danube et au-delà de ce « fleuve, jusque dans le fond du nord. »

Nous ne nous sommes servis du mot Scythes que pour désigner les populations autochtones de l'Europe, et nous commettrions une lourde méprise, si nous acceptions le terme grec comme désignant les descendants des Protoscythes. Il s'en trouvait cependant ; et nous croyons qu'il serait possible de les retrouver, grâce aux indications linguistiques d'Hérodote et de quelques autres.

Les Gallois ne pouvaient endoctriner l'Orient, sans laisser chez cette race antique la profonde empreinte de leur passage. Ces illustres propagateurs, parcourant incessamment l'Europe, des Gaules à l'Imaüs, semaient sous leurs pas la science sacrée, bien avant la domination touranienne ; et les habitants de l'Europe centrale conservaient encore, vers l'aurore des temps historiques, de

Digitized by Google

nombreux vestiges du développement intellectuel de leurs ancêtres. Les peuples appelés Scythes par les Grecs profitaient de la réputation de quelques-uns, et devenaient un perpétuel sujet d'étonnement. Dion les appelle les plus sages des hommes ; et Hérodote, puis Thucydide, nous apprennent que, pour la prudence et la sagesse, ils étaient la première des nations.

Ces peuples, il est vrai, se sont montrés depuis fort dégénérés. Quand toute communication avec les Atlantes gallois fut interrompue, lorsqu'après l'effondrement de la mère patrie, cette colonie disparut elle-même dans la tourmente qui suivit l'arrivée de la race celtique, les populations de l'Europe centrale perdirent parmi tant de confusion la science acquise, et jusqu'au souvenir de leurs maîtres.

Les Américains oublièrent également leurs antiques instituteurs, près de ces admirables monuments de l'Yucatan qui devaient cependant en perpétuer le souvenir et leur rappeler les splendeurs évanouies. Nous verrons que l'Inde ne sut pas davantage conserver ce que leurs ancêtres avaient appris. Pour tous ces peuples, en effet, la science ne fut pas instinctive, mais introduite ; et, une fois les promoteurs disparus, ils retombèrent fatalement au niveau de leurs instincts originels.

La mémoire du courant qui portait jadis les populations européennes vers l'Orient paraît cependant s'être conservée dans quelques vagues traditions, dont Jornandès sut faire profit. Cet historien était Goth, et l'habitude ancienne d'appliquer à tous le nom de Scythe lui fit confondre d'une façon grossière les véritables Protoscythes avec les peuples d'une origine beaucoup plus récente. Son amour-propre national y trouva son compte, et il nous parle avec orgueil de l'extension de ce qu'il appelle

Digitized by Google

ses ayeux vers les contrées orientales. Selon les souvenirs qu'il avait recueillis, les Scythes partirent des rives de la mer Baltique 3660 ans avant notre ère, et se jetèrent sur l'Asie qu'ils subjuguèrent jusqu'à l'Egypte. Mais, d'après Manéthon, ce fut vers l'an 3450 que Sésostris vint se briser contre les Touraniens dont la domination s'était étendue bien antérieurement sur toutes les contrées avoisinantes. L'attaque des Egyptiens leur ouvrit une nouvelle carrière ; et Jornandès confond ici cette période avec celle de leur véritable prépondérance.

Peut-être devons-nous attribuer l'arrivée en Asie des Scythes hyperboréens à la première atteinte du refroidissement dont nous parlions plus haut; et ce n'est qu'après leur contact prolongée avec les Arias que ceux-ci ressentirent à leur tour la pernicieuse influence de cet abaissement de température qui progressivement sévit jusqu'à la Dzongarie, leur antique patrie. Selon M. Rodier, dont nous ne pouvons admettre toutes les opinions, mais dont l'ouvrage contient les vérités les plus précises et les plus inattendues, des luttes formidables se seraient bientôt produites entre les envahisseurs et les Arias ; et il est possible que ces guerres aient contribué à précipiter ces derniers sur les populations qui couvraient alors l'Hindoustan. Nous voyons que, vers l'an 6400 avant notre ère, Afrasiah, roi du Touran, affermit un empire déjà fort ébranlé, et qui finit par s'éclipser devant l'extension toujours croissante des Iraniens. Les invasions celtiques, qui bouleversèrent l'Europe centrale, datent sans aucun doute des quelques siècles qui suivirent le complet développement de ces nouvelles nations.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES MAGES.

Tous les anciens placent l'apostolat de Zoroastre précisément au moment où la race blanche commençait à s'appartenir. Aristote et Eudoxe le font vivre six mille années avant leur temps. Hermippe, Diogène Laerce, Hermodore, Plutarque le placent cinq mille ans avant la guerre de Troie; et, d'après eux, ce législateur de la Perse n'était pas le premier. Hermippe lui donne pour maître le Mage Aronace; ce qui prouve que la science était déjà fort ancienne dans l'Iran, et datait de la prépondérance touranienne. Aristote, Hermippe, Théopompe et Eudoxe considéraient en effet les Mages comme antérieurs aux prêtres égyptiens. Cléarques de Soles pensait de même, quant aux Brahmanes ; et, selon M. Franck, telle était l'opinion de la plupart des auteurs anciens.

Les Mahabadiens conservaient précieusement les livres religieux primitifs, et ne comptaient Zoroastre que pour treizième prophète; mais les Mazdéens n'attachaient aucune importance aux doctrines qui avaient précédé celle de leur apôtre favori. Ils ne parlaient que pour mémoire de ses devanciers ; et leur croyance était même sur un grand nombre de points en opposition complète avec l'ancienne.

Digitized by Google

Selon Hérodote, une nation étrangère communiqua aux premiers habitants de la Perse les notions civilisatrices. « On n'a jamais su, ajoute-t-il, d'où venaient ces « étrangers. » Serait-il donc imprudent de leur attribuer une origine hyperboréenne, lorsque surtout la plus grande similitude existe entre la doctrine primordiale des peuples voisins, doctrine à laquelle Zoroastre lui-même en appelle souvent, et dont la vulgarisation coïncide d'une façon si remarquable avec l'époque de l'antique domination en Orient de la race protoscythe, colonisée par les Atlantes gallois? N'est-il pas raisonnable de penser que cette doctrine toute occidentale, ainsi que nous l'établirons dans les chapitres suivants, fut apportée par ceux-ci dans le Touran et dans l'Iran? Mais, pour plus de certitude, voyons si la linguistique ne nous fournira pas quelques indices.

D'après le morinien, la racine gallique *maet, meet, med, mid*, servait à exprimer la liaison, et par suite l'union et la camaraderie. *Mèdes* était donc synonyme de frères, et symbolisait le dogme hyperboréen de la fraternité, dogme aussi célèbre qu'incompris, et dont les sectateurs conservèrent le nom.

Nous sommes ici en présence de l'une des plus admirables conceptions de l'esprit gallique et de l'une des formes du dogme antique de la solidarité humaine. Dans leur ignorance barbare de la science septentrionale, les auteurs grecs n'observèrent que l'apparence extérieure du mythe, sans pénétrer plus avant; mais les renseignements qu'ils en ont retenus ne peuvent laisser subsister aucun doute. Ils nous apprennent que la science médique avait pour but l'adoucissement des peines physiques et morales de l'homme, en même temps qu'elle lui enseignait les moyens de conquérir la vie. La mythologie s'en

Digitized by Google

est emparée, et nous raconte que Médée était magicienne, c'est-à-dire qu'elle guérissait par la vertu des simples, et qu'elle donna à Jason le moyen de surprendre le dragon gardien de la Toison d'or.

Il est aisé de découvrir le sens profond qui se trouve caché sous les voiles de ce récit. Médée est la personnification de la science qui enseigne aux hommes l'art de conserver la santé de corps et d'esprit. Etre magicienne (*mag-kennan*) c'est être familiarisée avec les propriétés thérapeutiques des plantes et des substances; c'est connaître les secrets de la nature; c'est mettre l'homme en rapport avec le corps des savants (*griffers*, γρυψειον), dépositaires de la connaissance que l'or représentait, d'après la symbolique des anciens. *Jason*, plus correctement *iasson*, vient également de trois mots moriniens, *i*, *as*, *son*. *i* veut dire l'unique ou Dieu; *as*, prince ou premier; *son*, fils. Jason signifie premier fils de Dieu.

Médée, jason, mag-kennan, griffers appartiennent donc en propre aux débris des idiomes galliques qui se sont conservés dans le morinien. Cette langue en renferme toutes les racines; et ce concours ne nous est même pas nécessaire. Appuyé sur la signification du premier de ces mots, nous dirons que dans l'origine le nom de Mèdes n'était autre que celui des missionnaires gallois qui allèrent au loin répandre leur croyance, jusque dans la contrée de l'Orient qui a plus particulièrement retenu le nom de la science que ces sages enseignaient.

Hérodote raconte que les anciens habitants de la Médie s'appelaient autrefois Ariens, et il ajoute, d'après le rapport même des Mages, que le changement avait été opérée par Médus. D'un autre côté, la mythologie grecque nous apprend que ce Médus était fils de Médée. Le nom du fils de la science resta donc à la province où la cor-

Digitized by Google

poration des Mages ou des frères prospéra le plus longuement (1). Il est d'ailleurs avéré par tous les historiens anciens que les Mages, les Brahmanes, les gymnosophistes de l'Inde et les prêtres de la Chaldée étaient non-seulement étrangers aux pays qu'ils habitaient, mais qu'ils en faisaient l'aveu à qui voulait l'entendre.

Voyons maintenant quel était l'idiôme employé par Zoroastre. « Il se conserve, de temps immémorial, en « Asie, de ce côté de l'Indus, dit Jean Reynaud, des livres « qui ont la plus grande analogie avec les Védas. Ils sont « écrits avec un alphabet qui n'a plus cours, et dans une « langue qui ne se parle plus. Le nom propre de ces « livres est Nackas. Zoroastre est supposé le rédacteur « de ce qu'ils contiennent ; et l'on donne le nom de zend « à la langue dans laquelle ils sont composés, » Ainsi voici des livres rédigés dans un idiôme qui, dès l'aurore des temps historiques, ne se parlait plus, et dont les prêtres avaient perdu le sens, bien qu'ils en fissent un perpétuel usage dans leur rituel. Or, c'est précisément entre cette langue primitive et les idiômes occidentaux que les linguistes ont signalé les plus nombreux rapports. D'un autre côté, n'est-il pas évident que le zend n'était pas la langue nationale des Iraniens, puisqu'au lieu d'en conserver l'alphabet ainsi qu'un dérivé immédiat, ils développèrent au contraire, une fois livrés à eux-mêmes, les formes grammaticales qui leur étaient instinctives ?

Le latin est étranger aux pays où les prêtres de Rome vont porter leurs dogmes ; et le zend primitif n'appar-

(1) Lorsque les populations iraniennes eurent secoué le joug de l'influence étrangère et recouvré leur indépendance nationale, nous voyons les Mages tenter à plusieurs reprises de ressaisir leur antique prépondérance.

Digitized by Google

tenait pas davantage aux contrées asiatiques où les disciples des Gallois établirent leurs institutions religieuses. C'était une langue fort voisine de celle des apôtres occidentaux de la seconde période, ainsi que l'atteste le sens étymologique du mot. D'après les radicaux moriniens, zend veut dire langue des envoyés, et dérive du verbe *zendig*, qui signifie dépêcher vers, faire aller au loin. *Zendig* est encore usité dans les Flandres pour exprimer une mission, et *zerant* pour désigner un ambassadeur.

Nous ne prétendons pas que le zend fut identique au morinien primitif, mais que les nackas ont été rédigés dans une langue directement dérivée de celle des missionnaires occidentaux, c'est-à-dire de l'idiôme que parlaient les Mages, prédécesseurs de Zoroastre. Ce législateur de la Perse, fidèle à son désir de consacrer par les œuvres l'indépendance nationale, tout en conservant à la langue liturgique son caractère typique, dut y introduire bon nombre d'éléments indigènes. Le zend n'en retint pas moins les formes grammaticales particulières à la langue gallique ; et nous retrouvons toutes ses racines dans le morinien, tandis que celui-ci ne trouverait pas toutes les siennes dans les nackas (1).

Nous reviendrons dans notre quatrième partie sur les mots nackas et Ahura-mazda dont nous trouverons également la seule explication possible dans le vieux flamand. Grâce à cette interprétation, nous constaterons qu'ils se rapportent nettement à la glorification de la lumière in-

(1) Un certain nombre de mots zends passèrent, il est vrai, dans les langues vulgaires de la Perse ; mais on ne peut rien en conclure contre notre hypothèse, parce que d'abord ces langues résultaient comme le gallique du mélange scytho-sémite, et qu'ensuite l'idiôme d'un peuple envahisseur et civilisateur exerce toujours une influence considérable sur la nation assujettie.

Digitized by Google

créée, idée dominante dans toutes les religions issues de l'apostolat atlante.

Pendant toute la durée de la prépondérance des Occidentaux sur les Iraniens, cette admirable doctrine était sans aucun doute réservée aux seuls adeptes ; et Zoroastre ne fit que dévoiler les saints mystères en les modifiant, selon les instincts de la race qui commençait à s'appartenir. Ses voyages dans les régions hyperboréennes révèlent à quelle source vénérée il était allé puiser ses enseignements ; et cependant, bien qu'il en appelle fréquemment, pour appuyer ses affirmations, à la foi traditionnelle, il ne l'en altéra pas moins profondément. Il représente la réaction nationale contre l'influence étrangère ; et, gardant au dogme antique les formules auxquelles non-seulement les Mages, mais le peuple lui-même, étaient depuis longtemps habitués, il y joignit un certain nombre des croyances particulières à l'esprit iranien. L'institution du mazdéisme fut donc une véritable révolution politique, analogue à celle qui, vers les premiers temps de notre ère, initia les barbares aux mystères du christianisme ; et chacun sait combien la doctrine dut composer avec les instincts originels des envahisseurs germains.

Il ne nous reste malheureusement que fort peu de renseignements sur la doctrine des premiers apôtres occidentaux. Le Désatir seul nous est conservé, et devait être, dans sa forme primordiale, l'un des plus précieux monuments religieux de ces temps antiques.

« Les plus vieilles traditions iraniennes, dit M. Rodier, « se trouvent dans un livre nommé Désatir, dont les pre« miers chapitres sont donnés comme écrits bien antérieu« rement à la très-vieille époque de Zoroastre, réformateur « de la religion. L'ouvrage, tel qu'on le possède, est ré-

Digitized by Google

« digé en une langue que les savants s'étonnent de trouver « complètement distincte du zend, du pelhvi, des dialectes « similaires et même de toutes les langues connues. » « Il serait de toute impossibilité aujourd'hui, ajoute Sil- « vestre de Sacy, d'en entendre un seul mot sans la tra- « duction littérale qu'en a faite un Persan, le second « Sasan, contemporain d'Héraclius, et qui est jointe à « l'original, verset par verset, et presque ligne par ligne. »

Les plus anciennes institutions religieuses de ces contrées conservaient donc, jusqu'à notre ère, des adeptes qui avaient gardé, pour l'usage de leurs rites, la langue des premiers apôtres. Ces fidèles dépositaires avaient su résister à l'intolérance du mazdéisme ; et quelques chapitres du Désatir sont bien le plus antique témoignage littéraire de l'influence de l'Occident sur l'Orient. « Abstraction faite des chiffres chronologiques, dit en- « core M. Rodier, exagérations dont nous n'avons pas la « clef, ce sont les données de ce livre qui nous fournissent « un lien logique entre les origines de l'Iran et celles « de l'Inde. »

Tous les savants s'accordent pour penser que le Désatir est écrit en langue scythe ; et nous avons vu que les colons atlantes, avant d'adopter l'idiome gallique, parlaient un dialecte de la langue nationale des Protoscythes, ayant de grandes analogies avec l'ibérien. Il serait heureux que cet ouvrage fût examiné par un érudit familiarisé avec la langue basque ; et nous nous permettons de recommander ces recherches à M. de Charencey que de profondes études euskariennes rendent plus apte qu'aucun autre à pénétrer ces mystères.

M. Rodier suppose que les Parthes, peuple scythe, établi entre l'Arie et la Médie, pendant la domination touranienne qui suivit la défaite de Sésostris, traduisirent

Digitized by Google

en leur langue un ancien manuscrit iranien, et que tel est le Désatir. Il s'appuie sur ce fait que les rois parthes furent toujours de très-ardents protecteurs du mazdéïsme. Mais comment les Parthes auraient-ils traduit l'ouvrage iranien le plus archaïque plutôt que le Zend-avesta qui leur aurait donné le mazdéïsme dans tout son développement? Ils ne le firent, dans tous les cas, que parce qu'ils y rencontraient les plus grandes analogies avec leur foi traditionnelle; et n'est-il pas plus logique d'admettre que le Désatir était un de leurs livres canoniques, contemporain de leur prépondérance?

Nous ne pouvons attacher la même importance que M. Rodier à une protection accordée dans un but plutôt politique que religieux. Malgré toute sa perspicacité, ce savant se trompe évidemment; et nous ne trouvons que dans notre thèse une explication rationnelle de la présence de ce livre scythique entre les mains des plus anciens Iraniens. Il fut rédigé sous l'influence de la première civilisation occidentale, que tous les historiens ont soupçonnée, sans oser l'affirmer, et qui répandit, sur l'ancien continent, des doctrines scientifiques et religieuses tellement identiques qu'il nous est impossible de ne pas leur assigner une origine commune.

Tandis que les Nackas résultèrent de la fusion des idées galliques et iraniennes, conservant de celles-là le dogme de la lumière créatrice et de celles-ci la croyance aux bons et mauvais esprits, le Désatir nous paraît donc représenter assez fidèlement les plus anciennes traditions. Malgré de nombreuses interpolations, la doctrine, dépouillée de tout supernaturalisme, présente encore dans son ensemble le caractère absolument scientifique, propre à l'apostolat atlante. Nous verrons combien Zoroastre la défigura en l'appropriant à l'esprit rêveur et indéterminé

Digitized by Google

des populations orientales, et en la pliant aux instincts de la race qu'il voulait séduire.

Ces décadences dogmatiques attestent non-seulement le désir d'opérer une scission religieuse, mais une révolution sociale qui affermît l'indépendance nationale. Aussi ces modifications ne s'établirent-elles pas sans conteste : Trop d'éléments touraniens existaient encore dans l'Iran. D'antiques habitudes avaient été contractées ; et M. Rodier nous parle des guerres nombreuses qui suivirent l'établissement du mazdéïsme. D'après cet érudit, Gustasp, roi iranien, contemporain du nouveau législateur, favorisa le développement d'une réforme qui, par ses tendances multiples, paraissait devoir satisfaire toutes les croyances. Il espérait sans doute, comme notre Clovis, en faire un lien définitif entre les diverses races qui peuplaient son vaste empire.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

L'ASTRONOMIE ATLANTE.

Les plus anciens peuples commencèrent tous par diviser le temps en mois de vingt-huit jours, puis en années hebdomadaires de treize mois, valant trois cent soixante-quatre jours. Nous le remarquons particulièrement chez les Protoscythes; et cet antique usage explique leur singulière prédilection pour le culte de la lune.

Une méthode aussi primitive pouvait résulter d'observations indépendantes; et il n'y a pas lieu d'être surpris de la rencontrer presque universellement répandue. « On pourrait admettre, dit M. Rodier, que chaque peuple isolément, a eu l'idée de partager, en quatre quartiers égaux ou semaines, la durée d'un mois vague de vingt-huit jours, moyenne entre la durée d'une révolution sidérale et d'une révolution synodique de la lune. On pourrait encore admettre que chacun d'eux, isolément, s'est imaginé d'appliquer le nom des sept planètes aux sept jours de la semaine ; mais, quand on voit, chez tous, les noms se succéder dans le même ordre, quoique cet ordre paraisse purement arbitraire et en contradiction flagrante avec celui dans lequel se rangent les planètes, on est bien forcé de reconnaître que le cycle hebdomadaire a été imaginé par un peuple qui l'a transmis, tel

Digitized by Google

quel, à tous les autres, avec ce caractère de cycle religieux qui, partout, l'a préservé de toute altération depuis son antique origine. »

Selon M. Rodier, les Egyptiens auraient porté ces institutions jusque dans les Indes, ainsi que la division du cercle céleste, nommé Ecliptique, en vingt-huit parties, dites Nakchatras ou maisons lunaires, dont chacune correspond au chemin que la lune parcourt en un jour parmi les étoiles. Or, nous savons ce qu'étaient les Egyptiens, et quel avait été le point de départ de leurs connaissances astronomiques. Tous les noms de dieux attribués à chaque planète sont d'ailleurs d'origine occidentale; et, de temps immémorial, la semaine était familière aux Américains, ainsi qu'à tous les peuples colonisés par les Atlantes.

Les Arias conservèrent religieusement ces formes toutes primitives qu'ils trouvèrent peut-être déjà transportées dans les Indes par Osiris, avant qu'ils eussent franchi l'Himalaya (1).

Ils se gardèrent également de rejeter le souvenir et l'emploi de quelques vieilles méthodes astronomiques « qu'on est tenté, dit M. Rodier, de faire remonter jusqu'à l'époque dite Protoscythe; tant elles sont répandues au loin chez les peuples du nord de l'Asie, et même en Amérique. Une de ces institutions est le compte des années à l'aide d'une double série périodique de noms. L'*Autou* était et est encore en Asie une période de douze ans, portant chacune le nom d'un animal. Cinq Autous forment une période de soixante ans; et chacun d'eux est

(1) D'après les traditions, Osiris triompha plutôt par les bienfaits que par les armes. Ses conquêtes ressemblent beaucoup à celles que les Péruviens attribuent à leurs premiers Incas.

Digitized by Google

désigné par le nom d'un des cinq éléments, si bien qu chacune de ces soixante années a un nom propre composé par la combinaison d'un nom d'animal ou d'un nom d'élément » (1).

Dès la plus haute antiquité, le nombre des planètes avait fait partager le mois lunaire en quatre parties de sept jours chacune ; et cette division, consacrée par les institutions religieuses, se retrouve partout (2). Mais bientôt, en Egypte comme aux Indes, apparaît l'année sidérale ; et, de part et d'autre, de nombreux efforts sont tentés pour relier les deux systèmes. Le nombre des Nakchatras fut réduit à douze ; et chacune de ces nouvelles divisions correspondit à l'un des mois de l'année solaire. Le second Thot entreprit la concordance en Afrique, Manou chez les Arias ; et, d'après les faits qui précèdent et ceux qui vont suivre, nous ne doutons pas que ces grands apôtres ne tinssent directement leur doctrine des contrées occidentales. Il est impossible de se faire une idée exacte de ces institutions successives, si l'on ne reconnaît pas, dans les premières, l'influence des Atlantes égyptiens ; et, dans les secondes, celle des Atlantes gallois.

Le nom de Thot est d'ailleurs absolument occidental, et nous le retrouvons jusqu'en Amérique. Les Egyptiens honoraient cet illustre propagateur de l'année solaire comme la seconde incarnation du dieu de la science, gardant ainsi la mémoire d'un premier Thot, étranger

(1) L'ancien calendrier républicain était un retour vers ces méthodes.

(2) L'hymne si célèbre du commencement de la Genèse en relève évidemment. Il modifie les données géologiques, communiquées à l'Égypte par l'Occident, afin d'établir sept grandes périodes dans la création.

Digitized by Google

comme lui, et dont les institutions furent plus primitives. Nous regarderons donc celui-ci comme originaire de l'Atlantide, tandis que le second, bien postérieur, représentait la civilisation beaucoup plus avancée des Gallois.

Le Zodiaque, dont les différents emblèmes ne se rapportent qu'à ces temps reculés, paraît également avoir été institué vers la même époque, qui seule en donne une explication aussi nette que décisive. Manou l'introduisit quelques siècles plus tard chez les Arias ; et, pour entourer ses institutions d'un respect plus profond, ce législateur les mit sous la protection du grand Dieu Atlante, de la lumière incréée, symbolisée par le feu terrestre. Dès lors, les deux années marchèrent parallèlement, bien que les Hindoux aient toujours eu pour l'année hebdomadaire une prédilection instinctive, qui atteste encore que la réforme de Manou était beaucoup plus recente, et réellement imposée par une intervention étrangère (1).

Peut-être devons-nous retrouver les traces de cette influence étrangère dans la domination des Sourias, fils du soleil, sur les Chandras, fils de la lune, que les Pouranas nous donnent comme beaucoup plus anciens. Des luttes séculaires se perpétuèrent entre les premiers, adorateurs du soleil et partisans de l'année sidérale, et les seconds, adorateurs de la lune et fidèles à l'année hebdomadaire. Cet antagonisme ne cesse que vers l'au 3101

(1) Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que, d'après les études linguistiques, les races arienne et pélasgienne résulteraient du croisement, en proportions différentes, des antiques races scythique et sémitique. Nous ne pouvons donc nous étonner de la prédilection des Ariens primitifs pour le culte lunaire, si éminemment protoscythe.

Digitized by Google

avant notre ère, par le triomphe définitif des fils de la lune : triomphe analogue à celui des Iraniens, et bientôt suivi de l'oubli presque complet de toutes les antiques traditions scientifiques.

Bon nombre d'interventions étrangères s'étaient manifestées bien avant ces époques, et Manou ne fit que réunir par esprit de conciliation deux doctrines déjà fort anciennes. Les livres hindoux ne nous ont conservé la mémoire que des plus influentes ; et nous placerons ici l'apostolat de Bacchus. Mais peut-être devons-nous entrer dans quelques détails ; et nous suivrons pour cette partie les dates fixées par M. Rodier.

Un conquérant Soudras établit sa domination à Ayadia ; et de son règne à la fin du Tetra-Yong que M. Rodier place vers l'an 5501, les Pouranas lui donnent cinquante-cinq successeurs. Ces règnes successifs, demandant en moyenne 1800 années, l'arrivée de ce conquérant, qui n'était pas évidemment le premier adorateur du soleil apparu dans l'Inde, remonterait donc à peu près à 7000 ans avant notre ère. D'un autre côté, Pline nous apprend, d'après les récits faits aux Macédoniens par les Indiens, que de Bacchus à Alexandre s'étaient écoulées 6402 années. Or, en ajoutant 350 années qui représentent la date d'Alexandre, nous trouvons pour celle de Bacchus 6802 ans. N'y a-t-il pas entre ces deux récits une singulière coïncidence ; et Bacchus ne serait-il pas cet enfant du Soleil qui établit son culte entre les villes modernes de Luknow et d'Oude, dans la cité sainte des Hindoux ?

Vers les mêmes temps (7048) Djemschid, dont l'autorité s'étendait sur le Touran et l'Iran, consolida également le culte de la lumière, et rectifia le calendrier. L'on ne saurait cette fois attribuer aux Egyptiens l'initiative de ces réformes, comme on le prétend bien à tort pour l'a-

Digitized by Google

postolat de Manou. L'erreur serait trop évidente; car nous avons ici les preuves incontestables de l'influence prédominante des Hyperboréens gallois. Depuis des siècles, ils envoyaient dans tout l'ancien monde leurs Mages et leurs Gymnosophistes, dont Zoroastre va bientôt altérer la doctrine, en la chargeant de personnifications appropriées à l'esprit léger et poétique des Iraniens.

Les rapports entre les Gaules et l'Egypte, pendant ces temps de haute prospérité, étaient également fréquents; et les plus antiques traditions en gardent la mémoire. Diodore de Sicile, dans le dixième chant de son poème d'Hercule, place un de ces vieux souvenirs; et raconte les aventures des sept filles d'Atlas, les Pléïades, qui se terminent par la glorification du héros, initiant les Egyptiens aux connaissances astronomiques. Son baudrier, constellé d'emblèmes, portait en première ligne la figure d'un ours; et il est impossible de ne pas trouver dans ce récit, sous les voiles allégoriques, le témoignage de l'ancienne influence de l'Occident.

« Il est digne de remarque, écrit M. Guyméner dans son dictionnaire astronomique, que les habitants du nord ont eu le même nom pour distinguer la grande ourse que les peuples du midi de l'Asie et de l'Egypte, quand ces différents peuples semblaient inconnus les uns aux autres, car les sept étoiles de cette constellation peuvent aussi bien représenter tout autre objet qu'un tel animal. » Nous ne pouvons y voir, quant à nous, qu'une preuve évidente de ces rapports lointains.

Dès les époques quaternaires, l'ours avait frappé vivement l'imagination des Protoscythes; et les Atlantes gallois transportèrent au loin un emblème qui, chez ces peuples, conservait son antique réputation de force et de

Digitized by Google

puissance. La montagne de la Tauride, où les Scythes sacrifiaient, en vertu de leurs usages traditionnels, les étrangers à leur dieu, s'appelle encore Laioudagh, c'est-à-dire : montagne de l'ours ou montagne sacrée (1), et l'on sait que Diogène Laerce donne une ourse pour auditeur à Pythagore, revenant du pays de l'initiation.

Cet animal appartient du reste en propre à l'Europe; et la paléonthologie n'en retrouva jamais les débris, ni en Afrique, ni dans le midi de l'Asie. Ce ne fut donc que dans les régions moyennes du vieux continent que le nom de cet habitant des hautes montagnes put être donné à la constellation la plus remarquable entre celles qui gravitent autour du pôle boréal; d'autant qu'en ces temps lointains, la grande ourse passait au zénith du 49e degré de latitude. Les Gallois avaient sans doute déjà surnommé notre Véga, la tortue; car cette magnifique étoile était alors toute voisine du pôle, et ne pérégrinait que fort lentement sur la voûte céleste. Aussi voyons-nous les anciens Indiens représenter la tortue comme le soutien du monde, le pivot du mouvement sidéral. Leurs reproductions allégoriques de l'univers reposent également sur le serpent, autre amas stellaire voisin du pôle. Mais que penser de l'ignorance de quelques docteurs en théologie qui, dans une critique qu'ils appellent scienti-

(1) Selon Scymnus de Chio, ce fut là que se rendit Iphigénie lorsqu'elle eut disparu de l'Aulide. Cette princesse légendaire aurait été consacrée aux autels pour échapper à la mort, et serait devenue prêtresse de la vierge des Taures; une des formules de la grande divinité que nous retrouvons chez tous les Protoscythes ou leurs descendants, et qui, comme toujours, demandait des flots de sang. D'après la tradition, Iphigénie immolait tous les Grecs échoués au pied de la montagne sacrée; et c'est ainsi que, sur le point de sacrifier son frère, elle le reconnut et s'enfuit avec lui.

Digitized by Google

fique, se moquent encore des Indiens et de leur tortue?

Ces faits, et bien d'autres encore, ont depuis longtemps frappé les bons esprits : aussi n'hésitent-ils pas à placer l'invention du zodiaque dans les régions septentrionales. M. Guyméner ne dissimule pas son opinion. « Les peuples, dit-il dans l'introduction de son dictionnaire astronomique, que nous regardons comme les plus anciens, ne seraient alors que les successeurs mélangés des émigrations et des envahissements successifs des peuples du nord, auxquels de longues périodes antérieures de civilisation auraient donné des notions astronomiques plus avancées.

« Les Chaldéens et les Phéniciens, les colléges et les corporations de l'Egypte et de l'Inde, ont gardé le souvenir et les traces de ces conquérants. La fondation de Persépolis, l'an 3208 avant notre ère, au jour où le soleil, entrant dans le bélier, commençait une année de trois cent soixante-cinq jours et un quart, atteste dans les conquérants une astronomie déjà fort avancée, et bien plus ancienne que celle des Perses.

« Les recherches du savant Bailly prouvent que la science des prêtres égyptiens, révélée aux philosophes de la Grèce, n'était pas seulement le fruit de leurs observations, mais résultait surtout des traditions conservées dans des livres devenues inexplicables.

« Aristote, auquel un lieutenant d'Alexandre avait envoyé les observations de dix-neuf cents années faites à Babylone, mentionne des connaissances plus anciennes et perdues. Eudoxe et Anaximandre allèrent s'instruire en Egypte et dans l'Inde, auprès des dépositaires des anciennes sciences, dont certaines notions ne pouvaient plus cependant s'interprêter par eux. Les Brahmanes ne

Digitized by Google

savaient plus rien des sciences renfermées dans leurs livres sacrés.

« Les traditions indiennes attribuent à Atlas, roi des temps fabuleux, que Manéthon et Dicéarque font naître d'Uranus, inventeur de l'astronomie et qui régna sur les Atlantes, l'invention de la sphère, et une partie des connaissances astronomiques recueillies et conservées par les Brahmanes. »

Les illustres propagateurs de toutes ces conquêtes scientifiques avaient nécessairement établi leur sphère selon la situation de leur pays ; et l'on a remarqué que toutes les dénominations des diverses constellations ne sont applicables ni aux Indes, ni à la Perse, ni à l'Egypte, mais à la latitude du 49e degré, où ces dénominations ont une signification, où le plus long jour de l'année est le double du jour le plus court, et où les saisons répondent directement à la division quaternaire de l'année.

On sait qu'Aristote, d'après des mathématiciens qu'il n'a pas nommés, mais probablement d'après des renseignements puisés dans les archives égyptiennes, fixe la circonférence de la terre à 400,000 stades. Rapprochons ces données des anciennes mesures usitées dans les Gaules. Evaluons le degré à 20 lieues de 15,000 pieds, et multiplions les 360 degrés de la circonférence terrestre par 20, nous aurons 7,200 lieues. Or, la lieue de 15,000 pieds égale 10,000 coudées : donc 7,200 lieues égalent 72,000,000 coudées, autrement dit 400,000 stades. En conséquence, le chiffre d'Aristote, convenant à la latitude des Gaules seulement, n'a pu être établi que par les astronomes du pays auquel il s'appliquait.

L'on ne saurait nous objecter que nous ne pouvons ajouter foi à d'aussi anciennes estimations. La science

Digitized by Google

hyperboréenne nous donne trop de preuves de sa merveilleuse exactitude pour que nous puissions la tenir en suspicion, lorsqu'il s'agit surtout d'un fait aussi important que la dimension d'un cercle terrestre, et se rattachant par autant de liens aux connaissances astronomiques.

La zone sidérale dans laquelle les planètes se meuvent fut divisée en douze parties correspondant aux évolutions de la lune; et, dans chacune de ces parties fut placé, comme signe distinctif, un animal fictif qui caractérisa l'influence du soleil, pendant la période à laquelle il se rattachait. La latitude de l'Europe moyenne se prête seule à une interprétation raisonnable; et les motifs qui portent les auteurs modernes à placer chez les Hyperboréens l'origine de ces dénominations sont au-dessus de toute critique. Soit que les premiers colons atlantes les aient introduits dans les Gaules déjà constituées, soit plutôt que la dernière main y ait été apportée par les Gallois, il est donc certain que ceux-ci transportèrent ces emblêmes définitivement consacrés jusqu'aux confins de l'Asie.

Les apôtres occidentaux mirent assurément leur sphère en concordance avec les différentes latitudes des peuples qu'ils initiaient. Mais, une fois livrés à eux-mêmes, les gardiens indigènes de ces monuments n'eurent bientôt plus la possibilité d'en accorder les signes avec les nouveaux cieux qui, de siècle en siècle, s'offraient à leurs regards. Leur vénération pour ces symboles était telle cependant qu'ils continuèrent à les graver sur leurs édifices religieux, sans songer que la précession des équinoxes rendait l'erreur de plus en plus grande. Ils reproduisaient ces débris de la prospérité passée, sans vouloir ni pouvoir les modifier, faute de méthode suffisante. Il

Digitized by Google

leur eut d'ailleurs été impossible d'établir une nouvelle sphère ; et ils ne pouvaient que suivre les tables antiques sans les comprendre. C'est à cette ignorance que nous devons la conservation ou plutôt la reproduction des zodiaques, et que nous pouvons reconnaître à quelle époque ils ont été institués.

Quelques savants ont soutenu que volontairement les Egyptiens établirent dans leurs temples, on ne sait par quel caprice, des zodiaques représentant une situation sidérale, antérieure à leur époque de plusieurs milliers d'années. Mais une telle hypothèse, suggérée par un désir de concordance chronologique chimérique, ne trouve plus guère de partisans. Il aurait en effet été impossible aux prêtres de cette période de décadence scientifique de dresser une sphère représentant, avec une telle exactitude, un ciel qu'ils n'avaient plus sous les yeux. Leur oubli de la doctrine galloise était trop évident ; et c'est encore une fois à cette ignorance que nous devons, non-seulement la conservation des vieux emblêmes, mais la possibilité de fixer exactement la date de leur composition.

On peut également considérer, comme un résultat général de toutes les recherches sur l'astronomie ancienne, que le mouvement et la situation des corps célestes, au commencement des différentes époques auxquelles les tables indiennes se rapportent, sont, principalement pour les siècles très-éloignés, vérifiés par leur étonnante conformité avec les tables de l'astronomie moderne. L'exactitude de cette concordance est toutefois moins surprenante que la précision des principes, d'après lesquels ces monuments furent établis. Les Brahmanes sont encore guidés par eux, bien qu'ils ne les comprennent plus aujourd'hui. Ils ne connaissent que l'usage des tables an-

Digitized by Google

tiques, ignorant complètement la méthode de leur construction.

Ces zodiaques, devenus sacrés par l'accumulation des siècles, étaient même transportés en d'autres contrées, sans qu'aucune traduction latitudinale en fût tentée. Certains astronomes grecs donnèrent des projections des sphères égyptiennes pour le résultat de leurs travaux personnels, tandis que, composées pour une latitude toute différente, elles représentaient un état du ciel bien antérieur à leur temps. La sphère d'Eratosthène n'avait pas été faite à Alexandrie, 255 ans avant notre ère, mais beaucoup plus anciennement, et sous le parallèle du 45° au 50° degré boréal. Les sphères données par Eudoxe et par Méton étaient également bien moins récentes. La mobilité de l'esprit grec ne le portait pas d'ailleurs vers les études sérieuses; et nous le voyons altérer promptement ces antiques emblèmes, que les Egyptiens avaient cependant si rigoureusement conservés.

« La mythologie grecque, écrit M. Guyménet, a mêlé ses inventions aux symboles et aux allégories dont les Indiens et les Egyptiens avaient enveloppé les connaissances célestes qu'ils avaient acquises, ou que leur avaient enseignées des maîtres antérieurs.

« Après des siècles de guerres et de dévastations qui avaient interrompu la tradition des connaissances mystérieuses, recueillies par les corporations sacrées, les figures et les caractères hiéroglyphiques, qui dans les temples représentaient l'état du ciel lors de leur édification, ne se rapportent plus aux phénomènes ni à leur signification primitive. Leurs ignorants gardiens, ne pouvant plus interpréter ces allégories, l'imagination payenne leur appliqua ses fables et ses explications.

« Ainsi la gerbe d'épis que tenait la Druidesse, sym-

Digitized by Google

bole de la moisson, devint la chevelure de Bérénice. Le lion qui annonçait les chaleurs fut le lion de Némée, terrassé par Hercule. Les douze constellations zodiacales représentèrent de même les douze travaux de ce demi dieu, et non plus les époques et les circonstances de l'agriculture, quand le soleil parcourait ces constellations dans les temps antérieurs. Les levers ainsi que les couchers des constellations, indiqués par des signes précédant ou suivant une autre figure, furent expliqués par des enlèvements ou des descentes aux enfers.... etc. »

En résumé, il résulte de tout ce qui précède que des notions astronomiques fort complètes furent apportées dans les Indes, la Perse et l'Egypte, à une époque qui se perd dans la nuit des temps, mais que l'on peut cependant apprécier assez exactement par l'étude des plus anciennes reproductions sidérales. Il est non moins évident que ces notions, ainsi que l'usage de certains cycles d'années, dont la description nous entraînerait trop loin, ont été communiquées par un peuple unique; et personne ne révoque plus en doute ce fait capital.

Sous quelle latitude vivaient ces grands initiateurs de l'humanité? M. Guyméner nous l'apprend encore. « Ce législateur de la Perse, écrit-il à propos de Zoroastre, avait recueilli, dans ses voyages au nord de l'Asie, des notions astronomiques qu'il communiqua à ses disciples, et qui prouvent leur origine. Ainsi, en disant que le plus long jour de l'été était le double du jour le plus court de l'hiver, il indique la latitude de la Tartarie qui est de 49°, à peu près celle de Paris, où effectivement le plus grand jour est d'environ seize heures, et le plus court d'à peu près huit heures, tandis que la latitude de la Perse, étant beaucoup moins haute, cette indication ne peut s'y appliquer. »

Digitized by Google

Zoroastre avouait donc tenir du nord ses doctrines astronomiques antérieurement établies, suivant le 49e degré de latitude. Or quel peuple pouvait les lui avoir fournis? Seraient-ce les Indiens, qui ne surent même pas les conserver, et qui, du reste, habitèrent une contrée beaucoup plus méridionale? Seraient-ce les Touraniens, chez lesquels aucun collége sacerdotal ne paraît jamais s'être établi, et qui oublièrent plus promptement encore les connaissances scientifiques? Nous ne trouvons que les Occidentaux, dont l'antique civilisation est attestée par tant de témoignages, et qui florissaient vers le 49e parallèle. Ce ne fut que dans les Gaules que les dépositaires de la doctrine sacrée se disaient Autochtones ; et l'impossibilité de placer autre part le centre de l'antique apostolat en établirait suffisamment l'origine, si nous ne devions encore le constater par la comparaison des dogmes religieux.

Il faut une abnégation singulière pour aller chercher en des contrées lointaines, où jamais aucune civilisation effective ne put être implantée, ce qu'il était si facile de découvrir sur le sol de la patrie ; et la plus incompréhensible prévention peut seule s'obstiner à ne pas reconnaître la vérité. Une civilisation durable ne se développe d'ailleurs que sur une terre généreuse, puisque l'agriculture a toujours été la base de toute prospérité sociale. Or est-il, sous le 49e parallèle, un sol plus merveilleux que celui des rives de la Loire et de la Seine, plus fertile et plus propre à nourrir une population plus compacte? Qu'est-ce que la Tartarie, pour avoir été le foyer de cette prospérité merveilleuse? Une plaine basse et immense de sables pliocènes sans consistance ; un marais sans issue périodiquement submergé ; puis des steppes, des déserts stériles à l'horizon. La meilleure preuve des pernicieux

Digitized by Google

effets de ce milieu climatérique est que les Touraniens, bien que florissants lorsque la main colonisatrice des Gallois pesait sur eux, retombèrent, aussitôt après la disparition de toute influence occidentale, dans un état de demi-barbarie qui égara la plupart des historiens.

Mais ce n'est pas tout ; car, en vérité, les arguments abondent : tant il est vrai qu'il suffit de suivre une idée juste pour que les faits viennent comme par enchantement l'appuyer de leur autorité. Les hyperboréens, disent les anciens auteurs, habitaient l'extrémité de la terre. Voyons donc ce qu'ils entendaient par cette désignation.

Nous trouvons au quatrième livre de l'Odyssée la description suivante des Champs-Elysées : « Les dieux immortels t'enverront dans le Champ-Elysien, à l'extrémité de la terre, où réside le roux Rhadamante, où les hommes trouvent une vie très facile. Le temps des neiges, de l'hiver et des pluies n'est pas long ; mais l'Océan y envoie sans cesse des vents doux pour rafraîchir les habitants. » Bien que ces indications soient précises, Homère ne dit pas d'une façon expresse où se trouve ce qu'il appelle l'extrémité de la terre, parceque de son temps cette expression était comprise par chacun ; mais Virgile va nous l'apprendre. « L'extrémité de la terre est le pays des Morins, et la double embouchure du Rhin. »

Solin est tout aussi explicite. « La côte maritime des Gaules est au bout du monde. » Voilà ce qu'a pensé toute l'antiquité, et nous ajouterons que Suidas dit positivement qu'Hésiode et Homère étaient Hyperboréens. Pausanias ajoute même que ce dernier, vers la fin de ses jours, se retira à l'extrémité de la terre, c'est-à-dire dans les Gaules, sa patrie. Nous reviendrons sur cette singulière assertion.

Digitized by Google

Les anciens nous fournissent d'ailleurs bien d'autres renseignements. « On prétend, écrit Diodore de Sicile, que la lune se montre chez les Hyperboréens, à peu de distance de la terre ; et qu'on distingue sur son disque des amas terrestres. » Les savants de ces contrées septentrionales se servaient donc de télescopes dont l'usage, si l'on en juge par la perfection de leurs mesures sidérales, devait remonter à la plus haute antiquité. Hérodote et Diodore lui-même parlent de ces tubes ; et les Grecs, toujours poursuivis du besoin d'altérer les traditions au gré de leur imagination, prétendirent que ces astronomes, qu'ils appelaient Arimaspes, n'avaient qu'un œil. Par contre, ils leur conservèrent, en souvenir sans doute d'une réputation légendaire, le surnom d'Evergètes, c'est-à-dire de bienfaiteurs.

Les Atlantes gallois connaissaient si bien les lois mathématiques qui règlent les situations planétaires qu'ils comparaient l'espace intermédiaire à des tons musicaux ; et tous les peuples dérivés en gardèrent le souvenir (1). De cette conception de l'univers, résulta l'opinion que les astres exécutent, dans leur course à travers l'étendue, des accords harmoniques ; et cette idée s'allia fort bien avec la croyance aux génies et aux Elohims particulière à plusieurs races. « Sur chaque sphère, dit Platon, il y a une syrène qui, par ses chants, fait les délices des Dieux. »

Les Indiens s'imaginaient que la rotation des étoiles produisait une musique ravissante, entendue seulement des esprits les plus purs, répandus dans les régions

(1) Nous avons vu que les Guanches avaient conservé des dispositions instinctives de leur race, un goût particulier pour la musique et les danses rithmées.

Digitized by Google

supérieures. Ils avaient divinisé les six modes primitifs, sous le nom de Ragas; les sept notes de la gamme sous celui de Swaras ; et, sous les noms de Graha, Nyasa et Ansa, les trois sons que l'on distingue dans chaque note : la tonique, la médiante et la dominante. Les chœurs du ciel d'Indra se composaient de ces divinités, auxquelles il faut ajouter les Gandharlas et les Kinnaras, personnifications également harmoniques.

En Syrie, les chœurs des neuf ordres d'Elohims occupaient chacun une place dans les corps célestes. Les anges habitaient la lune; les archanges, Mercure ; les principautés, Vénus ; les puissances, le soleil; les vertus, Mars; les dominations, Jupiter; et les trônes, Saturne. La zone des fixes était l'asyle des Chérubins ; et les Séraphins demeuraient dans l'espace supérieur, que l'on supposait rempli d'étoiles invisibles. Tous ces génies célébraient sans interruption les merveilles de la création; et les premiers chrétiens ont également ajouté foi à la musique divine qu'exécutent les neuf chœurs d'anges, pour distraire les âmes des bienheureux, durant l'éternité.

Mais les astres ne se révélaient pas seulement par la sublimité de leur harmonie. En opérant leurs révolutions sidérales, ils exécutaient aussi une danse sacrée ; et tous les peuples ont tenté de représenter par leurs cérémonies ce qui se passe dans le ciel. La danse devint donc une partie essentielle de leurs cultes. Elle se lie encore à la lithurgie des Brahmanes qui la font exécuter par les Dévédassis ou Bayadères, par les Baloks et les Ram-Djémies. De là vinrent les Derviches tourneurs, les Apsaras ou danseuses du ciel d'Indra, les Gopis et les Nayikas de Crichna, les Péris des Persans et tant d'autres.

En Egypte, en Palestine, en Grèce et à Rome, la danse

Digitized by Google

sacrée était également inséparable du culte de toutes les divinités. Chez les premiers chrétiens, chaque agape était accompagnée d'hymnes et de danses ; et plusieurs mystères se célèbrent encore, en Espagne, de cette façon. La veille de la fête de la vierge, l'on danse sous les porches ; et nous avons assisté aux ballets qui s'exécutent dans le chœur de la cathédrale de Séville. Le père Ménetrier rapporte avoir vu les chanoines de quelques églises françaises danser ainsi avec les enfants de chœur. Jusqu'au dix-septième siècle, le clergé et le peuple de Limoges dansaient en rond dans l'église de St-Léonard. A Goa, les danses se mêlent à la procession du rosaire ; et, à Noël, les prêtres mexicains exécutaient la calanda dans les églises, ainsi que les religieuses dans les couvents.

Nous ne pouvons nous étonner de la persistance de ces usages. Toute modification dans les croyances d'une race ne faisant, à vrai dire, que révéler au grand jour certaines doctrines tenues secrètes, il en résulte une religion réputée nouvelle, mais qui conserve toujours, ne fût-ce que pour se concilier les habitudes traditionnelles, la plupart des rites anciens.

En résumé, il est acquis que les Atlantes gallois jouissaient d'une haute prospérité intellectuelle, vers une époque qui nous est fournie par l'étude des plus anciens zodiaques, et se rapporte complétement à la date donnée par Platon, de leur extension sur le vieux continent. L'astronomie, qui fut toujours intimement liée aux dogmes religieux, nous est seule parvenue ; mais, si nous nous en rapportons à la merveilleuse profondeur de ces doctrines, quel ne devait pas être le développement de leurs autres connaissances scientifiques ! Parmi les cycles institués par Manou et Zoroastre, il en est un, remar-

Digitized by Google

quable entre tous, par l'idée de régénération qui lui était attribué. Nous voulons parler des grandes périodes de douze mille années, qui devaient être séparées par une révolution considérable. Les commentateurs confondirent souvent cette crise avec la destruction complète de l'univers, annoncée par toutes les antiques cosmogonies. Mais il est certain qu'il ne s'agit ici que d'une sorte de période génésiaque, devant renouveler la surface terrestre. Si l'origine de cette doctrine avait été absolument astronomique, les législateurs de l'Inde et de l'Iran auraient établi ce cycle d'une révolution entière des équinoxes, c'est-à-dire de vingt-cinq mille ans, tandis que cette subdivision dénote évidemment une intention particulière. Or, et c'est ici que nous pouvons apprécier l'universalité scientifique des Atlantes gallois, ces douze mille années, que l'on retrouve sous les surcharges numériques opérées par des disciples ignorants ou discrets, correspondent à la périodicité des débâcles polaires, telle que M. Adhémar l'a victorieusement établie.

Les savants sont en effet d'accord aujourd'hui pour attribuer à ces époques de perturbation une action singulière sur les types animaux et végétaux. Les races les plus fixes en ont subi les atteintes ; et les changements que la sélection peut produire ne sauraient donner une idée approximative de ces modifications, moins profondes cependant que celles que déterminent les révolutions géologiques. Quoi qu'il en soit, les Hindous et les Perses avaient raison de penser, comme leurs maîtres, que ces périodes de douze mille années, non-seulement devaient renouveler la situation zoologique de notre globe ; mais étaient, pour ainsi dire, les petites étapes du développement progressif des organismes.

Près d'un tel courant scientifique, l'agriculture était

Digitized by Google

nécessairement parvenue à un haut degré de perfectionnement dont les Gaulois conservèrent toujours quelques souvenirs. Notre admirable sol se prêtait merveilleusement à cet essor; et la science agronomique a été, de tout temps, considérée par nos ancêtres comme la plus importante. Ils lui avaient même consacré le premier jour de leur semaine; et l'appelaient *Saturdag* ou *Saterdag*, jour du semeur (1).

Le goût de l'agriculture fut d'ailleurs particulier à tous les colons atlantes; et, partout où nous les avons vus s'établir, nous pouvons être certains que leurs prescriptions agricoles eurent une grande part dans leur influence civilisatrice. Nous en avons déjà signalé le témoignage dans les sillons parallèles retrouvés en Amérique (2); et nous remarquons la même aptitude chez les Egyptiens, les Etrusques, les Berbères et les Gaulois. M. de Lawergne rendit compte d'un ouvrage spécial de M. Concalon qui établit « que ces derniers étaient les maîtres ès-sciences agronomiques de tout l'Occident. » Selon cet écrivain, Virgile a plutôt décrit l'agriculture gauloise que l'agriculture romaine, qui n'en était qu'une imitation servile.

Rendre une terre fertile, l'assainir, nourrir et entretenir avec soin les animaux utiles, était autant d'actes

(1) D'après le morinien, Saterdag vient de *Sat*, semence; d'où *satier* ou *sater*, semeur; et de *dag*, jour.

(2) Nous avons remarqué, en Bretagne, des sillons analogues, particulièrement le long des côtes. Les vastes landes incultes qui l'attristent encore, portent toutes les traces de cette méthode agricole; et l'on doit en conclure qu'une population, beaucoup plus compacte et industrieuse que celle d'aujourd'hui, couvrait la Bretagne, à une époque dont il ne reste aucun souvenir.

Digitized by Google

méritoires; et les conseils que Zoroastre donne au laboureur sont mis en pratique, dans les Gaules, de temps immémorial. « Quel est le point le plus pur de la loi des Mazdéïsnans, dit-il dans le Zend-Avesta? C'est de semer sur la terre de forts grains. Celui qui sème des grains remplit toute l'étendue de la loi..... Quelle est la terre la plus excellente? Celle qui marque à l'homme sa satisfaction, en le favorisant de ses dons; celle que l'on unit bien, et dans laquelle on plante des grains, des herbes, et surtout des arbres fruitiers; celle à laquelle on donne de l'eau quand elle n'en a pas, ou que l'on dessèche quand elle en a trop..... Elle sera en bon état, si l'on a soin de la remuer de gauche à droite, de droite à gauche. Elle portera l'abondance dans toutes choses. »

A part cette charité pour les animaux propres à la culture que l'on remarque encore aujourd'hui chez les Mazdéïsnans, ne suivons-nous pas encore beaucoup mieux que les Persans ces antiques préceptes? Malgré les révolutions innombrables qui ont bouleversé nos contrées occidentales, l'agriculture y prospère toujours, tandis que les habitants de la nonchalante Asie s'endormirent dans l'indolence typique de leur race, et oublièrent promptement ces notions pratiques. S'ils conservèrent les dogmes qui les accompagnaient, ce ne fut qu'en les transformant, au gré d'une imagination toujours rêveuse; et, s'ils gardèrent les systèmes astronomiques, ce ne fut que parceque ces systèmes étaient décrits dans leurs livres sacrés. Mais bientôt ils cessèrent de les comprendre; et il en fut de même de leurs mythes religieux.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LES RELIGIONS PRIMITIVES.

Voyons maintenant quelles étaient les croyances que les Atlantes rencontrèrent chez les peuples de notre continent.

Dès que l'homme se prit à raisonner, il chercha à se rendre compte du monde qui l'entourait; et le jeu incessant des forces naturelles dut l'impressionner vivement. L'influence du soleil, les myriades d'étoiles qui parcourent l'étendue, et la précision de leur course, la vie et ses développements, devaient frapper l'homme primitif d'admiration ou de terreur, et le conduire à placer dans l'univers un nombre indéfini de puissances occultes, douées de l'énergie suffisante pour engendrer tous ces phénomènes.

Comme il avait conscience d'être lui-même une force agissant librement, il pensa que toutes les forces qui se manifestaient autour de lui étaient également libres; et il les préjugea nécessairement intelligentes comme lui. Chaque corps eut un génie particulier dont l'intelligence était proportionnée à la puissance manifestée; et ces esprits dirigeants se classèrent en bons et mauvais, selon que les objets qui les renfermaient étaient favorables ou nuisibles.

Digitized by Google

Cette doctrine appartient à toutes les races primitives qui n'embrassèrent jamais la nature dans une conception d'ensemble. Jamais elles ne connurent l'unité de la force agissante ; et pour elles l'univers était peuplé d'Elohims aussi nombreux que les corps qu'ils étaient censés gouverner, et dont la bienveillance capricieuse pouvait être obtenue par des prières et des offrandes. Ce ne fut qu'après une longue suite de siècles que la régularité des phénomènes fit généraliser ces conceptions enfantines, et que certaines races n'admirent plus qu'un esprit bienveillant en perpétuelle opposition avec un être malveillant. Chez les Sémites, le nombre des Elohims se réduisit ainsi peu à peu; et chaque tribu n'en eut plus qu'un seul qui lui était particulier.

Tout accident résulta de la vengeance ou de la haine de ces entêtés ; et, sous les coups de la destinée, l'homme implorait la miséricorde de son dieu qu'il dut supposer vindicatif et jaloux, afin d'expliquer les misères qui l'accablaient. L'idée de justice qui germait en son cœur lui persuadait qu'il ne pouvait être ainsi frappé sans être coupable, soit personnellement, soit dans les siens; et, comme il conservait le vague souvenir d'une situation climatérique plus fortunée, il s'imaginait l'avoir perdue par la seule colère céleste. Il en accusa ses ancêtres, et les crut coupables, ou tout au moins condamnés.

Plus qu'aucune autre, la race Protoscythe, contemporaine de plusieurs révolutions géologiques, était poursuivie d'un perpétuel effroi; et, se croyant à la merci de puissances invisibles constamment irritées, élevait vers le ciel des mains teintes du sang des victimes de propitiation. Le nombre des hécatombes ne calmait pas ses terreurs ; et chacun fatiguait les autels du poids de ses offrandes. Tous devaient même payer un tribut à la ven-

Digitized by Google

geance des dieux, et verser, dès son enfance, quelques gouttes de son propre sang. En Amérique, comme en Europe, on s'ouvrait les veines pour arroser les idoles.

Aux yeux des Mexicains, toute crise volcanique résultait de la colère céleste. Ils pensaient assouvir cette haine, en lui livrant des victimes expiatoires. Les meilleures offrandes étaient les plus pures ; et les sacrifices humains les plus agréables à un dieu qui, pour satisfaire sa vengeance, anéantissait des nations entières. Mêmes craintes chez les Etrusques. « Les pères de l'église, dit M. Michelet, nomment l'Etrurie la terre des superstitions. Ce peuple jeta un regard sombre sur le monde qui l'environnait. Il n'y voyait que présages funestes, qu'indices frappants de la colère céleste, et des plaies dont elle allait frapper la terre. » « Dans les grandes calamités publiques, écrivait Lamennais, lorsque les offrandes expiatoires ne paraissaient pas suffisantes, les peuples du nord sacrifiaient leurs rois comme les plus précieuses victimes. »

Les sacrifices humains étaient également pratiqués en Phénicie et dans les Gaules. Trait d'une cruauté épouvantable : on sacrifiait les petits enfants. A Tyr, à Carthage, comme au Mexique et au Pérou, on n'hésitait pas à les brûler vifs pour apaiser un Dieu toujours irrité. Horn a retrouvé, dans la Caroline, des statues de bronze, dans lesquelles on enfermait ces malheureuses victimes, ainsi que le faisaient les Carthaginois, sur l'autel de Moloch. Trait plus significatif encore : les chrétiens offrent en holocauste le propre fils de l'éternelle colère.

Cette croyance en un ciel barbare était si fortement enracinée que nous la retrouvons toujours vivace ; et les Atlantes propagèrent ou tolérèrent par politique les sacrifices humains. Quelle qu'ait été leur influence sur ces mœurs cruelles, il est certain qu'après l'anéantissement

Digitized by Google

de leur île fameuse les habitudes instinctives des nations subjuguées reprirent la prépondérance ; et s'associèrent aux dogmes nouveaux avec un illogisme dont l'histoire ne nous fournit que trop d'exemples.

Ces rites religieux se retrouveront chez tous les peuples descendants des Protoscythes ; et la vue du sang répandu devint pour plusieurs un véritable besoin instinctif. De là l'irrésistible passion pour les jeux du cirque et les combats d'animaux. De là l'incessante curiosité qui précipite les foules vers les autodafés et les exécutions. Chez tous ces peuples se retrouve la même facilité singulière à verser le sang ; et ce n'est que depuis quelques siècles que les dispositions spontanées des Ariens semblent prévaloir en France.

Les races antiques considéraient donc l'univers comme rempli de puissances bonnes ou mauvaises, dont la matière était pour ainsi dire le corps, et dont il leur importait d'obtenir la protection. Cependant, concurremment à ces instincts inaltérables, le spectacle du renouvellement des phénomènes terrestres par l'association de deux principes développa chez les Protoscythes une doctrine bien autrement élevée que la croyance aux Elohims. Pour l'habitant de nos contrées moyennes, la vie, qui s'épanouit sous mille for mes, devint la principale sinon la seule manifestation de la substance ; et la perpétuité des actes vitaux fut considérée comme le souverain bien. La génération, étant à ce point de vue la force agissante par excellence, fut représentée par le Lingam ; et l'autorité dont les femmes jouissaient, chez tous les peuples de cette race, explique l'égalité du Phallus et du Cteïs dans cet emblême étrange.

Par suite, l'origine du monde, jusque dans ses fondements, fut attribuée à une perpétuelle dualité ; et l'ac-

Digitized by Google

tivité de la nature résulta de l'influence génératrice du soleil sur la terre, de l'amour perpétuel de la lumière pour la matière. L'univers reçut les deux sexes représentés par le ciel, principe fécondant, tout de feu, et symbolisé par le soleil; puis par la matière fécondée, source de l'humide, et symbolisée par la lune, objet de la perpétuelle adoration de ces peuples antiques.

Tous les pays ont gardé les traces de ce culte primitif. Des plateaux mexicains et des rives irlandaises jusqu'aux neiges de l'Himalaya, nous retrouverons ces menhirs Protoscythes, qui répondent si bien à l'idée phallique. Chez tous s'est conservé l'usage de dresser des obélisques et des stèles. Hérodote nous apprend que Sésostris, pendant ses conquêtes asiatiques, érigeait des colonnes sur lesquelles il faisait graver les organes féminins, comme complément de symbole. Ces monuments souvent gigantesques étaient généralement élevés en témoignage de quelqu'événement d'importance; et les pélérins du nord, qui se rendaient à Jérusalem par le détroit de Gibraltar, étaient encore effrayés, au XIe siècle, par deux stèles énormes, aujourd'hui disparues, et dont les anciens attribuaient l'établissement à l'Hercule gaulois.

Mêmes usages au Mexique. Près du confluent de la Magdalena et du Carare, l'on voit deux colonnes sculptées d'une hauteur prodigieuse que les Indiens, au dire de Zamora, pensent avoir été élevées par des génies. Les réminiscences du culte phallique se retrouvent d'ailleurs jusque dans les tombeaux américains. D'après M. de Bourbourg, de petites colonnes y étaient placées à côté des morts. Méry de St-Vincent trouva, à Haïti, dans des cavernes qui avaient servi de sépulture aux races éteintes, des simulacres analogues. Ces fétiches servaient même aux voyageurs de dieux protecteurs, comme autrefois aux Cananéens et aux Kabires.

Digitized by Google

Un autre usage particulier à cette grande famille humaine était la coutume de laisser des monceaux de pierre, comme témoignage de séjour ou de passage. Les Phéniciens faisaient aussi de ces amas sur les chemins, afin d'assurer la prospérité de leurs voyages. L'Espagne garde encore des restes de ces amoncellements ; et M. Marcoy les a retrouvés au Pérou, dans les Apachectas ou tas de pierres élevés le long des routes, et grossis par la superstition des passants.

Les premiers Hébreux empruntèrent cette habitude aux Kussites, mais l'on ne doit pas en conclure qu'ils avaient la même origine. Trop de dissemblances ont toujours existé entre les deux races ; et les guerres des juifs contre les possesseurs de la Palestine furent si acharnées que nous devons y voir la preuve d'une antipathie fondamentale et implacable, analogue à celle qui ruina Carthage.

Ils n'avaient pas du reste cette déférence pour les femmes si remarquable chez les Protoscythes, et dont la plus haute antiquité nous fournit de si nombreux exemples. Non-seulement l'égalité, mais la prépondérance de la femme était caractéristique chez ces derniers ; et ce respect naturel, qui les portait à vénérer leurs mères et leurs épouses, tranche vivement avec les mœurs des Sémites et des Arias. Partout où les Protoscythes se sont longtemps établis, l'histoire rencontrera toujours les traces profondes de ces instincts élevés. « On retrouve dans toutes les parties du monde, dit M. Charton, même en Amérique, des traditions qui se rapportent à l'existence de nations composées ou commandées par des femmes. Les écrits des anciens témoignent que des Amazones ont habité en Asie Mineure, sur les bords du Thermodon, et d'autres au nord du Caucase. Il paraît non moins certain

Digitized by Google

qu'il a existé dans la partie septentrionale du Thibet un état analogue. »

Tous les auteurs s'accordent en effet sur l'extension lointaine et primordiale des Protoscythes. Eusèbe, dans sa chronique, place leur empire immédiatement après Noé. « Le scythisme, écrit il, domina depuis le déluge jusqu'à la construction de la tour de Babel. » Le chronicon Pascale le fait également remonter à Noé; et le plus savant des pères de l'église, Epiphane, divise les erreurs religieuses en quatre grandes familles dont la plus importante comme la plus ancienne est le scythisme, qu'il place après le déluge. Les modernes n'ont fait que suivre les anciens. « L'empire Scythe, dit Pinkerton, fut le premier dont il nous soit parvenu quelques souvenirs; mais rien ne peut porter à croire que les Scythes du temps d'Hérodote en avaient conservé la moindre idée. »

Nous verrons dans le chapitre suivant que les dogmes des Atlantes se répandirent sous une forme mythique dont les symboles furent tirés des situations sidérales. Ce caractère est absolu pendant toute la durée de leur apostolat; et cependant une doctrine évidemment astronomique paraît s'être développée à la fin de la période protoscythe. Nous voulons parler du culte du serpent qui eut une si grande influence sur les époques suivantes, avec lequel les institutions religieuses durent toujours composer, et dont les traces se retrouvent dans les deux mondes.

Quelle en fut l'origine? où est la vérité parmi toutes les explications proposées? A notre avis, il ne saurait y avoir d'hésitation. Si cet emblème avait été zodiacal, et représentait une constellation equinoxiale fort antérieure au taureau, le nom en aurait été conservé parmi ceux des

Digitized by Google

douze signes. Nous ne devons pas oublier que l'établissement du zodiaque est absolument atlante, et n'appartient pas à la période beaucoup plus ancienne qui nous occupe.

Les Protoscythes étaient loin d'ailleurs de posséder des notions astronomiques bien exactes, et ne pouvaient être impressionnés que par l'aspect général de la voûte sidérale. Or, quel était l'état des cieux, avant les premières colonisations occidentales? Vega n'était pas encore voisine du pôle, et la voie lactée, couvrant de ses replis ce pivôt central des mouvements stellaires, paraissait enlacer les planètes et les étoiles. Cette constellation serpentine ne tarda donc pas à être considérée comme le soutien, comme la cause émanante et éternelle de l'univers; et les plus vieilles cosmogonies nous le représentent soutenu par ce cercle immense dont le reptile devint le symbole (1).

Le monument de Carnac résulta de cette doctrine, et tenta, par ses proportions colossales, de représenter le grand serpent sidéral. « L'hypothèse, qui paraît aujourd'hui avoir la plus grande faveur, écrit M. Charton, est que ces pierres monumentales doivent être attribuées aux plus anciens habitants de la Gaule. En Angleterre, il existe, parmi les antiquaires, une sorte d'école qui croit à une religion primitive dont le symbole aurait été le serpent, et dont les temples auraient été construits avec des pierres levées dessinant sur le sol les replis du reptile. »

(1) Les Indiens, dans leurs reproductions allégoriques, plaçaient le triangle phallique, emblême de la vie, au-dessus du monde soutenu par Véga, qui, sous la forme d'une tortue, reposait sur le grand serpent, dont les replis circulaires enlaçaient tout le symbole.

Digitized by Google

Aucune pierre de Carnac n'a été travaillée par la main de l'homme; et le fait est caractéristique pour toutes les œuvres protoscythes. Elles ont été transportées de loin sur la lande; et il semble que c'est une condition nécessaire à la consécration de ces monuments, qu'ils fussent tous faits de pierres apportées d'une localité distante de celle où on les élevait. Il existe, dans une île à l'embouchure de la Loire, un menhir d'un poids énorme qui a nécessairement été apporté du continent, car l'île ne renferme pas de roche de même nature. Le fait très évident dans cet exemple ne l'est pas moins à Carnac que partout ailleurs.

Le plus curieux de tous les *dracontia* est bien certainement celui d'Abury, dans le Wiltshire. Suivant le docteur Stuckeley l'ensemble du monument offre la figure d'un immense serpent dont la tête est dans la direction de Hackpen-hill, tandis que la queue descend la vallée au-dessous de Beckhampton. Le reptile porte sur la partie moyenne de son développement un cercle, ayant 1,400 pieds de diamètre, et délimité par d'énormes pierres debout non taillées. Au milieu sont deux autres cercles que l'on a désignés sous les noms de temple du nord et temple du midi. Au centre de celui-ci était un menhir haut de 21 pieds sur 8 à 9 pieds de diamètre; et dans le premier existait au contraire un groupe de pierres recouvertes, ainsi que le serait un dolmen. Entre les deux se voyait une pierre percée d'un trou; et l'on a supposé que là s'opéraient les sacrifices.

A notre avis, il ne saurait exister aucun doute sur la signification de ce dracontia; et nous y trouvons la preuve certaine de la fusion des deux doctrines protoscythes, ainsi que l'atteste l'étude attentive de ces deux temples. N'est-il pas évident que l'un était dédié au Phal-

Digitized by Google

lus, l'autre à Cteis ; et que leur ensemble, délimité par le grand cercle, représentait le Lingam ? N'est-ce pas une représentation monumentale de ce symbole de la force génératrice que supporte le serpent céleste, contenant dans ses contours l'univers phénoménal ? Nous retrouverons cette union des deux mythes reproduite sous mille formes dans les deux mondes.

Il ne serait pas impossible que le culte atlante du soleil dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant se fût développé simultanément en plusieurs endroits, et que les services exceptionnels rendus par le taureau à l'agriculture aient engagé diverses nations indépendantes les unes des autres à adopter cet animal comme emblême sidérale. Une telle concordance bien qu'invraisemblable pourrait encore être soutenue par quelques théologiens, en quête d'arguments ; mais personne ne saurait admettre que le culte du reptile se soit développé spontanément dans plusieurs pays différents. L'adoration du serpent est tellement contraire à l'instinct de la plupart de nos races actuelles que nous ne pouvons pas ne pas y voir une nouvelle preuve que ces dogmes antiques eurent tous un point de départ unique. L'Europe occidentale paraît donc avoir été, dans ces temps lointains comme pendant la domination atlante, le centre d'une diffusion qui s'étendit sur les Deux-Mondes.

Nous avons vu d'ailleurs que la période protoscythe a été des plus longues ; et, d'après ce qui précède, nous la diviserons en trois époques assez bien définies. La première, complétement inconnue, pendant laquelle les tribus nomades n'avaient d'autre culte que ceux des fétiches et des Elohims. Bon nombre de cavernes artificielles ou de dolmens appartiennent à cette section. La seconde pendant laquelle l'idée Phallique se développe

Digitized by Google

nettement, et couvre les contrées moyennes de menhirs gigantesques. La troisième qui éleva ces dracontia dont les monuments de Carnac et d'Abury sont les plus admirables débris.

Une civilisation et des instincts nouveaux apparaissent ensuite, et tout à coup. Aux cultes du Phallus et du serpent, succède une doctrine scientifique dont les monuments circulaires, les signes astronomiques et les lignes brisées, à l'imitation des flots agités, sont les mystérieux emblèmes. Viennent enfin les véritables cultes d'origine asiatique, qui anéantirent la plupart des trésors intellectuels amoncelés dans l'Occident. Le défaut d'unité que l'on remarque dans les théologies anciennes n'a d'autre cause que la conservation atavistique des croyances propres à chacune des races qui concoururent à leur composition.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES EMBLÈMES ATLANTES.

« Pourquoi, demande M. de Lorgues, le serpent figure-t-il dans les doctes sanctuaires de Memphis comme sous la hutte du jongleur de l'Ohio et du lac Erié? Les sauvages américains sont-ils allés chercher cet emblême dans la Grèce, le demander à l'Iran ? » Nous y voyons la preuve de l'extension considérable, non-seulement de la race protoscythe, mais des Atlantes ; car il est probable que ceux-ci, avant leur grand développement intellectuel, pratiquaient les cultes du phallus et du serpent particuliers à leurs ancêtres, et qu'ils les identifièrent profondément avec leurs doctrines scientifiques. Nous les retrouverons donc partout où leurs colons s'établirent ; et ce fut principalement parmi les classes inférieures que ces dogmes primordiaux se perpétuèrent.

Depuis les côtes mexicaines jusqu'aux confins de l'Asie, le reptile était adoré ; et nous le retrouvons en Chine, au Japon, dans l'Inde, en Egypte, en Phénicie, en Grèce, à Rome, à Lavinium, chez les tribus de race finnoise, parmi les populations africaines, à Palanqué où il était représenté comme cause première de toute création et de toute génération. D'après M. Irving, les images du serpent étaient également fort nombreuses à Mexico, sur

Digitized by Google

l'autel de la terrible Huitzilopochtli, dont la bouche engloutissait incessamment les cœurs des victimes humaines. Nous avons déjà parlé de ces reproductions sur les tertres animaux de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans plusieurs tumuli européens notamment à Gavrinnis. Quel était donc le sens que l'esprit scientifique des Atlantes attachait à cet antique symbole? Par quelle transformation mythique en arrivèrent-ils à l'accepter comme l'un des principaux emblèmes de leur doctrine?

Selon Sanchoniathon, les Egyptiens ne divinisèrent le serpent que parce que Thot, étudiant la nature des reptiles, avait remarqué combien ils ont la vie longue. Nous savons déjà que Thot est d'origine occidentale; et nous ne pouvons nous étonner de voir l'auteur phénicien lui attribuer l'introduction de ce culte en Egypte. L'explication qu'il en donne n'en est pas moins absolument fausse; et le mythe est bien plus élevé. Sanchoniathon semble lui-même le reconnaître, lorsqu'il nous dit que le serpent avait été appelé Agathodœmon par les Tyriens, et Kneph par les Egyptiens, c'est-à-dire grand créateur; et que ces peuples le vénéraient au même titre que l'antique Phallus.

L'on croit généralement que le serpent fut choisi pour représenter l'éternité créatrice, parceque, se repliant sur lui-même, il présente la figure d'un cercle; mais cette explication n'est pas plus satisfaisante; et le mythe reposait bien plus sur le fait même de la force génératrice que sur l'idée de l'éternité. Ce dernier attribut n'était compris dans le symbole que comme accessoire du premier; et l'examen attentif de quelques cartouches égyptiens tend à établir que le serpent, représentant avant tout l'énergie fécondante, perpétuait l'idée phallique, modifiée par la science des Atlantes.

Digitized by Google

Les doctrines astronomiques de ce peuple fameux nous donnent la mesure de ce que durent avoir été leurs autres conquêtes expérimentales; et la connaissance des spermatozoaires, causes de toute génération, nous paraît être le point de départ de cette transformation doctrinale. Aux yeux des Atlantes, la déification du serpent résumait donc les deux cultes protoscythes des Dracontia et et du Phallus; et cet emblême n'était pour eux que la continuation des doctrines antiques. Notons de plus que le reptile était si bien synonime de la vie, que les mythologies le donnent pour attribut à Esculape, le grand régénérateur. Il accompagnait également Pluton, symbole de la vigueur latente de l'éternelle substance.

Nous le retrouvons, du reste, partout, avec cette signification parfaitement caractérisée. Brahma, le monde phénoménal, était représenté porté par le serpent à Dissechen. Cuhuacohuatl, la mère universelle des Mexicains, est également placée près d'un serpent qui semble la soutenir, absolument comme la Maya des Hindous, l'Isis des Egyptiens, et la sibylle des Grecs. Cette figure était familière à tous les peuples dérivés des Atlantes; et l'on sait que la mère de Jésus, en tant que symbolisant comme Isis la création actuelle, est offerte aux fidèles, couronnée des sept étoiles, et surmontant le reptile traditionnel. L'identité est complète; seulement les prêtres chrétiens affirment qu'ici la déesse l'écrase.

L'importance de cet emblême est attestée d'ailleurs par la place capitale que les Atlantes lui donnent parmi les constellations. Il est diamétralement opposé au taureau, dont les significations étaient analogues. Il est même probable que, dans les temps les plus anciens, le serpent occupait l'espace zodiacal, attribué aujourd'hui aux signes de la balance et de la vierge, qui, ainsi que

Digitized by Google

le dit la Genèse d'après les indications babyloniennes, en fut blessée au talon.

Nous verrons plus loin que la plupart des apôtres occidentaux furent confondus avec les cultes qu'ils annonçaient ; et c'est ainsi que les Bacchus et les Hercule sont présentés comme de véritables personnifications du dieu Soleil. Serait-il donc imprudent de reconnaître dans les légendes de plusieurs d'entre eux, représentés comme métamorphosés en serpents, les débris de ce culte antique ? Ne devons-nous pas retrouver dans certaines figures étrusques le souvenir vague et traditionnel de ces héros fabuleux ? A Cervetri, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Cœré, on a découvert dernièrement un caveau tumulaire orné de bas reliefs habilement sculptés, et de figures peintes. Une d'elles représente un homme dont les pieds sont remplacés par des serpents entrelacés, et tenant, comme complément de symbole, un serpent d'une main et de l'autre un aviron.

Quoiqu'il en soit, les cultes du Phallus et du serpent, acceptés par les Atlantes, plutôt comme moyen de conciliation que comme une conséquence de leur véritable doctrine, ne furent jamais réellement pratiqués par leurs initiés. Ils le réservaient aux couches sociales chez lesquelles un long usage en avait fait une sorte de besoin instinctif ; mais les véritables emblêmes de ces grands apôtres étaient bien différents ; et, parmi tous, les plus célèbres furent le soleil et le feu, qui le plus souvent se confondirent. En tant que représentant la lumière primordiale, cause éternelle de l'univers, ils étaient vénérés de tous ; et notre quatrième partie sera consacrée à la recherche de la foi scientifique qui s'abritait sous ces voiles. Qu'il nous suffise pour le moment d'établir que les cultes du soleil et du feu dominèrent parallèlement

Digitized by Google

pendant toute la période bronzifère, en Asie, en Europe et en Amérique, avec les mêmes rites et les mêmes formules; et nous en conclurons que les Atlantes seuls purent en être les instituteurs.

Remarquons d'abord que le soleil ne put être pris pour emblême de l'énergie universelle que dans une contrée moyenne, et que son culte s'est particulièrement établi dans les régions septentrionales, là où les rayons solaires sont les plus bienfaisants. Nilson en retrouva les traces en mille endroits ; et la fête de Bacchus ou Balder était encore célébrée, il y a peu d'années, en Scanie, ainsi que dans toute la Norwège, jusqu'aux îles Loffoden. On établissait sur une montagne un grand feu; et le peuple du voisinage se rassemblait, comme les anciens prêtres du Dieu, pour danser, crier et chanter à l'entour. Le feu qui précédait le solstice d'été a même conservé en certains lieux l'antique nom de Baldersbal; et Léopold de Buch observa avec logique que cet usage ne pouvait être originaire d'un pays où le soleil, à cette époque de l'année, ne quitte pas l'horizon, lorsqu'on ne pouvait par conséquent apercevoir que la fumée de ces feux symboliques. En France, ces pratiques se conservent encore ; et nous nous rappelons avoir vu les feux allumés sur tous les points culminants aux soltices d'hiver et d'été. Les mêmes coutumes sont fréquentes en Angleterre.

De même que les adorateurs de Baal exécutaient des danses autour des bûchers, les prêtres du Carmel dansaient près de grands feux au solstice d'été. Malgré les défenses réitérées du clergé catholique, l'usage s'est perpétué en divers lieux de tourner autour du feu, en récitant des prières, de le traverser pour avoir un bon voyage et pour se purifier, de porter les enfants pardessus des charbons ardents comme faisaient jadis les

Digitized by Google

Chananéens. L'église romaine n'a-t-elle pas conservé, du reste, dans la lithurgie, mille souvenirs de ce culte antique? Dans quelques provinces, on construit encore, pour la fête du solstice, des roues garnies de broussailles qu'on lance tout enflammées, sur les pentes des montagnes. Chacun se rappelle avoir assisté au dimanche des brandons; mais c'est particulièrement dans le midi que la fête était populaire. Les plantes étaient exposées, la nuit du solstice, et gagnaient un surcroît de vertu. On étendait de grands draps pour qu'ils reçussent la rosée sainte; et on l'appliquait sur les blessures. L'on recueillait même précieusement cette rosée pour les futures maladies. Pendant ces jours de bénédiction, tout devenait salutaire. Les influences malignes étaient détruites; et, sur la terre comme au ciel, la joie était universelle.

Le feu symbolique de la renaissance de la puissance solaire s'est également conservé dans tout l'Orient. Un des traits les plus caractéristiques des fêtes équinoxiales, à Jérusalem, est encore l'apparition réputée miraculeuse du feu céleste que chaque secte chrétienne se dispute à l'envi, persuadée que l'année sera favorable à celle qui, la première, parvient à s'en emparer.

Nous retrouverons en Amérique et dans presque tout l'ancien continent les rites toujours identiques de ce culte immense, dont le christianisme n'est qu'une transformation. Les quatre fêtes du Pérou, consacrées au soleil, se célébraient aux solstices et aux équinoxes. Baal-Mercarth était également honoré, chez les Phéniciens, au retour des saisons, par les quatre grandes fêtes de l'année; car ce culte avait été répandu sur les rives de la mer Egée par les Kabires, véritables missionnaires Atlantes qui, selon M. Hoefer, étaient d'antiques mineurs, illustres surtout à Samothrace.

Digitized by Google

Pendant leur fête du Solstice d'hiver, les Péruviens obtenaient le feu, soit directement du soleil, soit par le frottement de deux petits batons, gros comme le pouce. D'après Sanchoniathon, ce procédé était pratiqué, en Phénicie, par les premiers adorateurs du soleil; et rien n'est plus significatif. Le dieu des Tacas avait également les plus grandes analogies avec le fameux Hercule Tyrien, revêtu de la figure ou de la peau du lion: signe zodiacal dans lequel était autrefois le soleil pendant le solstice, et où l'on plaçait le premier travail du Dieu. Le lecteur remarquera cette nouvelle preuve de l'origine Atlante du mythe péruvien.

Admettre que les témoignages de ce dogme solaire, retrouvés en tant de lieux divers, sont tous d'origine phénicienne, serait prendre l'effet pour la cause. Tyr n'est que l'une des mille stations Atlantes; et les savants, qui raisonnent ainsi, tombent dans l'erreur que commettraient les archéologues de l'avenir si, par suite d'un très grand développement de l'empire de Calcutta, ils venaient dire à nos arrière neveux que la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et bien d'autres pays ont été colonisés par les Indes anglaises.

C'est ainsi, par exemple, que l'on attribue aux Phéniciens les débris du culte de Baal trouvés en maintes contrées; et cela parceque ce Dieu était, chez eux, plus particulièrement connu; mais tout, au contraire, tend à prouver aujourd'hui que ce culte était originairement hyperboréen. Les rites en étaient identiques dans l'Europe entière, ainsi que les objets propres aux sacrifices. On a découvert, à Peccatel dans le Mecklembourg, à Ystad en Scanie, des supports munis de roues destinés à recevoir des bassins dans lesquels on lavait les offrandes réservées aux holocaustes. Or ces petits chars sont analogues à

Digitized by Google

ceux qui étaient, à Tyr, destinés aux mêmes usages. Ces ressemblances dénotent une origine commune; mais, encore une fois, absolument Atlante.

Nous n'en voulons d'autre preuve que l'abondance dans l'Occident des plus anciens temples élevés au dieu solaire. Le monument de Stonehenge servit évidemment aux cérémonies de ce culte, et devait être un lieu de grande vénération ; car plus de trois cents tumuli existent à l'entour, tandis qu'il y en a fort peu dans le reste du pays. L'un d'eux se rattachait plus spécialement au temple central, en ce sens qu'il renfermait quelques fragments des pierres bleues d'azur qui forment le point intérieur du sanctuaire. Cette couleur semble encore avoir une valeur allégorique; et les raisons, qui engagent la plupart des antiquaires à voir, dans ces monuments comme dans tant d'autres, des temples du soleil, sont trop nombreuses et trop connues pour que nous ayons besoin d'insister.

La forme circulaire de la plupart de ces constructions, le nombre des pierres des enceintes qui paraît être généralement de douze, ou un multiple de douze, les énormes menhirs qui, bien que symbolisant primitivement la puissance phallique, personnifiaient, sous la forme plus moderne de l'obélisque, la force génératrice du soleil, tout concourt à donner à cette hypothèse tous les caractères de la certitude.

Fait remarquable: Si les monuments en pierres brutes, propres à l'époque Protoscythe, sont répandus à peu près universellement, les cercles en pierres taillées n'existent que dans les contrées longuement occupées par les Atlantes. Bien plus, ce sont principalement les édifices de cette dernière période dont les matériaux provenaient de fort loin. A ce point de vue, Stonehenge

Digitized by Google

est caractéristique. Les pierres du cercle intérieur sont pour la plupart un composé de quarz, de feldspath, de chlorite, de schiste siliceux que le pays ne possède pas. Un archéologue présenta un fragment de l'une des pierres du petit ovale à l'un des plus célèbres géologistes de Londres, sans lui dire d'où il provenait; et, après examen, celui-ci déclara que cet éclat lui paraissait venir d'Anglesey, sinon d'Afrique. D'après la tradition populaire, les pierres de Stonehenge auraient été transportées, par un magicien, d'Afrique en Irlande, puis dans la plaine de Salisbury (1).

La plupart des temples Atlantes furent, en effet, construits avec des matériaux ayant servi à élever les monuments Protoscythes. Le fait est évident pour Gavrinnis, où les inscriptions qui recouvrent les pierres sont en moitié enclavées dans la nouvelle construction. Stonehenge paraît également avoir été édifié avec des monolithes provenant d'un dracontia irlandais. Or, jamais un peuple ne détruisit de ses propres mains les monuments de ses croyances instinctives ; et nous fournissons cet argument comme une preuve de la transformation que subit la foi de l'Europe occidentale, par suite d'une intervention étrangère. Une colonisation longuement victorieuse put seule opérer cette modification dogmatique. Encore fallut-il que le culte solaire, qui n'était pas d'ailleurs fort différent de la foi antique, en adoptât les principaux emblèmes. Il s'établit donc dans toutes les con-

(1) Sous Henri VIII, on y trouva une tablette d'étain sur laquelle étaient tracés des caractères inconnus. La vénération qui entourait ce monument d'un prestige merveilleux s'était conservée d'âge en âge ; et des sépultures secondaires, appartenant à toutes les époques, furent découvertes, sur les terrains environnants.

Digitized by Google

trées moyennes, revêtant, ça et là, telle ou telle formule selon la personnalité du héros qui l'enseignait, et selon le signe équinoxial où se trouvait le soleil au moment de l'apostolat.

Quelques savants ont pensé que l'institution du zodiaque remonte à l'époque ou la constellation du lion coïncidait avec l'équinoxe du printemps; et cette date s'accorderait avec le récit de Platon. D'autres, comme Dupuis, ont reculé cette institution jusqu'à la balance. Nous ne nous étendrons pas ici sur les motifs qui de part et d'autre ont déterminé ces opinions; et nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux. Nous n'appellerons son attention que sur les caractères particuliers que revêtit l'apostolat occidental pendant toute la durée équinoxiale du taureau; et nous y voyons l'influence directe, non plus des Atlantes, mais de leurs colons Gallois.

Cet animal était, du reste, admirablement choisi pour servir d'emblême, dans les climats tempérés, à la puissance fécondante et génératrice que représentait le soleil. Quel autre rend plus de services à l'homme agricole, possède une chair plus généreuse, une urine plus fertilisante? Ce ne fut toutefois que par suite de la déplorable tendance de la race indoceltique à tout défigurer que les Nackas l'identifièrent avec la source même de toute vie. Cette apothéose n'en était pas moins la reconnaissance formelle du positivisme atlante, et la glorification du principe actif de tous les êtres. La force génératrice du taureau complèta le mythe. Son nom, donné par les Gallois à la constellation zodiacale qui préside au réveil de la puissance solaire, devint celui de cette puissance; et il fut même bientôt confondu avec elle, par un symbolisme dont l'antiquité perdit souvent l'explication.

Pour que le symbole fût plus significatif, les Egyp-

Digitized by Google

tiens voulaient que leur taureau Apys eût sur la langue la figure d'un Scarabée, sur le corps divers emblèmes de la puissance génératrice, en tout vingt-neuf simulacres ; nombre égal à celui des jours de la lune. Ce dernier trait nous fournit une nouvelle preuve de l'unification qui dut être opérée entre deux courants d'idées fort distinctes, représentés l'un par l'année hebdomadaire et l'autre par l'année sidérale.

Nous voyons les plus singuliers usages résulter de la vénération dont cet emblème était entouré. L'histoire de ces temps éloignés ne doit négliger aucune coutume, lorsqu'on la voit pratiquée par des nations fort éloignées les unes des autres ; et nous en citerons une généralement répandue, et qui, par son étrangeté, est d'autant plus significative. Le lecteur nous pardonnera donc de lui parler d'une habitude contractée nécessairement en Occident, où les soins de la terre furent toujours si assidus, et que nous retrouvons chez la plupart des peuples de l'Europe et de l'Asie centrale.

La vie, sous toutes ses formes, était pour les Atlantes Gallois le but souverain de la science ; et ils honoraient ce qui la produit et la conserve. L'engrais le plus admirable étant l'urine de ruminant, ils pensaient que le liquide qui renfermait la force vitale à un aussi haut degré devait, en toute occasion, conserver la même vertu ; et il n'est pas d'usages auxquels nous ne le voyons servir. Ils y avaient même recours dans leurs maladies, comme à une panacée universelle ; et aucune substance n'était plus renommée pour les lotions internes et externes. Partout où les Atlantes Gallois transportèrent leur zodiaque et leur vénération pour le taureau, nous observerons des habitudes identiques. « Les Indiens, dit Trévoux, ne prennent guère d'autre médecine que l'urine de vache....

Digitized by Google

Les Espagnols se nettoyaient les dents avec l'urine ; au moins les Celtibériens le faisaient autrefois, et Catulle le reproche à Egnatius. »

Nul moyen curatif n'égale aujourd'hui, dans la médecine populaire, la vertu de cette liqueur. Administrée à l'intérieur, elle est censée chasser les humeurs que recèlent les organes. A l'extérieur, elle est encore employée soit en bains, en lavages, en détersions, soit mélangée avec d'autres substances, pour nettoyer les plaies de mauvaise nature. Les latins croyaient également à son excellence, et l'appelaient *lotium*, parcequ'elle était réputée laver et purifier les corps intérieurement.

L'urine de ruminant, renfermant au plus haut degré la force fertilisante, devint donc une sorte d'emblême, et fut même considérée comme sacrée, de préférence à l'eau naturelle dont les Atlantes se servaient pour les cérémonies religieuses, ainsi que nous le verrons dans notre quatrième partie. Le plus important de tous ses emplois, car les Gallois y attachaient une idée superstitieuse, fut de l'utiliser comme eau lustrale. L'on s'imagina que ce liquide, contenant les principes de vie, devait les communiquer au corps qui en étaient arrosés ; et cette sorte de baptême avait toute l'importance d'une doctrine sacerdotale.

« Parmi les usages purificateurs qu'admettaient les institutions Mazdéennes, dit Jean Reynaud, il en est un qui, dans les idées du monde actuel, paraît tout à fait opposé à toute bienséance : c'est le Nering-din. Sa nature est l'urine de bœuf. De là, dans les cultes antiques, l'honneur rendu au taureau qui se trouve apothéosé dans la mythologie des Nackas, sous le nom de Goschoroum, et qui représente le principe vital de la terre. »

Or les noms de Nering-din et de Goschoroum sont

Digitized by Google

absolument galliques, ainsi que nous l'établirons dans la seconde note qui accompagne ce volume.

« Les purifications les plus efficaces, écrit Anquetil du Perron, à propos des Perses, se faisaient d'abord avec de l'urine de bœuf; et ces purifications étaient terminées par l'eau précédée de la terre, qui doit toujours sécher jusqu'à la dernière goutte de l'urine. » Nous voyons ici quelle était l'idée mère de cette ablution, dont on espérait quelqu'absorption de la force génératrice, quelque communication avec l'essence même de la vie. Les Perses fertilisaient la terre avec le surplus, afin que rien ne fut perdu de cette précieuse liqueur. Les initiés seuls du culte de Mithras se purifiaient en passant par l'eau et le feu, mystérieux symboles de l'énergie universelle; et le lecteur trouvera dans notre quatrième partie les développements nécessaires à l'intelligence de ce chapitre. Comme les Perses et les Indiens, les Incas admettent les purifications par les ablutions ; mais, ainsi que les premiers colons atlantes, ils ne les pratiquaient qu'avec l'eau et le feu; et nous devons en conclure que la chute de l'Atlantide est antérieure à l'époque où le signe du taureau était équinoxial. Nous retrouverons d'ailleurs ces usages partout où la race Protoscythe répandit la croyance que l'homme ne pouvait être en butte à tant de misères que parcequ'il avait, soit personnellement, soit dans ses ancêtres, attiré sur sa race une malédiction dont il lui importait de se laver. L'Inca, initié aux plus hautes doctrines, se purifiait seul dans une eau courante. Il disait au fleuve: « Reçois les péchés que j'ai confessés au soleil, et porte-les dans la mer. » Nous retrouvons un débris de cette antique coutume dans la légende recueillie par Saint-Mathieu ; et qui nous montre Jésus précipitant les démons dans la mer, après en avoir chargé quelques porcs émissaires.

Digitized by Google

Bien que l'eau soit dans les contrées méridionales le grand agent de la fertilité, et que par suite les peuples de notre continent pouvaient en concevoir le symbolisme dans un sens agronomique, nous les voyons cependant abandonner l'antique et saine tradition pour accepter l'emblême plus vulgaire de l'urine taurique. Les adeptes seuls, comme au Pérou et aux Indes, n'employaient encore une fois que l'eau pure, emblême constant des eaux primordiales, dont l'éternelle fécondité répondait complètement à l'idée de régénération que l'on poursuivait.

En vertu de ce principe scientifique, bien connu des Atlantes Gallois, que le sang est un liquide vivant, quelques peuples, relevant de leur apostolat, employaient, pour leurs ablutions,non plus cette liqueur nauséabonde, mais le sang même de l'animal. Les anciens auteurs parlent souvent des Taurobolies, par le moyen desquels on se purifiait pour un certain nombre d'années. La pratique essentielle consistait à recevoir sur le corps, d'une fosse où l'on était placé, le sang du taureau immolé en sacrifice. Véritable baptême par le sang que la doctrine mystique de quelques premiers chrétiens paraît avoir voulu substituer au baptême de Jean l'initié.

De même que le taureau devint l'emblême du soleil et du principe mâle de la dualité phallique, la vache fut celui du principe femelle et de la lune. Aussi voyons-nous que les Indiens primitifs, fidèles adorateurs de cet astre, préféraient pour leurs ablutions sacrées se servir d'urine de vache. Isis, en tant que représentant ce principe, revêtait la forme d'une vache ; et nous signalerons ici la perpétuelle tendance des peuples Protoscythes à lui faire jouer dans la création le plus grand rôle. Chez les Scandinaves, la vache Ædumla, et non le taureau, engendra l'homme en léchant les pierres, couvertes de la

Digitized by Google

seule rosée. Le premier jour il en sortit des cheveux, le second jour une tête, puis le troisième un homme entier, fort et sage.

On ne prenait souvent pour emblême que la tête de l'animal sacré, peut-être parceque les cornes rappelaient précisément, par leur forme, le croissant lunaire. Les croissants de bronze, que l'on rencontre en si grande quantité dans toute l'Europe occidentale, se rapportaient à cette idée, à laquelle nous rattacherons également les cornes d'or, dont parle Muller, trouvées dans le Jutland, et qui portent de si remarquables hiéroglyphes.

En résumé, de tous les emblêmes astronomiques, résultant de l'apostolat atlante, le taureau était le plus vénéré, vers l'aurore des temps historiques. Il fut le seul que la réaction iranienne n'osa pas attaquer ; et peut-être dut-il ce privilège à l'emploi que, de temps immémorial, on faisait de son urine pour les purifications. Il est d'ailleurs remarquable que les animaux emblématiques de la sphère atlante, sauf le taureau, sont donnés par Zoroastre, comme appartenant à Ahriman, par opposition aux emblêmes beaucoup plus récents affectés à Ormuzd. Le Mazdéisme était donc, et à tous les points de vue, une réaction de la croyance aux génies particulière aux Iraniens, contre la doctrine bien autrement élevée enseignée par le Touran.

Dès qu'une religion longtemps opprimée conquiert la prépondérance, elle identifie toujours les mythes des oppresseurs avec ses dieux infernaux ; et nous en trouvons ici la preuve dans un bas relief célèbre dont tous les orientalistes ont donné la description. Un chef iranien saisit d'une main un griffon, emblême de la science hyperboréenne, dressé contre lui ; et, de l'autre, lui enfonce dans le flanc un long poignard. L'attitude ferme du vain-

Digitized by Google

queur contraste avec la violence convulsive de l'animal.

Dupuis suppose que le serpent ne fut le symbole du mauvais génie, chez les Perses, que parceque le serpentaire accompagnait la balance à l'équinoxe d'automne, et présidait ainsi à l'arrivée des mauvais jours; mais cette explication n'est pas suffisante. N'aurait-on pas employé de préférence le signe même du zodiaque, d'autant plus quela balance offre l'idée d'une dualité qui aurait parfaitement représenté la rivalité des deux principes? Nous devons chercher ailleurs la raison du mythe mazdéen. Le serpent avait été l'emblême de l'éternité créatrice chez les apôtres occidentaux; il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût précipité aux enfers par Zoroastre. Les Iraniens n'en conservaient pas moins une bonne partie des doctrines galloises; mais, en les alternant, en les associant à leurs anciennes croyances nationales, et en donnant satisfaction, autant qu'ils le purent, aux désirs d'indépendance qui s'étaient manifestés pendant des siècles de sujétion.

Nous ne pensons pas devoir poursuivre l'histoire particulière de chacun des emblêmes sidéraux choisis par les Atlantes. Nous ne nous occuperons pas davantage de certains signes particuliers, tels que les lignes brisées, représentant les eaux primordiales, et que nous retrouvons depuis l'Egypte jusqu'à l'Irlande et au Mexique (1).

(1) Il suffit de placer au-dessus de ce signe, représentant chez les Egyptiens le principe femelle de la dualité phallique, un disque solaire, symbole de la puissance génératrice, pour avoir la traduction hiéroglyphique du deuxième verset de la Genèse; et nous croyons le retrouver jusqu'au douzième siècle de notre ère, dans les dessins en zigzags, qui sont les plus fidèles ornements de nos églises romanes.

Digitized by Google

Nous nous sommes proposé dans ce chapitre de bien établir que ces signes se retrouvent chez tous les peuples colonisés par les grands instituteurs de l'antiquité, avec la signification qui leur avait été primitivement attribuée. Or nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir aucun doute à ce sujet; et la nécessité de trouver à cet apostolat un point de départ commun est la nouvelle preuve que nous voulions fournir de l'existence du continent atlantique.

Il nous reste actuellement à chercher quelle était la foi réelle des Atlantes, et quels principes se cachaient sous ces mythes et ces symboles. Si l'on en juge par l'adoration de la substance éternelle, de son essence et de ses manifestations, qui se retrouve dans toutes les cosmogonies, ces principes étaient aussi profonds que scientifiques; et nous sommes obligés, pour les faire comprendre, d'interroger les sciences modernes, dans leurs conceptions les plus transcendantes. Que le lecteur veuille bien nous suivre; car il nous serait impossible, sans cette digression, d'apprécier complètement le dogme de la lumière, idée mère de toutes les théologies anciennes.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA SUBSTANCE.

Commençons par quelques principes fondamentaux.

La substance, par cela seul qu'elle existe, ne saurait être divisible à l'infini. L'on peut toujours, il est vrai, en diviser, par la pensée, une partie quelconque ; mais l'anéantissement de toute réalité serait la conséquence nécessaire d'une telle possibilité ; et nous n'avons besoin que de quelques mots pour démontrer combien une pareille hypothèse est paradoxale.

Si la divisibilité de la substance n'avait pas de limite, la dimension de la dernière particule serait infiniment petite, et égalerait zéro. Or, comme on ne peut arriver à former un nombre en ajoutant autant de fois que l'on voudra zéro à zéro, la somme restant toujours égale à zéro, il est certain que, quelque soit le nombre des fractions matérielles divisées à l'infini, on ne pourra jamais par la pensée composer le plus petit des corps visibles.

Digitized by Google

Nous voici donc en présence d'un dilemme qui ne peut être résolu que par les faits. D'un côté, nous concevons la possibilité de diviser une étendue, quelque petite qu'elle soit. D'un autre, nous ne pouvons admettre l'existence d'un corps, si ce corps est divisible à l'infini. Où est la vérité ? Le spectacle de l'univers suffit pour répondre ; et les dernières particules, résultant de la division possible d'un corps, ont donc un volume déterminé, puisque la réalité de ce corps est évidente. Bien plus, s'il était vrai que la substance fût divisible à l'infini, tout corps tangible, en admettant un instant sa possibilité d'être, contiendrait un nombre infini d'éléments constituants ; et réunir deux de ces corps serait ajouter l'infini à l'infini, ce qui est absurde.

Rien ne prévaut, d'ailleurs, contre la science expérimentale ; et, sans nous occuper de ces sophismes dont quelques esprits malades veulent encore embarrasser toutes les questions, nous passons outre ; et nous commencerons par bien établir ce que nous entendons par substance, c'est-à-dire par la réunion indestructible de la matière et de la force.

La chimie la considère comme résoluble en éléments appelés atômes, sans quoi l'idée des combinaisons demeure essentiellement obscure. Toutes les lois de ces combinaisons deviennent au contraire des conséquences évidentes, des corollaires logiques de la théorie qui considère les corps comme formés par l'association de particules indivisibles et perpétuellement actives.

D'après la cosmologie, la substance est absolument répandue dans l'espace infini. Pas un point de cet espace qui ne soit occupé ; et il nous est même impossible de concevoir un endroit quelconque de l'univers où l'un ou plusieurs phénomènes ne le manifestent pas. L'éther

Digitized by Google

n'est donc que de la substance dans le plus grand état de division possible, un océan d'atômes à l'état libre ; et les corps, flottants dans cette mer sans rivage, que des agglomérations partielles engendrées et conservées par le jeu incessant des forces vives qui leur sont inhérentes.

D'après la physique, les atômes sont doués d'une élasticité susceptible de transmettre plusieurs sortes de vibrations qui, selon leur direction, leur rapidité et leur étendue, produisent les divers phénomènes que nous appelons chaleur, lumière, puissance magnétique, chimique et dynamique. Ces atômes se touchent dans l'éther, car l'élasticité qui leur est propre rend tout espace vide évidemment impossible ; et ce ne peut être que par un contact absolu que les vibrations de l'un de ces corps élémentaires peuvent se transmettre de proche en proche, avec une rapidité qui saisit l'esprit de vertige.

Ces particules, dernier terme de la division de la substance, à moins de l'anéantir, sont d'une petitesse telle que les microscopes, capables de nous montrer les objets sous un volume dix billions de fois plus grand qu'à l'état naturel, ne sauraient les atteindre. Nous ne pouvons les saisir qu'associés déjà en combinaisons fort complexes ; et nous n'apercevons que les manifestations phénoménales d'une matière et d'une force dont les éléments primordiaux échappent à toutes nos investigations.

Les modernes reconnaissent aux atômes une identité absolue ; et, à chacun d'eux, une puissance n'ayant d'autre limite que celle que lui oppose la puissance égale de l'atôme voisin. Ces énergies coéternelles s'équilibrent réciproquement dans l'éther ; car, l'espace étant logiquement infini, le nombre des atômes l'est également. A l'état libre, ils demeurent donc dans un état de pondération parfaite les uns vis-à-vis des autres ; et ne peuvent que

Digitized by Google

vibrer dans la sphère d'action que leur élasticité réciproque leur permet.

Par suite de circonstances fortuites dont nous nous occuperons plus loin, un certain nombre se sont soustraits à cet équilibre ; et, devenus pondérables par l'association, se manifestent par une succession d'agglomérations qui, dans tous les cas, ne peuvent résulter que de leur activité individuelle. Les phénomènes de l'univers sont les mille aspects de ces fédérations variables à l'infini. « L'éther, dit M. Boutigny, est un fluide impondérable, ou plutôt impondéré, et parfaitement élastique, qui remplit les espaces planétaires. Il est pour nous le principe des corps. C'est leur état primordial : c'est la matière dans un état de ténuité extrême. »

Quelques physiciens ont pensé que l'élasticité appartenait seule à l'atôme, et suffisait pour expliquer les vibrations caloriques, lumineuses et magnétiques ; mais peu de savants admettent encore cette hypothèse, insuffisante pour expliquer les phénomènes cosmiques et zoologiques. On croit plutôt que l'impression communiquée aux atômes, soit de l'éther, soit des combinaisons corporelles, n'éveille pas une sorte de sensibilité passive, bien que perpétuellement prête pour l'action ; mais dirige au contraire dans tel ou tel sens, selon l'impulsion reçue et les milieux, un mouvement préexistant. Cette activité inhérente à l'atôme lui serait absolument propre ; et M. Bluckner a résumé cette doctrine dans ces deux axiomes : Pas de matière sans force, et pas de force sans matière.

Nous appellerons donc substance la réalité universelle contenant en elle-même ces deux attributs ; et nous entendrons par ce mot tout aussi bien la matière que la force. Celle-ci n'est pas un être à part, communiquant le mou-

Digitized by Google

vement à l'atôme, mais une propriété de la substance au même titre que la matière ; et l'on ne peut, par la pensée, séparer l'une de l'autre, sans détruire, par ce seul fait, l'idée même de la substance et de toute réalité. Nous dirons donc, en nous résumant, que tout ce qui se manifeste est substance, et que toute substance se manifeste par un phénomène quelconque.

Essayer de se représenter une matière sans force d'attraction, d'affinité ou de répulsion est aussi absurde que de concevoir un corps sans dimension. Elle en est anéantie ; car il lui serait alors impossible d'être dans un état quelconque. Qu'est-ce, d'un autre côté, qu'une force abstraite, isolée de toute matière? Conçoit-on l'attraction sans molécules qui s'attirent? Y aurait-il une faculté contractile indépendante du corps qui par son organisation manifeste cette puissance? N'est-ce pas là de pures abstractions ; et, quand même les sciences naturelles ne nous l'enseigneraient pas, ne devons-nous pas encore conclure, par la seule logique, que chaque atôme a ses propriétés nécessaires, n'existe que par elles et réciproquement?

Le principe de l'univers ne peut d'ailleurs avoir eu de commencement, puisque dans ce cas il ne serait plus une cause, mais un effet ; et, tant que nous ne connaîtrons pas une cause à la force, nous devons la considérer comme éternelle, ainsi que la matière qui est sa raison d'être. La force ne peut donc périr ; et agit spontanément, dès que la possibilité d'action se présente, et selon les voies phénoménales que permettent les milieux.

Si l'éther et les molécules solides n'avaient pas un principe identique, la transmission de la chaleur, de l'un aux autres, non-seulement ne pourrait pas s'effectuer proportionnellement au nombre des atômes contenus

Digitized by Google

dans les corps, mais ne se réaliserait même pas. Selon l'intensité de ce mouvement, ces derniers se présentent à l'état solide, liquide ou gazeux ; puis enfin, si la vibration était immense, leurs éléments primordiaux se replongeraient dans l'océan substantiel de l'espace infini, et les mondes seraient anéantis.

Dans les liquides, la cohésion des molécules n'est pas encore vaincue par l'amplitude des vibrations ; mais, dans les gaz, ces molécules sont animées de telles énergies individuelles, qu'elles s'organisent spontanément en corpuscules sphéroïdaux qui se repoussent ; et ne sont sujettes, dans leur indépendance, qu'aux mouvements propres à la nature de leur association atomistique.

Bien que d'un caractère différent, les vibrations lumineuses sont identiques, en tant que mouvement, aux vibrations caloriques. Les unes et les autres se réfractent, se réfléchissent, se décomposent en mouvements de nature différente ; et rien n'est plus remarquable que leur influence réciproque. Toutes deux sont sujettes, non-seulement aux phénomènes de l'interférence, ainsi que l'ont prouvé MM. Matteucci et Foucault ; mais à ceux de la polarisation. (1) Bien plus, les rayons caloriques sont altérés par certaines substances, d'une façon qui rappelle les modifications analogues subies, en d'autres circonstances, par les rayons lumineux. La chaleur qui a traversé un vert noir ou un cristal d'alun n'est plus la même. Ces

(1) La lumière polarisée est une modification de la vibration lumineuse normale, un acheminement vers une manifestation plus élevée. Faradey signala le premier le mouvement rotatoire que le magnétisme communique à ce phénomène ; et l'on doit en conclure que les vibrations magnétiques et lumineuses sont en rapport complémentaire, et agissent dans le même sens.

Digitized by Google

deux corps unis la transforment entièrement, comme la superposition d'un verre rouge sur un autre de couleur verte intercepte toute lumière.

Nous ne saurions du reste nous rendre compte des phénomènes, variés à l'infini, que ces mouvements peuvent engendrer. Notre œil, par suite de sa conformation, n'est impressionné que par un petit nombre d'entr'eux. Les sons que nous sommes capables de percevoir occupent neuf octaves, tandis que les couleurs visibles ne comprennent pas même un octave entier. Elles ne s'éloignent donc que fort peu les unes des autres, par rapport à la vitesse de leurs vibrations; mais les atômes sont capables d'exécuter beaucoup d'autres mouvements lumineux qui s'étendent en deça et au-delà de cet intervalle, et produisent une action énergique sur les organismes d'autres animaux. Les antennes de certains insectes reçoivent des impressions dont nous ne pouvons avoir aucune idée, tandis que ces êtres sont insensibles à celles qui affectent nos organes ; et leurs sensations commencent bien au-delà du point où cessent les nôtres. C'est ainsi que les mouvements chimiques, beaucoup plus rapides cependant que les lumineux, n'affectent pas notre nerf optique.

Les vibrations chimiques, électriques et magnétiques ne sont également que des transformations de l'énergie primordiale. Toutes résultent, pour M. Matteucci, de mouvements pouvant se substituer les uns aux autres, sans qu'il y ait jamais altération de la somme des effets auxquels ils sont équivalents; car, dit M. C. Bernard: « Une force quelconque n'est qu'une autre force transformée; et son travail dynamique a toujours une formule définie et invariable. » MM. Béclard, Regnauld, Verdet et Gavarret ont prouvé que les vibrations caloriques

Digitized by Google

peuvent se transformer, non-seulement en force purement mécanique, mais biologique. M. Joule a complété la démonstration en appliquant la théorie dynamique de la chaleur aux moteurs électro-magnétiques ainsi qu'à la physiologie végétale ; et M. Melloni l'a résumé par cet axiôme : « La somme des forces vives est constante, et perpétuellement égale à elle-même. »

Non-seulement ces mouvements résultent de la transformation d'une seule et même force ; mais ils conservent entr'eux les plus remarquables analogies. « Dans tous les effets de l'électricité, magnétisme, diamagnétisme, tension statique, courant voltaïque, écrit M. Cazin, nous observons une orientation des corps et de leurs particules qui est permanente ou temporaire, et qu'on appelle la polarité. » M. Ohm a démontré que l'électricité se conduit absolument comme la chaleur dans les phénomènes de leurs tensions ; et les lois du transport des courants nerveux ont été identifiées par MM. Gaugain, Guillemin et Marey à ceux des courants électriques. M. Tyndall a prouvé que le magnétisme altérait les ondes lumineuses, soit en les augmentant lorsque les vibrations agissaient dans le même sens, soit en les diminuant, lorsqu'il y avait interférence. Bien plus, cet illustre physicien a su convertir les rayons lumineux en rayons caloriques, en modifiant leurs vibrations, par l'entremise d'une solution d'iode dans le sulfure de carbone. L'on prétend même que nous ne sommes pas sensibles aux vibrations chimiques, parce que notre cristallin contient de l'iode. Si telle en est la cause, nous ne doutons pas que la science de l'avenir, poursuivant ces découvertes, ne parvienne à développer artificiellement de puissants foyers de lumière.

Ces vibrations diverses sont loin, d'ailleurs, d'être les seules dont les atômes associés sont perpétuellement agi-

Digitized by Google

tés. « Tous les corps de la nature, dit Clausius, sont soumis à des mouvements intérieurs très violents ; et ces mouvements se communiquent à l'éther environnant, de sorte que tout l'espace céleste est traversé par une foule de mouvements ondulatoires. » Mais, en définitive, la vibration primordiale et éternelle des atômes, modifiée de mille manières, soit par suite de la nature de leurs fédérations, soit par suite des mouvements ambiants, est le seul principe de toute action ; et l'on ramène aujourd'hui à cet cause unique les innombrables modes de la substance.

Tout phénomène est subordonné à l'existence de l'énergie primordiale qui, selon les possibilités d'être déterminées par les milieux, revêt tel ou tel caractère. La nature des associations d'atômes est donc éminemment variable ; et la diversité de ces révélations substantielles résulte de l'infinité de cette puissance. Sans le voisinage des corps célestes, les atômes qui demeurent dans l'équilibre de l'éther ne la manifesteraient que par une pulsation stérile, par une sorte de besoin d'agir ; mais, passé les limites de leur individualité, rien ne viendrait témoigner de leur présence. Si le ciel n'était peuplé d'aucune étoile, l'océan de l'espace ne serait que ténèbres. Son inaction apparente équivaudrait au néant ; et ses atômes constituants attendraient dans le repos qu'une cause fortuite donnât carrière à leurs énergies latentes.

Mais, lorsque plusieurs atômes échappent par l'association à la pondération qui les enchaîne, aucune action collective ne se produit, sans que nous puissions affirmer qu'elle consiste en un mode quelconque du mouvement éternel ; car il nous est encore une fois aussi impossible de concevoir un atôme, dépouillé des forces qui lui sont propres, que d'admettre qu'il puisse s'animer ou cesser

Digitized by Google

d'être. N'oublions pas que cette énergie indestructible est aussi réelle que la matière elle-même ; et que la force est à la matière, ce que celle-ci est à la première.

Lors donc que deux atômes passent, par l'association de l'état latent à l'état de cause active, ils engendrent un être composé dans la procréation duquel chacune de leur puissance, devenue égale à un par l'existence d'un rapport, se manifeste par l'apparition d'un produit égal à deux. L'être nouveau, bien que contingent, a néanmoins dans son individualité un pouvoir supérieur à celui qu'avaient ses deux constituants, lorsqu'ils étaient isolés; plus grand même que celui qu'ils avaient en le produisant, puisque, dès l'instant de son apparition, il est plus puissant que chacun d'eux.

Par le fait de l'association, il y a donc une élévation de puissance, contenue toutefois en principe dans les atômes générateurs. Il en résulte une progression dont la raison se conçoit, non-seulement sous le rapport mathématique ; mais en ce sens que, pour eux, il y a passage de l'état d'équilibre à la condition de causes effectives; et en ce sens que, par l'être social qui les contient, il ya un effet au moyen duquel ils ont accru leur puissance, puisqu'ils peuvent opérer ce qu'ils n'eussent pu faire isolément. L'être fédératif n'est donc pas seulement une manifestation directe de leur force virtuelle, mais un moyen de développement pour cette force, de telle sorte qu'elle s'augmente de ses effets.

Si aux deux atômes déjà réunis se joignent d'autres atômes, un nouveau progrès se réalisera ; et, dans la série de ces agglomérations successives, se trouvera la raison d'une génération de puissance, dont on ne peut fixer la limite. Ces atômes associés peuvent nécessairement transmettre, comme ceux de l'éther, l'électricité, la cha-

Digitized by Google

leur et la lumière, lorsque les combinaisons qui résultent de cette association leur permettent d'opérer des vibrations individuelles, analogues à celles qui leur sont communiquées. C'est donc par erreur que certains physiciens attribuent à l'éther contenu dans les intervalles qui séparent les molécules d'un cristal, par exemple, le passage de la lumière. Le cristal lui-même la transmet, par la vibration de ses éléments. (1)

Le progrès ne consiste pas évidemment dans une simple accumulation qui n'engendrerait que des masses plus ou moins considérables. En vertu de l'association, la variété phénoménale se réalise par l'apparition d'un corps doué de propriétés nouvelles, et différentes de celles qui appartenaient à la condition précédente des générateurs. En créant ce corps contingent, ceux-ci se sont élevés, par lui et en lui, à une puissance supérieure ; et, comme les combinaisons que peuvent former les atômes se diversifient à l'infini, il n'existe aucune limite au développement de cette puissance.

Dans l'ordre du progrès, apparaît en effet l'organisation, révélation suprême des énergies éternelles. Ce mode est nécessairement supérieur à l'agrégation et à la combinaison ; et la substance se manifeste ici par les phénomènes sensitifs et intellectuels, et par une variété qui est une véritable multiplication de la force par l'infini.

Ce que nous voulons établir est, non-seulement la réa

(1) Les atômes de l'éther occupent nécessairement l'espace relativement considérable qui sépare chacune des molécules des corps solides ; mais il serait illogique de penser qu'ils traversent ces molécules, puisqu'elles ne sont que des fédérations d'atômes identiques variées à l'infini. Les vibrations de l'éther peuvent donc se transmettre par ces fédérations, sans qu'il soit besoin d'aucun intermédiaire.

Digitized by Google

lité de la substance, mais son éternelle activité. Nous prouverons qu'elle se révèle incessamment, et qu'il suffit, pour le constater, d'étudier les phénomènes cosmiques et les actes vitaux. Les atômes, ici-bas, sont, pour la plus part, actuellement engagés dans des combinaisons plus ou moins stables ; et cependant nous citerons bon nombre de faits qui ne peuvent être expliqués que par leur action spontanée. Mais, avant de poursuivre, nous terminerons ce chapitre par quelques considérations sur ce que la science appelle encore l'inertie.

Pour nous, et nous le prouverons, l'inertie n'est que l'équilibre établi entre les forces actives, soit des atômes combinés, soit de ceux de l'éther. Les mécaniciens, qui n'ont à s'occuper que des conséquences de cette immobilité apparente, considèrent la matière comme aussi indifférente au repos qu'au mouvement. Ils imitent, en cela, les zoologistes qui, dans leurs classifications, n'ont pas davantage à chercher si la fixité des espèces ne résulte pas de la stabilité du milieu actuel. Il leur suffit que cette stabilité ne permette à l'activité de la substance qu'une latitude fort restreinte de variation.

Mais combien les ingénieurs ne sont-ils pas obligés de convenir, qu'en pratique, cette immobilité est loin d'être absolue, et que l'équilibre des forces inhérentes aux masses ne paralyse qu'en partie la puissance initiale de l'atôme ! Qui ne connaît les préoccupations que leur causent la cohésion, la dilatation et les mouvements moléculaires de certains métaux ? Il n'en est pas moins vrai qu'en théorie, l'inertie leur est nécessaire pour asseoir leurs théorèmes, comme aux géomètres le point sans dimension.

Qu'est-ce d'ailleurs que l'attraction sidérale exercée et subie par notre planète ? Ou bien cette puissance est inhé-

Digitized by Google

rente à notre globe, ou lui est communiquée du dehors. Il n'y a pas de troisième solution ; et, pour bien poser le problème, nous ne pouvons mieux faire que de citer Euler qui, dans une de ses lettres à une princesse d'Allemagne, développe ces deux hypothèses, les seules possibles, et dont l'une est nécessairement vraie.

« Les uns soutiennent, dit-il, que c'est une propriété essentielle de tous les corps de s'attirer mutuellement ; que c'est comme un penchant naturel que les corps ont les uns pour les autres, en vertu duquel, les corps s'efforcent de s'approcher mutuellement, comme s'ils étaient pourvus de quelque sentiment ou désir. Les autres regardent ce sentiment comme absurde et contraire aux principes d'une philosophie raisonnable. Ils ne nient pas le fait ; ils tombent même d'accord qu'il y a actuellement des forces qui poussent les corps les uns vers les autres, et qu'elles se trouvent dans l'éther ; de même que nous voyons qu'un corps plongé dans un fluide en peut recevoir plusieurs impressions pour le mettre en mouvement. Donc, selon les premiers, la cause de l'attraction réside dans les corps mêmes, et dans leur propre nature ; et, selon les derniers, cette cause réside hors des corps, dans le fluide subtil qui les environne. »

Arago paraît favorable à cette dernière opinion. « D'après les idées de Lesage, écrit-il dans une de ses notices scientifiques, il y aurait, dans les régions de l'espace, des corpuscules se mouvant, suivant toutes les directions possibles, et avec une excessive rapidité. Un corps unique, placé au milieu d'un pareil océan de corpuscules mobiles, resterait en repos puisqu'il serait également poussé dans tous les sens. Au contraire, deux corps devraient marcher l'un vers l'autre, car ils se feraient réciproquement écran, car leurs surfaces en regard ne seraient plus frap-

Digitized by Google

pées dans la direction de la ligne qui les joindrait, car il existerait alors des courants dont l'effet ne serait plus détruit par des courants contraires. »

Cette hypothèse n'explique pas le mouvement ellipsoïdal des planètes qui, comme chacun sait, est la résultante de la gravitation et du mouvement rectiligne des corps célestes. Aussi le grand Newton attribuait-il ces deux tendances aux propriétés éternelles des atômes. Il pensait que chacune de leurs agglomérations agissent à distance les unes sur les autres, en vertu d'une loi qui échappe à la raison, (1) mais dont les effets sont incessants; et nous croyons que cette doctrine est seule d'accord avec les faits. Oui, sans doute, les atômes de l'espace sont perpétuellement actifs; et leur puissance n'est limitée que par l'équilibre qui résulte de l'infinité de leur nombre. Lesage le reconnait d'ailleurs implicitement, puisque sans cela il n'y aurait pas de pressions réciproques. Mais nous ne voyons pas comment deux corps plongés dans cet océan sans limite, peuvent être poussés l'un contre l'autre. La partie de l'éther qui les sépare est nécessairement en équilibre comme le reste; et la puissance impulsive de l'atôme qui touche un corps, du côté d'un second corps, est identique à celle qui peut l'influencer sur l'autre face. Tout le monde connaît le poids des liquides. Ce poids est une force, une puissance pouvant être cause d'impulsion. Or, supposons deux vaisseaux sur une mer tranquille. D'après la doctrine des impulsionistes,ils devront se briser l'un contre l'autre. Ils n'en

(1) Les propriétés de la substance, en tant que cause première, resteront toujours inexplicables. Nous les acceptons comme fait, sans espérer en pénétrer les mystères ; et, nous ne comprenons pas plus l'activité indestructible de l'atôme que la loi de la gravitation.

Digitized by Google

font rien cependant, parce que les poids moléculaires de la totalité du liquide s'équilibrent mutuellement; comme les mouvements atomistiques de l'éther.

Que l'on ne dise pas que les conditions d'équilibre de forces infinies en nombre sont toutes différentes : nous ne saisirions pas l'objection. Mais, le fait fut-il vrai, ce serait bien une autre conséquence. L'impulsion, cessant d'être calculable et se précipitant des profondeurs de l'étendue, deviendrait elle-même infinie.Les lois de la pesanteur cesseraient d'être relatives; et toute chute de corps serait son anéantissement. Les astres eux-mêmes seraient réduits en poudre.

Que la force initiale soit dans la substance à l'état de corps tangibles, ou à l'état d'indépendance, qu'importe d'ailleurs? Qu'y gagnent les partisans de l'inertie? Cette puissance appartient-elle moins aux atômes ? Qu'a-t-on obtenu en la refusant à leurs combinaisons; et, puisque la force est aussi indestructible que la matière,n'est-il pas plus logique d'admettre que la première opère dans l'atôme,qu'il soit libre ou associé?

Mais dira-t-on, si les corps tangibles ne sont que des fédérations, n'est-il pas possible que l'inertie soit la conséquence de la transformation des forces nécessaires à ces fédérations, et que la combinaison et l'organisation absorbent au profit de l'effet produit toute la puissance individuelle des atômes ?

Nous répondrons d'abord que cette supposition est déjà la condamnation de la doctrine que nous combattons, puisque la première conséquence de l'inertie serait la désagrégation de l'univers; et qu'ensuite, nous voyons trop l'individualité de l'atôme se conserver intégralement dans les corps pour ne pas admettre qu'une manifestation de force, sur un point donné, doit être d'autant plus

Digitized by Google

grande qu'il y a plus grande accumulation d'atômes. C'est ici du reste que l'erreur des impulsionistes est certaine.

Si, comme nous le pensons, les corps célestes gravitent par attractions réciproques, ils doivent agir par leur masse ; et, d'un autre côté, ils ne peuvent être influencés que selon leur surface, s'ils ne se meuvent que poussés par les mouvements inhérents à l'éther. Ceci est de toute évidence. Or, les faits donnent gain de cause à la première doctrine.

M. Janet, grand partisan de l'impulsion, répond que cet argument serait décisif s'il s'agissait d'un fluide n'exerçant d'action qu'à la surface des corps ; mais que l'éther les pénètre et en remplit tout les interstices. Certainement ; mais que prétend-on donc en conclure? Si l'éther pénètre les corps entièrement, s'il les traverse de part en part, il se fera toujours équilibre à lui-même, puisque les mouvements de ses atômes ne rencontreront pas d'obstacle ; et, d'après la théorie de M. Janet, les corps devraient rester immobiles. D'un autre côté, si la partie impénétrable des corps offre à ces mouvements un écran suffisant pour expliquer l'impulsion, les corps ont beau être imprégnés d'éther,ils ne peuvent être mus, toujours d'après M. Janet, que suivant leurs surfaces. Or, comme l'astronomie nous enseigne le contraire, l'objection doit être considérée comme non avenue.

Quelle que soit d'ailleurs la solution adoptée, que l'on admette la puissance initiale dans l'atôme libre ou dans l'atôme agrégé, cette puissance lui est propre de toute éternité, et l'inertie condamnée. Le système de l'impulsion ne saurait la sauver, puisqu'en dernière analyse, l'indifférence des corps les uns envers les autres ne serait que le résultat des forces atomistiques toujours agissantes,

Digitized by Google

mais transformées. C'est pourquoi la plus part des savants ont depuis longtemps abandonné cette hypothèse ; et, si nous nous en sommes occupé , ce n'est que pour répondre à ceux qui acceptent encore, sans trop y songer, toutes les erreurs des anciens temps.

Aussi quelle n'est pas leur surprise, lorsqu'ils apperçoivent quelques associations élémentaires d'atômes se soustraire à l'équilibre résultant de fédérations plus complexes, et témoigner en partie de la puissance d'action de leurs générateurs ? Quel n'est pas leur étonnement, entichés qu'ils sont de tous les vieux systèmes, lorsque, l'œil au microscope, ils voient les cellules, qui résultent de la désagrégation d'un corps vivant, être animées d'un mouvement spontané, se grouper les unes près des autres selon les lois éternelles, et composer pièce à pièce l'être le plus élevé que comporte le milieu? L'action à distance n'est-elle pas ici évidente? Que dire de cette puissance, n'ayant d'autre limite que celle du possible ; et de ces cellules se transformant en types différents, ou bien se réunissant en une masse coordonnée, pour édifier un animal nouveau? Qu'en dire, lorsque par suite d'une modification défavorable des milieux, et l'être social devenant impossible, on le voit se disjoindre tout à coup, chaque cellule reprendre son individualité, et s'empresser vers d'autres fédérations toujours appropriées aux conditions ambiantes?

Mais, sans avoir recours au microscope, ne voit-on pas les molécules de fer être animées du mouvement de Brown; la goutte d'eau se sphéroïdaliser lorsqu'une viration calorique déterminée lui en fournit l'occasion? En présence de ces faits et de tant d'autres, les inertistes ferment yeux et oreilles, et se réfugient dans la tradition. Quelques-uns accordent bien à la matière une tendance

Digitized by Google

vers le mouvement; mais la plupart la tiennent encore pour parfaitement indifférente à l'action comme au repos.

Il n'eut guère été possible que les premiers hommes ne raisonnassent pas ainsi, à l'aspect des masses immenses qui les environnaient. La terre était pour eux établie sur des assises inébranlables; et, comme ils avaient conscience de n'agir que volontairement, toute manifestation de puissance leur paraissait produite par une volonté occulte qui, soit temporairement, soit perpétuellement habitait les corps, les agitait et les dirigeait. Les trônes et les dominations siégèrent bientôt dans les astres; et les corps ainsi que les éléments eurent leurs âmes ou leurs génies. Tout s'anima d'une existence étrangère; et, comme certaines forces naturelles étaient favorables à ces candides observateurs, et certaines autres préjudiciables, ils attribuèrent à ces phénomènes des causes sciemment bonnes ou mauvaises.

Aussi voyons-nous les hommes s'incliner et trembler, demandant aux unes aide et protection, aux autres grâce et pardon. Ils s'adressaient plus particulièrement aux esprits jaloux dont ils craignaient les faveurs presqu'autant que la colère: et toutes les calamités leur étaient un témoignage de l'irritation des dieux.

La régularité des phénomènes généraux diminua peu à peu le nombre de ces volontés capricieuses; et l'esprit humain n'admit plus que deux génies supérieurs, tantôt égaux en influence, tantôt subordonnés l'un à l'autre, et résumant le bien ou le mal, dans leur entité surnaturelle. Mais, avec les siècles, ces puissances occultes firent place aux forces nécessaires de la substance; et la raison, guidée par la science, conduisit l'homme, d'un pas lent mais certain, à la connaissance de l'univers.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES MINÉRAUX.

Nous venons de voir que les corps solides sont engendrés par la fixité de certaines associations d'atômes, et par l'harmonie vibratoire de leurs molécules, insaisissables par nos instruments. Il en résulte une immobilité apparente que l'on appelle inertie ; mais les mouvements particuliers à chaque espèce minérale n'en existent pas moins dans l'essence même des corps. Une science complète a été fondée sur ces principes ; et l'homœopathie assure que, plus les particules constituantes des médicaments sont isolées, plus les vibrations propres à leur composition sont puissantes ; et que les mouvements qu'elles transmettent n'en sont que plus énergiques.

Les phénomènes de l'acoustique détruisent entièrement la répugnance que certains esprits pourraient éprouver à admettre que les molécules minérales exécutent des mouvements sans se désagréger. En voyant particulièrement une grosse poutre, en contact avec un corps vibrant de petite dimension, subir des allongements qui atteignent un dixième de millimètre par mètre de longueur ; en présence de cette espèce de paradoxe mécanique, d'après lequel de faibles vibrations extérieures produisent des effets si considérables ; on ne peut se re-

Digitized by Google

fuser à admettre que les mouvements communiqués aux corps solides s'effectuent dans tel ou tel sens, suivant la direction normale de ceux qui sont particuliers aux molécules de ceux-ci. Le fait est attesté d'ailleurs par les figures régulières dessinées par les corps pulvérulents, lorsqu'on les projette sur des lames vibrantes.

Ces mouvements revêtent un caractère rythmé qui a, pour ainsi dire, quelque chose d'organique. M. Plateau, au moyen d'expériences fort délicates, obtient un certain nombre de figures géométriques rappelant les formes cristallines, par la seule force des énergies moléculaires livrées à elles-mêmes. Cette faculté est si bien inhérente aux molécules constituantes des corps que, lorsqu'une impulsion puissante leur est communiquée, ils obéissent dans leur désagrégation à des vibrations harmoniques. M. Magrini, ayant soumis de petites bandes d'étain à de fortes décharges électriques, remarqua que les particules métalliques dispersées se groupaient en petits filaments très fins qui entouraient le point de rupture de la bande, présentant parfois les dispositions des raies des aurores boréales. Souvent, du point de l'explosion, M. Magrini vit partir de longues traînées de couleur cuivrée qui témoignent du mouvement rectiligne particulier, comme nous le verrons plus loin, à tous les corps sphéroïdaux. Examinées au microscope, les molécules composant ces traînées manifestent leur tendance à s'organiser aussitôt libres, par des groupements circulaires et elliptiques des plus symétriques.

Lorsque rien ne modifie la réalisation d'une fédération d'atômes, il existe toujours une corrélation nécessaire entre la composition et la forme de l'ensemble. C'est ce qui a lieu dans la cristallisation, quand un corps passe de l'état liquide à l'état solide. Chaque molécule vient se

Digitized by Google

grouper d'elle-même, comme si elle obéissait à l'idée d'un plan préexistant; et nous citerons ce nouvel exemple de l'influence à distance des atômes les uns sur les autres. M. Dutrochet a fait remarquer que les deux principaux types que l'on rencontre dans l'organisation végétale et animale : le type radiaire ou rayonné et le type rameux ou vertébré, se retrouvent nettement dans certains cristaux, tels que l'étoile de neige.

Dès qu'ils peuvent manifester l'énergie qui leur est propre, les corps prennent donc certains aspects particuliers, et témoignent ainsi de l'ordre harmonique de leurs mouvements spontanés. Il suffit de les soustraire aux situations qui équilibrent leurs forces, de les désagréger par une vibration moléculaire, soit vigoureuse, soit prolongée, pour donner carrière à ces phénomènes. La chaleur suffit le plus souvent; la lumière quelquefois. Tout le monde sait que le phosphore, exposé dans le vide aux rayons solaires, devient rouge; que, soumis à la même influence, le sulfate de mercure, renfermé en vase clos, devient noir; que la cire d'Espagne blanchit; que le bismuth se teint en violet; et que certains cristaux blancs deviennent pourpres. Les iodures, les bromures, les chlorures subissent des altérations rapides.

Ces phénomènes et un grand nombre d'autres que la lumière développe dans les corps inorganiques, ainsi que dans les végétaux et les animaux, ne résultent que du surcroît d'activité communiqué à leurs molécules par les vibrations lumineuses. Cela est si vrai que nous les voyons, quand bien même leurs arrangements moléculaires n'en subissent pas de modification, conserver un certain temps le mouvement qui leur est communiqué. Le carbone, le barium, le strontium, le calcium, les sels de chaux, etc., acquièrent ainsi la propriété de devenir vi-

Digitized by Google

sibles dans l'obscurité, après avoir été exposés aux rayons solaires.

Les corps conservent donc un certain temps les vibrations lumineuses qui les ont ébranlés, après la disparition de la cause qui avait déterminé le phénomène. Cette propriété est générale sans aucun doute ; mais, par suite de l'impressionnabilité fort restreinte de notre nerf optique, l'œil ne peut la saisir que chez un certain nombre. Plusieurs n'ont même pas besoin de recevoir la radiation solaire pour devenir lumineux ; et il suffit qu'une vibration quelconque augmente celle de leurs molécules. La chaux fluatée, projetée sur une plaque rouge sombre, devient phosphorescente (1). Bien plus, lorsqu'on projette le spectre solaire sur une substance susceptible de devenir fluorescente, on le voit s'allonger du côté du violet. Les rayons obscurs, plus réfrangibles que ces derniers, deviennent alors visibles (2), et ce fait a établi définitivement la théorie des vibrations.

(1) Le phosphore est perpétuellement agité de vibrations que notre œil peut saisir. Au contact de l'air, cette substance éminemment organique se combine lentement avec l'oxigène ;et l'acide phosphoreux qui en résulte se révèle également par des mouvements lumineux.

(2) Le phénomène se produit d'une manière frappante en projetant le spectre sur un écran de papier dont une moitié est peinte avec une dissolution de sulfate de baryte. Il s'allonge sur la partie peinte, et l'on voit nettement la séparation. La même expérience se fait d'une façon plus remarquable encore. Un écran de papier est recouvert d'un dessin dont les contours sont tracés avec ce sulfate. Eclairé à la lumière ordinaire, ce dessin est invisible; mais la lumière qui a passé au travers d'un verre coloré en bleu de cobalt le fait apparaître en blanc bl uâtre sur un fond bleu sombre. Le verre bleu absorbe tous les rayons de la lumière blanche sauf les bleus; mais il laisse passer un grand nombre de rayons invisibles, les plus refrangibles, qui rendent l'image fluorescente.

Digitized by Google

La phosphorescence doit nécessairement se manifester par des lueurs de différentes teintes selon l'intensité du mouvement vibratoire que l'on provoque, soit par la friction, par la percussion, par la chaleur, ou par la simple insolation. Il y a des corps sur lesquels il suffit d'un léger frottement pour en faire jaillir une lueur plus ou moins vive ; et telles sont certaines variétés de sulfate de zinc. D'autres ont besoin d'une friction assez forte, comme le cristal de roche, la plupart des substances vitreuses, quelques marbres, etc., dont il faut souvent frotter avec force deux fragments l'un contre l'autre. Dans ces différents cas, c'est toujours une lumière blanchâtre qui se manifeste dans l'obscurité.

La percussion détermine des effets analogues, surtout chez les matières clivables. Chaque fissure devient lumineuse pendant quelques instants; et, lorsqu'on les broie dans un mortier, la masse paraît tout en feu. Le feldspath limpide est particulièrement remarquable.

La plupart des minéraux produisent des lueurs phosphorescentes par l'élévation de température. Il en est que l'on est obligé, pour développer ce phénomène, de chauffer fortement dans un creuset. D'autres ne demandent qu'une chaleur rouge sombre ; d'autres beaucoup moins. Parmi ces derniers, nous citerons la fluorine. Plusieurs variétés n'ont besoin que de la chaleur de la main ; quelques-unes exigent la température de l'eau bouillante ; le plus grand nombre la chaleur rouge sombre. Les premières ne présentent en général que des lueurs verdâtres ; les autres au contraire offrent des teintes fort variées (1).

(1) Une puissante vibration modifie les arrangements moléculaires de ces substances. Soumises à la chaleur rouge, elles perdent leurs

Digitized by Google

Tous les corps manifestent sans aucun doute les mêmes phénomènes lumineux, sous l'influence d'une vibration extérieure quelconque ; et, si notre œil ne peut les percevoir, ce n'est, encore une fois, que par suite de l'impressionnabilité fort limitée de notre nerf optique.

Nous pourrions parler de bien d'autres mouvements, tels que les transformations que subissent les groupements moléculaires, de nos essieux par exemple, lorsqu'ils sont soumis à de nombreuses secousses. Mais nous ne nous occupons ici que des actes réellement spontanés ; et nous citerons encore le camphre qui, mis en contact avec l'eau chaude, exécute un mouvement giratoire très prononcé. On a essayé de rendre compte de ce phénomène en l'attribuant à l'évaporation. Mais comment expliquer que le mouvement s'arrête instantanément, lorsque l'on verse une goutte d'huile sur la surface de l'eau? D'où provient également la décoloration presqu'immédiate que subissent les liquides colorés, lorsqu'on y projette du charbon en poudre, sinon d'une modification de leurs vibrations moléculaires ?

Toutes ou presque toutes les substances d'origine organique sont douées d'une disposition pour l'action beaucoup plus générale que les minéraux proprement dits. Un morceau de bois ne se désagrège lentement que par ce que ses molécules constituantes, grâce à un certain degré d'humidité, parviennent peu à peu à recouvrer leur indépendance. La vibration lumineuse qui en résulte témoigne de ce travail latent, et en atteste l'énergie.

couleurs naturelles, et la propriété d'être phosphorescentes aux basses températures. Lorsqu'elles sont devenues blanches par l'effet d'une forte chaleur, elles ne donnent plus que des lueurs blanchâtres, quelle que soit la température.

Digitized by Google

La friction détermine chez certains corps de puissantes vibrations électriques, plus ou moins durables. D'autres fois, se manifestent au contraire les phénomènes magnétiques. Les fers travaillés ont besoin pour entretenir leur aimantation d'être influencés par un mouvement complémentaire ; et l'on en perpétue la puissance par l'opposition des pôles contraires ; tandis que certains minerais de fer, d'une formation d'autant plus primordiale qu'elle est météorique, sont naturellement animés d'une vibration qui se révèle incessamment par les phénomènes magnétiques.

Par contre, certains corps semblent être le point de départ de mouvements chimiques dont on ne peut trouver l'explication que dans notre doctrine. Le platine combine certains gaz. L'or et l'argent en feuilles très minces, la pierre ponce, la porcelaine, le verre, le cristal de roche agissent échauffés comme l'éponge de platine. De telles énergies attestent que ces substances renferment une sorte de foyer de mouvements que nous pouvons comparer à la chaleur latente.

Parfois même l'on remarque de simples déplacements moléculaires qui résultent de l'action à distance. Le mouvement de Brown communiqué par une aiguille de fer aux particules corporelles les plus diverses n'a pas d'autre cause que cette puissance occulte qui engendre, non-seulement la gravitation universelle, mais l'ébranlement, beaucoup plus général qu'on le croit, de toute poudre impalpable. Le contact de l'eau et d'une poussière très fine donne souvent naissance à des mouvements qui ont paru spontanés à la plupart des observateurs ; et M. de Fonvielle s'étend, nous dirions presque avec complaisance, sur l'espèce de vitalité dont est douée la matière, observée à l'état de ténuité extrême. « Du moment,

Digitized by Google

dit-il, que les molécules gazeuses ont pénétré entre les filaments d'une plante fibreuse, on les voit singer les formes de la vie. Pendant nos recherches microscopiques, la lame du vèrre qui recouvre le liquide attire quelquefois de petites gouttelettes qui se déposent avec une régularité si grande que l'on croirait avoir sous les yeux un tissu végétal. » Et plus loin : « Comment admettre que cette motilité, cette espèce de libre arbitre puisse se trouver dans les fragments des pierres, des métaux eux-mêmes ? Par quel miracle expliquer que ces corps acquièrent, lorsqu'ils sont réduits en particules d'un faible diamètre, les propriétés vitales dont leur ensemble est manifestement dépourvu ? »

Rien n'est plus admirable en effet que la tendance des molécules corporelles, dont les forces indestructibles sont le plus souvent absorbées par la cohésion, à manifester leur activité propre, aussitôt que les circonstances en permettent la révélation.

Mais c'est particulièrement, lors des changements d'état, que les molécules révèlent la puissance de leur initiative. Tout le monde a remarqué que la vapeur d'eau qui se dépose sur nos vitres, se congèle suivant des lignes droites indéfinies. Le mouvement rectiligne est en effet une des conséquences fondamentales de toute association d'atomes ; et nous le constaterons chez les bolides et les comètes ; et jusque dans nos laboratoires, lorsque nous étudions les liquides à l'état sphéroïdal.

Cette activité est encore attestée par le métamorphisme géologique ; et nous y trouvons maints exemples des modifications lentes mais profondes que les substances minérales subissent dans leur structure intime. Quelle variété de formes revêtent le quarz et le feldspath, dans leur passage de l'état vitreux à l'état pierreux ! Ne voyons-

Digitized by Google

nous pas également les pierres primitivement résistantes devenir friables, et réciproquement; les substances flexibles devenir rigides ; les concrétions calcaires passer d'une texture fibreuse à une texture lamelleuse ; les incrustations siliceuses d'abord friables se transformer en un tissu fibreux? Ne sont-ce pas là des preuves certaines que, même dans les corps supposés les plus inertes, le groupement moléculaire subit d'incessantes modifications? Non-seulement ces mouvements existent, mais ils ne se produisent que parce que les atomes agrégés tendent toujours vers l'accomplissement de la plus haute manifestation phénoménale permise par le milieu où ils se trouvent.

Parfois cependant l'équilibre des corps solides est tel que leurs molécules ont besoin pour opérer ces transformations d'une impulsion étrangère. Il suffit qu'une puissante vibration calorique ou lumineuse soit communiquée à leurs atomes constituants, pour qu'ils s'affranchissent de cet équilibre, et agissent spontanément.

« Lorsqu'on a vu, écrit Beudant, les calcaires terreux ou compactes devenir cristallins, à l'approche de roches en fusion, se remplir de substances diverses qu'ils ne contiennent plus à une certaine distance, se charger de magnésie en se fendillant de toute part, et se changer en dolomie, comme ailleurs ils se changent en gypses; lorsque les argiles schisteuses, les matières arénacées, sont converties en jaspes divers, se chargent de mica, d'amphibole, et prennent les caractères du gneiss, des schistes micacés et talqueux ; peut-on trouver étonnant que la plupart des géologues actuels adoptent l'idée de changements complets opérés dans un grand nombre de dépôts de sédiments? Il n'y a pas une description de contrée où l'on ne cite expressément les passages nom-

Digitized by Google

breux des divers dépôts arénacés aux roches de cristallisation, des grauwackes schisteuses aux schistes talqueux, aux schistes micacés, et de ceux-ci aux gneiss, ou bien le passage des grés de diverses sortes aux granites et aux porphyres sur lesquels ils s'appuient. On voit les parties les plus évidemment sédimentaires passer par degrés à des masses compactes feldspathiques. Ailleurs, ces mêmes matières passent à des argiles renfermant des veines et des noyaux calcaires; et, comme c'est en approchant des roches ignées que ces métamorphoses deviennent de plus en plus marquées, il est clair que c'est à l'influence de ces dernières qu'elles sont dues. »

Ne relevant qu'un seul fait de cette longue citation, nous dirons donc que la communication de vibrations caloriques suffit, en certaines circonstances, pour transformer le calcium en magnésium. La science appelle encore corps premiers, les combinaisons qui jusqu'aujourd'hui ont résisté à toute analyse; mais ne sommes-nous pas autorisés par la connaissance de l'ammonium, et par l'étude des roches métamorphiques, à ne considérer ces corps que comme irréductibles par nos moyens actuels d'expérimentation? « La chimie de nos jours, écrit en effet M. Figuier, après avoir pendant cinquante ans considéré comme inattaquable le principe de la simplicité des métaux, incline à l'abandonner. » M. Boutigny est encore plus explicite. « On ne croit généralement plus, dit-il, à la fixité absolue des corps. »

On ne saurait admettre d'ailleurs que la nature constitua premièrement les corps appelés simples pour en former ensuite les composés. Dans la presque totalité des cas, elle ne connaît que ces derniers, et les engendra par une soudaine association d'atomes ou de molécules préalablement composées par eux. Le carbonate de chaux

Digitized by Google

par exemple apparut dès les premiers âges terrestres ; et ce n'est que par artifice que nous obtenons le calcium qui ne se montre dans la nature diversement associé que par une modification secondaire du carbonate de chaux. L'on soupçonne même aujourd'hui que les terrains les plus anciens, les gneiss, les schistes et les granites, résultent de la fusion de dépôts sédimentaires préexistants, opérée par la chaleur développée dans les couches profondes, pendant la suite des âges géologiques, par certaines actions chimiques. Quelques vagues empreintes trouvées dans le granite tendent à donner à cette doctrine toute la certitude des sciences expérimentales ; et plusieurs savants admettent aujourd'hui que les minéraux résultent tous, sauf le fer et quelques métaux météoriques, d'une organisation vitale antérieure. (1)

Nous reviendrons plus tard sur ce point ; et nous n'avons voulu jusqu'ici que bien établir que les corps sont engendrés par une substance identique à elle-même, et dont les modes divers déterminent la variété des phénomènes. Chaque espèce minérale est produite par une association déterminée d'atomes, et possède un mouvement moléculaire qui lui est absolument propre. Provenant de l'identité de vibrations spéciales, chacune d'elle doit avoir une influence considérable sur les mouvements particuliers aux molécules d'une autre nature. Lorsque deux

(1) Quelques savants Américains, ayant constaté, au moyen de l'analyse spectrale, que les divers rayons lumineux engendrent des phénomènes identiques à ceux que révèlent certaines vapeurs métalliques, en ont conclu que le soleil nous envoie des myriades de molécules de sept espèces différentes. Nous croyons plutôt que, sous certaines influences, les atomes de l'éther sont animés de mouvements analogues à ceux qu'ils possèdent dans quelques-unes de leurs associations : et nous expliquons ainsi l'apparition des météores métalliques.

Digitized by Google

corps différents sont réunis, et lorsque les mouvements sont complémentaires, il y aura donc apparition d'une combinaison matérielle fusionnant les deux premières. Or, le fait se manifeste toutes les fois que le milieu permet à ces deux mouvements de se confondre en une résultante, et de se révéler par une seule situation phénoménale.

L'énergie nouvelle varie nécessairement selon la nature des générateurs, chacun d'eux ayant une aptitude particulière qui détermine son action, et la puissance initiale de chacun d'eux étant comme absorbée au profit de la puissance collective du corps engendré. Mais, en définitive, c'est toujours la transformation du mouvement primordial des atomes qui en est le point de départ ; et il en existe autant de transformations qu'il y a d'espèces minérales différentes.

Lorsque deux corps, possèdant des vibrations analogues, bien que d'une intensité inégale, sont mis en présence, l'on comprend qu'il puisse y avoir influence réciproque. Pendant toute la durée du contact, une sorte d'équilibre tend à s'établir entre ces vibrations de même nature ; et il en résulte, d'un coté perte de mouvement, et bénéfice de l'autre.

Prenons un exemple : supposons que le mouvement propre à l'association d'atomes appelée cuivre soit plus fort que celui qui appartient à cette autre association appelée zinc ; il est évident que, si le cuivre vient à toucher le zinc, il perdra une partie de sa force vive dans la proportion de celle qu'acquerra le zinc. Celui-ci se trouvera doué d'une énergie anormale, qui se prolongera pendant toute la durée du contact, et qui pourra se représenter par le signe +, tandis que la perte du cuivre le sera par le signe —.

Digitized by Google

Ces tensions particulières, impressionnant les atomes de l'éther les plus proches, peuvent être transmises à distance, comme l'attestent les inductions électro-magnétiques, et toutes les actions sans contact. Plusieurs substances ont d'elles-mêmes la puissance d'imprimer aux corps ambiants le mouvement qui leur est spécial ; et nous avons vu que le fer était du nombre. Mais aucune d'elles ne communique à l'éther de vibrationscomparables à celles qu'engendrent certaines matières organiques, telles que les tissus nerveux et la pulpe cérébrale. Le cerveau humain particulièrement paraît être chez quelques sujets, un puissant foyer de mouvements spéciaux qui, par l'intermédiaire des atomes de l'espace, se transmettent à des cerveaux voisins, absolument comme la vibration d'une corde impressionne, grâce à l'air ambiant, une corde analogue située parfois assez loin. Tout le monde connaît l'action à distance d'une volonté énergique, ainsi que du magnétisme animal ; et, pendant les opérations réputées surnaturelles de nos modernes spirites, c'est la pensée personnelle, soit de l'opérateur,soit du patient, qui se manifeste constamment. Le phénomène n'a donc rien que de très rationnel.

En résumé, nous croyons avoir établi que les manifestations de l'activité indestructible des atomes est perpétuelle ; et nous rappellerons au lecteur les remarquables expériences de M. Grahan, sur les gaz.

La science ne les considère plus aujourd'hui que comme des masses composées d'innombrables sphéroïdes, creux,doués d'une élasticité parfaite, et se mouvant spontanément dans toutes les directions suivant la nature spéciale de chacun d'eux. Dans un vase clos, ces sphéroïdes se meuvent perpétuellement sans perte de mouvement, puisqu'il leur est inhérent. Ils pénètrent à travers

Digitized by Google

les canaux capillaires des parois, lorsqu'elles sont poreuses, et finissent par se dissiper dans l'atmosphère; mais, en même temps, l'air ou le gaz extérieur entre de la même manière, et remplace le gaz sorti. Ce mouvement incessant, accéléré par la chaleur et retardé par le froid, explique la force élastique des corpuscules gazeux, et leur réaction contre toutes les actions comprimantes.

Si les gaz séparés par une cloison poreuse sous des pressions identiques, possèdent la même densité et la même vélocité, comme l'oxide de carbone et l'azote, il y a seulement mélange, sans changement de volume. S'ils sont au contraire de densités et de vitesses différentes, la pénétration réciproque cesse d'être égale dans les deux directions. M. Grahan explique ainsi le phénomène de la respiration. Il a prouvé que l'air, traversant des couches de caoutchouc, laisse derrière lui la moitié de son azote; et il en conclut que l'oxigène est doué d'une plus grande activité moléculaire.

Cette sorte de vitalité propre au sphéroïde gazeux ne saurait donc être niée, surtout quand elle se manifeste, lorsque le même gaz se trouve à l'extérieur et à l'intérieur du vase, et par conséquent en contact avec les deux faces de la lame poreuse. M. Grahan a, d'ailleurs, établi que la durée du passage ne présente aucune relation avec le temps nécessaire à la transpiration capillaire; et il faut admettre impérieusement que la pénétration des gaz est parfaitement due à leurs mouvements moléculaires spontanés (1).

Une des plus remarquables preuves de l'activité des

(1) Les sphéroïdes de certains brouillards sont parfaitement visibles à l'œil nu ; et tout le monde a remarqué que, lorsqu'il n'existe d'ailleurs pas une haleine de vent, ils s'agitent de mouvements circulaires très caractéristiques.

Digitized by Google

agglomérations d'atomes nous est fournie par l'oxigène. Il suffit d'une influence extérieure énergique pour éveiller chez ses molécules l'énergie latente, et communiquer à leurs vibrations une puissance merveilleuse. La décomposition de l'eau par la pile, quelques décharges électriques, ou bien la présence d'une substance résultant d'une désagrégation organique et conservant comme le phosphore une vigoureuse vibration moléculaire, produisent ce résultat.

L'oxigène jouit alors au plus haut degré du pouvoir oxidant, pendant un temps encore indéterminé. A la température ordinaire, et par le simple contact, il oxide l'argent réduit en poudre; et le résultat de cette action n'est pas seulement le protoxide, mais le peroxide, que les moyens les plus puissants de la chimie suffisent à peine à produire.

Lorsque ses molécules sont animées de ce mouvement particulier, susceptible de développer les phénomènes vitaux, l'oxigène prend le nom d'ozone ; et lui seul concourt aux combinaisons végétales et animales. En temps ordinaire, sa formation et son assimilation se balancent assez exactement ; et son absence de l'atmosphère engendre certaines épidémies, caractérisées par une notable diminution de l'oxigénation du sang. Comme ce dernier, l'ozone a des réactions alcalines ; et cette motilité paraît être une des conditions essentielles de la vie. Aussi plus les organes sont-ils vitaux, plus le sang y est-il alcalin.

Fait remarquable : si l'on fait passer de l'oxigène ozonisé, préalablement desséché, dans un tube incandescent, il se dépose de l'eau dans les parties froides de l'appareil. Quelques savants en ont conclu que l'ozone contenait de l'hydrogène; mais cette hypothèse est insoutenable, car lorsque l'oxigène ozonité a engendré de

Digitized by Google

l'eau, et perdu par cette concentration de force son énergie caractéristique, on peut la lui rendre, en le faisant traverser par un certain nombre d'étincelles électriques. Cette admirable expérience est pour nous fondamentale, et nous fait assister à l'une des plus hautes révélations de la substance. Elle explique, non-seulement, ce qui est admis par la plupart des physiologistes, que l'eau se forme directement dans le sang, mais encore l'apparition cosmique des eaux primordiales.

Les matières organiques conservent, presque toutes, la vibration particulière à l'ozone. En vertu de cette puissance, la levure de bière transforme le suc de raisin; le gluten et la diastase décomposent l'amidon; les globules sanguins, la salive, la caillette, etc., agissent de même. Il n'y a pas une plante qui ne contienne une substance capable de décomposer l'eau oxigénée; et il est à noter qu'une forte vibration de nature différente, telle que la température de l'ébullition, transforme ce pouvoir appelé catalytique.

Bien plus, comme aucune force n'est jamais perdue, ces substances, engendrées par l'ozone, ont à leur tour la propriété d'ozoniser l'oxigène; et, sous l'influence des matières catalytiques que les graines contiennent, ce gaz acquiert la faculté d'agir encore comme oxidant. Toutes les semences cessent de pouvoir germer quand elles perdent cette énergie particulière à leur ferment; et, partout où il y a oxidation, il existe une de ces substances agissant spontanément, et nécessaire au développement de l'ozone et des actes vitaux. L'oxigène de l'air actuel a donc besoin pour agir d'une impulsion communiquée, tantôt par les secousses électriques, tantôt par les activités organiques encore existantes; et nous pensons qu'une puissante vibration lumineuse engendrerait le même ré-

Digitized by Google

sultat. Mais quelle ne devait pas être l'explosion phénoménale qui accompagna les premières périodes de l'existence terrestre, alors que l'air qui nous entoure possédait encore le mouvement aujourd'hui particulier à l'ozone? Comment se rendre compte d'une énergie génératrice qui devait être universelle ?

Nous savons du moins que, malgré l'équilibre, presque général sur notre planète, où se trouvent aujourd'hui les atomes associés, l'activité qui leur est inhérente se manifeste d'une façon constante, aussitôt que la possibilité d'action se présente. Nous constaterons que la tendance éternelle de la substance est de prendre la forme sphéroïdale ; et que, par le besoin même d'agir qui la poursuit, ses éléments primordiaux se réunissent en sphéroïdes dans lesquels leurs forces individuelles se confondent en une résultante. Nous verrons enfin que, dès que ces éléments peuvent se soustraire à la pondération de l'éther, apparaissent certaines agglomérations subites et spontanées qui révèlent la merveilleuse puissance de l'infini substantiel.

Digitized by Google

TROISIÈME CHAPITRE.

L'ACTION SPHÉROÏDALE.

Nous venons de dire que, dès qu'un certain nombre d'atomes peuvent s'arracher à un équilibre préexistant, ils se groupent en sphéroïdes actifs. Cet état est le commencement de toute action, le phénomène auquel tous les autres doivent être ramenés. Tantôt ce sont des bolides, tantôt des boules aqueuses ou vaporeuses, tantôt de simples cellules vivantes; mais toujours le point de départ en est l'état sphéroïdal avec ses attractions, ses répulsions, ses mouvements internes dont les transformations engendrent tous les actes ultérieurs; et l'univers ne subsiste qu'en vertu de cette loi fondamentale (1).

Quelque soit le phénomène primordial, nous le voyons animé d'un mouvement rectiligne, résultant de l'énergie développée par l'association. Un de ces corps serait-il donc unique dans l'étendue qu'il se dirigerait éternellement vers les confins de l'infini, en tournant sur lui-même par suite d'une autre nécessité primitive. Deux de ces corps existeraient-ils, qu'en vertu d'une troisième pro-

(1) Ne voulant pas surcharger cette troisième partie de trop de détails, nous renvoyons le lecteur aux recherches si intéressantes de M. Boutigny, touchant l'état sphéroïdal.

Digitized by Google

priété de la substance, ils s'attireraient mutuellement, et décriraient d'immenses circonférences, autour de leur centre commun de gravité.

Les étoiles filantes nous offrent des spectacles réguliers, à échéances fixes, tellement fixes que Newton a démontré que le nœud de l'orbite de ces apparitions est indépendant de la précession des équinoxes. Les bolides au contraire échappent à toute prévision rationnelle. Ce sont des agglomérations sphéroïdales et subites de quelques atomes de l'éther, dues à des circonstances cosmiques encore ignorées, et qui se révèlent par l'apparition de puissants foyers de mouvements. Ce sont des astres éphémères, formés spontanément par l'éternelle activité de leurs éléments constituants; et leur peu de durée provient de ce que, tombant dans l'attraction terrestre, ils sont promptement désagrégés par le choc aérien. Si le phénomène se produisait beaucoup plus loin de notre globe, et sous un volume plus considérable, nous aurions au contraire le spectacle de l'une de ces étoiles fugitives qui apparaissent tout-à-coup, pour bientôt disparaître, entraînées dans une direction inconnue; ou de l'une de ces comètes nouvelles qui se lancent en droite ligne dans l'espace, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une attraction assez puissante pour imprimer à ce mouvement le sens ellipsoïdal (1). L'état sphéroïdal des bolides est attesté, d'ailleurs, par l'isolement subit de la masse des atomes impressionnés par la même puissante vibration ; phénomène qui détermine si bien le météore que cet ébranlement ne se communique pas à une plus grande partie de la substance éthérée.

(1) Quand l'attraction est faible, les comètes décrivent une hyperbole. Dans le cas contraire, une ellipse; et elles appartiennent dès lors au système de l'astre qui s'en est emparé.

Digitized by Google

L'on ne doit pas confondre les éclairs ordinaires qui ne sont qu'une vibration passagère de quelques atomes de l'espace, sous l'influence de deux tensions électriques voisines, avec les globes de feu qui surgissent parfois du sein des nuages. La vibration est ici assez forte pour arracher un certain nombre de ces éléments primordiaux à leur équilibre ; et, dès lors, en vertu de la force indestructible qui leur est propre, ils s'associent soudainement et acquièrent par cette agglomération une pondération qui les précipite dans notre attraction.

La différence est donc considérable. Aussi Arago a-t-il eu raison de dire « Les paratonnerres les mieux établis sont insuffisants contre ces globes de feu qui semblent des agglomérations de substance pondérable. » Pourquoi, demande cet illustre savant, paraissent-ils rester un instant immobiles pour se diriger ensuite vers la terre? Parceque la course du météore ne se détermine que lorsque les atomes, après avoir vibré énergiquement quelques instants, deviennent pondérables par leur concentration.

Ces boules sont légères ; et leur élan dans l'espace n'est pas généralement fort rapide. Elles se laissent entraîner par le vent et rebondissent sur le sol, comme si elles étaient douées d'une merveilleuse élasticité. Leur état sphéroïdal, non-seulement empêche tout contact avec les corps terrestres, mais suspend à peu près complétement toute communication de leurs vibrations internes. On peut même en approcher sans éprouver aucune sensation de chaleur.

Parfois, elles éclatent et se dispersent dans l'espace, faute d'un milieu approprié à la durée de leur unité fédérative ; et nous remarquerons le même phénomène chez les infusoires, en des circonstances analogues. Elles

Digitized by Google

se divisent tout-à-coup en un grand nombre de petites boules dont les atomes constituants rentrent bientôt dans l'infini de l'éther, ou se convertissent soit en vapeur d'eau, soit en matière incandescente. Peut-être l'explosion résulte-t-elle d'une trop grande amplitude des vibrations intérieures ; et M. Boutigny explique ainsi le phénomène identique que l'on remarque dans nos coupelles de laboratoire. En vertu de la force répulsive développée par l'état sphéroïdal, jamais ces fragments ne se rapprochent; et la similitude est toujours parfaite.

Nous parlerons ici de l'opinion de quelques savants qui n'admettent plus aujourd'hui l'existence de couches d'aérolithes, circulant dans le zodiaque en nombre incalculable, ainsi que l'ont imaginé les astronomes pour expliquer les chutes périodiques. Ils pensent plutôt qu'un immense anneau de matière cosmique existe autour du soleil ; et que, sous l'influence du voisinage terrestre, cette matière se condense ça et là, et se précipite. Cet anneau serait donc constitué par la vibration particulière d'une certaine couche d'éther, par une sorte d'état génésiaque, résultant de l'action que les grands corps sidéraux exerceraient à une distance déterminée, sur les atomes ambiants.

Cette hypothèse n'a rien qui répugne à la théorie. Les atomes peuvent fort bien, avant de se précipiter dans une association pondérable, subir une vibration, qui ne les soustraie pas encore à leur isolement, mais qui pour eux est un acheminement vers une action plus déterminée. Rien ne combat l'existence de cet état rudimentaire dont les conséquences sont des agglomérations locales et multipliées, entraînées bientôt par notre globe, où elles demeurent la source féconde de transformations postérieures.

Digitized by Google

Qui connaîtra jamais les destinées de ces organisations primordiales, de ces germes, qui nous tombent de l'espace, et qui, selon la succession de nos milieux, peuvent devenir le point de départ de phénomènes nouveaux? Qui pénétrera les mystères de nos périodes géologiques, et ce que quelques doctrines anciennes contiennent de vérités?

Les corps célestes ont évidemment une grande influence sur les couches de l'éther qu'ils traversent. Quelle ne doit pas être l'action d'un astre tel que le soleil, ainsi que des mouvements tumultueux que nous observons à sa surface? Les flots de lumière et de chaleur qui nous en arrivent ne résultent-ils pas de la précipitation d'une quantité innombrable de bolides engendrés spontanément par l'éther, sous l'influence d'un foyer de mouvement aussi puissant? Que de lois encore inconnues ne nous reste-il pas à découvrir?

L'équilibre de l'éther est donc partiellement, mais perpétuellement détruit par la course incessante des astres à travers l'étendue. L'on voit souvent les vibrations du magnétisme terrestre se communiquer aux atomes qui entourent les pôles; et parfois ce mouvement est assez puissant pour égaler une vibration lumineuse. Nous assistons alors au magnifique spectacle des aurores boréales, de ses irrégularités, de ses caprices; et nous ne doutons pas que l'apparition des bolides, et peut-être même des comètes, ne soit due à des causes perturbatrices analogues.

La chaleur seule suffit souvent pour éveiller chez les atomes de l'espace une énergie qui, selon les circonstances, se traduit en mouvements lumineux. Quiconque a voyagé dans les pays méridionaux se rappelle avoir vu, longtemps après le coucher du soleil, une lueur rougeâtre

Digitized by Google

régner sur tout l'horizon. Les rayons solaires y sont complétement étrangers ; et nous devons l'attribuer au tremblement que manifestent encore les atomes de l'air et de l'éther, après une journée torride, ainsi qu'aux vibrations conservées par le sol et renvoyées dans l'espace. Nous penchons d'autant plus vers cette explication que le phénomène revêt parfois quelques-uns des caractères de l'aurore boréale (1).

Selon M. Béron : « La création se termina par la production des éléments de l'eau, qui se trouvèrent, dès le commencement, saturés de lumière et de chaleur. La masse d'eau se présenta à l'état de vapeurs brûlantes et lumineuses. » Et plus loin : « Pour la création, il a fallu : 1° L'éther ; 2° son état d'équilibre détruit ; 3° un laps de temps considérable. Il n'entre dans la création d'autres matériaux que l'éther seul, qui se trouvait répandu dans l'espace infini, où il était en équilibre. »

Le premier résultat de cet ébranlement de l'espace fut donc une énergie qui associa les atomes à l'état de vapeur d'eau lumineuse ; et cette vapeur se condensant dut s'agglomérer sous la forme sphéroïdale. La science admet aujourd'hui que le corps des comètes n'est qu'un amas d'eau offrant souvent un noyau très lumineux, entouré d'une vaste enveloppe plus ou moins dense. La partie centrale serait donc un sphéroïde aqueux animé d'un puissant mouvement vibratoire, et dont la vapeur formerait l'auréole. Mais, quelque rationnelle que soit cette hypothèse, elle ne donnerait pas l'explication de la

(1) Lorsque l'air est frémissant de vibrations caloriques et électriques, il s'anime parfois de mouvements circulaires, et engendre ces épouvantables ouragans en spirales qui ravagent des contrées entières. Ces cyclones résultent évidemment de la puissance sphéroïdale.

Digitized by Google

queue de ces phénomènes cosmiques, d'une longueur parfois immense, et dont l'existence serait impossible sans la présence dans l'espace des atomes de l'éther.

Admettre que ce soit une vapeur, visible par l'intensité de son calorique, est inadmissible ; car, dans ce cas, cette vapeur entourerait à peu près également le noyau, ou le suivrait, si la pondérabilité de cette substance gazéiforme était très faible. La queue des comètes est au contraire constamment en opposition avec le soleil. Elle suit le noyau, lorsqu'il marche vers le soleil ; tandis qu'elle le précède, quand il s'en éloigne. Or, ce phénomène prouve, de la manière la plus certaine, que cette queue n'est pas une vapeur ou un gaz appartenant à la comète, mais une simple vibration des atomes de l'éther, due à la situation phénoménale de l'astre nouveau, et dont l'intensité est plus énergique, en certaines régions de l'espace, suivant les variations de son influence.

Cet appendice si remarquable n'est pas un corps pondérable, mais une vibration communiquée aux atomes ambiants par le noyau sphéroïdal. Ainsi, quand ce phénomène est considérable, par suite du voisinage du soleil, ce n'est pas un corps réel qui se déplace, mais la vibration qui abandonne telle ou telle partie de l'océan éthéré pour imprimer l'ondulation lumineuse à d'autres atomes, et se manifester là où l'action est possible.

Un puissant ébranlement de l'éther, puis l'apparition d'un certain nombre de sphéroïdes aqueux incandescents sont donc les révélations primordiales de la substance ; et ces globes nouveaux sont animés de mouvements intérieurs dont la conséquence est l'apparition des combinaisons les plus variées. Celles-ci se déterminent aussitot que le milieu gestateur permet à l'atome de manifester sa puissance ; et les phénomènes vitaux sont les pre-

Digitized by Google

miers actes qui se réalisent à la surface de ces astres, engendrant par l'enchaînement des causes secondes, les substances minérales qui se précipitent au centre des sphéroïdes.

L'accumulation de ces fédérations d'atomes, dont les forces sont équilibrées par un mouvement vital antérieur, forme bientôt la partie solide des corps sidéraux ; et, par suite des vibrations chimiques qui résultent de son dépôt, cette masse subit des fontes et des refontes successives. Mais, lorsque toute la partie active de la surface est ainsi pondérée, les phénomènes vitaux s'arrêtent ; et l'astre suit le sillon que l'attraction lui trace dans l'espace, jusqu'à ce que la rencontre d'un globe errant ou toute autre circonstance, détruise, par une puissante secousse, l'équilibre que subissent ses atomes constituants.

Mais le commencement de toute action cosmique consistera toujours, dans l'ébranlement d'une contrée de l'éther, se manifestant par une sorte d'embrasement. Lorsqu'une cause quelconque, résultant nécessairement des lois éternelles, désagrégera, soit notre système solaire, soit notre groupe stellaire, les éléments primordiaux qui le constituent, recouvrant leur indépendance, resplendiront de même d'une lumière incréée qui annoncera aux nébuleuses voisines une immense destruction et l'aurore d'un monde nouveau.

On nous objectera que l'on ne voit pas, dans ce système, le promoteur du premier phénomène, et quelle fut la cause déterminante de cette vibration génératrice, assez puissante pour arracher un certain nombre d'atomes à la pondération qui enchaînait leurs énergies. Nous répondrons que la substance étant éternelle, il y eut éternellement des mondes réalisés ; que l'on ne peut pas plus remonter à l'origine du premier d'entr'eux qu'à la

Digitized by Google

source même de l'éternité, et que cet inconnu insondable se confond avec les mystères de toute cause première. Il suffit que ces mondes existent, pour que leur translation dans l'espace détermine des rencontres formidables qui les anéantissent et les renouvellent.

L'apparition des bolibes, des aurores boréales, et de plusieurs autres phénomènes cosmiques, atteste déjà que notre globe impressionne vivement l'éther ambiant. Mais combien ne doit pas être plus forte l'action des grands astres? Qui mesurera jamais l'étendue d'une telle énergie? Qui donc oserait limiter la puissance d'une nébuleuse entière? Tandis que quelques-unes s'obscurcissent d'autres commencent à peine leurs séries phénoménales; et l'univers gravite dans ce cycle infini qui révèle les transformations, sans commencement ni fin, de l'éternelle substance.

Quelque soit le phénomène, l'état sphéroïdal en est la forme rudimentaire; et l'univers, encore une fois, n'a pas de loi plus fondamentale. La forme sphérique est, du reste, la seule qui satisfasse à toutes les conditions d'une énergie agissant également dans tous les sens, d'une agglomération d'atomes située dans un milieu parfaitement équilibré comme l'éther (1). C'est pourquoi une masse d'huile, placée dans un mélange d'eau et d'alcool ayant sa densité, ne subit que la gravitation moléculaire de sa propre substance. Soustraite à l'attraction terrestre, elle conserve la position dans laquelle on l'a placée, et prend bientôt la forme d'une sphère. M. Boutigny a prouvé, d'ailleurs, « qu'une force attractive, s'exerçant

(1) M. Mascart a imaginé une bouteille de Leyde sphérique; et cette disposition donne à la condensation électrique une puissance bien plus considérable.

Digitized by Google

entre toutes les molécules d'un corps à l'état sphéroïdal, fait qu'il se comporte, comme s'il était réduit à un point matériel isolé. »

De leur coté les travaux récents, dus à MM. Selmi, Schweitser, Brame et Millon, ont prouvé que la forme sphérique ou utriculaire était le point de départ de tous les corps, et précédait toujours l'état cristallin ou anguleux. Nous avons dit déjà que les molécules des gaz et des vapeurs sont sphériques ; « et de cette forme, écrit M. Boutigny, naît l'association et la pénétrabilité cellulaire, origine de toute organisation (1). » Bien plus, toute molécule vibrante, toute vibration même, revêt toujours la forme sphéroïdale et en garde les propriétés. De là vient que les électricités semblables se repoussent, et ne s'attirent pour se confondre que lorsque les mouvements en sont complémentaires. Les molécules des gaz semblables ou analogues se repoussent également; et leurs masses tendent toujours à occuper un espace plus grand. Les minéraux résultent tous de molécules ayant des vibrations susceptibles de se réunir; et ce n'est pas chez ces corps équilibrés que nous devons chercher les meilleurs témoignages de l'indestructible énergie des atomes, mais chez cette fraction de la substance, actuellement si rare ici bas, où s'opèrent les actes vitaux.

(1) Lorsque deux cellules gazeuses complémentaires se rencontrent, elles s'attirent et se pénètrent. Le volume de la cellule absorbante ne change pas, mais l'épaisseur de sa paroi a été augmentée de toute la substance de la cellule absorbée. Son poids atomique et sa densité se sont élevés dans la même proportion; et ses propriétés phénoménales en sont profondément modifiées.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LE SPHÉROÏDE VIVANT.

M. Schleinden, puis M. Dutrochet, ont établi d'une manière irréfutable, que tout végétal est formé par un assemblage de vésicules juxtaposées, se déprimant plus ou moins mutuellement en grandissant dans les espaces qu'elles occupent, et prenant ainsi la forme polyèdrique. Chacune de ces vésicules ou cellules a une vie propre comme un organe clos, et une vie de relation comme partie intégrante de l'organisation générale à la fonction de laquelle son incorporation l'enchaîne. Mais cette solidarité n'éteint nécessairement pas les aptitudes individuelles de la cellule : aptitudes toujours prêtes à se manifester, quand des circonstances favorables en fournissent l'occasion. M. Turpin a en effet démontré que les cellules peuvent devenir des germes reproducteurs, et, bien qu'identiques, engendrer par association n'importe quel organe de la plante.

M. Schwann prouva que telle est également l'origine et la composition des tissus animaux. M. Gruby a démontré que les corps organiques ont tous pour point de départ une cellule typique ; et M. Virchow établit définitivement l'unité cellulaire de toute organisation, dans l'état de santé comme de maladie.

Digitized by Google

La cellule est donc la partie vivante des plantes et des animaux ; car la vie ne réside pas dans telle ou telle partie d'un embryon, mais partout au même titre et au même degré. Il est une communauté d'éléments semblables, une fédération d'abord indéfinie, où bientôt chacun d'eux adopte un rôle spécial pour la durée de l'ensemble auquel leur propre conserva tion devient subordonnée ; et l'importance de chaque organe résulte de cette spécialité.

« Un être vivant est une pluralité, écrivait Gœthe avec la pénétration du génie. Même en tant qu'individu, l'être reste une réunion d'êtres distincts qui sont égaux par la puissance, mais qui peuvent devenir inégaux par leur manifestation.... Plus la création est imparfaite, plus les parties se ressemblent ou sont égales, et plus aussi elles ressemblent à l'être total. Plus la création devient parfaite, plus les parties deviennent dissemblables. Plus les parties se ressemblent, moins elles sont subordonnées les unes aux autres. La subordination des parties dénote une création plus parfaite. »

Aussi quel n'est pas l'embarras du savant lorsqu'il lui faut bien définir ce qu'il entend par individu ? En botanique, par exemple, les uns le voyent dans la plante totale ; les seconds dans les branches ; les troisièmes dans la feuille ou le bourgeon ; les quatrièmes dans la cellule dont l'organisation est particulière à chaque type végétal. Il y a des plantes qui consistent en une cellule unique ; d'autres qui n'en sont que de simples rangées ; dans d'autres encore ces cellules se groupent en systèmes. Toutes se propagent par le développement d'une cellule bourgeonnante qui devient le point de départ d'une fédération nouvelle. Où est l'individu typique, si ce n'est la cellule ?

Digitized by Google

Une branche coupée, et placée en terre avec certaines précautions, croît et produit de nouvelles branches que l'on peut planter également. Presque tous nos saules pleureurs proviennent d'un seul arbre qui fut transporté d'Europe en Asie dans le siècle dernier, et reproduits par boutures. Feraient-ils donc partie d'un même tout? Le fraisier envoie horizontalement ses stolons qui prennent racine; et, les minces filets qui ralliaient ces nouvelles plantes à la plante mère se desséchant, isolent ces divers fraisiers, qui à leur tour en engendrent d'autres. Où est ici la limite de l'individualité?

M. Ziégler a exposé dernièrement à l'Académie ses observations sur la droséra. Les feuilles en sont munies de cils qui exudent à leur extrémité une gouttelette de glu à laquelle se prennent les insectes. Ces cils se replient alors, couvrent l'insecte comme le feraient les doigts crispés de la main; et ne se redressent qu'après quelques jours, pour suinter une nouvelle glu et attendre une nouvelle proie. Où est l'individu dans cette plante singulière?

Chez les animaux, la question n'est pas plus résoluble. Quelques-uns, simples agglomérations de cellules sans apparence de destinations organiques, se partagent en tronçons; et ces fragments continuent à vivre de la vie qui est propre à ces agglomérations; car aucun organe n'est encore nécessaire à la conservation de l'ensemble. De tels animaux ne sont, à vrai dire, que des juxtapositions ayant une certaine universalité fonctionnelle; mais où, toutes les cellules agissant d'une manière analogue, aucune n'est indispensable à la fédération. Ce n'est que plus tard, aux échelons plus élevés de l'échelle des êtres, que cette universalité d'action disparaît, et que les fonctions de chacune se déterminent.

Digitized by Google

L'animal qui sort de l'œuf des méduses subit les transformations les plus diverses. Parvenu à un certain degré de développement qui ne ressemble en rien à la mère, il se fractionne, se multiplie par scission; et chaque tronçon grandissant arrive peu à peu à présenter tous les caractères de la méduse; et, comme elle, à posséder des organes génitaux, et à pondre des œufs. Où est ici l'individu, sinon dans la cellule typique, dont ces associations successives constituent le développement fédératif? L'acanthobothrium coronatum, si bien étudié par Van-Bénéden, appartient aux vers cestoïdes. Au moment où, dans les diverses phases de son évolution organique, il paraît être le plus parfait, nous voyons plusieurs parties de son corps se détacher et vivre indépendantes. On ne peut limiter l'individualité à aucun anneau. C'est une association d'êtres comme le tœnia, le polype, et tant d'autres.

Le jeune polype paraît d'abord éminemment simple, sorte de pied végétal, qui bientôt devient un canal nutritif sans ouverture extérieure. Comme la plante, il développe des bourgeons; et chacun de ces bourgeons a une mission qu'il accomplit avec une activité propre. Les uns, semblables à des racines, s'allongent, se meuvent librement, et saisissent leurs proies qu'ils digèrent dans l'intérêt commun. D'autres servent au mouvement; d'autres encore à la propagation. Le tronc n'est rien sans les membres; et les membres ne sont rien sans le tronc. On peut les isoler, et ils vivront, mais d'une vie toute autre; car l'organisation fédérative de ces tronçons se modifiera, suivant les nécessités de cette existence indépendante pour laquelle ils ne s'étaient pas primitivement constitués. Ils vivront, parce qu'encore une fois chaque organe a une unité parfaitement distincte.

Digitized by Google

Quelques-uns même se détachent spontanément pour la reproduction, comme les spermatozoaires et les ovules chez les mammifères; mais où est ici l'individualité? Dans la fédération complète, dans l'organe ou dans la cellule?

Le lecteur remarquera cette application des cellules, identiques cependant, aux différents êtres de cette sorte de phalanstère, ayant chacun une vie propre, pouvant s'isoler, et concourant tous à la vie commune. Il est impossible de trouver un meilleur exemple des organisations diverses qu'elles adoptent spontanément pour remplir le rôle spécial qui leur est dévolu; et toutes les transformations organiques que l'on observe, dans la série zoologique, sont analogues. Elles résultent du besoin de vivre qu'éprouvent les cellules, et de la nécessité pour celles-ci de s'associer dans l'intérêt commun, selon les milieux et les lois qui résultent de leur constitution typique. Mais, encore une fois, où est l'individu?

L'amibe est une petite masse glutineuse, transparente, et d'une forme variant incessamment d'un vingtième aux deux cinquièmes d'un millimètre. Il glisse, se déforme, selon les besoins de la locomotion, passant partout, se moulant à tout, comme une goutte d'huile. Il ne possède ni bouche, ni estomac, car chacune de ses cellules constituantes conserve une existence propre et se nourrit individuellement. Il s'accole au corps dont il veut se repaître, animal ou végétal microscopique. Il se prolonge tout autour, l'emprisonne entièrement, ainsi que le ferait un estomac mobile, le désagrège et l'absorbe. Si sa proie contient quelques parties non digestibles, il l'expulse par un point quelconque de cette enveloppe stomachique, dont le déchirement se ferme et disparaît.

Nous avons donc ici une fédération de cellules conser-

Digitized by Google

vant chacune une identité absolue de fonction. L'opaline, infusoire de l'intestin de la grenouille, offre la même simplicité. Ce sont des cellules toutes semblables entre elles, remplissant une enveloppe garnie de cils vibratiles, à l'aide desquels l'animal peut se mouvoir (1). Tout ce qui entretient la vie pénètre à travers l'enveloppe, se répandant également dans toute la masse, qui bourgeonne de temps en temps ; et la cellule nouvelle, identique à celle qui l'a engendrée, devient, une fois détachée, le foyer d'une autre fédération.

Beaucoup d'animaux sont ainsi formés de substances molles et cellulaires, Après la mort, leurs éléments se dissolvent presque subitement ; et il ne reste aucune trace de leur existence. D'autres, tels que les foraminifères, ont la propriété de sécréter une sorte de coque minérale qui les entoure, les protège ; et ces carapaces, calcaires chez les uns, siliceuses ches les autres, résistant à la décomposition, contribuèrent, par leur accumulation, leur métamorphisme, et leurs actions chimiques réciproques, à constituer la partie minérale de notre globe.

Rien n'est plus remarquable que le développement de quelques-uns de ces êtres. Ce sont des sphères gélatineuses, entourées de coques criblées de trous. Une de ces petites masses est-elle formée, qu'elle accumule intérieurement les détritus solides qui résultent du mouve-

(1) Ces animaux sont donc composés de cellules également actives, également nerveuses ; et ce ne sera que plus tard, en remontant l'échelle des êtres, que nous verrons les cellules déterminer leurs fonctions. Peut être devons-nous toutefois reconnaître ici les rudiments de la spécialisation ; et plusieurs zoologistes considèrent les cils vibratiles dont ces animaux sont couverts comme formés au profit de l'ensemble, par un certain nombre de cellules appartenant à la masse commune.

Digitized by Google

ment vital de cette première fédération. Elle en constitue une enveloppe calcaire, et ne grossit plus. Sur cette boule vient s'en appliquer une seconde plus grande; puis une troisième plus grande encore; et ainsi de suite, pendant toute la durée de l'association. En vertu d'une des lois fondamentales de la substance, et qui domine tous les phénomènes cellulaires, ces sphères, engendrées par bourgeonnement, se placent sur une seule ligne, soit en cercle, soit enroulées en spirale, sur le même plan, ou comme une vis.

Les spongières sont, comme les amibes, des masses mucilagineuses, sans forme déterminée, et résultant d'un bourgeonnement pour ainsi dire général. Au lieu de se diviser par des enveloppes calcaires successives, ce sarcode se crée un point d'appui intérieur en composant, avec le détritus vital, une foule d'aiguilles amoncelées sans ordre, et qui forment une sorte de lien osseux entre toutes les parties. Malgré l'indéterminé de la forme de l'éponge, nous assistons ici aux premiers rudiments de l'organisation. On y remarque deux sortes d'ouvertures : les unes très petites, les autres beaucoup plus grandes, appelées oscules. L'eau s'introduit par les petits orifices; puis la masse mucilagineuse la rejette par les oscules, en courants assez rapides. Ces courants sont déterminés par des cils vibratiles dont les parois des canaux sont couverts. Les substances alimentaires en suspension dans l'eau sont ainsi portées dans la profondeur de la masse. Là elles s'accumulent dans des vacuoles, qui sont de même nature que les estomacs adventifs des amibes ; et le résidu est évacué par les oscules.

A certaines époques, l'eau entraîne des corps de deux espèces. Les uns ronds, jaunâtres, contiennent plusieurs corpuscules indéterminés : et les autres, semblables aux

Digitized by Google

spermatozoaires des mammifères, paraissent résulter du développement des corpuscules contenus dans les premiers. Ce sont des êtres pour ainsi dire hermaphrodites qui se déplacent à l'aide des cils dont ils sont couverts, et ressemblent parfaitement aux spores mobiles et ciliées de certaines algues. Après s'être agités quelque temps, ils se fixent aux rochers, perdent le mouvement. Des filaments bientôt solides apparaissent dans la masse; et l'éponge est constituée.

Il est impossible de classer toutes ces masses inorganiques parmi les animaux ou les végétaux. Ce sont, avons-nous dit, de simples agglomérations de cellules identiques pouvant être divisées en fragments qui continuent leur existence collective. D'autres fois, ce sont des êtres, également constitués de cellules associées, mais ayant une vie d'ensemble bien déterminée. Leur fédération devient ici beaucoup plus unitaire ; et leur aspect est absolument celui d'une végétation microscopique. Les volvox par exemple sont des globules verts, larges parfois d'un millimètre, et qui vivent exclusivement dans les eaux marécageuses. Ces boules vivantes sont formées par des milliers de petits êtres qui ont de sept à neuf dix millièmes de millimètre. Les protophyles contiennent une substance éminemment végétale, la chlorophylle. Les diatomies sont aussi de véritables cellules végétales mobiles, douées de la propriété de consolider leur enveloppe extérieure en y accumulant les reliquats de vie que rejette toute cellule. Ils se divisent en segments réguliers, composés de deux plaques siliceuses, plus ou moins concaves, et laissant entr'elles un espace occupé par une substance vivante, jaune, verdissant après la mort, et pourvue d'un mouvement circulatoire.

L'organisation commence donc par la vie animale,

Digitized by Google

aussi bien dans les cellules élémentaires que dans leurs premières fédérations ; et les deux grands règnes de la nature ne se sont vraiment déterminés que plus tard, après que la succession des milieux terrestres eut dirigé les développements cellulaires dans telle ou telle voie. « Dès ses premiers pas, écrit M. de Fonvielle, on dirait que la vie, précipitée dans une foule de directions différentes, est indécise sur le chemin qu'elle prendra.

Les études microscopiques ont jeté sur ces phénomènes les plus vives clartés. « Devant le microscope, dit encore ce savant, tout commence par prendre une forme vivante. Il y a dans la nature une telle tendance à l'organisation que l'intelligence déborde partout, et que l'inertie n'a de place nulle part. »

La substance ne possède pas la science dans le sens humain, c'est-à-dire une connaissance expérimentale et contingente ; mais elle renferme en elle-même la possibilité d'être : puissance virtuelle s'il en fût, qui se manifeste incessamment. Cette puissance et cette science étant infinies, les effets en sont infinis. Autant de situations et de milieux différents, autant de révélations différentes, atteignant toujours la plus haute réalisation ; et chacun de ces phénomènes est nécessaire, et ne peut pas plus ne pas être, qu'être autrement.

Toutes les personnes qui se sont occupées de la genèse des infusoires ont été émerveillées de l'activité intelligente de leurs cellules élémentaires qui viennent spontanément se placer là où il le faut pour constituer un corps beaucoup plus complexe. Elles se groupent comme par enchantement, selon le mode qui doit résulter de leur organisation ; et engendrent immédiatement, tant la substance paraît être poursuivie du besoin de se révéler, et avoir hâte de produire. Les diverses parties de l'être

Digitized by Google

futur se combinent à part, puis confondent leurs individualités dans l'unité finale qu'elles bâtissent par fédération; et ces évolutions sont identiques à celles que nous verrons se manifester pendant le développement embryologique. Il est impossible de les expliquer sans reconnaître à l'atome et à ses premières combinaisons une énergie active et intelligente.

Qui connaîtra jamais la puissance de ces mouvements intentionnels ? Qui posera les bornes de l'activité éternelle, et oserait dire que la graine, par exemple, cherchant dans le sol où elle est placée les éléments utiles à son développement, n'agit pas spontanément ? L'énergie personnelle des cellules ne nous est-elle pas attestée d'ailleurs par la réviviscence observée chez les rotifères ? Lorsque la dessiccation a fait disparaître les liquides nécessaires aux actes vitaux de ces êtres, sans modifier toutefois le groupement de leurs cellules constituantes, toute vie est comme suspendue. Mais il suffit de rendre à celles-ci la possibilité d'agir pour que le mouvement reparaisse spontanément; et le phénomène se produira aussitôt qu'un degré suffisant d'humidité fournira le milieu nécessaire. La vie latente ne peut donc être détruite, tant que la fédération cellulaire n'a pas été désorganisée; et elle n'était suspendue que parce qu'une des conditions de sa manifestation faisait défaut (1).

(1) L'on a remarqué que les extrémités d'une grenouille se dessèchent, lorsqu'on lie son aorte pendant cinq ou six heures : or il suffit de délier l'artère pour que la vie normale reparaisse. La queue d'un rat, complètement desséchée, et placée sous la peau d'un animal de même espèce, finit par se ranimer, et par se greffer définitivement. L'on ne peut exposer un grain de blé à une chaleur de cent degrés, sans détruire sa faculté germinatrice, car l'humidité

Digitized by Google

Quand les infusoires sont tenus assez longtemps sous le microscope pour y périr, ce qui a lieu ordinairement en quelques minutes, tout leur organisme se désagrège et se réduit en molécules invisibles. La dissémination est parfois si rapide que les débris se répandent au loin, ainsi que ceux d'un bolide qui éclate. Leurs cellules constituantes agissent donc ici comme toute association primordiale des atomes, et se lancent en ligne droite dans l'espace, par suite d'une vitalité personnelle. En temps ordinaire les microzoaires se conservent le plus souvent, soit en entier, soit en partie ; et leurs corps viennent alors augmenter l'épaisseur d'une pellicule, composée de tous les débris d'animalcules amoncelés, et qui se forme à la surface du liquide. Dans certains cas on voit l'enveloppe externe se dissoudre en quelque sorte, tandis que les estomacs seuls résistent. D'autres fois, particulièrement chez les paramécies, l'enveloppe cutanée se rompt ; et, par une ou deux larges fentes, on voit saillir une masse hyaline dans laquelle on ne distingue aucune trace organique.

« Souvent, dit toujours M. de Fonvielle, un infusoire qui parcourait tranquillement le champ du microscope, disparaît tout à coup, victime d'une explosion intérieure. Cet invisible, qui avait une existence individuelle aussi incontestable que celle de l'éléphant, se résout en poussière ! Ne dirait-on pas que sa vie consistait dans un effort constant pour maintenir ensemble ses molécules constituantes, destinées à se fuir dès que la force générale d'aggrégation se trouve supprimée ? Que sont les molé-

qu'il contient faciliterait le développement de mouvements assez rapides pour qu'il en soit désorganisé ; mais, après dessiccation, il peut impunément subir cette température.

Digitized by Google

cules vivantes qui oscillent, à côté les unes des autres, dans le voisinage de l'endroit qu'occupait l'être détruit ? »

Nous sommes conduits à nous occuper du problème si controversé des générations spontanées. Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que les milieux actuels ne permettent pas aux atomes, équilibrés dans les associations minérales, de manifester leur énergie par des phénomènes vitaux. Jamais l'eau, chimiquement pure, n'engendre la moindre cellule. Mais l'on sait que, si cette eau renferme, au contact de l'air, quelque débris végétal ou animal, elle ne tardera pas à tenir en suspension une quantité innombrable d'animalcules susceptibles de se reproduire. Les hétérogénistes admettent que cette production résulte d'une force plastique existant dans les molécules de toute substance organisée. Les panspermistes soutiennent que l'air conserve perpétuellement en suspension une immense quantité de germes de toute nature, et que l'apparition des animalcules résulte de la chute dans le liquide d'un grand nombre d'entre eux.

Les deux doctrines sont vraies, et ne sont fausses que dans ce qu'elles ont d'exclusif. Il est certain que l'air contient une foule de particules organisées, poussière sans nom comme sans forme, et le plus souvent d'origine végétale. M. Pouchet a découvert des fragments de fécule dans les recoins les plus inabordables de quelques vieux ossements, dans la caisse du tympan d'une tête de chien. Ces molécules, une fois situées dans un milieu propice, s'agitent, bourgeonnent, se recherchent, et, en vertu de l'énergie qui leur est inhérente, s'associent selon ce milieu. Nier le pouvoir de la cellule serait nier tous les phénomènes vitaux ; et le fait peut se manifester, tout aussi bien pour les cellules provenant

Digitized by Google

de l'air, que pour celles qui résultent de la désagrégation dans le liquide des corps organisés qu'il contient. Les deux opinions sont donc vraies, puisque l'une ne peut l'être que parce que l'autre l'est également ; et, loin de se contredire, elles se complètent et se prouvent mutuellement.

Ne serait-il pas insensé d'admettre que les myriades d'animalcules que l'on découvre dans les macérations, et dont on peut faire varier l'organisation à l'infini en modifiant les milieux, résultent tous d'un œuf spécial, qui attendait, depuis des siècles, l'occasion de se développer? Peut-on sérieusement professer que la nature a saturé l'atmosphère d'innombrables germes de certains champignons qu'on ne voit apparaître que dans les circonstances les plus exceptionnelles? « Un certain nombre de végétaux, écrit M. Pouchet, ne se rencontrent jamais que dans des circonstances tout à fait particulières et fort limitées ; et beaucoup affectent même un habitat tellement absolu, que leur apparition semble un défi porté aux procédés ordinaires de la reproduction. Il en est que l'on ne rencontre que sur une seule espèce d'insectes ; d'autres qui ne viennent que sur les gouttes de suif que les mineurs laissent tomber en travaillant. Y avait-il donc dans la création des sporules tout formés, dans la prévision de l'exploitation des mines à l'aide de notre vulgaire moyen d'éclairage (1)? »

(1) Ces végétations doivent être en effet toutes spéciales puis qu'elles sont engendrées par la décomposition du suif, et par une association secondaire de ses cellules constituantes devenues libres. C'est ainsi que nous voyons les champignons, qui se développent sur les racines malades des chênes, conserver l'aspect ligneux particulier à l'arbre qui les porte.

Digitized by Google

Peut-on supposer qu'il y ait partout en suspension dans l'air des spécimens de ces myriades de germes qu'il devrait nécessairement contenir pour satisfaire à l'infinie variété des exigences qui se présentent? L'isaria felina ne se développe que sur les excréments du chat; le monilia penicillus que sur ceux de la souris; l'isaria arancarum que sur les cadavres des araignées; l'onygera equina que sur les sabots de chevaux en putréfaction. Selon Schweinitz, l'isaria sphingum ne se rencontre jamais que sur certains papillons nocturnes, tandis que l'isaria crassa n'affecte que leur chrysalide, et l'isaria truncata que leur larve. Faut-il donc supposer que la nature a encombré de séminules toute l'atmosphère, pour, à un moment donné, qu'une parcelle de celles-ci envahisse le cadavre d'une chenille ou d'un papillon? On connaît un gros champignon qui ne se développe que sur la queue d'une certaine chenille. Peut-on admettre, en suivant l'hypothèse des panspermistes, que l'air a été universellement bourré des germes de ce champignon, pour qu'il en naisse un de temps en temps sur cet insecte? Il y a un cryptogame, le racodium cellare, qu'on ne rencontre que sur les futailles de nos celliers. Ou étaient ses séminules avant l'invention de celles-ci?

Les champignons n'envahissent réellement que les fédérations cellulaires en voie de décomposition. Gruithuisen, Mertens, Roth et Schrank ont remarqué des espèces particulières de conferves qui n'apparaissent que sur certains poissons, certains mollusques morts ou malades. Faudrait-il donc aussi pour elles admettre que l'immensité de l'Océan se trouve surchargée de sporules attendant pour ainsi dire leur sol au passage? Mayer a découvert des moisissures filiformes dans des produits pathologiques qui avaient envahi le poumon d'un geai. Jœger

Digitized by Google

et Heusinger ont rencontré de ces cryptogames dans les sacs aériens de plusieurs cygnes et cygognes qui avaient subi des altérations morbides. Bérard a remarqué d'autres moisissures à l'intérieur du péritoine de cadavres humains qui avaient séjourné plusieurs semaines sous l'eau. Quelques zoologistes ont également vu des cryptogames verdâtres et pulvérulents sur le péritoine de pigeons, de biches, de tortues de terre. Quelques maladies du cristallin engendrent des végétations analogues ; et le docteur Helmarecht a extrait de l'intérieur d'un œil une conferve bien développée qui avait occasionné la cécité.

Comment se rendre compte de la production de végétaux parasites dans les cavités splanchniques des grands animaux? Non-seulement l'introduction de leurs seminules est absolument impossible, mais ils n'apparaissent encore une fois que sur des surfaces déjà malades et en voie de désagrégation. Comment, par le transport des séminules à l'aide de l'air ou de l'eau, expliquerait-on la présence de ces cryptogames, que l'on rencontre soit dans la profondeur des tissus, soit dans les cavités parfaitement closes qu'offrent les organes? Nous avons tous trouvé des moisissures particulières dans l'intérieur des oranges, des citrons et des pommes, lorsque ces fruits commencent à s'altérer. On voit aussi de ces moisissures à l'intérieur des œufs, dans les cavités impénétrables de certains fromages et de quelques pains avariés. Le docteur Schacht a donné le dessin d'un champignon microscopique qui prend naissance à l'intérieur des grains de la fécule de la pomme de terre, et en perfore successivement les couches, vivant ainsi aux dépens du grain. Harting dit avoir rencontré un champignon, dans une poche accidentellement formée dans l'intérieur d'un arbre, et

Digitized by Google

recouverte d'une trentaine de zones ligneuses. Ce cryptogame était nécessairement spécial au singulier milieu où il était enveloppé, et constituait une espèce particulière du genre *Nyctomices* qui ne contient jamais de spores, et par conséquent ne peut se reproduire.

Ces altérations organiques n'engendrent pas seulement des végétations microscopiques mais souvent des animalcules analogues à ceux des macérations. Les savants du siècle dernier refusaient l'animalité aux anguillules du blé miellé. On les range aujourd'hui parmi les rotifères de Leeuwenkock. Ils sont réviviscents comme les tardigrades, les anguillules des tuiles, les gordins, les kolpodes, et comme certaines mousses et lichens.

Peut-être pensera-t-on un jour que l'ozone est déjà de substance animalisée, et l'on sait combien sa présence est nécessaire à la production des phénomènes vitaux. Peut-être découvrira-t-on que bon nombre des cellules primitives proviennent d'une organisation plus complète dès molécules de ce gaz vivant. Mais pour le moment nous devons admettre que tout développement d'infusoires ou de cryptogames est engendré par des cellules ayant précédemment appartenu à un être désagrégé. Nous ne pouvons donc appeler génération spontanée, l'association de cellules préexistantes, livrées à leur propre énergie. Ces apparitions d'animalcules éphémères nous révèlent du moins l'une des grandes évolutions de la substance. Nous les voyons dans nos milieux actuels devenir la proie d'organisations plus fortes et plus stables, et leur être assimilées par la digestion.

Toute cellule a besoin de se nourrir, non pour entretenir son activité qui est impérissable, mais parce qu'elle doit bourgeonner, par suite de la continuité de son mouvement interne, et tendre incessamment vers une plus

Digitized by Google

haute manifestation. Les éléments qui lui sont propres, ne suffisant pas à cette nécessité d'action qui est sa raison d'être, elle doit puiser dans la substance ambiante ce dont elle a besoin. Son existence toutefois ne peut être indéfinie, puisque ces mouvements engendrent, à la longue, une certaine quantité de matière, sorte de reliquat vital qui constitue bientôt le corps solide de la cellule. Trop abondante, cette minéralisation entrave la circulation des fluides celluleux ; et bientôt toute action s'arrête. La vie étant le phénomène intermédiaire entre l'atome libre et les minéraux, la cellule, soit isolée, soit associée, doit donc périr, lorsqu'elle est trop chargée de matières solides ; et la mort est ainsi le terme nécessaire de toute organisation vitale.

« La terre sur laquelle nous marchons fut jadis vivante, a dit lord Byron ; » et la géologie nous en fournit journellement les preuves évidentes. Les amas calcaires et siliceux résultent de désagrégations d'os ou de coquilles ; et, non-seulement le métamorphisme rend compte de quelques autres substances, mais la fusion après dépôt des plus anciennes couches sédimentaires peut expliquer la présence de toutes celles qui ne sont pas comme le fer d'origine cosmique.

Les rapports entre la substance vivante et son reliquat matériel sont d'ailleurs plus nombreux qu'on ne le croit généralement. Wundt a signalé l'analogie, qui existe entre les corps organisés et les cristaux, et qui lui a été révélée par la lumière polarisée. Biot avait déjà démontré que les solutions de certains sels, étant traversées par un de ces rayons, se comportent comme le cristal de roche, c'est-à-dire comme si elles tenaient en suspension des molécules produisant une rotation du plan de la lumière polarisée. Or, ce sont précisément les phénomènes que

Digitized by Google

nous présentent les liquides au sein desquels les parties solides organisées se déposent sous forme de cristaux, telles que l'albumine,la gélatine, etc.

Cette propriété, appelée Hémiédrie, particulière à bon nombre de minéraux, est à peu près générale chez ces dernières. Les tissus eux-mêmes, d'après Wundt, en sont doués au plus haut degré; et l'on ne peut admettre qu'il existe une différence essentielle entre les molécules des corps organisés et celles des minéraux. La substance tourne donc dans le cycle fatal de ses manifestations, dont l'un des termes est la production de la matière; et celle-ci ne recouvrera la puissance individuelle de ses éléments qu'en se replongeant, lors de la consommation des temps terrestres, dans l'océan de l'éther infini.

Nous avons dit que l'eau était une des associations d'atomes les plus primordiales; et, si nous ne pouvons la voir aujourd'hui passer à l'état de cellule vivante, nous ne devons pas oublier que les forces éternelles sont ici-bas à peu près équilibrées. Nous ne pouvons que constater l'énergie que possèdent encore les particules de substance active qui recouvrent les amoncellements minéraux. Les phénomènes cosmiques nous révèlent seuls le passage fugitif de quelques atomes à l'état de fédération.

Toutefois, si l'on veut bien penser qu'être vivante est le véritable épanouissement de la substance, on comprendra quelle dut être la puissance des phénomènes vitaux durant les premiers temps géologiques qui suivirent l'agglomération sphéroïdale de notre masse aqueuse. On comprendra quelle dut en être l'étendue, alors que le jeu incessant des forces éternelles n'avait pas encore engendré une minéralisation à peu près générale.

Digitized by Google

Pendant ces périodes génésiaques, l'incessante activité des atomes réalisa sans aucun doute d'innombrables formes cellulaires, ayant entre elles les plus grandes analogies, puisqu'elles apparurent sous l'influence d'un milieu presque partout identique. Par suite de leurs analogies, elles durent s'associer incessamment, et produire ainsi mille formes nouvelles dont le nombre n'était limité que par la concurrence vitale. Celles-là seules survécurent, qui d'abord résistèrent à cette concurrence, ainsi qu'aux transformations que les modifications successives du milieu devaient entraîner. Mais que de formes éphémères ! Que d'êtres avortèrent dans cet élan spontané vers leur réalisation ! Que de séries animales disparurent sans retour et dont le seul résultat fut l'apparition de substances solides qut se précipitèrent au centre du sphéroïde.

Toute situation organique est intimement rattachée à celle qui la précède et à celle qui la suit; et l'on ne remarque dans aucune opération de la nature ce manque de continuité, ces déviations par saut de l'éternelle loi des transformations, que certains docteurs ont cru pouvoir ériger en article de foi scientifique. Quelle que soit la puissance de la substance, nul mammifère ne put être engendré de toute pièce; et tout progrès dépend fatalement de ce qu'ont été les milieux, et des modifications successives qu'ils ont permis aux cellules primitives de réaliser. Avec d'autres milieux, les développements organiques étaient différents sur notre globe ; mais, dans tous les cas, la métamorphose cellulaire en eût toujours été la raison évidente et nécessaire.

En résumé, toute vie réside dans la cellule, tourbillon sphéroïdal d'atomes, doué de mouvements spéciaux. Par suite de la puissance acquise par l'association, cette

Digitized by Google

cellule engendre des bourgeons avec lesquels elle se fédéralise pour constituer des êtres collectifs, ou qui se détachent pour devenir de nouveaux centres de mouvements. L'animal provient donc de la réunion de cellules particulières à chaque espèce, qui bâtissent par des bourgeonnements successifs la fédération qui leur est nécessaire. Il résulte du développement d'organismes, d'abord indépendants, mais qui, pour durer et se reproduire, se fusionnent en un tout harmonique. Depuis le polypier jusqu'à l'homme, l'animal est engendré par une fédération de plus en plus unitaire ; et l'activité de l'ensemble n'est que la conséquence de ces forces associées.

Au fur et à mesure que nous montons dans la série des êtres, l'union se dessine davantage, et se détermine par le ralliement en un seul système de tous les centres nerveux afférents à chaque partie. L'unité qui en résulte s'affirme définitivement, lorsqu'elle devient finalement subjective dans l'esprit humain. Mais n'oublions pas que cette unité toute relative n'est que la condition de durée de nos cellules constituantes, par suite de l'organisation qui leur est particulière. Elles ne peuvent exister et se reproduire qu'en se groupant selon le type humain ; et toute l'individualité comme toute la vie de notre être réside en elles, uniquement en elles.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

EMBRYOLOGIE.

L'on admettait autrefois trois modes de reproduction. La sexuelle, la gemmiparité ou la reproduction par bourgeon, et la fissiparité ou la reproduction par scission. Mais les études microscopiques ont conduit la science à ne plus les considérer que comme les formes variées du mode primitif, le bourgeonnement.

Il opère soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des fédérations de cellules. Le volvoce sécrète en lui-même un certain nombre de globules qui par leur accumulation finissent par le déchirer et le détruire. Une fois lancés dans le liquide, ces globules grandissent, font bientôt explosion à leur tour; et les générations se succèdent avec une étrange rapidité. Dans ces étages de la vie, l'élément mâle ne s'est pas encore développé ; mais bientôt il apparaît, confondu d'abord sur le même être avec l'élément femelle ; et ces bourgeonnements parallèles ne se se manifestent souvent qu'à certaines époques déterminées.

Dans les animaux plus élevés, les sexes se séparent définitivement ; et, chez les supérieurs, les petits naissent vivants ; tandis que, chez la plupart des espèces, l'œuf apparaît avant l'entier développement de l'embryon.

Digitized by Google

Le mode de génération n'en est pas moins identique ; et la science a constaté que, chez les mâles comme chez les femelles, certaines cellules engendrent des bourgeons qui se détachent pour constituer par leur fédération l'être reproducteur.

Parfois le bourgeonnement élémentaire existe encore, lorsque déjà la génération sexuelle est développée. Pendant les premiers temps de leur existence, les pucerons se reproduisent ainsi par bourgeonnement interne; puis, après quelques-unes de ces générations gemminales, l'on voit les sexes apparaître, ces animaux bien qu'hermaphrodites donner naissance à des œufs, et de ces œufs sortir des petits capables de se reproduire par les deux modes. A cet échelon de la série des êtres, tout paraît donc confondu. Le puceron ne peut se reproduire par simple bourgeonnement que d'une façon pour ainsi dire intermittente. La substance oscille ici entre deux tendances; et ce spectacle est un des plus curieux que nous fournissent les études naturelles.

Il suffit de couper un hydre d'eau en mille morceaux pour obtenir autant d'individus semblables à l'hydre primitif; et pour que le phénomène n'eût pas lieu, il faudrait que la division s'étendît jusqu'à la cellule typique. Or, ces animaux ont déjà la reproduction sexuelle; et, de même que nous avons vu les pucerons, bien que bourgeonnant intérieurement, avoir acquis le mode de génération actuellement le plus élevé, voici des animaux dont l'unité organique n'a pas encore absorbé toutes les activités individuelles de la cellule, et qui le possèdent également. La reproduction sexuelle existait tout à l'heure parallèlement à la gemmiparité ; nous la voyons ici accompagner la fissiparité. Sieblod a reconnu cette singulière aptitude chez les helmintes; Balbiani chez les

Digitized by Google

infusoires ; et tous ces êtres conservent sans doute, non-seulement la fissiparité, mais la gemmiparité.

« On dirait, écrit M. de Fonvielle, que la nature a répandu en quelque sorte uniformément dans ces organisations primordiales toutes les facultés que nous possédons à l'état d'organes distincts. Si les facultés deviennent plus sublimes, à mesure que les espèces se transforment sous l'action constante des milieux, c'est en se concentrant dans les organes qui perdent toutes les facultés accessoires pour ne garder que celle de leur spécialité. Est-ce que, comme Darwin l'insinue, tout le corps humain n'a pas perdu la sensibilité directe à l'action de la lumière qui appartient à toute la surface de l'hydre ? Mais, en se concentrant dans la fibre des nerfs de l'œil, dans la substance cérébrale des tubercules quadrijumeaux, la faculté de la vision est devenue bien autrement parfaite. L'œil réticulé a abouti, par suite du travail incessant des forces organisatrices du monde, au globe admirable, merveilleux, qui est abrité dans chacun de nos orbites ! »

Au plus haut de l'échelle, les animaux n'engendrent plus de bourgeons propres à la reproduction que dans un organe spécial, appelé ovaire chez la femelle et testicule chez le mâle. Lors donc que les cellules constituantes de ces êtres consacrent leur énergie individuelle à l'harmonie de la fédération à laquelle elles appartiennent, la plupart perdent la faculté génératrice, excepté quelques unes qui se consacrent d'une façon toute spéciale, à cette mission fondamentale. Il semblerait que la substance, dans sa tendance perpétuelle vers une révélation plus élevée, divise ses forces pour mieux atteindre le but ; et nous la voyons répartir entre les différents organes les fonctions vitales nécessaires à la

Digitized by Google

conservation de l'ensemble. Mais, pour bien faire comprendre les admirables secrets de ces lois éternelles, il nous faut suivre pas à pas les phénomènes qui se manifestent lors de l'apparition des infusoires.

Nous avons vu que leur genèse, dans les liquides contenant des substances organiques, est toujours précédée de la désagrégation de ces substances dont les cellules deviennent libres. Après le dégagement de quelques gaz, il se forme à la surface du liquide où l'on expérimente une pellicule que le microscope distingue à peine, et qui bientôt devient assez homogène. Cette membrane est évidemment constituée par l'accumulation d'un certain nombre de ces cellules, auxquelles viennent s'ajouter les cadavres d'animalcules de l'ordre le plus infime que plusieurs d'entr'elles avaient formés par fédération spontanée. D'autres animalcules sont bientôt engendrés par les premiers rudiments de cette pellicule à laquelle on a donné le nom de proligène, parcequ'en ces circonstances elle joue le rôle d'un véritable ovaire.

Au fur et à mesure que cette pellicule se développe, les êtres qu'elle engendre deviennent plus importants ; et leurs cadavres, venant tour à tour augmenter son épaisseur, lui communiquent ainsi une énergie capable de produire des ovules d'une organisation de plus en plus élevée.

Les animalcules, dus à l'activité des cellules rendues libres par la désagrégation des corps en macération, sont les monades, les bactériums, les vibrions; et chacun d'eux donne à la membrane un aspect particulier. Plus tard apparaissent les microzoaires vraiment engendrés par cette espèce d'ovaire. Ce sont les paramécies, les vorticelles, les kenores, les kolpodes qui contribuent après leur mort à augmenter la pseudo-membrane et à

Digitized by Google

varier son aspect. Le lecteur nous permettra de citer ici quelques-unes des observations de M. Pouchet ; car peu de phénomènes témoigneront plus efficacement de l'activité substantielle.

Aux premiers temps de la macération, les cellules devenues libres vivent à l'état de suspension. Le microscope le plus puissant ne découvre absolument rien dans les liquides qui les renferme. Ce n'est qu'après quinze ou vingt heures, si la température est propice, et si l'atmosphère contient de l'ozone ou quelqu'autre principe catalytique, que l'on voit apparaître à la surface des associations cellulaires sphériques n'ayant aucune organisation apparente. Ces corpuscules restent éloignés les uns des autres, comme si leurs cellules constituantes, une fois engagées dans un tourbillon vivant par l'action sphéroïdale, se repoussaient mutuellement. Mais bientôt, sans avoir grossi sensiblement, encore tellement petits que les plus forts grossissements ne les font apparaître que sous la forme de points à peine visibles, après avoir sans doute opéré un travail interne qui modifie profondément leurs aptitudes, ils s'agiteront ; et leurs oscillations seront tout à fait différentes de celles observées par Brown dans les poussières minérales. Ils agiront librement, se placeront où ils voudront, et s'associeront les uns aux autres, selon l'énergie particulière qui résulte de leur constitution intime.

La vitalité qui leur est inhérente est telle qu'ils franchissent en peu d'instants de grands espaces comparativement à leur volume, et qu'ils traversent souvent tout le champ du microscope. Mais cette existence indépendante est de peu de durée ; et quelques heures leur suffisent pour en parcourir toutes les phases. Il leur faut, ou acquérir une vie nouvelle par la fédération, ou périr ;

Digitized by Google

et, dans ce cas, leurs cadavres concourent à la formation de la membrane proligène douée, ainsi que nous l'avons dit, d'une puissance génératrice d'autant plus grande qu'elle renferme un plus grand nombre de ces débris amoncelés.

Tous les auteurs sont d'accord sur ces points. « Chacune de ces cellules primaires, écrivait Bory de Saint-Vincent, représente une individualité jouissant d'une vie propre qu'elle peut perdre en se groupant avec d'autres cellules identiques, pour contribuer à la production d'un être plus élevé. » « Que l'on place, dit M. Dumas, un fragment de chair animale ou d'une matière analogue dans de l'eau, et que l'on abandonne le mélange à lui-même, on observera bientôt, au moyen du microscope, une foule de petits globules dans le liquide; et l'on pourra se convaincre aisément que chacun d'eux est doué d'un mouvement spontané. Le diamètre de ces petits êtres, qui paraissent propres à réaliser la haute pensée des molécules organiques de Buffon, est absolument semblable à celui des globules élémentaires qui constituent la fibre musculaire. Ils sont par conséquent aussi petits que les plus petites particules organiques qu'il nous est permis d'observer; et cependant ils jouissent d'un mouvement volontaire, ou au moins d'un mouvement spontané. »

« En continuant l'observation, ajoute ce savant expérimentateur, on aperçoit bientôt deux de ces globules vivants, s'accolant l'un à l'autre de manière à produire un être nouveau, plus gros, plus agile, et capable de mouvements mieux déterminés que ceux que l'on observe dans les simples globules. Ce composé binaire ne tarde pas à attirer à lui un troisième globule qui viendra se réunir aux précédents et se souder intimement avec eux.

Digitized by Google

Enfin un quatrième et un cinquième, et bientôt trente ou quarante se trouveront accolés, et constitueront un animal unique, doué de mouvements puissants, énergiques, et muni d'appareils locomoteurs plus ou moins compliqués; enfin un être dont l'organisation repousse au premier abord toute idée d'une génération aussi simple que celle dont on vient d'offrir l'histoire. » (1).

Lorsque les circonstances sont favorables, au lieu d'assister aux associations primaires, le micrographe voit tout à coup la surface du liquide se peupler d'une immense quantité de longs vibrions, ayant une individualité des mieux caractérisées. Ils apparaissent brusquement avec toute leur longueur, et peuvent, par suite de cette condensation cellulaire aussi subite que spontanée, se multiplier par scission. Ils se désagrègent souvent et se dissolvent tout à coup; mais ce fait que l'on considère comme général est sans aucun doute beaucoup plus fréquent sous la pression que ces êtres éprouvent pendant nos expériences qu'il ne l'est dans la nature. Nous voyons en effet bon nombre de leurs cadavres rejoindre à la surface du liquide ceux des animalcules déjà amoncelés.

Tel est, en quelques mots, le mode des générations opérées par les cellules à l'état libre, et qui ne peuvent franchir certaines limites fort restreintes. La substance paraît avoir besoin, pour l'accomplissement de son

(1) Les globules ne se groupent pas seulement parce qu'ils s'attirent, ce qui entraînerait un groupement sans fin; mais chacun d'eux se place spontanément là où le veut son organisation, et pour accomplir la loi qui en dérive. Il lui suffit d'être dans le voisinage d'un globule identique pour qu'il s'y réunisse; et cette fédération s'arrête, lorsque l'animal qui devait nécessairement résulter de la nature des cellules génératrices est constitué.

Digitized by Google

œuvre, de concentrer ses forces ; et nous passons à l'étude des évolutions bien autrement considérables qui se manifestent dans la pellicule proligène.

Lorsque les granulations de cette membrane deviennent bien apparentes, le premier indice de genèse résulte de l'influence qu'un certain nombre de ces granules exercent vis-à-vis des autres, et consiste en de petits amas qui se forment de place en place, à des distances à peu près égales. Quelques savants ont supposé que cette concentration était due à l'attraction d'une cellule centrale seule active ; mais il est certain que la vitalité réside dans la masse entière. En effet, l'être futur commence le plus souvent par déterminer sa circonférence, et se révèle, dans toute son étendue, par des granulations un peu plus serrées que dans la pellicule. Tout au tour de ce tourbillon vital existe au contraire une zone plus claire que l'on ne peut comparer qu'à celle qui délimite les nébuleuses engendrées par la substance de l'éther ; et il y a autant de ces zones, dont les limites sont encore indécises, qu'il y a d'ovules en voie de formation.

Comparons maintenant ces phénomènes avec ceux qui se manifestent dans les ovaires d'animaux pris dans toutes les classes.

L'histologie nous démontre que, chez tous, les premiers linéaments des ovules n'ont aucune adhérence avec l'appareil matériel qui les produit, et qu'ils se forment au milieu d'un liquide granuleux sécrété dans les cavités de ces appareils. Ils sont spontanément constitués par la fédération d'un certain nombre de ces granules, et restent flottants au milieu de ceux-ci pendant quelque temps. Wagner l'a fort bien remarqué chez les lapins ; et Dugès le signale chez les insectes. N'ayant donc aucune

Digitized by Google

connexion avec la membrane qui secrète le fluide où il se forme, l'ovule ne peut en être considéré comme un développement anatomique. Il apparaît d'une façon parfaitement indépendante au milieu d'un blastème ou d'une substance conjonctive en apparence tout à fait liquide; et tous les physiologistes sont d'accord sur ce point.

« Rien n'existant que des matériaux liquides, écrivent MM. Littré et Robin, on voit ces matériaux se réunir presque subitement, les uns aux autres, en une substance solide ou demi-solide. La genèse des ovules est caractérisée par ce fait que, sans dériver directement d'aucun des éléments qui les entourent, ils apparaissent de toutes pièces par générations nouvelles à l'aide du blastème fourni par ces derniers. » En d'autres termes, les cellules typiques, engendrées par bourgeonnement et détachées des membranes de l'ovaire, agissent librement dans le liquide qui les tient en suspension; et l'ovule provient de leur fédération spontanée. L'unité vitale est la conséquence nécessaire de cette fédération; et l'organisation particulière du nouvel être résulte de celle des cellules qui l'ont constitué.

Si la production d'un ovule dans la génération des mammifères est indépendante de la mère, et dérive de l'activité personnelle des granules flottants dans le liquide secrété par l'ovaire, nous ne voyons pas pourquoi certaines macérations abondantes en cellules indépendantes n'engendreraient pas des ovules d'une organisation correspondante. L'un des premiers, M. Pouchet a comparé la la pellicule proligène à un véritable blastème, formé de cellules organiques, et, par cela même, parfaitement apte à devenir le théâtre des phénomènes génésiaques. L'analogie la plus complète existe d'ailleurs entre les deux phénomènes ; et les travaux des embryologistes l'attestent

Digitized by Google

avec la plus incontestable évidence. En suivant les magnifiques dessins de Nelson sur le développement de l'ascaris mystax, il semble que l'on assiste à l'apparition de l'un de nos ovules de laboratoire. C'est le même mode de groupements cellulaires. C'est la même nuance claire qui isole l'agglomération centrale.

Tous les savants ont signalé ce fait capital ; M. Pouchet chez l'ovule des huitres, des anadontes et des lymnées ; M. Lacaze-Duthiers chez les acéphales lamellibranches ; Koren et Danielssen chez les pectinibranches ; M. de Quatrefages chez les annélides ; et MM. Léréboullet et Dufossé chez la perche et le servan. La masse des cellules du stroma engendre toujours des ovules ovariques, absolument comme la pellicule proligène engendre des ovules inférieurs. Il se forme une enveloppe adventive appelée membrane vitelline dans le premier cas, et kiste dans le second. De part et d'autre, les molécules se groupent absolument de même, et en vertu de la même loi.

La seule différence qui existe entr'eux est que les seconds résultent de l'association de cellules ayant une organisation telle que les animalcules qu'ils engendrent ne peuvent, dans leur développement, franchir certaines limites. Les premiers, provenant de la fédération de bourgeonnements détachés d'un organisme complet, contiennent en puissance les éléments d'une constitution correspondante qui leur permet de se développer bien au delà de ces limites.

Tout effet sera éternellement contenu dans son principe ; et les bourgeons, qui appartiennent à l'unité cellulaire d'un animal, devront toujours lui être identiques, et le reproduire par association, lorsque les circonstances le permettront. La seule cause de la mo-

Digitized by Google

dification des types réside dans la transformation lente que les changements de milieux font éprouver à un animal, par suite à ses cellules constituantes, par suite encore à celles qu'il engendre par les membranes spéciales, et qui doivent constituer l'être nouveau.

Lorsque le phénomène se passe dans un ovaire le type sera donc persistant. Dans une macération, il ne peut nécessairement en être ainsi. Non-seulement l'ovule résulte ici de la composition éminemment variée de la pellicule proligène, mais encore des milieux si divers et si inconstants où le fait se produit. Ces derniers ont la plus grande influence; et c'est pourquoi des cellules, identiques cependant, ne peuvent constituer dans certaines macérations que de simples bactériums, tandisque, lorsque les circonstances sont plus favorables à l'épanouissement de leur énergie, elles formeront un être tout différent. Leur organisation tendant toujours à s'adapter aux conditions de vie qui se présentent, ce sont elles qui déterminèrent les modifications successives dont la conséquence fut l'apparition de tous les types animaux et végétaux.

Peu de temps après que s'est effectué dans la pellicule proligène le groupement des premières cellules, on voit apparaître un autre ordre de faits biologiques, indice de plus en plus évident de l'œuvre incessante qui se poursuit. Après une vingtaine d'heures, et parfois moins selon la température, le nouvel être opère sa délimitation définive. L'ovule a désormais sa forme et représente une sphère parfaitement nette, dans laquelle les cellules qui n'étaient précédemment que concentrées se sont disséminées d'une manière à peu près uniforme. Mais bientôt elles acquièrent des développements inégaux selon les organes qu'elles doivent constituer.

Digitized by Google

Comparons maintenant ces phénomènes avec ceux qui s'accomplissent dans l'ovaire normal. Coste a prouvé que la matière granuleuse, destinée à la formation d'un embryon, se sépare d'abord en segments sphéroïdaux sans structure apparente. Chacun de ces segments se convertit en vésicule, par une sorte de coagulation de sa couche superficielle; et toutes ces vésicules, d'abord indépendantes, se rangent spontanément par ordre, ainsi que les pierres d'un édifice, se nourrissent, par l'assimilation de leur contenu et du liquide ambiant, et constituent enfin, par leur assemblage volontaire, un tissu cellulaire. (1).

C'est ce réseau primitivement uniforme dans toutes ses parties qui doit, par ses transformations, accomplir l'organisation fédérative contenue en puissance dans les cellules typiques. C'est cette toile vivante qui, par un simple dédoublement de sa paroi, donnera naissance aux organes les plus complexes. Pendant un temps assez long, elle n'a ni appareil circulatoire, ni système nerveux; et pourtant elle introduit dans ses cellules closes les matériaux nécessaires à sa nutrition. Elle les dirige, à travers ses cloisons imperforées et par endosmose, vers les points où se concentre le travail de bourgeonne-

(1) Lorsqu'on observe à l'aide d'un fort grossissement une goutte d'eau à l'état sphéroïdal, et contenant une poussière impalpable, on remarque comme des segments qui se forment spontanément dans la masse. Cet effort vers l'organisation est très fugitif; mais il n'en est pas moins certain que, si le sphéroïde était situé dans certains milieux que nos moyens actuels d'expérimentation ne peuvent fixer, cette ébauche d'activité vitale ne serait pas stérile. Il n'est pas douteux que telle fut l'origine des corps stellaires; et rien n'est plus remarquable que ce phénomène primordial qui se retrouve jusque dans le développement de l'œuf embryologique.

Digitized by Google

ment ; là où elle se transforme, tantôt en surfaces absorbantes, tantôt en appareils sécrétants, ailleurs en instruments de députation, sur d'autres points en chambres pulmoniques, et en définitive en substances minérales, dernier terme de toute vie.

Bien qu'ayant sa délimitation, l'ovule semble encore adhérer par toute sa surface à l'enveloppe cellulaire dans laquelle il est né ; mais sa membrane externe ne tarde pas à se dessiner nettement, et, sous le nom de zone transparente ou de chorion, acquiert bientôt une épaisseur assez notable. Devient-elle trop compacte, l'ovule périt ; car cet enkistrement ne résulte que d'une minéralisation trop prompte, et trop active des molécules qui lui sont propres ; entravant ainsi, non-seulement les mouvements internes, mais les absorptions nutritives que les cellules constituantes de la fédération nouvelle tirent des liquides externes.

Peu de temps après que le chorion a complètement délimité l'ovule, on voit l'embryon se révéler par ses ondulations giratoires, par les pulsations du punctum salien, et enfin par tous les mouvements spontanés qui dénotent sa présence sous l'enveloppe de l'œuf. L'ondulation giratoire s'établit généralement peu à peu ; et, lorsqu'elle va se manifester, on aperçoit des espèces d'oscillations dans la masse des cellules vitellines, comme si celles-ci se cherchaient, s'orientaient, et se plaçaient là où les dirigent leurs instincts organiques. Ce n'est qu'après quelques heures d'hésitation que la masse acquiert des mouvements uniformes et parfaitement réguliers, analogues à ceux d'une sphère qui tournerait lentement sous une enveloppe transparente.

Bientôt enfin l'on aperçoit, au milieu de ce tourbillon vital, les véritables mouvements embryonnaires, irrégu-

Digitized by Google

liers, saccadés, et se révélant par des contractions générales. L'embryon semble parfois ramper contre les parois du chorion, comme pour opérer sa sortie; et, dans ces circonstances, il ressemble à ceux des animaux inférieurs qui s'échappent de leurs enveloppes, sans attendre un développement que ne comporte pas leur organisation cellulaire. Lorsque quelque microzoaire vient à toucher l'œuf, ces mouvements deviennent plus prononcés; et cette particularité les distingue nettement des ondulations giratoires dont l'harmonie est immédiatement rompue par le moindre ébranlement. Il s'agit donc ici de deux ordres de faits bien distincts. Dans le dernier cas, les cellules parfaitement indépendantes se recherchent, se groupent; et mille causes peuvent modifier la direction de leur énergie personnelle : les changements de milieux sont de ce nombre. Dans le premier au contraire, les influences extérieures, si elles ne sont pas trop violentes, ne font que favoriser les spécialisations qui s'opèrent.

Seule, l'organisation intime des cellules constituantes détermine donc l'être futur; et, ces différences étant insaisissables par le microscope, nous ne pouvons nous étonner si Kolliker considère les ovules comme absolument semblables dans toutes les espèces.

Celui des animaux inférieurs est complet, c'est-à-dire qu'il contient en lui-même toutes les forces nécessaires à son entier développement. M. Pouchet a reconnu qu'avant la segmentation du vitellus des lymnées, celui-ci était rempli d'animalcules dont l'agitation incessante rappelait celle des spermatozoaires des mammifères. Mais le plus souvent, les phénomènes génésiaques sont séparés; et la dualité des sexes résulte d'une sorte de dédoublement. Les mâles et les femelles possè-

Digitized by Google

dent chacun un organe spécial chargé d'engendrer par bourgeonnement une partie des éléments nécessaires à la constitution définitive de la cellule typique ; et, chez les hermaphrodites, les deux productions sont fournies par le même organe.

Léon Dufour n'a jamais pu découvrir les mâles du diplolepis gallœ tinctoriœ, parmi les nombreuses femelles qui s'échappaient des noix de Galles qu'il expérimentait, et qui déjà, lorsqu'elles en sortaient, avaient leurs œufs fort développés. Hartig affirme qu'il y a plus de vingt-huit espèces du genre cynips qui n'ont également point de mâles. Brongniart n'a pas trouvé davantage ceux de la limnadia gigas ; de même pour le polyphemus oculus. Aussi Suéblod, dans un mémoire sur la génération de quelques lépidoptères dont on ne connait point les mâles, pense-t-il que l'ancienne hypothèse, qui supposait que les œufs ont toujours besoin d'être fécondés pour se développer, a reçu de graves atteintes. Il existe même quelques crustacés dont on n'a jamais trouvé les mâles, et d'autres dont les femelles n'ont jamais subi les approches de ceux-ci, et qui pourtant produisent des œufs féconds.

Ces faits prouvent, jusqu'à la dernière évidence, qu'avant la séparation définitive des sexes, les deux modes de reproduction restent confondus dans certains échelons de la série zoologique. Owen appelle parthénogénèse, cette production d'œufs féconds émis par des femelles éloignées du contact d'aucun mâle ; et c'est un phénomène analogue que nous voyons se développer, dans les ovules engendrés par la pellicule de nos macérations, et qui continuent leur évolution sans aucune sorte de fécondation.

L'on comprendra maintenant ce que sont les sper-

Digitized by Google

matozoaires. Les animaux supérieurs, avons-nous dit, n'engendrent plus de cellules bourgeonnantes propres à la reproduction que dans l'ovaire et le testicule. Chez la femelle, ces cellules s'associant organisent l'ovule. Chez les mâles, elles s'associent également en un animalcule qui se met spontanément en quête de ce qui lui manque pour réaliser ses aspirations vers l'être. De même que, dans l'intérêt de leur fédération générale, les cellules se partagent les fonctions vitales et spécialement leurs énergies dans le développement d'organes spéciaux ; de même ici la faculté génératrice a éprouvé non-seulement une localisation déterminée, mais une subdivision. L'homme n'est une unité que joint à la femme ; et rien ne peut donner aux liens du mariage un caractère plus élevé. (1).

Le spermatozoaire est donc une fédération de cellules engendrées par l'organe qui nous est particulier, et dont quelques-unes s'organisent en cils vibratiles, par la nécessité de mouvement qui se manifeste dans l'animalcule. C'est un être spécial aux membranes viriles, et qui, livré à lui-même, ne peut que vivre un certain temps sans aucune modification organique. Mais, en contact avec un ovule féminin, il le pénètre, le désagrège, et lui communique ce qui lui faisait défaut : les éléments qui s'étaient concentrés chez le mâle. Par suite de cette addition complémentaire, les cellules de l'ovule acquièrent une activité plus grande, se disjoignent, se reconstituent avec

(1) Comme toute fédération, les organisations masculines et féminines étant harmoniques, il en résulte que les aptitudes cérébrales de chacune doivent ressentir profondément l'influence de leur spécialité. Aussi quelques savants prétendent-ils que le type humain ne révèle toute sa portée que par une sorte de fusion intellectuelle entre les deux sexes.

Digitized by Google

ces nouveaux éléments, et se placent spontanément, là où il est nécessaire pour la réalisation du seul être dont cette fusion comporte le développement. Mais il est évident que, pour que le phénomène puisse se produire, il faut que les cellules du spermatozoaire soient complémentaires de celles de l'ovule qu'elles envahissent, en d'autres termes, qu'elles soient engendrées par le même type organique; et toute copulation entre animaux d'espèces différentes ne peut donc être que stérile.

Il en est absolument de même dans la fécondation végétale. Si l'on fait germer un grain de pollen, c'est-à-dire si on le place dans une atmosphère chaude et humide, les cellules s'humecteront; et, l'humidité rendant possible les mouvements internes, elles agiront et bourgeonneront. La matière qui en résulte se répandra au hasard, par la seule raison qu'elle s'est développée. Mais il suffit de placer ce germe sur un stigmate correspondant pour qu'immédiatement l'action se régularise, et pour que les efforts de la masse se dirigent vers un but constant.

Le grain de pollen se déforme aussitôt, s'allonge; et il en sort comme un tube qui, s'engageant entre les parois du pistil, pénètre jusqu'à l'ovaire. L'évolution intentionnelle est ici de toute évidence. « La marche du pollen, dit M. de Fonvielle, ressemble au développement d'une graine. Seulement le milieu favorable à l'expansion du tube n'est pas la terre. Il faut le contact du pistil pour le départ et la conquête de l'ovaire pour l'arrivée. C'est dans le sein béni de cet ovaire que le pollen conduit une matière qui n'échappe pas au microscope, mais dont le rôle est inconnu. Nous savons seulement que la matière qui était dans l'ovaire, avant que le tube du pollen y pé-

Digitized by Google

nétrât, se réunit à celle qui arrive, et se confond en une même masse gélatineuse. »

Il résulte de ces faits et de mille autres (1) que tout végétal et tout animal, à part quelques espèces primitives, provient de l'union intime des cellules mâles et femelles particulières à un même type ; et cette observation nous fournit la solution d'un problème qui a souvent occupé la science. D'où provient l'influence exercée sur les produits d'une génération par un accouplement antérieur, de telle sorte que l'enfant ressemble quelque fois à l'homme qui connut sa mère autrefois, plutôt qu'à son véritable père? Pour les Arabes, une jument saillie par un âne est entachée d'un vice indélébile ; et ils la considèrent comme ne pouvant plus donner de produits purs de race. Les physiologies sont pleines de faits analogues dont l'explication ne saurait être douteuse.

Chacun sait que les ovules de la femelle ne sont fécondés qu'à l'époque parfaitement déterminée de la ponte périodique. Même à ces époques, les spermatozoaires qui les rencontrent après la copulation sont fort peu nombreux ; et beaucoup s'échappent avec la liqueur qui les tient en suspension par l'orifice naturel. Le plus grand nombre périssent après avoir erré au hasard et s'être introduits parfois jusque dans l'ovaire, et leurs cellules constituantes se désagrègent. N'est-il pas probable que ces cellules, une fois répandues dans l'organisme femelle, non-seulement se modifient selon ce nouveau milieu, mais y exercent une influence spéciale. N'est-il pas évident que celles que renferment le liquide ovarique doivent par suite subir une modification qui leur imprime quelques-uns des caractères organiques

(1) Voir la note troisième à la fin du volume.

Digitized by Google

particuliers aux cellules mâles, et que cette modification aura une influence réelle sur l'ovule qu'elles constituent périodiquement? (1)

Le phénomène doit être considérable particulièrement chez la femme qui ne saurait s'astreindre aux seuls coïts efficaces. Aussi a-t-on souvent signalé l'influence qu'aura toujours sur les seconde et troisième couches un premier commerce prolongé. « On a été si anciennement frappé, écrit P. Lucas, de la ressemblance de l'enfant à son père putatif, dans des circonstances où cette paternité semblait avoir perdu le droit d'être invoquée, qu'il courait sur ce point un adage vulgaire : *Filium ex adultera excusare matrem a culpa*. Ce qu'il faut entendre, dit Fiénus, dans ce sens que la plupart des enfants nés de l'adultère ont plus de ressemblance avec le père légal qu'avec le père réel. » Osiander et Burdach signalent les mêmes faits. « Lorsqu'après la mort du premier mari, ajoute M. Frédault, la veuve devient la femme d'un autre époux, le type des enfants qu'elle met au monde rappelle souvent le physique et le moral du premier mari, au lieu de rappeler celui du véritable père. »

Bien plus, la dissolution des spermatozoaires ne paraît pas exercer seulement son influence sur le liquide ovarique. La femme entière en est comme imprégnée, et tous les auteurs ont signalé la sorte de masculanisation

(1) Nous avons dit ue, pendant plusieurs générations successives, les femelles des pucerons pondent des œufs féconds sans avoir subi les approches d'aucun mâle. il serait possible qu'une seule copulation ait suffi pour masculaniser profondément leur organisme entier, et les rendre quelque temps hermaphrodites. Un coït nouveau serait alors nécessité par une sorte de besoin instinctif qui résulterait de l'affaiblissement de cette influence.

Digitized by Google

qui résulte chez elle de coïts fréquents. Jamais une femme et une fille de quarante ans n'auront les mêmes instincts, les mêmes idées, les mêmes aptitudes de corps et d'esprit. « La femme même très-jeune, dit M. Michelet, au bout d'un an ou deux de mariage, prend à la lèvre un léger duvet, imperceptible chez les blondes, mais très frappant chez les brunes. La voix, la démarche moins féminines, accusent aussi un état nouveau. Mais ce qui est surprenant, et ce que j'ai observé très-souvent, l'écriture change. Celle de la femme se rapproche peu à peu de celle du mari. » La femme fidèle subit donc de la part de son mari une sorte d'incarnation ; et l'on sait que le mariage régénère le tempérament de la plus part des jeunes filles chlorotiques ou étiolées.

Il est encore un autre ordre de considérations que nous ne pouvons passer sous silence. La destinée physique et intellectuelle de l'homme est liée fatalement, non-seulement à l'organisation des cellules complètes de de l'ovule fécondé, mais encore aux accidents qu'elles peuvent éprouver pendant toute la durée de leur existence indépendante. Il suffit que les mouvements giratoires, et même que les embryonnaires, subissent une perturbation quelconque, au moment où les éléments constituants du fœtus sont encore mobiles, pour qu'il en résulte une organisation défectueuse dont les funestes effets se révèleront tôt ou tard.

L'homme apporte donc en naissant le principe des dégénérescences qui doivent l'attendre à un certain moment de sa croissance. Bien que les cellules remplacent constamment leur substance, elles n'en conservent pas moins leur organisation typique, puisqu'elles ne se renouvellent que molécule par molécule ; et les nouvelles cellules, engendrées par bourgeonnement pour la cons-

Digitized by Google

truction de l'être total, demeurent par suite toujours identiques aux premières.

Qu'au sein de la mère, l'évolution embryonnaire ne s'opère donc pas suivant les règles normales, que la femme enceinte soit victime d'un accident, d'une vive commotion physique ou morale, qu'elle contracte une maladie grave ou se trouve sous l'empire d'un trouble plus ou moins long, l'enfant qu'elle mettra au monde gardera toute sa vie l'empreinte indélébile de la perturbation produite pendant la grossesse. Les lois suivies par la nature sont si fatales, jusque dans leurs aberrations, que l'on peut pour ainsi dire produire à volonté telle ou telle anomalie, en variant les conditions défavorables où l'embryon se trouve placé.

L'apparition tardive du crétinisme et des monstruosités dont le principe est typique c'est-à-dire héréditaire vient de ce qu'après sa naissance, l'homme est loin d'avoir atteint le terme de son développement organique. Chez l'enfant qui vient de naître, l'ossification du crâne n'est pas complète. Le cerveau a-t-il pris des proportions exagérées, comme chez les hydrocéphales? L'ossification est retardée. Est-il au contraire atrophié? Cette ossification est accélérée. Chez plusieurs idiots, les fontanelles n'existent plus à la naissance; et c'est la cause qui contribue le plus puissamment à arrêter l'essor de l'intelligence. Chez les singes, ces fontanelles sont plus petites que chez l'homme, et disparaissent au bout de fort peu de temps. Sur le crâne des autres animaux, c'est à peine si l'on en découvre quelques traces. Chez les nègres, l'ossification complète des sutures est beaucoup plus précoce que chez les blancs; et, tandis que ceux-ci gardent presque toutes les pièces osseuses du crâne distinctes, les quadrumanes, les nègres et plusieurs races australiennes n'atteignent

Digitized by Google

jamais la vieillesse, avant que les sutures soient complètement ossifiées. Notons encore que chez les quadrumanes et les nègres, c'est la partie antérieure qui se soude la première, et la postérieure chez les blancs.

L'homme de race inférieure atteint donc beaucoup plus vite le terme de son évolution intellectuelle. Il est comme le chimpanzé, et certaines espèces de grands singes qui ne présentent toute leur intelligence que dans la jeunesse. Ces êtres paraissent s'abêtir à un certain âge, parce que le corps continuant sa croissance ne garde plus la même proportion relative avec le cerveau, qui demeure comme emprisonné dans la charpente osseuse, tandis que les facultés de quelques blancs peuvent s'accroître pendant fort longtemps. A l'autopsie de Pascal, on a reconnu que la suture frontale était demeurée ouverte pendant toute l'enfance, et n'avait pu se refermer à raison du prodigieux développement du cerveau. Il s'était formé un calus qui avait entièrement recouvert cette suture, et que l'on sentait au doigt.

Les changements de milieux ont également une grande influence ; et l'émigration influe sur les races de la façon la plus profonde. L'on sait combien il leur est toujours difficile de quitter le sol qui les ont vu naître ; la nostalgie n'en est que le symptôme cérébral. L'homme n'étant qu'une association d'énergies qui se sont équilibrées avec le milieu où elles se trouvaient, toute modification de ce milieu le trouble dans l'essence même de son être fédératif. L'enfance en pâtit moins, car son organisation n'est pas définitivement fixée ; mais l'âge mûr en souffre cruellement. Il faut des siècles pour qu'une famille humaine, par suite de la lente transformation de ses cellules typiques, s'harmonise entièrement avec de nouvelles conditions d'existence.

Digitized by Google

Les races n'ont même pas besoin de quitter leur sol natal pour subir ces perturbations. L'habitat d'une contrée se modifie quelquefois trop promptement pour que le corps humain en puisse suivre les variations; et l'on voit apparaître une funeste disproportion entre des organes primitivement bien équilibrés. Peut-être devons-nous attribuer à cette cause le malaise physique et moral qui poursuit certaines races proches d'une transformation. Peut-être aussi devons-nous reconnaître, dans le besoin de déplacement qui, de temps à autre, les tourmente, la preuve de ce trouble latent, et des changements climatériques de leurs patries. Les invasions qui jetèrent à diverses époques l'Orient sur l'Occident n'ont sans doute pas d'autre raison; et ces peuples cherchaient instinctivement un milieu qui leur fût plus propice.

La pondération des fédérations cellulaires ne saurait donc être impunément altérée; et la conséquence en est fatalement le développement exagéré de tel organe, au détriment de tel autre. Les tempéraments lymphatiques accompagnent presque toujours un état cérébral mal équilibré; et tout le monde connaît la valeur intellectuelle de certains phthisiques.

Ces principes morbides se transmettent par la génération, et s'aggravent ou s'atténuent, suivant que ceux qui les reçoivent sont placés dans des conditions propres à en arrêter ou à en développer les effets. Un père, une mère, atteint bien que faiblement d'une de ces maladies qui épuisent l'organisme et dévastent l'économie, aura pour enfants des êtres frappés d'un mal plus profond et d'une infirmité plus incurable, s'ils restent dans le milieu qui a développé cette disposition constitutionnelle. (1) Le

(1) La seule chance de garantir les enfants, prédestinés à ces

Digitized by Google

danger des alliances entre natures identiques est donc évident, puisqu'elles sont fatalement entraînées vers l'exagération de leur principe. De là la possibilité d'une dégénérescence continue, et l'apparition des tempéraments scrofuleux, cancéreux, phthisique, etc. De là la présence chez plusieurs générations successives de certaines anomalies, telles que les déviations dorsales et les monstruosités. La grande majorité des aliénés, des idiots, des épileptiques, descend de personnes affectées de ces vices, ou chez lesquelles les centres nerveux étaient altérés.

Bien plus, les maladies se transforment et se métamorphosent. Comme elles ne constituent pas des types définis et arrêtés, puisqu'elles ne résultent que d'un défaut d'équilibre ou d'une altération de l'organisation cellulaire, leurs symptômes varient suivant les conditions sous l'influence desquelles elles se développent. La transmission d'une affection morbide ne saurait donc passer des ascendants aux enfants, en conservant toujours le même caractère. Ce dont on hérite est le principe de dégénérescence; et c'est ainsi que les scorbutiques engendrent des sourds-muets; et que les aliénés ont pour la pluspart des enfants épileptiques, paralytiques ou fous.

Qu'une maladie ait frappé nos parents peu avant le moment où ils nous transmettent la vie, nous hériterons des imperfections et des troubles auxquels ils avaient été passagèrement soumis. L'homme ivre peut ainsi donner le jour à un aliéné. Une vive émotion, un malaise

maladies héréditaires, est de les transporter dans une contrée offrant les conditions climatériques que présentait la patrie de leurs ancêtres, avant la dégénérescence.

Digitized by Google

physique, un état fiévreux, éprouvés pendant le coït, suffisent souvent pour produire chez l'enfant une perversion cérébrale.

Chaque profession exerce même une influence spéciale sur l'économie, et détermine une disposition constitutionnelle qui se perpétue par la génération. Elle tend à fatiguer tel ou tel organe, et réagit sur telle ou telle de nos fonctions. D'où il suit que les individus qui exercent de père en fils le même métier sont de plus en plus exposés à la maladie particulière à cette profession. C'est ce que l'on a observé chez les castes hindoues.

Les facultés intellectuelles se transmettent également par suite du développement qui peut résulter de l'exercice prolongé, pendant des générations, de telle ou telle subdivision de la substance cérébrale. Les aptitudes longuement et définitivement acquises par les parents se manifestent spontanément chez les enfants; et les certitudes à priori, les idées dites innées, que l'on signale chez la plupart des hommes, n'ont pas d'autre origine. A la longue une pensée toujours présente à l'esprit surexcite nécessairement certaines parties du cerveau; et la modification en est transmise par la génération. C'est ainsi que nous voyons les animaux présenter sous forme d'instinct les aptitudes qu'une éducation attentive avait développées chez leurs ascendants.

En résumé, nous avons constaté l'activité de la substance dans les phénomènes cosmiques. Nous l'avons reconnue dans la formation des êtres. Il nous reste à la retrouver dans les actes vitaux.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LES FÉDÉRATIONS CELLULAIRES.

Suivons maintenant l'embryon dans ses développements.

Avant aucune distinction organique, la masse est composée de cellules identiques et parfaitement indépendantes; mais peu à peu toutes se placent volontairement là où il est nécessaire, et dessinent une sorte d'ébauche de l'être futur. Les contours du corps d'abord, puis ceux des organes transitoires qui devront servir d'appareils fonctionnels au fœtus, et ne sont que simplement indiqués. Aucun tissu n'est encore distinct; et cependant, dans ce canevas vital, est indiqué pour ainsi dire au trait le plan de l'embryon dont l'organisation ne se réalise pas d'emblée, et ne se détermine que selon les besoins, par spécialisations parallèles.

Les cellules flottent donc primitivement dans le tourbillon qu'elles constituent, puis se groupent d'après le but à atteindre et la possibilité d'action, et révèlent bientôt toute la puissance que comporte leur organisation typique. De tous les côtés à la fois elles agissent spontanément, et se multiplient, parce que le bourgeonnement est une des lois fondamentales de leur nature.

Elles se réunissent en un tout harmonique, parce

Digitized by Google

qu'elles ne peuvent vivre qu'associées, et parce que, dès les premières époques embryonnaires, elles ont localisé les fonctions de chacune, et ne peuvent plus se reproduire avec la totalité de leurs aptitudes que par l'intermédiaire de l'être collectif qui les résume toutes en son unité. Comme chez tous les corps sphéroïdaux, l'activité qui les anime paraît opérer suivant des lignes droites; et, par suite du mouvement giratoire qui leur est propre, ces lignes se contournent en spirales, ainsi que nous l'avons signalé dans certains phénomènes cosmiques.

Ce mode de groupement a été reconnu dans toutes les plantes par MM. Braux, Schimper et Bravais. On y remarque la même régularité que dans l'ordonnance des cristaux, la même constance dans les angles des plans secteurs. Lorsque les organes sont nombreux et rapprochés, l'œil aperçoit plusieurs systèmes de spires secondaires engendrées par la spire principale; et, dans un végétal comme dans un minéral, tout est disposé suivant une loi géométrique, multiple dans ses conséquences, invariable dans l'absolu de son principe, et qui règle également le développement animal. M. Rouget a montré que la disposition en spirales entrecroisées domine dans les muscles, les artères, l'œsophage, les cavités organiques, etc. (1).

(1) Nous renvoyons ici le lecteur aux excellents articles de M. Martins sur les transformations du système radiaire, et aux considérations qui portèrent ce savant à admettre l'unité de composition dans tout le règne animal. Les radiaires n'existent plus d'ailleurs pour la science. L'oursin, par exemple, n'avait été classé dans cet ordre, si nettement affirmé par Cuvier, que parce qu'on n'avait pas observé son proto-embryon; et la doctrine ancienne qui croyait à un développement régulier autour d'un point central n'est

Digitized by Google

Les plantes et les animaux ont donc pour point de départ un seul et unique organisme qui, par la variété de ses associations avec ceux qu'il engendre par bourgeonnement, s'adapte aux milieux les plus divers. Le besoin d'être est si énergique dans la cellule vivante qu'elle modifie à l'infini ces combinaisons, afin de les approprier aux fonctions qui lui sont dévolues dans l'intérêt de l'ensemble ; et les exigences si nombreuses des genres de vie les plus exceptionnels sont satisfaites par un organe identique au fond, mais méconnaissable par la variété des formes et la diversité des usages.

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'activité incessante de la substance cellulaire, se développant en tissus fibreux, cartilagineux et osseux ; et nous renvoyons le lecteur, familiarisé avec ces sortes d'études, à la quatrième note qui accompagne ce volume. Nous passons immédiatement à un autre ordre de faits non moins concluants.

Tout le monde connaît la distinction établie par les physiologistes entre les tissus actifs et les passifs ; or rien n'est plus instructif que la propriété commune à ces derniers de pouvoir être greffés, et que la facilité avec laquelle ils se régénèrent et se transforment. Dans la greffe végétale, on opère sur un être tout entier, le bourgeon. Aussi les cellules qui le constituent peuvent elles exécuter tout le développement typique dont elles sont susceptibles. Il n'en est pas de même de la greffe animale qui ne peut avoir pour résultat que la continuation de la vie d'un certain ensemble de cellules.

pas confirmée. La forme échinoïde est en effet secondaire; et s'opère, par voie de bourgeonnement ou de blastogénèse, sur un être transitoire dont la vie est assez longue, et dont l'individualité typique est incontestable.

Digitized by Google

Une fois greffés, ces tissus perdent en effet leur connexité évolutive avec les autres éléments de la fédération unitaire à laquelle ils appartenaient, et ne peuvent donc se développer qu'au hasard du bourgeonnement cellulaire qui leur est particulier. Ils grossissent d'abord par leur propre activité, et par la juxta-position de ce bourgeonnement. Mais bientôt, ils sont entraînés dans le nouveau tourbillon vital auquel ils sont annexés, et perdent la spécialité histologique qu'ils possédaient. Ils cèdent, pour ainsi dire, à l'influence du voisinage, et opèrent en eux-mêmes une métamorphose qui les transforme en tissus analogues à ceux dans lesquels ils sont greffés. Il en résulte qu'ils ne peuvent l'être sur un corps composé de cellules d'une organisation fort dissemblable, car, dans ce cas, il leur est impossible de s'assimiler au nouveau milieu ; et il serait intéressant de tenter la plantation d'un tissu humain sur un anthropomorphe.

Les tissus actifs ne peuvent être greffés parce qu'ils ne résultent pas comme les passifs d'une simple vitalité cellulaire, mais du mouvement particulier qui depuis la période embryonnaire entraîne leurs cellules dans un tourbillon spécial, indispensable à la constitution de l'être total dont ils ont été détachés. Isolés, ils n'ont plus leur raison. Ils ne s'étaient élevés à une haute manifestation fédérative qu'aux dépens de l'individualité de leurs cellules dont les énergies étaient comme confisquées au profit d'une résultante supérieure ; et chacun sait que les tissus les plus actifs, tels que les réseaux nerveux, ont une substance cellulaire insensible. Leur vitalité n'en est pas moins prodigieuse; et M. Bilbroth a montré la singulière rapidité de la cicatrisation chez les vaisseaux et les nerfs. M. Philippeaux fit même à ce sujet une expérience des plus significatives, et qui démontre combien les

Digitized by Google

tissus actifs sont dépendants de l'ensemble auquel ils appartiennent. Mutilés, ils reconstruisent spontanément les parties manquantes et nécessaires à l'équilibre de l'animal complet. Un morceau de rate, laissé en place, reproduisit promptement une rate toute entière. Il serait difficile de citer un fait plus concluant.

Si les cellules composant ces tissus continuent de vivre après avoir été greffées, ce ne pourrait être dans tous les cas qu'en recouvrant leur individualité. M. Vulpian a planté des fragments de nerfs qui, après avoir dégénéré en tant que nerfs, ont ensuite vécu d'une façon toute fibreuse. Les tissus actifs ne peuvent donc continuer à vivre en ces circonstances que comme tissus passifs.

Les éléments actifs dérivent d'ailleurs des passifs ; et ceux-ci de la cellule embryo-plastique dont les bourgeonnements se modifient selon le siège de leur apparition. C'est ainsi que nous voyons les tissus cartilagineux et osseux se former du tissu cellulaire, et retourner à cet état selon l'endroit où ils se trouvent transplantés. Cette influence du lieu sur la spécialité histologique est particulièrement remarquable dans les diverses phases de la genèse embryonnaire : aussi le médecin considère-t-il la formation des tissus hétérologues comme le résultat, soit d'un arrêt, soit d'un excès de développement.

Lorsque, par suite d'une vitalité locale exagérée, ou de la diminution de l'énergie unitaire, les cellules constituantes d'un animal n'obéissent plus complètement aux lois qui les régissent, elles acquièrent en effet une indépendance fatale dont la conséquence est l'apparition d'êtres parasites, ayant une existence indépendante, et se nourrissant au détriment de l'individu qui, de sa

Digitized by Google

propre substance, en fournit les éléments. Elles s'associent en fédérations secondaires qui attestent jusqu'à la dernière évidence que la formation de tous les tissus et de tous les organes résulte de la vitalité qui leur est propre. Tantôt ce sont des tissus nerveux qui se développent dans un muscle ; tantôt c'est une matière analogue à la pulpe cérébrale qui apparait dans diverses parties du corps; mais sans direction, sans raison d'être, selon que la possibilité d'action donne carrière dans tel ou tel sens à l'activité cellulaire.

Le premier, Fleischmann soupçonna la vérité, et ne vit dans les tumeurs que des parties organiques qui auraient été normales, si elles s'étaient développées à la place qui leur était assignée par le plan fédératif contenu en puissance dans la cellule typique. Ce savant démontra que certains polypes des muqueuses sont les reproductions accidentelles des glandes lymphatiques. Il constata que ces formations toutes rationnelles, mais soustraites par un emplacement anormal à l'équilibration des forces vivantes, se trouvaient acquérir une existence propre d'une intensité sans frein, et engendraient ainsi des corps pathologiques. L'apparition de ces associations cellulaires là où il ne le faut pas résulte donc d'un trouble profond, d'une déviation de l'être lui-même, et doit entraîner le plus souvent une désorganisation générale suivie de mort.

Kluge alla plus loin. Il remarqua que certaines tumeurs se distinguaient par une vitalité périphérique, et les autres par une sorte d'individualité unitaire. Chez les premières, le système vasculaire, situé à la périphérie de la tumeur dont il forme l'enveloppe, donne naissance à une sécrétion interne plus ou moins active; et nous remarquerons que le système vasculaire, véritable

Digitized by Google

membrane plasmatique, agit absolument de même dans la formation du fœtus. Chez les secondes, le développement a lieu du centre à la circonférence, par suite de l'activité de la substance exsudée qui s'organise pour cette existence toute d'exception. Ces tumeurs renferment une circulation particulière, et un cœur qui peut entrer en communication endosmotique ou directe avec la circulation générale.

Les premières sont donc celles dont les éléments sont analogues à ceux du corps normal ; et, chez les secondes, ces mêmes éléments ont acquis une existence parfaitement indépendante ; mais toutes, dans leurs causes comme dans leurs effets, dépendent de l'être qui les subit et dont les lois organiques réagissent sur leur développement. En effet, les cellules de toute fédération, relevant d'un même type, ne peuvent engendrer, lorsqu'elles s'isolent accidentellement, que des associations semblables à celles qui auraient été produites, si elles étaient restées entraînées dans le tourbillon unitaire. Chez l'homme, certaines tumeurs peuvent renfermer des poils, jamais de plumes. Les oiseaux ont au contraire des tumeurs à plumes, jamais à poils ; car, dit M. Virchow : « Le type, qui régit la formation et le développement de l'organisme, régit la formation et le développement de la tumeur. »

Bien qu'appartenant encore à un être vivant, les cellules agissent donc, dans certains cas, comme à l'état libre. Nous les voyons s'associer en animalcules spéciaux ; et les parties malades environnantes ne peuvent être comparées qu'aux membranes plasmatiques de nos macérations. Il en résulte toute une série de productions particulières aux milieux où elles se sont formées, telles que les échinocoques, les acéphalocystes et les

Digitized by Google

cœnures, qui apparaissent spontanément dans l'intérieur des tumeurs. Le fait est même si fréquent que ces dernières passent toutes aujourd'hui pour être entézoairiques. (1).

Nous avons dit que les plantes et les animaux ont pour cause plastique un nombre indéterminé de cellules identiques qui s'adaptent aux fonctions les plus diverses : mais ce n'est pas tout. Le besoin d'être est si impérieux chez la substance que, lorsque les changements de milieu sont constants, les cellules opèrent en elles-mêmes des transformations organiques équivalentes; et ces transformations deviennent typiques, lorsqu'elles sont léguées par la génération d'une manière certaine.

Tout ce qui est acquis par une individualité est transmis à ses descendants qui héritent de son organisation, comme de ses imperfections physiques. Les espèces zoologiques actuelles sont donc déterminées par les modifications lentes et successives, imprimées aux cellules primitives par les milieux et les besoins nouveaux qui en résultèrent. S'il n'existait pas dans la substance une énergie sans limites, si la cellule ne contenait pas en elle-même la puissance latente nécessaire aux développements futurs, nous n'assisterions pas à la marche toujours ascendante que nous révèle la palœonthologie. Bien plus, si la cellule, créée pour vivre dans tel ou tel milieu, était fatalement liée à une organisation particu-

(1) L'exagération du travail cellulaire produit un trouble particulier qui détermine presque toujours l'apparition de ces êtres pathologiques. M. Bouly a prouvé que les chevaux surmenés peuvent être atteints de la morve. Les mauvais traitements développent également les trichines dans la chair du porc; et nous nous rappelons avoir lu, dans un vieux manuscrit italien, que les Borgia obtenaient leur célèbre poison en soumettant cet animal aux plus cruelles tortures.

Digitized by Google

lière, si la substance avait engendré du premier jet tout ce qu'elle peut et pourra produire, la plus légère altération de ce milieu entraînerait l'anéantissement de la vie; et, dès la première heure, l'univers eût été dépeuplé.

Nous savons au contraire que les organes naissent et se métamorphosent selon les conditions d'existence. Quelques-uns disparaissent; d'autres se transforment. La queue, nulle chez l'homme et les anthropomorphes, sert de pied aux kanguroos, de mains aux sarigues et aux singes américains. Le besoin d'une substance engendre même une sécrétion correspondante à ce besoin; et les fonctions remplies normalement par un organe supprimé sont exécutées pas d'autres qui n'y prennent aucune part dans l'état ordinaire. Si l'on supprime les reins de certains animaux, l'urée s'élimine par le canal intestinal; et rien n'est plus remarquable que cette sorte de suppléance. Un organe ne se caractérise donc pas par son usage, puisque le même remplit des rôles multiples et que la même fonction peut être accomplie par plusieurs, en attendant que les facultés soient nettement localisées par la transformation si lente que subissent les organismes. (1)

Le besoin modifie, non-seulement l'usage des organes, mais ces organes eux-mêmes; et beaucoup d'animaux conservent les restes d'une constitution dont la nécessité n'existe plus. Quand un type s'altère, il arrive en effet que quelques organismes, devenus inutiles, s'atrophient; mais ne disparaissent entièrement qu'après une longue suite de générations; et ces reliquats vitaux témoignent de la succession des développements zoologiques, inatta-

(1) M. Muller a prouvé que les organes d'une structure différente peuvent, par sélection naturelle, acquérir des fonctions identiques; et M. Donnel a même déterminé l'apparition d'un nouvel organe dans les poissons électiques par l'application de la dérivation.

Digitized by Google

quable aujourd'hui. Beaucoup de mammifères peuvent secouer leur peau ; et le muscle moteur existe encore chez l'homme, bien que sans usage. Il en est de même des muscles pyramidaux, si développés chez les kanguroos, dont ils ferment la poche abdominale. Les épines du pubis, également sans usage, sont fortement représentées chez ces animaux par les os marsupiaux. Le muscle plantaire grêle qui longe les jumeaux du mollet fait l'effet d'un fil de soie qui accompagnerait un cable de navire. Inutile chez l'homme, ce muscle est chez le tigre, la panthère, le léopard, etc., aussi fort que les deux jumeaux, et contribue à rendre ces carnassiers capables de bonds prodigieux.

Le casoar et l'aptérix ont des ailes, mais si petites, qu'elles ne servent absolument à rien. Chez certains reptiles, les membres avortent, et, dans l'orvet, restent cachés sous la peau. Les oiseaux sont munis d'une troisième paupière qui se meut horizontalement et défend l'œil contre l'impression trop vive de la lumière, sans intercepter complètement la vue ; or la caroncule lacrymale qui occupe l'angle interne de l'œil des mammifères est un débris de cette membrane. Dans les herbivores et certains rongeurs, le gros intestin présente un vaste repli en forme de cul de sac appelé cœcum. Chez l'homme, il est représenté par un appendice court et et étroit, appelé vermiforme. L'excrément ne peut pénétrer dans cette petite poche, dès lors sans usage ; mais, si un corps, tel qu'un pépin de raisin, s'y engageait, il en résulterait une inflammation suivie de perforation nécessairement mortelle.

Les organes avortés ont le même sens en botanique : organes sans fonction, mais qui relèvent du plan progressif et métamorphique de la nature. Un exemple entre mille : Les espèces dioïques proviennent toutes d'un

Digitized by Google

avortement constant ; et les palmiers nains, si éminemment dioïques, portent parfois des fleurs hermaphrodites, indice de l'état normal. Chez les animaux, la séparation des sexes résulte de même d'un avortement constant ; et les organes atrophiés disparaissent peu à peu. L'homme conserve cependant la prostate et les mamelles ; et plusieurs secrètent par le sein une liqueur blanchâtre ayant quelqu'analogie avec le lait.

Nous touchons ici aux lois les plus mystérieuses de la vie. L'embryon des échinodermes peut se partager en deux parties parfaitement symétriques ; et les polypes offrent des exemples identiques. Chez les animaux supérieurs et l'homme, nous retrouvons également les traces d'une dualité primitive dans les traits les plus profonds de l'organisme, dans la disposition des os, des nerfs et de l'énervation. M. Dareste a démontré que le cœur résulte de deux blastèmes distincts, bien que réunis. L'embryon a deux cœurs ; et cet état se modifie dès la première époque de la vie fœtale. Aussi quelques physiologistes ont-ils pensé que ces phénomènes sont la conséquence de la division primordiale de l'ovule fécondé en deux segments, l'un mâle et l'autre femelle. Le sexe du fœtus résulterait de la prépondérance de l'un ou de l'autre de ces segments, dans le mélange qu'ils opèrent bientôt entre leurs organes réciproques. La dualité originelle de tout embryon serait donc la cause de l'hermaphrodisme ; puis des sexes, selon que telle ou telle faculté domine chez l'être définitif.

Nous venons de parler de l'énervation ; et c'est par l'examen de cette révélation particulière des forces de la substance que nous terminerons ce chapitre.

Nous avons dit que primitivement les cellules possèdent à l'état latent toutes les aptitudes qui plus tard se

Digitized by Google

spécialisent dans tel ou tel organe particulier. Selon le but à atteindre dans l'intérêt commun, quelques-unes consacrent ainsi leurs énergies à la production des mouvements sensitifs; et les savants sont d'accord sur la nature uniquement vibratoire de ces mouvements, nécessaires pour assurer la conservation de l'unité fédérative.

« Les expériences de Dubois Raymond, écrit M. Marcy, tendent à faire considérer le fluide électrique comme constituant essentiellement ce qu'on appelait autrefois le fluide nerveux. La contraction musculaire elle-même est si constamment accompagnée de phénomènes électriques que la physiologie relie aujourd'hui la contraction à l'influence électrique; et il existe dans le nerf et le muscle au repos une sorte de polarité électrique. » Le muscle et le nerf sont en effet divisés par une ligne neutre; et, de chaque côté, la polarisation de leurs molécules constituantes présente des tensions décroissantes, à mesure qu'elles s'en éloignent. Le centre de la coupe d'un nerf ou d'un muscle est également un point neutre; et le courant augmente d'intensité du milieu à la circonférence.

Dans le nerf se concentre la faculté d'être impressionné par une vibration dont l'impulsion se localise dans les centres nerveux; et toute modification de son état électrique détermine la secousse musculaire. Sous l'action d'une pile, le nerf acquiert également une polarité anormale qui lui communique une assez forte puissance; et le muscle auquel il aboutit reste contracté. Lorsque cesse le contact, la polarité normale se rétablit, le muscle reprend sa tension primitive; et l'on obtient des secousses successives en rendant le contact intermittent. Toute altération de l'équilibre électrique d'un nerf engendre donc la vibration spontanée de ses cellules.

Digitized by Google

Le muscle perd également, en se contractant, sa polarité normale. Il perd ce qui lui est propre, toute espèce de courants entre les différents points de sa surface; et, par analogie, nous devons penser que la cause de l'excitation des nerfs résulte d'une cessation volontaire de la polarité du cerveau. Dans cet organe spécial le phénomène a pour cause la vibration facultative de ses cellules constituantes; et il en est de même des vibrations électriques qui se manifestent dans l'organe également spécial de la torpille. (1) L'action vibratoire du cerveau est donc analogue à celle d'un télégraphe électrique qui agirait spontanément; et la polarisation du nerf joue le rôle du fer doux.

La physiologie doit à notre illustre Claude Bernard ses plus admirables conquêtes; et l'on sait aujourd'hui que certains tubes nerveux sont susceptibles de percevoir les impressions, tandis que d'autres, par suite de la localisation des différentes fonctions nécessaires à la durée de toute fédération, ne peuvent que transmettre le mouvement. L'on sait que ces deux sortes de tubes se communiquent, et que l'impression apportée par le nerf de la sensibilité se transforme dans l'appareil sensitivo-moteur, et se prolonge le long du nerf moteur jusqu'au muscle qu'elle fait contracter. L'on sait enfin que toute rupture d'équilibre se propage toujours

(1) Après une certaine quantité de décharges, la torpille tombe épuisée; et cette faiblesse provient de ce que les organes ne peuvent être sans la nutrition une source inépuisable de vibrations. Il faut de toute nécessité que la cellule se renouvelle en s'assimilant une substance réparatrice, proportionnellement à la perte qu'elle éprouve, puisque, par l'action même de son activité, une partie de ses atomes s'équilibrent en éléments matériels qui doivent être éliminés.

Digitized by Google

dans la direction qui va de la sensibilité au mouvement.

Les fibres, faisant partie des cellules sensibles de la moelle épinière, arrivent aux cellules du cerveau ; et, de la transmission de la vibration qu'elles apportent, résulte la sensibilité consciente. Mais aussitôt, par l'intermédiaire des fibres qui descendent du cerveau dans toutes les profondeurs de la moelle et se rendent aux cellules motrices, celui-ci opère le mouvement volontaire, dont l'action simultanée du cervelet détermine l'homogénéité. La perception sensible d'où résulte la sensation, le sentiment de la sensation, la crainte ou la recherche de la sensation, l'idée en un mot, est donc régularisée par le cerveau qui en établit l'unité, comme le cervelet établit celle des vibrations motrices. La sensibilité consciente est d'ailleurs soumise aux mêmes lois que la sensibilité inconsciente de la moelle épinière, et répond à des excitations intérieures et directes, ou venues, soit du dehors, soit d'organes éloignés.

L'excitation réflexe venant d'organes éloignés est bien connue. Une pléthore séminale engendre certains rêves particuliers. Que le cœur envoie vers le cerveau plus de sang qu'à l'ordinaire, il en résulte un surcroît d'activité dont la conséquence est une plus grande abondance d'idées. Le café, le hachich, l'opium produisent cet effet. Que le cœur cesse de battre, la pensée s'arrête ; et, comme la pensée, la conscience disparaît dans la syncope. Réciproquement, les idées réagissent, non-seulement sur les vibrations générales, mais sur les mouvements intimes du corps. Une impression extérieure perçue par le cerveau agit vivement sur les pulsations cardiaques.

Les cellules vivantes nous fournissent donc la meilleure preuve de la puissance sans limites de la substance.

Digitized by Google

Toutes possèdent primitivement cette activité volontaire, proportionnée, bien entendu, au degré de puissance que comporte leur organisation typique. Mais nous les voyons, par la nécessité où elles se trouvent de développer dans leurs fédérations mille moyens de défense, localiser les aptitudes qu'elles contenaient à l'état latent. C'est par suite de cette spécialisation et de l'énergie engendrée par l'association, que les excitations réflexes sont devenues sensibles, que l'unité résultant nécessairement de la perception même de la sensation a été consciente, que le moi enfin a été produit. Enivré de sa propre pensée, l'homme s'isole de l'univers; et cependant le grand pas, dans la succession des développements organiques, n'a pas été franchi quand il apparut; mais lorsque la sensibitité se réalisa, et lorsque les sensations furent perçues avec unité par la raison bien simple que tous les centres nerveux se réunissaient en un seul système. (1)

Chez les animaux inférieurs, les sensations sont peu nombreuses. Ils répètent les mouvements volontaires qui en résultent par une habitude traditionnelle, provenant

(1) Quelques animaux semblent n'être constitués que par une seule cellule nerveuse, vivant solitaire. Chez les mollusques, elles sont distribuées sans ordre, et comme au hasard du bourgeonnement. Chez les articulés, elles se groupent en ligne droite ou en spirale, modes éternels de toute association primitive, et accompagnent le tube digestif. Chez les vertébrés, il n'y a presque plus qu'un seul centre, lequel est cette longue tige, très renflée à son extrêmité antérieure, et située derrière le tube digestif. Nous disons presque plus, car on trouve encore de petits ganglions, sorte de reliquat des organisations précédentes, et dont l'ensemble constitue le système du grand sympathique. La marche ascendante de la série zoologique résulte donc de la réunion de plus en plus unitaire des centres nerveux.

Digitized by Google

de la disposition particulière que l'organe de la volonté finit par contracter, sous l'influence d'impressions peu nombreuses et toujours identiques. De générations en générations, ces mouvements instinctifs acquièrent le caractère de nécessité qui les distingue à un si haut degré de la volonté consciente. Les animaux accomplissent donc bon nombre d'actes dont ils ne paraissent pas connaître la portée. Ils exécutent des travaux inutiles, comme les fourmis en automne, comme les castors captifs qui recueillent et disposent des matériaux dont ils ne feront aucun usage.

Il ne faut pas croire cependant que l'instinct soit invariable. Lorsque les conditions d'habitativité, qui ont déterminé par leur longue durée cet héritage fatal, viennent à se modifier, l'instinct se transforme dans la même proportion. S'il est un acte impérieux chez les oiseaux, c'est bien certainement celui de l'incubation. Or il suffit d'empêcher les poules de couver, pendant plusieurs générations successives, pour obtenir une espèce qui en a perdu complètement le besoin. Par contre, de nouvelles habitudes de corps et d'esprit peuvent devenir traditionnelles. Certains gestes spontanés sont identiques chez le père et le fils; et les dispositions innées, sorte d'atavisme intellectuel, n'ont pas d'autre cause.

Plus le développement organique se réalise, plus les sensations sont nombreuses et diverses, plus la part de l'instinct inconscient diminue, et plus enfin nous constatons d'actions libres qui supposent la réflexion et le jugement, qualités fondamentales de l'intelligence. L'instinct ne se trompe pas, puisque l'habitude n'a pu convertir en instincts que les actes les plus propres à la conservation de l'animal, ceux qui se sont répétés,

Digitized by Google

pour ainsi dire, infiniment. Les actes conscients n'ont plus cette certitude ; mais ils sont libres ; et la sanction s'en trouve dans l'avantage, quelqu'il soit, qu'en retirent l'individu et sa race.

Toute association cellulaire possède la liberté. Ce n'est que par elle que les animaux peuvent se défendre contre les mille dangers de la concurrence vitale ; et nous sommes libres, parce que nous sommes une des révélations de l'absolu. Placer l'homme sous la coulpe d'une divinité, dont les décrets ou les caprices déterminent toutes ses actions, conduit au contraire à la doctrine de la fatalité ; et ce n'est que par un illogisme, comparable à celui qui leur fait séparer la force de la matière, que les spiritualistes modernes prétendent sauvegarder la liberté humaine. La scolastique était bien autrement rationnelle; et saint Thomas d'Aquin, le grand maître de cette école, déclare nettement que Dieu ne prévoit pas les actions de l'homme parce que celui-ci doit agir dans tel ou tel sens, mais que l'homme n'agit ainsi que parce que Dieu l'avait prévu.

Les animaux sont donc libres, parce qu'aucune volonté supérieure ne vient diriger leurs actes. Chez les espèces supérieures et quelques familles humaines, l'instinct et l'intelligence semblent s'équilibrer ; mais chez la plus grande partie de l'humanité la liberté gouverne. La raison domine alors en souveraine, et fait taire, non-seulement les instincts, mais les passions et les besoins.

Par suite de ce travail incessant, notre cerveau se développe tantôt généralement, tantôt dans le sens d'une seule faculté. Les aptitudes et les idées particulières se déterminent, et, de génération en génération, deviennent instinctives. C'est ainsi que les races humaines

Digitized by Google

acquièrent sur les questions esthétiques, sur le juste et le beau, une manière de voir souvent toute opposée, et qui, pour chacune d'elles, devient l'absolu. Ce mouvement cérébral est si énergique que, chez certaines natures mal équilibrées, la pensée, se repliant sur elle-même, s'isole bientôt, s'admire, se considère comme un être à part, une force sans matière, une puissance insaisissable. Mais toute erreur a ses misères. Tourmenté par cette illusion maladive, également tourmenté par l'instinct de sa nature qui ne peut abdiquer puisqu'il est sa sauvegarde, l'homme, entre ces deux sollicitations contraires, s'inquiète, se demande quel sera le sort de cette pensée adorée, lorsque l'organe qui l'engendre sera détruit; et, par suite de l'effroi de la mort que la loi de la conservation inspire à tous les êtres, il affirme son immortalité.

L'ignorant, voyant un corps matériel, commence par le supposer inerte; et, dès qu'une force quelconque s'y révèle, il conclut que ce corps est fortuitement habité par une puissance étrangère. Au spectacle de l'énergie inhérente à certaines organisations, les spiritualistes déclarent de même qu'il existe un fluide nerveux, une âme pensante; et le tout parfaitement indépendant de la substance qu'ils animent. Les plus hardis admettent parfois que les forces électriques et nerveuses pourraient bien être propres à la matière, et résulter de telle ou telle situation particulière; mais pas un qui ne fasse de l'intelligence une entité parfaitement indépendante, venant on ne sait d'où, et se mêlant on ne sait comment aux mille combinaisons de la substance organisée.

Ces philosophes, qui ne sauraient accorder la science et la puissance à l'infini substantiel, se donnent de garde d'aborder ces problèmes. Leurs méditations s'oc-

Digitized by Google

cupent, non de l'homme, non de son organisation générale, ce qui serait dangereux, mais uniquement de sa faculté sensitive et pensante. Il leur suffit qu'elle soit une, par suite de la réunion de tous les centres nerveux en un seul système, pour nous doter, d'une façon absolument spéciale, d'un principe surnaturel; ce qui ne les empêche pas de reconnaître, avec leur logique ordinaire, que les animaux se prennent parfois à raisonner. Quelques-uns admettent cependant que la pensée pourrait bien ne pas être une force pure, mais une substance qui se sert du cerveau pour communiquer avec le monde ambiant. Pourquoi cette complication? Si la pensée, si l'âme est une substance, elle est force et matière. Pourquoi alors ne pas avouer qu'elle est identique à la réalité universelle, et ne se manifeste particulièrement dans l'homme que parce qu'elle put s'y organiser sous une forme cérébrale plus puissante, par suite des développements successifs de la série zoologique? L'âme est si peu indépendante du corps que les plus orthodoxes la considèrent comme la cause formelle, voire même comme la force vitale! Que d'erreurs et de contresens pour étayer cette doctrine de l'immortalité personnelle de la faculté pensante qui s'écroule aujourd'hui, et craque de toutes parts!

Mais dira-t-on, d'où vient, en fin de compte, cette faculté d'engendrer la pensée? Comment, en admettant que toute cellule soit sensible, peut-il naître d'une sensation qui n'est que mouvement une pensée immatérielle; et cela, contrairement à tout ce que nous connaissons touchant les transformations des forces physiques? Faudrait-il donc admettre que la pensée et la volonté soient encore des mouvements, et expliquer ainsi la puissance rayonnante de certaines volontés?

Digitized by Google

Quelle est enfin cette force nouvelle qui apparaît chez les animaux supérieurs, et qui parait se soustraire à toute attache corporelle ?

Nous répondrons que la difficulté ne réside pas, pour les spiritualistes dans le fait de la pensée, conséquence nécessaire de la sensibilité, mais dans cette sensibilité elle-même, dans l'irritabilité, attribut de tout corps organisé. Comment, en supposant la substance inerte comme ils le font journellement, expliquer une action qui, non-seulement se révèle par les phénomènes nerveux, mais devient sentiment? Comment une certaine vibration de l'agglonération d'atomes que nous appelons nerf peut-elle se traduire en sensation? Fera-t-on de la sensibilité un être également surnaturel, habitant par une grâce particulière les corps sensibles? Fera-t-on du mouvement une autre entité; et dira-t-on qu'un dieu entretient perpétuellement cette puissance dans toute matière? Une telle intervention pourrait alors tout aussi bien expliquer le fait de la pensée que celui de la sensation et du mouvement. Mais, encore une fois, pourquoi cette complication pour donner raison des forces indestructibles, complication qui accumule les difficultés, et place l'inconnu dans tous les phénomènes, tandis qu'il ne doit exister que dans la cause première ?

Voyons donc s'il est nécessaire de jeter ainsi, dans une question purement scientifique, de ces grands mots sur le sens desquels on commence toujours par ne pas s'entendre. Discuter en ne s'occupant que de la pensée est, dans tous les cas, préjuger une solution toute expérimentale; et, pour ne pas s'exposer à prendre ici l'effet pour la cause, l'on doit d'abord examiner si l'énergie intellectuelle ne résulte pas absolument des circonvolutions et des stries du cerveau.

Digitized by Google

S'il est une proposition évidente pour le physiologiste, c'est que cet organe est indispensable à la manifestation de la pensée; et nous voyons constamment l'intelligence être en rapports nécessaires avec sa grandeur, sa forme et sa composition. Les animaux qui n'en ont que des ébauches se trouvent au plus bas de la série zoologique ; car l'on doit admettre que tous les êtres chez lesquels on découvre un système nerveux quelconque possèdent un ou plusieurs centres rudimentaires. Au plus haut se place l'homme dont l'organisation typique comporte le développement cérébral proportionnellement le plus considérable. Or c'est en observant que l'intelligence est toujours dépendante de ce développement que l'on a conclu qu'une telle disposition organique est indispensable à cette admirable révélation de la substance. Les stries, visibles à peine chez l'enfant, augmentent chez l'adulte, et, avec elles, l'activité intellectuelle; de sorte qu'il ne manque rien à la rigueur de la démonstration, et que l'erreur de quelques savants, d'ailleurs d'un rare mérite, ne saurait être comprise.

M. Gratiolet, avocat découragé des anciennes hypothèses à priori, a tenté de bien définir la spécialité du cerveau humain ; et nous le citerons d'autant plus volontiers que son autorité ne peut être suspecte. Recherchant les traits constants, ceux qui persistent chez toutes les races et jusque chez les idiots, ceux qui se montrent constamment sur les hémisphères de fœtus, ce physiologiste fut amené à conclure qu'ils rattachent intimement le type humain au type singe ; si bien que, pour connaître l'architecture du cerveau de l'homme, il faut commencer par étudier celui des anthropomorphes. D'où provient donc la différence qui existe entre les portées intellectuelles de ces deux types? D'une disposition

Digitized by Google

qui, à première vue, pourrait paraître parfaitement secondaire ; tant il est vrai que les modifications organiques les plus minimes en apparence déterminent les effets les plus puissants.

M. Gratiolet a uniquement constaté que chez l'homme les circonvolutions cérébrales se montrent d'abord sur le lobe frontal ; tandis que chez le singe on les remarque premièrement sur le lobe occipital. Le progrès, quant à ce point, semble donc avoir marché d'arrière en avant ; et l'on peut juger d'une race d'après la partie cérébrale qui est la plus striée, par suite de l'activité cellulaire, particulière à sa situation dans l'échelle anthropologique. Il est acquis que le développement occipital caractérise les races primitives qui consacraient leur intelligence à l'unique satisfaction des besoins physiques. Le développement latéral lui a succédé, dans l'ordre des transformations typiques ; et cette conformation, propre aux têtes philosophiques, est remarquable chez certains crânes protoscythes, ainsi que chez les races secondaires qui appliquaient toutes leurs facultés à la recherche des certitudes expérimentales. (1) Le développement frontal caractérise enfin les races modernes, largement douées des qualités affectives et d'une imagination souvent désespérante. (2) Mille nuances intermédiaires ont dû rallier

(1) Nous ne pouvons donc nous étonner de la netteté d'esprit des Atlantes ; et nous remarquerons que les doctrines scientifiques de ce peuple illustre ne furent jamais défigurées par les rêves spéculatifs des races modernes.

(2) La faculté affective, remarquable chez quelques races dont les sinuosités frontales sont relativement très accentuées, est un phénomène encore plus inexpliqué par les spiritualistes que le raisonnement, qui n'est en définitive que la liberté des actes mise en action. Elle ne se manifeste généralement qu'au préjudice du

Digitized by Google

et confondre ces trois grands caractères; et jamais plus sublime sujet de méditations n'a été soumis aux investigations scientifiques.

Quelles que soient les maladies du cerveau, on y retrouve toujours la disposition organique qui devait nécessairement dériver du groupement de ses éléments typiques. D'après M. Gratiolet, le cerveau de certains idiots nommés microcéphales, dont le développement a été pour ainsi dire arrêté dès l'âge fœtal, présente déjà les caractères humains. Les cellules particulières à une race ne peuvent donc engendrer par leur fédération qu'un être bien déterminé, que nous retrouverons toujours, malgré ses dégénérescences; mais, par suite, chacun des types humains n'est complet et ne manifeste toute sa puissance que lorsque l'essor en est normal.

Cela est si vrai qu'un cerveau de race inférieure bien équilibré engendrera des phénomènes intellectuels plus élevés que celui de race supérieure qui ne lui serait semblable que parce qu'il aurait subi des atténuations. Le cerveau d'une femme Bojesmane offre un développement qui ne peut être comparé qu'à celui d'un blanc idiot; et cependant cette femme n'est pas idiote. Ce qui est parfait chez les races primitives est imparfait chez les

développement latéral; aussi la plus haute portée intellectuelle de l'homme paraît-elle être en opposition avec ce sentiment le plus souvent irrationnel. Par suite d'une modification typique analogue, certaines familles zoologiques, d'ailleurs fort proches, présentent les mêmes variétés cérébrales; et ce sont les animaux, offrant le développement frontal correspondant aux stries antérieures de plusieurs familles humaines, qui sont comme celles-ci doués de facultés affectives fort vivaces, et d'une sorte de besoin de servitude. Il est même remarquable que la domesticité développe chez eux cette disposition organique.

Digitized by Google

modernes ; et ce qui est typique chez les uns résulte d'une dégradation chez les autres. « Les nègres, ajoute M. Gratiolet, les Bojesmanes, etc., comparés aux races blanches ne sont donc point des enfants arrêtés dans leur développement. Ce sont des êtres achevés, des races et des types. » Aussi ce savant ne peut-il partager les rêveries des philanthropes qui poursuivent l'exaltation des races inférieures ; et qui, sous prétexte d'égalité, les livrent à une concurrence fatale, et les vouent à l'extermination.

Les médecins aliénistes sont d'accord pour reconnaître que dans la plupart des cas de folie, on trouve des altérations morbides, soit dans la forme du cerveau, soit dans les proportions de ses parties organiques, soit enfin dans celles de ses éléments chimiques. Si quelques cas, fort rares du reste, échappent encore à toute explication physiologique, l'on doit penser que la modification que subit l'effet, c'est-à-dire le phénomène intellectuel, n'est que la conséquence d'une altération de la cause dont nos moyens d'analyse n'ont pu se rendre un compte exact.

La preuve en est dans l'insuffisance de nos connaissances touchant la composition de la matière blanche et grise qui est bien moins simple qu'on ne l'a cru. Si l'on juge de la valeur d'un organe par les phénomènes qu'il engendre, la substance cérébrale doit être des plus complexes, et renfermer des combinaisons cellulaires tout à fait spéciales. La science signale déjà la cérébrine, certaines matières grasses indéterminées, du phosphore en notable proportion. Quelques spiritualistes se récrient à cette analyse, et plaisantent à l'envi Molescott de ce qu'il résume la doctrine par cet adage : « Sans phosphore, pas de pensée? » Voilà bien toujours la même logique ; et cela nous rappelle les éclats de rire de l'un d'eux, un

Digitized by Google

jour que nous tentions de lui faire comprendre que la chaleur n'est qu'un mouvement.

Mais raisonnons. Tout en déclarant que la pensée est une force indépendante du corps, ces docteurs avouent nettement qu'elle ne peut se révéler que par l'intermédiaire du cerveau. Or il est acquis qu'il n'existe pas de cervelle humaine sans phosphore. Donc, même à leur point de vue, sans phosphore pas de pensée manifestée. N'est-ce pas rationnel? Mais que deviennent ces grands éclats ?

Nous répéterons donc avec Molescott : pas de pensée sans cerveau, et pas de cerveau sain et vivant sans pensée; comme nous avons dit avec Lubock : pas de matière sans force et pas de force sans matière. Il est aussi impossible à un aimant de ne pas attirer le fer qu'à toute substance de ne pas agir; et la pensée est, encore une fois, la résultante des énergies propres à l'organisation cérébrale, une manifestation nécessaire du mouvement sensitif-nerveux. Elle est aussi inhérente au cerveau que la sensation l'est au nerf, et pourra devenir, dans les fédérations futures, cent fois plus puissante, sans cesser jamais d'être une révélation des forces éternelles.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LES TYPES.

Nous venons de voir que la faune actuelle provient de la transformation des premières associations cellulaires d'atomes, qui se sont modifiées de mille manières, selon les milieux et les besoins qui en résultaient. Toutes, par la nécessité d'être qui caractérise la substance, s'adaptèrent aux différentes conditions d'existence ; et la succession des habitats détermina la marche ascendante des organismes.

Tant qu'un changement climatérique prolongé n'a pas développé chez les cellules de nouvelles aptitudes, les mêmes phénomèmes se reproduisent nécessairement. L'homme historique ne date que de trois ou quatre milliers d'années; et nous ne pouvons avoir observé, pendant cette période, aucune transformation considérable. La science a cependant constaté quelques altérations, légères sans doute, mais qui tendent chaque jour à modifier les espèces ; et rien ne serait plus difficile aujourd'hui que d'établir une classification bien exacte.

Lorsque M. Batès décrit certains lépidoptères de la vallée de l'Amazone, on le croirait témoin de la naissance de quelques races nouvelles ; tant est grande l'impossibilité d'expliquer autrement les faits observés avec autant

Digitized by Google

de sagacité que de patience. Chaque famille de papillons varie avec les localités, et se rassemble en troupes, au milieu desquelles on remarque souvent bon nombre d'espèces différentes. Or les phalènes, dont la structure diffère essentiellement de celle des héliconideœ auxquels ils se joignent, contractent si bien les habitudes de vie de ces derniers, qu'ils en revêtent les formes et les couleurs, et que souvent l'on peut à peine les distinguer. M. Batès a constaté que les uns et les autres adoptent le même genre de nourriture; et, selon les contrées, leurs modifications sont parallèles. M. Walsh a en effet démontré les conséquences de la nutrition, quant à la formation et à la séparation de certains groupes d'insectes. M. Vallace remarqua, de son côté, les mêmes transformations, dans l'archipel Malais. Il observa une série de cas où la forme de l'aile du même papillon se modifie si considérablement qu'il en résulte un changement complet dans leur manière de voler, changement nécessité par le besoin d'échapper à une autre série d'insectes et d'oiseaux.

Mais combien les classifications ne seraient-elles pas plus difficiles, s'il s'agissait des animaux situés au bas de l'échelle zoologique ! M. Dujardin, un des naturalistes qui a le plus décrit d'infusoires, considère même cette entreprise comme de toute impossibilité; et il avoue que la forme des paramécies par exemple est tellement variable que l'on est fréquemment tenté de les méconnaître. Gruithuisen affirme que, dans plus de mille cas, les microzoaires qu'il examinait se sont toujours présentés sous des aspects différents, dans les infusions de substance semblable, et lorsque les circonstances n'étaient pas identiques. Burdach assure aussi que ces animalcules harmonisent leurs formes avec le milieu dans lequel ils se

Digitized by Google

trouvent placés. Ehremberg et Tréviranus n'ont même jamais pu obtenir d'infusoires de forme stable, dans des macérations cependant bien déterminées. M. Pouchet voyait à chaque instant apparaître et disparaître sans retour certaines espèces parfaitement distinctes ; et il est rationnel de penser que les milieux ont d'autant plus d'influence sur les fédérations cellulaires qu'elles ont moins d'homogénéité.

« Le micrographe, écrit ce savant expérimentateur, est frappé de la diversité morphologique des espèces qui se succèdent sous ses yeux ; et, celle-ci est telle, qu'il est extrêmement difficile, et souvent tout à fait impossible de les déterminer. Quelquefois même une multitude de formes apparait dans une seule expérience. Ainsi dans une macération de quelques fragments d'un os humain que j'avais rapporté des hypogées de Thèbes, et qui avaient passé trois mois dans l'eau, j'ai vu s'offrir à la fois la plus part des vorticelles de notre faune française, et en outre un grand nombre d'espèces que je ne sache pas que l'on ait jamais représentées. C'était un monde nouveau. » (1)

« On a prouvé, dit encore M. Carpenter, qu'il existe de nombreuses différences entre les orbitolites, non-seulement par rapport à la forme extérieure, mais aussi quant au plan de développement ; et, non pas seulement quant à la forme et à l'aspect de l'organisme entier, mais aussi par rapport à la grandeur et à la configuration

(1) Il est possible que cette observation puisse être utilisée par les anthropologistes, et que l'on détermine un jour les analogies qui existent entre quelques races humaines, par la nature des animalcules qui se développent dans les macérations de leurs débris.

Digitized by Google

de ses parties constituantes. Il eût été facile, en ne choisissant que les types les plus divergents dans la série entière des spécimens que j'ai examinés, de les classer en autant d'espèces distinctes. Mais, après avoir classé tous les spécimens qui pouvaient être rangés autour de ces types, il en serait resté un grand nombre, présentant des caractères intermédiaires entre ceux de deux ou trois de ces types, combinant ces caractères dans les différentes parties de leurs structure, et prouvant ainsi qu'aucune ligne de démarcation ne peut être établie entre les diverses parties de la série, pour séparer définitivement cette série en un nombre de groupes, caractérisés chacun par des traits qui leur soient particuliers. L'étude de ces variations est si considérable chez les foraminifères qu'elle comprend, non-seulement les caractères différentiels que les hommes à système regardent comme spécifiques, mais aussi ceux sur lesquels la plus grande partie des *genera* de ce groupe ont été fondés, et même, dans quelques cas, ceux de ses ordres. »

Lorsque plusieurs sortes de fédérations peuvent dériver d'une organisation cellulaire déterminée, des animalcules d'un aspect tout différent s'engendrent donc les uns des autres, soit par métamorphose, soit par génération. Ce phénomène se rencontre même dans les étages un peu plus élevés de la vie; et les helmintes, selon la nature des intestins où ils se trouvent, se présentent sous plusieurs formes. Au lieu d'admettre que ces faits résultent des modifications organiques que de nouveaux milieux font subir aux associations cellulaires, au lieu de conclure à l'activité incessante de la substance, quelques savants ont préféré recourir aux plus singulières suppositions. Van Bénéden nous raconte que

Digitized by Google

certains êtres sont destinés à passer la première partie de leur vie dans un animal et la seconde dans un autre ; à vivre à l'état fœtal dans un herbivore, à l'état complet dans un carnivore. Le lapin logerait un ver qui ne deviendra adulte que chez le chien ; et cependant bon nombre de ceux qui portent ce parasite n'ont jamais mangé de lapin. Le mouton nourrirait le cœnure qui, dans le loup et le chien, deviendra le tœnia !

Ces vers passeraient donc par trois phases. La première serait celle où l'œuf, pondu dans l'intestin d'un carnivore, est rejeté par lui. La seconde serait celle de l'embryon qui sort de cet œuf avalé par un herbivore avec l'herbe qu'il broute. La troisième enfin celle de l'adulte qui se développe, lorsque cet herbivore est à son tour mangé par un carnassier. Nous avouons que jamais cette odyssée ne parvint à satisfaire notre raison ; d'autant que bon nombre d'autres genèses d'helmintes n'ont pas encore rencontré d'historien aussi ingénieux. D'où viennent les parasites du sang ? Les cœnures qui naissent dans quelques abcès ? Et ces animalcules de toute sorte qui habitent les cavités les plus profondes ?

Tous les physiologistes accordent que les corpuscules des foyers purulents dérivent des globules blancs, et que les diverses espèces d'hématozoaires contenus dans le sang ne résultent que d'une transformation analogue. Il suffit d'ailleurs d'une modification vitale des cellules humaines pour déterminer un bourgeonnement anormal dont la conséquence est l'apparition de ces êtres étranges. (1) Pourquoi ne pas admettre que les cellules particulières aux helmintes constituent égale-

(1) Voir la note cinquième à la fin du volume.

Digitized by Google

ment certaines fédérations, appropriées aux milieux où elles se trouvent?

Il ne faut, du reste, que comparer les planches d'Ehremberg et de M. Dujardin pour être convaincu que les infusoires, quels qu'ils soient, subissent de perpétuelles métamorphoses. Kutzing assure avoir vu des microzoaires se changer en végétaux inférieurs. Agassiz considère ces modifications comme destinées à élever l'animalité, et pense que certaines espèces de paramœcium et de bursaria ne sont que des planaires transformés. M. Gros croit également que les kolpodes se métamorphosent en vorticelles; et MM. Stein et Pineau supposent que ces derniers, après s'être enkistrés, deviennent, tantôt des podophrys, tantôt des oxitriques. Ehremberg s'est convaincu que douze espèces de Muller, appartenant au genre vorticelle, ne sont absolument que les divers états d'une seule et même espèce dont Bory St-Vincent avait même formé plusieurs genres.

Aussi l'idée que l'on se faisait de l'espèce en la considérant comme un assemblage d'individus se distinguant d'un autre assemblage par des caractères définis qui, au moyen de la génération, leur auraient été transmis par des prototypes invariables, cette idée n'est-elle pas plus applicable au groupe décrit par M. Carpenter qu'un plus grand nombre. Nous venons de voir que la science signale quelques modifications qui résultent de circonstances à peine saisissables; mais combien devaient être plus considérables les changements occasionnés par les perturbations dont les crises géologiques furent nécessairement accompagnées! Les espèces alors existantes ne furent jamais entièrement détruites par ces dislocations formidables qui influèrent profondément sur la nature des milieux. Ces cataclysmes n'étaient pas universels; et les races

Digitized by Google

habitantes des contrées voisines n'en étaient affectées que par contre-coup. Quelques-unes disparurent; mais d'autres s'adaptèrent aux nouvelles conditions d'existence ; et il en advint une concurrence vitale différente qui, de transformations en transformations, détermina l'équilibre actuel.

Quand à l'éclosion spontanée de types nouveaux, rien n'est moins certain. Nous ne disons pas impossible, car l'activité de la nature est infinie; et il nous suffit de constater qu'un animal peut se former de toute pièce et tout à coup sous le microscope, pour que l'apparition subite d'un batracien par exemple ne répugne pas à la logique. Aucun fait semblable ne peut, il est vrai, se manifester aujourd'hui; mais enfin, si l'association de cellules indépendantes se réalise sous nos yeux, rien ne nous interdit de penser que, pendant ces périodes de véritables genèses, des phénomènes bien autrement considérables se soient révélés. Les atomes n'ont pu constituer un vertébré spontanément; cela est indubitable; mais il put résulter de la fédération de cellules préexistantes, et profondément modifiées par d'aussi puissants foyers de vibrations. Nous pouvons supposer le fait comme dérivant de l'énergie indéniable de la substance; tandis que l'idée d'une force immatérielle, créant dans le temps et de rien, opposant un infini nouveau à sa propre infinité, soulève en nous le bon sens et la raison.

Admettre qu'un mammifère provienne des transformations successives d'une cellule primordiale, ou qu'à différentes époques, un animal soit sorti de rien, semblent, à vrai dire, des hypothèses également extravagantes. L'une d'elles est toutefois nécessairement vraie; et n'est d'ailleurs pas plus difficile à accepter que l'autre, si l'on admet l'intervention d'une puissance surnaturelle.

Digitized by Google

Mais, comme il nous est impossible de savoir quels moyens aurait employé cette magicienne, si ce n'est pas l'étude des êtres eux-mêmes, on ne peut arriver à établir l'exactitude de l'une de ces deux doctrines que par les recherches expérimentales.

Or, au point de vue purement scientifique, et en dehors de toute question philosophique, il est certain qu'à mesure que les lacunes entre les espèces se remplissent par la découverte des variétés intermédiaires, l'hypothèse de la transmission devient probable, et celle des créations successives d'autant moins vraisemblable; puisque la première se rapproche de plus en plus des faits, tandis que la seconde s'en éloigne d'autant. Supposer le retour de nouvelles créations après chaque cataclysme est une multiplication toute gratuite de miracles et d'interventions étrangères qui ne s'accordent en aucune façon avec ce que nous connaissons des progrès uniformes et gradués de la nature. Plus nous étudions, plus nous augmentons les subdivisions des espèces, et conséquemment le nombre des créations supposées, ainsi que l'évidence des transformations.

Les organisations cellulaires sont si bien dépendantes les unes des autres par une filiation incontestable, que leurs fédérations relèvent toutes de la loi qui présida, dès les premiers échelons de la série zoologique, aux réunions des plus simples d'entr'elles. Les animaux, si variés en apparence, doivent à cette loi une constance de structures qui établit leur parenté commune; et l'immortel Geoffroy Saint-Hilaire a posé les bases inébranlables de cette unité de plan de composition.

La fixité réelle ne réside donc que dans l'analogie des organisations successives, dans une sorte de tendance

Digitized by Google

unique dont les êtres ne sont que les modes divers, et qui eût été toute autre, si les milieux qui ont déterminé les premières fédérations avaient été différents. « La nature, écrivait Condorcet dès l'an 1774, semble avoir formé les espèces et leurs parties correspondantes sur un même plan qu'elle sait varier à l'infini. » Lamarck, complètant la théorie de Vicq d'Azir, annonçait également que les formes vivantes sont modifiées à l'infini, et que les espèces animales ne sont que les développements successifs et nécessaires d'un même type primordial.

Rien n'est plus étrange que ces admirations perpétuelles de l'harmonie soi-disant préméditée de la faune terrestre, comme si l'état présent n'existait pas tel qu'il est, parce qu'il ne pouvait être autrement. Avons-nous donc besoin de répéter que cet ensemble est la conséquence des changements graduels des milieux, et de la lutte incessante des espèces et des individus qu'ils ont successivement développés? Autant vaudrait s'extasier sur l'équilibre parfait qui règle l'amoncellement de pierres jetées au hasard ; et les adorateurs de l'harmonie universelle, s'ils sont logiques, doivent également attribuer à toutes une position décrétée de toute éternité par les puissances surnaturelles. Mais n'est-il pas évident que chacune d'elles se trouve à la place où nous la voyons parce que la seule loi de la pesanteur les a dirigées? Une autre chute aurait entraîné un autre équilibre ; et les divers phénomènes de ce monde ne sont de même tels que nous les observons que parce qu'il devait en être ainsi, par suite de l'action simultanée des forces inpérissables et de la concurrence vitale.

Toutes les races se disputent la nourriture. Toutes combattent pour la conservation et pour l'empire. La

Digitized by Google

faune actuelle résulte donc, non-seulement de développements organiques ayant le caractère de nécessité, mais aussi de l'action volontaire des êtres vivants. L'attribuer à une intervention divine serait encore refuser à l'homme cette liberté qui est sa sauvegarde ; et, comme toujours, les faits parlent plus haut que tous les sophismes des spiritualistes.

Il existe sans doute bien d'autres révélations de la substance, bien d'autres transformations de force dont nous ne pouvons avoir ici-bas aucune idée ; et la sensibilité comme la pensée ne sont pas les derniers mots d'une puissance incommensurable. Mais les phénomènes, quels qu'ils soient, découleront toujours des énergies éternelles ; et les études expérimentales en établiront les formules. Elles seules résoudront ce mystère, but constant de toutes les recherches actuelles ; et tenter de le pénétrer par des considérations surnaturelles est vouloir ajouter l'absurde à l'inconnu.

En résumé, la fixité des espèces est donc une de ces conceptions à priori dont l'ignorance s'est trop longtemps satisfaite ; et le développement des organisations cellulaires n'a d'autre limite et d'autre direction que celles qui résultent des milieux. L'on ne croit pas plus aujourd'hui à la stabilité des types qu'à l'existence des corps premiers ; et l'on ne saurait admettre la réalité de formes indépendantes, parfaitement distinctes et séparées de leurs voisines par une barrière infranchissable. Loin d'être la conséquence de l'intervention d'une cause étrangère, la diversité des espèces est la plus éclatante révélation de la substance ; et les sciences, portant journellement atteinte à l'idée de création, appuient au contraire la doctrine rationnelle de chacune de leurs découvertes.

Digitized by Google

Malheureusement, toutes prétendent expliquer la vie par les seuls faits qui sont de leur compétence, et se laissent guider par l'idée préconçue qu'il ne s'agit que d'appliquer les lois de la matière équilibrée aux phénomènes organiques. Les actes vitaux, sans aucun doute, sont soumis aux lois de la physique et de la chimie ; et la substance ne peut jamais se manifester que selon les principes généraux qui règlent toutes ses situations. Il ne s'en suit pas cependant que le fait de la vie soit purement mécanique ; et, si l'on ne commence par reconnaître l'activité du sphéroïde vivant, si l'on n'admet pas que cette énergie se spécialise selon les temps et les lieux, la vie sera toujours inexplicable. Il resterait à savoir comment les organismes se combinent de manière à constituer un ensemble qui agit, sent et pense. Il y a là une force collective et intelligente dont les cellules sont les éléments nécessaires ; et notre corps ne peut exister et se développer que par suite de cette pluralité biologique. Son unité est la résultante de l'activité de toutes ses parties qui doivent avoir à la fois quelque chose de commun, la cellule typique, et quelque chose de particulier, la spécialité organique.

La physiologie se débat, depuis des siècles, entre les mille contre-sens qui résultent de ce qu'elle appelle tour à tour force vitale, force plastique, âme, archée, etc. Le nombre même de ces hypothèses atteste combien sont nombreuses les objections que l'on peut opposer à chacune d'elles. Toutes ont en effet le même vice fondamental qui est de séparer l'action de la matière, de diviser la substance, et de faire de la vie encore une entité surnaturelle, animant, en vertu d'une union mystique, un certain nombre de molécules supposées inertes. Autant vaudrait dire que le magnétisme, par exemple, est

Digitized by Google

une puissance occulte qui, par suite de telle ou telle volonté supérieure, vient animer le fer d'une énergie qui lui est étrangère.

Selon Dutrochet, la vie est une exception temporaire aux règles générales de la nature, une suspension momentanée et accidentelle des lois physiques et chimiques, lesquelles finissent bientôt par l'emporter. D'autres font de la vie la propriété de certains corps, de certains tissus, et la supposent répandue dans l'être vivant, comme la pesanteur l'est dans la matière. D'après ces physiologistes, il existe donc quelques corps qui, outre leurs propriétés chimiques et physiques, sont susceptibles de s'irriter, de se contracter et de sentir. Ce seraient là les manifestations de la vie comme la chute est celle des corps pesants. Tel est le système de Haller, de Bichat et de quelques disciples ; système rationnel, si ses partisans voulaient admettre que toute substance possède la puissance nécessaire à la manifestation de ces phénomèmes, et que, si les minéraux n'en sont plus doués, ce n'est que par suite de l'équilibre particulier, établi par la vie elle-même, entre les molécules qui les constituent.

En opposition à cet organicisme, ainsi appelé parce que, selon cette doctrine, la vie est inséparable des organes vivants, s'élèvent Barthès, Fouquet, Dumas, Lordat, etc. qui lui objectent l'unité du tourbillon vital. « Comment, disent-ils, expliquer l'harmonie du tout organique, et l'unité de cette innombrable quantité de tissus, si la vie n'est qu'une force diffuse? Ne faut-il donc pas reconnaître une force unique qui a formé les organes, les conserve, les répare? » Nous répondrons à ce vitalisme que, la vie résidant dans les cellules, c'est en elles qu'il faut chercher l'unité qui présidera à toutes leurs fédérations. Ce sont elles qui bâtissent sciemment l'être né-

Digitized by Google

cessaire qui doit les perpétuer par la génération, et révéler l'harmonie de leur commune collaboration.

Kant dit quelque part que la cause des modes d'existence dans chaque partie d'un corps vivant est contenue dans le tout; car, dans l'être organisé, tout est réciproquement cause et effet, but et moyen. Cuvier lui-même vient donner à cette manière de voir l'appui de sa haute autorité. « Tout être organisé, dit-il, forme un ensemble dont toutes les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. » Une autre doctrine ne serait qu'illusion ; et les meilleurs esprits le reconnaissent franchement. « Les théories vitalistes n'expliquent rien d'ailleurs, dit M. Cl. Bernard; car elles ne s'appliqueraient en tout cas qu'à la création des êtres et des tissus qui les composent; mais, une fois ces tissus donnés, tous les phénomènes manifestés par les êtres vivants doivent résulter de leurs propriétés. »

Aussi les physiologistes qui n'admettent pas l'activité fondamentale de la cellule et de ses atomes constituants, ceux qui ne placent pas la toute puissance dans la substance, et ne la tiennent pas pour cause première de tous les phénomènes, se heurtent-ils à chaque instant contre mille difficultés. Barthès, ne voulant pas faire de la vie une entité mystique, en fit un X. « La chose dit-il qui se trouve dans les vivants et non dans les morts, nous l'appelons âme, archée, principe vital, X, comme une quantité inconnue. » Ses disciples, placèrent dans l'homme un double dynamisme, la force vitale et l'âme. Maine de Byran et Jouffroy ont incliné vers ce système qui rappelle les archées de Paracelse et de Van Helmout, et les formes plastiques de Cudworth. Quant aux animistes, ils soutiennent que l'âme, cause formelle, se bâtit

Digitized by Google

volontairement le corps qu'elle doit habiter.

Tout est donc mystère, si l'on n'admet pas que chaque espèce zoologique résulte de l'association intelligente de cellules typiques, comme celles-ci de l'agglomération non moins intelligente des éléments primordiaux ; et les plus spiritualistes sont obligés de reconnaître les activités propres à la matière vivante. M. Bouchut les classe en trois groupes : 1° L'impressibilité, c'est-à-dire la propriété de sentir sans organes et sans conscience aucune de l'impression reçue. 2° L'autocinésie ou la propriété qu'a cette matière de se mouvoir sans organes de mouvement. 3° La promorphose ou le pouvoir de prendre une forme particulière, et de tout conduire, comme sciemment, pour réaliser les types divers. M. Bouchut accompagne ce classement d'observations nombreuses, tendant toutes à établir les actions spontanées et libres de chaque espèce de cellules.

Bien plus, M. Huet, autre spiritualiste, écrit dans *la science de l'esprit*. « A l'instinct et à la faculté d'être impressionnée, toute partie organique, toute molécule vivante joint une dernière propriété qui complète son existence. D'une part, elle a son unité et elle la sent, ce qui constitue une espèce d'amour de soi, de sens interne de sa propre conservation ; d'autre part, elle a ses liaisons naturelles également senties avec les autres éléments organiques, ses sympathies et affections internes, et même ses affinités et ses répulsions à l'égard des corps extérieurs, comme elle le montre à leur contact. Au lieu d'une molécule, prenez un organe qui a aussi le sens interne de son unité propre ; et les mêmes effets vont se produire sur une grande échelle. Prenez enfin l'organisme entier, avec son unité dominant la hiérarchie des organes et des fonctions ; et vous aurez, avec le sens interne général et,

Digitized by Google

pour ainsi dire, le moi animal, les phénomènes plus complexes de sympathies, d'affinités et de répulsions au dedans et au dehors qui, se mêlant aux penchants instinctifs et aux représentations centrales, manifestent la plus haute puissance de la sensibilité affective. »

De l'aveu de ces spiritualistes, le corps humain est vivant par lui-même, et n'a besoin pour agir, penser et vouloir, pour être en un mot, d'aucun concours surnaturel. L'entité appelée force vitale, âme ou archée, est donc un de ces mots vides de sens proposés à la crédulité ignorante pour expliquer ce qu'on ne comprend pas; et il appartenait à la science moderne de laisser cette chimère aux époques scolastiques qui nous l'ont transmise. Le sujet des sensations sera toujours et uniquement la substance active; et non ce principe immatériel, véritable point mathématique qu'imaginent les rêveurs d'immortalité personnelle. L'action lui appartient au même titre que la réalité; et toute intervention étrangère deviendrait un obstacle à l'accomplissement des lois éternelles. Partout les phénomènes se succèdent avec la nécessité de la cause à l'effet. L'idée et l'exécution s'identifient; et cette idée, latente dans l'éther, infinie dans ses développements, appartient aux atomes, à cette poussière intelligente, comme l'appelle Cicéron.

C'est la terre, c'est cette grande mère commune qui nous a tous engendrés par la diversité de ses situations géologiques. Nous sommes sa révélation, ses organes, sa vie; et les besoins d'amélioration générale qui tourmentent l'humanité témoignent d'une activité tendant sans cesse vers une plus haute réalisation. Le désir de connaître développe en nous certaines aptitudes qui ne rencontreront leur entier épanouissement que chez les générations futures; et c'est pour celles-ci que nous travaillons,

Digitized by Google

pour elles que nous perfectionnons nos facultés intellectuelles. Lorsque nous nous abandonnons à l'un de ces vices moraux qui accompagnent toujours une altération cérébrale, nous l'aggravons ; nous baissons dans l'échelle humaine ; et nous transmettons fatalement à nos enfants un organisme plus défectueux. Nous devons donc perpétuellement lutter, modifier nos dispositions malsaines, léguer par suite une existence plus heureuse. La nature nous récompensera par un sentiment qui se développe ou s'atténue selon les progrès ou les chutes de notre race, celui du devoir accompli ; et nous ne connaissons pas de plus admirable sanction.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

L'ABSOLU.

Résumons en quelques mots cette longue excursion dans le domaine de la science.

L'évidence de notre propre réalité et de celle du monde ambiant nous a fait affirmer que la cause en devait être substantielle. Les phénomènes ne nous donnent pas, il est vrai, la connaissance expérimentale du principe dont l'univers est constitué; mais nous savons qu'il est multiple, puisqu'il est agissant; et l'unité de ce nombre est l'atome dont l'individualité restera toujours inaccessible. La raison seule le conçoit au delà de toute observation sensible. Tout ce que nous savons de lui est qu'il existe, qu'il est étendu, indivisible, perpétuellement actif, et qu'il possède tous les attributs nécessaires à sa fonction de cause.

En raison de la pondération parfaite où se trouvent les atomes dans l'Océan cosmique, aucun phénomène ne témoignerait de leur présence, s'ils n'étaient pas impressionnés par des vibrations transmises. L'éther équilibré égale donc, en dernière analyse, le repos absolu. C'est la nuit primordiale, contenant en puissance toutes les réalités. Ce sont les ténèbres fécondes; commencement et fin de toutes les manifestations de l'absolu; sombre

Digitized by Google

abîme d'où s'échappent les mondes, jusqu'au jour mystérieux où il en recueillera les débris.

Mais, aussitôt que se présente la possibilité d'action, ces éléments agissent spontanément, et s'associent. Ils s'engagent dans des agglomérations sphéroïdales dont le premier indice est une vibration lumineuse, suivie bientôt de l'apparition des eaux cosmiques. Selon M. Béron, notre globe n'était primitivement qu'une réunion sphérique de molécules aqueuses, précipitant à son centre les reliquats minéraux des phénomènes vitaux qui se développèrent à sa surface : cellule gigantesque dont toutes les parties étaient actives, et qui engendra de ses propres éléments toutes les fédérations particulières. (1)

La conséquence de cette activité incessante est en effet l'apparition de la matière, de cet autre équilibre dont la rupture déterminerait également de puissants phénomènes cosmiques. Si, par une cause inconnue, notre système solaire était désagrégé, ses atomes constituants, devenus par l'indépendance immédiatement actifs, brilleraient dans l'espace d'une lumière ineffable qui annoncerait au loin une vaste destruction, et l'espérance d'un monde nouveau.

La substance se révèle donc à notre esprit par cinq modes nettement caractérisés: 1° Les atomes isolés dans les flots de l'éther, et qui, bien que possédant en puis-

(1) Les actes de la substance sont toujours identiques; et nous avons vu que les sphéroïdes, que nous obtenons en communiquant un surcroît d'énergie vibratoire aux molécules d'une goutte d'eau, sont doués de mouvements spéciaux d'où résultent des associations fort complexes qui, après en avoir tapissé la superficie, se précipitent au milieu, et achèvent d'établir leur analogie avec notre planète et la cellule vivante.

Digitized by Google

sance virtuelle tous les phénomènes, ne se manifestent par aucun acte : solitude ténébreuse et infinie dont nous allons retrouver la symbolisation. 2° La vibration immense qui secoua çà et là l'énergie latente, et détermina l'embrasement d'une partie de l'étendue : lumière incréée; feu artiste des orientaux; origine des nébuleuses; et cause seconde de l'univers. 3° L'état sphéroïdal de la masse lumineuse devenue aqueuse par l'activité même de ses éléments. C'est l'œuf générateur; l'œuf d'or des indiens; théâtre futur des révélations successives. 4° L'état phénoménal ou la période actuelle, représenté dans les plus anciennes théogonies par une divinité suprême. 5° La désagrégation de tout un groupe stellaire; et le retour de ses éléments à l'infini de l'éther dans lequel ils attendront l'heure d'une nouvelle activité.

Combien de siècles ne durent-ils pas s'amonceler avant que l'esprit humain pût atteindre une telle connaissance de la cause première ? combien d'études, de recherches, et de travaux assidus ? Aussi quelle ne fut pas notre surprise, en constatant que ce fut précisément cette doctrine qui servit de base à toutes les religions antiques, et que les apôtres Atlantes transportèrent jusqu'aux confins de l'Asie ! Plus on remonte dans la série des siècles, plus le dogme de l'identité s'accuse nettement; et n'est-il pas admirable de voir la substance et ses lois être définitivement reconnues, à une époque qui se perd dans la nuit des temps! Mais, avant de poursuivre, nous devons en finir avec les objections prétendues philosophiques que les spiritualistes opposent encore à cette conception de l'absolu.

« Il nous est impossible, disent-ils, de concevoir la cause nécessaire comme une substance, c'est-à-dire

Digitized by Google

comme un être également force et matière. Nous devons donc refuser l'intelligence et la puissance aux atomes qui, tout petits qu'ils soient, n'en sont pas moins matériels. »

Nous pourrions leur répondre qu'ils accordent bien sans contestation les mêmes facultés à leur principe hypothétique qui, même en comparaison de la petitesse incalculable de l'atome, n'est, dans sa privation d'étendue, qu'un véritable néant, et qu'il est toujours moins difficile de placer l'intelligence et la puissance dans une réalité substantielle, quelque petite qu'elle soit, que dans une entité immatérielle, sorte de point sans dimension. Mais il ne s'agit pas ici de rechercher ce que nous concevons plus ou moins facilement, et d'introduire dans le débat une discussion qu'il ne comporte pas. Par cela seul qu'elle est première, une cause ne peut ni ne doit relever de la raison ; et vouloir la rendre intelligible serait un véritable contre-sens. Qu'elle soit simple ou multiple, elle est une cause sans cause antérieure à elle-même, et dont il serait impossible de donner l'explication, sans détruire sa qualité de cause première. Il n'est pas d'être pensant capable de donner cette explication puisqu'elle n'existe pas; et la cause première de l'univers ne pourrait même donner raison de sa propre existence, attendu que son existence n'a pas de raison.

Non-seulement une cause première existe par elle-même ; mais elle est nécessaire, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas ne pas être. La nécessité étant la plus haute formule de l'affirmation, puisqu'elle détruit la possibilité de la négation, ne convient qu'à l'être éternel et absolu dont il est impossible de donner une explication, puisqu'il n'en a pas, et que la propriété caractéristique d'une cause première, qu'elle soit matérielle ou immatérielle, simple

Digitized by Google

ou multiple, est de n'avoir pas d'autre explication à donner de son existence que son existence elle-même.

Mais, si la réalité du premier principe ne relève pas de l'intelligence, il ne saurait en être de même de ses manifestations qui ne peuvent se produire qu'en vertu des propriétés qui lui sont inhérentes, puisque la raison d'un effet doit se trouver dans la cause ; et, s'il n'y a pas de raison pour sa cause première, il n'y a pas d'effet, quel qu'il soit, qui n'ait sa raison. Il en résulte que les causes premières, se posant à priori comme nécessaires, ne sont en dehors de toute explication qu'en ce qui regarde leurs existences et leurs attributs, mais non, quant à leurs actions.

Dès l'instant qu'une cause produit un effet, celui-ci implique nécessairement un rapport entre sa cause et lui; et tout rapport relève du raisonnement. C'est en partant des effets qu'il faut chercher, par leurs rapports logiques avec leur cause, la connaissance à postériori de cette cause qui doit, non-seulement expliquer l'effet, mais le contenir. La véritable explication de l'univers doit ainsi donner raison de ses modes successifs, et révéler les lois qui président à leur apparition. Elle doit, ne s'appuyant que sur les conséquences nécessaires des attributs de leur principe, expliquer la totalité des faits qui tous doivent être rationnels.

Puisque toutes les solutions proposées sont également mystérieuses, nous ne devons donc tenir pour certaine que celle qui rend compte de ces faits, et possède en son essence la réalité de tous les êtres. Nous ne devons accepter que celle qui renferme en elle-même le principe de ce qu'elle engendre, et qui, n'étant pas produite, existe de toute éternité. Seule, l'étude de l'univers peut, encore une fois, nous servir de guide, puisqu'il doit être

Digitized by Google

contenu dans sa cause, et que, dans le cas contraire, nous sommes en droit d'affirmer que la solution proposée est un non sens.

Or que nous offrent les spiritualistes? Une cause première solitaire, immatérielle, par suite inétendue, et douée d'intelligence et de puissance. La seule preuve incontestable de ce principe serait son évidence; mais cet être étant inobservable, habitant en dehors du monde, toute preuve directe manque absolument. On contemplerait éternellement la nature, sans pouvoir jamais concevoir que le principe de la substance est immatériel, et que la cause de l'univers doit en être extrinsèque. Une telle cause est donc purement hypothétique, sans preuve expérimentale possible; et le raisonnement seul peut conclure à sa réalité.

Voyons donc si ces philosophes possèdent du moins sur la nature de cette entité et sur ses attributs quelque idée nette et positive qu'ils puissent mettre à la place de l'évidence qui leur manque. Voyons quelle est leur doctrine touchant les rapports nécessaires entre cette cause et l'effet produit : rapports qui seuls peuvent, s'ils sont logiques, conduire notre raison à accepter cette hypothèse.

Malheureusement les notions ontologiques qu'ils se sont faites sur la nature et l'essence de ce principe ne se composent que d'idées négatives, en opposition avec les caractères essentiels de la vie qui sont les sources premières de nos connaissances positives. C'est par une série de négations qu'ils en expriment les propriétés distinctives. Ainsi cette cause, donnée comme génératrice, est immatérielle et inétendue. Elle est dotée par eux de la négation de tous les attributs qui appartiennent à l'univers. Dans sa constitution arbitraire, elle est une

Digitized by Google

abstraction négative et rien que négative. C'est une affirmation composée de négations, un nombre dont les unités sont exprimées par des zéros, un être fait de néant, impossible par conception, dont ceux là même qui l'ont imaginé, avouent n'avoir jamais pu rien comprendre, une personnification qui n'exprime donc rien, puisqu'elle n'exprime qu'une négation, et qui, si elle existait, serait encore scientifiquement comme si elle n'existait pas, puisqu'elle serait inexpérimentée et inobservable.

Il existe ici d'ailleurs, comme dans tous les problèmes à résoudre par le raisonnement, un connu et un inconnu. Le connu c'est l'effet; c'est l'univers composé d'une innombrable quantité d'êtres corporels, constitués eux-mêmes d'une infinité de principes élémentaires, dont la réalité est incontestable. D'un côté, il y a donc, pour terme connu, l'univers effet éminemment complexe; de l'autre, pour cause supposée de cet effet, un être simple, unique, et immatériel. D'un côté, des effets dont chacun, pris en soi, a une étendue matérielle déterminée; de l'autre, une cause qui n'en a point. D'un côté, des éléments auxquels l'espace infini est nécessaire pour contenir leur étendue qui, multipliée par leur nombre, est égale à l'infini; de l'autre, un être qui, n'ayant pas d'étendue, n'a pas besoin de l'espace, et que l'on pourrait supposer habiter un point mathématique, autre abstraction négative comme lui.

Entre cette cause hypothétique et son effet y aurait-il donc un rapport logique que l'intelligence pût saisir, et par lequel, en remontant de l'effet à la cause ou en descendant de la cause à l'effet, la raison pût connaître l'un par l'autre, et réciproquement? Evidemment non. Où trouver ici la possibilité d'un rapport qui, de toute façon,

Digitized by Google

ne peut exister, puisque l'effet serait d'une nature opposée à la cause, et que, de par la logique, tout effet doit être renfermé dans sa cause?

Expliquer l'inconnu par l'inconnu n'est pas du reste une explication. Aussi le mystère qui entoure l'origine du monde en devient-il plus inexplicable; car la raison, n'en étant plus en lui-même dans une substance identique à lui, mais dans un être inaccessible, toute science de l'univers et de son principe devient nécessairement impossible.

Mais ce n'est pas tout. La notion de cause ne s'attache pas seulement à l'existence de l'être, mais à l'action. Pour être cause, il ne suffit pas d'exister, il faut agir; pour agir il faut encore un rapport; pour qu'il y ait un rapport, il faut deux termes, sans lesquels il n'y a pas d'action possible. Or le principe des spiritualistes, placé dans sa solitude primordiale, serait une cause nécessairement inactive, puisqu'étant solitaire et indivisible, il n'existe pas de second terme sur lequel il puisse agir. Si on veut lui conserver l'existence, il sera; mais il ne sera pas cause. Il ne pourra être ni actif ni passif, le sujet et l'objet de l'action n'existant pas en lui. La loi rationnelle de son existence sera le repos absolu.

Quelle idée pouvons-nous d'ailleurs avoir de la création, si l'acte de créer consiste à faire quelque chose de rien? Il n'y a en nous, ni hors de nous, rien qui puisse nous la donner; et prononcer un mot sans signification est dérisoire. Chose singulière: les philosophes, qui défendent cette doctrine, sont précisément ceux qui affirment que l'idée de cause nous vient de notre sens intime, et non de perceptions externes. Ils assurent que nous ne saurions pas ce que c'est qu'une puissance, si nous n'en étions pas une; et ils voudraient nous faire accepter que, ne pouvant

Digitized by Google

créer, nous comprenons ce que veut dire création !

Mais pourquoi toujours chercher la cause première au delà du terme où elle cesse d'être rationnelle ; et atteindre ainsi une sorte de négation ? Pourquoi, divisant l'indivisible, attribuer à la force seulement l'origine universelle ? Une fois sur ce terrain, les gens qui ont imaginé l'être immatériel comme principe de l'être substantiel, ne doivent-ils pas, pour être conséquents du moins dans leur erreur, chercher encore une cause à cette puissance, à cette intelligence isolée ? Certains orientaux remontèrent ainsi, d'abstractions en abstractions, jusqu'à confondre leur cause suprême avec la négation même de tout attribut, avec le néant.

Quelque soit l'effort de notre esprit pour saisir le premier principe, il est donc une limite qu'il ne peut franchir, à moins d'abdiquer ; et nous devons nous arrêter, dans cette recherche, à un être réel qui, bien qu'inexpliqué, contienne du moins en son essence la cause formelle de ses effets. C'est reculer la solution et non la résoudre que de chercher une cause à la cause, que de tenter d'expliquer l'inconnu par l'inconnu ; et le principe abstrait des spiritualistes est tout au moins inutile, puisqu'il ne saurait rendre compte de l'existence de l'univers qu'il était censé devoir expliquer.

Plusieurs pensent éviter ces difficultés en plaçant la cause première dans un être simple, infini en étendue, et situé hors du monde phénoménal. Mais cet être ne pourrait agir, puisqu'il est réputé simple ; et, par cela même qu'il est infini ne pourrait créer, c'est-à-dire produire une chose qui n'existe pas, ce qui serait ajouter à son infinité. Loin de se résoudre, les difficultés s'accumulent donc ; et il en sera toujours ainsi, lorsqu'on voudra séparer la force de la matière.

Digitized by Google

« Mais, objecte-t-on, qui vous dit en fin de compte que l'atome existe ? En avez vous vu ? » Certes non ; et que prétendez-vous en conclure ? Avez-vous vu davantage l'entité surnaturelle que vous nous proposez ? Ne peut-on faire la même objection à toute cause première ; et n'est-il pas logique de n'admettre du moins que celle qui ne se heurte pas à mille contre-sens ? Vous faut-il donc, pour croire à l'existence de la substance, soulever les voiles corporels qui la couvrent ? Devons-nous toujours répéter que la cause première, quelle qu'elle soit, se dérobe dans les profondeurs des phénomènes ; et que notre esprit ne peut qu'affirmer la réalité du seul principe rationnel ?

« Oui, répond-on quelquefois, les atomes sont possibles, puisque leur existence rend compte de celle des corps ; mais prouvez-nous que Dieu n'est pas. » C'est à vous, spiritualistes, à prouver votre hypothèse créatrice, puisqu'elle est non-seulement inutile, mais illogique, et que le bon sens la repousse. Fournissez vos arguments, puisque c'est vous qui proposez, comme cause de l'univers, une entité qui lui est étrangère, un infini idéal qui existerait parallèlement à l'infini réel, et ne renfermerait pas dans sa nature de cause le principe de son effet. Prouvez-nous votre Dieu, puisqu'enfin rien ne peut nous y conduire, et que vous encombrez le problème d'une individualité qui n'importe pas à sa solution.

L'on ne peut raisonner que d'après les phénomènes qui constituent la réalité évidente, la seule que nous ayons le droit d'affirmer : Aussi sommes-nous restés dans le domaine de la science, en concluant à l'existence d'une cause accessible, rationnelle, expliquant et rendant compte de tout. Nous l'avons admise parce qu'elle contient le principe de l'effet, et parce que nous ne

Digitized by Google

pouvons concevoir l'infini que possédant les éléments générateurs de ses révélations.

Les meilleurs esprits ont été frappés de cette nécessité ; et, dès que l'infinité de l'espace et de la substance devint incontestable, les métaphysiciens eux-mêmes n'envisagèrent plus seulement dans l'absolu l'idée de cause abstraite, mais son existence infinie. La première préoccupation de leur dialectique fut de bien établir cette infinité ; et, sous la pression de la logique, l'univers devint nécessaire à l'ubiquité de l'être et à son universalité. L'infinité des mondes releva de l'infinité substantielle de leur principe ; et les limites nécessaires de tout phénomène séparèrent seules l'absolu de ses manifestations.

« Otez, écrit Fénélon, toute différence qui resserre l'être dans les espèces, vous demeurerez dans l'universalité de l'être lui-même, et, par conséquent, dans la perfection infinie de l'être lui-même. Quand je conçois que nulle différence ne peut jamais le faire déchoir de sa simplicité universelle, je conçois qu'il peut également tirer de son être les esprits, les corps, et toutes les autres essences possibles qui correspondent à ces degrés inférieurs de l'être. Il est visible qu'on ne peut trouver l'infini que dans l'universalité de l'être. »

« Dieu, dit-il encore, est véritablement tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les créatures possibles dont je n'ai pas l'idée distincte. Il est tout l'être du corps, sans être borné au corps, tout l'être de l'esprit, sans être borné à l'esprit, et de même de toutes les essences possibles. Il est tellement tout l'être, qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures ; mais

Digitized by Google

en retranchant la borne qui les restreint. Supprimez les limites, et vous demeurerez dans l'universalité de l'être. » Nous ne disons pas autre chose.

« Notre Dieu, s'écrie Malebranche, c'est l'être sans aucune restriction ou limitation. Il renferme en lui-même tout ce qu'il y a de réalité dans les êtres. Notre Dieu est tout ce qui est! » Le Dieu de Fénélon et de Malebranche est donc la substance considérée philosophiquement en dehors de ses révélations éternelles. Les formes variables sont du domaine du fini; mais les éléments de ces formes, toujours identiques à eux-mêmes, constituent le premier principe. Le Dieu de ces métaphysiciens est l'éther au repos, la nuit primordiale et féconde, l'être suprême des théogonies de l'Inde et de l'Egypte.

Tous y sont conduits logiquement, fatalement. Dans le résumé de sa doctrine écrit pour le prince Eugène, Leibnitz dit également : « C'est ainsi que la dernière raison des choses doit être dans une substance nécessaire dans laquelle le détail des changements ne soit qu'éminemment comme dans sa source. C'est ce que nous appelons Dieu. Or, cette substance, étant une raison suffisante de tout ce détail lequel est lié partout, il n'y a qu'un Dieu; et ce Dieu suffit. On peut juger ainsi que cette substance suprême qui est unique, universelle et nécessaire, n'ayant rien hors d'elle qui lui soit indépendant, doit être incapable de limites et contenir tout autant de réalités qu'il est possible. » Telle est toujours notre doctrine.

Nous citerons encore les théologiens par excellence de l'église Romaine. « La substance, dit Trévoux, est un être réel, effectif, qui subsiste par lui-même, indépendamment des modes et des accidents. Au point de vue philosophique, la substance corporelle est quelque chose

Digitized by Google

qu'on ne voit point, qu'on ne touche point, mais que l'on conçoit et que l'on entend, parce qu'elle est ordinairement accompagnée et revêtue de ce qu'on voit, de ce qu'on touche ; et qu'on appelle ses accidents. » Et plus loin. « Dieu est la substance pure, incréée, éternelle, qui est par elle-même ; et la substance est opposée à l'accident, parce qu'elle peut être sans lui, et qu'il ne peut subsister sans elle. » « La plus saine, la plus incontestable théologie, dit enfin le père Gratry, enseigne que Dieu est dans tout être réellement et substantiellement. Donc, si Dieu est dans cette pierre, je le touche en la touchant. Dieu est intimement présent, par la substance, à tous les lieux, à tous les êtres tant corporels que spirituels. »

Le grand argument de M. Gratry contre la doctrine scientifique est précisément ce qui constitue la réalité de ce premier principe. Voici son raisonnement : « Ce qui n'est pas de toute éternité peut ne pas être. Or les phénomènes peuvent ne pas être. Donc l'univers n'est pas la cause suprême. » L'univers, non ; mais ses éléments. Les modes sont variables puisqu'ils révèlent l'activité féconde, cela est évident ; mais ils n'en existent pas moins en puissance, et de toute éternité dans leur principe substantiel ; et c'est l'infinité des phénomènes possibles qui constitue l'infinité de la cause. Ce philosophe ne déifirait donc que la nature inactive, que la cause cessant d'être cause efficace ? N'admettrait-il pour premier principe que la substance au repos, que l'éther équilibré ? En vérité, rien n'égale ces contradictions des spiritualistes qui, tantôt, pour sauvegarder la substantialité de leur Dieu, reconnaissent que les corps en sont absolument formés, et tantôt, pour en sauver la spiritualité, lui refusent toute accointance avec l'univers. Plus que personne, M. Gratry tomba dans cette

Digitized by Google

lourde erreur, après avoir compilé deux gros volumes de logique.

L'unique divergence qui sépare la métaphysique de la doctrine scientifique est que la première admet la simplicité dans l'absolu, tandis que la seconde lui reconnait toutes les infinités, même celle du nombre ; et nous avons vu que non-seulement cette conception donne seule raison des faits qu'il s'agit précisément d'expliquer; mais que, sans le nombre, tout phénomène est impossible.

« Oui, dira-t-on ; mais l'on ne saurait admettre que les atomes soient, tout à la fois, étendus et indivisibles. » Nous répondrons que refuser un attribut à la cause, par cela seul qu'on ne la comprend pas, est absurde, puisque, par sa nature même de cause première, elle doit être incompréhensible. Il suffit donc qu'aucun autre principe ne puisse être logiquement proposé pour que nous en acceptions la nécessité; et, d'ailleurs, le Dieu des spiritualistes n'est-il pas également présenté comme indivisible? Ce ne peut être par suite de son immatérialité, puisqu'il est constitué, selon M. Gratry, de toute la réalité des êtres, et contient en son essence les trois attributs de la substance : la matière, la force et l'intelligence. C'est un mystère, s'écrie-t-on ; mais pourquoi l'admettre si facilement ici, et non pas là? N'est-il pas plus logique d'accepter un inconnu nécessaire qui disparaît dans les profondeurs insondables de l'univers, plutôt que de faire intervenir une personnalité étrangère à son œuvre, que d'accumuler aussi gratuitement les difficultés et les contradictions ?

« Peut-être, dit-on encore ; mais les phénomènes intellectuels, provenant de certaines associations d'atomes, et d'organisations tout à fait spéciales, nous ne pouvons

Digitized by Google

l'admettre dans l'un de ces éléments pris isolément. » Nous avons déjà répondu à cette objection; et les gens qui la soulèveraient, nous paraissent s'être fait une singulière idée des propriétés de la cause première.

Le développement de la faculté pensante chez l'homme et les animaux résulte de la nécessité où se trouvaient leurs cellules constituantes de s'associer, selon les aptitudes typiques de chacune, de telle sorte qu'elles pussent résister à la concurrence vitale. L'intelligence est ici absolument relative, et particulière à chaque espèce zoologique. On ne peut donc sans inconséquence se fonder sur la théorie de la science humaine pour concevoir une analogie quelconque avec la science éternelle. Les atomes ne raisonnent pas; car nous ne pouvons supposer que l'absolu compare les idées et leurs objets, comme l'homme le fait journellement pour établir entre elles et eux le rapport exact, qui est la vérité. La substance ne pense donc pas; car penser, c'est raisonner; c'est juger les rapports des idées entre elles et des choses qu'elles représentent: opération qui implique la possibilité, l'existence même de l'erreur. Elle agit sans préméditation; et chacun de ses actes est spontanément la plus haute formule possible de réalisation. Supposer en elle le raisonnement, c'est admettre qu'elle peut se tromper, et donner à sa science un caractère relatif qui la détruit, puisqu'elle ne peut être absolue qu'autant qu'elle n'est soumise à la chance d'aucune erreur. C'est lui attribuer la même instabilité qu'à la science médiate et réfléchie de l'homme. C'est rapetisser l'infini aux proportions du fini, et tomber dans l'anthropomorphisme le plus complet.

La science de la substance, si nous pouvons nous servir de ce mot qui, dans le sens ordinaire, signifie une

Digitized by Google

chose apprise, est donc éternelle, immédiate et spontanée. Elle ne dépend de l'acquisition d'aucune idée préalable, et n'a besoin d'être précédée d'aucun calcul, d'aucun acte de volonté raisonnée. Elle est un attribut nécessaire de la cause première aussi bien que la force et la matière ; et c'est par elle que les atomes exercent leur activité. C'est par elle que chacun d'eux, non pas solitaire comme le Dieu des spiritualistes, et incapable de rien produire dans son isolement, trouve le complément de sa puissance ainsi que la raison de son action dans la présence et le concours d'êtres identiques qui existent comme lui de toute éternité.

La réalité de cette science n'est pas, du reste, discutable. On ne peut la contester, comme on pourrait le faire d'une supposition sans démonstration expérimentale. Elle existe ; elle est un fait ; et l'évidence le prouve, aussi invinciblement que possible, dans toutes les sciences naturelles. Mais, ce qu'il est important de toujours répéter, c'est que les manifestations de cette puissance se réduiraient à zéro, si l'atome était seul, et que la raison de son activité ne se trouve que dans le nombre et dans le concours. Si l'on supposait un atome solitaire, quoique possesseur de cette science infinie et de tous les attributs qu'on voudrait bien lui donner, il serait impuissant, car il serait incapable de trouver en lui, ni hors de lui, le second terme nécessaire pour l'action.

Mais, si l'on suppose un second atome, possèdant comme le premier la propriété d'agir, à l'instant même, la possibilité de l'action étant donnée par le seul fait de l'existence simultanée de deux termes, ils pourront en s'associant engendrer un être composé qui sera le produit phénoménal de ces deux causes, et résultera de leur puissance réciproque. Si, au lieu de deux, on sup-

Digitized by Google

pose dans l'espace une infinité d'atomes, tous doués d'une science et d'une activité égale, l'on aura la raison de la variété et de l'harmonie de leur action; l'on aura l'explication de l'univers; et cette supposition, étant dans un rapport exact avec ce qui est, sera la vérité même. Par le nombre de ses éléments, la substance est donc éminemment en puissance d'agir, en puissance d'être cause, en puissance de produire de soi la multitude des corps stellaires et des êtres pensants qui peuplent l'étendue.

Il nous reste maintenant à prouver que les religions anciennes ont eu toutes pour point de départ ces croyances scientifiques; et, si nous nous en rapportons à la merveilleuse exactitude de leurs connaissances astronomiques, les Atlantes seuls avaient su les acquérir, par une longue suite d'observations, et par la netteté de leur intelligence philosophique. Ce sont eux qui appelèrent l'Océan sans bornes de l'éther, les flots ténébreux, la nuit féconde, cause formelle de l'univers. La lumière incréée, le feu artiste, fut ensuite le principal objet de leur adoration. Puis enfin, l'eau primitive, l'eau à l'état de masse sphéroïdale, qu'ils vénéraient comme l'œuf générateur de tous les phénomènes terrestres. Ce sont eux qui, sous les voiles des allégories et des symboles, répandirent sur l'ancien monde ce dogme admirable, dont le sens s'oublia ainsi que le souvenir de leur apostolat; et il fallut à l'humanité plusieurs siècles d'études incessantes pour reconstituer une doctrine dont personne ne peut nier la singulière grandeur.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

L'INDE.

« Un merveilleux accord, dit Creuzer, éclate de plus en plus entre les systèmes religieux de l'Asie antérieure et ceux de la haute Asie, et, en général, quant aux points essentiels, entre toutes les mythologies de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de la Phénicie et de bien d'autres contrées. Toutes présentent entre elles plus de ressemblance que les schismes de quelques cultes modernes; et, à moins d'être aveuglé par la plus déplorable prévention, il faut admettre qu'elles ne sont que les formes diverses d'une seule et même doctrine. »

La recherche de cette doctrine unique, antérieure aux religions les plus anciennement connues, sera le sujet de notre quatrième partie. Rapprochant les dogmes communs à toutes ces théologies, nous en retrouverons facilement l'idée mère; et nous commencerons par l'étude du peuple qui en conserva peut-être les plus hautes formules.

« Quelle que soit, dit encore Creuzer, la véritable

Digitized by Google

origine de la religion des Hindous, il est un fait capital, et qui se représente toujours plus pressant, à mesure qu'on pénètre plus avant dans ces dogmes antiques, c'est qu'ils ont tous, même les plus opposés en apparence, sinon leur source première, au moins leur commune sanction dans ce vaste corps de doctrine que l'on appelle les Védas. Ils font loi pour toutes les sectes; et les croyances, dans lesquelles toutes se réunissent, n'ont pas d'autorités plus sacrées que ces livres révélés par Brahma, au nom de l'éternel. »

Sans aucune exception, ces croyances diverses ont pour dogme fondamental l'unité substantielle; et, plus nous remontons vers les premiers Védas, plus cette doctrine est merveilleuse dans ses principes comme dans ses conséquences. Une synthèse aussi complète ne pouvait être que le résumé d'études scientifiques prolongées, et contraires aux instincts de race des Hindous. Or, tandis que tout prouve que cette antique prospérité n'appartient pas à l'Orient, il est certain qu'elle se développa longuement dans le Nord-Ouest de notre continent. Nous nous refuserons toujours à admettre qu'une doctrine dont nous commençons à peine à pénétrer les secrets appartienne en propre à un peuple enfant.

Peut-être nous objectera-t-on que les races nouvelles sont douées, lors de leur éclosion, d'une telle vitalité physique et intellectuelle que les Aryas ont pu d'un premier élan atteindre ces hauteurs. Nous répondrons que, le fait fût-il possible, lorsqu'il s'agit d'ouvrages d'imagination, nous nous trouvons ici en présence de données scientifiques exposées sous une forme dogmatique; et personne n'accordera jamais qu'une race, quelle qu'elle soit, pût tout connaître, tout comprendre, et posséder une telle conception de l'absolu, sans indica-

Digitized by Google

tions expérimentales, et d'une façon pour ainsi dire spontanée. Ouvrons les Védas; et voyons s'il exista jamais sous les cieux une œuvre humaine plus digne d'admiration.

« A l'origine, toutes choses étaient plongées dans les ténèbres fécondes, et comme ensevelies dans un sommeil profond. Celui qui subsiste par lui-même, voulant créer l'univers de sa propre substance, créa d'abord les eaux (1); et il y déposa une semence; et cette semence devint un œuf d'or resplendissant à l'égal du soleil; et Brahma y prit naissance par sa propre énergie. Ce Dieu (2), étant resté une année entière (3) dans l'œuf divin qui nageait dans les flots éternels (4), le divisa par cette seule énergie; et, de ces fragments, forma le ciel et la terre, laissant au milieu l'éther subtil, réceptacle perpétuel des eaux. »

Jamais, encore une fois, l'imagination la plus puissante n'aurait pu, sans de longues et profondes études préparatoires, décrire aussi exactement la genèse univer-

(1) D'après les Védas, les eaux, appelées Nara, étaient filles de Brahm, et le théâtre de son activité. Il en prit le surnom de Narayana, qui se meut sur ou dans les eaux.

(2) Brahma, la création actuelle; parfaitement distinct de Brahm, la substance active, éternelle et infinie.

(3) Les astronomes occidentaux appelaient année divine la révolution complète des équinoxes, ou plutôt la révolution bien autrement longue que décrit notre système solaire autour d'un centre d'attraction, situé en un point de l'espace que la race humaine actuelle ne pourra sans doute jamais établir. Le rayon de la trajectoire que suit le soleil à travers l'étendue est d'une telle longueur que c'est à peine si, depuis les plus anciennes observations connues, notre déplacement peut être évalué.

(4) Nous verrons que, dans certaines cosmogonies, les flots invisibles de l'éther sont appelés les eaux ténébreuses ou éternelles.

Digitized by Google

selle. Est-il possible de trouver une plus complète concordance entre les conclusions de la science moderne et la doctrine florissante bien avant l'aurore des temps historiques ? Tout est là : L'éther immobile, cause efficace des eaux primordiales, puis la masse sphéroïdale et lumineuse nageant dans l'espace, puis le partage de la nébuleuse en mille fragments stellaires, séparés les uns des autres par les flots de l'éther ; et nous ne pouvons mieux comparer cette division qu'à la segmentation qui se manifeste dans toute ovule, puis enfin la succession des phénomènes qui ne sont que la révélation de Brahm, perpétuellement identique à son œuvre, et se déterminant par l'action incessante de sa propre substance.

« Tous les phénomènes ont leur cause dans Brahm, disent encore les Védas ; mais pour lui, il n'est limité ni par le temps ni par l'espace. L'univers est Brahm, vient de Brahm, subsiste en Brahm et retournera en Brahm. » La substance active précède donc et termine tout. C'est d'elle que découlent comme d'une source commune les modes divers ; ou plutôt c'est elle-même qui, s'épanouissant dans le temps et l'espace, produit, détruit pour reproduire encore ses innombrables manières d'être, pour vivre en un mot d'une existence éternelle.

La partie la plus ancienne des Védas fut composée bien avant l'entrée des Aryas dans les Indes, lorsqu'une température plus douce permettait à ces peuples d'habiter la Dzoungarie. Mais, sitôt que l'éloignement les eut affranchis de l'influence hyperboréenne, ils modifièrent peu à peu la pureté originelle de la tradition. Tout en restant fidèles à ce qui avait été fixé par les livres sacrés, ils altérèrent promptement les dogmes cosmogoniques qui leur avaient été communiqués par les institu-

Digitized by Google

teurs occidentaux ; et nous avons vu, à propos de l'astronomie, qu'ils perdirent également la plus grande partie de leurs acquisitions scientifiques. Chaque situation de la substance prit un nom, et devint un être distinct; mais l'autorité de la doctrine écrite était telle cependant que ces entités n'en furent, pour ainsi dire, que les développements poétiques; et, grâce à ce point de repaire, il est impossible de s'égarer parmi les innombrables déités indiennes.

Selon le Mimanda, l'énergie, sous le nom de Maya, habite perpétuellement le sein de Brahm. Tous les phénomènes possibles procèdent ainsi de la matière et de la force ; et l'action résulte de l'union de ces deux divinités suprêmes. « Le voile des ténèbres les couvrit; et la pensée éternelle se réalisa dans le temps. » Par suite, Maya est encore la personnification du désir ou du besoin perpétuel de se révéler qu'éprouve la substance. Considérée en Brahm, et avant toute manifestation, elle est cause aussi bien et au même titre que la matière, puisque comme celle-ci la force est impérissable, puisque l'une n'existe que par l'existence de l'autre, qu'elles sont inséparables, et, qu'en tant que causes premières, elles sont aussi nécessaires l'une que l'autre.

D'après les Indiens, l'univers n'existe donc que parce que Brahm est animé par Maya, premier principe de toute association d'atomes, de tout amour; et rien n'est plus sublime que le récit de la création, dans le Ryg-Véda.

« Alors, il n'y avait ni être, ni non être, ni monde, ni ciel, ni eau, chose profonde, ni rien. La mort n'était point encore, mais quelque chose de sombre et d'infini. Alors Brahm existait sans vivre, seul avec Maya qui habitait en lui. Il n'y avait que ténèbres : tout était enveloppé de ténèbres : tout était confondu dans la subs-

Digitized by Google

tance obscure dont le désir devint la semence primitive, génératrice de l'univers. » « Du sein de ses ineffables profondeurs, dit également le Mimanda, Brahm s'unit à Maya ; et la pensée éternelle devint féconde, en tombant dans le temps ; et les formes innombrables des créations, représentées en idées sur le voile de Maya, apparurent successivement. » Celle-ci est donc toujours la grande mère, celle qui donne la vie, et par la quelle l'homme se réunira à l'absolu. Elle est et sera éternellement cause au sein de l'être, et génératrice des phénomènes qu'elle a conçus de Brahm, son frère-époux, et qui poursuivent la chaîne immense des révélations.

Cette dualité fut acceptée par les Aryas et les plus anciennes peuplades de l'Hindoustan avec d'autant plus de facilité qu'elle y rencontra celle du Phallus et du Ctéïs, vénérée de temps immémorial. Aussi retrouverons-nous le Lingam dans toutes les représentations asiatiques des mythes occidentaux (1) ; et, lorsque la substance éternelle était symbolisée par un être unique, nous le voyons toujours doté des deux sexes, comme indication de puissance génératrice.

Pour ces antiques dépositaires de la science sacrée, l'unité absolue ne pouvait être qu'inactive ; et nous avons vu que la philosophie rationnelle refuse également la force efficace à un être solitaire et simple, quelle qu'en soit d'ailleurs la puissance. Ainsi que les Atlantes, les Hindous ne cessèrent jamais de croire à l'identité de l'absolu ; mais, en gens sachant raisonner, ils admettaient la pluralité des éléments identiques ; et l'unité arithmétique ne représentait chez eux que chacun des différents attributs de la cause première. Le grand symbole de la

(1) Voir la note sixième à la fin du volume.

Digitized by Google

nature agissante fut toujours le chiffre deux. Pourroucha-Virady était le créateur androgyne.

Après la force et la matière, les Védas personnifièrent l'intelligence, troisième propriété nécessaire de la substance; et, si l'on veut connaître à quel degré d'abstraction parvint cette théologie, il faut entendre le langage qu'y tient toujours le verbe ou l'intelligence révélée par les actes, appelé tantôt Vatch et tantôt Oum, le premier né de Brahm et procédant de lui. « C'est moi qui ai porté le père, (la matière) qui ai porté l'esprit suprême; (la force) et mon origine est au milieu des flots de l'éther; et voilà pourquoi je suis tous les êtres, et pénètre de ma puissance l'espace infini. » L'assimilation des attributs essentiels de l'absolu est donc complète.

« La première pensée, la première parole, écrit en effet M. Guigniaut, fut Oum qui, pareil au pur éther, renfermant en soi tous les éléments, est encore le corps de Brahm et par conséquent infini comme lui, et cause première de toutes choses. Brahm, méditant sur cette parole, sur ce verbe divin, y trouva l'eau primitive, lieu commun de toute créature, et le feu primitif. » Car disent les Védas : « De toute éternité, les eaux furent grosses du monde; et elles conçurent leur fruit du feu. Ces eaux sont les eaux sans rivages. Tout ce qui existait n'était qu'eau; et l'eau et Oum ne font qu'un. » Ce sont les flots éthérés qui ne devinrent féconds que par la resplendissante vibration de leurs éléments. Ils sont identifiés, soit avec Brahm, soit avec Maya, soit avec Oum; et les mythes védiques nous les présentent sous la figure d'une mer de lait.

Viennent ensuite de nouvelles divinités, personnifiant les trois grandes situations de la substance; et ces développements resteront toujours fidèles à la doctrine

Digitized by Google

scientifique. Nous trouvons d'abord Siva, le premier phénomène, la lumière spontanée et génératrice ; Wichnou, le second phénomène, les eaux cosmiques ; puis enfin Brahma, symbole de la succession des formes ; et qui, joint aux précédents, complète la Trimourti sainte, admirable synthèse de toutes les opérations de l'Éternel. Ainsi que nous venons de voir Brahm, Maya et Oum en personnifier les caractères essentiels, ces trois divinités, engendrées par lui, n'en sont donc que les modes successifs. Chacune d'elles était représentée par une des lettres du nom de la souveraine intelligence qui, par suite, était comme incarnée dans l'univers ; et rien n'est plus remarquable que cette perpétuelle assimilation de la cause et de l'effet.

De là, la conception du sacrifice allégorique que l'absolu était censé s'offrir perpétuellement à lui-même ; car Brahm, en se révélant par Brahma, subordonne sa propre substance à la série des phénomènes, et tombe sous l'empire de Siva et de Wichnou. L'hymne destiné aux cérémonies du Pourouchamedha ou sacrifice de l'homme, imitation mystique du grand et primitif sacrifice consommé par l'Éternel, contient comme idée fondamentale Brahm, le sacrificateur, et Brahma, sa manifestation, son fils, la victime. « Quelle fut la grandeur de cette divine offrande ? Quelle en fut la mesure ? L'univers fut créé, lorsque s'accomplit cet antique sacrifice ! » C'est pourquoi Brahma est présenté comme menant une existence périssable dans un lieu d'exil, la terre, jusqu'au retour à l'identité, commencement et fin de toute révélation.

Ce monde n'est en effet que transitoire ; et ses éléments se replongeront dans les abîmes de l'espace. « L'être, disent les Védas, dont la puissance incompréhensible me

Digitized by Google

créa, moi Manou, et tout cet univers, sera de nouveau absorbé en lui-même, faisant succéder au temps de l'action l'heure du repos. » La substance existe donc sous deux modes distincts : celui de l'action, Pravritti, et celui de la cessation ou du repos, Nervritti. Aussi la cosmogonie indienne la représente-t-elle comme ayant successivement créé et détruit un nombre infini de manifestations phénoménales, avant d'avoir engendré le monde actuel.

Voulant établir que les peuples anciens admettaient tous l'immortalité individuelle, quelques écrivains prétendent encore que, par le Nirvâna, les Hindous désignaient une sorte de paradis, et citent à leur appui ces passages d'un livre canonique bouddhiste : Le lotus de la bonne foi. « Il conduit tous les êtres au Nirvâna complet, et leur donne les plaisirs suprêmes qui sont les affranchissements et l'acquisition de l'indifférence. » Dans un autre endroit, Bouddha promet : « De montrer sa face lumineuse, lorsqu'il sera lui-même entré dans le Nirvâna. » Et plus loin : « Les corps, après avoir été plongés pendant plusieurs centaines de mille de myriades de Kalpas dans la Nirvâna complet, sortent de cet état pour reprendre activité. »

Qui ne remarquera que ces passages développent au contraire, mot pour mot, la véritable croyance védique ? Le Bouddhisme ne se détacha que fort tardivement du dogme primitif ; et cependant nous retrouvons ici toute la théorie de la substance. Nous y voyons que les éléments constituants de notre groupe stellaire resplendiront, lors de leur désagrégation, d'un éclat indescriptible, et que cette vibration servira d'aurore, après un temps incalculable d'affranchissement et d'indifférence, aux périodes futures.

Digitized by Google

Nous avons vu que les Atlantes adoraient particulièrement la première manifestation phénoménale, la lumière incréée et génératrice. L'on ne peut donc s'étonner si le culte de la substance se propagea primitivement en Asie sous cette formule toute archaïque. D'après les plus vieux documents, Siva, le Dieu populaire et terrible, représentait l'être par excellence, le créateur, le conservateur et le destructeur. Il maintient, dans la variété des formes, d'identité de sa propre nature. Il renouvelle sans cesse ce que sans cesse il détruit. A lui seul, il résume toute la doctrine ; et jamais il n'est plus redoutable que lorsqu'il s'assied solitaire sur les ruines du monde.

Dans toutes ses personnifications en effet, et le Padma-Pourana en cite plus de mille, Siva préside à tout, au ciel, à la terre et au Nirvâna, comme être souverain, comme héros bienfaiteur, comme prince des lieux sombres ; mais toujours inséparable de sa dualité, de sa sœur-épouse, Bhavani. Nous les retrouvons dans l'Osiris et l'Isis des Egyptiens ; car, à la ressemblance des noms (Iswara-Isa, Isani-Isi), vient se joindre la plus parfaite identité des caractères ; et nous devons conclure que le culte d'Osiris est contemporain de celui de Siva, et que la domination définitive de la secte représentée par le culte de Brahm est postérieure aux deux premièrs.

Ainsi que son frère-époux, Bhavani, ou Parvati, ou Maha-Kali, est créatrice et bienfaisante. Elle est appelée la cause universelle, la matrice des êtres, fécondée par la lumière. Tantôt elle représentait les flots de l'éther animés par le second principe, tantôt, naissant de la tête de Siva, elle était les eaux cosmiques, engendrées par le feu artiste (1). Le Dieu dépose dans son sein les germes

(1) « Si l'on voit, dit M. Guigniaut, le feu et l'eau, dans tous

Digitized by Google

producteurs de toutes choses ; et nous retrouvons ici les mythes occidentaux avec toute la précision de leur symbolisme primitif. Mais, toujours comme son frère-époux, Kali est également destructrice. Elle produit pour détruire et reproduire encore. Elle purifie, en replongeant les éléments de l'univers dans l'Océan sans bornes des atomes. Pour éviter ses coups, il fallait livrer à son activité dévorante de nombreuses offrandes propitiatoires. Les sacrifices humains devinrent les plus précieux ; et tous pensaient bien mériter de la déesse en accélérant de leurs propres mains l'œuvre fatale des transformations.

Siva n'est pas seulement Osiris et Mithras, il est aussi, dans son caractère le plus élevé, Belus ou Baal, adoré parallèlement à Cronos, dont tant de peuples ensanglantèrent les autels ; et c'est ce que prouvent son épithète de Cala et ses noms ou incarnations de Bali-Maha-Bali. Sous différentes formes, son culte était donc général en Europe et dans toute l'Asie centrale pendant les siècles qui suivirent le grand apostolat. Nous le retrouverons partout, malheureusement avec son cortège de victimes humaines ; et des tribus entières conservent encore ces mœurs barbares.

Mais c'est surtout dans l'Inde que se perpétua l'usage d'une boisson eucharistique, familière à tous les initiés, et composée avec une plante particulièrement consacrée à Siva. On la buvait en commémoration du sacrifice accompli par l'Éternel, lors de son incarnation dans les phénomènes. Aussi les hymnes védiques parlent-ils du Soma comme d'une divinité visible, ayant toutes les vertus ; et des

les mythes Sivaïques, former une si singulière alliance, peut-être faut-il en chercher la cause ou dans des faits physiques ou dans des croyances astronomiques fort anciennes. » Nous savons où la trouver.

Digitized by Google

temples nombreux lui étaient consacrés. Il était analogue au breuvage mystique que les prêtres gaulois composaient avec le guy, selon la tradition de leurs ancêtres. Cette offrande par excellence témoignait de l'adoucissement que l'influence galloise imprima aux rites primitifs; et ce sera l'éternel honneur des Druïdes d'avoir recueilli ces usages.

Parallèlement au culte de Siva s'était établi celui de Wichnou (1), qui résumait également toute la doctrine. Dans plusieurs cosmogonies, répondant aux dispositions instinctives des races antiques, cette personnification de la seconde révélation de la substance prend en effet la première place, et représente l'absolu manifesté, l'univers; tandis que Siva était alors beaucoup plutôt le phénomène primordial et inaccessible. « L'intelligence, disent les Védas, résolut de faire sortir de sa propre substance corporelle les créations divines; et chaque apparition de phénomène nouveau est une incarnation du logos de Wichnou. »

Siva n'en représentait pas moins le mythe occidental le plus anciennement connu en Orient; et peut-être devons-nous retrouver dans le culte de Wichnou la preuve d'un apostolat rival. Peut-être résultait-il de la modification que le dogme primitif dut subir pour s'adapter aux vieilles tendances des Protoscythes qui eurent toujours pour le principe femelle ou humide de leur dualité créatrice une invincible prédilection.

Brahma était une autre formule de la même doctrine, et appartenait sans aucun doute à quelque secte puis-

(1) Les premières syllabes des noms de ces deux plus anciens dieux Hindous étaient précisément, chez les Gallois, les signes de l'affirmation, de l'être par excellence : Si et Vi.

Digitized by Google

sante. « Il créa tous les êtres et l'homme de sa propre substance, disent toujours les Védas. » Ses incarnations comme celles de Wichnou sont les apparitions des phénomènes successifs. « Eternel ! lisons-nous dans le Bhagavat-Geta, je vois Brahma, le créateur, reposant dans ton sein sur le calice de lotus. » Etendu sur une feuille de l'arbre de vie, Wichnou est également représenté nageant à la surface des eaux primitives, sous la figure d'un enfant qui porte ses pieds vers la bouche. D'autres fois, il est étendu sur le grand serpent, symbole atlante de l'éternité féconde, et entouré de toutes parts de lotus entrouvrant leurs calices mystiques. Ce sont autant d'emblèmes frappants de l'être se manifestant. Il y avait donc identité absolue entre ces deux représentations parallèles du monde phénoménal.

Le Sivaïsme et le Wichnouïsme paraissent avoir été longtemps ennemis. Ce ne fut qu'après des siècles d'antagonisme qu'ils se fusionnèrent jusqu'à se confondre; et le but évident de cette synthèse, à laquelle Brahma vint également se réunir, fut de mettre fin aux luttes terribles qui ravageaient l'Asie centrale. La Trimourti fut ainsi constituée et associée aux symboles phalliques, avant que les Aryas eussent franchi l'Himalaya, et que les Védas fussent rédigés. Ces livres gardèrent toutefois l'empreinte de ces trois courants distincts, bien qu'émanant d'une même source ; et les doubles emplois qui en résultaient n'ont pas été sans égarer la plus part des commentateurs. Notons de plus que la Trimourti était absolument conventionnelle, et toute différente de la triplicité des attributs nécessaires de la substance.

Le Dieu suprême fut alors représenté tantôt par Siva, le feu artiste, précurseur et destructeur, tantôt par Wichnou, les eaux cosmiques, qu'en dernière analyse

Digitized by Google

nous savons être identique au premier, tantôt par Brahma, l'univers phénoménal et qui n'était encore que la manifestation des précédents. La réunion de ces trois grandes formules en un seul système dogmatique n'altéra donc pas la pureté primitive de la doctrine ; et, bien que postérieure à l'apostolat occidental, la Trimourti indienne en conserva toute la précision scientifique. « Elle n'était dans son essence, dit M. Guigniaut, qu'une triple révélation de Brahm, l'unité s'émanant sous trois aspects, en trois personnes distinctes mais parfaitement égales et identiques au fond. »

On ne saurait trop admirer la profondeur des enseignements atlantes conservés par les Védas. Lors de l'anéantissement final, ils détruisent d'abord Brahma, la série des êtres ; puis Wichnou, l'eau, la seconde manifestation de l'absolu. « Il ne reste, dit le Sonnetat, que Siva qui, semblable à une flamme immense, couvre le monde réduit en cendres. » Toutes les sectes sont unanimes. Selon les unes, le serpent Sécha, ou l'éternité féconde, vomissant des torrents de feu consumera l'univers. D'autres disent un vent de flammes. D'autres ne parlent que d'un embrasement général ; mais Brahm conserve toujours dans son sein les éléments indestructibles de la substance, et l'espérance des mondes à venir.

L'idée scientifique contenue dans cette cosmogonie, c'est-à-dire le retour de toute organisation à l'infini de l'éther incandescent, était si bien présente à l'esprit des Hindous qu'ils firent bientôt de l'incinération un point capital de leur doctrine religieuse. Ils pensaient s'affranchir des nouvelles situations phénoménales que leur propre substance devait subir encore, de la chute résultant de l'incarnation divine, ainsi que de toute

Digitized by Google

souillure. Ils croyaient, par ce moyen, pénétrer dans le sein de la divinité, et entrer immédiatement dans l'absolu, sans attendre la purification universelle qui doit accompagner la conflagration future.

Quelques fanatiques se précipitaient même dans les flammes d'un bûcher. D'autres, plus particulièrement sectateurs de Wichnou, recherchaient la mort au milieu des eaux purificatrices du Gange qui, dès les premiers temps du séjour des Aryas dans l'Hindoustan, symbolisèrent les eaux génératrices. Mais le grand baptême était toujours par le feu; et la coutume de brûler les corps se répandit, en Asie avec les missions bouddhistes, et en Europe, lors des émigrations celtiques, remplaçant en bon nombre de lieux l'antique usage de l'ensevelissement.

Nous savons en effet que, depuis la Scandinavie jusqu'au Mexique, tous les Protoscythes enterraient les morts; et nous retrouverons également ces coutumes chez les Mongols et les Japonais. Or rien n'est plus remarquable que de voir ces rites funéraires se mêler aux pratiques intronisées par les Indiens. « Les riches Japonais qui sont encore pour le principe de l'inhumation, écrit M. Humbert, aiment à reposer en terre dans d'énormes jarres, chefs-d'œuvre de la poterie indigène. Les gens de la petite bourgeoisie adoptent pour cercueil un simple tonneau; et, soit qu'on le conduise en terre, soit qu'on le mène au bûcher, c'est dans cet étroit espace que l'on accroupit le cadavre, la tête baissée, les jambes repliées sous le corps et les bras croisés sur la poitrine. »

Bon nombre de cadavres furent retrouvés en cette situation, dans les tumuli des périodes antéhistoriques; et ce n'est pas sans raison qu'on leur donnait ainsi

Digitized by Google

l'attitude de l'enfant dans le sein maternel. Ces peuples les renvoyaient à la nature universelle, à la terre féconde dont nous sommes tous sortis ; et l'on en trouve la preuve dans un autre usage dont parle M. Humbert, et qui ne laisse aucun doute sur l'idée première de ces coutumes. « Pourquoi, dit-il, tairais-je l'acte final, le trait le plus significatif des adieux suprêmes ? Au moment où les coulies vont poser le couvercle sur le cercueil, l'on glisse entre les mains du défunt le viatique le plus étrange sans doute, mais aussi le plus remarquable de toutes les mythologies de l'antiquité ; ce n'est autre chose qu'une petite feuille de papier ployée en quatre, contenant un tronçon du lien qui l'unissait à sa mère, à l'instant où il vint au monde. » Emblême saisissant de la liaison qui rattache tout phénomène à la substance infinie.

Quant à l'Europe : « Pline nous apprend, dit Walckenear, que l'usage de brûler les corps n'a prévalu chez les Grecs et les Romains que dans les temps modernes. Il nous dit aussi que l'usage d'inhumer se conserva cependant toujours dans certaines familles ; et que, dans la famille de Cornélius jusqu'à Sylla, aucun de ceux qui en faisaient partie n'avait été brûlé après sa mort. Ce fait singulier nous est aussi confirmé par Cicéron. On sait de même, d'une manière certaine, que les Romains enterraient toujours les enfants qui mouraient avant les quarante jours, ou qui n'avaient pas encore de dents. Pline le dit expressément. Un passage de Juvénal et un autre de Fulgence le confirment. On désignait même le lieu où l'on enterrait ces enfants par le nom particulier de Subgrundarium. Il faut observer encore que les Romains enterraient et ne brûlaient pas ceux qui étaient morts frappés de la foudre. »

Il résulte de cette citation que les Celtes répandirent

Digitized by Google

dans toute l'Europe la coutume de rendre les corps au feu générateur (1). L'Egypte et quelques contrées occidentales conservèrent les habitudes antiques; et nous voyons que plusieurs familles Romaines avaient su défendre les traditions de leurs ancêtres. L'idée attachée à l'incinération se révèle encore dans ce fait particulier que les gens frappés de la foudre étaient censés avoir subi par le feu la purification qu'avaient recherchée les promoteurs de ce mode de sépulture. Ils étaient tout simplement ensevelis, comme les enfants réputés sans péchés; et nous n'ajouterons rien à ce témoignage évident du sens primitif de ces rites funéraires. Les Chrétiens revinrent peu à peu aux usages protoscythes; et en cela, ils avaient raison, car ils recherchaient, ainsi que les Wischnouïstes, le baptême par l'eau, et n'avaient que faire d'une nouvelle purification (2).

Plusieurs écoles philosophiques, dont quelques unes furent célèbres, s'étaient nécessairement développées chez les Hindous. Toutes constatèrent l'identité universelle, et proclamèrent que les séries des êtres ne sont que des révélations divines : aussi ne tardèrent-elles pas à négliger la variété des formes pour atteindre l'indestructible. Les phénomènes par lesquels se manifeste la substance, n'ayant rien d'absolu, furent considérés comme une vaine apparence. On anéantit les modes devant leur réalité éternelle; et l'on conclut que non-seulement tout était Dieu, mais que Dieu seul existe, et qu'en dehors

(1) « Les peuples du Nord de l'Europe, dit Lamennais, brûlaient ceux de leurs rois et de leurs princes dont ils voulaient faire des divinités. »

(2) Nous avons vu qu'en un grand nombre de contrées le vulgaire était plutôt frappé de l'activité vivifiante de l'urine de ruminant que de l'action mystique attribuée à ces symboles.

Digitized by Google

de Dieu il n'y a qu'illusion. Les Ganigueuls ont encore horreur de la mythologie populaire et ne reconnaissent pas les personnifications de la Trimourti. « L'être, disent-ils d'après le Tchira-Vaikkium, est éternel, infini, sans fin ni commencement, et contient tout en lui. » C'est l'être qui, selon le Baghévat, dit à Brahma : « J'étais au commencement ce qui existe, invisible, suprême ! Ensuite je fus celui qui est ; et je serai toujours ce que je suis. » Toute théodicée et toute philosophie se résume donc par ce verset de Saint Jean : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, ce qui est, ce qui a été, ce qui sera. » Ou mieux encore par ce précepte de Saint Paul : *Omnia in ipso.*

Tel est le Brahmanisme, avec tout la netteté de son symbolisme ; et nous ne saurions admettre que le lecteur impartial ne retrouve pas dans cette doctrine le souffle puissant de l'Occident. Le génie propre aux races Aryennes s'y donna carrière, et s'y révéla bientôt par d'innombrables personnifications ; mais, grâce aux livres sacrés qui fixèrent la foi, ces surcharges ne peuvent altérer la synthèse scientifique, qui en est, pour ainsi dire, la clef de voûte. Si nous le suivons dans toutes ces déviations, nous découvrirons toujours quel en fut le point du départ ; et, quand même les preuves historiques feraient défaut, nous devrions encore, par la seule comparaison des mythes, affirmer que l'origine de cette religion immense remonte nécessairement aux premiers temps de l'apostolat dont nous voulons établir l'évidence.

Le mode de construction des temples hindous résultait de cette identification complète des phénomènes avec leur cause éternelle ; et les plus anciens étaient toujours édifiés dans le but évident de figurer l'univers. Soit en

Digitized by Google

souvenir des primitives demeures des Protoscythes, soit afin d'avoir l'espace nécessaire pour renfermer le plus grand nombre d'emblèmes astronomiques, ils étaient construits dans d'immenses cavernes où les fidèles entretenaient le feu sacré qu'ils allaient chercher sur le Mérou, et qu'ils tiraient directement des rayons du soleil. Les excavations les plus gigantesques étaient toujours préférées; et l'Inde, le Thibet, la Perse, la Syrie, l'Egypte, l'Europe et l'Amérique nous ont conservé les nombreux vestiges de ces temples primitifs.

Leurs voûtes représentaient les astres, tantôt sous leur aspect apparent, tantôt sous la forme des divinités qui les personnifiaient. Les murs étaient chargés d'emblèmes analogues; et l'on y voyait surtout l'œuf mystique dans lequel Brahma avait caché les principes de toutes choses, et qui, chez les Perses, fut brisé par le taureau mithriaque, pour créer les mondes : l'œuf que les Japonais avaient placé entre les cornes du taureau céleste, et duquel les Corésiens font naître leur dieu Chu-Mong : l'œuf d'où sortit Osiris, et qui, selon les Phéniciens, fut pondu par la nuit féconde : l'œuf enfin des Orphiques et des mystères de Bacchus : œuf sacré que nous retrouverons partout, jusque dans nos œufs de Pasques.

Après ce symbole éminemment atlante venait l'antique Lingam, qui rappelait la dualité créatrice des Protoscythes, puis des images, faisant allusion aux combats de la lumière et des ténèbres, puis encore le feu et l'eau, symbolisant le point de départ de tout phénomène, puis enfin le serpent Sécha, vomissant les flammes qui doivent consumer toutes choses. L'eau et le serpent réunis signifiaient la substance fécondée par l'éternité.

Digitized by Google

Lorsque le temple était plus particulièrement consacré au soleil, le grand emblème de la lumière primordiale, la voûte était soutenue par douze colonnes couronnées des signes du zodiaque. Nous remarquons le même symbolisme dans les constructions attribuées vulgairement aux Druïdes, et qui appartiennent à la période atlante. Le monument de Stonéhenge nous en offre un remarquable exemple. Dans tous nous retrouvons la pratique constante des représentations astronomiques ; et plusieurs de nos cathédrales en conservèrent la tradition. Le labyrinthe du lac Mœris, consacré au Dieu soleil, représentait également la carrière que fournit l'astre du jour à travers les douze demeures des animaux célestes.

Nous terminerons par un mot sur la cosmogonie chinoise qui présente les plus grands rapports avec la doctrine védique. La nuit, l'éternité substantielle, sont ici, comme chez les Hindous, la cause universelle. Mais nous en avons trop dit pour entrer dans de nouveaux détails ; et nous ne citerons qu'un passage de M. Charton, où cet écrivain décrit les portraits, conservés dans les temples, des plus anciens législateurs de la Chine.

« Le premier en tête de cette série était Fo-Hi, le fondateur de l'empire Chinois, et le premier qui ait apporté la civilisation dans cette vaste contrée. En contemplant cette étrange, mais caractéristique figure, on est frappé d'y retrouver le type primitif que les peuples de l'Orient ont donné aux premiers civilisateurs du genre humain, et que chacun a pu voir dans la figure du législateur hébreu. Fo-Hi, comme Moïse, a de chaque coté de la tête deux prééminences qui n'appartiennent point à la race humaine actuelle (1). Cependant il serait

(1) Cette forme si caractéristique de la tête a certains rapports avec celle du crâne trouvé dans la caverne de Noendertal.

Digitized by Google

déraisonnable de penser que des peuples si éloignés les uns des autres, et à des âges différents, se sont rencontrés pour inventer le même type, et enseigner le même symbole, sans une raison quelconque puisée, soit dans les faits traditionnels, soit dans des croyances parties d'une même source. Si l'on en croit la chronologie chinoise, Fo-Hi civilisait la Chine 3,254 ans avant notre ère. Les écrivains chinois racontent de lui mille choses merveilleuses. Il naquit à Kieou-y, et fut élevé à Kitching, pays dont on ignore la position, mais qui sont vraisemblablement des noms étrangers défigurés; car tous ces écrivains s'accordent à les placer à l'Occident de la Chine; et les traditions que l'on raconte de ce personnage fortifient cette opinion. Il avait le corps du dragon, la tête du bœuf, disent les uns. Il avait le corps d'un serpent, et la tête de Kilin, disent les autres. »

Le lecteur se rappellera que le griffon ou le dragon, que le bœuf et que le serpent étaient de grands symboles atlantes, et que les apôtres occidentaux furent presque toujours confondus avec eux. Ajoutons que le nom du lieu de naissance de Fo-Hi rappelle singulièrement la célèbre formule galloise, Iao, dont nous nous occuperons plus loin.

Les portraits de ce législateur sont toujours accompagnés de ses Koua, qui consistent en huit figures composées de deux lignes emblématiques diversement associées, et qui, suivant quelques commentateurs, représentaient les deux grands attributs de la substance. La première, le Yin, servait parfois à désigner la période ténébreuse ou de repos, tandis que la seconde, le Yang, signifiait la lumière ou la période d'action. Souvent encore le Yin était le principe femelle, et le Yang le principe mâle universel. Dans tous les cas, ces deux causes

Digitized by Google

parallèles sont toujours présentées comme ayant un principe co-éternel et supérieur, figuré par un cercle et nommé Tai-Ki. C'est l'infinité substantielle de l'espace et du temps, le fait suprême au-delà duquel il n'existe rien.

Fo-Hi résuma sa cosmogonie dans le Y-King, livre symbolique, devenu fort obscur, et qui a exercé la sagacité des plus habiles, notamment de Confucius. Cette doctrine était toutefois trop conforme aux instincts intellectuels des Chinois pour ne pas avoir été conservée religieusement; et ce fait nous fournit une nouvelle preuve des analogies typiques qui devaient exister originairement entre la race jaune et la race rouge, et par suite avec les Atlantes.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'IRAN.

La religion des populations primitives de l'Iran consistait en une adoration aveugle des Elohims, c'est-à-dire des puissances surnaturelles que l'on supposait habiter volontairement tous les corps de la nature. « Mais bientôt, dit Creuzer, à ce culte viennent se rattacher un système sacerdotal et une législation religieuse qui porte en eux-mêmes un caractère beaucoup plus métaphysique. Il paraît que cette doctrine nouvelle fut apportée de la Médie ou de la Bactriane, et communiquée aux castes supérieures (1). Ces deux éléments amalgamés ensemble formèrent un système singulièrement remarquable qu'on appelle la religion Médo-Persique ou le Magisme. »

Creuzer admet nettement que la civilisation religieuse de l'Asie est due aux Mages ; et nous ne reviendrons pas sur les considérations toutes différentes qui nous firent adopter cette opinion. S'appuyant sur l'identité des apostolats antiques, M. Guigniaut écrivit de son côté :

(1) Ce sont les apôtres envahisseurs qui, par suite de leur prépondérance civilisatrice, formèrent les castes supérieures. Partout où l'on remarque l'établissement de classes sociales nettement définies, on doit en conclure qu'il y eut superposition de races.

Digitized by Google

« Tout ceci fournit un merveilleux appui à l'hypothèse d'une grande monarchie antédiluvienne qui aurait embrassé l'Inde, la Perse et l'Assyrie dans une communauté primitive de langues, de croyances et d'institutions. » Mais, pour bien connaître le Magisme, il nous faut interroger rapidement les légendes historiques des Iraniens; et nous y trouverons facilement les preuves que nous cherchons.

Elles parlent d'abord de quatre dynasties d'apôtres dont une, entre autres, les Iyaniens ou les purs, rappelle déjà par le nom seul la dipthongue occidentale, puis d'une antique monarchie fondée par un saint prophète, Mahabad, premier auteur de la civilisation de l'Iran, et dont l'origine étrangère est attestée par l'établissement des castes. Après un retour momentané vers l'ancien Elohimisme, apparurent les Pischdadiens qui instituèrent de nouveau le culte du feu; et ces contrées atteignirent sous leur influence la plus haute prospérité. L'un d'eux, Dschemschid, est le héros des chants populaires, comme Salomon chez les Hébreux et Charlemagne chez les Francs. Il est l'année solaire, ce qui veut dire qu'il introduisit l'usage du calendrier gallois; et fut, comme toujours, identifié avec les rites qu'il établissait.

Les traditions placent ici une de ces époques de confusion qui succède au mélange de deux ou plusieurs races, et se termina lors du règne de Féridoux, issu du sang de Dschemschid. Elles nous ont même conservé à cette occasion une précieuse indication. L'étendard de ce sauveur de l'Iran était un tablier de forgeron, souvenir évident de l'antique renommée des métallurgistes occidentaux. Vint ensuite une troisième dynastie, celle des Kaianides, les forts ou les hommes de l'arc, parmi lesquels nous citerons Gustasp, et qui rétablirent le culte

Digitized by Google

de la lumière. L'épopée persane fait vivre Rostan pendant cette période, et l'entoure de légendes semblables à celles de Rama chez les Hindous, et d'Hercule chez les Grecs. Les ruines décorées de son nom sont gigantesques.

Mais ce fut sous le roi Dschemschid qu'avait paru le grand apôtre, Hom ou Homanes, l'arbre de la connaissance et de la vie, analogue à l'Hermès égyptien. Ce fut lui qui avait établi définitivement le Magisme dans toutes ces contrées, qui en régla les préceptes ainsi que les cérémonies ; et nous avons les preuves certaines de l'existence, dès cette époque, non seulement des castes sociales, mais d'un corps sacerdotal chargé de la conservation des saintes doctrines.

Malgré ces précautions, l'esprit aryen ne tarda pas à modifier profondément la pureté scientifique de l'apostolat étranger. Chacun connait la tendance des Indo-Germains à tout personnifier, et à donner un corps à toutes leurs conceptions. Autant les Protoscythes et les Atlantes étaient portés vers les idées nettes et précises, autant les Iraniens aimaient à se laisser bercer par toutes les chimères d'une imagination indomptable ; et nous avons vu que cette disposition instinctive fut la cause de l'altération que les doctrines occidentales subirent chez les Indiens. Ils ne connaissaient pas cette satisfaction profonde qui accompagne la possession de la certitude ; et jamais peuple ne fut plus impropre à l'étude des sciences exactes. Les rêves d'une pensée toujours indécise leur plaisaient bien autrement : aussi, toujours des à peu près, aucune fixité dans l'intelligence, le songe à la place de la réalité ; mais aussi, jamais de progrès réels ; et, comme les Hindous, ils ne surent pas même conserver les admirables notions civilisatrices qui leur avaient été confiées.

Digitized by Google

« Que quelques croyances du Mazdeïsme, dit M. Franck, aient été répandues dans l'Orient avant Zoroastre, c'est ce qu'il est impossible de contester. Zoroastre lui-même en appelle sans cesse à une révélation plus ancienne, celle de Hom. Le culte des Gahambars, ou des six époques de la création (1) est universellement attribuée à Dschemschid, un des rois des temps héroïques de la Perse. » La doctrine du Désatir dont on reconnait encore aujourd'hui le caractère scientifique fut donc définitivement approprié, par le réformateur du Magisme, aux instincts de race des Iraniens; et cependant nous avons vu que, malgré tant d'efforts, d'altérations, de personnifications de toute sorte, il n'en put modifier le point de départ dogmatique qui en atteste absolument l'origine.

Le nom seul du Zend-Avesta est une révélation. Il signifie la parole de vie selon Anquetil Duperron, la parole de feu selon Burnouf, la parole des envoyés d'après les racines moriniennes. Nous suivrons textuellement cette œuvre canonique par excellence du nouveau Magisme ou du Mazdeïsme; et nous en passerons rapidement en revue les points fondamentaux.

Elle nous donne d'abord pour cause première de l'univers le temps infini, puis l'opposition des ténèbres à la lumière, d'Ahriman à Ormuzd. Se développent en-

(1) Le compilateur de la Genèse recueillit ces traditions pendant la captivité des juifs, et fait en effet parler au pluriel les puissances secondaires qui, d'après le Zend-Avesta, constituèrent l'univers. Il en altéra cependant la netteté scientifique, et traduisit le mot Zend par une expression qui, quoi qu'on en dise, signifie bien plutôt jour de vingt-quatre heures que temps illimité. Le besoin de donner, chez les Hébreux, une consécration religieuse à l'institution de la semaine est sans aucun doute le motif de ce contre-sens.

Digitized by Google

suite les idées de lumière identifiée avec le bien, et de ténèbres avec le mal ; et l'un et l'autre sont présentés comme secondés dans leur lutte réciproque par une foule de génies inférieures.

On voit donc que la doctrine des Perses ne consiste pas seulement en un simple dualisme comme beaucoup de savants l'ont pensé. Elle aussi reconnait un principe suprême, la durée sans bornes ou la substance éternelle, Zervane Akerene (1), créateur d'Ormuzd et d'Ahriman. C'est lui qui *in principio* fit Zervane, le temps pouvant se mesurer, la grande période qui commence lors de l'apparition de la lumière, cause génératrice du monde actuel, et durera douze mille années divines jusqu'à l'anéantissement de notre série phénoménale, suivie bientôt d'une autre période. Dans Zervane repose l'univers qui fut créé comme lui par celui qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, par l'Éternel.

Les livres Zends disent en propre terme qu'Ormuzd et Ahriman ont été donnés par Zervane Akerene, et qu'Ormuzd a donné l'univers. « Mais, se demande M. Franck, que faut-il entendre par là? Est-ce la création telle que nous la concevons aujourd'hui, ou simplement l'émanation? Nous n'hésitons pas à adopter ce dernier sens ; et voici pour quel motif. Si être donné, dans le langage du Zend-Avesta signifie être créé, Ormuzd a été créé aussi bien que le monde, car la même expression s'applique à l'un ou à l'autre. Or, il est impossible de regarder Ormuzd comme une création, car lui seul, comme nous l'avons montré, a un rôle actif dans

(1) Gaulmin pense que ce mot vient d'une racine abandonnée par les Sémites, lors de leur grand développement, et qui veut dire *Le Semeur*.

Digitized by Google

l'univers. Nous pouvons assurer qu'il en est la substance quand nous voyons le Zend-Avesta le désigner quelquefois comme le corps des corps. Il est la grande lumière. » « Apprends, dit Ormuzd à Zoroastre, que rien n'est au-dessus de la lumière dont j'ai créé l'univers.... Ma lumière est cachée sous tout ce qui brille. »

Ormuzd est donc une émanation, une révélation de l'éternité substantielle au sein de laquelle il était avec Ahriman primitivement confondu. Mais il y a entre eux cette différence fondamentale que le premier est la manifestation antérieure et parfaite, tandis que le second limite cette perfection en l'emprisonnant dans les formes transitoires. Le premier est un fait primordial ; le second l'amoindrit, en le développant, en livrant la substance aux alternatives phénoménales qui ne sont cependant que la réalisation de l'éternelle activité.

Nous avons ici l'éternité substantielle, puis la vibration de l'éther, puis enfin la série des phénomènes qui, obscurcissant cette lumière génératrice, détermine l'apparition des ténèbres, et est considérée comme une chute de la splendeur primordiale. « Zervane Akerene qui reposait seul en lui-même, avant la naissance des deux principes, lisons-nous dans le Zend-Avesta, fut d'abord la lumière ; et, par une succession inévitable, naquirent aussitôt les ténèbres. Le fini ou le monde se produisit au sein de l'infini par la lutte des deux principes.» C'est cette lutte qui, dans la doctrine Mazdéenne engendra l'univers visible ; et, sitôt qu'elle cessera et que les contraires se résoudront de nouveau dans leur source commune, les mondes seront détruits.

« A en croire, écrit M. Franck, quelques sectes dont les opinions sont rapportées par Scharistani et par l'auteur du Dabistan, Ahriman aurait reçu l'existence après

Digitized by Google

Ormuzd. Il aurait accompagné la création, c'est-à-dire le développement de la puissance divine, comme l'ombre accompagne la lumière. En un mot, il n'est qu'une négation, une limite. » L'univers, n'étant que le développement de la première révélation et l'emprisonnant pour ainsi dire dans les phénomènes, devait être considéré comme lui succédant ; et rien n'est plus juste que cette observation.

Zoroastre reconnait du reste que dans l'origine, Ahriman était aussi bon qu'Ormuzd ; et, qu'en définitive, la lutte des deux principes n'est que transitoire, et doit se terminer, à la fin des temps, par leur réunion dans le sein de Zervane Akerene. Toute forme périssable, toute délimitation disparaîtra. Le mal se résoudra dans le bien. Leur longue hostilité se conciliera, en se confondant dans l'absolu. Ahriman rentrera ainsi qu'Ormuzd dans l'Océan infini de l'éternel éther dont ils n'étaient que les manifestations successives ; et la lumière sans ombre et sans tache resplendira jusqu'à l'apparition d'une nouvelle série phénoménale.

« Alors, dit Zoroastre, la terre chancelle comme un homme malade, les montagnes décomposées s'écroulent en torrents de feu, l'univers passe à travers ces flots brûlants pour effacer ses dernières souillures par une terrible et suprême purification. Alors plus de ténèbres, le royaume d'Ahriman est passé ; et désormais Ormuzd règne seul. Tout est devenu lumière. » .Quoi de plus remarquable que cette concordance avec les dogmes scientifiques ?

Les livres recueillis par Zoroastre sont appelés Nackas ; et ce mot, dont les racines sont absolument moriniennes, représente à merveille la lutte incessante de l'infini et du fini, de la lumière et des ténèbres. Nous

Digitized by Google

venons de voir que, d'après ce réformateur, cette lutte n'est que transitoire, et que, la résistance du fini une fois vaincue, le règne du bien s'établira sur la terre comme au ciel. Mais, pour que cette divine espérance s'accomplisse, il faut que l'homme connaisse les armes qu'il doit employer, afin de chasser les puissances ténébreuses qui s'opposent à la marche progressive de la nature et de l'humanité vers l'accomplissement de son œuvre. Les préceptes religieux et sociaux du Mazdeïsme n'ont d'autre but que de faire triompher le souverain bien, et d'opérer la rédemption. Composé de deux racines galliques, le mot Nackas résume ces deux idées, et rend admirablement la pensée qui a présidé à la composition de ces livres.

Nac, Nagt, Nacht, signifie la négation, le non être, l'obscurité ; au figuré le fini ou le mal. Les Flamands écrivent encore indifféremment *Nagt* ou *Nacht* pour désigner la nuit. *Kas* de *Kassen* signifie chasser, repousser, faire fuire dans le but de détruire. Chasser la nuit, dissiper les ténèbres, c'est faire triompher la science, la lumière (1).

Le dieu de Zoroastre s'appelait Ahura-Mazda. Or la première partie de ce nom est l'affirmation de la matière lumineuse, et la seconde énonce ses deux attributs : la force et l'intelligence. L'ensemble exprime donc la triplicité dans l'unité de l'être universel. Il correspond au trigramme Iao et à la trinité cabalistique.

En effet, *As, Ans, Ah*, racine morinienne, signifie unité, puissance et souveraineté. Dans les langues du Nord de l'Europe, *As* veut dire encore le premier, le chef ; et

(1) *Nagt-Kars*, ou comme le prononce un des plus vieux patois flamands, *Nachtkas*, signifie encore chandelle de nuit.

Digitized by Google

l'as de nos jeux de cartes a conservé la même signification.

Ura vient du mot Gallois *Uras, Urah, Urhan,* dont la racine *Ur* signifiait bleu, lumière et vie chez les Protoscythes. Les Grecs et les Romains ont conservé *Uhran* dans toute sa netteté : les uns pour en faire Ορανος, les autres Uranus. Il n'y a d'ajouté que la finale propre au génie de leurs langues. D'un côté comme de l'autre, le mot *Uhran* est fidèle à son sens traditionnel, et veut dire le lumineux, le Dieu substance et primordial. Tantôt il sera considéré comme le père des astres, le maître du temps, celui qui engendre les phénomènes célestes et terrestres ; tantôt il deviendra l'aïeul éternel de tout ce qui existe. C'est sous ce dernier aspect qu'Urahn est encore usité dans les langues du Nord pour signifier grand père, ancêtre, etc.

La racine, *Ur*, qui selon les dialectes se prononce *Or*, *Aour, Our*, *Iour, Jour,* contenait également l'idée de vie. Le mot grec πυρος exprimait aussi bien le feu que le blé, l'aliment par excellence pour entretenir la vie, et qui fut des premiers apporté par les Occidentaux. Ashura veut donc dire, d'après les radicaux gallois, la lumière primordiale et vivante.

Quant à Mazda, l' étymologie en est des plus simples. *Maz,* qui se prononce *Matz* est le même mot que *Magt*, *Mahtg* en gothique, *Macht* en allemand. Il signifie force, puissance, énergie. *Maz* ou *Mag* représente la force qui se manifeste éternellement dans la substance, et correspond au second caractère de la triplicité divine. Très anciennement, *Mag*, d'après les linguistes et notamment les lexicographes Wachter et Ihre, signifiait nature, c'est-à-dire la vie universelle. C'est de cette racine que dérive le nom des Mages, qui étaient les sectateurs de la doc-

Digitized by Google

trine de la vie manifestée, les structateurs de la nature, comme les appelle Philon (1). Ils enseignaient la science de la vie, en étudiant tous les phénomènes dans le but de concourir au bonheur de l'humanité. « Le magisme, dit Ammien Marcellin d'après Platon, était le plus pur de tcus les cultes : *purissimus deorum cultus.* »

De *Mag*, et dans le sens d'autorité, vient majeur, magistrat, majesté, magnat, etc. Dans quelques provinces françaises,on donne encore le nom de mèges aux sorciers. En argot, Dieu est appelé Mège. Nous retrouvons même cette racine dans le nom de notre principal organe; et Mag, avec l'à méga, désigne également l'estomac, en vieux flamand. Magt exprime toujours, dans cette langue, l'idée de la puissance, de la force ; et ce radical appartient si bien à l'Europe occidentale que le savant docteur Hyde, malgré les plus minutieuses recherches, n'a pas pu en découvrir le véritable sens, par l'étude des idiômes asiatiques.

Da ou *Dée*, ce qui est la même chose, dérive de la racine morinienne *deucht*, *deugt* qui signifie intelligence, sagesse, bonté, amour; troisième terme trinitaire. C'est de *deugt* qu'est venu le mot grec θεος, le latin *deus*, le gothique *diex*, le français *dieu*. Dans tous les idiômes du Nord, les mots que l'on emploi aujourd'hui dans le même sens sont *god, good, goed, goeud;* et nous remarquerons que la plupart sont des métathèses de *deugd.*

En résumé, Ahura-Mazda est donc l'être unique, la

(1) Nous signalerons ici la différence radicale qui sépare les anciens mages des disciples de Zoroastre. Les premiers, comme les Druïdes, plaçaient le souverain bien dans l'épanouissement des forces éternelles, tandis que les seconds, plus idéalistes et beaucoup moins scientifiques, considéraient les phénomènes comme une chûte de l'absolu.

Digitized by Google

substance, avec les attributs de matière, de force et d'intelligence. Zoroastre les a d'ailleurs si bien précisés dans les Nackas que le sens n'a pu échapper aux commentateurs modernes, bien qu'ils n'en connussent pas les véritables racines ; et nous n'avons insisté sur ce point que pour définitivement établir que, puisque nous en retrouvons une étymologie aussi complète dans le Morinien, il est nécessaire de placer vers le Nord-Ouest de l'Europe le point de départ de l'idée religieuse contenue dans ce nom. La langue dont se servaient les disciples des Gallois, dans leur apostolat et dans leurs écrits, ne devait-elle pas être celle de leur pays natal ? Pouvaient-ils oublier leur idiôme, et le sens rationnel de leurs livres lithurgiques ?

Les Perses distinguèrent toujours le feu ordinaire de la lumière incréée dont il était l'image. L'on voyait dans les maisons, sur les montagnes, les feux symboliques d'Ormuzd. De tous côtés, s'élevaient des dadgahs, foyers consacrés par les prêtres ; et nous n'insisterons pas sur l'étymologie évidente de ce nom. Le sens supérieur de ces rites était purement emblématique ; et ce n'est pas, encore une fois, la flamme vulgaire que l'on adorait; mais son principe, le feu artiste et éternel, Ormuzd lui-même dans la splendeur de son énergie primordiale.

« Les Mages, écrivait Dupuis, aimant à se rapprocher de la simplicité primitive du culte, n'eurent d'autre image du feu sacré que le feu allumé aux rayons du soleil, qu'ils conservaient religieusement dans leurs pyrées, et auquel ils cherchaient à donner une image de la perpétuité du feu générateur, éther éternel, par le soin qu'ils prenaient de l'entretenir sans jamais le laisser éteindre. » Kirker, de son côté, voyait dans ces rites, non pas une simple adoration du feu vulgaire, mais un

Digitized by Google

culte relatif au feu incréé qui, selon les anciens, composait la substance du ciel.

Agathias nous dit que les Perses, ainsi que les Egyptiens, avaient une si grande vénération pour l'eau, emblême ordinaire de la seconde révélation de l'absolu, qu'ils n'osaient y toucher, excepté pour boire et arroser. L'on retrouve dans Hésiode, initié aux mystères de l'Orient, les traces de ce respect. « Ne faites aucune ordure, dit ce poëte, dans le lit des fleuves qui se jettent dans la mer, ni dans les fontaines. Ne traversez jamais à pied les eaux pures d'une rivière, sans lui avoir adressé une prière. » Nous voyons dans Tacite que Tiridate, étant avec Vitellius sur les bords de l'Euphrate, ne voulut pas passer ce fleuve qu'il ne lui eût offert un sacrifice.

Mais, ajoute Agathias, c'est principalement au feu que les Mages rendaient le culte le plus religieux. Ils le gardaient dans de petites chapelles où se pratiquaient des cérémonies mystérieuses, et veillaient à ce qu'on n'en souillât pas la pureté. C'était un crime digne de mort de souffler dessus, ou de le profaner par le contact d'un cadavre. A quelque dieu qu'il sacrifiât, le Perse commençait toujours par adresser ses prières au feu éternel; et tout ce qui portait l'image de cet élément était sacré pour lui. L'exagération même de toutes ces pratiques, recommandées par Zoroastre, atteste encore la décadence de sa doctrine, tout en constatant combien l'empreinte laissée sur l'esprit iranien par l'apostolat occidental avait été profonde.

Comme les Hindous, les Iraniens personnifièrent le troisième attribut de la substance, l'intelligence active, la parole vivante, qu'ils appelaient Honover. « De ce verbe, dit Creuzer, procède la primitive lumière, à la fois eau primitive et feu primitif, et de laquelle pro-

Digitized by Google

cèdent tous les phénomènes. » « Le pur, le saint Honover, lisons-nous dans l'Yaçna, était avant l'univers, avant l'eau, avant le feu. » Selon une autre interprétation, on l'identifiait avec ces phénomènes ; et nous avons vu qu'il en fut ainsi de l'Oum des Indiens. Le verbe était alors nommé le premier né des êtres ; et, non-seulement il s'incarne dans l'univers, mais il est cet univers dans son acception la plus idéale. Image resplendissante, et vase de l'infini ; toujours lumière, et lumière immense, dont la volonté sainte a son tabernacle dans l'absolu ! Il est le fond et le milieu de toutes les formes, le corps des corps ; et l'Éternel l'a préposé roi, en limitant son empire à la période des douze mille années divines ; et il exercera la domination pendant tout ce laps de temps.

Bien que le mysticisme iranien se donne ici carrière, il n'y a pas un mot dans cette description du verbe tirée textuellement du Zend-Avesta qui ne suive la saine tradition. Tout est là, depuis la vibration lumineuse, génératrice de notre système stellaire, jusqu'à l'anéantissement de la série phénoménale actuelle, à la fin d'une période fixée par les lois éternelles.

Le Honover était personnifié sous trois aspects principaux, et, en quelque sorte, sous trois développements successifs. On le considérait d'abord comme la lumière primordiale qui opère de toute éternité. Dans un second degré, le verbe prenait un corps et devenait l'arbre de vie, appelé Hom, qui, représentant la première apparition de la vie sur notre globe, symbolisait la vie universelle, si adorée des Druides. Un morceau de cet arbre sacré, vénéré comme le guy en Occident, était nécessaire dans tous les sacrifices. Le verbe vivant devient homme, en troisième lieu. Il devient surtout Homanès qui prêcha

Digitized by Google

la morale sous le grand Dschemschid, et fut le premier fondateur du magisme.

Ce ne fut que par l'intermédiaire du Verbe, pensée d'Ormuzd et modèle de toutes les perfections, que la substance produisit les êtres matériels. Il a un corps et une âme. Son âme, ou, comme disent les livres zends, son Férouer, est la réunion de tous les Férouers particuliers, c'est-à-dire de tous les types éternellement existants des phénomènes possibles, de toutes les idées qui constituent dans leur ensemble son existence intellectuelle. Son corps est la réalisation de ces idées, de ces types, dans les êtres visibles. Il est donc l'univers, dans son essence primordiale, dans son principe et dans ses innombrables manifestations.

Les Perses ne confondirent cependant jamais le monde avec l'idée génératrice. S'ils abandonnaient les formes périssables à l'empire d'Ahriman, ils en glorifiaient les types éternels qu'ils considéraient comme des puissances effectives, puisqu'elles sont les forces intelligentes et organisatrices de la matière. Ces modèles de tous les êtres étaient formés de l'essence même d'Ormuzd, et existaient par la parole vivante, par Honover. Ils formaient un monde idéal, sans commencement ni fin, réunissant toutes les énergies, constituant dans son ensemble l'infinité des phénomènes possibles, et dont l'univers n'est que la révélation. Ce n'est que par une sorte de chute que, pendant les périodes de création et selon la succession des milieux, une partie de ces types se manifeste. « Mais, à la fin des temps, leur dit Ormuzd d'après le Zend-Avesta, je vous rétablirai dans votre premier état, et vous retournerez en moi. »

Le lecteur a remarqué la complète analogie qui existe entre ce dogme et le Brahmanisme. Par suite d'une in-

Digitized by Google

terprétation désordonnée de la doctrine occidentale, l'un et l'autre placent le souverain bien dans le retour de tous les phénomènes au sein de l'absolu ; et nous verrons que les Druides, plus proches de la source de toute science, en avaient bien mieux conservé la véritable signification. Ils glorifiaient la nature opérante, au lieu de l'identifier avec le mal ; et l'adoration de la vie dans son plus haut épanouissement était leur culte par excellence. En Orient, les premiers Védas gardèrent seuls la tradition que nous retrouverons chez les Egyptiens dont l'intelligence n'était pas affligée d'une imagination aussi désespérante que celle des Aryas. Ces déviations sont du moins la preuve évidente que la doctrine de la substance ne prit pas naissance chez ces derniers.

Tout s'altère également chez les Iraniens, au gré d'une rêverie sans contrôle ; et nous ne nous étendrons pas sur leurs innombrables personnifications, sur les Amschaspands et les Dives qui, sous les ordres d'Ormuzd et d'Ahriman, animent et dirigent les deux empires rivaux. Le soleil ne parcourt plus le zodiaque que pour répandre volontairement ses bienfaits. Les astres deviennent ses agents, et le secondent dans sa lutte périodique contre les influences nuisibles. Le tonnerre, les bruits du vent, sont les voix des génies subalternes, habitants de la terre, et préposés à sa garde. La nuit, les frimas, les troubles physiques, sont les efforts de l'esprit des ténèbres ; et cette guerre incessante est une loi fatale à laquelle le soleil lui-même ne peut se soustraire.

Disons encore que les oiseaux représentaient les bons anges et appartenaient à la création pure. On les regardait en général comme les interprètes et les messagers du Ciel ; et on leur donnait le nom de Langues, et parfois de Langues de feu. Les plus terrestres des animaux, les

Digitized by Google

reptiles, symbolisaient au contraire les Dives. Il en était de même des Griffons ; et nous devons retrouver dans ce choix une nouvelle preuve de la révolte de l'esprit iranien contre tous les emblèmes hyperboréens.

Le Mazdéïsme était donc une véritable transformation de la doctrine occidentale, et résultait de la nécessité où se trouvait Zoroastre de la faire concorder avec les idées instinctives des Perses, et particulièrement avec la croyance aux bons et mauvais génies que nous retrouvons chez tous les peuples enfants. Ce fut la conséquence de la réaction de l'Iran contre l'antique prépondérance du Touran ; et cette révolution politique est encore attestée par les malédictions du Zend-Avesta. Non-seulement Zoroastre exalte l'absolu substantiel au détriment des phénomènes qui n'en sont cependant que la révélation, non-seulement il identifie l'univers avec Ahriman, mais il range les Touraniens dans l'empire du mauvais principe, avec tous ceux qui, fidèles à la tradition, glorifiaient la nature. Quant aux adorateurs de la pure lumière, ils étaient, par opposition, les bien-aimés d'Ormuzd ; et la séparation des deux races devint définitive.

L'intelligence et la force inhérentes à la substance se personnifiant en mille entités diverses, toute unité de la cause première finit par disparaître ; et nous voyons ici les conséquences de ce penchant à séparer l'énergie de la matière, propre aux Sémites, mais surtout aux familles humaines qui résultèrent de leur mélange avec les Protoscythes. Les théologies des peuples dérivés des Indogermains, particulièrement celles qui n'émanaient pas directement de la source occidentale, eurent cette tendance à diviser ce qui est uni de toute éternité. Elles admirent la coexistence de deux principes absolument distincts. Quelques-unes subordonnèrent même la ma-

Digitized by Google

tière à la force dont elles firent la seule cause nécessaire. La confusion est alors complète. Toute science est perdue ; l'humanité dut reconstruire l'édifice longtemps incertain de sa foi rationnelle.

Les Perses ne connurent jamais cette décadence profonde qui pesa sur le monde, pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire. Ils avaient conservé un certain nombre de traditions recueillies de la bouche même des apôtres étrangers, et dont nous retrouvons les traces dans le Zend-Avesta. C'est ainsi qu'ils partageaient notre système solaire en sept zones ou Keschvars, séparées les unes des autres par d'immenses étendues d'eau, ou de matière cosmique, et qu'ils appelaient Zares. D'après eux, tous les arbres, tous les animaux, tous les hommes ne sont que les rejetons infiniment variés d'un seul arbre, d'un seul animal et d'un seul homme. Ils pensaient donc que tous résultaient d'un type commun et primordial ; et nous devons voir encore dans cette théorie le souvenir lointain d'une antique croyance aux centres de création, admis par la science moderne. Bien plus, ils font naître le premier homme de la côte d'un animal ; et l'on sait que les quadrumanes ont une côte de plus que l'homme, tendant parfois à disparaître.

Dchemschid, l'apôtre de l'année sidérale, nous est présenté divisant le sein de la terre avec le glaive d'or du soleil, et fut en effet le premier qui introduisit dans l'Iran les préceptes agronomiques. Le magisme favorisa constamment l'observance de ces prescriptions ; et toute sa doctrine se confondait avec le calendrier solaire. Les livres zends parlaient même de la terre heureuse par excellence, du continent occidental, actuellement disparu, d'où la grande civilisation avait répandu ses bienfaits. « J'ai créé, dit Ormuzd à Zoroastre, un lieu

Digitized by Google

de délices et d'abondance. Personne ne saurait en produire un pareil. Si cette terre de bonheur n'était pas venue de moi, aucun être n'aurait été capable de la créer. Elle se nomme Eériène Veedjo ; et elle surpassait en beauté le monde entier, tant qu'il peut s'étendre. Rien ne fut jamais comparable aux charmes de cette terre de délices... Le premier séjour de bénédiction et d'abondance que j'ai créé, moi Ormuzd, fut Eériène Veedjo ! »

La doctrine atlante de la solidarité, symbolisée chez les Druides par la communion par le guy, était fondamentale dans les Indes, où elle n'était observée que par la race conquérante, et chez les Perses. « Il n'était point permis à aucun de ces derniers, dit Hérodote, de prier pour son bien personnel ; mais tous devaient prier pour la nation entière dans laquelle chacun se trouvait compris. » Anquetil Duperron reconnaît de plus que les Perses avaient une amitié fraternelle pour tout le genre humain, et même une tendre affection pour les animaux.

Toutes les religions issues de l'Atlantisme croyaient à la résurrection c'est-à-dire à la reconstruction d'un autre univers, après la destruction ignée de celui-ci. Jamais elles ne voulurent faire de la résultante de toutes les individualités actives qui constituent notre corps, et que l'on appelle âme, une entité personnelle ; et jamais elles ne la dotèrent d'une durée supérieure à celle de la substance elle-même. Jamais surtout elles n'auraient conçu cette hypothèse conjointement à celle de la résurrection des corps comprise dans le sens le plus étroit. De tels systèmes appartiennent aux époques de complète décadence ; et les derniers temps du Mazdéïsme nous en offrent plusieurs exemples.

Digitized by Google

Malgré ces déviations, la vérité se conservait parmi les initiés aux rites secrets. La bonne doctrine se perpétuait au fond des temples, et chez quelques sectes d'origine fort ancienne. Nous la retrouvons particulièrement chez les Ababs qui affirmaient que Zoroastre, sans rien changer à la tradition, n'avait fait que la traduire en paraboles et en allégories pour lui donner plus de prise sur l'esprit iranien. Nous la retrouvons encore dans le système des Sipasiens qui continuaient de prendre le Désatir pour base de leur foi. Dieu était pour eux l'unique substance. L'infinité, l'identité et l'éternité en sont les principaux attributs, ou du moins les seuls que nous puissions saisir, car son essence est incompréhensible. Ils appellent Azad-Bahman l'énergie propre à cette essence, véritable verbe qui, par subdivision, donne naissance aux forces secondaires, animant ainsi les animaux, les végétaux, et jusqu'aux minéraux. La nature était donc considérée par cette secte comme un être vivant dont toutes les parties se lient et réagissent les unes sur les autres, ainsi que les organes de notre corps; mais cette existence universelle, éternelle, était divisée en d'immenses périodes cosmiques qui correspondaient aux destructions et régénérescences générales des orthodoxes.

Une de leurs croyances, malheureusement étouffée sous les allégories et qui résultait évidemment d'une théorie perdue, est que chaque astre ou chaque groupe stellaire arrive, à tour de rôle, à la prépondérance phénoménale; en d'autres termes, que les nébuleuses apparaissent, se développent, et disparaissent les unes après les autres, entraînées sans fin dans le cercle infini des révélations. Mais le point le plus remarquable de cette doctrine, et qui rappelle les Trimurtis successives des

Digitized by Google

Hindous, avec une bien autre netteté scientifique, est celui-ci. La cause éternelle conçut trois choses : la matière, l'intelligence et la puissance de la première manifestation cosmique; puis les éléments constituants de celle-ci conçurent la matière, l'intelligence et la puissance de la seconde; et ainsi de suite. Il est impossible de mieux décrire l'activité indestructible des atomes, et de leurs innombrables combinaisons.

Jamais religion ne fut plus profonde et plus fidèle à la doctrine antique. Jamais nous ne trouverons un plus admirable sujet d'études que la recherche des quelques débris de cette science qui se perdit vers l'aurore des temps historiques, et dont nous commençons à soupçonner l'étendue. Les tourmentes qui suivirent le mélange des grandes races humaines, anéantirent ces trésors ; et c'est à peine si quelques peuplades oubliées en conservèrent ainsi les précieuses épaves.

Il est une autre secte qui, bien que détachée fort tardivement du Mazdéïsme, en garda cependant les traits fondamentaux. Elle fut une sorte de vulgarisation des croyances tenues secrètes; et, pendant des siècles, le monde se passionna pour la Kabbale que, dans son ignorance du passé, il vénérait à l'instar d'une révélation divine.

« La théorie de l'émanation, dit Mounk, se réduit dans la Kabbale aux deux proportions suivantes : Aucune substance n'est sortie du néant. Tout ce qui est a pris son origine dans l'idée éternelle, dans une première source de lumière divine. » Selon cette doctrine, l'Eternel tira l'univers de l'Ensoph, l'infini substantiel, c'est-à-dire de lui-même ; et celui-ci devint le monde actuel en se développant par différentes sphères ou tourbillons successifs, appelés Zéphiroths. En réalité, on

Digitized by Google

ne voit dans ce que les Kabbalistes appellent Dieu que la substance primordiale. Ils ne reconnaissent pas, il est vrai, l'existence de la force dans la matière ; mais ils sont obligés d'admettre, comme les Mazdéens, une première émanation de l'absolu qu'ils appellent fils de Dieu, le Verbe, participant des deux natures, et duquel le monde est engendré par l'intermédiaire des Zéphiroths. L'identité de la cause et de l'effet est donc toujours évidente, d'autant qu'à la consommation des choses, ils nous montrent le Verbe, les Zéphiroths et l'univers retournant en Dieu, source éternelle et inépuisable de toute manifestation phénoménale.

Ce ne fut que vers l'époque de la domination romaine que cette formule commença à se vulgariser chez les Juifs, bien qu'elle fût toujours moins goûtée par ceux de Jérusalem que par ceux d'Alexandrie. Elle n'en exerça pas moins une influence considérable sur le Christianisme naissant qui est ainsi rallié par la Kabbale et le Mazdéïsme à la doctrine des apôtres antéhistoriques. (1)

Parallèlement à l'enseignement sacerdotal, s'étaient développées, chez le Perses, quelques écoles philosophiques qui ramenèrent également toutes les formes à l'unité substantielle, et complétèrent ainsi le sens réel du dogme religieux. Selon les Akhschiens, Dieu, étant

(1) Jésus-Christ est souvent identifié par St-Paul avec la création. « J.-C., dit-il, est la figure de la substance de Dieu ! » Plus loin, s'adressant à l'éternel, il dit encore : « La terre et les astres périront. Ils vieilliront tous comme un vêtement ; et vous les changerez comme un manteau. Mais, pour vous, vous serez toujours le même. » St-Jean, à propos de la conflagration universelle qui doit terminer la période actuelle, dit également : « Ce que nous serons un jour ne paraît pas encore ; mais, lorsque J.-C. se montrera dans sa gloire (son éclatante lumière), nous serons semblables à lui. »

Digitized by Google

l'essence de tous les corps, reste immuable tandis que les aspects ou les apparences changent incessamment. Ils admettaient la résurrection comme le renouvellement périodique des séries phénoménales ; et plusieurs pensaient que la future période doit reproduire un monde absolument semblable à celui-ci, D'après les Paikariens, Dieu ne serait que le feu dont la substance engendra les astres. Cette lumière primordiale aurait créé l'eau, puis la généralité des êtres. Les Alars ne reconnaissaient pour premier principe que les eaux cosmiques. D'autres, comme Milau et ses disciples, choisirent l'air ; Schak préféra la terre ; et il est évident que ces derniers systèmes furent les interprétations barbares et ignorantes des dogmes sacrés.

Nous ne voulons pas quitter la Perse sans parler d'un mythe contemporain des plus anciennes initiations occidentales, et qui, par un compromis résultant de la nécessité où se trouvait Zoroastre de synthétiser les principales traditions chères aux Iraniens, se greffe, tout en faisant double emploi, à sa grande doctrine.

Nous avons vu qu'en souvenir de l'antique Lingam, les Indiens avaient accepté le culte de la lumière sous la formule d'une dualité perpétuellement active, personnifiée sous les noms de Siva et de Bahvani. Tel fut le mythe de Mithras et de Mitra. « Il a pour base, dit Creuzer, l'une des idées les plus élevées et les plus pures de toute l'antiquité, idée dont il faut peut-être chercher le premier germe dans la doctrine primitive commune aux Brahmanes et aux Mages. Dérivée de cette source mystérieuse, elle revêtit, en passant de la Perse à travers l'Asie antérieure jusque dans l'Egypte et dans la Grèce, des formes très diverses, et se répandit plus tard jusqu'aux extrémités de l'Occident. » Nous pen-

Digitized by Google

sons, au contraire, que le point de départ en avait été absolument occidental, et que ce sont les traces ineffaçables de l'apostolat atlante que nous retrouvons dans les deux mondes.

Quant à l'Iran, Firmicus Maternus nous raconte que les premiers Perses avaient divisé leur divinité suprême en deux puissances représentées par les deux sexes, et avaient fait du feu qui en constitue la substance un dieu et une déesse. Le Mazdéïsme hérita de cette doctrine ; et, d'après les livres zends, le feu primordial est mâle et femelle. « C'est au mâle, dit Hérodote, que la dénomination de Mithras est appliquée, tandis que le second est appelé Mitra. » Au point de vue dogmatique, leurs emblèmes furent le feu et l'eau, et plus vulgairement le soleil et la lune. Toutes les productions de la nature devinrent le résultat de l'union mystique du feu avec l'eau ; et des deux naquit l'univers.

Tandis que la plupart des peuples, fortement colonisés par les Atlantes, conservèrent le grand mythe de Mithras (1), comme représentant le feu substantiel, d'autres, plus particulièrement fidèles aux traditions protoscythes, portèrent toute leur adoration vers le principe femelle et humide. Creuzer a parfaitement établi que Mylitta, Uranie, Athénée, Aphrodite et tant d'autres dont nous nous occuperons plus loin, sont les différentes dénominations d'une seule et même divinité, personnifiant la seconde entité de la dualité génératrice, et représentant la nature dans sa plus haute acception. C'est la grande mère vénérée dans tout l'ancien monde, la déesse de la

(1) Mithras est quelquefois appelé le dieu triple. Nous voyons dans cette épithète les traces de la doctrine qui reconnaissait la matière, la force et l'intelligence pour les attributs fondamentaux de la cause première.

Digitized by Google

vie et de l'amour ; et, de même qu'en Egypte, Isis est souvent considérée comme la mère du monde et l'être des êtres, de même Mitra figurait-elle quelquefois, en Perse, comme la divinité suprême ; si bien que Mithras, le feu mâle, lui était alors subordonné à titre de fils.

« Ce n'est pas en Perse, dit Creuzer, mais en Ethiopie, en Egypte et en Grèce qu'il faut chercher les vestiges du Mithras-Soleil primitif. » Ce savant aurait pu ajouter dans les Gaules et en Amérique, partout enfin où s'établirent les plus anciennes colonies Atlantes. Les Ethiopiens nommaient leurs premiers législateurs et les fondateurs de leur religion Mitras ou Phleggas. En Egypte, le premier roi de la cité Soleil, On ou Héliopolis, s'appelait Mitres ou Mestres ; et, selon Pline, ce fut lui qui éleva les premiers obélisques.

Après avoir dit que Mithras était placé par Zoroastre entre Ormuzd et Ahriman, Plutarque ajoute que les Perses l'appelaient pour cette raison le médiateur entre la lumière et les phénomènes qu'elle engendra. Or, cette expression, dont les commentateurs se sont si longuement occupés, signifie évidemment qu'il participe, par sa substance, à la nature de chacun d'eux, qu'il doit en être le foyer de réunion et les contenir un jour l'un et l'autre. La doctrine mystique ne tarda pas à en faire également un médiateur entre Ormuzd et l'homme.

Son grand emblème, avons-nous dit, était le soleil, adoré partout où se perpétua l'usage du calendrier gallois ; et ce furent les situations diverses de cet astre qui représentèrent le rôle prédominant de Mithras médiateur. Il parcourt l'empire d'Ormuzd et d'Ahriman, et remporte chaque jour une victoire nouvelle. Tour à tour lumineux et obscur, il se purifie continuellement des souillures que lui ont imprimé les ténèbres. C'est au sein

Digitized by Google

de l'être infini, par la réunion ou par l'amour, que se résoudront toutes les divisions nées dans le temps; et la cause, l'auteur de cette réunion future est Mithras, la substance commune aux deux principes. « Aussi, dit Creuzer, est-il l'amour, et l'amour est son nom. Dans son rapport avec Ormuzd et Ahriman, il est le feu d'amour; vis-à-vis de la nature, il est le purificateur et le réparateur. » Partout et à tous les points de vue, il est médiateur. C'est lui qui prononce le verbe ou la parole divine. Il est ce verbe; et il réside en ceux qui la publient. Dans les saints prophètes, il est homme, il est Mithras (1).

Par une sorte d'incarnation incessante, le dieu subit donc toutes les alternatives phénoménales. Il a part aux souffrances de l'humanité et opère l'œuvre de réconciliation. En souvenir de son sacrifice actuel, analogue à celui dont parlent les Védas, Mithras est représenté s'immolant tous les ans à l'équinoxe du printemps, sous la figure de son emblème zodiacal, le taureau. Mais, à la fin de la grande année, après la rédemption universelle, il se dégagera des formes, et resplendira de tout l'éclat de sa situation primordiale. Il offrira le sacrifice d'amour par excellence, lors de la consommation des temps. C'est lui qui, toujours médiateur, terminera la lutte des ténèbres et de la lumière, en se réunissant à son père l'infini substantiel; car il est l'absolu révélé par l'univers; il est Zervane Akérène manifesté.

Mithras a son siège de prédilection aux équinoxes, entre les signes supérieurs et les signes inférieurs, entre

(1) Parfois le principe femelle de la dualité génératrice prend le premier rang; et c'est la grande déesse, sous les noms de Mitra, d'Uranie, d'Isis, etc., qui, dans l'œuvre de réconciliation, dans l'office de médiatrice, est appelée la mère d'amour.

Digitized by Google

Ormuzd et Ahriman, la lumière et les ténèbres. Soit par allusion aux mois d'hiver, soit parce que le feu primitif dont il est l'emblème est engendré par la nuit féconde, il est toujours représenté sortant d'une caverne ; et un passage d'Eubulus a fait penser que l'on célébrait ses mystères dans les lieux sombres. Les indigènes de Saint-Domingue, d'après Constant d'Orville, allaient en pèlerinage à une grotte sacrée d'où ils faisaient naître le soleil ; et l'origine occidentale de Mithras est encore attestée par le costume dont les Perses revêtissaient son image, et qui est absolument hyperboréen.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les fêtes du dieu concordaient avec les principales situations zodiacales du soleil, particulièrement avec le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps. Quelques jours après le solstice, avait lieu, chez les Perses, le Mirrhagan, analogue à la fête des Romains appelée celle de la naissance du soleil invisible, et qui tombait au VIII des Calendes de janvier, c'est-à-dire au vingt-cinq décembre. C'était une joie générale à Rome, ainsi que dans tout l'Occident; et de là vint qu'au commencement du quatrième siècle, les chrétiens de ces contrées fixèrent au même jour la célébration de la naissance de leur Christ dont la légende s'était emparée des anciens mythes populaires (1). Dans

(1) Au-dessous des plus anciennes églises chrétiennes, on découvre souvent des temples ou antres mithriaques. « A Paris, lisons-nous dans un Mémoire de l'Académie des inscriptions, on a fréquemment constaté que les lieux-saints avaient servi jadis de rendez-vous aux adorateurs de Mithras, ce qui tendrait à établir ce fait que la religion du démiurge persan fraya en quelque sorte les voies à la prédication chrétienne, non-seulement à Rome, mais encore dans les Gaules, et que, sur bien des points, l'antre mithriaque devint un sanctuaire chrétien. »

Digitized by Google

l'église d'Orient, au contraire, une autre fête de tradition parallèle, celle d'Osiris perdu et retrouvé, donna occasion de la fixer au six janvier.

Les Mithriaques avaient reçu des Protoscythes l'usage des sacrifices humains, mais ils y attachaient une signification toute différente ; et ce fait incontestable les rapproche encore de leurs coreligionnaires occidentaux. Le sang, agent par excellence de la vie, et répandu selon les modes sacrés, leur servait à représenter le grand sacrifice consommé par l'éternel, lors de la création de l'univers. Delà la sanction dogmatique donnée à ces holocaustes; et les initiés connaissaient seuls les offrandes moins barbares. Nous avons vu que les Indiens célébraient les mystères de Siva au moyen d'une boisson eucharistique analogue à celle des Druides. On se servait en Perse d'un breuvage composé de farine détrempée dans de l'eau, et avalé en prononçant quelques paroles sacramentelles, tandis que certains signes étaient apposés sur le front. Nous verrons toujours que plus les rites religieux seront tenus secrets et réservés à un petit nombre d'adeptes, mieux ils échapperont à l'influence des milieux ; et la concordance remarquable que nous remarquons entre les coutumes mystérieuses de tous les peuples anciens atteste de la façon la plus certaine l'unité de l'apostolat préhistorique.

En résumé, le culte du feu-substance était fort antérieur au Mazdéïsme. Après en avoir subi les atteintes, il finit par le vaincre ; et règne aujourd'hui, sous des formes diverses, sur plusieurs centaines de millions d'hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES GAULES.

Tous les grands dogmes de l'antiquité classique ne furent que les développements des idées exprimées par deux racines ibériennes : 1° *U, ur* qui signifiait tout à la fois lumière et eau : 2° *By*, *bai*, force ou vie. De *ur* joint à *as*, autre radical dont nous avons parlé maintes fois, vinrent *uras, urah*, *urhan*, le premier lumineux ou les eaux primitives. Les Grecs et les Romains ont conservé urhan sans aucune altération, les uns pour en faire Ουρανος et les autres Uranus. Il n'y a d'ajouté que la finale propre au génie de leurs langues ; et, en tant qu'exprimant la substance active, ce dieu fut doté des deux sexes ou vénéré sous une double forme. Dans ce dernier cas, Uranus était toujours le principe mâle de la dualité génératrice, et associé soit à Uranie, soit à Ghé, soit à Tite, à Titaia. (1) Parfois ce second principe fut désigné sous

(1) Le nom de Titaia est composé du mot morinien *tite*, qui nourrit par les mamelles, d'où tette, têter, etc, auquel les Gallois ajoutèrent leur célèbre diphthongue *ai*. Le principe mâle était même souvent appelé Tit, masculin de Tite. « Les Gaulois, dit Lamennais, ne connaissaient pas le Dis de la mythologie grecque, mais Tit, Tic, Tiec, qui signifie père. »

Digitized by Google

le nom générique de Ma, Maïa, c'est-à-dire la grande mère ; et cette déesse était donnée tour à tour pour femme à toutes les personnifications de la lumière mâle.

Dans les Gaules, lors de la conquête romaine, le couple divin était représenté par Mercure (*me*, *mer* masculin de *ma*, et *ur*, lumière,) accompagné de sa sœur-épouse Rosmerta dont le nom, suivant la plus part des philologues, était également d'origine occidentale. On trouve, sur une quinzaine de pierres épigraphiques découvertes en France, les noms réunis de ces deux divinités ; et, dans ces derniers temps, les recherches archéologiques ont mis la science en possession d'une série de nouveaux monuments où figurent Mercure et sa mystérieuse moitié. Chaussée à la manière des mères, couverte d'un double vêtement, cette déesse porte un emblème significatif que l'on a comparé à une corne d'abondance ; et parfois Mercure lui offre une bourse dont il verse le contenu dans une patère qu'elle lui tend. Le sens phallique de cette image mystique ne peut échapper au lecteur. M. Ch. Robert a signalé des représentations semblables à Pouzzoles, à Vérone, à Pompéi, dans lesquelles Maïa est substituée à Rosmerta ; et les inscriptions belges les réunissent l'une ou l'autre à Mercure à peu près indistinctement.

Mais, primitivement, Urah avait été le terme employé pour désigner le père lumineux, le principe de vie ou la lumière mâle. Hésiode enseignait que le premier phénomène naquit de l'amour d'Uranus et de Ghé ; et, selon Sanchoniathon, ces deux divinités parallèles étaient placées au rang suprême des dieux de la Phénicie. Diodore de Sicile nous apprend d'ailleurs que les Atlantes reconnaissaient pour premier roi ou premier dieu Uranus, toujours associé soit à Ghé, soit à Titaia. C'est le grand an-

Digitized by Google

cêtre, l'aïeul éternel de tout ce qui se meut, vit et respire ; et c'est avec cette signification qu'urahn est encore usité, dans les langues du nord de l'Europe, pour désigner un grand-père, un ancêtre. Notons encore qu'*ur*, prononcé tantôt *our*, *aour*, *iour*, etc, selon les dialectes modernes, a toujours le sens de lumière manifestée ; (1) et de cette racine contenant tout à la fois l'idée de lumière et celle de génération universelle, provinrent les mots grecs πυρος, feu, et πυρος, blé, l'aliment par excellence pour entretenir la vie.

Tout nous porte à croire que le grand mythe occidental fut antérieur au développement des langues scytho-sémitiques. Nous venons de dire, en effet, que le radical *u*, *ur*, signifiait la lumière et l'eau. Or, en les voyant choisir pour définir leur dieu suprême le terme qui par ses significations multiples pouvait le mieux désigner le premier phénomène cosmique, nous devons en conclure que les Atlantes possédaient la doctrine de la substance avant la propagation de l'emblème solaire. Nous arrivons donc toujours à constater l'existence de deux apostolats successifs dont le plus ancien émana directement de l'Atlantide, et dont le second accompagna la prépondérance des Gallois.

(1) La fête de Noël se substitua à celle du solstice d'hiver que les anciens célébraient depuis la nuit du 25 décembre jusqu'au 2 janvier. Or, il est remarquable que cette fête de la renaissance de la lumière porte encore chez tous les peuples septentrionaux de l'Europe des noms dérivés de la racine ibérienne, puis galloise, désignant précisément la lumière génératrice. En Islande et en Suède on la nommait *Jul* ; en Angleterre *Joule* ; en Finlande *Joulo* ; en Laponie *Jouls* ; en Saxe *Geol* ; dans les Gaules *Gwell*. Partout cette fête était accompagnée d'une sorte de trêve, appelée *Julfred* ou la paix de *Jul*.

Digitized by Google

Les dérivés de *by* ou de *bai* ne sont ni moins nombreux ni moins importants. Chez les plus antiques débris de la race protoscythe, des Pyrénées au Kamchatka, cette racine est le terme de l'affirmation, de la réalité, de l'être vivant ; et ce fait, qui nous est une nouvelle preuve de la consanguinité des familles mongole et scythique, atteste que les langues scytho-sémitiques se sont formées simultanément sur tout l'ancien continent. De *by*, *bai*, avec le changement ordinaire du B en V et en W, résultèrent naturellement *wy*, *wai* ; et nous n'avons pas besoin de recourir à une importation asiatique pour expliquer la présence de cette syllabe célèbre en Occident. N'est-il pas probable en effet que les colons Atlantes conservèrent, en le modifiant selon le génie des nouvelles langues galloises, un terme qui leur était propre ? Sa signification est attestée d'ailleurs par la vénération dont ils l'entouraient ; et nous le retrouverons partout où les idiomes protoscythes ont laissé de profondes empreintes. (1)

Dans la plupart des langues scytho-sémitiques, wy est encore en usage comme signe d'affirmation, et pour attester ce qui existe, ce qui est vrai. Nous l'avons conservé sous la forme *ouy*, *oui* qui euphoniquement équivaut à wy ; et, dans une grande partie des provinces méridionales de la Belgique, les paysans disent encore *wy* et *ahwy* pour oui. On disait anciennement en France *hui* pour jour, c'est-à-dire pour exprimer la lumière affirmée ; et, faisant précéder ce terme d'*ur*, nous avons

(1) En tant que désignant la substance vivante, wy engendra le nom du dieu chinois Wei, du dieu libyen Wadd, ainsi que celui de Wy-chnou, l'une des personnifications indiennes qui, par ses incarnations successives, anima toute la série des êtres.

Digitized by Google

ourd'hui qui est un superlatif. Dans son acceptation la plus populaire, cette racine reproduisait même le sens des vieux mythes protoscythes destinés à représenter la puissance génératrice, et désigne encore, comme sans doute chez nos ancêtres, l'organe phallique vénéré en tant de contrées diverses avant la colonisation atlante.

Qu'était maintenant Theuth, cet autre grand dieu de l'Occident, également adoré sur les deux rives de l'Atlantique, et que nous retrouvons en Egypte et jusqu'en Asie ? (1)

« Theuth, dit Trévoux, n'était pas chez les Egyptiens le vrai créateur du ciel et de la terre, mais une ancienne divinité inconnue de laquelle toutes choses tiraient leur origine. Cluvier croit que les Germains ont été appelés Theutiques de Theuth, que le nom de Titan vient de là, ou même que c'est le même mot, et que les enfants (sectateurs) de Theuth ont été appelés Titans. Il prétend encore que le Ζευς des Grecs vient de Theuth, Θευθ, Θεοθ; car, en changeant le Θ en Σ, ils ont dit Θεος, Σεος ; et, parce que le Z a la force des deux lettres Δ Σ, quelques-uns, en changeant le premier Θ en Ζ et le second en Σ, ont fait de Theuth Ζευς et d'autres Ζδευς. D'autres en changeant le Θ en Δ ont fait Δευς, d'où sont venus les cas obliques Διος, Δει, Δια. Ceux qui ont dit Ζεος ont décliné Ζιος Ζει, etc., et à l'accusatif Ζην, d'où les Doriens ont fait Ζαν. Les peuples du Nord disent Dan, nom que d'autres ont augmenté d'une syllabe, Codan, que plusieurs ont prononcé Godan, et ensuite Wotan. » « De Theuth, lisons-nous plus loin, l'on fit Thuot, d'où les anciens Germains avaient fait Woth,

(1) Gusmann a prouvé que toutes les anciennes nations rapportaient leur origine à Theuth ou Thoth, ayant la signification de père. On le retrouve jusqu'en Chine.

Digitized by Google

Wothan, Wodan, Woden, Wode, et ensuite Guoth, Goth, God, Got, qui encore aujourd'hui signifient dieu. »

Non seulement Trévoux ne nous fournit pas l'explication du nom de Theuth, mais il se trompe singulièrement dans l'étymologie qu'il nous donne de toutes ces dénominations secondaires. De telles erreurs résultent de l'ignorance des racines ibériennes ; et, bien qu'il en dise, Δια, Θεια, dérive du radical occidental dont nous parlions plus haut. C'était la grande divinité généralement adorée dans les deux mondes ; et, d'après Hésiode, ce terme signifiait l'aïeule éternelle. Selon Hésychius, la formule Δια était tyrrhénienne, et fut appliquée à toutes les personnifications du principe femelle de la dualité primordiale, comme Διος à celles du principe mâle. De là vinrent le Dèva du Sanscrit, le Div du Zend, le Dew du Slave et tant d'autres dérivés. D'un autre côté, et contrairement à l'opinion de Trévoux, Wytan, Wotan, Wodan, provenait de *wy*, la vie, et de *tan*, *dan*, le feu, et signifiait donc le feu générateur, le principe mâle universel. Nous n'en trouvons, encore une fois, l'étymologie évidente que dans les vieux idiomes gaulois.

Hornius suppose que le véritable nom de Theuth était Thoith, et que la manière dont on l'écrivait dans l'origine était Thohu ou Thohuth. Ce savant nous met ici sur la voie de l'étymologie que nous cherchons. Seulement, par suite du désir préconçu de tout rapporter à la Judée, il prétend que les idolâtres acceptèrent pour premier dieu le terme employé par la Genèse pour désigner le chaos générateur, que ces peuples altérèrent le mot hébreux *Tohu* pour en faire Thohuth, puis Theuth, et qu'ils ne gardèrent de *Vabohu*, seconde partie de la formule biblique, que bau qui signifie nuit.

Tohu-Vabohu est au contraire une expression double

Digitized by Google

composée de racines absolument protoscythes dont le sens ne peut être douteux. Tohu vient de *thau*, *tau*, feu et de *u*, *ur*, qui signifiait, ainsi que nous l'avons vu, non-seulement lumière, mais surtout eau. Ce mot représentait donc les eaux sphéroïdales et lumineuses. C'est le verbe, premier phénomène de l'absolu, dont le soleil devint bientôt le grand emblème. Quant à Vabohu, l'étymologie en est également concluante. *By*, *wy*, *wai*, *wa* signifiait la vie, la force universelle ; *bau*, la nuit, la matière au repos ; et *hu* n'est que la répétition du radical cité plus haut. Vabohu est ainsi la nuit primordiale et génératrice de Tohu, la lumière manifestée. Tohu-Vabohu signifie donc littéralement les eaux lumineuses engendrées par la nuit féconde. C'est la formule de l'absolu contenant en son infinité la force et la matière éternellement unies, et se révélant par l'univers. La réunion de ces deux mots exprime la substance vivante dans la plénitude de son être ; et tel fut le mythe graphique que les Egyptiens ne connurent que par suite de l'apostolat occidental, et qu'ils transmirent aux Hébreux, avec toute la précision de sa signification primitive. Comme toutes les anciennes théologies, la Genèse fit sortir la création actuelle du fils de la cause éternelle, du premier phénomène appelé tantôt Brahma, tantôt Mithras, Theuth, Osiris, etc, avec lesquels l'univers est toujours identifié.

Le Theuth des Gaulois et le Thor des Scandinaves sont identiques ; et celui-ci est engendré de même par les deux attributs fondamentaux. « Premier né d'Odin et de Frigga, dit Noël, il était le médiateur entre Dieu et l'humanité. C'était lui qui régnait sur les airs, lançait la foudre et excitait ou apaisait les tempêtes. Regardé comme le protecteur des hommes contre les attaques des mauvais génies, il a souvent été exposé à des pièges, à des épreuves,

Digitized by Google

à des persécutions du mauvais principe, (1) qui ont un grand rapport avec les travaux d'Hercule. » Ainsi que Mithras, Theuth était donc le grand médiateur entre l'infini et le fini, entre l'absolu et les phénomènes. En quelques contrées, on lui substitua plus tard Mercure également présenté comme fils de Maia, la grande mère ; et cette autre personnification de la même idée était toujours offerte à l'adoration des fidèles comme médiateur. (2) Partout, nous retrouverons la doctrine du verbe, florissante dès la plus haute antiquité. (3)

Que les Occidentaux aient été les apôtres de Wothan, c'est-à-dire de la lumière mâle génératrice de l'univers, qu'ils aient été ceux de Theuth ou du fils de la matière fécondée par la force éternelle, il n'en est pas moins certain que, selon toutes les traditions, ils transportèrent dans les deux mondes le culte de la lumière et de son emblème sidéral. D'après l'antiquité des Celtes du père Pezron, les Titans sont nos ancêtres ; et Teutat ou Thoth les avait établis particulièrement dans les Gaules. Le savant jésuite leur donne même une généalogie qui les assimile singulièrement aux Atlantes ; et nous touchons ici au point capital de notre travail.

(1) Nous retrouvons ici les traces de l'influence iranienne.

(2) « L'image du bon pasteur, dit M. de Charençay, telle que nous la donnent les fresques des catacombes, n'est, cela est bien certain, qu'une copie du Mercure criophore. »

(3) On conservait autrefois à Chartres une idole en bois, attribuée faussement aux Druides, mais évidemment sculptée d'après les anciennes traditions. Elle consistait en une femme assise, les yeux fermés, la tête et le corps couverts de voiles, et tenant sur les genoux un enfant dont la main droite était étendue et dont l'autre portait l'œuf du monde. Le culte de cette figure représentant l'absolu manifesté, engendré par la nuit féconde, resta toujours beaucoup plus vivace dans les Gaules que partout ailleurs.

Digitized by Google

« Leur domination, ajoute-t-il, est la première qui se soit répandue sur la terre, et s'étendait sur l'Asie et toute l'Europe. Les Titans et surtout les princes qui les commandaient surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force de corps. (1) C'est ce qui fait qu'on les a regardés comme des hommes terribles et comme des géants. L'écriture elle-même qui est la règle de la vérité, ne donne point d'autre idée de ces hommes fameux et puissants, qui, selon elle, ont dominé toute la terre. Judith, dans son beau cantique, en parlant d'eux, les appelle les géants, les fils des Titans dans le grec ; et le prophète Isaïe fait aussi voir que ces géants ont été autrefois les maîtres du monde ; et il dit qu'ils ont chassé de leurs trônes les rois des nations. Les Titans ne sont donc pas des êtres fabuleux et imaginaires, quoique les Grecs aient voilé leur histoire de fables ; et leur nom est tout celtique. »

Voilà bien les apôtres antéhistoriques dont l'empire s'étendit de la Seine à l'Imaus ; et nous avons retrouvé les traces de leur passage, ainsi que les débris de leurs institutions scientifiques et religieuses. Les Grecs recueillirent ces épaves, léguées par un passé qui disparaissait sous l'amoncellement des siècles, et ne gardèrent de cette civilisation admirable qu'un nom, le plus souvent défiguré, mais qui atteste du moins par sa signification quelle en fut l'origine. Seule, l'existence de ce peuple de héros donne raison de tous les problèmes ; et nous ne croyons pas devoir insister davantage sur un fait à l'abri de toute critique.

Nous avons dit que la racine *by, wy, bai*, devenue, dans

(1) Nous avons vu ce qu'il faut penser de cette prétendue grandeur physique.

Digitized by Google

la plupart des langues européennes la formule de l'être vivant, fut, chez les Gallois, le plus parfait symbole de la lumière active. Nous la voyons tenir la première place dans la composition des noms de Baal et de Bacchus. Mais bientôt le B disparut ; et il ne resta que *ai* prononcé *ia* par plusieurs, et qui, dans les Flandres, l'Artois et la Picardie, est encore aujourd'hui le terme affirmatif. (1) D'autres disaient *ie*, *ies*, qui signifiait également la vie universelle. (2)

Par suite cette syllabe célèbre servit à qualifier, la plus part des personnifications de la dualité génératrice. Lorsqu'elle s'appliquait au principe femelle, la racine *ia* se conserva dans toute sa pureté ; et nous citerons, pour exemple, Maia, Ia qui tenait à la main un flambeau représentant ici sans aucun doute la lumière mâle. Lorsqu'il s'agissait de symboliser cette dernière, on écrivait Io, d'ou Iovis et tant d'autres. Quand au contraire on voulait donner la formule de la cause éternelle avec toute la plénitude de ses attributions, on écrivait Iao ou Ioa, selon que l'on désirait faire apparaître en première ligne le principe mâle ou femelle. L'oracle de Claros enseignait que le plus grand dieu était Iao, terme dont les Phéni-

(1) Le lecteur remarquera que la divinité orientale dont les goûts sanguinaires tranchent si nettement avec les mœurs aryennes, et rappellent les instincts protoscythes, porte un nom dérivant de cette syllabe. Il en est de même de celui des prêtres Kali, Sali ou Saliens; et, d'après le Brugn, les Samoïèdes reconnaissaient un seul être éternel qu'ils appelaient Heiha.

(2) Notre-Dame de Liesse doit être comprise dans le sens de Notre-Dame de Vie. D'après Volney, Ies avec une formule latine, Iesus, était le nom donné au jeune Bacchus fils de la vierge Minerve. « Quelques savants ont pensé, dit Lamennais, que les Gaulois adoraient le souverain être sous le nom de Iesus, mot qui dans leur langue, comme Iœsar en langue étrusque, signifiait Dieu. »

Digitized by Google

ciens se servaient pour désigner le premier phénomène fils de la grande mère. En tant que considérée comme l'être attesté, cette diphthongue devint ainsi un mythe oral qui n'était figuré par aucun objet, mais seulement par des signes graphiques. (1) L'affirmation par excellence suffisait. (2)

Mais bientôt les idées les plus mystiques se donnèrent carrière. Ia devint la forme passée et la forme future de la substance, et fut représenté enveloppé dans la forme présente figurée par l'o. Ioa signifia le passé et l'avenir rattachés par l'univers actuel, par Theuth ; et telle fut la

(1) « Du temps de César, dit Lamennais, les Gaulois ainsi que les Germains n'avaient encore ni temple, ni statues, ni aucune image. » Tacite, dans le style qui lui est familier, parle du dieu de nos ancêtres que le respect seul croyait, et de la sainte frayeur qu'il inspirait.

(2) Les Hébreux employèrent le même symbole graphique ; et nous n'avions pas besoin de cette nouvelle preuve pour être convaincus des rapports qui existèrent entre les Gallois et les colons Atlantes établis en Egypte. L'Exode XV. 2. nous donne même une abréviation du trigramme sacré qui en dévoile nettement la véritable origine. « Ia fut mon secours, dit Moïse. » Les auteurs chrétiens ont avoué ces relations ; et nous lisons dans le traité de l'indifférence de Lamennais : « Le nom de Jupiter, (Iao-pater) devenu si célèbre dans l'antiquité payenne, n'est que celui de Jehovah qui se prononçait Iao ou Jou ; et c'est ainsi que Diodore de Sicile appelle le Dieu de Moïse. »

Nous trouvons d'ailleurs, parmi les racines occidentales, l'explication de quelques légendes bibliques. Le radical *kau*, par exemple, signifiait pouvoir, force, puissance. Or, dans le thème hébraïque, Caïn représente la force agressive. Il sortit de devant la face de Jehovah, et habita la terre de Nood, à l'Orient de l'Eden. Nous avons vu que les Egyptiens conservèrent le souvenir d'une terre admirable, patrie de leurs ancêtres, et située dans l'Occident. L'exil de Caïn, vers l'Orient, s'expliquerait donc fort bien, d'autant que *nod* ou *nood*, en Morinien, signifie misère, besoin, exil.

Digitized by Google

formule de celui qui a été, qui est et qui sera. Nous venons de dire que, lorsqu'on voulait désigner plus particulièrement l'être manifesté, on plaçait à la fin du trigramme le terme qui exprimait la situation présente, et l'on écrivait Iao.

Fait remarquable : si nous ajoutons à la syllabe ia une finale latine, nous avons Ianus, représenté avec une tête à deux faces regardant, l'une le passé, et l'autre l'avenir. Ce dieu tenait à la main une clef qui, dans certaines reproductions ressemblait fort à un anneau. Or, pourquoi cette clef ou cet anneau ? Ne figureraient-ils pas l'o de Ioa ; et l'idole ne serait-elle pas, dans son ensemble, la traduction allégorique du mythe sacré ? L'origine étrusque des prêtres Saliens nous le fait supposer ; d'autant que, d'après le père Pezron, les Gaulois ont été les instituteurs des Tyrrhéniens. Janus était donc une de ces personnifications de l'univers phénomènal que nous retrouvons si nombreuses chez tous les peuples dépositaires des antiques traditions. (1)

A ce dogme primitivement empreint de l'idéalisme le plus élevé se joignirent quelques coutumes protoscythes, ainsi que l'usage des sacrifices propitiatoires que les seuls initiés remplaçaient par des offrandes eucharistiques. Nous les avons signalées chez les Perses et les Indiens : nous les retrouvons dans les Gaules. Tous les historiens ont constaté d'ailleurs les analogies qui existent entre les doctrines secrètes de l'Asie et celles de l'Occident, telles que les Druides nous les ont conservées. Elles nous serviront, toutes défigurées qu'elles nous soient parvenues, pour bien établir l'unité de l'antique apostolat ;

(1) Nous rappelons ici le dieu à trois têtes que conserve le musée de St-Germain, et dont l'origine est bien certainement gauloise.

Digitized by Google

mais combien ne devaient-elles pas être plus complètes, avant que les invasions celtiques aient anéanti les derniers restes de la civilisation de nos ancêtres !

Du temps de l'antiquité classique, les prêtres gaulois étaient encore réputés des hommes extraordinaires par tous ceux qui les approchaient. Pline les appelait les mages de l'Occident ; et Strabon, puis Mégasthène, divisaient les Gymnosophistes en deux branches : les Germains et les Brakmanes. Origène, Clément d'Alexandrie et Celse pensaient que les Druides étaient aussi anciens que les sages de l'Orient ; et Aristote, beaucoup plus explicite, les range parmi les héros qui jadis avaient endoctriné la terre. Selon Diogène Laerce, notre vieille patrie fut l'institutrice de l'ancien monde, et la philosophie commença chez les Semnothées des Gaules. Cicéron signala également l'opinion traditionnelle qui attribuait aux Druides l'origine de tous les grands dieux, et les considérait comme les inventeurs des fables mythologiques. Il rapportait sans doute quelque vague souvenir des apôtres de la Grèce qui déguisèrent leur enseignement sous la forme mythique, et ne pouvait faire allusion à leur doctrine, plus sobre qu'aucune autre de toute personnification.

Ces auteurs ne reconnaissaient donc pas seulement la supériorité des Druides, mais les considéraient comme les civilisateurs du genre humain. Dans leur ignorance du passé, ils les confondaient avec leurs maîtres, et ne signalaient que l'antiquité immémoriale de la science des temps héroïques, et les traces de cette science répandue universellement.

L'érudition moderne est ici d'accord avec l'opinion des anciens ; et Jean Reynaud, dans divers articles de l'encyclopédie moderne, a démontré jusqu'à l'évidence que

Digitized by Google

les Mages, les Brakmanes et les Chaldéens sont reliés aux prêtres gaulois par une lointaine communauté d'origine. Seuls, ils affirmaient du reste ne tenir leur savoir que de leurs ancêtres qu'ils faisaient descendre du dieu des mers, et considéraient leur race comme autochthone, tandis que, d'après Hérodote, les autres initiateurs avouaient au contraire être étrangers aux pays qu'ils habitaient.

Les Grecs et les Romains, qui ne se dégagèrent que tardivement de leur moyen-âge originel, ne retrouvèrent plus chez eux les antiques traditions recueillies de première main par les Druides. Leur ignorance résultait de la confusion qui, dans le sud de l'Europe, suivit le long contact des Pélasges et des Celtes. Aussi leur intelligence fut elle, dès son éveil, émerveillée à l'audition d'un enseignement dont les esprits d'élite appréciaient seuls la haute portée. Tous n'en pénétraient pas le sens allégorique ; mais tous y puisaient de singulières clartés. Pouvons-nous donc nous étonner que les plus instruits d'entre les Grecs allassent se fortifier à la source même de cette science mystérieuse ?

Selon Polyhistor, Pythagore reconnaissait que les Druides étaient les plus éclairés des mortels. « Il nous paraît inutile, dit Jean Reynaud, de faire voyager jusqu'aux Indes ce grand instituteur de la Grèce. Les leçons des Druides devaient lui suffire pour lui communiquer les principes qui, par suite de la propagation qu'il en fit chez les Grecs, sont devenus la propriété de son nom. » Les Gaules et la Tyrrhénie furent en effet pour Pythagore ce que l'Egypte avait été pour Moïse ; et la condition qu'il imposait à ses disciples de garder un silence absolu sur sa doctrine était complètement semblable à celle que les Druides prescrivaient à leurs adeptes.

Digitized by Google

Toute l'antiquité s'entretenait donc de cette science primordiale dont les religions comme les écoles philosophiques ne furent qu'un pâle reflet. L'aurore d'un grand nombre de peuples en avait été vivement éclairée ; et cependant, dès que la colonisation occidentale cessa de peser sur eux, la plupart perdirent, plus ou moins vite les préceptes qui avaient guidé leurs premiers pas. Parfois ils conservèrent certains rites ; mais, n'en pouvant comprendre la signification véritable, ils ne s'expliquaient pas comment de tels débris se trouvaient liés à leurs légendes nationales.

Mieux que toute autre contrée, les Gaules devraient nous apprendre quel avait été cet enseignement dont les fortes empreintes se retrouvent en tant de lieux divers. Malheureusement nous ne connaissons que le Druidisme de la période la plus récente, que celui qui, après avoir subi les déviations résultant de la prépondérance celtique, compromit, en certains points, le dogme de la substance par quelques unes des chimères propres à l'Orient ; et nous retrouvons ici les traces de ces compromis que toute doctrine religieuse admet si facilement pour se faire accepter de races qui placent leur joie dans les vagues rêveries d'une imagination toute féminine. Une seconde cause de difficulté provient de ce que les Druides ne se servaient de l'écriture que pour les affaires publiques, et n'enseignaient que verbalement. Il fallait un certain temps pour que les adeptes fussent initiés. « Ils restaient, dit César, quelquefois vingt années sous la discipline de leurs maîtres. » « C'était, selon Pasquier, afin que leurs escoliers, forclos de la communication des esprits, fissent registres de leur mémoire et non de papier. » C'était surtout une habitude traditionnelle, contractée par les premiers colons Atlantes et renouvelée, lors des invasions

Digitized by Google

asiatiques, afin que la doctrine sacrée restât nationale, et ne se répandît pas chez les étrangers.

Soit que la science appartienne aux peuples conquérants qui la tiennent cachée comme instrument de domination, soit qu'elle appartienne aux vaincus qui la gardent fidèlement, en souvenir de la prospérité perdue, nous pouvons toujours affirmer qu'il existe une superposition de races, partout où nous remarquerons une doctrine tenue secrète. Le Druidisme était la revanche de l'ancienne prépondérance galloise contre l'ignorance victorieuse. Nous ne saurions donc pas plus nous étonner du mystère dont les prêtres gaulois entouraient leur enseignement que de l'influence qu'ils exerçaient sur les nations voisines.

L'étendue des matières de cette initiation en explique du reste la longue durée, d'autant que les Druides réunissaient l'ensemble de leurs connaissances dans un vaste programme unitaire. Il leur fallait faire bien comprendre toute la portée des dogmes religieux qu'ils avaient su préserver du naufrage ; et nous allons commencer par chercher quelle doctrine se cachait sous l'emblème du wy ou du guy, (1) mythe célèbre entre ceux de l'antiquité.

Dans toutes les langues sorties du mélange scytho-sémitique, depuis le Morinien jusqu'au Sanscrit, wy avait deux significations parfaitement nettes, et qui parallèlement ont produit un grand nombre de dérivés. D'un côté, ce radical désignait la vie, en tant que force agissante ;

(1) Guy est l'équivalent de wy, par la transformation habituelle aux dialectes du Nord qui changent le W en G et en GU, tandis que ceux du Midi le remplacent par le V simple. Les linguistes savent que le G, le V, le W, et le digame éolien F, représentent à peu près le même son. Les habitants des Pyrénées changent ainsi les V en B et les B en V indistinctement.

Digitized by Google

et, d'un autre, signifiait union, liaison, cohésion. Wy fournit donc l'idée de la puissance réunie à quelqu'objet ; et son nom fut donné, par les Gallois, à une plante parasite qui devint le plus admirable emblème de l'éternelle activité de la substance. Toujours uni à l'arbre qui le porte, toujours vert (1) et réputé toujours également vivant, le guy était, par les significations même de son nom, l'image visible de l'énergie qui anime le monde, de l'union indestructible de la force et de la matière. En mangeant le guy, les Druides communiquaient avec l'absolu. Ils établissaient un rapport mystique entr'eux et la vie universelle et le perpétuaient ensuite par la génération.

Cette communion avec la vie nous paraît être la conséquence idéalisée, non-seulement de l'idée contenue dans le culte du Phallus, mais de l'opinion répandue chez les Protoscythes et leurs descendants qu'en buvant quelques gouttes du sang d'un homme vaillant, en avalant un peu

(1) Partout où l'influence galloise s'est étendue, se retrouve cette symbolisation de la force par un arbuste au feuillage persistant que l'on plantait sur les tertres sacrés. Nos cimetières conservent cet usage ; et nous y retrouvons également la coutume plus ancienne de dresser, soit des stèles phalliques, autre emblème de la puissance vivifiante, soit des croix qui représentaient, ainsi que nous le verrons plus loin, l'union du phallus et du ctéis, de la force et de la matière. En Phénicie, on vénérait les cyprès, l'if, en Scandinavie, et le guy dans tout l'Occident. Il sert d'enseigne, dans quelques départements du Nord, là où l'on mange, où l'on restaure la vie. Naguère encore, le peuple achetait du guy comme talisman ; et le culte de ce symbole se joignait le plus souvent aux fêtes du soleil, le grand régénérateur. Dans le comté de Galles, au solstice d'hiver, on suspend une branche de guy aux toits des maisons ; et tout le monde connaît les cérémonies significatives de la veille de Noël, en usage dans toute l'Angleterre.

Digitized by Google

des cendres d'un personnage illustre, on s'appropriait une partie de ses vertus et de ses qualités. Aussi les Indiens, les Egyptiens et les Hébreux avaient-ils horreur de la chair de certains animaux réputés immondes, et redoutaient-ils l'absorption, l'assimilation d'une vie inférieure. Moïse est sans pitié pour ceux qui mangent le sang d'un animal sous quelque forme que ce soit ; « car, dit-il, l'âme de toute chair est dans le sang. C'est pourquoi vous ne mangerez point le sang d'aucune chair. » Et plus loin : « L'âme de toute chair est son sang. La vie de la chair est dans le sang, et le sang est la vie. » En bien des contrées, on répandait le sang sur les enfants pour les purifier, pour leur en communiquer les principes vivifiants.

Nous devons remonter jusqu'à la plus haute antiquité pour découvrir l'origine de ces croyances. Les Protoscythes composaient même avec le sang humain une sorte de breuvage qui établissait une solidarité complète entre tous ceux qui y participaient. D'après Hérodote, les Scythes se réunissaient, encore de son temps, une fois par an dans chaque nome, et les plus illustres buvaient tous du vin et du sang mélangés selon certains rites liturgiques. « Lorsqu'ils font, dit-il, un traité avec quelqu'un, quelqu'il puisse être, ils versent du vin dans une grande coupe de terre; et les contractants y ajoutent de leur sang, en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi, ils prononcent une longue formule de prières, et boivent ensuite à cette même coupe une partie de ce qu'elle contient. »

En échange de sa propre vie toujours menacée par des dieux perpétuellement irrités, le Protoscythe offrait un autre sang ; et ces coutumes s'étaient si profondément enracinées dans les instincts de cette race que nous les

Digitized by Google

voyons, après la colonisation atlante, après même les invasions celtiques, se manifester encore avec la plus déplorable vivacité. Mais, à côté de ces mœurs populaires, apparaît un dogme non sanglant ; et ce sera l'éternel honneur des Gallois d'avoir substitué aux rites barbares de nos ancêtres l'usage d'une cérémonie allégorique répondant tout à la fois à l'idée de rachat et à celle de relation avec la force universelle.

Non-seulement les Druides offraient à l'éternel le sacrifice propitiatoire de la vie elle-même représentée par le guy de chêne, mais ils pensaient, par leur mythe eucharistique, se l'approprier dans sa signification la plus large. Au lieu de s'assimiler, comme les Protoscythes, une vie particulière, quelle qu'elle fût, ils reportaient leur désir vers la source même de tout phénomène, et faisaient alliance avec l'absolu. A cet effet, ils composaient avec le guy une potion mystique qui maintenait la vie, effaçait toutes les souillures, et guérissait tous les maux : (1) breuvage trois fois saint ; réceptacle de la force et de l'intelligence éternelles qui se communiquaient à ceux qui en faisaient usage. La cérémonie du guy était de plus un holocauste commémoratif du grand sacrifice accompli par l'infini, se révélant par les formes finies ; et cette plante sacrée, vivante image du monde actuel, était offerte en témoignage de l'œuvre divine, et comme rachat suprême. (2) En tant que désignant la puissance

(1) Dans le siècle dernier, les Carmes se servaient encore du guy de chêne pour composer la liqueur qui porte leur nom.

(2) Les Brakmanes, dans la célébration de leurs mystères, remplaçaient la potion faite avec le guy par la liqueur exprimée du Brasôme que l'on appelle encore aujourd'hui guytama. Les prêtres Saliens, descendants des Tyrrhéniens comme les Druides l'étaient des Gallois, se servaient, dans le même but, de substances qui don-

Digitized by Google

vivifiante de la race humaine, le guy devint donc le symbole de l'intelligence incarnée, du verbe fait chair. Appliqué au langage ordinaire, son nom signifia pureté, sagesse, ce qui est saint et consacré. (1)

Aussi, avec quel respect religieux les Druides ne procédaient-ils pas à la célébration de leur communion avec la vie universelle ! Pline, qui n'en pénétrait pas cependant le sens mystérieux, nous apprend que les ministres officiants étaient considérés comme les agents de l'être éternel. « C'est, dit-il, à la sixième heure que la cérémonie a lieu. On commence par chercher un chêne qui porte du guy, car cette plante est rare. Le prêtre sacrificateur, vêtu de blanc, monte sur l'arbre, et coupe, avec une serpe d'or, la plante que l'on a soin de recueillir dans une saie blanche. » Le sacrifice, le festin qui l'accompagne, la potion mystique à laquelle tous les assistants prenaient part, sont autant de caractères qui ne laissent aucun doute sur la portée d'un sacrement qui établissait

nent la vie. Le pain et le vin étaient leurs espèces liturgiques par excellence. Une fois consacrées, elles étaient censées recéler dans leur propre nature le corps et le sang du dieu que le rituel salien appelait Janus ou Ianus. C'était la communion mazdéenne et essénienne.

Le christianisme hérita de ces traditions. Il vulgarisa le dogme du salut par le sang de la seconde personne de la trinité, qui, d'après la gnose orientale, signifiait l'intelligence, troisième attribut nécessaire de la substance se manifestant par la réalisation de l'univers, et fut également représenté par les aliments les plus propres à entretenir la vie. Le sacrifice chrétien eut donc un caractère moins élevé mais plus complet que celui des Druides, car il synthétisa les deux doctrines antiques de la communion par le sang et par les emblèmes de la force éternelle.

(1) Wy avait en effet le sens de sacré ; et les Flamands disent encore wy-water pour eau bénite. Les Druides, appelés Ders, étaient wy-des ou sacrés.

Digitized by Google

une égalité parfaite entre les initiés, et d'où résultaient les plus hautes doctrines sociales.

Aussi les Druides s'en servaient-ils pour consacrer, par une sainte sanction, les liens du mariage ; et la situation de la femme chez les Protoscythes devait, dès la plus haute antiquité, avoir imprimé à cette union un caractère particulier de grandeur et de pureté. (1) On déployait dans la cérémonie qui lie l'homme à la femme, autant de pompe que s'il se fût agi de celle qui affirmait la solidarité de la race. Seulement, dans la consécration du mariage, les époux et les parents participaient seuls au breuvage mystique qui n'était plus que le symbole de l'union des sexes, au lieu d'être celui de la communion fraternelle.

Bien que considérant cette cérémonie comme superstitieuse, Pline lui conserva cependant le nom de *viscus*, employé par les Druides pour exprimer tout à la fois l'amour et la chasteté, qualités également requises aux deux contractants. Le Morinien nous donne encore l'explication de ce terme. Viscus ou viskus vient de *wys* qui signifie sagesse, chasteté, pureté, et de *kus* qui veut dire baiser dans le sens de paix, de concorde, d'amour réciproque. Le radical du mot wys, apportant parmi ces diverses significations les idées de cohésion et de fécondité, complétait encore le symbole; et la cérémonie du wiscus était littéralement l'union féconde de l'amour et de la chasteté. (2)

(1) Il paraît en effet que jamais les Protoscythes ne sacrifièrent de femmes dans leurs holocaustes propitiatoires ; et, dans les temps les plus récents, lorsque nous en voyons quelques exemples, ces victimes étaient considérées comme de beaucoup les plus précieuses.

(2) On fait avec les baies du guy une matière gluante ; et les Romains ne paraissent en avoir connu que cette propriété. Que penser

Digitized by Google

Par sa vertu mystique, cette plante adorée (1) préservait du plus grand des maux, de l'anéantissement, puisque d'après la doctrine qu'elle affirmait, la destruction n'existe pas. Les apparences, les phénomènes seuls se modifient ; mais la réalité des corps demeure toujours stable et égale à elle-même. Faire bien comprendre aux adeptes que la mort n'est qu'une transformation ou plutôt que l'équilibration momentanée de quelques particules de substance, c'était les guérir de la crainte du néant, c'était faire considérer la variété des formes comme transitoire et nécessaire à l'accomplissement des lois de l'absolu.

Il ne s'agit donc pas ici de cette métempsycose indéterminée que l'on attribue si gratuitement à Pythagore et qui consiste à faire voyager les forces vitales, ou les âmes, ou les archées tantôt dans un corps, tantôt

de barbares qui comprirent assez peu la signification réelle du wiscus, pour n'en conserver que l'idée d'adhérence, et n'en garder que le mot visqueux ?

(1) Les populations agricoles ont encore une certaine vénération pour le gûy : souvenir lointain de plusieurs siècles d'adoration. Ils respectent l'arbre qui le porte, et croient en certaines contrées que la divinité daigne toujours, par cette plante, faire alliance avec eux. Rien n'est plus remarquable que ce respect traditionnel ; et nous appelons l'attention du lecteur sur un fait significatif, ne fût-ce que pour démontrer à quel point était injuste la haine que les Romains et les premiers chrétiens cherchèrent à déverser sur les institutions galloises. Mal instruit du véritable caractère des Druides, alors qu'ils étaient bannis et qu'ils ne célébraient plus leurs mystères au grand jour, le peuple crut facilement aux accusations de sortilèges et d'enchantements portées contre les prêtres du culte persécuté. Avec le temps ce préjugé se développa à tel point que l'on n'osait manger les fruits des arbres sur lesquels on rencontrait du guy, de peur d'être ensorcelé. Aussi appelait-on cette plante Ramon des sorcières, ou bien Rameau des spectres.

Digitized by Google

dans un autre. Cette hypothèse ne se développa que chez les races qui préférèrent aux enchantements de la certitude les rêveries d'une imagination toujours en quête de merveilleux. Renonçant à la plus belle aptitude de sa nature, l'Indo-celtique refusa de la sorte tout contrôle à la raison, et se prit à croire tout ce qu'il désirait. Il chercha à la loi de progrès une sanction fantaisiste bien différente de celle qui résulte de l'amour du père pour ses enfants, et donna à la persévérance de l'effort vers l'amélioration une récompense plus égoïste. Il pensa que la puissance qui nous anime, et qui est aussi inséparable de notre être que les attributs de l'infini substantiel le sont les uns des autres ; il pensa, disons-nous, que cette puissance peut exister indépendante de notre corps, indépendante de toute matière, et que le mérite qu'elle parvient à acquérir pendant son incarnation lui sera personnellement et éternellement imputé.

S'appuyant sur l'unité de toute force active, le Bouddhiste n'admet pas que nous disposions à jamais et pour nous seuls d'une parcelle du principe de vie, mais que cette même parcelle anime tour à tour tel ou tel être d'espèce supérieure ou inférieure selon que, pendant le temps de son séjour dans le corps humain, elle se sera bien ou mal comportée. Pour donner plus ample carrière à ces métamorphoses, le Mazdéen s'empare des mondes sidéraux ; et le globe terrestre ne lui suffit plus. A son dire, chaque âme, émanation directe d'une divinité absolument immatérielle, fut séduite par les mauvais anges et exilée dans notre système solaire où elle doit expier sa faiblesse, en habitant telle ou telle planète, selon ses bonnes ou mauvaises actions. Plusieurs de ces âmes pouvaient même être contraintes à redescendre toute la série zoologique dont elles animaient de nouveau quel-

Digitized by Google

ques individualités successives. Les Indiens ne pensaient pas que l'âme en fût quitte avec cette terre à moins d'un certain nombre de ces incarcérations. (1)

La doctrine de nos ancêtres ne connut point ces décadences, pas même la masse du vulgaire ; car on ne déracine pas une croyance devenue instinctive, et nos dogmes modernes en auraient conservé de fortes empreintes. Ces erreurs ne furent réellement introduites en Occident qu'à l'époque de confusion qui suivit les invasions asiatiques ; et jamais les Druides ne les admirent. Jamais ils ne séparèrent l'intelligence de la force et de la matière. Toute manifestation de l'activité substantielle était, à leurs yeux, souverainement belle ; et, la vie étant la plus haute révélation de l'absolu, tout ce qui entravait son épanouissement devint la négation du bien. Ils considéraient la race comme contenant en puissance le développement futur de l'homme et de ses qualités acquises. En elle résida la durée, le type réel de l'espèce ; et son progrès fut le grand'œuvre, l'œuvre pie par excellence. (2) Le dogme de la solidarité réelle repose tout entier sur ces principes ; et les Druides amélioraient

(1) Avons-nous besoin de dire : 1° que la force et la matière sont inséparables de l'intelligence, et que la substance serait anéantie, si ses trois attributs n'étaient pas éternellement unis ; 2° que le moi est la conséquence de la réunion de tous les centres nerveux en un système unitaire et conscient ; 3° que la faculté pensante du cerveau n'est que la localisation de l'une des aptitudes particulières à certains types cellulaires, localisation nécessaire aussi bien que celle des facultés sensitives à la durée de toute fédération. Avons-nous besoin de répéter que cette unité comme cette pensée ne peuvent pas plus exister isolément qu'appartenir à une organisation autre que celle qui les engendre ?

(2) « *Generatio rectorum benedicetur*, disent les psaumes hébraïques. »

Digitized by Google

sans cesse leur corps et leur esprit, dans l'intérêt de la situation physique et morale de leur postérité. (1)

Tel fut le Druidisme, puissant reflet des doctrines scientifiques des Atlantes. Telle fut une des formules du dogme de la substance que nous avons signalé partout où ceux-ci étendirent leur empire, partout où les Gallois assurèrent leur prépondérance. Du Gange à la Seine, de la Baltique à la mer Rouge, nous retrouvons les traces toujours saisissantes de l'apostolat occidental nettement attestées; et personne ne saurait admettre qu'une concordance aussi évidente soit l'œuvre du hasard. S'il s'agissait encore une fois de l'une de ces croyances vulgaires qui peuvent éclore chez des peuples de races différentes, telles que l'adoration du soleil, du principe vital, ou des forces occultes, il n'y aurait pas lieu sans doute de croire formellement à une initiation unique. Mais, lorsque nous voyons les nations les plus éloignées les unes des autres posséder toutes les mêmes institutions astronomiques accompagnées des mêmes symboles, quand nous constatons que leurs premiers pas sont également dirigés par la doctrine cosmogonique la plus admirable qu'il soit donné à l'homme de concevoir, nous ne pouvons admettre que de telles notions aient germé spontanément dans l'esprit de peuples enfants. Nous ne pouvons attribuer cette unité au hasard de divinations isolées ; et nous y puisons une surabondance de convictions que nous voudrions faire partager au lecteur.

(1) Au point de vue scientifique, il n'existe que des individualités, puis des familles ; et l'enfant a droit à la fortune de ses père et mère parce qu'il en est une sorte de dédoublement, la chair de la chair. Ce droit est absolu ; et les légistes ne trouveront que dans les études embryologiques l'argument décisif contre les idées sentimentales de charité universelle et de partage égalitaire.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

L'AMÉRIQUE.

« Lorsque les Européens pénétrèrent en Amérique, dit Lamennais, les Mexicains reconnaissaient un dieu suprême qu'ils appelaient Teut, Téot, ou plutôt Teoth. » « Le Théocalli ou maison de dieu, écrivait de son côté Humboldt, était dédié à Tercat-Lipoca, la première divinité aztèque après Teoth qui est l'être invisible; » et, d'après le même auteur, les Toltèques ou sectateurs de ce dieu inconnu le nommaient Tloque-Nahuaque parce qu'il n'existe que par lui-même et qu'il renferme tout en lui. On le connaissait également au Pérou, et nous l'avons retrouvé dans tout l'ancien continent.

Ainsi que chez tous les Protoscythes nous signalerons ici le Phallus généralement adoré ; et le mont Escurrucham était vénéré des indigènes mexicains, aussi bien que le Mérou pouvait l'être des Indiens. L'abbé Brasseur fait remonter ce culte jusqu'à l'époque très reculée de l'introduction dans le nouveau monde du dieu Votan ou Vogan, si célèbre dans l'Europe occidentale, et dont l'apôtre garda le nom ; mais nous ne doutons pas qu'il ne fût bien antérieur. La légende de Votàn n'en est pas moins l'une des plus anciennes dont l'Amérique ait gardé le souvenir. M. de Charençay s'en occupa longuement; et,

Digitized by Google

bien que ce savant s'efforce de plier les textes au désir préconçu de faire arriver des Indes asiatiques les premiers instituteurs des Mexicains, son œuvre ne nous fournira pas moins de précieux renseignements. Aidés de ses recherches, nous établirons l'évidence des rapports qui, dans ces temps lointains, existèrent entre les deux mondes ; et ces relations seront la dernière preuve que nous voulions soumettre au lecteur de la réalité du continent atlantique. (1)

« Votan, écrit M. de Charençay, personnage plus ou moins mythique, et dont les traditions indigènes célèbrent à la fois la sagesse et la valeur, personnifie une ère de civilisation, sinon absolument primitive, du moins fort ancienne chez les riverains du Tabesco et de l'Uzumacinta. Souverain d'un peuple appelé les Chanes ou les Chans, terme tzendane signifiant serpent, il serait, au dire de la pluspart des narrateurs, venu de l'autre côté de la mer des Antilles. Dix-neuf chefs inférieurs, placés sous ses ordres, commandaient aux émigrants. Ordanès, d'ailleurs suivi en cela par Cabrèra, leur assigne pour premier séjour la mystérieuse terre de Valum-Votan. »

Le doute ne peut donc être permis ; et cette citation nous prouve que les deux racines ibériennes *wy* ou *wo* et *tan* ou *dan* avaient leurs significations avant l'anéantissement de cette terre mystérieuse qui ne peut être que l'Atlantide. Nous y voyons de plus que les Atlantes pénétrèrent dans le nouveau monde sous l'insigne du serpent qui était l'un de leurs emblèmes de la force génératrice. Nous les avons suivis jusqu'aux confins de l'Asie;

(1) M. Brinton remarque avec surprise le rôle symbolique attribué au nombre sept chez beaucoup de populations de l'un et l'autre monde.

Digitized by Google

et toujours ils étaient confondus avec leurs symboles successifs dont la propagation peut servir d'indication touchant l'époque de leurs divers apostolats. Le taureau céleste fut le plus récent, si récent même qu'il nous paraît appartenir aux Gallois d'une façon tout-à-fait spéciale. Plus anciennement, nous avons signalé le lion soleil, et, plus anciennement encore, le loup. Quant à la période la plus lointaine, à celle dont quelques souvenirs épars sont à peine parvenus jusqu'à nous, nous la voyons représentée par le poisson, et surtout par le serpent, qui avait été le grand emblème de la dernière époque protoscythe, et que les Atlantes conservèrent pendant un laps de temps sans doute considérable.

Les princes fabuleux de la Chine étaient qualifiés du nom de Loungs ou de dragons. Fo-Hi fut identifié par la population autochthone avec le serpent, comme avec la divinité suprême ; et les plus anciennes représentations allégoriques de cet apôtre nous le montrent, non-seulement avec un corps de serpent, mais avec la tête du bœuf occidental. Ce sont les Egyptiens et les Phéniciens, ou plutôt leurs ancêtres, qui introduisirent dans l'Asie antérieure le culte du serpent que nous retrouvons dans toutes les colonies atlantes, depuis les monuments du Mexique jusqu'à ceux de la Tyrrhénie. Théret, qui visita les Açores, vers la fin du XVIe siècle, raconte que les Portugais découvrirent, à Saint-Michel, dans une caverne, la reproduction de deux grandes couleuvres et quelques lettres cunéiformes hautes de quatre doigts, si anciennes qu'elles tombèrent en poussière lorsqu'on y porta la main. (1)

(1) Nous avons ici un nouveau témoignage de la fusion des doctrines protoscythe et atlante ; et ces deux reptiles représentaient sans aucun doute la dualité créatrice.

Digitized by Google

« Votan, ajoute M. de Charençay, ne tarda pas à ranger sous sa domination toutes les contrées voisines. Il soumit à ses lois, soit par la force, soit par la ruse, les tribus sauvages qui vivaient dans les forêts, leur enseigna les premiers éléments de l'art agricole, spécialement la culture du maïs et du cotonnier. Les Indiens du centre de l'Amérique doivent au même personnage la connaissance du calendrier, et l'art de mesurer le temps. » Tous ces faits sont caractéristiques.

Nous venons de dire que l'emblème de Votan était le serpent dont la figure, que l'on prit souvent pour une S, se retrouve partout, entourée d'un cartouche comme les signes égyptiens. L'abbé Brasseur affirme, d'après Burgoa, que des temples lui furent élevés ; et plusieurs des bas-reliefs sculptés sur les murs des temples de Palenqué reproduisent la mission apostolique du héros, et son apothéose. « Le centre du fameux bas-relief trouvé à Palenqué, dit M. de Charençay, et dans lequel on a cru voir la représentation des cérémonies du baptême yucatèque, est occupé par une sorte de croix ou d'arbre cruciforme qui pourrait bien être un ceiba. (1) Les Indiens voyaient dans ce végétal l'emblème d'Ymos, l'aïeul de Votan, et le père de leur race. Quoiqu'il en soit, l'arbre est surmonté d'un oiseau fantastique, sans doute une espèce d'ara, représentant, suivant toutes les apparences, Hunab-Ku, la grande divinité dont précisément le nom se trouve gravé au-dessous. L'on sait d'ailleurs le caractère religieux que les Mayas attribuaient aux oiseaux à plumage brillant, notamment à l'ara. Des deux côtés de

(1) Nous verrons plus loin que la croix était en effet, chez les initiés à la doctrine antique, une représentation fort adoucie du Lingam.

Digitized by Google

l'arbre sont placés des personnages richement vêtus. Celui de droite élève dans ses mains un enfant, ou plutôt un petit monstre difforme, qu'il semble offrir à la divinité. Ce dernier est étendu sur le dos, et porte au bras gauche le signe ᔓ. Ce serait donc Votan. » D'après ce jeune savant, Hunab-Ku veut dire littéralement : Hunab, le saint unique et Ku le caché. Or nous retrouvons dans chacun de ces mots une certaine parenté avec les racines ibériennes qui servirent à désigner le souffle primordial dont les Atlantes établirent le culte dans tout l'ancien monde. De part et d'autre, un oiseau lui était consacré et lui servait d'emblème.

L'emploi du signe de Votan, de l'S hiéroglyphique, a été signalé sur quelques vieux débris de cette civilisation disparue. On l'a remarqué sur une plaque de bronze, découverte en 1853, par Robert Wiley, avec plusieurs autres du même alliage, dans une butte artificielle de l'Illinois. M. Benjamin Eglies trouva de son côté, en 1847, non loin de Cincinnati, une lame d'or où se voit un Z qui rappelle de bien près l'S des Mayas. Nous signalerons encore l'analogie qui existe entre la symbolique des nations américaines et celle des Kabbalistes. Ceux-ci considèrent en effet une lettre hébraïque, le noum droit dont l'aspect contourné est caractéristique, comme représentant le serpent rectiforme. Rappelons de plus que la syllabe noum désigne sinon un reptile, du moins un poisson, animal fort proche, et qui fut l'emblème particulier aux plus anciens apostolats.

« Nous retrouvons Votan, dit M. de Charençay, dans l'Odon des Tarasques du Michoacan, considéré comme divinité protectrice du premier jour de la semaine, et tel est précisément le rôle assigné à Votan dans le calendrier chiapanèque. On peut également l'identifier avec

Digitized by Google

l'Oton ou l'Oton-Teuctli regardé par la nation Othomie comme son premier chef, et celui qui la convertit à la vie policée. » Humboldt constate de plus l'air de famille que présentent entr'eux le scandinave Wodan ou Oden et le Tzendale Votan on Vodan. Ce terme fut donc la dénomination ordinaire des colons atlantes appartenant à une période nettement déterminée; et nous ne pouvons expliquer autrement sa présence simultanée dans les deux mondes. (1)

M. Sepp retrouve encore le culte de Votan dans celui du dieu Vaudou, adoré sous la forme d'un serpent, et si populaire des Antilles au Texas. Les monarques péruviens avaient, tout aussi bien que ceux du Mexique, la prétention d'être les descendants des héros civilisateurs; et leurs emblèmes consistaient en deux serpents entrelacés tenant dans leurs gueules, non-seulement un soleil d'or et une lune d'argent, mais les insignes royaux. La légende votanide se retrouverait donc au Pérou; et, d'après Garcia, les Incas prétendaient jouir de la faculté de se transformer en serpents. Dans ses entretiens avec Cortès, Montésuma se défend de posséder ce pouvoir magique qui lui était attribué. Nous retrouvons en Europe quelques restes de ces préjugés populaires ; et la croyance que les sorciers pouvaient se métamorphoser en reptiles s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Virgile en parle dans sa huitième églogue.

« Un personnage tel que Votan, dit M. de Charençay, résumant en son nom toute une longue période de civili-

(1) « On peut, dit M. de Charençay, signaler une certaine ressemblance d'attributions entre Odin, le dieu de la science et de la sagesse, et le Mercure ou Hermès des Grecs. » Aussi le troisième jour de la semaine lui était-il consacré, comme à Theuth, à Mercure et à Votan, lorsqu'il représentait le fils aîné de l'absolu vivant.

Digitized by Google

sation, doit nécessairement être présenté comme un grand constructeur de villes. Remonter aux temps votanides a été un honneur que briguèrent les plus antiques, les plus illustres cités du centre de l'Amérique. C'était pour elles un titre de gloire et de noblesse ; et elles déclaraient par là que leur origine se perdait dans la nuit des temps. Ordonès ne mentionne que Na-Cham comme ayant été fondée par Votan, et ce nom signifie en tzendale : Ville ou demeure des serpents. Ce devait être à coup sur la métropole des états gouvernés par le prophète américain ; et la plupart des auteurs l'assimilent à Palenqué. Selon l'abbé Brasseur, Votan édifia encore une foule d'autres cités dont les ruines même ont disparu. »

Bien des héros appartenant à la période qui nous occupe furent nécessairement confondus sous le nom générique du dieu qu'ils enseignaient ; et M. de Charençay croit reconnaître dans les traditions locales les preuves de l'existence de plusieurs Votans. Le souvenir s'en est perpétué chez un grand nombre de peuplades mexicaines, et toujours avec le rôle d'apôtre civilisateur ou de personnage astronomique. Un de ces Votans aurait établi, dans les contrées envahies, des castes sociales ou religieuses. Le même fit graver le récit des travaux qu'il avait accomplis sur des tables de pierre, en langue tzendale et en caractères hiéroglyphiques. Nunès nous en donne une traduction qui ne pouvait résulter que de copies de copies, mais qui renferme toutefois certains traits rappelant les plus antiques coutumes. On y parle d'habitations obscures où devaient se pratiquer quelques cérémonies mystérieuses ; et Votan prépose à la garde de l'une d'elles une de ces prophétesses si vénérées des Protoscythes. Selon la version d'Ordonès, le héros se donnait comme appartenant à la race des Chivims ou des serpents. Il

Digitized by Google

déclarait même n'être que le troisième Votan, avoir pénétré dans le nouveau monde avec sept familles d'émigrants, et être retourné jusqu'à quatre fois à Valum-Votan ou Valum-Chivim, la mère patrie. C'est lui qui, selon la légende, bâtissait les cités par la seule force de son souffle.

D'après Ordonès, l'apôtre, quittant le pays de Valum-Votan qu'il pense être la Havane, se rendit sur la côte septentrionale de l'Yucatan, puis remonta l'Uzumacinta jusqu'aux lieux où s'éleva plus tard Palenqué. Telle est également l'opinion de l'abbé Brasseur, notamment en ce qui concerne l'identification de Valum-Votan et de la Havane. Sans mettre tout d'abord en avant le nom même de Votan, ce savant commence par rappeler d'antiques traditions assignant Haïti pour premier séjour aux colons qui occupèrent la côte Sud-Est du Mexique. De là, ils seraient passés à l'île de Cuba, « peut-être alors unie à l'extrémité du continent, non loin du cap Cotoch. » M. Gavarrette déclare également que Votan, venu par mer de l'Orient, aborda sur la côte de Tabasco.

Quoi de plus concluant qu'une telle unanimité ? Comment M. de Charençay peut-il donc, non-seulement faire de Votan un personnage réel au lieu de ne voir dans ce terme générique que la qualification de tout un apostolat, mais lui attribuer une origine asiatique? Cette hypothèse est d'autant plus étrange qu'il avoue lui-même en plusieurs endroits que Votan arriva par la mer des Antilles. « L'empire des Na-Cham, ajoute-t-il d'ailleurs, se trouvait en relations intimes avec les autres émigrants venus de l'Est, sur le plateau d'Anahuac. Les uns et les autres n'étaient-ils pas soumis aux formes plus ou moins diverses d'une seule et même civilisation, celle des Toltèques orientaux ? »

Digitized by Google

Nous avons dit que, comme tous ses compatriotes, le héros se présente sous l'aspect d'un apôtre civilisateur, enseignant les sciences et les arts. (1) D'après la légende, il transporta en Amérique le tapir qui devait être à son apostolat ce que le taureau fut à celui des colons européens. Or, comme le centre de création de ce pachiderme ne peut avoir été qu'une vaste étendue de terrain, comme on ne le rencontre nulle part aujourd'hui, sauf dans le nouveau monde, nous devons en conclure qu'il était originaire de l'Atlantide ; et il s'acclimata d'autant plus facilement au Mexique que cette contrée offrait sans doute de grandes analogies climatériques avec le continent disparu.

« Un passage du manuscrit cakchiquel, dit M. de Charençay, nous représente bien positivement le culte du tapir comme introduit des régions lointaines, ainsi que celui du serpent, dans le centre de l'Amérique. Il parle du riche et puissant Xibalbay qui donna naissance à Chay-Abah, nourri d'un maïs enlevé de Paxil après la mort d'Utïuh, et pétri avec le sang du serpent et du tapir que l'on allait chercher au delà des mers. L'abbé Brasseur a fort bien démontré que ce Chay-Abah, pierre d'obsidienne, désigne la classe guerrière dont les armes étaient le plus souvent fabriquées de pierre. (2) Nous

(1) Notons encore que les détails d'ornementation des temples mexicains avaient une grande analogie avec ceux que nous remarquons, dans les Gaules, sur les spécimens architecturaux et céramiques appartenant à la période qui nous occupe, et dont l'emploi, par une sorte d'habitude instinctive, se prolongea jusqu'à notre ère. « Le caprice de l'artiste, dit M. de Charençay, leur fait décrire les zigzags les plus fantastiques. »

(2) Ce détail nous ferait penser que la première apparition des Atlantes au Mexique date des temps les plus anciens, avant leur

Digitized by Google

avons déjà parlé de l'identité de Paxil avec les régions arrosées par le Tabasco et l'Uzumacinta, lieux de débarquement de la colonie commandée par Quetzalcohuatl. (2) Quant à Utïuh, il convient d'y voir un emblème de la civilisation maya qui précéda, tant au Yucatan que dans les contrées avoisinantes, l'établissement des Votonides. »

Nous ne retenons de ce passage que l'identité absolue qui existe entre le nom de Maya et celui de la grande déesse galloise, mère féconde de l'univers, et personnification du principe femelle de la cause éternelle. Ajoutons que cette nourriture eucharistique, composée avec la farine de maïs et le sang du ruminant consacré au soleil, rappelle singulièrement les communions mystiques que nous avons signalées chez les Druides, les Brahmanes et les Mazdéens. M. Brasseur n'y voit « qu'un mystère de plus à ajouter à tant d'autres que renferment les Genèses américaines ; » mais ce mystère n'existera plus que pour ceux qui s'obstineront à ne pas reconnaître l'unité et l'universalité de l'antique apostolat.

Votan apparaît dans les calendriers yucatèque et guatémalien sous le nom d'Akbal que M. Gavarrette traduit par chaos, chose confuse, et qui avait, en effet, en très vieux quiché, ainsi que le fait remarquer l'abbé Brasseur, le sens de limon, de réceptacle commun. Il prenait donc le nom de la cause primordiale, du grand

grande prospérité scientifique, alors qu'adorateurs du serpent, ils n'enseignaient pas encore le culte de la lumière et l'usage du bronze. Ce fait viendrait corroborer l'hypothèse que les Atlantes ne firent leurs premiers essais d'alliage qu'après avoir connu les grands gisements de cuivre que renferme l'Amérique.

(2) Nom d'un héros, distinct de Votan, dont nous nous occuperons plus loin.

Digitized by Google

être générateur, et avait construit la Casa lobréga par la seule puissance de son souffle. Or, M. de Charençay pense que cette légende résulte d'une fausse interprétation du texte primitif, et qu'il s'agit ici d'un temple élevé à Ik, le souffle qui, d'après les témoignages écrits, aurait été l'un des ancêtres du héros. L'identification est toujours complète; et le lecteur remarquera l'analogie qui existe entre ce culte du souffle fécond, c'est-à-dire du fluide éthéré ou de la substance, avec celui que les Atlantes enseignèrent à tout l'ancien monde. Pas plus ici qu'ailleurs, les chrétiens ne respectèrent ces vieux débris des races disparues qu'avait cependant épargnés le poids des siècles. Le trésor de ce temple souterrain fut violé par Nunès de la Véga ; et « l'on en retira, dit cet évêque profanateur, les figures des antiques gentils indiens, sculptées en jade. (1) Elles se trouvaient avec quelques autres figures symboliques renfermées dans une salle spéciale. Tout fut brûlé publiquement sur la place de Huéhuétan, quand nous fîmes notre visite pastorale, l'an 1691. »

Votan fut également identifié avec les réformes astronomiques dont il introduisit l'usage. Il institua l'année sidérale, et devint le symbole de la course solaire. Comme Mithras, il est sensé habiter une caverne ; et son voyage à la grotte des treize serpents est une allusion évidente à l'année de treize mois usitée de temps immémorial au Guatémala. Chez les Chiapanèques et les Tarasques, il figurait le premier parmi les génies qui désignaient les jours du mois. Chez les Tzendales et les Mexicains, il n'apparaît que le troisième ; et le mois commençait par

(1) Ces figures rappellent singulièrement les statues analogues conservées dans des lieux sombres par les Egyptiens.

Digitized by Google

les signes Imos et Cipactli, qui signifiaient, l'un en quiché et l'autre en mexicain, espadon et monstre marin. (1)

Nous avons ici les traces d'une émigration primitive dont les rives de la Syrie gardèrent la mémoire, et qui dut être fort antérieure à l'apostolat beaucoup plus considérable, plus scientifique et plus durable, qui fut personnifié sous le nom de Votan. Nulle part nous n'en retrouverons plus de témoignages que dans la partie moyenne de l'Amérique, car aucune contrée, actuellement émergée, ne fut plus proche du grand centre civilisateur et moins bouleversée par les mélanges de races superposées. Nous y voyons, comme en Chaldée, que les premiers atlantes, arrivant par mer, furent confondus avec les dieux poissons.

« En effet, ajoute M. de Charençay, la civilisation votanide n'est sûrement pas la plus antique de celles qui fleurirent dans la Nouvelle Espagne. Elle dut être

(1) Après avoir parlé du retour de Votan vers les régions de l'Est, situées au-delà du golfe du Mexique, M. de Charençay ajoute : « Rappelons-nous que le chef tzendale est donné comme petit fils d'Imos ou d'Ymos. Ce nom signifie proprement en quiché un espadon, un gros poisson de mer. Les Mexicains l'ont traduit littéralement par Cipactli, lequel a dans leur idiome juste la même valeur. Cipactli ou Imos serait donc une sorte de dieu de l'Océan, de Neptune américain. Une tradition conservée par Diodore de Sicile donne également Neptune comme père de Thésée. » Les analogies doivent sans doute être fréquentes entre les apôtres antiques qui, bien qu'appartenant à des périodes différentes, ne se rattachent pas moins les uns aux autres par un point de départ commun. Seulement, pour M. de Charençay, la légende du héros grec traversa l'Asie entière et le Pacifique pour pénétrer jusqu'au Mexique, tandis que le seul souvenir de la tradition recueillie par Platon devait le mettre dans la vraie voie.

Digitized by Google

précédée de celles des Quinamès et par celle des Yucatèques, lesquels regardaient Zamna comme leur premier législateur. » Et plus loin : « La migration symbolisée par le nom de Zamna doit être considérée comme notablement antérieure à celle de Votan. Zamna nous est effectivement, non point seulement indiqué comme le promoteur de la civilisation yucatèque, mais encore expressément mentionné comme l'inventeur des caractères dits calculiformes. Or, ces caractères se trouvaient certainement en usage dans le Chiapas, à l'époque votanide. Pour qu'ils aient pu se répandre de la pointe du cap Cotoch jusqu'aux frontières du Soconusco, bien des années, plusieurs siècles peut-être auront été nécessaires. » Disons encore que Zamna est revêtu par la légende d'un prestige absolument divin. Le héros Maya guérissait les malades, ressuscitait les morts, prédisait l'avenir, et passait, comme plus tard Votan, pour le fils de Hunab-Ku, la grande divinité de l'Yucatan, que nous avons vu être symbolisée par un oiseau.

Un seul fait nous importe de tout ceci. L'origine orientale de ce Zamna, dont nous pourrions encore trouver l'étymologie parmi les racines ibériennes, n'est contestée par aucun écrivain. M. de Charençay lui-même est obligé d'en convenir. « Il est certain, dit-il, que Zamna dut arriver de l'Est pour porter la civilisation au Yucatan. Sans aucun doute les peuples de ce pays ne sauraient être considérés comme les descendants directs des colons qui accompagnèrent le personnage en question. Ils en reçurent seulement la connaissance de certains arts et de certaines sciences. » Mais, puisqu'il est certain aux yeux de M. de Charençay que la civilisation personnifiée dans Zamna arriva de l'Est, il faut donc en conclure que le continent atlantique était alors émergé. Lui seul, par

Digitized by Google

ses proportions, put être le théâtre d'une forte prospérité sociale; et, de lui seul, les apôtres purent atteindre les rives du Mexique. L'impossibilité de leur attribuer un autre point de départ est évidente ; et nous en avons d'ailleurs comme preuve décisive la conformité des dogmes révélés, soit aux indigènes de l'Amérique centrale, soit aux peuplades européennes. Pourquoi donc ne pas reconnaître que, si les chemins de l'Est furent ouverts à Zamna, ils purent l'être également pour les colons votanides, qui appartenaient à une période voisine ? Pourquoi l'accepter ici et non pas là, contrairement aux affirmations de tous les souvenirs locaux, et à l'opinion de tous les auteurs ?

Un grand nombre d'émigrations orientales suivirent celle de Votan ; et la légende nous a conservé les noms de plusieurs de ces héros, chefs de bandes, qui tous rappellent leur origine par quelque marque distinctive. Ils étaient généralement appelés Tzequils ou Nahuatlaques. Le premier de ces termes signifie, en langue Tzendale, jupon ou robe de dessous, et leur fut donné par suite de l'ampleur de leurs vêtements. Or, nous avons signalé, dans la première partie de notre travail, cette conformité de costume chez les apôtres des deux mondes. D'après Cabrèra, le nom de Nahuatlaques, dont la terminaison rappelle la célèbre Aztlan, patrie primitive des Aztèques, leur fut donné parce qu'ils avaient été les propagateurs du culte Nagual, enseignant que la divinité s'incarne en tout. L'analogie avec les dogmes européens est toujours remarquable.

« Il serait difficile, dit M. de Charençay, de ne pas identifier les Tzéquils avec ces colons appelés Nahoas, Olmèques, etc, par les écrivains espagnols, et qui vinrent, eux aussi, par le golfe du Mexique, apporter à la

Digitized by Google

Nouvelle Espagne le culte de Quetzalcohuatl. » Nous voici encore en présence d'un autre apostolat que les uns pensent avoir été postérieur, et les autres antérieur à la période votanide. Après avoir évangélisé les populations autochthones de l'Amérique centrale, ce héros retourna, comme Votan, vers la mère patrie orientale ; et l'abbé Brasseur l'identifie avec plusieurs autres, notamment avec Cukelcan et Gucumath. Notons en effet que ces trois noms signifient, le premier en mexicain, le second en langue maya, et le dernier en quiché, le serpent aux plumes vertes, aux plumes de quetzal. Les aventures attribuées à ces divers personnages offrent d'ailleurs les plus étroites analogies.

Ces différentes couches d'émigrants, les Chanes, les Nahoas, les Tzequils se superposèrent tour à tour, et contribuèrent à la prospérité générale. Nunès nous apprend que la race des conquérants atlantiques se perpétua pendant une longue suite de siècles, et que, de son temps, il en subsistait encore quelques descendants à Téopixéa, dans le pays d'Oaxaca. Le nom de Chanes ou de serpents est encore porté par une peuplade fixée aux environs de Palanqué ; et nous savons que des débris analogues se sont longtemps conservés en Europe, dans certaines retraites montagneuses.

L'importation d'une civilisation aussi considérable ne put nécessairement s'effectuer sans une vive opposition de la part de plusieurs tribus indigènes. Si les Tzendales se sont plus à voir dans Votan leur premier chef et l'auteur de leur prospérité sociale, il en a été tout autrement chez les Indiens des Etats-Unis. Le souvenir de luttes contre des êtres fantastiques resta seul gravé dans la mémoire de ces chasseurs nomades, accoutumés à la liberté de la vie sauvage. Bien d'autres encore paraissent

Digitized by Google

n'avoir subi que difficilement l'influence étrangère. Les Guatémalaiens plaçaient sous le patronage du chef des Chanes les cinq jours complémentaires de l'année, considérés comme de mauvais augure ; et cependant, comme les Bacchus, les Hercule et les Fo-Hi, ce prince des serpents avait été le bienfaiteur de ces peuples ingrats. Ainsi que toutes les autres tribus du Guatémala, les Quichès étaient animés d'une haine violente contre leurs voisins de l'Est. Leur livre sacré témoigne énergiquement de leurs sentiments à cet égard; et l'on y voit, à chaque page, les coutumes, les institutions des Yucatèques dépeintes sous les couleurs les plus odieuses ou tournées en ridicule. La manière dont ils parlent de l'empire oriental de Xibalba donna même lieu aux missionnaires espagnols de le confondre avec leur enfer; et les princes de ce pays se trouvèrent transformés en démons. C'est ainsi que les Juifs identifièrent Beelzebuth, la grande divinité d'Accaron, avec Satan, et que les Scandinaves devenus chrétiens confondirent l'antique Odin, l'objet du culte de leurs ancêtres, avec le prince ténébreux. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la tradition des Tzendales, était toute différente.

En résumé, une civilisation, ayant les plus remarquables analogies avec celle qui se répandit sur l'ancien monde, s'établit le long des rives orientales de l'Amérique moyenne. Après une longue suite de siècles pendant lesquels les établissements atlantes furent soumis aux quelques variations que pouvaient leur faire subir des émigrations successives émanant toutes cependant d'une même source, une décadence générale arriva tout-à-coup ; et nous appelons l'attention sur l'unanimité des traditions à cet égard. Ordonès en cherche la cause dans une révolte des Tzequils qui aurait forcé une partie de

Digitized by Google

la population palenquéenne à émigrer vers les hauts plateaux de l'Anahuac ; mais nous en avons une raison bien plus rationnelle dans l'effondrement subit de la mère patrie. Nous trouvons dans la ruine immédiate de la plupart de ces colonies maritimes une preuve nouvelle de l'étendue des bouleversements qui ravagèrent cette contrée ; et nous sommes vraiment émerveillés de voir que toutes les traditions, tous les témoignages archéologiques et géologiques viennent appuyer notre thèse de l'autorité qui résulte de leur concordance.

Depuis l'engloutissement de l'Atlantide jusqu'aux conquêtes espagnoles, les indigènes de l'Amérique centrale ne subirent le mélange d'aucune race conquérante, et conservèrent, mieux qu'aucun peuple de notre continent, les souvenirs de leurs ancêtres ; aussi les habitants de la Nouvelle Espagne croyaient-ils que l'espèce humaine avait été, à plusieurs reprises, plus ou moins complètement détruite par des cataclysmes successifs. (1) « Ils entremêlaient, dit M. de Charençay, le souvenir de ces bouleversements avec celui des premiers colons qui vinrent leur apporter la civilisation. De la sorte, ils en vinrent à nous représenter comme contemporains des faits tels que le déluge et l'arrivée de Votan. Les Quinamès, la plus ancienne très probablement des populations civilisées qui occupèrent les hauts plateaux de l'Anahuac, auraient, d'après Codex chimalpopoca, succédé à une pluie de feu accompagnée de soulèvements volcaniques. »

Nous citerons encore un passage de la légende de Chahta et Cussitaw, telle qu'elle fut récitée par Chékilli,

(1) La Bretagne conserve quelques traces de ces dislocations ; et une succession de violentes secousses peut seule avoir brisé le menhir de Locmariacker dont toute la partie supérieure a été lancée d'un côté, tandis que la base est inclinée d'un autre.

Digitized by Google

dans une réunion tenue à Savannah, en 1775. « A une certaine époque, racontait ce chef suprême des Creeks, la terre s'ouvrit, et, s'étant mise en colère, dévorait les Cussitaws. De l'Est leur vint un feu blanc ; du Sud un feu bleu ; de l'Ouest apparut un feu qui était sombre ; enfin arriva du Nord un feu qui était rouge et jaune. Aussi une partie des Cussitaws s'en allèrent-ils plus loin vers l'Ouest. Quelques-uns revinrent ensuite sur leurs pas, vers les lieux qu'ils avaient quittés, et se dirigèrent du côté du soleil levant. Ils arrivèrent à une rivière très large qui roulait des eaux mêlées de boue, puis près d'une autre dont les eaux étaient rouges. Se dirigeant vers l'extrémité de cette rivière, ils entendirent un son pareil à celui du tonnerre, et approchèrent pour voir d'où venait ce bruit. D'abord ils aperçurent une fumée rouge et ensuite une montagne qui faisait un prodigieux vacarme. Il y avait là un grand feu qui flambait à son sommet ; et c'était lui qui produisait ce tapage. » Selon Chékilli, les Cussitaws rencontrèrent dans ces parages quelques colons Atlantes échappés aux convulsions environnantes, et qui leur enseignèrent encore mille secrets scientifiques. Pas un trait ne fait ici défaut.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

L'EGYPTE.

Nous avons dit que les religions de l'Egypte et de l'Asie avaient entr'elles les plus remarquables analogies. L'identité est telle que la plupart des mythologistes les considèrent comme ayant été calquées les unes sur les autres ; et il a toujours été impossible de ne pas leur attribuer une origine commune.

« Dans toute la théologie égyptienne, dit Creuzer, comme dans toutes les théologies orientales domina le système d'émanation qui consiste, non-seulement à distinguer, mais à séparer les divers attributs du grand Etre, de telle sorte que chaque attribut devienne une personne à part, et qu'un seul Dieu fasse une multitude de dieux. Mais, en même temps, ramené à sa propre source, chaque attribut, dieu lui-même en Dieu, est par cela seul identique à Dieu. Chaque émanation, chaque personne, considérée dans sa plus haute puissance, est le grand Etre dont elle est émanée. »

« Les règnes, ajoute Creuzer, des premiers dieux, qui se succèdent pendant des siècles innombrables jusqu'aux dynasties humaines, ne sont que les symboles de la substance, sortant peu à peu de ses profondeurs pour se

Digitized by Google

manifester selon les lois de son essence. C'est ainsi que nous la voyons dans sa dernière manifestation descendre sous le nom d'Osiris jusqu'à la condition humaine. » Elle se fait homme, comme dans la théologie des Brahmanes, souffre et meurt en tant que phénomène déterminé ; mais, toujours identique à elle-même, elle ressuscite, par son indestructible énergie, pour perpétuer la série des révélations, ou rentrer dans les flots infinis de l'éther, commencement et fin de toutes choses. Dieu du premier ordre, Osiris tombe dans le troisième par son incarnation ; et cependant la forme humaine par laquelle il se manifeste ne lui ôte rien, aux yeux des Egyptiens, de son caractère divin.

Il est encore une personnification fort ancienne dont nous devons également parler. Memnon avait eu originairement les plus grandes analogies avec le Mithras des Perses. « Il était, dit Creuzer, un dieu, non-seulement en Egypte, mais en Ethiopie ; et son culte était répandu dans tout l'Orient. L'Asie entière avait partout ses Memnomium, comme l'Egypte et l'Ethiopie leurs tombeaux d'Osiris. » Ce dernier était en effet presque toujours identifié avec Memnon. Ils appartenaient l'un et l'autre à la même période apostolique ; et, selon M. Guignault, les deux légendes ne font qu'une sur bien des points. Mêmes scènes après leurs morts emblématiques. Isis, la substance perpétuellement agissante, cherche le corps d'Osiris, son fils ou son époux, la force manifestée moins active pendant la sécheresse, et le trouve sur la côte de Byblos, dans une contrée qui jouissait d'un printemps presque perpétuel. L'Aurore, mère de Memnon, cherche également les restes de son bien aimé, et les retrouve à Paphos, avec le secours des Phéniciens. Leur couleur est la même ; et il n'est question que de la blancheur

Digitized by Google

d'Osiris et de Memnon, (1) de blancs coursiers, et de l'île blanche, vague souvenir de l'île par excellence que les Egyptiens plaçaient au Nord, en Scythie.

Manéthon et Diodore placent toujours à la tête du panthéon égyptien les dieux qui symbolisaient l'origine des choses. Nous y voyons premièrement Pan-Mendès qui, pour plusieurs, représentait le principe mâle universel, (2) et, pour d'autres, l'absolu manifesté, le verbe fait chair. De ce foyer de la puissance génératrice procédaient ensuite les personnifications des phénomènes secondaires. Selon les théogonies synthétiques les plus modernes, Rhéa, la substance, épouse tantôt Saturne, le temps éternel, tantôt Phthas, le feu artiste, tantôt Mercure, l'intelligence organisatrice. Par esprit de conciliation entre des sectes rivales, elle est présentée comme concevant à la fois de ces trois entités parallèles, cinq enfants qui naquirent successivement. 1° La lumière primitive, appelée en langue copte Os-Iris, et qui apparut avec une robe étincelante, resplendissante d'une lumière pure, sans ombres ni nuages. 2° Orus, le plan de l'Univers ou les lois éternelles réalisées, et parfois, dans un sens plus restreint, le monde sublunaire, le globe terrestre avec tous ses phénomènes. 3° Typhon, que plusieurs désignaient sous le nom de Bébon ou la destinée fatale, était la limitation de l'infini par le fini,

(1) Le nom de Memnon, Aous, est identique à celui d'Ἀως fils de l'Aurore, à celui d'Ao que portait Adonis; et ces diverses dénominations dérivent de la syllabe qui désignait, en Occident, la création actuelle. D'après M. Guignault, les légendes de Memnon et d'Hercule se rapprocheraient également.

(2) Suivant la doctrine de l'antique Hermès, Pan, le principe mâle, s'unit à Athénée, le principe femelle ; et l'univers fut engendré.

Digitized by Google

l'emprisonnement de l'absolu dans les formes transitoires, l'apparition et la destruction de ces formes. 4° Isis, la sagesse, la force coéternelle, dont le nom signifiait, en langue copte, le réceptacle universel. Tel avait été en effet primitivement le sens de ce symbole. Cette déesse est toujours accompagnée des surnoms qui ont quelque rapport avec l'idée de production, et représentée revêtue d'une robe colorée de tous les reflets de la lumière. 5° Néphtys, dont le nom voulait dire la perfection, l'accomplissement, puis la mort, et qui fut, ainsi que Typhon, particulièrement engendrée par le temps éternel.

Cette mythologie conventionnelle contient nécessairement plusieurs doubles emplois. Il est impossible cependant de ne pas retrouver dans ces allégories, malgré le désordre de leur association, l'idée première et persistante, et le désir de décrire d'une façon de plus en plus complète la succession des manifestations phénomènales. L'essence même de la théologie égyptienne fut toujours de considérer la réalité substantielle comme perpétuellement active sous les formes apparentes, et comme enfermée au sein de ses ineffables mystères ; mais, en dernière analyse, la cosmogonie des Egyptiens peut se résumer ainsi : 1° Athor, Isis ou Rhéa, la substance au repos. 2° Phthas représentant, tantôt la force qui anime la matière, tantôt la première révélation ou la lumière incréée. 3° Orus ou Osiris, la substance incessamment manifestée par les phénomènes, et dont le nom désignait quelquefois la réunion de ces trois états successifs. Le plus souvent, les initiés appelaient cet ensemble Kneph, Ammon ou Amen, identique à l'Oum des Indiens. Ce fut sous cette forme primitive que l'apostolat occidental se perpétua le long du Nil ; mais, à côté de ces personnifications enseignées au vulgaire, s'était conservée la véritable doc-

Digitized by Google

trine scientifique, inscrite sur ces stèles légendaires qui résistèrent si longtemps au poids des siècles.

Un fragment précieux de la cosmogonie attribuée à Hermès, s'exprime ainsi : « Des ténèbres immenses reposaient sur l'abîme sans fonds : Les flots et une force intelligente existaient. » Selon une autre version : « Des ténèbres infinies étaient répandues sur l'abîme. Les flots invisibles le couvraient ; et une force intelligente résidait au sein de la substance. » C'était la nuit féconde, l'océan sans bornes des atomes équilibrés, les flots de l'espace infini, appelés Athor ou Isis. « Athor-Isis, dit Creuzer, est la mère ou la matière du monde. Elle est réellement et intellectuellement le fondement primitif et caché, la source mystérieuse de toutes choses. » Cause première des phénomènes, Athor est donc la grande mère dont les hymnes répétaient trois fois le nom, en souvenir des trois grands dieux qu'elle engendra. Elle répondait à ce qu'une secte rivale appelait Rhéa, et était représentée couverte d'un voile noir. (1) Cette primitive substance, réceptacle de toutes choses, selon les

(1) Les Grecs font dériver Αθυρι, demeure des mondes stellaires, de Μωυθ, mère, ou de Μεθυερ, plénitude, fondement. Jean le Lydien et beaucoup d'autres anciens l'identifiaient avec Latone ; et les Egyptiens comptaient la journée de vingt-quatre heures, du soir au soir suivant, en mémoire de cette nuit féconde. Ils plaçaient au mois d'Athor la mort annuelle d'Osiris, analogue à celle de Mithras ; et, pendant les fêtes de deuil, les prêtres exposaient un bœuf doré qu'ils enveloppaient d'un voile noir. Nous savons en effet que le bœuf était l'emblème atlante du soleil ; et nous ne connaissons pas de représentation plus saisissante des mystères cosmiques que cette cérémonie nous montrant, sous la figure d'un bœuf étincelant et voilé, la lumière à l'état latent dans le sein obscur de l'éternelle substance.

Digitized by Google

livres hermétiques, était appelée le limon primitif. Elle renfermait en soi tous les éléments et toutes les forces, lorsque l'action de ces forces sur ces éléments lui imprima le mouvement, la concentra en une masse lumineuse, et lui donna la forme d'une sphère, ainsi que toutes ses propriétés. Cette sphère devint l'œuf du monde que Kneph laisse échapper de sa bouche, le verbe manifesté, la parole visible proférée par le Démiurge, quand il voulut former l'univers. Cette description est textuelle.

« Il se fit soudain une lumière sacrée, et les éléments s'associèrent du sein de la substance ; et tous les dieux reçurent leur part de la nature fécondante. » « Tout à coup, lisons-nous dans la seconde version, brilla un rayon sacré, lumière ineffable, et qui est antérieur aux eaux élémentaires. Un mouvement, une agitation inexprimable se fit dans ces flots engendrés de la nuit. Il s'éleva une vapeur incandescente et un grand souffle ; et ce souffle était comme la voix de la lumière ; et cette voix était le verbe. »

A part ce lyrisme mystique, à part cette personnification de l'univers réalisé sous le nom de Verbe, on ne peut mieux décrire les phénomènes qui durent accompagner et suivre l'ébranlement primordial des atomes de l'éther. Jamais la science ne s'unit aux doctrines religieuses plus intimement, jamais le dogme ne fut plus scientifique ; et nous ne saurions trop admirer ces traditions qui résument si nettement les plus hautes conceptions de la cosmologie moderne. Il est encore une fois impossible qu'un tel système ait germé spontanément dans l'esprit de peuples enfants, dissemblables de races et d'instincts. Il nous faut de toute nécessité en chercher le point de départ dans un enseignement unique ; et ces chapitres

Digitized by Google

établiront définitivement ce fait capital entre tous ceux de l'antiquité. (1)

La lumière sacrée, première révélation de l'absolu, et qui apparut tout à coup dans les mystérieuses profondeurs de l'espace, est appelée tantôt Kneph, tantôt le Démiurge, tantôt le Verbe. Elle était représentée par le soleil ou par un disque au centre duquel se voyait le serpent, ou bien encore par un globe entouré d'un serpent qui signifiait évidemment ici l'éternité féconde, la puissance génératrice de la substance. De l'apparition des phénomènes naquit le temps, et du temps la succession des êtres. Tout vit d'une seule et même vie dans les innombrables phalanges stellaires qui parcourent l'étendue ; et cette vie est toujours Kneph ou le Démiurge. Il est le tout, dans le tout, par le tout, et était originairement représenté sous les traits d'un homme ayant un œuf dans la bouche. (2) Dans certaines théogonies, il est remplacé par Phthas, le feu artiste, et s'efface devant la prépondérance d'une secte victorieuse. Il devient une entité n'ayant pour ainsi dire plus de place. L'œuf sacré sortait alors de la bouche de Phthas ; et Kneph, se perdant dans l'infinité de la cause, signifiait, dans ce cas, le

(1) Nous ne reviendrons pas sur les preuves archéologiques qui attestent l'influence de l'Occident sur l'Orient. Disons toutefois que selon M. Hamy, les monuments des Gavrinnis et surtout de Stone-Honge offrent les plus remarquables points de ressemblance avec cet autre monument antéhistorique découvert par M. Mariette, à Gyzeh, et connu des égyptologues sous le nom de temple du Sphinx.

(2) Cette figure a les plus grands rapports avec les tertres animaux de l'Amérique septentrionale qui nous représentent l'éternité féconde sous la forme d'un serpent ayant dans la bouche un sphéroïde gigantesque légèrement aplati.

Digitized by Google

temps sans limites, contenant en lui-même la matière et la force.

Mais avant tout, par dessus tout, et nous ne saurions trop insister sur ce point, les Egyptiens admettaient que, dans l'origine, tout était Athor, que quelques-uns traduisaient par l'espace informe et d'autres par le limon primitif. Constamment il nous est parlé de l'être primordial, origine et fin de toutes choses, et que l'on adorait en silence. C'est par l'énergie qui lui est inhérente que sa parole ou sa volonté a été émise en actes ; et cette parole est en même temps son corps, l'univers réalisé. L'éternel engendra de sa propre substance ce fils semblable à lui, c'est Kneph, c'est Ammon, (1) le Jupiter thébain, le Démiurge qui fit jaillir la lumière du sein des ténèbres, qui ouvre la carrière aux phénomènes, et conduit tout le cortège des dieux.

La substance perpétuellement active, telle est donc la grande doctrine que les Solon, les Thalès, les Pythagore allèrent recueillir près des prêtres égyptiens. « Ils n'avaient pas d'autre Dieu que l'être éternel, dit Plutarque ; » et cet être, infini en étendue, en nombre et en durée, fut le seul réellement adoré par toutes les théologies antiques. Selon Jamblique, il existe, toujours identique, contenant en sa propre individualité ses divers attributs. C'était la divinité mystérieuse du temple de Saïs où se lisait la célèbre inscription : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera ; et nul mortel ne soulèvera les voiles qui me couvrent. » Son grand em-

(1) Suivant Champollion, Amon ou Amen était l'appellation primordiale de cet être suprême. Ce mot veut dire : celui qui se révèle, qui met en lumières les forces éternelles, en qui se confondent la volonté et la réalisation.

Digitized by Google

blème, celui des Atlantes primitifs, fut le serpent représenté sur le fronton de tous les portiques. On y voit un globe entouré de l'Urœus avec de grandes ailes qui embrassent tout. D'autres fois, dans un sens absolument occidental, il signifiait la vie, la génération universelle. « Au commencement, dit la cosmogonie des Orphiques, il n'y avait que les eaux et le limon; et de ce limon sortit le serpent. »

Soit que le culte du Lingam fût connu des populations autochthones, soit qu'il ait été apporté par les colons Atlantes, nous le retrouvons en Egypte, principalement dans les temples les plus anciens; et ce symbole se prêtait à merveille à la fusion de la doctrine nouvelle avec l'antique dualité protoscythe. Nous avons vu que les Mazdéens altérèrent la signification de cette dualité primitive en y plaçant une idée de perpétuelle opposition. Par le plus funeste contre-sens, le chiffre deux signifiait à leurs yeux la lumière et les ténèbres, l'infini tombant dans le fini, le bien et le mal. Les Egyptiens échappèrent à cette décadence ; et, s'il est vrai que ce nombre représenta chez eux la chute de l'unité, il était, par contre, l'emblème du mouvement, de la vie et de l'univers.

Isis et Osiris demeurèrent les deux grands symboles de la nature active, absolument comme Mitra-Mithras chez les Perses, comme Siva-Bhavani ou Isi-Iswara chez les Hindous. On les adorait, la première sous la forme de l'eau et le second sous celle du feu ; et, non-seulement ils étaient engendrés par la nuit substantielle, mais ils étaient cette substance elle-même considérée sous ses deux attributs fondamentaux, la matière et la force. Ils surgirent spontanément et simultanément du sein de l'absolu pour donner l'être à Arouéris ou Orus, la création actuelle. Comme partout ailleurs, l'enseignement atlante

Digitized by Google

revêtit donc, en Egypte la formule demeurée si populaire, léguée par les Protoscythes ; et la cause génératrice est souvent présentée comme un couple fécond. La matière s'unit alors à la parole dont elle partageait l'essence, et qui, assimilée à la force coéternelle, devient le principe mâle. (1) La parole ou le verbe n'est plus, comme chez les Iraniens, la révélation successive de la substance, mais son énergie intelligente. Elle est la volonté efficace, et joue le rôle de Maya dans la théologie indienne.

Le mythe paraît ainsi s'être modifié, dans les temples de Thèbes et de Memphis, selon le sexe attribué à la matière. Lorsqu'elle est considérée comme un être mâle, tel que Brahm, le verbe est réputé femelle. Il est alors confondu avec les emblèmes féminins de l'énergie créatrice ; et c'est ainsi que Neith, Athénée, la sagesse, la parole féconde, fut la première émanation d'Ammon, ou bien sortit de la cervelle de Zeus, comme Kali naquit de la tête de Siva. Lorsqu'au contraire la matière est considérée comme un être femelle, la force ou son fils devient mâle. Tantôt femelle et tantôt mâle, le verbe s'associe donc ici en un couple toujours actif ; mais le

(1) De cette alliance naquit le second Démiurge, Phthas, le dieu du feu et de la vie, l'organisateur de l'univers. Ce nom voulait dire, en copte : celui qui fait, et, en hébreu : le dieu artiste ; de *Phté*, tailler, faire naître. Les uns appelaient donc la lumière Kneph, et les autres Phthas ; mais la doctrine est la même. Nous ne voyons dans cette sorte de confusion que la conséquence des deux apostolats successifs dont nous avons parlé à propos des institutions astronomiques, et dont les symboles furent réunis, par esprit de conciliation, après, sans doute, des siècles d'antagonisme. Dans les deux cas, la parole ou la volonté intelligente et puissante procède de la grande mère, et engendre l'univers de sa propre substance.

Digitized by Google

plus souvent nous le voyons être identifié avec la substance opérante et représenter l'univers actuel.

La doctrine égyptienne est d'ailleurs tellement identique à celle des premiers Védas que la plupart des mythologistes les regardent comme ayant été calquées l'une sur l'autre. D'un côté, Brahm et Maya, éternellement unis, engendrent la lumière, première de leurs manifestations ; de l'autre le verbe s'unit à Athor sa mère, comme Osiris à Isis, et met au jour le premier phénomène, le dieu de la lumière et de la vie, Phthas.

Nulle part nous ne retrouverons le dogme des Atlantes revêtu d'un plus grand caractère d'archaïsme. L'Egypte est une des contrées qui furent le plus anciennement colonisées, à peu près à l'époque où ces apôtres s'établirent dans les Gaules ; et il dut y avoir une fort grande analogie entre les croyances primitives de ces deux pays. Ce ne fut que plus tard que les nationalités rivales adoptèrent chacune des dénominations particulières, et obscurcirent la netteté de la foi antique par une surabondance de personnifications dont Plutarque essaie de nous donner l'explication, mais dont le point de départ fut toujours l'identité absolue de la cause et de ses révélations.

Nous avons vu que le lotus était, chez les Hindous, l'emblème du premier phénomène vital, et qu'ils le représentaient naissant de Brahm et de Maya. De là, la vénération religieuse qu'ils portaient, non-seulement à cette fleur, mais à toute la plante, à ses graines ou fèves. De là, la raison du fameux précepte pythagoricien : Abstine a fabis. En Egypte, le lotus fut également l'image de la création par les eaux fécondes ; et dieux et déesses sortent de cette fleur. « A la fois mâle et femelle, dit Creuzer, cette plante était la plus sacrée aux yeux des Egyptiens. C'est l'emblème du Phallus et du Myllus unis,

Digitized by Google

comme l'Yoni-Lingam des Hindous. Les mystères d'Isis et d'Osiris sont enfermés dans son calice ; et cette union primordiale du frère et de la sœur, qui se retrouve dans les grandes divinités nationales de tous les pays, est un hymne mystique déjà commencé dans le sein de leur mère commune, dans le sein de Rhéa. »

Osiris et Orus, symbolisant tour à tour les phénomènes terrestres, sont représentés assis sur le lotus, ou environnés d'une multitude de tiges de cette plante ; et ces idées de génération et d'activité universelle sont figurées de toute part. Les monuments gardent l'empreinte de cette doctrine. Les caisses de momies étaient fréquemment ornées de colliers de lotus ; et l'image de cette fleur est continuellement reproduite dans les tombeaux, et dans tout ce qui se rapporte, soit à la vie, soit à la mort. L'espérance de tous était dans leur croyance à l'éternité de leur propre substance, et à son éternelle activité. Ils savaient que leurs corps reprendraient vie dans le monde nouveau qui suivra la destruction de celui-ci. Ils savaient qu'il leur faudra passer par la période ignée et surtout par l'état aqueux, leur grand dieu ; et ils se représentaient traversant les flots générateurs sur des barques emblèmatiques. (1)

La croyance en la résurrection des corps, c'est-à-dire à l'apparition d'un autre univers, est du reste absolument atlante, et régna pendant toute cette admirable

(1) Le culte par excellence des Egyptiens fut toujours celui de l'eau. Non-seulement ils étaient Kussites et par suite instinctivement entraînés vers l'adoration du principe femelle ; mais les bienfaits que l'élément humide rend à l'agriculture sous des cieux torrides devaient les engager à vénérer plus particulièrement cette seconde manifestation de la substance.

Digitized by Google

civilisation qui précéda les temps historiques. Après les bouleversements qui suivirent les invasions celtiques, les populations européennes, sauf les Gallois, perdirent le souvenir de ces hautes conceptions; et, ne se préoccupant que du phénomène intellectuel propre à chaque individualité, n'attribuèrent plus la durée qu'à ce phénomène seulement. Une telle idée était en opposition flagrante avec la doctrine primitive. L'intelligence manifestée par l'organisme humain n'était pas, à l'époque scientifique, séparée de la substance même du corps ; et la croyance à l'immortalité personnelle de l'âme n'apparut que pendant les temps de confusion qui précédèrent les temps historiques. Le christianisme, qui recueillit de si nombreux débris de la science perdue, admit simultanément la résurrection et ce nouveau dogme, sans s'apercevoir que ces deux héritages, provenant de sources contraires, ne pouvaient être associés. Pendant la compilation de son credo synthétique, il ne se soucia pas du double emploi résultant de ces acquisitions disparates; et jamais plus formidable contre-sens ne fut proposé à la crédulité des hommes.

Les traditions égyptiennes et phéniciennes rapportent, comme à un point de départ unique, l'origine de toutes leurs connaissances à l'enseignement de différents apôtres dont l'un d'eux nous est déjà connu. Tantôt nous voyons apparaître le dieu par excellence de l'Occident, Theuth, Thoth, Thor ; tantôt Anubis, Hermès, etc. Il n'est pas douteux que ces héros appartenant à des périodes différentes, furent confondus, soit avec leurs dogmes, soit avec leurs symboles familiers. Nous savons d'ailleurs à quel point les Egyptiens vénéraient leurs bienfaiteurs légendaires auxquels ils accordaient, non-seulement les honneurs divins, mais qu'ils revêtaient de

Digitized by Google

tout l'éclat des grands mythes. Il en est un, entre tous, qui fut plus particulièrement idéalisé ; « et, dit M. Guignault, il paraît qu'à une époque quelconque toute la religion populaire des Egyptiens vint se concentrer dans Isis, Osiris et Hermès. » En d'autres termes, dans le culte des personnifications des trois attributs nécessaires de la substance : La matière, la force et l'intelligence.

« Hermès, dit Creuzer, est l'intelligence incarnée, la nourriture céleste, le pain de vie. » Identique à Theuth, quiconque le reçoit est initié aux mystères de l'être éternel, à ses lois, au renouvellement de ses œuvres et à l'éternité de ses révélations. Quiconque boit à sa coupe, ayant la forme d'un calice de lotus, est reconforté, et sa soif est apaisée. Celui qui le suit perce de ses regards toutes les essences et tous les phénomènes. Celui là est prêtre, sacrificateur et prophète, et possède la science de la substance. Hermès présidait à toutes les connaissances, conservées dans les temples, dont la meilleure partie était enseignée aux seuls adeptes. C'est lui qui leur ouvrait les portes de l'avenir, et les initiait aux périodes que l'univers doit subir avant son renouvellement, ainsi qu'au grand cycle de trois mille années divines, terme fatal de notre existence stellaire.

Pendant les temps de décadence, le dogme égyptien ne garda pas ces hauteurs. Hermès qui primitivement, ainsi que le Theuth des Gallois, représentait l'intelligence manifestée, devint l'emblème de la réflexion, de la pensée, mais au point de vue humain. Le héros (1) prit la

(1) C'est de lui que Kamephis, aïeul d'Osiris, est censé avoir reçu la science. C'est instruit par ces leçons qu'Osiris sut pénétrer le sens mystérieux des écrits de l'apôtre, dont il se réserva la bonne part, ne gravant sur les tables de la loi que la partie qui devait régler la conduite de ses sujets.

Digitized by Google

place du mythe sacré ; et, dans le désert, à l'ouest de Memphis, à l'entrée de la cité des morts et des plaines sans rives, on voyait le tombeau d'Hermès, car, comme toute incarnation de l'absolu, il dut tomber sous la destinée commune et mourir. Il dut disparaître en tant que phénomène transitoire, parce que l'intelligence infinie, tout en demeurant éternelle, modifie incessamment ses révélations successives.

Suivant Manéthon, cité par M. Guignault, le premier Hermès avait, avant le déluge, inscrit lui-même sur des stèles et en langue inconnue, les préceptes de la doctrine. Après le cataclysme, ces inscriptions furent traduites, en écriture hiéroglyphique et en langue vulgaire, par le fils d'Agathodémon, le second Hermès, le restaurateur de toute science. La Bible fait allusion à ces pierres debout, couvertes de caractères décrivant la croyance perdue. Les races nouvelles devaient les interroger avec une vénération mêlée d'effroi ; et la tradition hébraïque leur reconnaissait une antiquité mystérieuse. (1) Cassien explique l'existence de ces vieux témoins d'un autre âge en disant que Cham, avant le déluge, avait gravé les points fondamentaux des connaissances acquises sur des corps très durs, pouvant résister aux mouvements tumultueux des eaux. Pour toucher le vrai, il ne fallait à cet auteur que remplacer le nom de ce prétendu fils de Noé par celui d'Hermès ou de quelqu'autre apôtre occidental; et, si telle fut l'origine de ces monuments, de telles précautions attesteraient encore combien la science antique était profonde, puisque l'époque exacte de la débacle polaire avait été prévue. Quelle n'était pas la sollicitude de ces héros

(1) « Je te donnerai des tables de pierre, et les commandements pour les enseigner, dit Jehovah à Moïse. »

Digitized by Google

qui,parmi les populations affolées par leurs sinistres avertissements, pensaient à conserver pour les survivants quelques débris de l'héritage sacré !

Nous retrouverons ces caractères dans tous les apôtres atlantes, et malheureusement avec eux l'usage expiatoire des sacrifices sanglants. « Hérodote, dit Creuzer, contredisant la tradition commune, veut affranchir les Egyptiens du reproche d'avoir immolé des victimes humaines. Il pouvait avoir raison pour les temps rapprochés des siens ; mais une foule de scènes et d'images découvertes dans les temples et les hypogées de l'Egypte ne rendent que trop vraisemblable pour les temps anciens l'existence de cette coutume. » Ces sacrifices, éminemment religieux, étaient exécutés avec la plus grande pompe par les Egyptiens primitifs, qui considéraient les étrangers comme les victimes offertes par la destinée pour ces sombres holocaustes, principalement ceux qui échouaient sur leurs côtes. (1) Nulle offrande n'était censée plus agréable aux yeux de l'éternel ; et pour eux, comme pour tous les peuples dérivés des premiers atlantes, le sang symbolisait la force génératrice. Nous en trouvons la preuve évidente dans le fait suivant. Lorsque ces malheureuses victimes, réputées les plus précieuses, venaient à faire défaut, on immolait à leur place un bœuf dont la couleur rappelait les rayons lumineux, un bœuf roux. (2) On offrait à l'être infini, en commémoration du sacrifice qu'il avait accompli en s'incarnant dans les formes finies,

(1) Bon nombre de populations maritimes pensent encore que les navires échoués sur leurs côtes sont des aubaines offertes par la providence, et les pillent religieusement.

(2) Ceci rappelle la vache rousse que, selon le livre des Nombres, le prêtre juif devait sacrifier, et dont le sang servait d'eau lustrale.

Digitized by Google

ses deux plus grands emblèmes : l'homme d'abord, puis le bœuf solaire.

Partout où les Atlantes se sont longuement établis, se développa un foyer d'apostolat dont les traces se retrouvent chez les nations voisines ; et nulle part nous ne le signalerons mieux que dans l'influence de la doctrine sacrée des prêtres égyptiens sur les dogmes hébraïques. Moïse recueillit sur les bords du Nil bon nombre de préceptes et de rites dont la Bible conserve encore les vives empreintes ; et cependant, désireux comme Zoroastre de fonder l'indépendance de son peuple sur une foi nouvelle, ce législateur tenta de l'établir, sur bien des points, en antagonisme immédiat avec celle de ses maîtres. La Genèse fait allusion au culte de l'Egypte lorsqu'elle raconte la déférence de son premier couple pour le serpent ; et le soin que prenait Moïse d'éloigner définitivement ses Hébreux de tout rapport avec ce pays se fait voir dans le mythe de la pomme d'Eve, qui symbolise sans doute les désastres et la servitude que subirent certaines tribus pour avoir accepté la science d'un peuple adorateur du serpent. La femme sémite paraît avoir plus particulièrement mordu au fruit de cette civilisation voisine.

Les érudits pensent aujourd'hui que le compilateur des premiers livres de la Bible ne fit que réunir plusieurs écrits et légendes antérieurs à son époque, sans même tenter de les coordonner ; et tout lecteur a remarqué, principalement dans le Pentateuque, deux courants d'idées parfaitement distinctes. Le premier, beaucoup plus ancien, désigne toujours la divinité sous le nom d'Elohim, tandis que celui de Jehovah ne date que de Moïse. (1) Or

(1) Dans la Genèse, les documents élohistes dominent presqu'ab-

Digitized by Google

l'idée mystique exprimée par cette dernière expression diffère essentiellement du culte d'Elohim dont l'étymologie donnait avant tout le sens de forces multiples. (1) Les puissances occultes ne pouvaient en effet être représentées, chez des peuples enfants, que par des personnifications toujours nombreuses ; et nous voyons ce pluriel jouer le rôle de cause première dans les récits de la Genèse, particulièrement dans le 22e verset du 3me chapitre.

Toute autre était la doctrine que Moïse s'efforça de faire accepter par les hordes sémitiques. « Un nom nouveau de Dieu, écrit M. Nicolas, suppose une conception nouvelle de cet être. Pourquoi donnerait-on à Dieu un

solûment. Dans l'Exode, la balance est à peu près égale. Le Lévitique est entièrement Jéhoviste ; et il en est de même du livre des Nombres, excepté l'épisode de Balaam. Remarquons encore que chacun des deux récits de la création appartient à une tradition différente. Le premier est Jéhoviste, sauf quelques mots volontairement défigurés, sans doute par Esdras. Sa forme rhythmée et archaïque témoigne, non-seulement de sa priorité, mais du respect de Moïse pour la doctrine égyptienne. Le second en est évidemment une paraphrase rédigée très postérieurement, et selon l'instinct sémitique. Au lieu de la précision scientifique du premier, Dieu commence ici par former l'homme, puis les animaux, puis la femme ; et tout le reste du récit n'est plus qu'une légende incohérente.

(1) Elohim, pluriel d'Eloa, force. Il faut chercher chez les Protoscythes l'origine de cette expression, que les Sémites rapportèrent peut-être de leur extension antéhistorique sur le continent européen.

Non-seulement Elohim portait en soi le sens de force, mais ce terme prêtait à tous les mots auxquels il était joint l'idée de la puissance et la grandeur ; aussi n'était-il pas exclusivement appliqué aux forces occultes. Une très grande montagne est, pour l'Hébreu, la montagne d'Elohim ; l'éclair, le feu d'Elohim ; un torrent coulant à grands flots une rivière d'Elohim. Les rois et les hommes redoutables étaient également considérés comme des Elohim.

Digitized by Google

nom auparavant inconnu, si l'on n'en avait pas besoin pour rendre une idée nouvelle que les dénominations usitées n'étaient pas en état d'exprimer ? » Jéhovah est l'être par excellence, éternel et toujours identique à lui-même. Il ne peut y avoir qu'un Jéhovah, tandis qu'il peut y avoir et qu'il y a plusieurs Elohim ; et son nom, éminemment symbolique, ne peut s'appliquer qu'à lui. Pour le Jéhovisme, Dieu ne se manifeste que sous la forme d'une vive lumière. Pour l'Elohisme, la divinité descend sur terre s'informer de ce qui s'y passe et cause familièrement avec l'homme. Dans ce dernier cas, Dieu écrit de sa propre main ses commandements sur des tables de pierre, tandis que, dans le premier, Moïse les écrit sous la dictée de l'invisible.

Ainsi que tous les initiés, Moïse ne se représentait l'Eternel sous aucune forme transitoire ; et, la lumière seule pouvant servir d'emblème à l'éclat de la substance révélée, il ne conserva que ce symbole de tous ceux que la tolérance du sacerdoce permettait aux Egyptiens. Dieu apparaît en feu, lorsqu'il s'allie avec Abraham. C'est en feu qu'il se fait voir sur le mont Horeb, au Sinaï, au désert. C'est comme colonne de feu qu'il marche devant Israël ; comme nuage de feu qu'il couvre le tabernacle. Le feu divin, tombe du ciel pour consumer les sacrifices ; et la loi, donnée par Jéhovah, est appelée la loi de feu.

On connaît les difficultés que Moïse rencontra, dans sa propagande religieuse, pour lutter, d'une part contre les autres simulacres dont l'usage avait été contracté par les Hébreux sur les bords du Nil, et d'autre part contre l'instinct de race qui portait ces Sémites à adorer les Elohim. Il leur répétait qu'en définitive il s'agissait toujours du Dieu d'autrefois ; mais l'on retrouve, sous ces précautions, le besoin d'étayer la réforme sur l'ancienne

Digitized by Google

croyance, et le désir d'identifier les deux doctrines. Vainement le compilateur des livres bibliques tenta-t-il de les fusionner, en altérant dans un grand nombre de passages les dénominations primitives, il ne put opérer ce travail de seconde main, lorsqu'il s'agissait de faits se rapportant directement au système mosaïque. Malgré tant d'efforts, la différence radicale qui existe entre les idées représentées par des croyances si disparates n'en subsiste pas moins ; et les Hébreux eurent toujours une prédilection invincible pour leurs anciens errements.

Nous voyons dans la Bible les traces de cette lutte continuelle. En dépit des prescriptions des prêtres jéhovistes, les hauts lieux et les bocages n'en étaient pas moins vénérés. Les images des Elohim et les emblèmes égyptiens se dressaient incessamment ; et cette tendance de race dénote jusqu'à la dernière évidence que la conception de l'absolu, telle que Moïse nous la donne, n'était pas une production spontanée de l'esprit hébreu, mais bien une importation étrangère. Le Jéhovisme ne s'établit véritablement qu'après la captivité ; et nous ne doutons pas que le contact du Mazdéïsme n'ait contribué pour une bonne part à cette conversion.

D'où pouvait donc provenir cette conception beaucoup trop scientifique pour être propre à la race Sémitique ? Bohlen et Vatke l'ont attribuée aux Grecs ; et l'unique raison sur laquelle ils ont basé cette singulière hypothèse est l'analogie qui existe entre le nom de Jehovah et Iao ; comme si cette formule n'était pas bien autrement ancienne. D'autres savants, avec plus de raison, mais sans remonter cependant jusqu'à la véritable source de l'idée et du terme, les font venir de l'Egypte. S'appuyant sur un passage de Démétrius de Phalère, Gesner prétendait déjà, vers le milieu du siècle dernier, que le nom de

Digitized by Google

Jehovah était celui sous lequel les prêtres égyptiens honoraient la divinité suprême, dans leur culte secret. « En Egypte, y est-il dit, les prêtres chantaient les louanges des dieux, en répétant les sept voyelles à la suite les unes des autres. » D'un autre côté, Eusèbe cite les vers suivants de l'un des sages de la Grèce : « Les sept lettres voyelles me célèbrent, moi qui suis le dieu impérissable, le père infatigable de tous les êtres. » Ces sept voyelles forment en effet le mot ιεηωουα qui a une assez grande ressemblance de son avec le trigramme occidental ; et les Grecs purent s'y tromper. (1)

Ces analogies ne seraient rien encore, si elles n'existaient pas avant tout avec les idées que les termes expriment. L'on connaît l'inscription du temple de Saïs : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera ; etc. » Or l'idée que Moïse exprime par « Je suis celui qui est, » est bien certainement celle que renferme cette phrase célèbre ; et, si l'on considère que ce réformateur avait été initié à toutes les sciences de l'Egypte, on peut affirmer qu'il tenta d'accommoder aux instincts hébraïques un dogme déjà fort ancien sur les bords du Nil.

Plusieurs savants prétendent même que Moïse était de race égyptienne ; et, de fait, lorsque nous comparons le génie de ce grand homme à l'intelligence de la lourde masse qu'il avait à conduire, nous ne sommes pas éloignés de trouver cette supposition vraisemblable. Il possédait certaines données scientifiques qu'il appropria aux besoins

(1) Il est possible cependant que le trigramme occidental ait été défiguré, en Egypte, par l'addition des autres voyelles, afin qu'il contînt un nombre de lettres identique à celui des planètes. Cette altération ne peut être, dans tous les cas, que contemporaine des grands mythes astronomiques, et relativement assez récente.

Digitized by Google

de sa réforme ; et c'est ainsi que, pour donner une sanction religieuse à l'établissement de la semaine et au repos hebdomadaire, il dut classer les notions géologiques, recueillies dans les temples de Memphis, en sept journées évidemment de convention. Dans ces derniers temps, la théologie chrétienne s'imagina de modifier le sens du mot hébreu qui signifie un espace de vingt-quatre heures ; mais les Juifs, que nous devons supposer connaître leur idiôme mieux que personne, l'ont toujours interprété selon la signification ancienne et véritable ; et les pères de l'église, ainsi que la scolastique, sont également unanimes. Le premier récit de la création est, quant au reste, absolument identique à la doctrine enseignée par les Atlantes, plusieurs milliers d'années avant Moïse, et ne renferme pas un mot, pas une idée dont nous n'ayons trouvé l'équivalent chez les Hindous, chez les Mazdéens et les Egyptiens.

Nous avons dit que l'expression d'époque héroïque, donnée aux temps lointains dut résulter de quelque souvenance de l'antique apostolat, et que la plupart des anciens peuples avaient rencontré les descendants des colons occidentaux. Dans leur admiration naïve, ils considéraient ces gardiens épars de la civilisation disparue comme des êtres surnaturels, comme les enfants des dieux, et les confondaient tous sous le nom générique de puissant ou de géant. La Genèse garda l'empreinte de ces légendes populaires. « En ce temps, il y avait des géants sur la terre ; et cela, après que les fils de Dieu se furent joints avec les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants. Ce sont ces puissants hommes qui de tous temps ont été des gens de renom. » Il est impossible de décrire plus nettement les circonstances qui durent accompagner le contact de races si différentes. D'après un

Digitized by Google

autre passage de la Bible, ces débris d'un autre âge paraissent s'être maintenus, sur les rives asiatiques de la Méditerranée, jusqu'au temps de Moïse. Les espions qu'il avait envoyés dans le Canaan lui rapportèrent : « Nous y avons vu des géants, des descendants d'Hanac, de la race des géants. »

Nous retrouvons même dans la Genèse comme un écho de quelque vieille tradition attribuant le déluge à la chute d'eaux cosmiques. Peut-être devons-nous y voir encore, comme un vague souvenir de l'effondrement de l'Atlantide, dans le récit de l'expulsion d'une patrie bien heureuse dont l'entrée fut interdite à l'homme pour avoir cru au serpent, et demeura défendue par des puissances célestes armées de flammes. N'y aurait-il pas, dans ces personnifications, une image figurée des feux et des éclairs qui accompagnèrent cette formidable crise volcanique ?

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

L'ASIE ANTÉRIEURE.

Comme partout, nous retrouvons en Phénicie le souvenir des apôtres occidentaux. Eusèbe place en effet au commencement de l'histoire de Tyr un scribe divin, inventeur de toutes sciences, Taaut, (1) qui assiste Cronos absolument comme Thoth assiste Osiris, et fit graver la loi, par ses compagnons les Cabires, sur des colonnes ou des tables de pierre. Après avoir été interprétée et commentée par une suite de personnages plus ou moins mythologiques, la doctrine, contenue dans ces inscriptions, fut en quelque sorte renouvelée par le dieu Surmo-Beel et la déesse Thuro. C'est d'eux que la reçurent Mochus, Théodotus et Hypsicrate.

Nous avons ici les traces des deux apostolats successifs que nous avons toujours signalés, analogues à ceux des Hermès égyptiens, et séparés l'un de l'autre par un laps de temps considérable. Le premier répandit l'usage

(1) Nous ne saurions trop répéter que le nom de ce dieu était connu des deux mondes; et M. Louis Rochet s'occupa longuement du Tao des Japonais.

Digitized by Google

de l'année lunaire, et le culte de la grande mère. Le second, beaucoup plus scientifique, et coïncidant avec la propagation du calendrier solaire et des cultes qui en dérivent, dut être contemporain de la prépondérance galloise. N'oublions pas que nous avons trouvé dans l'Occident les racines des noms de Baal et de sa sœur-épouse Thuro.

Sanchoniathon consacra les travaux les plus assidus à l'interprétation des stèles antiques. Il vivait au XIIIe siècle avant notre ère, et consigna le fruit de ses recherches dans un grand ouvrage dont il ne nous reste malheureusement que des fragments. Philon de Byblos le traduisit en grec, vers la première moitié du second siècle. Porphyre y puisa quelques arguments; et c'est du quatrième livre de ce dernier qu'Eusèbe a tiré le passage qui nous est parvenu. Nous ne tenons donc ce lambeau de l'histoire primitive des Phéniciens que de la quatrième main ; et l'on conçoit que le texte original dut subir de nombreuses altérations. Il en jaillit cependant encore de telles lumières que nous ne pouvons douter que le fond n'en soit parfaitement authentique.

La création y est présentée comme une parole émise par la cause première, puis exprimée en caractères célestes par les corps ou divinités stellaires, puis enfin enseignée par les dieux inférieurs à la caste sacerdotale qui la transmit au reste des hommes. C'est une révélation de la substance se développant graduellement par les actes, et analogue aux manifestations successives des Brahmanes.

Dans le fragment original, la cosmogonie de Sanchoniathon place, *in principio*, un air immobile, pareil à un souffle au repos, et un état obscur, dépourvu de tout phénomène, que la Vulgate décrit en ces termes : *Inanis*

Digitized by Google

et vacua; et tenebræ erant super faciem abyssi. « Ces deux principes, dit M. Guignault, existaient de toute éternité dans l'espace infini. Vint le désir qui n'est que ce souffle agissant sur lui-même. » Ce souffle ou l'éther, la nuit ou la substance au repos, engendrèrent Mot et Protogénos, les principes femelle et mâle, qui mirent au jour Génos et Génia, les genres et les races, identiques aux Fœrouers des Perses, aux idées génératrices de Platon. Apparurent ensuite la lumière ou le feu artiste, puis enfin une longue suite de développements graduels qui aboutirent à l'apparition de Sydyk et des Cabires. Chaque série phénoménale aurait été accompagnée de cataclysmes prodigieux, de tonnerres et d'éclairs épouvantables dont le fracas est représenté, par le langage poétique de l'Orient, comme ayant réveillé les animaux particuliers à chaque période nouvelle.

L'analogie entre cette conception de la Genèse universelle et l'antique doctrine est évidente. Mot est la même que Mahat, Mahabhouta, et que Mouth ou Mogth, surnom d'Isis dans le sens de mère universelle. Elle est la même que Hiranga, appelée encore Mout, et qui joue un si grand rôle dans les cosmogonies indiennes où elle est représentée par l'œuf symbolique, comme Mot chez les Phéniciens. Dans Eusèbe, la nuit substantielle, Baau, et le vent primordial ou le souffle de l'esprit, Kolpia, sont les principes de l'univers. Comme toujours l'éther au repos est synonyme de nuit éternelle ; et Kolpia, analogue à Protogénos, est ici le fécondateur, la force et l'intelligence, par opposition à la matière. Bochart traduit ce mot par la voix de la parole ou par la parole tout simplement. Le verbe était donc confondu par Eusèbe avec le principe mâle, et devient l'époux de Baau.

Nous avons vu que, bien que la force et la matière

Digitized by Google

préexistent éternellement dans le temps infini, les Egyptiens ont par métaphore attribué à ce dernier le rôle suprême, et le confondirent quelquefois avec l'absolu. Or, selon les Sidoniens, le temps d'abord, le temps sans bornes, puis la nue obscure représentée comme femelle, et le désir représenté comme mâle, sont les principes fondamentaux. De l'union de ces deux derniers naquit une seconde dualité, également mâle et femelle, qui engendra l'œuf étincelant. Nous signalerons encore l'analogie complète qui existe entre l'Athor des Egyptiens et cette nue, substance ineffable, contenue dans l'éternité du temps, et animée par le désir ou le besoin d'action qui est sa force.

Selon d'autres enfin, le premier principe aurait été un esprit d'air obscur et un état cahoteux. Cet esprit tomba amoureux de ses propres éléments. Il en résulta une masse aqueuse, puis des phénomènes n'ayant d'abord aucun sens ; et de ceux-ci naquirent les animaux intelligents. Bérose dit en effet que la croyance des Chaldéens était qu'il fut un temps où tout était eau, et que dans le sphéroïde tumultueux, apparurent et disparurent une infinité de formes monstrueuses et désordonnées. La grande déesse gouvernait seule alors, sous le nom d'Omoroca ; et l'Apocalypse conserva cette tradition. Après la période de confusion, où les phénomènes succédaient violemment aux phénomènes, Bélus survint, partagea Omoroca en plusieurs parties dont il composa la terre et les autres planètes ; et toutes les formes monstrueuses disparurent.

Il est impossible de ne pas être frappé de l'identité qui existe entre ces débris de la science perdue et les données fournies par la cosmogonie moderne. Les Phéniciens avaient même conservé la mémoire des institu-

Digitized by Google

teurs de ces doctrines ; et ils appelaient Sydyk ou feu artiste le premier des Cabires, le même que le Phthas des Egyptiens et que l'Hephœtus-Vulcain des Grecs ; tant il est vrai que les apôtres du culte de la lumière furent toujours confondus avec le dieu qu'ils annonçaient. Il était représenté, sur quelques médailles, la tête surmontée d'un cône ou du triangle phallique. El ou Il, honoré par les mêmes cérémonies que le soleil, appartenait également à la série des Cabires. Le huitième, Esmun, devint une incarnation de la lumière ; et, comme Esculape fils d'Apollon, avait le pouvoir de guérir. Les malades allaient chercher la fin de leurs maux dans ses temples, ainsi que dans ceux du Chanaan et de la Phénicie. Strabon fait mention de l'autel d'Esmun-Esculape, à Carthage, où l'on célébrait des mystères qui rappelaient ceux de Samothrace.

Les Cabires se rattachaient d'ailleurs aux Dioscures qui protégeaient les navigateurs, et à Neptune, le dieu de l'Océan. Les Carthaginois leur offraient de nombreuses victimes propitiatoires que l'on jetait vivantes dans les flots ; et ces coutumes résultaient sans aucun doute de quelque souvenir des chemins suivis par les apôtres occidentaux. De là, l'antique adoration des dieux et déesses moitié hommes ou femmes et moitié poissons. De là, la cité mouvante de Bacchus, et cette tradition racontant que des hommes divins étaient venus, des eaux de la mer occidentale, annoncer aux Phéniciens les préceptes de la loi. Bérose distingue quatre de ces héros successifs, appelés Oannès, qui, apparus à quatre époques différentes, introduisirent la civilisation sur les rives asiatiques. (1)

(1) L'un d'eux, antérieur au déluge, se nommait Odacon ; et ce

Digitized by Google

Peut-être devons-nous retrouver encore, dans cette vénération pour tout ce qui vient de la mer, les conséquences d'anciennes doctrines paléonthologiques, considérant les êtres marins comme les premiers nés de la création, les ancêtres de tout ce qui a vie. Dans tous les cas, l'adoration des poissons, la défense de s'en nourrir sont les traits les plus caractéristiques de la religion des Syriens. Par suite d'une interprétation contraire des mêmes faits, ces animaux étaient, chez d'autres peuples, un symbole de lutte, de combat et d'oppression.

Jamais les Phéniciens n'éprouvèrent de telles aversions; et une sorte de reconnaissance se mêlait à leurs croyances. Ils donnèrent le nom de Dercéto à la terre avant le déluge; et de cette déesse poisson naquit la brillante Astarté, la période actuelle, présentée comme la nouvelle épouse de la lumière mâle personnifiée, tantôt sous le nom de Baal, tantôt sous celui d'Adonis. La lune lui était consacrée comme à toutes les divinités femelles des grands mythes; et les Syriens la confondaient souvent avec sa prophétesse Sémiramis. Aussi les auteurs grecs font-ils quelquefois descendre cette reine légendaire de Dercéto, et la représentaient-ils, debout sur sa mère, avec tous les attributs, soit d'Astarté, soit de Vénus-Uranie. « C'est la guerrière Sémiramis, dit Creuzer, dominant, après le déluge, sur la terre rajeunie. » C'est bien plutôt cette terre rajeunie dont l'un des emblèmes fut la

nom rappelle le dieu Dagon, adoré en Palestine, et cité par les livres hébreux comme un être moitié homme et moitié poisson. Les dieux poissons dont nous avons retrouvé les traces en Amérique, appartiennent donc aux temps les plus reculés, et sont probablement contemporains de l'introduction en Asie du Sivaïsme que nous savons être beaucoup plus ancien que les dogmes astronomiques.

Digitized by Google

colombe, (1) et succédant à la création disparue ; c'est la substance toujours agissante, et représentée sous les traits de l'hyperboréenne qui institua son culte. Sémiramis dut en effet apporter, dans ces contrées, les rites de la grande mère avec laquelle elle fut si souvent identifiée. Si nous nous en rapportons à la tradition, son père Caystos était fils d'une amazone Penthésilée, et appartenait aux races septentrionales.

Pausanias vit à Phigalie, chez les Arcadiens, une déesse femme et poisson que les habitants lui donnèrent pour Artémis, surnommée Eurynome, et qu'ils vénéraient comme l'épouse du dieu-serpent qui, d'après eux, gouvernait l'univers avant les Titans. Selon plusieurs auteurs, Eurynome avait les plus grandes analogies avec l'Artémis marine et Vénus aphrodite. Ce sont autant de débris du dogme antique plus ou moins défiguré, autant d'allusions à la terre engendrée par les eaux ; et l'emblème du serpent atteste que ce culte remontait à la première période de l'apostolat atlante. Malgré la confusion apparente de ces différents mythes, réunis pendant les époques de décadence, sans contrôle sacerdotal, il n'est pas difficile d'en retrouver l'idée dominante ; et nous sommes conduits à nous occuper du dogme de la Grande Mère adorée dans les deux mondes, de temps immémorial.

(1) Selon Hésychius, le nom de Sémiramis signifiait colombe des montagnes; et Bochart confirme cette étymologie.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LA GRANDE MÈRE.

Nous avons dit que les Protoscythes considéraient le monde comme ayant été engendré par l'union des deux principes mâle et femelle, et que les Atlantes associèrent leur doctrine scientifique à ce dogme devenu traditionnel. Ils enseignaient, sous une forme allégorique, que la substance contient deux causes inséparables, la force et la matière, représentées par deux lumières de sexes différents, et que de cette dualité naquirent toutes choses. (1)

Ces lumières mâle et femelle étaient souvent réunies en une seule et même divinité, tantôt homme-femme, tantôt femme-homme, selon que l'on désirait honorer plus particulièrement l'un ou l'autre principe. Voulait-on faire ressortir l'idée de puissance fécondante? le dieu mâle avait le premier rang. Représentait-on la nature animée par l'éternelle énergie? une déesse figurait comme mère de tous les êtres. Mais, imaginait-on de rassembler ces deux conceptions dans une divinité unique? on l'adorait sous la forme androgyne. Les hermaphrodites ne

(1) M. Béron attribue l'apparition des phénomènes au développement spontané de deux vibrations lumineuses de l'éther, d'amplitudes inégales.

Digitized by Google

sont pas moins fréquents dans les religions de l'Asie occidentale qu'en Egypte et aux Indes. (1)

Pendant le premier apostolat occidental, la substance fut donc considérée comme la cause efficace du phénomène primordial ; et tel fut le culte par excellence des âges héroïques qui conçurent toujours la réalité universelle sous l'aspect d'une entité se fécondant par sa propre force. C'est l'Uranie des peuples de l'Europe; et, selon les temps et les lieux, elle s'appela Ma, Ops, Rhéa, Vesta, Athénée, etc, avec l'épithète de céleste ou de reine des cieux. Quels que soient en effet les différents noms sous lesquels la nature était adorée, nous la retrouverons accompagnée d'attributs identiques ; et ce fait prouve jusqu'à la dernière évidence que ce dogme immense résulta d'une seule initiation. De tous les mythes atlantes ce fut

(1) Les Phéniciens honoraient la dualité substantielle, le feu mâle et le feu femelle, sous le nom de Tholad-Tholath, celui qui engendre et celle qui est fécondée : couple mystique dont les racines occidentales donnent toujours l'étymologie. Les noms de Baal, Baaloth ou Baaltis, traduits en grec par ὁ Βααλ et par ἡ Βααλ, avec le simple changement de l'article, attestent encore que ce dieu était considéré tour à tour comme mâle et femelle. Les Syriaques représentent même Adonis comme androgyne ; et Payne-Knigth parle des dieux hermaphrodites, ayant une mamelle d'homme et une autre de femme que conservent les temples hindous.

Originairement Vénus-Aphrodite était également androgyne ; et Macrobe la décrit en ces termes : « Le dieu, et non la déesse Vénus, a, dans l'île de Cypre, une statue portant de la barbe, couverte de vêtements féminins, avec un sceptre et la taille d'un homme. » Aristophane l'appelle Ἀφροδίτος ; et, selon Philochorus, les hommes lui faisaient des sacrifices, vêtus en femme et les femmes en homme, parce qu'on la considérait comme étant à la fois mâle et femelle. Ces échanges de costume étaient fréquents dans le culte de Cybèle. L'on en retrouve les traces dans la Bible ; et c'est encore en Occident que ces usages sont demeurés le plus populaires.

Digitized by Google

celui qui fut accepté le plus généralement, et qui se perpétua avec le moins d'altérations. Nous voyons même la doctrine chrétienne, abandonnant peu à peu le dogme solaire, s'acheminer vers la foi de nos ancêtres, et la résumer dans son adoration de la génératrice de l'univers actuel, du verbe manifesté.

Les Orphiques chantaient la déesse qui prend plaisir au spectacle de l'apparition successive des êtres sortant d'elle-même : rayons mille fois brisés et mille fois renaissant de la lumière unique. Les Pythagoriciens vénérèrent aussi cette substance primordiale, toujours identique, et infiniment variée dans ses révélations. Elle était pour eux la grande mère qui, lors de la consommation des temps, recevra l'univers dans son propre sein ; et c'est pourquoi les plus anciennes idoles nous la montrent les bras étendus vers ses innombrables enfants.

La tradition nous a conservé les témoignages les plus concluants de l'influence septentrionale sur l'établissement de ces mythes primitifs. Hérodote et Pausanias racontent que, bien antérieurement à Pamphus et à Orphée, un chantre appelé Olen vient de Lycie, (1) avec une colonie sacerdotale, établir à Délos le culte d'Artémis et d'Apollon, ainsi que l'usage d'hymnes sacrées que l'on récitait aux fêtes de cette dualité. A la suite de l'apôtre, représenté comme un hyperboréen, nous voyons figurer les vierges Argé et Opis tant célébrées dans les mystères ; et, bientôt après, une nouvelle migration conduisit dans l'île deux autres vierges Laodicé et Hypéroché, accompagnées de prêtres portant des offrandes.

(1) D'après les anciens idiomes occidentaux, le nom d'Olen signifiait fils ou adorateur de la lumière ; et nous verrons, dans la septième note, ce qu'était la Lycie.

Digitized by Google

Pendant longtemps, les Hyperboréens entretinrent ces rapports avec leur colonisation religieuse de la mer Egée. Ils ne sacrifiaient, paraît-il, que des gâteaux en forme de croissant lunaire sur l'antique autel de Délos, l'autel par excellence, le seul devant lequel se prosterna Pythagore ; et leurs présents étaient enveloppés dans des gerbes de blé. (1) Or ce mode d'envoi est une indication certaine touchant la civilisation agricole et la situation géographique des donataires. Passant chez les Scythes, ces offrandes étaient transmises de peuple en peuple jusqu'à la mer Adriatique, et, traversant la Grèce, elles arrivaient ainsi à destination. « J'ai remarqué, dit Hérodote, parmi les femmes de Thrace et de Pœonie une habitude qui approche beaucoup de celle des Hyperboréens relativement à ces présents. Elle ne sacrifiaient jamais à Diane sans faire usage de paille de froment. » L'origine occidentale de ce culte et de ces coutumes est donc évidente.

La Grèce confondit longtemps Artémis avec sa prophétesse Ilithyia qui appartient au plus ancien apostolat dont le souvenir se soit conservé. Plus qu'aucune autre cette hyperboréenne fut identifiée par la légende avec la grande déesse qu'elle annonçait ; et, suivant Olen, Ilithyia était la génératrice universelle, ou, comme l'appelle un des hymnes homériques, la mère d'Eros ou de l'Amour. Elle est l'énergie substantielle tant de fois célébrée par Hésiode, Parménide et tant d'autres sages, « la nuit primitive, dit Creuzer, dans laquelle naquirent toutes

(1) Ces offrandes doivent nous faire supposer que le sanctuaire de Délos était consacré à la grande déesse, mère du premier phénomène lumineux, du Verbe-Apollon, plutôt qu'à la dualité génératrice.

Digitized by Google

choses. » D'après Pausanias, Olen lui donnait le surnom de bonne fileuse, la considérait comme plus ancienne que Cronos, le temps mesuré, et la confondait avec la destinée tissant dans le temps l'œuvre fatale des transformations phénoménales. Le mystérieux ouvrage du fuseau, celui de la navette, attribué à toutes les personnifications de la nature sont des allégories transparentes ; et la fonction d'Ilithyia est toujours analogue à celle d'Artémis. C'est en son honneur que les jeunes filles de Délos consacraient, avant de se marier, des fuseaux entourés de boucles de leurs cheveux sur le tombeau des vierges sacrées.

Ilithyia était encore confondue avec Athor, les ténèbres fécondes des Egyptiens, à laquelle la souris nocturne était consacrée. (1) Léto ou Latone, la déesse cachée, avait également pour attribut l'aveugle musaraigne, animal éminemment septentrional. Elle est même souvent appelée Opès, et se relie ainsi à l'antique divinité de l'Italie, Ops, que Varron associe aux Cabires, et qui, d'après Callimaque, serait le plus ancien nom de la déesse d'Ephèse. (2) Cette dernière conserva, par la constance des attributs de l'idole, le sens de mère universelle, perpétuellement féconde ; et son culte, institué ou plutôt restauré par les Amazones hyperboréennes à une époque que nous tâcherons de déterminer plus loin, est identique à celui d'Ilithyia. (3)

(1) Les Athéniens la représentaient enveloppée de la tête aux pieds des plus sombres voiles : emblème saisissant de la nuit substantielle, génératrice de l'univers.

(2) Le mage Gobrias parle de tables de bronze venues avec Opès du pays des Hyperboréens.

(3) Ilithyia se rapproche également d'Eleutro, d'Alilat et de Mylitta, dont les noms contiennent les idées de nuit et d'enfantement particulières à ces antiques personnifications.

Digitized by Google

Sa plus ancienne représentation était des plus simples : Un tronc, avec une tête et des pieds. Deux bâtons fixés en terre ou à la base de la statue soutenaient les bras horizontalement étendus, et servaient ainsi à reproduire le type original. Un caractère non moins antique, non moins essentiel, dans les images de la déesse, est qu'elle était faite de bois d'ébène ; et la couleur noire était en effet indiquée par le symbolisme fondamental de cette personnification de la nuit génératrice. Dans les temps postérieurs, c'est une idole noire que nous trouvons sous des enveloppes chargées d'hiéroglyphes représentant, soit les animaux qui lui étaient attribués, soit une série d'animaux figurant l'échelle des êtres. Pendant la période de grande décadence, cette déesse était encore une sorte de synthèse, assemblage des attributs les plus divers où se reproduisaient une multitude de traits mystiques puisés quelquefois dans les religions parallèles de l'Egypte, de l'Orient et de la Scythie. L'on ne pensait pas la charger de trop d'emblèmes afin de bien établir son universalité.

Même concours dans les statues d'Artémis. L'établissement à Délos de cette autre formule de la substance nous a paru résulter d'une migration religieuse plus directement occidentale que celle qui institua le culte d'Ephèse. Non-seulement Artémis portait, comme la déesse d'Ionie, un zodiaque autour du corps, non-seulement on entretenait près d'elle un flambeau toujours allumé pour compléter par l'annexion de l'emblème du principe mâle l'idée de cause universelle, mais un serpent lui était placé dans la main ; et ce seul fait atteste de plus que ce compagnon constant des plus anciennes colonisations atlantes avait originairement la signification de force génératrice.

Digitized by Google

Selon leur usage, les Grecs altérèrent cette unité, et partagèrent entre différentes personnifications les nombreux caractères primitivement possédés, par une seule divinité. Mais les Ioniens défendirent toujours la bonne mère de leurs ancêtres contre les entreprises de l'esprit hellénique, et lui conservèrent jusqu'au calathus, coiffure en forme de boisseau, rappelant la prospérité agricole qui accompagna le premier apostolat. Ils gardèrent les reproductions de toutes les classes zoologiques, ainsi que les mamelles d'animaux de diverses espèces dont leur idole était couverte. L'on y voyait des griffons, des dragons et des sphinx, animaux légendaires des contrées hyperboréennes, ou bien les représentations d'êtres fantastiques qui faisaient sans doute allusion aux périodes géologiques disparues; puis le double collier de fruits et de fleurs, particulièrement la première et la dernière, la rose et la chrysanthème.

« Dans les cultes primitifs de l'Asie, dit Creuzer, fut déposé dès l'origine le sentiment de l'infini. » Tous en effet conservèrent l'empreinte du dogme primitif; et rien n'est plus attrayant que l'étude de ces mythes et de ces croyances devenues instinctives par l'habitude qu'en avaient contractée les générations d'autrefois. Dès l'aurore des temps historiques, elles étaient déjà défigurées, mais toujours ressaisies par les races nouvelles; et nous en citerons encore plus d'un exemple.

« Sur les montagnes de la Phrygie, lisons-nous toujours dans Creuzer, existait un culte qui présente à la fois de grands rapports pour le fond et d'assez frappantes différences pour la forme avec la plupart des cultes de la Syrie et de la Phénicie. Pessinunte fut le lieu où tomba du ciel même, dans les temps antérieurs, si l'on en croit la tradition, l'idole sacrée. Les monts de la Phrygie pré-

Digitized by Google

tendirent tous à l'honneur de nommer la bonne mère des montagnes. Le Dindyne, le Pessinunte, le Bérécynthe et le Sipyle lui donnèrent autant d'épithètes ; mais son nom le plus général, celui sous lequel elle fut connue des Grecs lui vint du Cybélus. »

Tout se tient dans les doctrines humaines ; et les ressemblances dont parle Creuzer ne peuvent résulter que d'une lointaine communauté d'origine. « Une montagne de Phrygie, ajoute-t-il, fut le berceau d'un des cultes les plus répandus, surtout vers l'Occident. » Plus qu'ailleurs le dogme de la grande mère dut en effet s'y restaurer facilement. Il rencontrait là les traditions anciennes toujours si vivaces que nous voyons les populations de ces contrées y rester attachées, quelle que soit la formule proposée à leur adoration. (1) Ces traditions n'avaient jamais été, en Asie mineure, entièrement étouffées par le développement des mythes astronomiques ; et il est certain que le culte de Cybèle n'y apparut pas spontanément. Nous nous trouvons donc ici en présence de l'un des plus anciens débris de la doctrine occidentale, conservée dans quelque retraite escarpée ; et l'histoire nous fournit bien d'autres preuves de la fidélité de certaines familles isolées du reste du monde à la croyance de leurs ancêtres.

Les Grecs croyaient que l'image de la déesse était tom-

(1) L'Occident gardait plus qu'aucune autre contrée le souvenir de la Grande Mère; et nous citerons particulièrement l'idole gauloise, connue dans le Morbihan sous le nom de la Vénus de Quinipilly, et qui jusqu'au siècle dernier était l'objet du culte de toutes les populations environnantes. On lui conduisait les femmes qui voulaient être mères, surtout les jeunes fiancées; et toutes se plongeaient dans une grande cuve, remplie d'une eau miraculeuse, et placée près de la statue dont le style égyptien atteste encore les relations qui existaient entre les peuples de la haute antiquité.

Digitized by Google

bée sur terre trois cents ans avant la guerre de Troie ; mais n'est-il pas évident que cette fraude pieuse, familière à tous les sacerdoces, était destinée à réagir contre l'extension malsaine des dogmes solaires, à réveiller un culte beaucoup plus ancien et qui disparaissait ? L'on ne conte guère les faits miraculeux qu'aux gens convaincus d'avance ; et l'on n'aurait pas imaginé cette chute céleste, s'il ne s'était pas agi de rajeunir une foi languissante. Nul doute que la religion dite des montagnes ne remontât au premier apostolat atlante.

Cybèle passait pour avoir affranchi les Phrygiens de leur ignorance primitive ; et, ici comme toujours, les anciens la confondirent avec l'œuvre de civilisation. Diodore a recueilli les débris d'une légende qui jette quelque lumière sur ces temps lointains. Il raconte qu'une jeune Phrygienne, appelée Cybèle, fut recueillie par les habitants des contrées septentrionales qui lui communiquèrent, avec le culte de la grande déesse, leur science traditionnelle. Elle acquit ainsi la connaissance de nombreux remèdes pour les maladies des hommes et des animaux, ainsi que l'usage des instruments de musique. (1) De retour dans son pays, Cybèle aurait éta-

(1) Les premiers apôtres de l'humanité sont tous, sans aucune exception, présentés comme ayant enseigné l'usage de ces instruments ; et nous avons vu que les peuplades qui échappèrent à l'effondrement de l'Atlantide conservèrent une grande aptitude musicale.

Fait remarquable : Ce fut dans les contrées occidentales, point de départ du grand apostolat gallois, que ressuscitèrent, après la décadence universelle du moyen-âge chrétien, la plus part des connaissance perdues et particulièrement les sciences harmoniques. « Ce fut une révolution, dit M. Bordier ; et dès lors se forma, dans la Picardie, l'Artois et la Flandre, terres fécondes en trouvères et en poètes, une école musicale que l'on appelait l'école des maîtres picards. »

Digitized by Google

bli, sous son nom, les rites de la bonne mère des montagnes; mais, bientôt persécutée par ses compatriotes, elle alla chez les Hyperboréens, retrouver les fils du Soleil, c'est-à-dire les adorateurs de la lumière. (1) Livrés à eux-mêmes, les Phrygiens devinrent la proie d'une famine affreuse; et leur misère ne cessa que lorsqu'ils en revinrent aux institutions négligées de la prophétesse.

Le souvenir de l'influence étrangère est incontestable dans ce récit. Nous y voyons les traces du culte des bois (2) et des montagnes (3) qui fut toujours si cher aux Hyperboréens. Les hauts lieux passaient pour avoir été les anciennes habitations des colons civilisateurs de l'Asie mineure; et les plus mystérieux asiles protégèrent longtemps leurs descendants. L'antiquité du culte de Cybèle est attestée d'ailleurs par la confusion que l'on fit souvent de ses prêtres Corybantes avec les Curètes prêtres de Rhéa, et même avec les Dactyles du mont Ida; car, par suite de la conformité de leur symbolisme, toutes les grandes déesses étaient identifiées.

Aussi la bonne mère de Phrygie était-elle considérée comme la lumière femelle, et Atys, son frère-époux, comme la lumière mâle, la force agissante, analogue au Phthas des Egyptiens, au Vulcain des Grecs et au Sydyk des Phéniciens. La description qui nous reste de ce der-

(1) Le fidèle compagnon de ces diverses pérégrinations aurait été Marsyas qui ne put lutter contre la science septentrionale.

(2) Les faisceaux de colonnes ornées de couronnements silvestres représentent encore dans nos cathédrales les sombres retraites des forêts septentrionales. Notons que les chênes portaient originairement le nom de l'astre des nuits.

(3) Ce fut sur le mont Agdus, rocher gigantesque de la Phrygie, à la forme phallique comme le Mérou, que Deucalion prit les pierres légendaires dont il repeupla toute la contrée.

Digitized by Google

nier donne pour idée fondamentale le feu artiste, source de toute vie ; et sa légende nous le montre sous des traits absolument conformes à ceux du dieu de Phrygie. Ainsi que Brahma, Adonis, Theuth et tant d'autres, Atys était quelquefois regardé comme le fils unique de la substance, au lieu d'en être l'époux ; et Cybèle occupe alors la première place. Partout et toujours, nous retrouvons donc les traces des deux doctrines qui partagèrent toute l'antiquité. La première considérant l'univers comme engendré par un couple mystique : la seconde représentant la cause absolue par une entité femelle engendrant de sa propre substance, et par le fait de la force qui l'anime, le verbe divin qui, bien que ne se manifestant que par les phénomènes, résidait de toute éternité dans le sein béni de sa mère immaculée.

Toutes les religions des vieux âges subirent à la longue de profondes altérations ; et le culte si simple de Cybèle ou de Ma, d'une si grande ressemblance avec celui de la Maia des Gallois et des Hindous, fut modifié par le voisinage des dogmes solaires. La légende d'Atys se rapprocha peu à peu de celle d'Adonis, et nous le montre mutilé, comme celui-ci, par le sanglier sidéral. De part et d'autre les fêtes successives célébraient le dieu perdu et retrouvé ; et ces solennités commençaient, avec le printemps, par un jour de deuil, fixé au 21 mars.

Le culte de Cybèle conserva toutefois les tendances particulières aux religions hyperboréennes. Autant le caractère des Adonies était efféminé, autant celui des fêtes phrygiennes était mâle, énergique et quelquefois sanguinaire. Le Génie de la race protoscythe y respirait tout entier. « A mesure, dit Creuzer, que nous avançons vers le Nord, cette teinte vigoureuse domine de plus en plus. En même temps, nous nous rapprocherons de la

Digitized by Google

source primitive d'où vraisemblablement découla ce culte de la nature divinisée. C'est selon toute apparence dans le Nord qu'il en faut chercher les formes primordiales. Là du moins, cette déesse céleste, cette Vénus-Uranie comme l'appelle Hérodote, que l'Asie toute entière adora sous des noms divers, se révèle avec des traits plus antiques peut-être qu'à Babylone et même qu'en Phrygie. »

Il ne faut pas non plus oublier que la doctrine occidentale dut s'associer aux rites du Lingam que nous voyons reparaître dans certaines cérémonies secrètes. La grande déesse en accepta d'autant mieux les emblèmes qu'elle était vénérée comme la génératrice universelle ; et ces mélanges contribuèrent puissamment à la confusion religieuse de l'Asie antérieure.

La statue du temple de Paphos consistait en un bloc conique diminuant graduellement de la base au sommet. « On ignorait complètement, dit Tacite, l'origine de cette idole bizarre. » Mais, quand on songe que les boucs lui étaient seuls offerts en sacrifice, on doit rattacher cette forme significative au culte phallique ; et ce cylindre, ainsi que la colonne mithriaque, était un adoucissement de la figure primitive. Les pierres coniques que l'on rencontre en si grand nombre ne furent également qu'un diminutif de ces monstrueux phallus, comparables aux obélisques et aux pyramides de l'Inde et de l'Egypte, qui, non moins gigantesques, s'élevaient, à Héliopolis, en avant du temps d'Atergatis. Cette déesse ou Vénus-Uranie, car elles se confondaient souvent sous une seule dénomination, était représentée, à Paphos, sous le même aspect. Telles étaient les petites idoles que l'on vendait aux étrangers, et qui devaient être les fidèles copies de la statue révérée. Les femmes de Lydie por-

Digitized by Google

taient toutes en son honneur des parures identiques. (1)

Soit que les Protoscythes l'aient choisie comme un spécimen de la végétation primitive, soit plutôt que la forme en ait paru caractéristique, la pomme de pin fut, dès la plus haute antiquité, l'un des plus constants emblèmes de la puissance génératrice. (2) Or la preuve évidente de l'origine hyperboréenne du culte de Cybèle est que ce fruit lui était particulièrement consacré ; et nul présent n'était plus agréable à la déesse que l'arbre entier dont l'aspect est également significatif. (3) Le jeune Atys, son époux, se métamorphosa en ce conifère afin de se faire pardonner son refroidissement temporaire ; et, selon Prudence et Firmicus, c'est en souvenir de cette légende allégorique que, dans les cérémonies annuelles, on coupait un pin sur lequel on attachait la figure d'un jeune homme, et bon nombre d'autres objets symboliques. (4) Que de rites modernes ne résultent-ils pas de ces traditions ?

(1) Voir la note huitième à la fin du volume.

(2) Le gland de chêne, arbre particulier à l'Europe centrale, avait la même signification ; et la pomme de grenade qui se fend sur le côté, laissant voir une chair rougeâtre, était un des symboles du Cteis. L'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours; et nos vieux grenadiers ne se doutaient guères qu'il combattaient sous une telle enseigne.

Les francs-maçons écossais ont gardé ces emblèmes ; et ils exposent encore, dans leur loge, deux Lingams représentant les lumières génératrices, sous la forme de deux colonnes surmontées de grenades entr'ouvertes.

(3) A l'équinoxe du printemps, des branches d'arbres au feuillage persistant étaient brûlées dans le vestibule du temple de Cybèle ; et l'on en conservait les cendres pour certains rites mystérieux.

(4) Généralement des emblèmes solaires, tels que des pointes et des flèches ; ou bien quelques instruments métallurgiques, en souvenir des antiques Cabires.

Digitized by Google

Le troisième jour Atys ressuscitait ; et la joie allait jusqu'au délire. Mais, comme dans ces religions synthétiques le phallus joue souvent le grand rôle, toutes les extravagances d'une imagination sans frein se donnaient carrière. Pendant les fêtes commémoratives de l'arrêt que la force génératrice subit en hiver, certains prêtres poussaient la frénésie jusqu'à opérer sur eux-même le plus significatif des sacrifices dont ils portaient ensuite processionnellement les irrécusables témoignages. Ces fanatiques s'appelaient Galli ; et ce nom, qui atteste encore leur origine occidentale, devint synonime d'eunuque sacré. (1)

Un temps vint cependant où les prêtres ne renoncèrent plus au mariage. Ils laissèrent alors le soin de ces ablations devenues intempestives à de pauvres laïques qui, dans l'excès d'une piété portée jusqu'à l'extase, se mutilaient volontairement pour se soustraire au monde et se consacrer tout entiers à la vie contemplative. Ces malheureux composaient une congrégation inférieure de frères mendiants. On les voyait parcourir la Grèce, en triste équipage, montés sur des ânes, et ramasser de porte en porte l'argent qu'ils quemandaient au nom de la déesse, ce qui leur valut le sobriquet de Métragrytes. Comme les quêteurs errants du moyen-âge et de la renaissance, leurs penchants vulgaires et leurs mœurs souvent odieuses, les firent tomber dans le dernier mépris. Démostère les poursuivait de ses sarcasmes.

Plusieurs divinités eurent aussi leurs prêtres mendiants. « Après les quêteurs de la mère des dieux, disait

(1) On sait que, dans toute la Syrie, les femmes devaient une fois l'an, aux fêtes du réveil printannier de cette même force, payer un tribut bien différent.

Digitized by Google

Antiphanes, c'est de beaucoup la plus détestable race que je connaisse. » A Rome ces mendiants oisifs étaient également le rebut de leur ordre. Quant aux vrais Galles, aux prêtres sacrificateurs, dont le nom devenu générique n'avait plus aucun rapport avec la castration, leur existence politique était assurée par la loi des douze tables. Le Grand prêtre ou Archigallus était seul obligé au douloureux sacrifice ; mais il n'est pas douteux qu'il n'ait existé près du haut sacerdoce une corporation d'eunuques, classe infime et bafouée particulièrement par les femmes. L'église romaine conserva longtemps ces coutumes.

La Phrygie n'est pas le seul point de l'Asie mineure où nous retrouvons quelques souvenirs de la doctrine septentrionale. Nous parlions tout à l'heure d'Ephèse ; et les Ioniens n'eurent pas besoin de fréquenter les temples de l'Egypte pour être initiés aux derniers restes de la science sacrée.

« On découvre, dit Creuzer, dans le culte de la déesse d'Ephèse la trace obscure d'antiques migrations religieuses. Il réunit en soi une multitude d'éléments divers, empruntés à la Médie, à la Perse, à l'Egypte, à l'Inde, sans parler de la Scythie et de la Libye qui ne lui sont pas non plus étrangères. » Comment une telle concordance ne mit-elle pas ce savant mythologue dans la voie de la vérité ? Comment ne pas voir que, ce culte étant une des formules les plus archaïques de celui que les colons occidentaux transportèrent dans tout l'ancien monde, l'on doit en retrouver partout quelques débris disséminés? D'après la légende, Caystros, dont le nom était probablement celui de toute une période d'apôtres, aurait engendré, non-seulement la prophétesse Sémiramis, mais le héros qui construisit le premier temple

Digitized by Google

d'Ephèse. Selon Mutianus, ce sanctuaire fut rebâti jusqu'à sept fois par l'entremise des Amazones.

Personne ne révoque plus en doute l'existence politique de ces femmes belliqueuses. Leur prépondérance n'était même pas disparue du temps de Cyrus ; et Ctésias nous apprend que Sparéthra, reine des Saces, peuple Scythe, à la tête de trois cents mille hommes et de deux cents mille femmes, défit entièrement les armées de la Perse. Selon Diodore de Sicile, les Amazones de Lydie auraient été les plus célèbres ; et leur empire se serait étendu dans toute l'Asie occidentale. Au dire de tous les auteurs, elles passaient pour avoir fondé les principaux sanctuaires de la grande déesse ; et nous en trouvons la preuve dans l'usage traditionnel des chœurs de femmes qui se consacraient à son service, à Cumana, à Mabog, à Ephèse et en Phrygie. Elles étaient arrivées, dit Hérodote, des environs du Caucase. Or, dans ces contrées règne encore une adoration fanatique de la lune, appelée Maza dans la langue des Ischerkasses ; et Sprengel pense que telle fut l'origine du nom des Amazones. (1)

Ces prêtresses hyperboréennes de l'astre des nuits n'en subirent pas moins l'influence des Atlantes Gallois ; et, selon Diodore, elles auraient fait alliance avec le roi-soleil Horus. Elles sont rattachées aux apostolats d'Hercule et de Thésée qui poursuivit, dit-on, jusqu'en Lydie

(1) N'oublions pas que l'astronomie ancienne se partage en deux périodes bien distinctes : La première, contemporaine de l'usage exclusif de l'année lunaire. La seconde, plus particulièrement propre aux adorateurs du principe mâle qui instituèrent le calendrier solaire. Partout où l'influence galloise ne pénétra pas profondément, se maintint le culte de notre satellite ; et le Caucase nous en offre un exemple frappant. Nous en retrouverons encore un débris dans les rites de Linus et de Men dont l'origine doit également remonter à la première époque atlante.

Digitized by Google

la guerre qu'elles avaient entreprise contre les noires Gorgônes ; et l'on ne peut douter de leur conversion aux doctrines occidentales. Elles eurent toutefois une remarquable prédilection pour le culte de la grande mère ; et bon nombre continuèrent à honorer dans la lune l'emblème du principe femelle de l'univers, restant ainsi fidèles, non-seulement à leurs croyances de race, mais au souvenir de leur antique prépondérance.

Le culte de Latone, si vénérée des Gaulois, s'était également empreint d'un caractère guerrier qu'il tenait des mœurs scythiques. Athénée était décrite comme une vierge toujours armée de l'égide; et les Amazones, qui accompagnaient les navigateurs hyperboréens, lui communiquèrent leurs goûts prédominants. La grande mère d'Ephèse était entourée d'un cortège de prophétesses et d'attributs belliqueux. L'Astaroth elle-même avait conservé ces rites traditionnels; et nous savons que Saül suspendit dans le temple de cette déesse ses armes victorieuses. Selon les dispositions naturelles des différentes nations, ces caractères se modifièrent; et, de même que, sous le nom de Bellone, Artémis avait été, chez les Amazones, une guerrière intrépide, elle devint, en Crète, une élégante chasseresse. On l'appela Dictynna du mont Dictys ; et sa légende la rapproche d'Ilithyia. Tous ces mythes se confondent, encore une fois, dans leur unité originelle.

Nous citerons encore Hécate, si éminemment hyperboréenne, et dont parle Hésiode, en fervent adorateur de la nuit primordiale, génératrice de toutes choses. Orphée avait institué à Egine les mystères de cette déesse ; et nous avons une nouvelle preuve de son origine septentrionale dans le seul fait que cet apôtre enseignait également les secrets agricoles.

Digitized by Google

La puissance de cette redoutable Hécate nous conduit à celle d'Opis plus terrible encore et plus particulièrement connue de la Scythie. Représentée, dit-on, sous la forme du taureau occidental, (1) Opis était surnommée Tauropolos ; et voilà bien l'antique déesse dont nous avons retrouvé le culte barbare depuis l'Himalaya jusqu'à l'Atlantique, et depuis la Phénicie jusqu'au Pérou. Le sang humain coulait à grands flots dans les sacrifices offerts à cette entité qui dévorait incessamment les êtres nés de sa substance, et dont on espérait éviter les coups en lui livrant d'innombrables victimes de propitiation. Ce ne fut que dans les temps relativement modernes que l'on pensa satisfaire l'impitoyable en lui vouant les gouttes de sang dont une cruelle flagellation couvrait ses autels. Le seul aspect de sa statue qui portait sans doute comme en Tauride une tête de taureau, jetait dans des transports furieux ceux qui en approchaient.

Fait remarquable, et qui établit définitivement l'unité originelle de toutes ces personnifications : Apollodore nous apprend qu'Artémis était encore appelée Taurodoros parce qu'elle parcourut la terre sous la forme d'un taureau. Est-il possible de retrouver entre les diverses formules de l'antique doctrine une plus grande conformité ? (2) Mais plus qu'aucune autre la théologie

(1) Il est probable que la mythologie grecque commet ici une erreur, et que, dans l'origine, la grande déesse devait être plutôt représentée sous la forme d'une vache, mère allégorique du taureau soleil.

(2) Les preuves en sont innombrables. M. F. Lenormand remarque que la mylitta d'Hérodote reproduit fort exactement l'épithète de Mulidit, la génératrice, que portait la grande déesse d'Assyrie, Bélit, mère de tous les dieux et de tous les êtres. En tant que Mulidit, Bélit était confondue dans la religion de Babylone avec Zarponit ou Zirbanit, la productrice des germes, la mère-épouse de

Digitized by Google

égyptienne demeura gardienne fidèle de la croyance antique ; et nulle part les situations de l'absolu vivant ne sont dépeintes à l'esprit des adeptes sous des images plus saisissantes. Nous y voyons Athor, la réalité éternelle, cachée d'abord dans les abîmes de l'espace et du temps, puis sous les phénomènes. Selon les époques et les sectes, Isis est tantôt le nom des flots cosmiques ou de la mer obscure, tantôt celui de la matière universelle, par opposition à Phthas, la force. Osiris enfin représentait le plus souvent le cycle actuel, le fils unique de la grande mère, l'intelligence manifestée. Toujours domina, chez les Egyptiens, l'idée de l'infini se confondant avec le fini, et le dogme de l'identité.

De toutes les religions actuelles, le Christianisme est bien celle qui conserva le mieux l'héritage sacré. Au lieu d'admettre, avec les Mazdéens, que la création soit une chute divine, la foi moderne réhabilite la substance. Elle l'adore comme vierge sans taches malgré son enfantement ; et Marie, *mater creatoris*, reprend de jour en jour sa situation suprême de génératrice du Verbe. (1) Le

Beel-Marduk. Nous retrouvons d'ailleurs les mêmes ressemblances avec Aboudad et Kali, la mère-épouse du taureau Mahadéva. Comme en Tauride, à Carthage, dans les Gaules, au Mexique et au Pérou, des victimes humaines tombaient sur son autel. Lors de l'embrasement final de l'univers, Bhavana-Kali recevra de même en son sein les éléments des mondes futurs ; et c'est ainsi que les idées de vie et de mort se lient dans la succession infinie des révélations.

(1) Plusieurs considèrent encore Marie comme un génie d'une puissance fort restreinte. Voulant se manifester, elle s'efforce, d'après les plus crédules, à faire dévier certaines lois naturelles ; et le résultat en est tout au plus l'apparition d'un mince filet d'eau ou la guérison de quelques névroses. Ces esprits vulgaires rabaissent ainsi leur adorée aux proportions des fées bienfaisantes de nos contes d'enfants ; et leur croyance n'en dépasse pas la mesure.

Digitized by Google

credo de Nicée parle du phénomène primordial, de l'ébranlement lumineux de l'éther, comme l'aurait fait un initié de Thèbes ou de Samothrace ; et quel philosophe ne s'inclinerait pas devant cette admirable profession de foi : « Nous croyons au Verbe, fils unique de l'absolu ; engendré du père c'est-à-dire de la substance du père ; Dieu de Dieu, et lumière de Dieu ; Dieu véritable de Dieu véritable ; engendré et non fait ; consubstantiel au père ; par lequel toutes choses ont été faites. » « L'église, dit-il encore, anathématise ceux qui pensent qu'il y avait un temps où le fils de Dieu n'existait pas ; ou qu'il n'existait pas avant d'avoir été engendré ; ou qu'il a été fait de rien ; ou qu'il est d'une autre substance ! » Quoi de plus scientifique ; et quoi de plus archaïque si l'on substitue au nom de père celui de Marie l'immaculée ?

Nous ne dirons que quelques mots des personnifications de la lumière mâle, car ce mythe ne résista pas comme celui de la grande mère aux altérations secondaires, et fut promptement étouffé par l'adoration directe de ses emblèmes. Le Soleil, qui tout d'abord n'était que l'image du premier phénomène lumineux, devint l'objet d'un culte personnel ; et le souvenir même de l'apostolat se perdit avec la signification réelle de ce grand symbole. (1) Abandonnant la conception scientifique d'une doctrine beaucoup trop élevée pour leur intelligence, les Syriens ne l'envisagèrent bientôt plus qu'au point de vue pour ainsi dire matériel ; et, non-seulement ils l'adorèrent, mais ils consacrèrent ses différents aspects

(1) Les seuls initiés conservèrent quelque mémoire des traditions sacrées. Ils considéraient cet astre comme représentant le Verbe divin ; et ils restaient ainsi fidèles au dogme atlante.

Digitized by Google

par des cérémonies spéciales. Cette décadence dogmatique répondait du reste au sabéisme instinctif de ces peuples, et à la croyance aux génies dirigeants particulière à plusieurs races. De là certains rites relativement modernes qui ne trouvent leur explication que dans les faits astronomiques ; et ce fut sous le nom d'Adonaï ou d'Adonis, qui signifiait seigneur, (1) que le culte de Baal (2) devint en Asie le plus populaire.

Tout le monde connaît les fêtes instituées en commémoration des situations zodiacales de l'astre déifié. « Elles avaient, dit Creuzer, deux parties fort distinctes ; l'une consacrée à la douleur, et l'autre à la joie. Dans les jours

(1) Ce terme était inconnu des Occidentaux; et les derniers apôtres tentèrent vainement de restaurer la foi de leurs ancêtres. Le Scholastique de Théocrite raconte qu'Hercule vit, à Dium en Macédoine, une multitude qui revenait de la fête d'Adonis, et s'écria avec indignation : « Je ne connais pas plus une solennité de ce nom qu'un Adonis parmi les dieux ! »

(2) Dans les premiers temps de son introduction en Asie, Baal avait encore sa signification primitive, ainsi que l'atteste l'étymologie de son nom, Beel-Samin, que l'on écrivait quelquefois Bhel ou Hehel-Asmin, est composé d'un radical protoscythe conservé sur les versants des Basses-Pyrénées, et de deux autres d'origine galloise. En langue basque, *Be-el* ou *Be-hel* signifie clarté, lumière éclatante ; et, d'après les racines moriniennes, *as* veut dire premier, et *min*, conducteur, porteur. Beel-Samin est donc synonyme de premier porteur de la lumière ; et cette expression descriptive de l'emblème fut répandue sur l'ancien monde par les apôtres de la seconde période.

Quelques médailles phéniciennes portent l'inscription Baal Thurz, ce qui en constate définitivement l'origine occidentale. Les Grecs ont eu leur Jupiter à tête de taureau pour principal attribut; et Payne Knight rappelle à ce sujet le dieu Thor des Scandinaves, dont l'idole avait également une tête de taureau, ainsi que le nom de tor donné généralement à cet animal.

Digitized by Google

de deuil on pleurait la disparition du dieu : dans les jours d'allégresse, on célébrait sa résurrection ; et les deux fêtes était consécutives. L'image du dieu était placée sur un lit funèbre ou sur un catafalque quelquefois colossal. A Byblos, les pleurs et les lamentations se terminaient par l'ensevelissement solennel d'Adonis. Des rites nombreux s'y observaient et particulièrement un service des morts. Mais ce n'est qu'en lisant Théocrite que l'on peut se faire une idée de la magnificence qui environnait la fête de joie. A Alexandrie, toute la fête se célébrait avec une grandeur, avec une pompe vraiment royale. » (1)

Pendant les fêtes de deuil, les femmes de Syrie, chantant des psaumes, demeuraient la nuit devant leurs maisons, les yeux incessamment fixés vers le pôle nord appelé le point de la mort et la résurrection d'Adonis. Malgré son mélange avec les dogmes astronomiques, cette formule du Verbe avait encore toute la netteté de sa signification primitive, car Adonis est particulièrement désigné, dans la Bible, comme l'unique. Les lamentations funèbres de l'unique était une fête universelle de deuil, surtout parmi les femmes qui au milieu des sanglots répétaient ce refrain d'une litanie qui ne peut être comparée qu'à notre stabat : « Hélas ! Monseigneur ! Hélas ! Où est votre Seigneurie ! » Durant la captivité de Babylone,

(1) Ces fêtes était solsticiales en Syrie et équinoxiales dans toute la Grèce. De Sacy pense que celles des Egyptiens, après avoir été longtemps attachées aux époques fixes de l'année solaire, furent ensuite déplacées, pour obvier aux difficultés qui devaient à la longue résulter de la précession, et devinrent mobiles. Quelques sectes suivirent toujours la coutume ancienne, tandis que d'autres, comme les chrétiens de l'église romaine, tâchaient de faire coïncider ces fêtes allégoriques de la puissance solaire avec les époques réelles qui leur avaient été primitivement assignées.

Digitized by Google

les Hébreux restés en Palestine revinrent instinctivement à ces coutumes traditionnelles ; car disaient-ils : « Jehovah a abandonné le pays ! » Les murs du temple de Jérusalem se couvrirent d'idoles, d'images profanes ; et l'adoration du mythe solaire devint générale. « L'esprit dit Ezéchiel, m'introduisit par la porte de la maison du Seigneur qui regarde le nord ; et là étaient assises des femmes pleurant Tammour. » (1)

Silvestre de Sacy croit que ce nom, bien que fort répandu en Syrie, est d'origine égyptienne, ainsi que le dieu qui le portait. Hug est du même avis. On sait en effet qu'Isis alla chercher à Byblos l'époux qu'elle a perdu ; et cette légende met sur la voie des rapports évidents qui existèrent entre les religions zodiacales de l'Egypte, de la Syrie et de la Phénicie. Tous les ans, à la fête d'Adonis, une tête mystérieuse était envoyée du rivage égyptien sur la côte de Byblos, et les monnaies de cette ville portaient toutes la figure d'Isis. Pendant les temps de décadence qui suivirent l'abandon du dogme de la substance, Osiris devint donc le pendant de l'Adonis solaire ; et ces peuples retombaient ainsi dans le plus vulgaire sabéisme que l'apostolat occidental n'avait pu vaincre entièrement. L'initiation était alors trop éloignée pour qu'ils pussent discerner la vérité parmi tant de cultes et de rites qui se superposaient principalement dans ces contrées où des races si diverses se rencontrèrent à maintes reprises. Les tendances de chacune étaient le plus souvent le seul mobile de leur foi ; et le temps vint où tout sembla confondu.

(1) Ces rites devaient avoir de profondes racines en Judée, car ils survécurent à la dispersion des Israélites. Du monastère de Béthléem, en 396, saint Jérome écrivait à Paulin que « l'amant de Vénus était pleuré dans la grotte où, tout enfant, le Christ vagissait. »

Digitized by Google

C'est ainsi que nous voyons Isis appartenir, soit au dogme de la substance, soit à celui d'Osiris-Soleil. C'est ainsi qu'Astarté n'est plus une des formules de la grande mère, mais le symbole de la période terrestre actuelle, en dehors de l'idée beaucoup plus générale qui inspira les mythes primordiaux. Elle alla de chute en chute jusqu'à ne plus signifier que les mois d'abondance ; et les Anciens enseignaient souvent que Vénus ne représente que notre hémisphère, tandis que Proserpine désigne l'hémisphère austral. « Quand le Soleil ou Adonis, dit Creuzer, parcourt les six signes inférieurs du zodiaque, il est sous l'empire de Proserpine. A son retour aux signes supérieurs, il se trouve dans celui de Vénus. » On disait de même qu'Osiris, ravi à l'amour d'Isis, reposait pendant six mois entre les bras de Nephthys.

Le point de départ de ces dogmes nouveaux fut donc absolument astronomique ; et nous ne pouvons trop insister sur ce fait. Les Syriens adorèrent les signes zodiacaux qu'ils avaient reçus de l'Occident ; et leurs dieux n'étaient plus que les personnifications de situations sidérales dont la valeur scientifique ne se conserva que dans les collèges sacrés et quelques corporations sacerdotales. La débacle fut complète lors de l'identification du Verbe divin avec les emblèmes solaires. Mais l'esprit humain ne peut rester longtemps sous le poids de telles erreurs ; et nous voyons le christianisme, qui tout d'abord n'avait été qu'une vulgarisation des mystères adoniques, revenir peu à peu vers la doctrine de la substance.

Dans l'origine, les dogmes de la lumière mâle ou du Verbe étaient célébrés avec des rites aussi barbares que ceux de la Grande Mère ; et les Atlantes savaient combien il importait à la durée de leur influence de donner

Digitized by Google

satisfaction aux goûts populaires. Il fallut que la civilisation galloise ou hyperboréenne passât sur le monde pour adoucir des habitudes devenues traditionnelles, et remplacer les holocaustes humains par quelques offrandes emblématiques. Mais, après sa disparition, les instincts protoscythes firent encore une obligation religieuse des sacrifices sanglants; et ces coutumes se perpétuèrent jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LA GRÈCE.

Nous avons dit que la civilisation antéhistorique disparut sous le choc des invasions asiatiques, et que les races les plus diverses se rencontrèrent principalement dans les péninsules méridionales de l'Europe. Or, nulle part ces éléments ne furent plus variés que sur le sol de la Grèce ; et, lorsqu'ils se furent pondérés en un tout à peu près homogène, apparurent les Hellènes, l'un des peuples les plus merveilleusement doués dont le souvenir nous soit parvenu.

Pendant les premiers temps de leur existence nationale, nous n'assistons qu'aux luttes stériles de tribus sans consistance ; et ce ne fut guère avant la trente-cinquième olympiade qu'ils se révélèrent par une aptitude artistique, digne d'une perpétuelle admiration. Leurs progrès comme leur décadence furent d'autant plus rapides que la sève était plus abondante ; et jamais aucune famille humaine ne donna un tel exemple de rapidité d'épanouissement. Depuis les essais les plus grossiers jusqu'aux chefs-d'œuvre de Phidias, la statuaire parcourut en soixante années toutes les phases de son développement ; et la littérature marcha du même pas.

Comment se fait-il donc que, trois siècles avant cette

Digitized by Google

explosion de forces vives, existèrent des individualités comme celles de Linus, d'Orphée et d'Hésiode ? Etaient-ils les disciples de la science qui se conservait dans les corporations occidentales, et devons-nous les supposer d'origine étrangère ? (1) Il suffit d'entendre ces derniers représentants d'un autre âge pour constater que leurs préceptes relevaient directement de la doctrine sacrée. (2) Mais, avant de nous occuper de ces grands hommes, il nous faut interroger les plus antiques souvenirs ; et, plus nous remonterons vers les époques lointaines, plus la tradition religieuse sera pure et dépouillée de toute personnification.

Nous parlerons d'abord d'un dieu ou plutôt d'un héros primitif auquel la légende attribue l'institution de l'année solaire. La forme tamoule de son nom est Poudan, qui rappelle Wodan ; et Humboldt le rapproche en effet de Votan et d'Odin. Un autel lui était dédié dans le sanctuaire d'Erechtée de l'Acropole d'Athènes, à côté de ceux de Neptune et de Vulcain. Sous les appellations de Boudo, Bouta, Boudia, Boudias, Boto, Bodo, Boutès,

(1) Homère ne paraît pas chez lui sur le sol de la Grèce, errant de ville en ville comme l'un de ces trouvères qui, deux mille ans plus tard, parcoururent l'Europe entière. Notons que plusieurs savants ont prétendu que l'Iliade et l'Odyssée sont les œuvres d'un certain nombre de poëtes appartenant à la même époque. Quelle n'était pas, dans ce cas, la vigueur intellectuelle de cette pléiade d'apôtres !

(2) Les poëtes errants de la période pélasgique furent tous missionnaires. Dans l'intérieur des familles, ils étaient de véritables directeurs de conscience ; et Clytemnestre repousse Egyste, tant que le chanteur reste près d'elle. Après leur disparition, la Grèce ne fut que confusion ; et les conceptions poétiques de ces apôtres, prises à la lettre, devinrent une sorte de règle canonique.

Voir la note neuvième à la fin du volume.

Digitized by Google

etc., une foule de populations asiatiques le vénérait comme un sauveur ; et Diodore de Sicile en parle comme d'un hardi explorateur qui aurait parcouru le monde entier, enseignant partout les arts nautiques et agricoles. Apollodore et Apollonius de Rhodes rangent Boutès parmi les chefs Argonautes ; et, Suidas en fait un pontife, père de la caste sacerdotale des Butales. D'un autre côté, nous savons que tous les grands mythes de l'antiquité étaient représentés sous la formule d'une dualité mâle et femelle ; aussi le même nom apparaît-il dans celui de la vierge Boudéa, adorée en Thessalie. On lui attribuait, comme à son frère-époux, l'invention de l'agriculture ; et elle était surnommée Aithuia ou navire, soit qu'elle ait enseigné la navigation, soit que ceux ou celles qui la firent connaître fussent arrivés par mer.

Les plus anciennes colonies établies en Grèce, celles d'Inachides, d'Io et d'Epaphus, sont tellement confuses que nous ne pouvons guère en tirer d'indication. Le nom d'Io a toutefois une grande analogie avec celui d'Iolaus, l'apôtre des îles tyrrhéniennes, qui était vénéré dans tous ces parages maritimes. Rapprochant Sardus de Iolaus, Munter les croit tous deux de race ibérienne, et considère la civilisation sarde comme de beaucoup antérieure aux établissements grecs (1). « Parmi les plus antiques habitants de la Sardaigne, dit M. Guignault, se placent les Ibériens qui vinrent sous la conduite d'un chef appelé Norax. » Telle serait l'origine des Nurags dont ce sa-

(1) Une des plus célèbres périodes civilisatrices fut personnifiée dans Hercule ; et les Grecs croyaient glorifier les héros du passé en les rattachant à leur grand apôtre. Pausanias nous donne Sardus pour un fils d'Hercule, et, d'après la mythologie, Iolaus en était le neveu. L'étymologie du nom de ce dernier suffit pour en bien établir le point de départ occidental.

Digitized by Google

vant a retrouvé les équivalents dans la haute Ecosse et l'Irlande. Le nom lui-même, qui fut celui d'un apostolat particulier, devait être connu dans tout l'Occident; et les Anglais en ont fait Crom-Cruad.

Notre intention n'est pas de faire ici un cours d'histoire ancienne ; et nous ne voulons qu'appeler une dernière fois l'attention du lecteur sur les rapports, aussi nombreux que décisifs pour notre sujet, qui rattachent la Grèce primitive aux Occidentaux. La prépondérance de l'Egypte et de la Phénicie est bien postérieure ; et Aristote avouait que ses compatriotes avaient été initiés à toutes les sciences par les Septentrionaux. « Il fut un temps, dit Creuzer, où la Thrace et les îles voisines, gouvernées par des castes ou écoles sacerdotales, sortirent de la barbarie qui les ressaisit par la suite. » Aussi les auteurs qui se sont appuyés sur cette décadence secondaire pour nier l'influence hyperboréenne se sont-ils lourdement abusés. « Tout annonce en effet, ajoute Creuzer, que les pays situés au nord de la Grèce furent médiatement ou immédiatement l'une des sources les plus fécondes de ses primitives institutions. Samothrace connut un culte antique, distinct de la religion égyptienne, et propre aux populations mystérieuses qui représentent toute la période antérieure aux Hellènes. (1) Avec les migrations et les colonies nombreuses de cette race, les éléments du culte qu'elle professait furent portés dans diverses parties de la Grèce, et bien ailleurs. »

Dès le temps de Strabon, l'antique religion de Samothrace était ensevelie dans une obscurité profonde ; mais les témoignages sont toutefois assez nombreux pour qu'il

(1) Nous verrons que cette prétendue divergence avec la religion égyptienne n'est qu'apparente, et ne réside que dans les mots.

Digitized by Google

nous soit possible de soulever les voiles qui la couvrent. Hérodote distingue les mystères venus du nord dans cette île fameuse, et qu'il appelle pélasgiques, de ceux qui furent postérieurement apportés par les méridionaux. Sainte-Croix appelle également pélasgique le culte primitif de Samothrace ; « Mais, dit Creuzer, il paraît certain qu'ici comme ailleurs les Pélasges avaient eu des instituteurs étrangers. » Nous n'avons plus à rechercher quels en avaient été les apôtres.

Apollonius de Rhodes nous a conservé, d'après Mnaséas, un précieux résumé de leur théologie. Nous y voyons d'abord les noms d'une triade de divinités résultant directement, comme la triade égyptienne, du dogme occidental. Ce sont Axiokersos, Axiokersa, puis Axieros. Le premier, appelé souvent Hephœstus est le grand fécondateur, le principe mâle ; la seconde, appelée aussi souvent Cabira, est la grande fécondée, le principe femelle. Quant à Axieros, son nom, d'après les anciens, signifiait l'unique, l'être réalisé. Voilà bien la doctrine enseignant que l'univers est fils unique de la cause invisible représentée, tantôt par une dualité personnifiant la force et la matière, tantôt par une entité mystérieuse demeurant dans l'éternité du temps et de l'espace. Voilà bien le dogme admirable de la substance engendrant d'elle-même le Verbe divin ; et il est impossible à l'esprit humain de concevoir une plus haute formule de l'absolu.

Cette triade est bien celle qui fut enseignée aux deux mondes ; et ce dogme sacré se perpétua dans les corporations sacerdotales de Samothrace. D'après Mnaséas, Vénus-Axiokersa est donnée pour épouse à Mars-Axiokersos ; et de cette union naquit, des sombres profondeurs de l'être infini, Axiéros, l'univers resplendissant d'une harmonieuse beauté. Mais pendant que les deux

Digitized by Google

divinités se conjoignent pour l'engendrer, un quatrième personnage assiste au grand œuvre. C'est Gigon, qui apparaît comme le lien entre la foi nouvelle et le dogme préexistant du Phallus, et qui figure comme un génie aphrodisiaque favorisant l'acte de Mars. Les Grecs en firent un dieu facétieux que nous retrouvons dans les mystères de Bacchus et de Cérès.

Dans sa forme primitive, que l'on retrouve facilement malgré les altérations grecques (1), Axiéros occupe donc toujours la place de premier phénomène, source féconde des dieux et des mondes. Il se contemple avec satisfaction dans la manifestation de sa propre substance; et nous avons ici le même système d'émanation qu'en Egypte, en Perse et aux Indes. Tout sort d'un être unique ; tout y rentre ; et cette doctrine, si éminemment scientifique, était sans doute réservée aux plus éclairés parmi les adeptes. « Quant aux peuplades barbares dont la grossière intelligence n'aurait pu atteindre ces hauteurs, il est probable, dit Creuzer, qu'on leur donna en place une série de dieux visibles, d'astres divinisés et de Bétyles. Vint s'y rattacher la croyance aux génies ou démons particuliers. »

(1) Hésiode appelle encore Mars l'époux de Vénus ; mais Homère lui substitua Vulcain qui n'est pas sans avoir quelques rapports avec le Gigon des Samothraces ; et il revient à la tradition, en nous montrant cette autre personnification du principe mâle retenant dans d'invisibles filets le couple de Mars et de Vénus. Cette confusion résulte, ici comme partout, de la réunion en un seul corps théologique de mythes parallèles, et dénote toujours une époque de décadence. Affranchis de tout contrôle sacerdotal, les poètes vinrent ensuite, obscurcissant de plus en plus le sens si net des dogmes originaux ; et nous ne suivrons pas la mythologie grecque dans les développements capricieux et désordonnés de ses conceptions.

Digitized by Google

Mnaséas parle encore d'un autre dieu, le Cabire Casmilus, que Dionysodorus compare à Hermès ; et il est évident que nous sommes ici, comme en Egypte, en présence d'une personnification de la science ou de l'apostolat atlante. Zoëga traduit ce nom par le tout sage : chez les Grecs, on l'écrivait Kamilos, Kasmilos, Kadmilos, Kadmos. C'est l'Hermès Camillus des Etrusques, reproduit dans le jeune Camillus, ministre sacrificateur des Romains ; et l'on retrouve l'idée mère de cette institution, en remontant, par les mystères de Bacchus, jusqu'à ce Cadmus qui, en Phénicie, à Samothrace et en Béotie, avait été le premier sacrificateur. Cette personnification de la science complète ainsi l'identité qui existe entre toutes les théologies antiques ; et le premier législateur de Samothrace, Saos ou Saon, dont l'origine occidentale est attestée par le nom, était représenté comme fils de Casmilus.

Toutes les contrées voisines de cette île conservèrent les traces de son influence ; et l'on y retrouve une suite de noms appliqués, tantôt à des personnifications mythiques, tantôt à leurs prêtres. Ce sont les Cabires et les Coés, les Dactyles idéens, (1) les Corybantes de Phrygie, les Carcines et les Sintiens de Lemnos, les Telchines de Rhodes, les Civètes de Crète, et bien d'autres encore. Toutes ces corporations ont entr'elles les plus grandes ressemblances, et paraissent avoir professé la même doctrine.

Nous avons vu dans notre première partie ce qu'étaient les Cabires, et nous avons dit que leur empire s'était

(1) Les anciennes religions de la Phrygie et de la Crète ayant entr'elles les plus grandes analogies, et ces deux contrées possédant une montagne appelée Ida, les Dactyles sont rapportés tour à tour à chacune d'elles.

Digitized by Google

étendu fort loin vers l'Orient. Nous retrouvons Cabira dans le Pont, Carboras en Chaldée, et Carrée en Mésopotamie. (1) On a cherché dans quelques personnages mythologiques de l'Inde et du Japon les preuves de cette lointaine influence ; et le tablier du vaillant forgeron Gao avait été l'étendard national des Perses. Dans ses mémoires sur la religion mazdéenne, Foucher nous parle des Gabirims ou hommes forts et éminents métallurgistes, qui répondent par une similitude complète aux robustes forgerons de Lemnos ainsi qu'à ceux de la Phrygie et de la Crète. Tels devaient être les colons Atlantes, avant qu'ils fussent dégénérés par leur vie souterraine et la réprobation universelle.

D'après la langue phénicienne, le nom de cabire ne paraît pas en effet signifier autre chose que puissant et fort ; mais, de ce que nous en trouvons l'étymologie dans cet idiome, il ne faut pas conclure que les Cabires soient asiatiques. Nous savons au contraire que l'origine des Phéniciens et de leur langue doit être rapprochée de l'extrême Occident ; et le fait de trouver chez eux cette racine ne peut qu'appuyer notre thèse. Pictet a signalé, en Irlande, dans la mythologie des anciens Galles, la doctrine et le nom des Cabires (2) Les dérivés en sont du reste bien plus nombreux dans les Gaules, en Espagne, et même en Amérique que partout ailleurs ; et ces hommes forts et puissants ont la plus grande ana-

(1) Les médailles de cette ville associaient même le culte des Cabires à celui de Linus.

(2) Ce nom s'est conservé dans le dialecte particulier de l'île de Malte : reste précieux de la langue punique. Kabir y est aujourd'hui pris pour le diable ; et cette chute témoigne de l'aversion instinctive que les nouvelles races éprouveront toujours pour les anciennes.

Digitized by Google

logie avec les dii consentes ou les dii complices que les Romains avaient empruntés aux Etrusques. (1)

Phérécydes parle également des Dactyles comme de magiciens fort habiles dans l'art de fondre les métaux. On disait même que ce fut à la suite d'un incendie qui consuma les forêts séculaires de la Phrygie que les gisements furent découverts, et que ces prêtres s'y établirent et les mirent en œuvre. Les descendants des célèbres métallurgistes de la période de bronze devaient être certainement fort experts dans les manipulations des minerais de fer, et les premiers à les utiliser. L'on ne peut donc s'étonner si les Anciens nous les représentent comme travaillant également le cuivre et le fer. Selon la chronique de Paros, l'apparition des armes en fer remonterait à 1432 années avant notre ère; et l'incertitude où nous sommes de cette date réelle vient de ce que ces forgerons légendaires exploitèrent pendant longtemps et simultanément ces divers métaux. Jamais du reste les minerais de fer et de cuivre n'ont pu se rencontrer dans les mêmes couches géologiques du mont Ida; et les filons de ces contrées devaient d'ailleurs être connus lors de l'établissement des mineurs atlantes qui ne séjournèrent longuement que près de grandes richesses métallurgiques.

Hercule, Jasion et Pœonius sont rattachés aux Dactyles de la Crète par une tradition des Eléens dont parle Pausanias ; et le nom seul de Pœonius (2) témoigne qu'à

(1) Nous ne parlerons que pour mémoire des Dioscures qui eurent, comme les Cabires, de nombreux rapports avec la Tyrrhénie. Ils étaient également promoteurs du culte de la lumière; et nous les voyons, dans leurs représentations, porter les mêmes coiffures coniques.

(2) N'oublions pas que Pœonia était un des surnoms de la Grande

Digitized by Google

l'art d'exploiter les métaux se joignait celui de guérir les blessures et de préparer les médicaments. Strabon rapporte qu'au dire de quelques anciens les Curètes et les Corybantes étaient issus des Dactyles idéens. Les Telchines qui passaient aussi pour d'habiles forgerons, étaient réputés magiciens ; et, suivant les linguistiques, la signification de leur nom renferme ces deux idées. (1)

Ces derniers représentants d'une civilisation disparue inspiraient aux races nouvelles une terreur superstitieuse et étaient censés répandre des maléfices sans nombre. Ils empoisonnaient, disait-on, les fontaines, luttaient contre les agriculteurs, enlevaient les femmes, et jetaient un sort sur les troupeaux et les récoltes. Le nom de Telchine fut ainsi appliqué, soit par lui-même, soit par ses dérivés, aux hommes d'un caractère jaloux, opiniâtre et vindicatif, aux méchantes actions exécutées avec adresse et

Mère, en tant que représentant l'art de guérir ; et cette personnification devait être des plus primitives, car l'antique serpent atlante lui était consacré.

(1) Dans les généalogies de Sicyone, on trouve un Thelxion à la suite d'un Telchin ; et nous savons, par Epiménide de Crète, qu'un culte du poisson existait jadis chez les peuples navigateurs de la Grèce, accompagné d'une sorte de divination par certaines espèces consacrées au dieu de Samothrace.

Le lecteur se rappelle ce que nous avons dit touchant le culte du poisson en Syrie, et la haute antiquité que nous avons cru devoir lui attribuer. Les Telchines seraient donc les plus vieux débris connus des familles de colons dont l'établissement remontait aux premiers temps de l'apostolat atlante. Les dogmes solaires étaient de beaucoup postérieurs à cette adoration de la substance sous ses emblèmes zoologiques ; et nous pensons en trouver une nouvelle preuve dans l'opposition que leurs firent les Telchines, et dans leur révolte contre Bacchus.

Digitized by Google

profondeur de combinaison. Leur puissance était réputée sans bornes. Ils brisaient les barrières de la nature dont ils connaissaient tous les secrets, et fondaient les plus durs métaux. Les premiers, ils élevèrent une statue à la Grande Mère, appelée pour cette raison Telchinia, c'est-à-dire sorcière, identique sans doute à la Minerve Gorgo adorée par tous les peuples maritimes.

Nous retrouverons les mêmes répulsions pour les Cabires ; et les légendes de tous les peuples de l'Europe sont pleines des craintes mystérieuses qu'inspiraient ces antiques habitants des cavernes. Prêtres et dieux sont encore ici réunis sous une dénomination commune ; et la diversité des noms de Cabire, Telchine, Dactyle, Corybante, etc., n'a d'autre cause que la diversité des localités et des idiomes. Voilà pourquoi Hercule se retrouve parmi les Dactyles et parmi les Cabires ; et son association avec Jasion et Pœonius témoigne de la solidarité de doctrine qui unissait ces apôtres. En Egypte, Hercule est surnommé Gigon, c'est-à-dire le danseur ou le dieu de la table, idées qui reportent aux plus anciennes divinités de Phénicie, de Phrygie et de Samothrace. Comme danseur, il se rattache aux chœurs des Dactyles et des Corybantes ; et, comme dieu de la table, il figure parmi les premiers introducteurs des céréales et de la vigne. Les plus beaux temps de l'art grec nous le représentent à table, la coupe à la main ; et il est probable que les traditions romaines relatives aux prêtres d'Hercule, appelés Potitii et Pinarii, dérivaient également d'un Hercule buveur. Peut-être en était-il de même du Melkarth des Phéniciens.

Les Pataiques ou gardiens dont ces derniers plaçaient les images à la proue de leurs vaisseaux pour les protéger contre l'incertitude des mers avaient ordinairement la forme de nains ou de pygmées au corps ventru et pres-

Digitized by Google

que sphérique (1). Or telle est la forme donnée par les Anciens aux Cabires, petits de taille comme tous ceux qui appartenaient à la race atlante, mais dont toutes les traditions se rappelaient l'antique prépondérance. L'on ne peut s'étonner si les souvenirs d'une puissance évanouie et longuement redoutée aient été bientôt le sujet d'une bravade devenue facile, et si leurs images faites à une époque relativement moderne soient de véritables caricatures (2).

Au nom de Samothrace se lie naturellement celui de Dardanus qui, d'après Denis d'Halicarnasse, était venu de l'Etrurie. Nous voici donc toujours en présence des mêmes origines; et quelques traditions parlent en effet d'émigrants Tyrrhéniens qui quittèrent l'Italie pour la Grèce, tandis que d'autres abandonnent l'Arcadie pour se rendre en Tyrrhénie. « Il nous semble entrevoir ici, dit Creuzer, les vieux souvenirs d'une époque antérieure à Orphée, et peut-être, aux influences égyptiennes,d'une époque où l'Asie, la Thrace avec ses îles, et l'Etrurie reçurent les germes d'une civilisation et d'une religion communes. »

Ces faits concordent admirablement avec ce que nous savons déjà de l'antique prospérité tyrrhénienne. Bon nombre des premiers apôtres de la Grèce provenaient de cette contrée où les Atlantes avaient si longuement

(1) Transformés en canopes surmontés d'une tête, ils étaient placés sur les tables, à côté des mets que l'on croyait devoir à leur protection; et, comme au devant des navires, ils passaient pour des génies tutélaires.

(2) Hérodote compare aux Pataïques ainsi représentés les quelques Cabires qui s'étaient maintenus à Memphis, dans le temple de leur père et de leur dieu, Phthas.

Digitized by Google

séjourné; et l'on ne peut être surpris que quelques habitants de la Grèce encore barbare soient allés s'établir près de ce foyer civilisateur. Mais ces rapports, bien plus anciens que ceux qui lient l'Asie à la Grèce, ne sont pas les seuls.

Creuzer découvre encore d'autres éléments hyperboréens dans les religions primitives de ce pays. Selon ce savant, les Grecs reçurent certaines notions venues de régions inconnues, situées vers le Nord, et désignées sous le nom vague de Scythie. Les présents que les Gallois envoyaient jusqu'à Délos, à travers les contrées occidentales alors les plus civilisées, lui paraissent établir la route par laquelle arrivèrent la plupart de ces apôtres mystérieux. Nous citerons Abaris et Zamolxis qui se rattachent, le premier au dogme du feu artiste ou de l'Apollon primitif, et le second à celui du fils de la grande Mère, doctrine que nous savons être identique. Ces deux noms se confondent avec les plus anciens témoignages des communications civilisatrices établies entre l'Occident et la Grèce.

Abaris (1) était prêtre, et avait reçu de son dieu une science prétendue surhumaine. Il rend des oracles, compose des chants d'initiation, donne une théologie, et délivre les nations de la famine ainsi que de mille fléaux. D'après Fabricius, il vint du nord, puis y retourna, après avoir parcouru la Grèce, monté sur une flèche. Or l'explication de cet emblème doit être évidemment trouvé dans l'emploi des caractères en forme de flèches de l'écriture runique, familière aux apôtres d'une certaine période;

(1) Nous croyons qu'Abaris se prononçait originairement Aburis; et que le radical ibérien *ur* entrait pour l'idée dominante dans la composition de ce nom.

Digitized by Google

et les Pélasges confondirent, dans leur reconnaissance, la science occidentale avec les signes qui la représentaient. (1) Les runes en conservèrent un prestige religieux que les âges suivants n'oublièrent pas, bien qu'ils en ignorassent l'origine. « Les peuples du Nord, dit M. de Charençay, avaient perdu le souvenir de la valeur graphique afférente à chacun des signes de l'écriture runique, bien qu'ils aient gardé quelque mémoire de leur valeur phonique ; et, pendant longtemps, ils s'en servaient exclusivement dans leurs opérations magiques. » Abaris, voyageant toujours accompagné de flèches, fut donc le vulgarisateur de lettres dont on a retrouvé plusieurs spécimens sur les monuments mexicains et gallois. Il fut surtout l'apôtre de la doctrine particulière à un apostolat que nous pouvons appeler runique. Ainsi que l'Hermès égyptien qui fut identifié avec ses bienfaits, le héros grec se confondit avec l'écriture qui lui servait de truchement, et fut même considéré souvent, par la légende, comme une rune parlante. (2)

Bien que l'authenticité de la Saga de Hialmar ait paru douteuse à plusieurs critiques, il n'en est pas moins certain qu'elle fut écrite d'après les traditions : aussi Creuzer n'hésite-t-il pas à lui accorder grande confiance. Il en conclut qu'Abaris était un Druide du Nord, et que le pays

(1) Rappelons ici l'air de parenté qui existe entre le nom de ces caractères et celui des animaux particulièrement consacrés à la lumière, les *rouns*. Une montagne célèbre des Basses-Pyrénées porte encore le nom de la Rhune.

(2) Les Zodiaques nous montrent le loup armé ou percé d'une flèche. Cette figure n'est pas sans avoir une grande analogie avec Mithras s'immolant sous la forme du taureau céleste ; et, pour plus d'explication, nous renvoyons le lecteur à la septième note qui accompagne ce volume.

Digitized by Google

des Hyperboréens n'était autre que les îles Hybrides. Sans aller si loin nous l'avons fixé dans l'extrême Occident habité par les Atlantes Gallois. Nous constaterons toutefois que cette opinion d'Hialmar, plaçant dans une île atlantique le foyer de la civilisation primitive de l'Europe, ne pouvait résulter que de quelqu'antique souvenance.

La légende de Zamolxis le rapporte également à ces contrées lointaines ; et Platon dans son Charmide ne le sépare pas d'Abaris. « La doctrine des Druides, dit encore Creuzer, ainsi que celle de Zamolxis, ont de frappants rapports avec les dogmes de Pythagore, et paraissent être dérivées de la même source. De là les relations que les anciens ont établies entre Zamolxis et ce philosophe, bien que ces grands hommes soient séparés par un nombre de siècles indéterminé. » Hérodote est de cet avis, sans se prononcer toutefois sur la question de savoir si Zamolxis était un apôtre ou un dieu septentrional. Hellanicus en parle comme d'un héros ayant enseigné les sciences et certains préceptes religieux dans des lieux souterrains. D'après la légende, il en fit même construire à cet usage. « Il est vraisemblable, ajoute Creuzer, que des notions d'un ordre élevé y étaient enseignées, et que l'on y célébrait des fêtes sacrées. Si ces conjectures sont fondées, nous aurions ici les vestiges d'une connexion réelle entre les vieilles religions de l'Egypte et les dogmes druidiques et scythiques. »

Rappelons-nous les cavernes de la Perse, de l'Inde et des Gaules, dans lesquelles se célébraient les saints mystères, les excavations naturelles, mais évidemment travaillées de main d'homme, qui se rencontrent dans les deux mondes (1). Rappelons-nous surtout les dolmens

(1) C'est encore dans ces excavations que les faits merveilleux se manifestent aux yeux des croyants.

Digitized by Google

de la Bretagne qui ne sont que des grottes artificielles, dénudées par les courants diluviens, puisqu'il est impossible d'en expliquer autrement, non-seulement la raison d'être, mais le mode de construction ; et nous serons frappés de l'universalité de ces temples obscurs. Plusieurs monuments égyptiens furent construits sous cette influence; et l'instinct religieux qui présida à ces travaux résultait sans doute du souvenir persistant des retraites de l'humanité naissante, et des rites antiques du dogme de la lumière.

Zamolxis s'enferma pendant trois ans dans une de ces cavernes. C'est ainsi qu'en Egypte, Mycérinus, celui qui donne le repos suivant l'étymologie de Zoéga, se tint six années sous terre à la lueur des flambeaux. Il est remarquable que Gébéleizis, autre nom de Zamolxis d'après Hérodote, présente absolument la même idée dans l'idiome lithuanien; et ces noms, en admettant qu'ils fussent allégoriques, prirent évidemment naissance dans les cérémonies inconnues qui se célébraient au fond de ces mystérieux souterrains.

Si maintenant nous recherchons l'origine du nom de Zamolxis qui semble dériver de Zalmos, peau d'ours en langue thrace, il faut admettre que le héros hyperboréen s'offrit aux yeux des Gêtes recouvert d'une peau de cet animal (1). Quelques auteurs donnent à ce nom le sens d'étranger, de voyageur. D'autres nous disent que Zamolxis était adoré par les Thraces, sous celui de Thalès qui signifie, en lithuanien, terre-dieu. Quoiqu'il en soit, nous retrouverons toujours la même concordance entre les doctrines.

(1) Un autre héros, apôtre du fils de la Grande Mère, s'appela Silène parce qu'il parcourut l'Europe, vêtu d'une peau de lynx ou de chevreuil.

Digitized by Google

La période qui nous occupe appartient donc aux héros hyperboréens ; mais la réalité de leur mission s'éclipsa devant leur identification avec les attributs vénérés de la divinité qu'ils annonçaient. Passant de bouche en bouche, les récits de leurs œuvres se chargeaient de fictions souvent contradictoires ; et l'apôtre disparaissait sous les symboles dont on pensait le glorifier. L'Olympe se peupla de déifications successives, selon la reconnaissance populaire et le caprice des poëtes ; et il en sera toujours ainsi, chez les descendants de la race indo-celtique, de tous les fondateurs et réformateurs de religions.

Nous venons de dire que Dardanus, accompagné des Cabires, porta la doctrine en Asie. Son frère et émule, Jasion, dont le nom est significatif, initia également les peuplades nouvelles aux rites occidentaux. Esculape est aussi donné pour frère des Cabires et pour une incarnation de la lumière. Il n'est peut-être pas de personnification mythique ayant revêtu plus de caractères ; et nous le voyons être identifié, soit avec le principe mâle universel, soit avec le fils unique de la substance. En tant que détenteur de la science, ce dieu indéterminé était confondu avec le Pœonius dont nous parlions plus haut ; et, par suite de ces diverses acceptions, on lui attribuait l'embrasement de l'espace, au sein des ténèbres (1).

Hercule nous est donné par la mythologie classique comme un disciple du Cabire Linus ; et des travaux lointains, des bienfaits gratuitement prodigués constituent son apostolat. Il introduisit ou affermit en Grèce les cultes d'Artémis et d'Apollon, et devint bientôt, comme Persée, Prométhée et tant d'autres, une incarnation

(1) Le mythe d'Esculape exigeant quelques développements, nous renvoyons le lecteur à la note dixième.

Digitized by Google

divine. Nous trouvons même les traces de rivalités de sectes dans les luttes d'Hercule contre Adonis. Les rites de ce dernier résultaient en effet de la déviation que le dogme originel avait subi en Assyrie, et de l'habitude, bientôt générale, de le faire consister dans la représentation des situations zodiacales du soleil, au lieu de n'admettre comme unique objet d'adoration que la lumière créatrice dont l'astre du jour n'était que l'emblème. Les héros grecs firent tous une opposition constante à ces dieux asiatiques ; et cependant nous voyons leurs légendes mythiques suivre avec le temps la même fortune, et représenter, ainsi que Baal et Adonis, la course solaire. C'est à peine si, parmi tant d'altérations, les doctrines secrètes conservèrent quelques souvenirs de la foi des ancêtres.

Nous avons dit que les Grecs réunirent souvent sous une seule dénomination bon nombre de ces initiateurs dont les œuvres avaient été à peu près identiques ; mais les recherches modernes ont reconstitué quelques unes de ces individualités. Cicéron parle déjà de six Hercules dont le troisième était un Dactyle. Hérodote trouve en Egypte, à Tyr, à Tharos, d'autres Hercules que celui qu'il connaissait ; et il essaie vainement de concilier les légendes des héros grecs avec celles des apôtres étrangers. Il déclare même, en implorant l'indulgence de ses divinités nationales que le nom d'Héraclès est originaire d'Egypte (1), et finit par approuver ceux de ses compatriotes qui faisaient à Hercule homme des offrandes

(1) D'après le Syncelle, Sem-Héraclès aurait été l'un de ces missionnaires fameux, prédécesseurs des dynasties humaines ; et la théologie égyptienne en avait fait également une incarnation du feu artiste, puis une personnification du soleil parcourant le zodiaque.

Digitized by Google

funèbres, tout en honorant comme un dieu l'Hercule olympien.

En Phénicie, le héros qui résuma tout l'apostolat occidental s'appelait Melkarth, et devint également une personnification du soleil et de ses douze travaux. L'Hercule de Tharos appartenait aux Dactyles idéens; et, comme l'Hercule des mystères orphiques, réunit en son individualité les plus antiques doctrines. Sur quelques monuments, ce héros tient trois pommes dans la main qui signifiaient, ainsi que le trépied d'Apollon, les trois saisons du calendrier primitif. En tant que dieu de la lumière, on le voyait avec un arc et des flèches; et la massue ne lui aurait été donnée que postérieurement.

Dzchemschid, l'apôtre de l'Iran, ne fut assimilé aux autres Hercules que parce que sa légende avait été également composée avec les mythes de la grande divinité universellement enseignée aux peuples de l'ancien Monde. Il devint une incarnation de la lumière; et, comme la plupart, la souche d'une longue dynastie de monarques puissants. Un autre héros pénétra dans les Indes où il fonda un vaste empire, et laissa de nombreux disciples. Selon Mégasthène, il se nommait Dorsanès, ce qui rappelle le Désanaüs de la Phrygie, et le Deusinieusis des Gaulois. Ce dernier fut des plus célèbres, et fonda, avec ses compagnons, plusieurs villes dans les Gaules et les contrées voisines. Diodore, Denis d'Halicarnasse nous en parlent longuement. Il aurait été le principal propagateur de la vigne; et les ivresses perpétuelles de ses Cercopes sembleraient l'attester. Il aborda, dit la fable, monté sur une coupe, dans l'île du soleil, Erythia; et cette coupe l'accompagna jusqu'aux Indes. Nous la retrouvons dans la légende de Dzchemschid. Les mêmes souvenirs existaient à Rome; et la famille des Fabius

Digitized by Google

prétendait descendre de l'un de ces héros. Notons que c'est précisément dans cette famille que s'était conservé l'usage atlante de l'inhumation, tandis que le reste des Romains avait contracté l'habitude celtique de l'incinération.

« Nous rencontrons dans toute l'antiquité, dit Creuzer, un héros soleil à la tête des dynasties royales. Ce héros est Hercule qui se retrouve partout le même sous des noms divers. » Nous ne saurions trop répéter que cette remarquable conformité résulte de ce que les apôtres gallois transportèrent, vers l'Est comme vers l'Ouest, la même doctrine, et de ce que les peuples de races, cependant fort dissemblables, identifiaient ces héros avec leur enseignement et les institutions astronomiques qu'ils fondaient. La parfaite concordance de dogmes antiques répandus en tant de lieux si divers atteste l'unité du point de départ; et nous n'avons plus besoin de prouver que ce point fut occidental.

Partout et toujours, Hercule est le symbole vivant de la lumière primordiale. Il est fils, soit de la dualité génératrice, soit, d'après la doctrine sacrée, de la Grande Mère, de la substance féconde. Comme Mithras, Adonis, Thoth, Jupiter et tant d'autres, il est le Verbe, premier né de l'absolu; il est cet absolu lui-même manifesté. Hercule ne meurt que pour revivre; et la mort du dieu par les flammes était l'expression allégorique de l'embrasement de l'univers à la fin du cycle actuel et de son renouvellement dans un cycle futur. En Egypte, Horus fut de même dépouillé de toute chair, et ne conserva que sa réalité substantielle. Le mythe est toujours transparent. Tout phénomène doit disparaître, bien que son essence constituante demeure éternelle. Par sa seule naissance, Horus détruisit l'identité primordiale de

Digitized by Google

l'éther, en l'emprisonnant dans la série des formes changeantes. Représentant l'univers, il devint le meurtrier symbolique de sa mère Isis ; mais, après avoir parcouru son existence transitoire, il restituera ses éléments à l'infinité du temps et de l'espace. Hercule devient ainsi l'époux d'Hébé, et partage son éternelle jeunesse. Admis dans la sphère de la lumière ineffable, il assouvit, comme Horus, cet immense désir de réunion avec l'absolu dont parlent les prêtres de Thèbes (1).

Il est deux autres personnifications mythiques dont nous devons dire quelques mots. D'après M. Guignault, la grande Mère Mithra s'appelait aussi Persée ; et Hérodote parle d'un enfant divin nommé Persès, véritable Verbe, fils de la substance. Mithras-Persès était toujours présenté comme une incarnation de la lumière ; et le héros, qui établit le plus profondément ce culte antique parmi les peuplades de la Grèce, en garda le nom (2). Persée fit bâtir les murs de Mycènes par les Cabires ; et Creuzer attribue à l'influence persane les sculptures de cette construction, parce qu'elles s'accordent avec les symboles mithriaques. Nous y voyons plutôt la preuve de l'intervention des Gallois dont les emblèmes furent partout analogues. En Grèce comme en Perse, leurs traces sont évidentes ; et, des deux côtés, nous retrouvons les mêmes importations.

(1) Nous retrouvons donc partout la doctrine qui considérait tous les êtres comme une partie intégrante de l'absolu. Aux yeux des Druides, la lumière, sortant du sein de la substance pour s'incarner en l'homme, reflétait, dans cette condition phénoménale, la divinité de son essence éternelle.

(2) Les mythologues vont encore chercher en Egypte un Persée qui, dans ses courses apostoliques, laissa sur les côtes d'Asie mineure un ministre du même nom et du même dieu.

Digitized by Google

Selon quelques anciens, Prométhée était scythe, et avait également apporté, dans la Grèce, les premières notions civilisatrices. Sa légende parle des Océanides, filles ou prophétesses du dieu occidental Neptune, qui vinrent pleurer sur ses misères; et nous avons encore ici un témoignage de son origine. En tant que représentant le feu artiste, la mythologie le dépeint enchaîné temporairement par la création présente, par Jupiter, dont l'oiseau symbolique se repaît de sa chair. Mais Eschyle nous le montre annonçant son éclatante revanche, dans une conflagration universelle, lors de la consommation de notre cycle, et à la fin du règne du roi actuel des cieux.

En résumé, les analogies qui existent entre l'ancienne religion grecque et celles de l'Inde et de la Perse résultent non pas d'une action directe de l'Orient, mais de la communauté d'origine. Plus qu'aucun autre peuple les Hellènes contribuèrent à altérer le dogme scientique; et « cette nation, dit Creuzer, n'accepta la doctrine étrangère qu'en la modifiant au gré d'une imagination toujours féconde, toujours artiste. » Malgré sa promptitude à admettre toutes les idées nouvelles, elle manifesta autant que pas une ce penchant à l'anthropomorphisme qui, assimilant les héros aux grands mythes, acheva de tout perdre. Aussi ne nous sommes-nous occupés que de l'époque pélasgienne, de celle que nous pouvions considérer comme particulièrement fidèle à l'enseignement occidental. Quelle distance entre les traditions sacrées des prêtres de Samothrace et les récits des poëtes qui, sans se préoccuper du sens réel des dogmes encore professés, ne s'appliquaient qu'à les revêtir de toutes les séductions d'une fantaisie sans contrôle sacerdotal! Telles sont ces histoires des dieux que les Dodoniens nommaient

Digitized by Google

des inventions d'hier, et dont ils parlaient avec tant de dédain. C'est en ce sens qu'Hérodote appelle Hésiode et Homère les auteurs de la théologie grecque.

Linus, Orphée et tant d'autres demeurés inconnus, étaient, quant à eux, contemporains de la période pélasgique ; et, bien qu'ils altérassent en quelques points le dogme sacré pour le faire accepter de la Grèce, bien qu'ils le couvrissent de voiles souvent assez épais, nous le retrouverons toujours aussi nettement scientifique que chez les plus fidèles dépositaires ; et ces grands hommes doivent être considérés comme les derniers missionnaires de l'Occident. (1) D'après quelques auteurs, Orphée arriva de la Scythie ; (2) et sa croyance en un seul principe universel est exposée dans des hymnes qui jouissaient d'une célébrité légendaire. Selon toute probabilité, ces poëmes sacrés étaient originairement écrits dans un dialecte gallois fort approchant, ainsi que nous l'avons

(1) Le lecteur ne s'étonnera pas que nous attribuions au même point de départ des apostolats séparés par plusieurs milliers d'années. Conservée dans les colléges sacerdotaux, la doctrine se répandit à maintes reprises sur les peuples voisins ; et la vulgarisation dura des siècles.

(2) Tous les pays inconnus, situés vers le nord, étaient en effet appelés Scythie par les Grecs qui, dans leur ignorance du passé, ne pouvait comprendre que les peuples septentrionaux possédassent autant de débris d'une science perdue. Au grand étonnement d'Hérodote, les Scythes soutenaient encore de son temps que la terre est sphérique ; et nous ne pouvons voir dans cette croyance que le reliquat d'anciennes connaissances fort étendues. « Ils prétendent aussi, ajoute le même historien, que l'Océan environne la terre de toutes parts ! » Nous retrouvons ici le dogme atlante des eaux supérieures ; et cet océan cosmique n'est autre que l'éther où flotte notre globe, que l'abîme substantiel, source invisible des eaux éléments.

Digitized by Google

vu, du vieil idiome pélasgique, mais avec lequel devaient cependant exister des dissemblances suffisantes pour que les Pélasges de la Grèce ne le comprissent que difficilement. Ces psaumes qu'on chantait comme des formulaires dans la Piérie et la Samothrace, étaient devenus, dès l'époque de Pisistrate, absolument inintelligibles. Onomacrite les traduisit ; et ce sont ces psaumes, transformés pour l'usage des contemporains de Solon, que les Lycomèdes récitaient dans les cérémonies religieuses.

Les flots de l'éther (αἰθος, feu, flamme subtile), ou les eaux éternelles de quelques-uns, étaient pour Orphée la source féconde de tous les êtres, et les astres eux-mêmes étaient, non-seulement formés par ces eaux, mais alimentés par elles. (1) Pendant les mystères l'Hiérophante s'écriait : « L'être est un. Il est de lui-même. De lui seul tous les corps sont nés. Il est en eux, et au-dessus d'eux. » « A l'origine, disait un hymne, tout était en lui. L'étendue éthérée et sa révélation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître, tout est renfermé dans le sein du Dieu suprême. » Quoi de plus fidèle à la tradition que ces élans vers la substance infinie ?

Parallèlement au culte des grands dieux, Orphée enseignait encore celui du Phallus ; et Diodore en conclut qu'il était égyptien. Mais il ne faut pas oublier que le dogme de la lumière s'était, particulièrement en Europe, profondément uni avec celui des Protoscythes ; et l'en-

(1) D'après cette doctrine, la lumière du Soleil résulterait du contact de l'éther avec une puissante agglomération d'atomes. Notre astre central serait le point d'attraction des phénomènes caloriques et lumineux qui l'entourent ; et c'est à peine si la science moderne soupçonne cette vérité.

Digitized by Google

semble de la doctrine de cet apôtre le rattache bien plus directement aux Hyperboréens qu'aux prêtres de Memphis.

Hésiode commence la confusion en surchargeant les mythes de nouvelles personnifications ; et cependant nous retrouvons encore dans ses œuvres l'écho du passé, et les épaves d'une civilisation qui disparaissait devant les races nouvelles. Pour lui, l'origine de toutes choses réside toujours dans l'éther, ou plutôt dans un état primordial de la substance qu'il appelle chaos. « On a dit, lisons-nous dans Bayle, que ce chaos signifie le lieu où tous les corps ont été posés. Simplicius affirme que cette interprétation avait été très commune ; et Sextus Empiricus la rapporte en ces termes : *Dicunt enim chaos esse locum, eo quod comprehendat illa quæ in ipso sunt.* » Hésiode ajoute que tous les dieux naquirent de l'union de l'Océan et de Téthis, en d'autres termes, des eaux primitives et de la force qui les anime ; et ces eaux sont filles d'Uranus, la substance infinie. « Chantez, dit-il, les immortels enfants de la terre et du ciel, nés dans le sein de la nuit, et qu'a nourri l'Océan ! » (1)

Hésiode divise ensuite l'absolu en plusieurs entités poétiques. Il nomme d'abord le Chaos, puis la Terre, le Tartare et l'Amour. Nous venons de dire ce qu'était le Chaos : la terre désigne ici la matière, le limon des Egyptiens ; le Tartare, qui, selon l'étymologie grecque, signifie état de vacuité, exprime l'absence de toute ag-

(1) Partout et toujours nous retrouvons donc le dogme scientifique des Atlantes. D'après Hésiode, c'est dans les flots obscurs de l'éther infini que nageait l'œuf orphique fécondé par la force éternelle, sous l'emblème du taureau céleste. Les hymnes les plus anciens sont remplis d'invocations adressées aux flots générateurs ; et Homère est fidèle à ces traditions.

Digitized by Google

glomération d'atomes, l'équilibre éthéré ; et l'Amour est la force qui anime et associera les éléments primordiaux. Du Chaos naquirent la Nuit et l'Erèbe, c'est-à-dire le repos phénomènal et la masse substantielle, ayant l'aspect d'un souffle obscur (1). L'Erèbe et la Nuit engendrèrent la lumière ; et cette interprétation de la doctrine scientifique est transparente pour le lecteur qui a bien voulu nous suivre.

Hésiode nous a encore transmis une traduction mythique des mêmes situations cosmogoniques dont le sens est identique, bien que les personnifications soient différentes. Caligo, la substance éternelle, dont le nom rappelle celui de la grande déesse des Indiens est présentée comme la cause absolue, et donna naissance au chaos. Des deux naquirent la nuit, puis la lumière et toute la série des révélations successives. Selon une autre formule, la substance produisit d'elle-même Uranus, le feu mâle, puis le profond Abîme, puis l'Océan ou les flots infinis de l'éther, source perpétuellement féconde des eaux élémentaires ; et de l'union d'Uranus et de l'Océan naquirent Cronos et tous les phénomènes. Le temps ne se détache en effet de l'Eternité que lorsque la variété se détermine ; et nous retrouvons cette idée exprimée sous une forme allégorique dans toutes les anciennes théologies.

Certains peuples, vivement impressionnés par l'infini du temps, n'attribuaient la causalité qu'à la seule Eternité ; et ce fut particulièrement vers l'Orient que nous voyons Cronos être substitué à Uranus, et devenir le dieu caché, l'abîme ténébreux et incommensurable. Ces deux

(1) Cet air ténébreux a les plus grands rapports avec l'Ephialte d'Homère.

Digitized by Google

versions témoignent donc du développement de deux sectes, représentées l'une par les Titans partisans d'Uranus, et l'autre par les Pélasges adorateurs de Saturne-Cronos. La victoire resta à ces derniers ; et la lutte dut être terrible, si nous en jugeons par les récits légendaires de la guerre des Titans, et par la profonde empreinte qu'elle laissa dans le souvenir de toute l'antiquité (1).

La mythologie grecque parvint à réunir en un système coordonné ces deux formules parallèles d'une même croyance ; et nous la voyons, dans ce travail de conciliation, rester du moins fidèle à la saine tradition. Elle nous montre Saturne emprisonnant la puissance génératrice de son père Uranus dans les phénomènes ; puis étant, à son tour, mutilé par son fils Jupiter qui doit le tenir enchaîné pendant toute la durée de notre période cosmique. Après avoir dévoré et réabsorbé les mondes précédents, Saturne en restitua les éléments pour l'accomplissement de l'œuvre présente ; et, sous le coup de la seule destinée, son fils règnera sans partage jusqu'à l'anéantissement de l'univers actuel. Tous les dieux émanent de cette cause seconde ; et nous voyons le Verbe divin réunir, comme Brahma, en une entité de plus en plus idéale, les trois attributs de la substance : la force, la matière et l'intelligence.

(1) Nous avons vu que les prêtres de Thèbes fixèrent approximativement la date de ces luttes mémorables.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LES PHILOSOPHES.

L'influence des nations voisines avait été toute puissante sur les croyances de la Grèce. Il en fut nécessairement de même quant aux doctrines spéculatives; et quiconque a étudié les philosophes de l'antiquité classique a été frappé des quelques vérités éblouissantes qui sont comme égarées dans leur enseignement. Ils étaient loin cependant d'en saisir la signification précise; et la décadence fut complète, lorsqu'ils substituèrent, à ces dernières lueurs de la science atlante, leurs propres élucubrations. Nous aurons donc à examiner les transformations que l'esprit hellénique fit subir à ces épaves des temps évanouis; et le premier penseur que l'histoire rattache à la Grèce est

THALÈS.

Phénicien d'origine, il naquit non loin d'Ephèse. L'on ne remarque chez lui aucune trace de cette imagination indomptable qui défigura tout ce qu'elle toucha. Les flots de l'éther, commencement et fin de toutes choses, furent pour lui le principe unique de l'univers; et il puisa cette grande doctrine, si peu comprise de ses contemporains, dans les mystères de la grande déesse

Digitized by Google

et dans les leçons des prêtres de Memphis. Les Grecs étaient trop nouveaux; ils étaient surtout trop poursuivis du besoin d'adapter au niveau de leur ignorance ce qu'ils ne pouvaient expliquer, pour admettre une cosmogonie qui attribuait à l'océan cosmique, éternellement fécond, l'origine du monde. Tout en reconnaissant la haute antiquité de cette hypothèse, la plupart croyaient qu'il s'agissait ici de l'élément aqueux. « On prétend avec beaucoup de raison, dit Bayle, que Thalès ne fut pas le premier qui avança cette doctrine, et qu'il l'avait empruntée, ou des Egyptiens, ou des plus anciens poëtes de la Grèce. Quelques auteurs disent que le chaos d'Hésiode est au fond le même principe que Thalès appelait eau. » (1)

L'enseignement entier de ce philosophe découlait d'ailleurs de ce dogme fondamental. C'est ainsi qu'il professait que tout fut engendré par la puissance répandue dans la substance éternelle, appelée l'âme du monde, et par la succession nécessaire des phénomènes; qu'il n'y avait pas de corps proprement dits, mais des assemblages momentanés de corpuscules invisibles, impalpables, et liés les uns aux autres par l'énergie qui leur est inhérente; que tous les corps sont animés par ces énergies, et qu'il en résulte une force collective particulière à chacun d'eux. Il est impossible d'être plus fidèle à la tradition.

Non-seulement Thalès expliquait les raisons physiques des éclipses, mais il savait les prévoir, ce qui prouve que les tables anciennes ne lui étaient pas étrangères. Il connais-

(1) Suivant Achille Tatius, le nom de chaos était en effet donné au fluide primordial, dans la cosmogonie de Phérécyde et parmi les disciples de Thalès.

Digitized by Google

sait même les conséquences de la gravitation universelle, et comparait, selon Sénèque, le globe terrestre à un navire abandonné à lui-même, et flottant dans un océan immense dont il suivait toutes les irrégularités. Telle est bien la situation de notre sphéroïde, soumis aux attractions multiples qui modifient incessamment sa course à travers l'étendue. Aristote consigna, sans toutefois le comprendre, ce souvenir de la science perdue. « Les Anciens, écrit-il dans sa métaphysique, disaient que la terre est environnée d'eau, qu'elle est une île, et qu'elle penche, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. »

ANAXIMANDRE.

« On dit de lui, lisons-nous dans Moréri, qu'ayant prédit un tremblement de terre, il en avertit les Lacédémoniens, et que l'événement vérifia sa prédiction. Il croyait que le principe de toutes choses était un élément vaste et infini, sans le comparer au feu, à l'air ou à l'eau. Il disait que les parties de ce principe éternel étaient seules changeantes; mais que le tout était immuable, que la terre flotte au milieu, et que sa forme est sphérique. »

Selon Diogène Laerce, ce philosophe enseignait que tout vient de l'infini, et que tout s'y replongeait, que cet infini, toujours identique à lui-même est immuable et ne souffre aucune perte ni changement; car il n'existe aucune distinction réelle entre la substance et ses modes. Il ajoutait que les pensées comme les actions des êtres organisés ne pouvaient altérer cet absolu, puisqu'ils n'en sont que la réalisation dans le temps et dans l'espace.

Rien de plus remarquable que ce débris d'autrefois. Mais pourquoi faut-il que celui qui le possédait l'ait dé-

Digitized by Google

figuré par l'erreur, particulière à toutes les époques de grande décadence scientifique, qui consiste à séparer les attributs de la substance pour en constituer des entités indépendantes ? Anaximandre commence la déviation qu'acheva ses successeurs ; et nous allons voir la matière, la force et l'intelligence devenir tour à tour le premier principe (1).

ANAXAGORE

Enseignait que les planètes sont des corps pondérables, que la vitesse de leurs mouvements les empêche seule de tomber les unes sur les autres, que l'univers a une nature de feu ou plutôt une cause lumineuse, et que l'air contient tous les genres. Il admettait autant de types que d'êtres différents, que les principes de ces types se trouvent dans les corps eux-mêmes, et que chacun de ceux-ci est constitué d'un nombre indéterminé d'éléments sem-

(1) Nous avons démontré, dans notre troisième partie, que l'on ne peut, par la pensée, séparer la matière de la force ou de l'intelligence sans les détruire toutes les trois; et nous avons dit que la difficulté qu'éprouvent encore quelques esprits pour accepter cette vérité évidente vient de ce qu'ils assimilent la science humaine à celle de l'absolu. L'intelligence spontanée qui anime la substance est parfaitement distincte de celle qui se manifeste dans certaines associations; et, dans ce dernier cas, nous sommes en présence d'un fait absolument relatif qui peut être ou ne pas être, sans que la puissance inhérente aux éléments constituants de ces associations en soit moins infinie. Les atomes qui composent les corps ambiants sont rangés dans un ordre tout aussi parfait que dans les êtres vivants, et la possibilité d'action a seule modifié le phénomène. Leur science spontanée ne se manifeste pas ici par l'apparition d'un organe pensant; mais elle n'en existe pas moins dans la constitution de ces corps, et demeure identique à celle qui coordonne le cerveau de l'homme.

Digitized by Google

blables, nommés Homoromories qui, quoiqu'il advienne de ces corps, conservent éternellement leur inaltérabilité (1).

Tout ceci est parfaitement scientifique; mais parfois quelques-unes de ses opinions résultaient de leçons mal comprises; et nous le voyons prétendre par exemple que nos sens nous trompent, attendu que la neige devrait nous paraître noire, puisque, d'après la tradition, telle est la couleur de l'eau. Nous retrouvons ici la confusion faite par toute l'antiquité classique entre l'eau élément et les flots cosmiques, ainsi que le souvenir de la doctrine enseignant l'obscurité primordiale de ces derniers. Il adapte ainsi ses conceptions personnelles aux vérités anciennes; et, plus nous nous rapprocherons des temps modernes, plus elles seront défigurées.

L'un des premiers, ce philosophe divisa l'indivisible, et constitua de la seule intelligence une entité dirigeante, anéantissant ainsi toute substance. Il admettait bien que le mouvement est inhérent à la matière; mais il supposait que l'attribut divinisé, ayant corrigé ce qu'il y avait de désordonné dans ce mouvement, le réduisit à des lois générales, et, qu'une fois cette besogne faite, le grand régulateur n'eut plus besoin d'y mettre la main,

(1) Selon Posanius, le phénicien Moschus, qui vivait avant la guerre de Troie, aurait inventé le système des atomes. Nous le faisons remonter, quant à nous, jusqu'à l'époque de la civilisation atlante; et bon nombre des philosophes de la Grèce, surtout parmi ceux qui interrogèrent les sacerdoces étrangers, conservèrent ainsi quelques lambeaux de la science antique. Démocrite, Platon vers la fin du *Timée*, Hippocrate, dans son traité *de diœta*, indiquent clairement que la semence des animaux est remplie d'animalcules. D'après Buffon, les anciens savaient également par tradition que les corps sont constitués de molécules toujours vivantes qui passent des uns aux autres.

Digitized by Google

et rentra dans son repos. Anaxagore restait donc, en certains points, fidèle à la doctrine dont il détruisait l'unité scientifique; et, s'il enleva l'intelligence à la substance, il reconnaissait du moins que celle-ci est active par elle-même. « Toutes choses, disait-il selon Diogène Laerce, étaient dans la masse primitive. L'intelligence porta son action sur cette masse, et y mit l'ordre dont le monde est le résultat. »

Par suite, les modes de la substance étaient considérés comme la conséquence du mouvement coordonné, et comme enchaînés d'une façon si nécessaire qu'ils se succédaient fatalement les uns aux autres. Tout phénomène est ainsi lié à celui qui le précède et à celui qui le suit. Tout se tient par des nœuds inaltérables; et il ne fallut pour que la création se réalisât qu'un seul acte de la volonté divine, que la première impulsion du Dieu de la Genèse qui se reposa, une fois l'œuvre accomplie.

ANAXIMÈNE.

Disciple d'Anaxagore, Anaximène en exagéra les tendances, sans toutefois abandonner encore la partie fondamentale de la doctrine, et attribua l'origine de l'univers à un fluide invisible dont l'air devint le symbole. Il disait que ce fluide était la substance divine, éternellement active; et il admettait ce principe comme infini dans son essence primordiale, mais fini temporairement dans les phénomènes qui en diversifiaient les manifestations. Selon ce philosophe, tout résulte de la condensation ou de la raréfaction de cette substance universelle; tout naît de cet air, se résout en lui; et, bien loin d'accorder que les dieux en fussent les auteurs, il enseignait au contraire qu'ils en étaient sortis.

Digitized by Google

Diogène d'Apollonie reconnaissait également pour premier principe un infini aérien, et pensait que la force résidait nécessairement dans cette cause substantielle. Il enseignait qu'il existe une infinité de mondes dispersés dans l'espace, que rien ne se fait de rien, et que rien ne se résout en rien. Archélaus, fils d'Apollodore, attribuait aussi à l'air infini l'origine de toutes choses, et en faisait naître le feu et l'eau. Œnopide de Chio appelait même ce fluide la Vénus vierge ; « comme si jamais, écrivait le candide Julius Firmicus, la virginité pouvait plaire à Vénus. » Lorsque la tradition se perdit définitivement, l'on crut que ces philosophes avaient attribué au gaz qui nous entoure, à l'air élément, l'engendrement de l'univers ; mais leur doctrine était toute autre ; et, de même que les Orientaux plaçaient une dualité symbolique dans la lumière primordiale, ils dotaient leur cause substantielle des deux sexes pour en expliquer la perpétuelle activité.

L'équivoque est donc impossible; et ce fluide est bien l'air ténébreux, l'élément spiritueux dont parle la cosmogonie égyptienne. C'est l'être éternel, que Moïse appelle l'esprit ou le souffle, et représente environnant de toutes parts le premier phénomène engendré de lui-même, le sphéroïde étincelant, puis aqueux. C'est le chaos d'Hésiode, les flots cosmiques de Thalès, la substance infinie d'Anaximandre ; et cependant, parallèlement à ces vérités, Anaximène professait de telles erreurs que nous devons conclure qu'il ne comprenait même pas son enseignement. Il répétait aveuglément ce qu'il tenait des maîtres, puis donnait carrière aux plus déplorables élucubrations de son esprit hellénique. Non-seulement il sépare, comme Anaxagore, l'intelligence de la substance, mais la force elle-même ; et finit par

Digitized by Google

enseigner que la matière originairement inerte devint active, grâce au mouvement qui lui fut volontairement communiqué par une énergie étrangère et co-éternelle. Il réunit en une entité surnaturelle ces deux attributs de l'être, pour en faire l'ordonnateur d'éléments indestructibles naturellement assujettis à aucune loi. Il supposait enfin que son principe fantaisiste, ayant trouvé ces atomes dans un désordre complet, se prit un beau jour à les animer, et que telle fut l'origine de l'univers.

Nous ne nous étendrons pas sur les non-sens d'un semblable système, dont le vice capital est toujours de supposer la force, l'intelligence et la matière séparées de toute éternité, ce qui les anéantit toutes les trois. S'il est absurde d'enlever de la substance un seul des attributs qui sont sa raison d'être, il ne l'est pas moins d'admettre que le désordre, qui, suivant Anaximène, précéda l'intervention de son entité surnaturelle, ait pu exister sans une force antérieure qui l'explique. Tous les éléments de l'univers eussent-ils même été immobiles que cet équilibre résulterait encore de l'incessante activité de chacun d'eux. Un tel paradoxe est donc insoutenable; et il en sera toujours ainsi quand l'esprit humain s'écartera de la voie rationnelle.

Les connaissances d'Anaximène furent du reste bien moins étendues que celles de ses prédécesseurs. Ce qu'il tenait de la tradition est comme étouffé dans l'ensemble de son enseignement; et il abandonna définitivement le dogme sacré dont le magnifique héritage avait été légué aux ancêtres de l'humanité actuelle. A partir de ces décadences, les penseurs se partagèrent en deux grandes écoles auxquelles tous les systèmes non scientifiques finissent toujours par aboutir. Les uns, principalement frappés par la réalité de la force matérielle, lui subor-

Digitized by Google

donnèrent l'intelligence, tandis que les autres, à l'aspect des actes de la force intelligente, l'exaltèrent jusqu'à nier la matière, ou jusqu'à ne lui reconnaître qu'une existence transitoire et absolument dépendante. Plusieurs admettront même que l'univers a été fait de rien ; mais les partisans de cette singulière hypothèse avouent n'y rien comprendre ; et la chute de la raison ne peut aller plus loin.

L'enchaînement des erreurs helléniques est vraiment des plus instructifs ; et nous suivons ici pas à pas les progrès de la déviation. Les Grecs commencèrent par séparer l'intelligence, puis la force de la substance ; et nous les verrons bientôt supposer que ces personnifications, inventées par une imagination sans contrôle, pouvaient bien avoir été préexistantes à la matière. Les plus modernes admirent enfin que la seule intelligence créa l'univers, non plus du chaos, mais du néant ; et il appartenait à ces enfants perdus de la philosophie de prétendre que, non-seulement leur dieu avait imprimé le mouvement primordial à la substance, mais l'avait créée de rien. La folie, disions-nous plus haut, est alors complète ; le délire ne connaît plus de limites ; toute hypothèse peut être impunément proposée à la crédulité régnante ; et l'humanité, jusqu'à la renaissance des études scientifiques, marcha au hasard comme enivrée de ses propres rêves. L'antiquité ne connut pas ces saturnales ; et les erreurs des Ioniens, bien que funestes aux destinées de la philosophie, disparaissent en définitive sous l'éclat des vérités qu'ils nous ont conservées. Leur école résista mieux qu'aucune autre à l'oubli du passé ; et nous devons être reconnaissants envers ces penseurs qui, malgré les persécutions dont les Hellènes les poursuivaient, tentèrent d'initier leurs contemporains aux doctrines conservées dans les temples asiatiques.

Digitized by Google

Voici en effet ce que nous lisons à peu près textuellement dans Saint Augustin : « Les premiers Ioniens croyaient que la matière avait d'elle-même la puissance de s'organiser. Ils lui attribuaient un mouvement perpétuel qui, selon l'occasion, engendrait toutes les formes, et lui reconnaissaient une énergie, une âme répandue partout qui, étant le principe de toute action, ne diminuait en rien l'infinité de son essence. Ils ajoutaient que les formes ont une existence si fugitive qu'on ne peut assurer qu'elles existent réellement, puisqu'elles changent incessamment, et que l'existence réelle ne réside que dans l'absolu. »

Au lieu de chercher la cause dans un des attributs de cet absolu, ces grands hommes la plaçaient donc dans la totalité de la substance, renfermant tous les principes et toutes les lois.

HÉRACLITE

Naquit à Ephèse ; et sa doctrine relève trop nettement du culte du feu artiste pour que l'on ne suppose pas qu'il fut initié aux mystères de la grande déesse. « Ce philosophe, dit Strauss, pensait qu'il n'existait dans l'origine que du feu, jouissant de mouvements par lesquels il se transforma en air, en eau et en feu, c'est-à-dire qu'originairement, élément unique, il avait plus tard produit tous les autres. » En d'autres termes, le feu artiste, premier phénomène de la nature opérante, engendra ces trois modes secondaires ; et l'ébranlement lumineux de la substance ne ressemble pas plus au feu terrestre qu'à aucun autre de ces éléments.

Toute la doctrine d'Héraclite atteste d'ailleurs qu'il ne commettait pas cette confusion. Non-seulement il en-

Digitized by Google

seignait que le feu primordial est le principe de tout, mais que tout est composé de lui, doit se résoudre en lui, que l'univers ne fut engendré que parce qu'il s'éteignit, lorsque sa substance vibrante se précipita dans diverses associations particulières. Il disait qu'un jour le monde et tous les corps se désagrègeront par le réveil de ce feu toujours latent qui les fera de nouveau rentrer dans son sein par un embrasement général. Le dogme atlante s'épanouit donc ici dans toute la plénitude de sa sublimité ; et l'univers est, pour ce philosophe, un feu toujours vivant, s'allumant et s'éteignant, selon la possibilité d'action de ses atomes constituants. Sa théorie du soleil dont la flamme s'alimente du sein des eaux est encore éminemment scientifique (1), et fait songer à Athor, l'éternelle substance de laquelle jaillissent les soleils et les dieux, sortant des ténébreuses profondeurs de l'infini.

Privé de toutes les conquêtes scientifiques qui reconstituent aujourd'hui la grande doctrine, jamais Héraclite n'eût atteint ces hauteurs par les seules forces de la pensée. Jamais l'humanité de la période hellénique n'eût imaginé que le premier phénomène fût un immense embrasement, si les Atlantes n'y eussent pas été conduits par les plus profondes études spéculatives. Quelle que soit sa pénétration, le génie ne fait que devancer les opinions de ses contemporains par la synthèse hardie des connaissances encore éparses. Ce philosophe n'aurait donc pas eu conscience de la réalité substantielle de l'infini, s'il

(1) Nous avons vu que plusieurs savants attribuent le développement des vibrations lumineuses et caloriques que nous envoie le soleil, à la chute sur cet astre d'une innombrable quantité de bolides engendrés par les flots de l'éther.

Digitized by Google

n'avait pas reçu, comme Orphée et Hésiode, le secours des traditions antiques. Son système découle d'ailleurs trop visiblement des dogmes sacerdotaux d'Artémis et d'Apollon pour que nous ne reconnaissions pas à quelle source il a puisé ; et son mérite est de s'être soustrait aux préjugés d'une époque de décadence, et d'avoir accepté et compris la théorie rationnelle de l'absolu.

Ces restes de la science antique attestent donc combien les sacerdoces de l'Asie restaient fidèles aux traditions ; et ce point est trop important pour que nous ne citions pas encore quelques auteurs d'une autorité incontestable. « Dans les œuvres d'Héraclite, dit Creuzer, les dogmes des prêtres de la Perse se trouvent reproduits souvent jusqu'à l'identité des expressions. Le feu artiste, qu'il appelle quelquefois Hephœstus, joue chez lui le même rôle que Phthas dans la théologie égyptienne. C'est l'Apollon Omanus vénéré dans la Cappadoce et qui rappelle l'Hom des Iraniens, synonyme de feu. » « Il y a, ajoute M. Guignault, une étonnante analogie entre les opinions d'Héraclite sur la consommation finale des choses qui, à un temps marqué, rentrent toutes, les dieux eux-mêmes, dans la substance ignée, leur premier principe, et la croyance des Sivaïstes. » Comme les Indiens, Héraclite attribuait ces créations et destructions successives à l'épanouissement nécessaire de la substance. « A l'imitation des Brahmanes, écrivait Dupuis, ce philosophe proposait ses dogmes d'une manière énigmatique sur les métamorphoses variées de l'élément unique qui, en se condensant, devient eau, laquelle à son tour forme tous les êtres ; car, dans ce système, tout résultait de la condensation et de la raréfaction du premier principe. »

Bon nombre de philosophes professaient ces doctrines. Hippasus faisait de l'univers un être vivant renfermant,

Digitized by Google

dans des périodes déterminées de toute éternité, les séries phénomènales, et enseignait que le feu converti en eau est le seul principe. « Le feu, dit Proclus, renferme une énergie qui le rend propre à engendrer et à organiser les différents êtres. Il les pénètre tous et circule en tous. » « Les philosophes payens, dit Firmicus, regardaient le feu comme la divinité suprême qui devient l'âme de tous les éléments, lesquels sont censés tenir de lui toute leur substance. » Quelques-uns considéraient même encore le feu générateur comme androgyne; et nous avons vu que le dogme de la substance avait primitivement revêtu la forme sexuelle.

On personnifia cette dualité sous les espèces du feu et de l'eau. Lactance les considérait comme les générateurs mâle et femelle de l'univers; et cette idée théologique était consacrée dans la cérémonie du mariage. On obligeait la nouvelle épouse à toucher ces éléments comme les grands emblèmes de la fécondité. Les vestales dépositaires du feu sacré étaient également chargées de garder une certaine quantité d'eau pure de toute souillure; et nous voyons une conséquence de ces rites dans la peine portée contre les exilés auxquels on interdisait le feu et l'eau, les deux sources de vie, ce qui équivalait à une condamnation à mort.

Ce ne fut que vers une époque relativement moderne que les philosophes ne considérèrent plus l'eau que comme un élément passif, fortuitement animé par le feu, élément actif. Celui-ci devint le seul agissant, tandis que la première fut assimilée à une matière inerte. D'après Platon, il n'y aurait eu à l'origine que le feu, seul agent organisateur, et la terre qui, pénétrée par cette âme vivante, forma tous les êtres. Hermès avait dit, il est vrai, que l'eau fécondée par le feu devient mère; mais

Digitized by Google

l'expression est ici évidemment allégorique, et Platon en fait une réalité cosmogonique. Les décadences de la philosophie et de la science marchent toujours parallèlement.

LEUCIPPE.

Ce philosophe fut peut-être, avec Héraclite, celui qui osa révéler le plus ouvertement les secrets de la tradition; et, si nous ne connaissions les maîtres dont il répétait les enseignements, il devrait être considéré par l'histoire comme l'une des plus fortes intelligences dont l'humanité puisse s'honorer. Il admettait, pour cause première, une substance infinie en durée, en nombre et en étendue, remplissant l'espace de toute éternité : substance dans la division de laquelle on arrive par la pensée à quelque chose d'indivisible. Plusieurs ont prétendu que Leucippe croyait à la possibilité du vide absolu; mais ce qu'il appelait de ce nom n'était que le repos éthéré, par opposition à l'existence phénoménale de l'univers; et l'espace avait évidemment, à ses yeux, une réalité substantielle. Actifs, étendus et indivisibles, les atomes étaient donc, pour lui, les seuls éléments du réel. C'est par l'association et l'opposition de leurs diverses fédérations que les corps se forment et se désagrègent; et toutes les modifications de ces corps résultent nécessairement de l'activité de leurs principes constituants.

DÉMOCRITE.

Comme tous les disciples, Démocrite tenta d'appuyer la science acquise sur le raisonnement. De l'impossibilité d'assigner un commencement au temps et une borne à l'espace, il déduisit l'éternité du temps, et l'infinité de

Digitized by Google

l'étendue. En preuve des atomes, il invoqua l'absurdité d'une division sans limites, et leur attribua, non-seulement une identité absolue, mais certaines propriétés vitales et nécessaires. « Démocrite, dit Bayle, donnait une âme à tous les atomes, et l'on peut confirmer cela par le témoignage de Plutarque. » On lui doit quelques formules, recueillies dans les sanctuaires de Memphis et d'Ephèse, telles que : « La nature a caché la vérité sous ses voiles ; et l'univers est un œuf pondu par la nuit. » Secundus disait aussi que Dieu est matière, intelligence et force. Quoi de plus admirable que ces échos d'une science oubliée, et de plus profond que cette description pour qui sait la comprendre ? La substance, ne se révèle t-elle pas par l'épanouissement de ces trois attributs fondamentaux ?

Mais la doctrine appuyée sur la seule tradition ne pouvait conserver longtemps de telles hauteurs. Epicure, l'un des plus célèbres philosophes de cette école, florissait à une époque de trop complète décadence pour qu'il ne tentât pas d'approprier ce qu'il tenait des maîtres à la portée de son esprit hellénique. Il admit bien pour cause première l'existence éternelle des atomes; mais, par le plus étrange contre-sens, il les considérait comme naturellement inertes. Il enseignait que le monde a été constitué, sans règles ni lois, par leur rencontre fortuite, oubliant qu'ils ne peuvent dans tous les cas agir les uns sur les autres que s'ils sont préalablement doués d'une puissance égale à leur action. Nous ne rencontrerons que chez les Platoniciens des erreurs équivalentes.

PYTHAGORE.

Thalès lui conseilla de visiter les prêtres de l'Egypte. « Quand on a le bonheur de leur plaire, lui disait-il, on

Digitized by Google

est certain de puiser aux véritables sources de la sagesse. Ils ouvrent leurs trésors. » La tradition rapporte même qu'il alla jusqu'aux Indes, attiré par la réputation séculaire des Brahmanes; mais peut-être se contenta-t-il d'interroger les Druides. Nous le pensons d'autant plus que plusieurs le font naître dans la Tyrrhénie où s'étaient maintenues quelques écoles sacerdotales, dont l'influence fut si profonde sur la Grèce naissante. Son fameux Tétractis nous ferait également supposer qu'il fut initié aux mystères du trigramme occidental. Quels qu'aient été du reste ses voyages, il est certain qu'il en rapporta de telles lumières, qu'une fois revenu parmi les races nouvelles de l'Europe méridionale, il passa pour un homme inspiré, voire même pour un dieu. Ainsi que les prêtres gallois et égyptiens, ainsi que Fo-Hi et Moïse, il était représenté portant à la main la flèche hyperboréenne, sous la forme d'une baguette sacrée.

Pythagore recommandait de ne communiquer la doctrine qu'aux seuls adeptes, et tâchait, au moyen de paraboles et de sous-entendus, intelligibles seulement pour quelques-uns, de laisser deviner ce qu'il n'avouait pas ouvertement. Comme tous les dépositaires d'une science supérieure en présence d'un vulgaire aveugle, il imitait donc les héros d'autrefois, et gardait ses secrets pour une sorte de caste sacerdotale, bientôt persécutée et détruite. Le temps n'était plus aux grands apostolats; et telle est sans doute la raison de la plupart des erreurs que les Grecs lui ont attribuées si généreusement.

Plusieurs points de son enseignement nous sont cependant parvenus; et nous y retrouvons toujours l'affirmation de l'éternité substantielle. « Dieu, disait-il, n'est pas hors du monde, mais dans le monde même. Il est la cause formelle de toutes choses : le père, l'intelligence

Digitized by Google

et l'âme de tous les êtres. » Pythagore ne faisait ici qu'énumérer sous d'autres formules les trois attributs essentiels; et toute son école n'eut également pour dieu suprême que la réalité universelle cachée sous les voiles corporels. « Pythagore, écrit M. Havet, se rencontre avec les sages de l'Orient dans l'idée d'une source supérieure et inépuisable de vie dont toutes les existences découlent (1). Aristote dit en parlant de l'âme ou principe de vie : Quelques-uns croient qu'elle est répandue dans le tout; et c'est pourquoi sans doute Thalès a pensé que tout est plein de dieux. Il disait de dieux comme un moderne aurait dit de forces. La force ou la vie ne meurt pas ainsi entendue. Elle demeure après même que telle organisation où elle est en jeu est dissoute. C'est probablement en ce sens que Phérécyde de Scyros professa, dit-on, le premier que les âmes sont éternelles. »

D'après Pythagore l'âme universelle est propre à toutes les missions particulières, et, du fond de l'espace, vient animer, en passant par les astres, les éléments, les animaux, les plantes et jusqu'aux minéraux. Il plaçait ici trois degrés d'incarnations successives, formant ce que les Egyptiens appelaient l'échelle d'Osiris. 1° Les grands dieux qui président aux corps célestes. 2° Les génies qui meuvent toutes les parties de l'univers, sans quoi la matière serait demeurée inerte. 3° Les héros et les grands hommes. Le sommet de cette chaîne se trouvait dans les profondeurs de l'éther, le bas dans les ténèbres de

(1) C'était, selon les uns, la forteresse dans laquelle habite Jupiter; son trône, selon les autres. Philolaus, nommait Olympe ce foyer de toute pureté, qui était à ses yeux comme le centre et le lien des corps célestes, et qui leur imprimait le mouvement. Nous retrouvons ici la doctrine des impulsionistes, si chère à quelques savants modernes.

Digitized by Google

l'abîme; et c'est dans le plus élevé des cieux qu'habitait la source ineffable de tout phénomène (1). Selon Platon, les animaux seuls étaient animés par cette âme vivante. Plus tard la décadence s'accentua plus encore ; et l'on crut que seule la race humaine était douée de ce privilège par une grâce toute spéciale.

Nous ne pouvons nier que Pythagore n'ait été le promoteur de ces chimères dont il faut chercher le point de départ dans les rêveries du Mazdéisme. Sous le nom des trois cercles, les Druides enseignaient au vulgaire une doctrine analogue ; mais combien les leçons réservées aux seuls adeptes n'étaient-elles pas plus élevées ! Et, quand ils disaient que, sans modifier son essence, l'éternelle activité revêt mille et mille formes, quand ils comparaient la substance à de la cire qui est toujours la même, bien qu'on lui fasse prendre des contours variés, ils entendaient évidemment parler de la totalité de ses attributs, puisque, d'après la doctrine dont ils possédaient les secrets, la force, l'intelligence et la matière ne peuvent agir qu'étroitement unies, et n'ont de réalité que l'une par l'autre. Jamais ils n'identifièrent le fini avec le mal, et n'en firent une sorte d'entité surnaturelle, en opposition constante avec le souverain bien.

Tel fut cependant le système de Pythagore qui considérait, avec Zoroastre, le monde phénoménal comme une véritable chute de la cause première. Il enseignait que les âmes particulières s'étaient, par désir d'indépen-

(1) Les Pythagoriciens divisaient comme le maître les modes du réel en plusieurs sphères ou états successifs. Ils plaçaient dans la première Uranus, le grand dieu occidental ; et cette sphère était la demeure de la substance ignée à l'état de simplicité originelle. Les suivantes en procédaient par transformations secondaires ; et cette croyance était générale dans toute l'école.

Digitized by Google

dance, séparés volontairement de l'absolu, et, qu'avant de s'y replonger, il leur fallait subir de nombreuses épreuves (1). Quelques-unes de ces âmes, purifiées par la souffrance, pouvaient sans doute remonter promptement vers leur source ; mais le plus grand nombre animait successivement des corps de plus en plus parfaits (2). Faute de placer l'intelligence humaine dans l'organisation qui l'engendre, et d'admettre que la pensée n'est que la sensation consciente, il croyait que les âmes se seraient trouvées dans un état de stupidité complète, si elles n'avaient pas possédé la faculté de se souvenir d'une partie de ce qu'elles avaient apprises antérieurement; et telle fut la célèbre réminiscence de Pythagore. Plusieurs de ses disciples prétendirent même se rappeler les mélodies harmoniques que les corps célestes exécutent dans leurs courses (3).

(1) Les phénomènes ne se déterminent en effet que par suite du besoin incessant de se révéler qu'éprouve la substance ; mais jamais les Atlantes ne purent s'imaginer que, de chute en chute, l'esprit humain en arriverait à trouver vicieuse cette admirable loi.

(2) Les dogmes juifs ne furent imprégnés que fort tardivement de ces conceptions fantaisistes. Dans les derniers temps de leur indépendance nationale, les Pharisiens crurent à une certaine métempsycose pour les âmes vertueuses, tandis que les moins parfaites continuaient à se désagréger avec les corps : doctrine non-seulement illogique avec elle-même, mais ayant perdu jusqu'au sens de ce mysticisme barbare. Les premiers pères de l'église chrétienne étaient tous alexandrins; et, pour eux, l'univers devint, comme en Perse, synonyme d'imperfection. Origène allait jusqu'à prétendre que le tout puissant n'a créé le monde que pour être le pénitentiaire des âmes qui avaient failli dans le ciel, et que nous ne voyons ici bas tant d'imperfections que pour engendrer des souffrances physiques et morales vraiment dignes de la colère divine.

(3) Nous répondrons à cette souvenance fantastique ce que nous disions dans notre troisième partie. Le type des cellules identiques

Digitized by Google

Platon et les Alexandrins exagérèrent encore ces étranges doctrines, et pensaient que, quelle que soit son élévation dans l'échelle des expiations, l'âme déméritante retournait habiter jusqu'aux plantes. Selon Porphyre, les âmes seraient toutes heureuses, si elles n'avaient pas failli, en d'autres termes, si elles ne s'étaient pas détachées de leur divin foyer. Leur incarnation était un châtiment; et quelques illuminés prétendaient que le récit de la Genèse, nous montrant l'Eternel occupé à revêtir de peau l'homme pécheur, témoigne de l'antiquité de cette croyance.

Non-seulement Pythagore sépara l'intelligence et la force de la substance, mais les lois générales qui président à l'action, dont il fit de nouvelles entités tout aussi imaginaires. Chaque phénomène devient le résultat de proportions numériques ayant une réalité antérieure; et, tandis que plusieurs sectes orientales choisissaient l'éternité comme le grand attribut de la cause, tandis que d'autres en vénéraient plus particulièrement la première révélation, le verbe divin, ce philosophe dota les nombres abstraits d'une existence indépendante et leur attribua l'organisation de l'univers. A ses yeux, il n'y avait même de véritable réalité que dans ces lois indestruc-

qui constituent une fédération humaine résulte fatalement des organisations mâle et femelle qui l'ont engendré. L'homme possède telle ou telle aptitude parce que ses père et mère la lui transmirent; et ceux-ci la possédaient, soit parce qu'ils en avaient hérité, soit parce qu'ils l'avaient développée en eux-mêmes par un exercice spécial. Les facultés cérébrales, les instincts et certaines idées spontanées ne proviennent donc pas de réminiscence, ce qui est tout simplement absurde, mais de la transmission de dispositions particulières, d'une sorte de dédoublement par la génération.

Digitized by Google

tibles; et, si quelques Ioniens constituèrent de l'une des propriétés de la substance un être soi-disant primordial, Pythagore attribua à ses nombres une préexistence identique.

Oui, sans doute, il existe des rapports constants entre les espaces planétaires, ainsi qu'entre les équivalents des corps. Oui, sans doute, les vibrations caloriques, lumineuses, et tant d'autres, ont entr'elles des proportions rhythmées, obéissant à des règles nécessaires, leur appartenant au même titre que la matière qui les engendre et la force qui les révèle; mais, foulant aux pieds toute logique, jamais les grands initiés à la doctrine antique n'imaginèrent de faire un être à part, soit de ces lois, soit de cette matière, soit de ces forces; et jamais les dérèglements d'une imagination en délire ne furent plus lamentables que chez les disciples de Pythagore et de Platon. Le premier tenta du moins d'expliquer le mal physique et moral dont ses contemporains dépossédés de la tradition scientifique ne pouvaient se rendre compte; et ses théories sur la métempsycose n'ont pas d'autre but; mais il appartenait aux siècles suivants d'abandonner une explication qui du moins ne manquait pas d'une certaine grandeur, pour admettre l'existence simultanée d'âmes malheureuses et d'un dieu infiniment bon et réputé tout-puissant en présence de l'éternelle douleur.

LES PYTHAGORICIENS.

De même qu'Anaximène reconnaissait la seule force pour premier principe, de même qu'Anaxagore attribuait la priorité à l'intelligence, les Pythagoriciens séparaient de la substance ces deux attributs dont ils firent une

Digitized by Google

sorte d'âme universelle qui, bien qu'étrangère à la matière, ne se révèle cependant que par elle. Les âmes attribuées à chaque être n'en furent que des fractions momentanément détachées; et chacune d'elles, vivifiant tour-à-tour un grand nombre de corps, aspire sans cesse vers son retour à l'unité divine qui seule subsiste réellement.

Tous admettaient ainsi l'existence de deux causes parallèles : 1° Une force intelligente dépourvue de toute matière, appelée Dieu, et contenant en puissance les types abstraits des phénomènes, analogues aux Férouers des Iraniens: 2° Une matière également éternelle, et pouvant prendre une infinité de formes, sous la direction de la première. Cette école constitua donc la personnalité divine, réputée seule immuable, de toutes les âmes particulières et de tous les types possibles. La nature mise dans le meilleur ordre ne fut que Dieu développé ou réduit en acte; et Platon suivra cette doctrine en disant que le sensible est l'expression de Dieu.

Une fois dans la voie de l'erreur, ces philosophes ne pouvaient longtemps s'entendre; et il leur suffisait de raisonner pour accumuler les contre-sens. Les uns enseignaient que, pour Dieu, vouloir et agir sont identiques, que l'œuvre suit immédiatement le dessein, et que l'intelligence suprême fut toujours opérante. Les autres, au contraire, prétendaient que Dieu n'a formé le monde que dans le temps choisi par sa sagesse, et qu'il demeura pendant toute une éternité, à l'état d'énergie latente près de la matière inerte. La débâcle devient complète, car n'est-il pas évident que ce dieu, quelle que soit d'ailleurs sa puissance, n'avait pas à choisir entre des situations identiques? Dira-t-on qu'il attendait patiemment que la matière, par suite de ses révolutions chaotiques, fût devenue propre à l'apparition des types? Mais, si l'on

Digitized by Google

reconnaît que la force est inhérente à la matière, pourquoi cette intervention étrangère ? Pressés par la logique, plusieurs reculaient et soutenaient qu'avant l'ordonnation de l'univers, celui-ci n'en existait pas moins d'une façon idéale, puisque tous les modèles en étaient perpétuellement présents dans l'entendement divin, et qu'ainsi l'on ne pouvait rigoureusement admettre que rien ait commencé. Mais qui rend compte ici de la réalisation de ce monde mystique ? En vérité, nous croyons entendre l'une de ces argumentations familières aux scolastiques.

Disons toutefois que la plupart ne connurent pas ces saturnales de la raison ; et nous trouverons encore chez Ocellus de Lucanie quelques débris de la doctrine antique. Parfois il se rapproche de Démocrite, et considérait l'univers comme l'ensemble de toutes les combinaisons particulières d'atomes. Il le nommait l'infini parce qu'il n'y a rien d'effectif hors de lui, et pensait que toutes les parties en étaient subordonnées les unes aux autres, se fortifiant et se soutenant mutuellement, et que l'état actuel ne résulte que de la pondération de leurs forces réciproques. L'éther était pour lui le grand élément tranquille et primordial, séjournant au milieu des astres ; mais combien ces vérités ne sont-elles pas étouffées sous le fatras d'une métaphysique de plus en plus confuse et contradictoire !

Bien que renfermant dans la nature tous les principes par lesquels elle existe, Ocellus distingue l'être qu'il appelle constant de l'être changeant, en d'autres termes, la force réputée immuable de la matière réputée inerte. Il enseignait que ces deux causes parallèles, bien que séparées originairement, sont de toute éternité réunies pour l'action. Confondant l'effet avec la cause, il soutenait même que la terre est éternelle, et que cependant

Digitized by Google

notre globe a commencé, *in principio*, attendu que le monde intellectuel doit avoir été plus ancien que le monde visible, non plus d'une priorité de temps, mais de pensée. Plus nous nous rapprocherons des temps modernes, plus nous verrons l'esprit humain admettre sans hésitation ces étranges paradoxes, et se payer de mots n'ayant plus aucune signification précise.

Rien n'est plus déplorable que ces efforts pour partager l'indivisible en classes diverses, et tâcher, en obscurcissant le problème, de faire accepter l'immatérialité du premier principe. Dès qu'une pareille absurdité put se donner carrière, mille objections surgirent à l'instant ; et les polémiques devinrent aussi infécondes qu'interminables. Ne pouvant imputer à un dieu bon et tout-puissant les faits qui se passent ici-bas, soit par rapport à la nécessité de la douleur physique, soit par rapport à la variété des dispositions intellectuelles et morales qui ne sont, encore une fois, que les résultats d'organisations liées fatalement aux circonstances qui les ont développées, la plupart prétendirent que Dieu ne se mêle pas de l'administration du monde. Plutôt que de laisser planer un doute sur le compte des perfections relatives dont il s'était plu à le gratifier, Ocellus préféra lui enlever le gouvernement des phénomènes terrestres. Il sauvait la bonté de son entité surnaturelle en niant son pouvoir; et c'est par un sacrifice analogue que l'on tenta, dans la suite, d'accommoder notre libre arbitre avec l'omnipotence divine.

Timée de Locres reconnaissait du moins l'âme universelle comme étant à la fois force et matière ; et l'erreur de cet autre Pythagoricien commence lorsqu'il veut séparer la substance de l'univers des phénomènes considérés comme effets. Il en constitue le verbe divin, sorte

Digitized by Google

d'intermédiaire entre ce qu'il appelle l'intelligible et le sensible. Empédocle enseignait également que la matière est animée d'une énergie, source du mouvement, qu'il comparait à un principe igné, sans toutefois le confondre avec le feu terrestre. Il disait que le monde, sorti de l'absolu divin ou du chaos, devait un jour y rentrer, et que les corps étaient composés de molécules indestructibles perpétuellement agitées, et propres à se lier entr'elles par des nœuds variables à l'infini. « C'est la sympathie qui fait leur union, et l'antipathie qui cause leur désagrégation. » On retrouve dans la doctrine de ce philosophe l'influence du Mazdéisme qui appelait guerre et discorde tout ce qui détermine l'action, et paix ou concorde tout ce qui tend à séparer les phénomènes, et à restituer au feu générateur les éléments constituants de l'univers. On y constate la tendance orientale à personnifier les forces particulières ; et Empédocle croyait aux bons et mauvais génies aussi fermement qu'un Iranien.

Tous avaient conservé certains préceptes astronomiques qu'ils tenaient du maître, et qu'ils léguèrent aux Stoïciens. C'est ainsi qu'ils ont toujours admis la fixité du soleil, le mouvement diurne et annuel de la terre, et l'habitation des planètes. Théodoret rapporte qu'ils professaient que les étoiles sont les centres de systèmes semblables au nôtre, et qu'autour de chacune d'elles existent d'autres planètes également habitées. Philolaus disait même, avec Héraclite, que le soleil n'émet réellement ni lumière ni chaleur ; et il attribuait ces phénomènes à des actions cosmiques qui se passent à sa surface. Le dernier philosophe de cette école, Apollonius de Tyane possédait encore quelques-unes de ces vérités, et un certain nombre de secrets scientifiques. Aux yeux de

Digitized by Google

ses contemporains, il passait pour un dieu, et enseignait « qu'il n'y a dans l'univers que des apparences qui naissent et disparaissent, mais que ce qu'il contient de réel ne peut être anéanti. »

SOCRATE.

Fatigué des lueurs confuses de la tradition, Socrate consacra les efforts de sa haute intelligence à la seule étude psychologique, et renonça à toute recherche spéculative. Son principal axiome était, selon Jamblique : *Quod supra nos, non ad nos.* Il dédaigna donc les quelques formules que possédaient encore les penseurs de son temps, parce qu'il ne lui était plus possible de les réunir en un système coordonné, et s'occupa de poser les bases d'une morale propre aux instincts de sa race. Après lui la philosophie se partagea en deux écoles nettement définies : Celle des Stoïciens qui restèrent fidèles aux enseignements des ancêtres, et celle des Platoniciens qui s'abandonnèrent à toutes les chimères de l'imagination hellénique.

LES STOICIENS

Empruntèrent aux disciples de Pythagore et d'Héraclite leur dogme fondamental qui considérait l'éther comme un feu latent, incessamment animé par la nécessité d'agir, et se révélant, dès que l'action est possible, par l'apparition des phénomènes. Ils enseignaient que tel est l'absolu à l'état le plus volatilisé, qu'il devient eau, air, puis corps solides par des condensations successives ; et Empédocle l'avait nettement admis lorsqu'il écrivait que le premier principe est l'éther, puis la lumière.

Pour Chrysippe, cet éther engendra toutes choses de

Digitized by Google

sa propre substance ; et, de même que le monde a été produit par la lumière, lorsque du sein de la matière, la force détermina le premier acte, de même est-ce en elle qu'il doit un jour se résoudre. Il l'identifiait avec Jupiter, et regardait les fables d'Orphée, d'Hésiode et d'Homère comme autant d'allégories. Posidonius pensait que l'univers n'est que la forme éphémère de la divinité ; et Cléanthe admettait aussi pour cause éternelle la substance éthérée qui réside au haut des cieux dont, à l'imitation des Pythagoriciens, il fit la sphère suprême. « Les astres, disait-il, nagent dans ce fluide qui les enveloppe et les pénètre de toutes parts, car la divinité se distribue dans les corps célestes proportionnellement à leurs masses; et chacun d'eux est ainsi dépositaire d'une portion. »

D'après Plutarque, les Stoïciens distinguèrent toujours le feu générateur, simple et sans formes, du feu vulgaire dont la nature est déjà fort complexe. Il s'agit donc bien ici de l'éther devenu lumineux par sa propre vibration ; et cette doctrine n'avait rien de commun avec celle des quatre éléments, qui ne fut qu'une synthèse maladroite des emblèmes physiques adoptés tour à tour par les Ioniens pour représenter l'absolu. C'est le feu artiste, première révélation de la substance ; le principe infini qui, subissant une foule d'apparences phénoménales, produit seul et de lui-même les phalanges stellaires.

La tradition scientifique est donc toujours la même. Les seules différences qui existent entre ces écoles résultent des formules diverses dont chacune d'elles crut devoir la revêtir ; et c'est ainsi que, par souvenance des dogmes antiques, plusieurs désignaient l'éther sous le nom de flots cosmiques. Zénon lui reconnaissait, sous cette appellation, tous les caractères de la cause efficace. « Dieu, disait-il, existant seul avec lui-même, avait pri-

Digitized by Google

mitivement tout converti en eau. » D'autres fois, beaucoup plus explicite, il enseignait que le monde se forma lorsque, des ondes de l'océan éternel, naquit la lumière qui, à son tour, engendra le second phénomène, les eaux élémentaires ; et les innombrables corps de la nature provinrent des associations variables à l'infini des atomes constituants de ces dernières. Dans son livre des origines, Isidore donne également à l'eau élément un rôle secondaire, mais générateur. « Du feu et de l'eau, écrivait Sénèque, viennent le commencement et la fin de toutes choses. » « Il ne faut pas oublier ce mot d'Héraclite, dit Marc-Aurèle, que la mort de la terre est sa dissolution en eau, celle de l'eau en feu, et celle-ci en fluide impondérable. »

La doctrine ne se maintint pas malheureusement avec cette précision. Chaque philosophe y joignit ses conceptions personnelles ; et il n'a pas moins fallu que leur respect pour la tradition pour qu'ils en conservassent ainsi quelques points fondamentaux. Si Zénon professe que l'univers fut engendré par l'incessante activité de l'absolu, il n'accorde la prépondérance qu'à la force. Tout proviendrait, comme chez les Pythagoriciens, de deux principes co-éternels, l'un divin, l'autre passif ; et, par le plus singulier des contre-sens, il les suppose réunis par des nœuds indissolubles. Son entité mystique habite tous les corps, bien qu'aucun corps visible ne soit dieu en son entier. L'objet de son adoration était la cause idéale du mouvement, isolé, par abstraction, de la substance ; et nous le voyons enseigner cependant que les purs esprits sont des chimères, attendu que toute réalité doit être force et matière.

Les naturalistes conservèrent quelque temps encore la vérité. Originaire de l'Asie mineure, Strabon avait

Digitized by Google

recueilli dans ses voyages bon nombre de traditions orientales ; et la rectitude de son esprit le rapprocha des Ioniens. Il pensait que la substance, avant de se manifester par les formes, ne devait en avoir aucune, et se trouvait dans le plus grand état de division possible, c'est-à-dire à l'état d'atomes indépendants. Il croyait que chacun d'eux possédait une énergie personnelle qui les faisait agir les uns sur les autres ; et il constituait de leur ensemble un être unique, cause efficace de toutes les forces secondes et de tous les phénomènes. « Il est un être sacré, dit Pline, infini, éternel, qui, renfermant tout en lui, est en même temps l'auteur de la nature et la nature elle-même. C'est folie de vouloir sortir hors de lui pour chercher autre chose. »

ARISTOTE

L'un des hommes les plus instruits de son temps, fut plutôt un nomenclateur qu'un philosophe dans le sens ordinaire du mot, et resta volontairement fort obscur dans toutes les questions cosmogoniques (1). Il n'émettait qu'avec grande prudence les idées qui auraient éveillé la susceptibilité d'un sacerdoce subsistant de la crédulité publique ; et il avouait que certains passages de ses écrits ne pouvaient être facilement compris.

Sa pensée intime se dévoile cependant dans la lettre à Alexandre sur le système du monde. « La substance de

(1) Les écrits d'Aristote furent pendant des siècles les seuls qui continrent encore quelques restes de la science d'autrefois ; et la scolastique vécut de ces épaves. Ils durent ce privilège à l'absence à peu près complète de toute élucubration spéculative ; et leur autorité ne s'éclipsa que devant la renaissance des études rationnelles.

Digitized by Google

l'espace et des astres, y lisons-nous, se nomme éther, non qu'elle soit de flamme comme l'ont prétendu quelques-uns, faute d'avoir considéré sa nature infiniment différente de celle du feu, mais parce qu'elle est perpétuellement vivante, étant un élément divin et incorruptible, tout différent des quatre autres. » Décrivant l'ordre de développement des phénomènes, après avoir placé l'éther au rang suprême, il fait ensuite apparaître le feu, puis l'eau, l'air et la terre; et il subordonne ces trois derniers au premier. Tout ici est parfaitement scientifique; et Aristote considérait bien la substance comme la cause unique. Par esprit politique, il en constitua son dieu suprême, le seul devant lequel on le voyait s'incliner et qu'il appelait Uranus, pour parler comme la théologie hellénique.

Ce grand homme ne garda malheureusement pas cette hauteur de vue dans les écrits qu'il destinait au vulgaire. Soit par suite d'une fausse interprétation de ses propres doctrines, soit pour satisfaire l'opinion régnante, il confondit la durée de l'effet avec celle de la cause, déclara que le monde est éternel, que la voûte céleste limite l'étendue, et que notre globe en occupe le point central. Quel ne devait pas être à cette époque l'affaissement général, lorsque nous voyons une intelligence de cette portée avancer de telles chimères, et enseigner, par exemple, que le premier principe est extrinsèque à l'univers, tout en regardant celui-ci comme immuable!

LES PLATONICIENS.

Nous finirons par quelques mots sur l'école qui, par la perfection de la forme, répandit avec le plus d'éclat les erreurs encore éparses dans les systèmes précédents.

Digitized by Google

Platon savait combien les poëtes sont funestes à la raison, puisqu'il les bannissait de sa république ; et cependant personne plus que lui ne se laissa séduire par la folle du logis. Il admit, avec Pythagore, la réalité de deux principes indépendants, existant de toute éternité l'un vis-à-vis de l'autre ; mais il acheva la chute en prétendant que ces principes, après une séparation qui durait depuis l'éternité, s'étaient un beau jour réunis de la façon la plus fortuite. Il fit, de celui des deux qu'il pensait être seul actif, l'âme universelle, le divin par excellence. Il en fit une force mystique, un être absolument immatériel ; et il altéra définitivement ce qui restait de la science, avec une autorité d'affirmation qui impose toujours aux esprits vulgaires. Dans la description des phénomènes cosmiques, il nomme d'abord le feu, puis l'éther ; et confond même la substance primordiale avec l'air ambiant.

L'école entière suivit ces errements. Non-seulement Philon sépare la force de la matière, mais il établit entr'elles un antagonisme incessant. Il caractérisa la première comme l'être réel, infini, immuable, et la seconde comme le non-être. Bien qu'ils déclarassent que l'univers résultait de la chute du divin, les Iraniens admettaient du moins que l'absolu constituait la seule réalité cachée sous les phénomènes ; et il appartenait à un disciple de Platon de mettre la dernière main à cette débâcle. La philosophie dite spiritualiste ne vit depuis près de deux mille ans que de telles chimères. Elle se débat aujourd'hui sous l'amoncellement de ses propres contradictions ; et les sciences expérimentales, qui la poursuivent sans relâche, achèveront bientôt d'en affranchir l'esprit humain.

Egyptien d'origine, et non juif comme Philon, Plotin ressaisit un moment la tradition des temples de Memphis.

Digitized by Google

Il enseignait que, la force et la matière étant inséparables, il n'y a pas eu de temps où la substance ne fut pas animée, que la lumière génératrice n'était que la première manifestation de l'être éternel, et que les séries cosmiques en découlaient incessamment. Tout ce qui existe procède nécessairement de cette source adorable, sans qu'elle perde jamais rien de sa substance ; et cet engendrement se réalise selon des lois immuables, sans caprice ni volonté ; car vouloir c'est changer. Tout est l'œuvre d'une production irrésistible et d'un principe qui n'est séparé d'aucun de ses produits. Tout est donc nécessaire dans l'univers ; et les phénomènes dépendent les uns des autres par un commun enchaînement.

De tous les attributs fondamentaux de l'absolu, Plotin honorait plus particulièrement l'intelligence de laquelle il fit émaner l'âme du monde, inséparable de l'être total. La pensée, la chose pensée et la chose pensante sont identiques ; et ce que l'intelligence pense une fois est instantanément réalisé par les actes. C'est en pensant toujours, toujours de même, et toujours quelque chose de nouveau, qu'elle produit toutes choses. Elle est la somme des existences, la vie infinie dans sa totalité.

Grand admirateur des poèmes orphiques, Proclus se considérait comme le dernier représentant de la corporation sacerdotale fondée par Hermès, chez laquelle la sagesse des mystères s'était transmise, par un héritage constant. Nous retrouvons ainsi, jusqu'au delà de notre ère, quelques fidèles gardiens des dogmes antiques ; et nous voyons les premiers pères de l'église d'Orient résister encore à l'anéantissement de tout un monde. Bien loin d'imiter nos modernes catéchisants, et d'isoler le Dieu suprême dans une individualité nettement définie, les uns l'appelaient l'inobservable et l'incompréhensible,

Digitized by Google

les autres le désignaient comme la profondeur éternelle, le silence infini. Les Gnostiques, plus particulièrement rattachés aux doctrines mazdéennes, reconnaissaient en Dieu le principe unique duquel ils font dériver comme d'une source de feu tous les phénomènes. Ils attribuaient à une diminution de l'être divin la formation de l'univers qui ne devait être purifié qu'en se replongeant, à la fin des siècles, dans les ondes génératrices. De là l'institution allégorique du baptême, soit par le feu, soit surtout par l'eau, et les rites mystérieux de cette église (1).

Mais bientôt, tout va disparaître. Une fois victorieux, les chrétiens saccagèrent les derniers sanctuaires de l'Egypte et de l'Asie; puis les barbares achevèrent cet ensevelissement du passé. L'ignorance n'eut plus de mesure; et, non-seulement toute tradition scientifique se perdit, mais les peuples issus du croisement des hordes orientales n'étaient capables d'aucune étude rationnelle. Ce ne fut que lorsque les couches humaines, qui s'étaient maintenues sans trop de mélange, parvinrent à secouer les oppressions de la conquête, que commença la véritable renaissance dans les Gaules; et, de cet antagonisme de races, d'instincts et d'aptitudes différentes, réunis sur le même sol par les caprices du hasard ou de la politique, résulte la formidable question sociale qui doit bouleverser notre Occident.

(1) Les premiers chrétiens conservèrent quelque temps les représentations gnostiques, et se désignaient, tantôt sous la forme d'un poisson dont la signification ne peut être douteuse, tantôt sous celle d'une barque légère. Ce dernier emblème se rencontre souvent assez grossièrement dessiné dans les catacombes de Rome. Plusieurs explications ont été données; mais la plus singulière est à coup sûr celle de M. Gerbet qui en fait un soulier !

Digitized by Google

CHAPITRE X.

RÉSUMÉ.

Le lecteur connaît maintenant l'idée générale qui réunit les quatre parties de notre travail. Nous avons entrepris de prouver que, bien avant les temps historiques, les Atlantes avaient acquis une science merveilleuse dont l'humanité commence à peine à reconstituer les éléments, et dont les puissantes épaves se retrouvent dans les Gaules, l'Egypte, la Perse et les Indes (1). La perfection de leurs institutions astronomiques nous en a donné la mesure ; et l'esprit n'est-il pas saisi d'admiration à la pensée de ce peuple d'apôtres qui, plus de dix mille ans avant notre ère, connaissait la précession des équinoxes, les modifications si lentes que plusieurs astres éprouvent

(1) « En ramassant les débris qui nous restent, écrivait Buffon, on ne saurait douter que les sciences n'aient été très anciennement cultivées, et perfectionnées au delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui. » Une des plus remarquables traditions cosmogoniques recueillies par la Genèse nous représente, sous forme allégorique, Jehovah séparant les eaux supérieures des eaux terrestres dont notre globe est formé. Nous y retrouvons la doctrine attribuant l'apparition des mondes à la séparation en masses sphéroïdales des vapeurs aqueuses, nées de la vibration lumineuse d'une contrée de l'espace.

Digitized by Google

dans leurs cours, et les mille secrets de la nature vivante?

Les rapports qui rattachent en un seul faisceau les plus anciennes théologies ne sont pas moins concluants. Elles enseignaient que la cause éternelle réside dans une substance infinie dont les éléments, également force, matière et intelligence, contiennent toute la réalité des phénomènes possibles. Or nous avons vu que ce dogme immense n'était que la synthèse des données fournies par les plus profondes études; et, comme les connaissances humaines marchent toujours parallèlement, nous avons été conduits à admettre que le peuple initiateur ne put être que celui qui, du fond de l'Occident, transporta dans les deux mondes les mêmes méthodes astronomiques (1).

Jamais, encore une fois, cette doctrine et ces méthodes n'auraient pu se développer identiques dans l'esprit de nations si diverses, d'autant que les seules recherches scientifiques pouvaient y conduire. Partout se retrouvent d'ailleurs les irrécusables témoignages de leçons étrangères apportées par des héros qui léguèrent aux races nouvelles ce magnifique héritage. Toutes avouent tenir leur première civilisation de demi-dieux, venus du sep-

(1) La science antique appartient si bien à l'Occident que tandis que les Indiens et les Perses adoraient leurs entités mystiques, les Druides gardaient encore, quelques siècles avant notre ère, bon nombre des préceptes oubliés aujourd'hui. Il ne fallut pas moins que les invasions celtiques et surtout germaines pour anéantir définitivement tout le passé. Telle est cependant l'autorité de la doctrine rationnelle que les grands esprits de notre histoire scientifique en subirent toujours l'influence. La foi de nos pères leur est comme inhérente ; et, dès que la concentration de leurs pensées leur permet d'atteindre le réel, on les voit s'acheminer vers le dogme de la substance, soit par une sorte d'atavisme intellectuel, soit par la rectitude de leur jugement.

Digitized by Google

tentrion; et l'antiquité toute entière nous parle de l'enseignement qui dirigea son enfance.

Dira-t-on que cette science, loin d'appartenir à la terre, atteste une révélation divine ? Nous répondons que, de toute façon, elle est digne d'admiration, que nous devons l'adorer, s'il était possible qu'elle fût surnaturelle, ou la vénérer si elle résulte des conquêtes de l'esprit humain résumant, dans la plénitude de sa puissance, les observations de milliers d'années. Quelle que soit donc l'origine du dogme de la substance, que nous l'ayons reçu d'un Elohim, ou qu'il ait été la conséqence des investigations de la plus forte des races connues, ce dogme doit être accepté (1). Nous surtout qui échappons aux ignorances de la scolastique, qui entrevoyons à peine quelques traits des vérités éternelles, nous devons nous incliner et croire.

Les Atlantes nous fournissent en effet le spectacle étrange aujourd'hui d'un peuple appliquant les aptitudes d'une intelligence toute spéciale à l'étude des sciences exactes. Une logique rigoureuse, qui nous paraîtrait désespérante, dirigeait seule leurs pensées; et ils nous donnent la mesure de ce que peut engendrer la raison humaine, affranchie de toute sollicitation mystique. La netteté de leur esprit les protégeait contre les erreurs qui nous sont si familières; et il leur fallut une organisation cérébrale particulière, un remarquable développement des lobes latéraux, pour joindre à cette

(1) Bon nombre de points en sont obscurs; mais nous marchons vers les mêmes certitudes; et ce que nous avons pu vérifier de la science anté-historique est d'une telle exactitude que nous devons nous incliner devant ce dont notre esprit ne peut encore apprécier l'évidence.

Digitized by Google

précision d'idées l'absence de toute opinion à priori, et pour concevoir une doctrine philosophique basée sur les seules recherches positives.

Le seul but de leurs efforts était la conquête du vrai ; et jamais ils ne se laissèrent dévoyer par les écarts de cette rêverie indécise qui fut la grande misère des Indo-Celtiques. Quelle ne devait pas être les découvertes expérimentales d'un peuple sur lequel la folle du logis n'avait aucune prise et qui n'obéissait qu'aux déductions d'une logique toujours rigoureuse ? Ils ignoraient toutes ces doctrines fictives, toutes ces opinions par à peu près qui sont si chères à nos générations maladives ; et, bien plus sûrement que Platon, ils devaient bannir de leur république fédérative tous les empoisonneurs du bon sens et de la raison.

On dit que le grand Haller mourut des remords qu'il éprouvait des animaux qu'il avait disséqués vivants, dans le but d'éclairer ses expériences physiologiques. Jamais un tel scrupule ne dut préoccuper un Atlante. En présence des innombrables victimes que la seule loi de la concurrence vitale exposait à leurs yeux, à la pensée de cette obligation de la douleur, gardienne nécessaire de toute individualité, ils n'auraient pu concevoir nos réserves et nos effrois. La nature leur paraissait belle, malgré ses carnages ; et il ne pouvait guère rester de pitié, chez ceux qui voyaient tout, pour quelques souffrances utiles aux projets de leurs études expérimentales.

Cette disposition d'esprit, pour ainsi dire métallique, explique leur tolérance pour les sacrifices humains dont ils rencontrèrent l'usage établi chez la plupart des peuples colonisés. Au récit de ces holocaustes monstrueux notre cœur bondit d'épouvante ; mais ils n'entendaient même pas les cris suppliants des enfants brûlés vifs sous

Digitized by Google

leurs yeux. Ces spectacles répondaient d'ailleurs à leurs instincts protoscythes ; et ils s'en servaient comme moyens d'influence sur les anciennes races, ou d'intimidation près des nouvelles (1).

Les Atlantes ne connurent donc pas les hésitations que le sentiment oppose à nos conceptions philosophiques ; et la satisfaction profonde que donne la certitude était leur unique joie. Ils n'admettaient rien, et ne pouvaient rien admettre au delà ; et ils jouissaient d'une plénitude de conviction que les nations modernes, sollicitées par tant d'impulsions contraires, ont vainement cherchée. Poursuivis comme nous le sommes par une pensée perpétuellement en quête de surnaturel, nous ne pouvons comprendre que, pendant des siècles, une idée abstraite ait suffi à la vie sociale de toute une nation (2) ; et, s'il est vrai cependant qu'une telle organisation conduit seule aux grandes conquêtes expérimentales, l'on ne peut s'étonner du prodigieux développement de la civilisation anté-historique.

La politique des Atlantes dérivait de l'exactitude de leurs connaissances anthropologiques ; et leur science était trop complète pour qu'ils ne sussent pas que les enfants héritent fatalement des qualités physiques et intellectuelles de leurs parents. Aussi se seraient-ils gardé de pratiquer cette fraternité mystique que les premiers

(1) L'organisation typique des Gallois était toute différente ; et leur apostolat fut toujours généreux. Ils acceptaient sans doute les coutumes qu'ils ne pouvaient déraciner ; mais ils en restreignaient les proportions, en les assujettissant aux rites sacerdotaux. Ils en modifièrent même le caractère barbare ; et nous avons vu qu'ils substituèrent, lorsqu'ils le purent, les sacrifices emblématiques aux offrandes sanglantes.

(2) Les Chinois, qui descendent d'une race contemporaine des Protoscythes, nous en fournissent encore un remarquable exemple.

Digitized by Google

chrétiens tentèrent d'établir entre tous les hommes ; mais ils n'admettaient la solidarité réelle qu'entre les membres d'une même race, ayant des aptitudes bien tranchées. Pour eux, il n'y avait ici-bas que des familles douées de dispositions spéciales, et dont le rôle était nettement défini dans le grand combat que chacune d'elles doit soutenir pour sa propre conservation.

Par le seul fait de son existence, toute race humaine possède en effet des instincts et des besoins particuliers, le plus souvent en opposition avec ceux des voisines. (1) Chacune a droit de vivre, de dompter au besoin, ou d'anéantir ses rivales, puisque telle est la loi nécessaire de la concurrence vitale. Elle ne peut donc, sans courir aux abîmes, établir entre toutes une sorte d'égalité qui n'est possible qu'entre ses propres membres ; et l'étendre au-delà de ces limites serait fournir une arme de plus aux races ennemies par la nature même de leur organisation. Aussi avec quel soin les Atlantes n'instituèrent-ils pas le système des couches sociales subordonnées les unes aux autres ; et les siècles s'amoncelèrent vainement sur ces législations seules rationnelles. C'est ainsi que les Brahmanes n'admettaient la fraternité qu'entre les membres de la caste sacerdotale ; et les autres races indiennes n'y participaient que secondairement (2). Il en était de même chez les Gallois et les Egyptiens ; et sous quels bouleversements ces civilisations n'auraient-elles pas disparu, si elles ne fussent pas restées fidèles à ces principes scientifiques (3) !

(1) Voir la onzième note à la fin du volume.

(2) Les réformes de Bouddha et de Zoroastre furent, comme celle des premiers chrétiens, une revanche des races opprimées contre la prépondérance des castes dirigeantes.

(3) Voir la note douzième qui termine ce volume.

Digitized by Google

La conséquence immédiate d'un tel ordre politique était une fixité dont la Chine pourrait seule nous donner une idée. Les plus anciennes théologies ont gardé quelque mémoire de ce calme social qu'elles poétisèrent sous le nom d'âge d'or, et qui tranche si vivement avec les troubles et les déchirements des époques historiques. Les Atlantes furent les apôtres de cette civilisation admirable ; et l'organisation de leurs cerveaux les rendait également plus propres qu'aucun autre peuple aux entreprises durables. Ils nous offrent l'exemple de la plus haute aptitude intellectuelle à laquelle l'humanité soit encore parvenue, et personnifient une des phases capitales, une des grandes étapes de notre marche à travers les siècles.

Mais après eux tout se modifia. Les changements de milieux déterminèrent l'apparition de types moins bien équilibrés. De latéral le développement cérébral devint antérieur ; et il en résulta fatalement une exaltation des facultés de l'imagination au préjudice des aptitudes intellectuelles. Jamais les races modernes, inconstantes et nerveuses, ne goûtèrent cette pondération harmonieuse, cette tranquillité satisfaite de cœur et d'esprit que nous admirons chez les anciennes qui, pendant des siècles, tracèrent, stables et heureuses, les mêmes sillons sans connaître nos lassitudes (1).

(1) Le malaise éprouvé par quelques races modernes provient d'une organisation cérébrale mal pondérée, de ce que la raison n'est plus souveraine, et se débat contre les sollicitations contraires qui l'assiègent. De là ces luttes incessantes entre les connaissances positives et les conceptions d'une rêverie toujours inquiète. De là ces souffrances inexpliquées qui tourmentent nos générations, et témoignent de l'imminence d'une crise organique qui équilibrera toutes ces forces divergentes. De là nos misères et nos besoins

Digitized by Google

Les Atlantes n'éprouvèrent jamais ces difficultés d'être; et, s'ils ne connurent pas les ivresses que nous procurent les songes et les chimères, ils jouissaient du moins d'une plénitude de conviction que l'avenir réserve sans doute aux générations futures. Leur nom est presqu'oublié aujourd'hui; leur histoire absolument nulle; et cependant nous vivons de leur œuvre. Nos religions et nos légendes découlent de leur doctrine. Malgré ses décadences, l'humanité fut soutenue par leur apostolat qui couvrit les deux mondes d'une idée tellement puissante que les peuples la considérèrent longtemps comme une révélation divine, et que la tradition ne s'en perdit jamais. Etouffée sous les personnifications mystiques,la vérité dut attendre parfois l'heure du réveil; mais, renaissant toujours par sa propre évidence, elle illumina des périodes entières, et ressaisira tôt ou tard les intelligences dévoyées.

Semblables à l'enfant qui tient de sa mère absente ses aptitudes et ses croyances, nous devons donc ce que nous sommes à cette civilisation immense qui explique tout et que tout atteste. Elle disparaît dans les profondeurs du passé; mais son existence est cependant tout aussi cer-

d'une quiètude physique et morale qui ne se réalisera que chez nos arrière-neveux.

Les spiritualistes y trouvent les preuves d'une existence antérieure ou future. Nous n'y voyons que les effets de la perpétuelle transformation des types, et les conséquences des difficultés de vivre qui doivent accompagner le défaut d'équilibre entre des fonctions dont quelques-unes s'émoussent, tandis que d'autres tendent à s'accroître. Nous y découvrons l'aspiration nécessaire de toute fédération cellulaire vers un développement plus en harmonie avec le monde ambiant, vers une organisation, existant en puissance dans notre être, et devenue nécessaire par de nouveaux milieux.

Digitized by Google

taine que celle des sources du Nil, perdues dans les mystérieuses retraites du désert. L'Egyptien vit des présents du fleuve, comme nous vivons encore de ce que nos ancêtres ont reçu de ces Titans légendaires qu'il nous fallut chercher bien avant les temps héroïques, avant même les époques fabuleuses. Nous avons imité ce voyageur de l'antiquité que le désir de connaître conduisit jusque près de l'Océan, et qui vint, épuisé, mourir non loin du détroit de Gadès, s'écriant : « N'y aurait-il point quelqu'un qui voulût savoir ce qui est au-delà de ces montagnes ? »

Digitized by Google

NOTES.

—

Première Note.

La douce température de l'Europe septentrionale, avant le refroidissement qui termine les époques quaternaires, est attestée par l'abondance des ossements des pachydermes, trouvés dans le Nord de la Sibérie. La cause de ces amoncellements doit être celle qui reproduit encore, sous une latitude beaucoup plus basse, les mêmes phénomènes; et M. Charton nous donne une description saisissante des Métels ou chasse-neiges qui ravagent aujourd'hui les bords de la mer Caspienne.

« Ce sont des tourbillons, des sifflements, des orages si furieux, des vents si désordonnés, qu'il semble que tout va se détruire et se dissoudre dans un dernier cataclysme. On voit des troupes entières de chevaux, surpris par le métel, résister en vain à la violence du vent, en se pressant les uns contre les autres, et avancer peu à peu, malgré leurs efforts, sur les glaces du littoral, jusqu'à ce que celles-ci, manquant sous leurs pieds, ils soient tous engloutis dans la mer. En 1827, les Khirguises de la horde inférieure perdirent ainsi 280500 chevaux » (1).

Ces hécatombes existaient autrefois dans les hautes régions

(1) Atkinson décrit les épouvantables typhons de l'Asie centrale, qui font disparaître des troupeaux entiers d'animaux sauvages sous l'amoncellement des sables. Cette cause de vaste destruction doit être également rappelée.

Digitized by Google

aujourd'hui inhabitées, dont la température était alors beaucoup moins rigoureuse. Quelques savants attribuent cette modification profonde à l'élévation des plateaux de l'Asie centrale, résultant d'un mouvement de bascule occasionné par l'effondrement progressif du continent australien. D'autres pensent que nos côtes subirent des alternatives d'affaissement et d'élévation qui en modifièrent tour à tour la température. Selon d'autres encore, notre système solaire, qui se dirige comme l'on sait vers un point obscur de la constellation d'Hercule, traverse des milieux différents; et la terre aurait déjà subi plusieurs périodes glacières.

Peut-être devons-nous encore en chercher la cause, soit dans un balancement fort lent de notre globe dont l'écliptique se rapprocherait ou s'éloignerait alternativement de l'équateur, soit dans le mouvement des points de l'aphélie autour de l'écliptique, soit enfin dans la variation de l'angle que fait l'axe de la terre avec la ligne perpendiculaire au plan de son orbite. Toujours est-il que les contrées septentrionales jouissaient autrefois d'un climat beaucoup plus doux qu'aujourd'hui. Sir Belcher a trouvé un tronc d'arbre debout au-delà du 75° de latitude N, là où il n'y a plus trace de végétation arborescente; et M. Hayes découvrit les restes d'anciennes demeures d'Esquimaux sous le 80°. Ce refroidissement continue donc depuis les temps historiques; et le Groenland, parfaitement habitable il y a quelques siècles, n'est plus qu'une solitude glacée. C'est pendant une de ces périodes caloriques qu'il faut placer l'extension de la race noire; puis, plusieurs milliers d'années après, celle de la race sémitique jusques dans l'Europe et l'Asie centrale.

Deuxième Note.

Néring-din ou nérin-ding signifie, d'après les racines moriniennes, ce qui découle, s'échappe des reins; de *néring*, reins suintants, et de *din* ou *ding*, chose, objet. Néring se dit encore en vieux flamand de ce qui s'écoule facilement. Avoir

Digitized by Google

beaucoup de néring, c'est être bien achalandé pour l'écoulement rapide des objets d'approvisionnement. *Ner*, radical de *nier*, le rein, et de *néring*, les reins, est employé aujourd'hui dans la même acception ; et il est impossible de trouver un exemple de métathèse plus frappant.

Les organes, chargés de la sécrétion du précieux liquide, devaient être considérés comme purificateurs ; et c'est ce qu'exprime le mot rein conservé dans les dialectes du Nord. *Rein*, en vieux flamand, signifie pur et sans tâches. Le verbe *reiniger* qui en dérive veut dire purifier, nettoyer, rendre sain ; d'ou *reinig*, purifiant. On sait que le Rhin était considéré par les Gaulois comme un dieu purificateur. Ils appelaient ce fleuve *Rhin-Vliet*, que les Grecs ont traduit par *Puri-Phlégoton*.

Notre mot urine est le même que néring-din. *Urcin*, employé dans le bas langage de nos campagnes septentrionales, est évidemment composé de *ut* qui signifie sorti dehors, et de *rein* dont le sens est connu. L'idée de pureté attachée à l'urine est, du reste tellement invétérée dans l'esprit des habitants de ces contrées qu'ils appellent encore *purein* ou *pureau* le liquide qui s'écoule des étables et des fumiers.

Le mot *goschoroum* est également gallois ; et les radicaux qui entrent dans sa composition rendent d'une manière parfaite l'idée mère de sa formation, qui consistait à définir le ruminant comme le soutien de toute agriculture. En morinien, *go* signifie terre, et vient du verbe *gau*, qui veut dire marcher, et que l'on écrit aujourd'hui, dans les Flandres, *gaen* ou *gaan*. Les paysans de l'ancienne Morinie le prononcent encore *goon*, dans le sens de fouler la terre du pied. On retrouve ce radical dans *Ostrogo*, terre de l'Est, dans *Westergo*, terre de l'Ouest, dans *Belgio*, terre de Beel, dans *Henegauw*, terre de la Hayne. Le *Ghé* des Grecs n'a pas d'autre origine.

Scho ou *schor* signifie, toujours en Morinien, soutien, secours, protecteur ; d'ou le mot *écorce*, enveloppe qui protège la tige des végétaux. *Roun*, de *run* ou *ruin*, signifie bœuf ; et

Digitized by Google

tous les animaux propres à la culture étaient compris dans cette dénomination. Le cheval hongre, celui qui a été rendu plus docile par la castration, porte encore aujourd'hui le nom de ruin. *Run*, et plus anciennement *runn*, est donc le même que *rum*, radical de ruminant. Dans les Flandres, *ram* est toujours le nom de l'animal que nous appelons improprement bélier; car ce terme ne s'appliquait primitivement qu'au mâle le plus fort, qui n'était ainsi désigné que parce qu'on attachait à son cou une clochette, *bel*, servant à guider le troupeau. Le bélier était donc le pasteur, le conducteur (1); et nous avons retrouvé cette racine avec le même sens dans Beel-Samin.

En résumé, *go-scho-roum* signifiait le protecteur de l'agriculture, le vivificateur par excellence. Aussi le bœuf, en tant que représentant la force vitale, était-il consacré par les Hyperboréens à la grande divinité septentrionale, à Thor, puis à Thoth, que les descendants des Protoscythes s'imaginaient devoir être perpétuellement irrité (2). Ils pensaient se soustraire plus efficacement aux vengeances de ce bourreau céleste, avide de destructions, en lui offrant, comme compensation, l'animal qui, à leurs yeux, était le plus plein de vie (3). Aussi voyons-nous le bœuf et le taureau être, dans toute l'antiquité, les victimes vouées aux hécatombes. Ils en conservèrent même le nom du dieu vengeur; et *tor* désigne encore, dans certaines provinces, le mâle de la vache.

Troisième Note.

Cette manière de considérer la génération comme résultant

(1) Les artistes égyptiens représentaient les rois avec une tête de bélier, désignant ainsi les conducteurs des nations. Le nom des Ramsès trouve ici son étymologie.

(2) De là *torn*, colère, en Morinien.

(3) *Tor* ou *tour* était anciennement le nom du lieu ou s'accomplissaient ces immolations. Tuer, tuerie, abattoir, etc, pourraient bien en dériver.

Digitized by Google

de la désagrégation dans l'ovale des cellules constituantes du spermatozoaire est justifiée par l'étude attentive de la reproduction chez les cryptogames. Des archégones, s'ouvrant au dehors, renferment, dans une masse protoplastique, un certain nombre d'ovules qui ne peuvent former des sporanges ou des embryons que sous l'influence de la fécondation. D'un autre côté apparaissent des anthéridies contenant une foule de petites cellules dont chacune renferme un anthérozoïde doué de mouvement. Cet animalcule est formé par un filament spiral portant tantôt de longs cils filiformes, fixés à l'une de ses extrémités, tantôt une sorte de couronne ou de crête de cils nombreux et courts. Une vésicule, contenant de petites cellules en nombre défini, l'accompagne, et se gonfle lentement pendant la durée des mouvements de l'anthérozoïde, pour diminuer ensuite en répandant les cellules qu'elle contenait. Aussi M. Rose pense-t-il, avec raison, que le fil en spirale, avec ses cils moteurs, n'est qu'un organe de transport, et que la véritable partie fécondante est la petite masse plasmique et amylacée, portée jusqu'à l'orifice des archégones, où on la trouve souvent accumulée.

Les spores vertes des algues, se mouvant avec rapidité dans l'eau pendant quelques heures avant de se fixer, sont connues depuis longtemps. M. Thuret en a découvert les cils moteurs et a reconnu que le mouvement des spores des conferves est également dû à des cils couvrant parfois toute la granule. L'existence de corps doués de mouvement chez les végétaux, soit comme germes reproducteurs, soit comme agents de translation, est donc évidente; et nous ne doutons pas que l'on ne découvre un jour sur les ovules des mammifères les instruments de la locomotion.

Après avoir comparé les anthérozoaires à certains infusoires, tels que les disélinis et les englena, M. Thuret démontra que lorsqu'ils rencontrent les spores après leur sortie des anthéridies, il les entourent, les pénètrent, et y déterminent, non-seulement un mouvement rapide, mais une profonde modification. Les cellules mâles et femelles, dans ce contact

Digitized by Google

génésiaque, se confondent, unissent intimement leurs éléments complémentaires, et concourent mutuellement à l'organisation de la cellule parfaite. Par suite de leur activité incessante, les anthérozoïdes saisissent parfois les spores d'une espèce différente, mais il ne peut en résulter, avons-nous dit, aucune fécondation; car, pour toute la série des êtres, l'analogie typique des cellules constituantes de l'ovule et de l'animalcule fécondateur est nécessaire.

Les spores ne devant contenir que des cellules mobiles, et prêtes à toutes les évolutions, sont formées de masses granuleuses, qu'aucune membrane ne limite, animées d'un mouvement uniforme de rotation, et dont la plus légère pression peut disjoindre les éléments : mais, dès qu'elles s'organisent par la fécondation, cet état se modifie subitement. Il suffit du contact des anthérozoïdes pour que le mouvement de rotation cesse aussitôt, et pour que l'on voie se former une enveloppe bien apparente. Au bout de huit à dix minutes, on peut en constater la présence et la nature.

Les cellules mâles ne communiquent donc pas le mouvement puisque celles de la spore n'ont été constituées qu'en vertu d'un premier mouvement, et que d'ailleurs les ondulations giratoires existent déjà; mais elles apportent des éléments différents; et il résulte de leur mélange une activité nouvelle qui détermine la formation des cellules complètes. Ce sont ces dernières qui, par leur fédération, bâtiront l'être futur, dérivant nécessairement des deux organisations complémentaires qui l'ont produit. Nous devons même penser que, dans les premiers temps de son évolution embryologique, aucune spécialité sexuelle ne s'est encore accusée chez lui, et que cette distinction ne s'établit que tardivement, selon la proportion apportée par les générateurs dans la composition de la cellule parfaite (1).

(1) On a remarqué que, par suite de l'unité organique des espèces et par un singulier retour de la loi de dédoublement, les accouplements dans lesquels l'élément mâle prédominait notamment engen-

Digitized by Google

L'étude des floridées nous révèle un autre mode de fécondation qui peut être cité comme le meilleur exemple de la spécialisation des cellules typiques d'une fédération ; car les organes sont ici parfaitement indépendants les uns des autres, et agissent tous dans le but commun. Les corpuscules sortis des anthéridies ne sont que de petits corps cellulaires, arrondis ou ellipsoïdes, et dépourvus de cils comme de mouvements propres. Un filament allongé vient les chercher ; et, par un tube intérieur, conduit leurs éléments constituants vers les cellules femelles placées à son autre extrémité, déterminant ainsi la formation de cellules complètes, et par suite le développement des cystocarpes. M. Thuret a observé que lorsque le contact des anthérozoïdes avec le filament n'avait pas lieu, ce développement ne se manifestait jamais. Fait singulier ! Ce sont ici les spores qui vont à la recherche des anthérozoïdes ; et n'est-il pas probable que chez certains animaux la rencontre résulte d'une recherche mutuelle ?

« Dans un grand nombre d'algues, écrit M. A. de Jussieu, on a constaté un phénomène bien remarquable et analogue à celui que nous avons signalé dans les anthéridies, c'est le mouvement dont les spores sont douées, à une certaine époque de leur existence, celle qui suit immédiatement leur sortie de l'utricule-mère. Ces mouvements sont tout à fait comparables à ceux des animaux infusoires ; et tout récemment on a découvert qu'ils s'exercent au moyen d'organes semblables, de cils vibratiles. » Ne pourrait-on donc pas admettre que, dans nos macérations, les cellules de ces plantes engendrent, une fois libres et par fédération, ces animalcules qui sont la plus haute formule de leur type, et qui, faute d'un milieu convenable, ne s'agitent que pour mourir ?

draient des femelles et réciproquement. C'est pourquoi un enfant, conçu dans les premiers jours du mariage, au moment de la plus grande virilité de l'époux, est généralement une fille, tandis qu'un mari affaibli ou relativement plus faible de constitution que la femme ne procréera que des fils.

Digitized by Google

C'est du reste parmi ces êtres primordiaux que l'on trouve les plus saisissants exemples de l'activité de la substance. Le mode de germination des myxomycètes est des plus remarquables. L'endochrome plastique brise en se gonflant l'enveloppe de la spore et s'en dépouille ; puis il rampe à la manière des amibes, s'aidant d'un cil apicilaire, et changeant de forme à chaque instant. Ces cellules grossissent, sans prendre de forme plus précise, ni revêtir d'enveloppe membraneuse, et sont susceptibles de se fractionner, mais surtout de s'associer et de se souder entr'elles. Il ne paraît pas douteux à M. Thuret que cette fédération ne soit le développement normal des phénomènes vitaux de ces êtres ; et M. Bory a cru reconnaître qu'ils n'agissaient pas d'une façon aveugle, qu'ils s'appropriaient réellement et avec choix, pour s'en nourrir, les corps voisins.

Développés, les myxolycètes restent de simples associations cellulaires, sans organisme appréciable. Véritables masses mucilagineuses et amorphes, ils s'accroissent rapidement par bourgeonnement, et sont agités de mouvements de contractilité et de progression qui modifient incessamment leur forme, jusqu'au moment où ayant engendré leurs fruits, ils deviennent immobiles, se dessèchent et meurent. Nous ne classerons pas ces êtres parmi les animaux comme l'ont fait plusieurs observateurs, car toutes ces distinctions sont aujourd'hui impossibles, mais parmi les plus simples fédérations de celulles vivantes.

Quatrième Note.

Le groupement en spirale qui apparaît tout d'abord dans l'embryon est un tissu fort simple, mais qui subsidiairement donne naissance à tous les autres. « L'histologie moderne a confirmé ces vues, dit M. Claude Bernard, en montrant que ce système est un véritable vestige du tissu plastique embryonnaire, persistant chez l'adulte, et formant le siège des principales fonctions organiques. » L'élément histologique

Digitized by Google

du tissu cellulaire est donc la cellule plasmatique. Sa paroi présente une forme étoilée, donnant naissance par ses angles à des prolongements canaliculés très tenus qui communiquent avec les prolongements des cellules voisines, de manière à constituer un véritable réseau. Ces cellules, à l'état libre dans le liquide de l'ovaire, agissent comme de véritables animalcules qui se recherchent et se réunissent pour établir les fondements du nouvel être.

Dans ce qu'on appelle spécialement le tissu cellulaire muqueux, les espaces intercalaires sont remplis par une substance hyaline, tandis que, dans le tissu cellulaire proprement dit, les espaces sont remplis par la substance fibrillaire qui lui donne ses propriétés caractéristiques, et peut être considérée comme une sorte de détritus du réseau cellulaire. En effet, la cellule plasmatique est en état de régénération et de polifération incessante, et présente les plus grandes ressemblances avec une cellule embryonnaire. Comme celle-ci, elle ne possède pas de paroi réelle ; et son enveloppe doit être considérée comme une formation secondaire.

L'élément histologique du tissu fibreux ne diffère pas de celui du tissu cellulaire. C'est toujours une cellule plasmatique dont l'enveloppe également étoilée, avec des prolongements multiples, secrète une matière fibreuse offrant, selon les milieux et les besoins, plus ou moins de résistance. Les enveloppes cellulaires et leurs filaments constituent donc le tissu fibreux dans lequel les anciennes cellules se désagrègent, tandis que les nouvelles apparaissent. Le tissu épidermique est ainsi produit par les enveloppes applaties des cellules actives du corps muqueux qui se renouvelle incessamment. Ce tissu est donc, comme le cellulaire, composé par des fibrilles, mais plus serrées. Il est admirablement doué des deux propriétés essentielles de la cellule, la résistance et l'élasticité ; et ces qualités conduisent à l'irritabilité, qui est la plus haute manifestation de la substance. En vertu de l'activité qui lui est propre, le tissu fibreux passe au cartilagineux et à l'osseux ; et « ces quatre tissus, dit M. Claude

Digitized by Google

Bernard, doivent être considérés comme dérivant de l'élément unique, et formés par suite des variétés d'évolution. »

Dans le tissu cartilagineux existe toujours en effet la cellule plasmatique, formant autour d'elle une membrane secondaire étoilée ou ronde, suivant les diverses formes de ce tissu. Nous trouvons également un produit de sécrétion intercellulaire qui constitue la substance fondamentale du cartilage. De même dans le tissu osseux : autour de la cellule typique naît toujours l'enveloppe étoilée qui forme ici par ses prolongements les canalicules osseux ; et, comme les précédentes, ces cellules osseuses sont en voie de reproduction constante. En dehors des parois, et dans les espaces intercalaires est accumulée la substance minérale, dernier terme de toute vie, et qui constitue les os proprement dits. Dans le partage des fonctions organiques, la mission d'engendrer la matière est donc plus particulièrement affectée à ces dernières, par une évolution toute spéciale des éléments primordiaux de l'être vivant.

La production du tissu cartilagineux, pas plus que celui du tissu fibreux, ne saurait en effet être considérée comme une phase de la formation du tissu osseux. Ce sont trois évolutions indépendantes qui résultent de ce que, dans l'intérêt de leur fédération générale, les cellules typiques se groupent en molécules variées et susceptibles de constituer l'organisme. Les formations fibreuses, cartilagineuses et osseuses proviennent donc de la modification spontanée des éléments plasmatiques.

Lorsque nous parlons des cellules particulières à chaque espèce zoologique, il ne s'agit évidemment pas de celles qui, spéciales à tel ou tel organe, sont déjà des fédérations de cellules typiques. Ces dernières sont seules identiques dans chaque végétal ou chaque animal ; et, bien que le microscope ne les ait pas encore aperçues, leur existence est aussi nécessaire pour expliquer le développement unitaire des corps que celle des atomes pour rendre compte de la réalité universelle.

Digitized by Google

Cinquième Note.

Nous devions placer ici d'assez longues considérations sur l'apparition des licocythes, mais les proportions de ce volume ne nous le permettent plus ; et nous n'appellerons l'attention du lecteur que sur deux points que nous ne pensons pas avoir suffisamment développés.

Nous avons dit que les animalcules parasites du sang se formaient par l'association de quelques-uns des éléments pathologiques qui entrent dans sa composition. Or cela est si vrai qu'il est actuellement prouvé que ce ne sont pas les vibrions ou les bactéries qui communiquent les maladies virulentes d'un organisme à un autre, mais bien l'inoculation du fluide morbide où ces protozoaires avaient pu se former. Les expériences les plus récentes attestent qu'il suffit d'injecter dans le sang d'un animal, non pas un de ces êtres, mais une dilution des liquides qui, par une modification insaisissable, ont déterminé leur apparition chez un autre sujet. M. Onimus a constaté que le sang conservait son énergie toxique après la disparition des bactéries, et tuait les lapins auxquels il était inoculé. Traité par l'alcool, le sang putride perd son pouvoir toxique. Il contient cependant encore des vibrions et des bactéries ; mais le liquide générateur de ces animalcules est modifié, et devient inoffensif.

Nous concluons donc toujours à l'activité de la matière vivante. Bien que se manifestant sous des aspects différents, cette activité est identique dans toute substance ; et nous rappellerons, comme dernière preuve, le phénomène des éclairs qui consiste dans la vibration de quelques atomes de l'espace, sous l'influence d'une source puissante de mouvements. Nous avons vu, d'un autre côté, que les éclairs en boule résultent de ce que plusieurs d'entr'eux, soustraits à l'équilibre de l'éther, se précipitent les uns vers les autres, et constituent la masse lumineuse que la science n'explique pas

Digitized by Google

encore. Or, n'est-il pas certain que ces atomes n'agissent ainsi spontanément que parce qu'une fois libres ils s'attirent mutuellement ? Le fait se produit en vertu de la nécessité d'action qui associe en sphèroïdes vivants toute première révélation de l'absolu : loi fatale, que la raison doit accepter, sans la comprendre, ainsi que toutes celles qui appartiennent à la cause éternelle.

L'éclair en boule a donc une réalité nettement définie. Il est doué de propriétés fort restreintes, parce que la vibration qui l'engendre est des plus simples ; mais nous pourrions citer bien d'autres exemples attestant combien les actes de la substance sont variés, lorsque la vibration de la masse sphéroïdale est plus complexe.

Chacun connaît les phénomènes des tables tournantes et parlantes ; et les esprits sérieux ont constaté que la force intelligente qui les anime répond toujours à la pensée consciente ou inconsciente de la personne qui les interroge. Tout centre nerveux, tout cerveau, est le foyer d'un mouvement qui est susceptible d'ébranler l'éther ambiant et de se transmettre quelquefois assez loin. De là les influences à distance du magnétisme animal, et la puissance rayonnante d'une forte volonté.

Le corps mobile sur lequel nous plaçons les mains est bientôt imprégné de la vibration cérébrale qui nous est propre ; et les atomes de l'éther qu'il renferme se groupent en un sphéroïde qui subit, non-seulement les vibrations ordinaires de tous ces phénomènes, mais celles d'une nature particulière qui lui sont transmises. Nous avons vu que les sphéroïdes cosmiques sont agités d'un mouvement rectiligne et d'un autre qui les fait tourner incessamment sur eux-mêmes. Ces lois suffisent donc pour expliquer les actes physiques qui nous occupent (1). Quant aux manifestations intellectuelles, nous

(1) Parfois le corps mobile se rapproche de l'opérateur ; d'autres fois, il paraît vouloir le fuir. La puissance qui gouverne un corps léger en présence d'un foyer de vibrations électriques est analogue.

Digitized by Google

en trouvons la raison dans la spécialité de la vibration que nous communiquons.

Dans l'éclair en boule, l'effet ne peut révéler que ce que contient la cause immédiate. Dans les tables tournantes, les atomes du moteur sont nécessairement animés d'un mouvement identique à celui de notre cerveau ; et il en résulte que cet être éphémère est doué d'une vibration pensante nettement déterminée. Il ne peut émettre que les idées qui nous sont personnelles ; et le phénomène durera aussi longtemps que le contact (1).

Lorsque plusieurs personnes posent les mains sur l'objet mobile, il faut un certain temps avant que les divers mouvements s'équilibrent en une vibration unique ; mais, une fois cette pondération effectuée, il en résulte un sphéroïde agissant selon la proportion des forces fournies par chacun des opérants (2).

Sixième Note.

Toutes les pagodes contiennent quelques traces du dogme protoscythe ; et l'on y découvre la preuve de l'association que la doctrine scientifique dut contracter avec les croyances antérieures. Les douze Lingams composés de phallus surmontés de ctéis, répondaient aux douze positions du soleil, à ses douze modes d'action ; et les temples antiques ont généralement douze colonnes couronnées de chapitaux fleuris, analogues aux stèles garnies de ctéis, qu'Osiris éleva en diverses contrées. A Eléphanta, à Elora, à Salsette, l'on voit

(1) Par suite d'une certaine contention d'esprit, quelques personnes peuvent même développer ces sphéroïdes parasites dans l'un de leurs membres, particulièrement dans la main qui, bien qu'écrivant alors sans le concours de la volonté, n'est animée que d'une force pensante identique à celle du sujet.

(2) Une personne magnétisée demeure sous l'influence d'un sphéroïde composé de la vibration qui lui est propre, et de celle qui lui est transmise par l'opérateur.

Digitized by Google

encore des Lingams exposés à l'adoration des fidèles ; et les artistes ont tracé sur leur longueur six divisions qui expriment les mois d'abondance auxquels l'emblème était censé présider. Notons que ce partage de l'année par moitié se rapporte beaucoup mieux aux régions septentrionales qu'au climat de l'Hindoustan.

Mêmes symboles chez tous les peuples dérivés des Protoscythes, qui subirent longuement l'influence atlante, et même confusion avec les mythes occidentaux.

En Perse, les parties génitales du taureau mythriaque, que dévore le scorpion, représentent également la puissance vivifiante du Soleil. A Thèbes, on voyait un Osiris, tenant de la main droite un phallus d'où s'élançaient les planètes et les astres, figurés par des personnages disposés selon la place que les corps célestes correspondants occupent dans l'espace. La mythologie égyptienne nous montre encore Osiris annuellement mutilé par son frère Typhon, emblème du repos de la nature, d'un arrêt dans la puissance génératrice. Chez les Assyriens, Adonis perd la vie avec l'organe de la virilité ; et à Byblos, à Héliopolis, en Grèce, etc, l'image du phallus jouait un rôle considérable dans le culte de ce dieu. A Samothrace, la légende racontait que les Cabires massacrèrent leur frère Casmilus, et s'enfuirent emportant son phallus dans une corbeille ou ctéis. Saturne mutile de même son frère Cœlus. A Athènes, une procession, dite itythallique c'est-à-dire du phallus droit, avait lieu dans les Dionysies. De jeunes Canéphores promenaient le simulacre sacré dans des corbeilles; et les Phallophores étaient spécialement chargés de sa garde.

Baal et Astarté furent adorés sous les mêmes emblèmes. Le major Humbert trouva, parmi les ruines de Carthage, un cône phallique d'une dimension considérable; et les idoles qu'il en rapporta ont une forme analogue. On y voit gravées des figures coniques ou triangulaires, tantôt simples, tantôt répétées deux fois, lorsqu'elles représentaient la dualité génératrice ; et, dans ce dernier cas, les deux figures sont liées

Digitized by Google

ensemble, comme celles que les médailles de Sidon placent sur un char triomphal. Au versant des monnaies de Cossura se trouve également le simulacre triangulaire ; et, de temps immémorial, la Sardaigne connaissait ces emblèmes. Les antiques constructions terminées en cône qui se trouvent en si grand nombre dans toutes les parties de l'île, et qui sont connues sous le nom de nuraghs, appartiennent à cette idée, à laquelle nous rattacherons l'idole significative que conserve le musée de Cagliari.

Le symbole phallique était si bien de tradition protoscythe qu'Arthaut, en 1790, le retrouva dans la caverne du borgne, à Saint-Domingue, où on le portait encore à cette époque comme amulette et ornement journalier. Dès la plus haute antiquité, les femmes d'Asie, d'Egypte, de Grèce et d'Italie, se paraient d'un bijou semblable ; et cet usage se perpétue, dit-on, en Turquie et dans quelques villages de Bretagne. La forme conique, puis le triangle, en furent les reproductions fort adoucies ; et nous ne doutons pas que, chez un grand nombre de peuples anciens, la croix n'ait représenté la réunion du phallus et du ctéis. La croix à anse ou croix d'Osiris n'a pas d'autre origine ni d'autre signification.

L'image d'Aschéra était un simple pieu, ou plutôt un tronc d'arbre cruciforme, et réunissait ainsi dans une figure unique les deux symboles conjoints pour la procréation. Ces simulacres d'une exactitude souvent choquante, étaient consacrés à toutes les personnifications de la Grande Mère, quelles qu'elles fussent, et se rencontrent aussi fréquemment en Palestine que partout ailleurs. On les plaçait dans les jardins et les plantations comme gages de fécondité ; et leur dimension est parfois considérable. Les femmes riches d'Israël portaient même sur elles ces emblèmes d'Aschéra en or ou en argent : sortes de médailles miraculeuses de ce temps là qui étaient à la fois des bijoux et des objets de dévotion. Au printemps, comme à l'époque de nos rogations, de longues processions de prêtres et de fidèles promenaient le Naos d'Adonis, dans les champs où le blé commençait à germer.

Digitized by Google

En pénétrant chez les Orientaux, le dogme de la substance adopta donc les anciens rites universellement connus ; et les montagnes coniques étaient vénérées comme les gigantesques emblèmes de la puissance génératrice. « L'Hindou, dit Creuzer, contemple avec amour son mystérieux Mérou. C'est en effet sur ce mont, qui s'élève comme un énorme phallus du centre d'un immense Youi, que demeure Siva, le grand dieu populaire qui préside au Lingam, le père, le maître de la nature, répandant la vie de toutes parts, sous mille formes diverses qu'il renouvelle incessamment. » Nous remarquerons particulièrement ici le mélange des deux doctrines, car, d'un côté, le triangle Youi représentait la triplicité de la substance, la matière, la force et l'intelligence, et, de l'autre : « C'est de ce triangle, disent les Védas, que sort le Lingam, force créatrice. »

Le Lingam devenait ainsi le grand emblème de la cause primordiale, de Brahm uni à Maya, ainsi que de toutes les dualités que l'on supposait résider dans chacune des personnifications de la Trimourti. La nécessité d'une pluralité comme raison de toute action était si impérieuse aux yeux des Hindous que, non-seulement ils divisèrent l'absolu en entités distinctes, mais la Grande Mère Maya devint, sous différents noms, l'épouse de chacun de ses fils. L'univers était censé se perpétuer par l'action de ces trois dualités secondaires. Le dogme de l'identité guidait cependant ces conceptions mystiques ; et les divinités mâles rentraient toutes les unes dans les autres, c'est-à-dire dans le premier principe. Il en était de même des divinités femelles ; et toujours pour se résumer en Brahm et Maya, dans la matière et la force éternelles.

Nous parlerons encore de l'emblème du lotus dont l'origine occidentale est attestée par l'idée même qui le fit adopter. Chacun sait que cette plante aquatique s'épanouit sur la surface des étangs ; et sa fleur, apparaissant seule et sans tige visible, comme le premier né des êtres, figurait à merveille la vie naissant des eaux primordiales. Par suite de certaines particularités organiques, elle convenait également à la

Digitized by Google

représentation de la génération par l'union sexuelle ; mais cette observation dénote une connaissance si parfaite de la physiologie végétale que nous devons toujours considérer ce symbole comme contemporain de l'apostolat atlante. N'oublions pas que les missionnaires occidentaux adoptèrent souvent pour simulacres les objets locaux les plus propres à faire pénétrer leur doctrine dans l'esprit des peuples colonisés ; et le lotus, étant une des plantes les plus généralement répandues, devient ainsi l'emblème prédominant (1).

Le figuier indien ou l'arbre des Banians fut idéalisé vers la même époque, et pour les mêmes raisons physiologiques. Cet arbre, qui pouvait s'étendre indéfiniment par le provignement de ses racines, était de plus pour les masses une image saisissante de la force indestructible de la nature. Les Hindous l'appelaient l'arbre par excellence, l'arbre de vie. Nous le retrouvons en Perse ; et ce fut, sans aucun doute, en souvenir de ces traditions, que le compilateur des récits de la Genèse le plaça dans l'Eden.

(1) Nous ne saurions trop répéter que cet emblème fut transporté de l'Occident dans l'Inde et l'Egypte ; et ce fut dans les Gaules que son emploi allégorique se perpétua d'une façon pour ainsi dire instinctive. Nous le retrouvons sur nos plus anciennes médailles ; et ce symbole de la force créatrice devint en France le principal attribut de la puissance royale.

Les bijoux si remarquables découverts dans le tombeau de Childéric Ier, et que l'on a pris pour des reproductions d'abeilles, ne sont que des lotus modifiés. Robert II est représenté, sur l'un de ses sceaux, la tête ceinte d'une couronne de fleurons trilobés, et tenant dans la main droite une fleur qui n'est pas sans grande analogie avec celle qui nous occupe. Cette ressemblance est encore mieux caractérisée dans le sceau de Constance, seconde femme de Louis VII. D'autres fois, la fleur surmonte l'antique baguette hyperboréenne, et lui communique la puissance du commandement. Mais c'est particulièrement à partir de Philippe-Auguste, vers 1180, que les lotus affectent nettement la forme de fleur de Louis ou de Lys, qui devint ainsi pour toute la troisième race le symbole de l'autorité royale.

Digitized by Google

Septième Note.

Dès la plus haute antiquité, les idées de lumière et de loup étaient indissolublement unies l'une à l'autre, soit dans les représentations figurées, soit dans les idiomes. Diodore et Eusèbe parlent de la connexité qui existait en Egypte entre le dieu soleil et cet animal. Horus n'a pas d'attribut plus constant; et, sur une médaille de Carthœa, l'on en voit, comme sur celles d'Argos, la partie antérieure environnée de rayons. Plusieurs des empires dont les origines ont un rapport même lointain avec les Hyperboréens possèdent dans les légendes de leur établissement des fils du soleil ou de la louve; et, de même que les plus anciens colons Atlantes furent souvent appelés enfants du serpent, cette autre qualification leur était attribuée, pendant une des périodes suivantes.

Il est certain que le point de départ de ce symbolisme fut astronomique; et l'amas stellaire, appelé le loup par les Gallois, présidait aux premiers jours du printemps. « C'est le lever du loup, dit Dupuis, qui indique la résurrection d'Osiris, ou son retour vers les régions supérieures. Elien a vu avec raison dans la constellation du chien céleste l'origine du culte du chien en Egypte; et l'on doit, pour la même raison, chercher dans le loup céleste l'origine du culte du loup » (1).

Il figurait dans l'idole synthétique composée des principaux symboles de la lumière, et dont les trois têtes représentaient les trois attributs de la substance. Sous le nom de Macédon, génie à tête de loup, frère d'Anubis, génie à tête de chien, il

(1) Le loup fut un emblème de la lumière beaucoup plus ancien que le taureau, et n'avait sans doute été choisi que parce que cet animal demeure une partie de l'année caché dans des retraites obscures. Nous avons vu, d'un autre côté, que l'arc et les flèches furent également des emblèmes lumineux; et la représentation d'un loup frappé d'une flèche est donc l'image allégorique, mais fidèle, du Soleil s'immolant chaque année, pour accomplir les lois éternelles.

Digitized by Google

accompagne Osiris dans ses voyages ; ce qui indiquerait que primitivement ces deux signes astronomiques pourraient bien n'en avoir formé qu'un seul ; et il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les hiéroglyphes de quelqu'ancien zodiaque. Anubis et Macédon proviendraient ainsi de la division secondaire d'une seule et même constellation hyperboréenne.

Les grecs reçurent toute faite la liaison des idées de soleil et de loup ; et la traduisirent en leur idiome par un mot unique (1). Le loup-soleil, le dieu loup, s'appelait λυκος ; la lumière matinale λυκη ; la crépusculaire λυκηφος. De là le nom de l'année solaire λυκαβας qui littéralement signifiait la carrière du loup. De là le nom de la Λυκεια, c'est-à-dire du pays des loups ou des adorateurs de la lumière. Ces dénominations résultant directement de l'initiation septentrionale sont les plus anciennes ; et c'est donc bien à tort que quelques auteurs attribuent les fêtes lycéennes de la Tyrrhénie à une importation asiatique.

Presque tous les dogmes occidentaux sont rattachés à cette idée (2). Nous voyons souvent que la lumière mâle est repré-

(1) Nous devons en placer l'origine dans la langue antéhistorique des premiers Pélasges, de laquelle sortirent parallèlement les idiomes grecs et romains.

(2) On célébrait encore il y a peu d'années à Jumièges, le 23 juin, la fête du loup vert. La personne qui jouait le principal rôle dans cette cérémonie traditionnelle se rendait à l'église paroissiale revêtue d'une large houppelande verte, et portant sur la tête un bonnet vert de forme conique très élevé et sans bords. Après quoi, on allumait le feu de la Saint Jean dans lequel on feignait de jeter une victime humaine. A l'heure de minuit la joie la plus délirante se donnait carrière ; et le lendemain, on promenait en grande pompe une pyramide de pains superposés, couverts de verdure. Il est impossible de ne pas retrouver dans ce loup, dans ces objets dont la couleur et la forme rappelaient les arbres coniques au feuillage persistant, dans ce feu et ce sacrifice, le souvenir de tous les symboles gallois.

Lorsqu'il fait beau la veille de la Chandeleur, répète-t-on encore

Digitized by Google

sentée par le loup, et la femelle par la louve qui devenait ainsi l'emblème de la grande déesse, génératrice du premier phénomène lumineux. Artémis et Latone étaient alors appelées λυκογενης, c'est-à-dire mère du loup.

Selon la mythologie grecque, cette dernière vint à Délos, sous la forme d'une louve, mettre au monde Apollon. Lorsqu'elle eut quitté cette île pour se rendre en Lycie, ce sont les sectateurs du culte de la lumière ou les loups qui la guidèrent jusqu'aux bords du Xanthe, et qui, d'après Hérodote, eurent en Egypte une mission analogue. Les loups, voyons-nous encore dans une autre tradition, secoururent jadis les Egyptiens contre les Ethiopiens; et la cité des loups, Lycopolis, fut, dit-on, fondée en reconnaissance de ce bienfait. Ne devons-nous donc pas trouver ici une nouvelle preuve de l'origine hyperboréenne du culte de Latone, dont le nom dérive d'ailleurs évidemment de la diphthongue occidentale, ainsi que de la confusion qui s'établit partout entre la doctrine et les adeptes? Hérodote, racontant qu'à certaines époques de l'année plusieurs nations septentrionales se métamorphosent en loups, n'en est-il pas l'interprète ?

Latone avait été repoussée de toute la terre, mais Neptune fit sortir Délos du sein des eaux, et l'y établit. Cette légende est assez transparente pour qu'il ne puisse pas y avoir d'équivoque. L'intervention de Neptune, divinité occidentale, ne laisse aucun doute sur le point de départ de migrations religieuses que la barbarie des côtes asiatiques rendait fort périlleuses; et la submersion de Délos, fait géologique contemporain de la rupture des colonnes d'Hercule et de l'effondre-

dans certaines contrées occidentales, le loup rentre dans sa tanière pendant six semaines, c'est-à-dire que pendant ce laps de temps le soleil se cache. Quand on parle du loup, on en voit les rayons est proverbial; et cet emblème avait, non-seulement le sens de lumière mâle et de génération, mais nos campagnes lui ont conservé une signification phallique; et avoir vu le loup est un dicton qui n'a de secret pour personne.

Digitized by Google

ment de l'Atlantide, peut servir d'indication touchant l'époque de ces apostolats. Cette petite île, apparaissant tout-à-coup à la surface des eaux, était bien choisie, entre toutes celles de la mer Egée, pour recevoir un temple de la nature triomphante.

Huitième Note.

Cette divinité, hermaphrodite ainsi que toutes les anciennes personnifications de la grande déesse, portait, en Syrie et à Carthage, le surnom d'Astarté ou d'Astaroth qui répond à l'idée de souveraine universelle (1). Mère-épouse de Baal, elle symbolisait l'absolu engendrant le premier phénomène de sa propre substance; et nous avons vu que primitivement elle était adorée sous l'emblème phallique. On la représenta plus tard sous la forme d'une vache, tandis que le verbe divin l'était sous celle d'un veau (2). Les médailles siculo-puniques nous la montrent surmontée d'une corne; et cette image est tantôt accompagnée d'une fleur de lotus, tantôt couverte d'un voile épais, comme dans les monnaies de l'île de Malte et des Gaules, ce qui est conforme à la doctrine antique. Il ne

(1) Les Libyens étaient florissants bien avant la colonisation phénicienne. Ils avaient été initiés aux dogmes de la substance par les missionnaires venus du Nord; et leurs légendes parlent d'un Bacchus qui arriva par mer. D'après Hérodote, les plus anciens dieux de l'Afrique occidentale furent Posiédon, terme qui signifiait le vaste ou l'étendu, et Triton. Or il est probable que le nom de ce dernier fut gardé par son apôtre qui institua également le culte de la Grande Mère appelée Tritonia, lorsqu'elle était honorée comme sœur-épouse du dieu, ou bien Tritogénie, lorsqu'elle était considérée comme sa génératrice. Dans ce dernier cas, Triton devenait le verbe divin, l'intelligence manifestée, la troisième personne de l'absolu.

(2) Les Romains avaient une eau liturgique qui contenait les cendres provenant de la combustion d'un veau. Nous avons vu ce qu'était le veau d'or des Egyptiens.

Digitized by Google

faut pas oublier que ces attributs appartiennent tous à la Déesse unique dont les caractères si variés devinrent autant d'entités distinctes.

Ce fut Salomon qui introduisit officiellement le culte de la Grande Mère à Jérusalem. Astarté ou Aschéra eut un temple dans la cité sainte jusqu'au règne de Josias; et c'est elle que Jérémie appelait la reine des cieux, *Mélécheth ha Schammain*. Ce prophète nous décrit les enfants hébreux ramassant le bois, les pères allumant le feu, et les femmes pétrissant la pâte pour faire les gâteaux, en forme de croissant, que l'on offrait à la déesse. Les bénédictions de la lune que récitent encore les Juifs du septième au seizième jour de chaque néoménie, le soir, quand la lune se lève, sont un reste de ce culte antique. « Que cela soit de bon présage pour nous et pour tout Israël; » disent-ils par trois fois. Les yeux toujours fixés vers le croissant céleste, ils ajoutent : « Que sur nos ennemis tombent la terreur et l'épouvante.... Selah ! Selah ! Selah ! »

Neuvième Note.

Nous disons que les poëtes héroïques de la Grèce étaient d'origine galloise ; et nous en trouvons une preuve nouvelle dans les sentiments de pitié, dont leurs œuvres sont empreintes, et qui n'apparurent, particulièrement dans l'Occident, que lors du développement des races scytho-sémitiques. Nous parlons de l'instinct de charité, non-seulement pour l'homme, mais pour tout être vivant; (1) et l'Iliade et l'Odyssée

(1) Cette disposition d'esprit fut générale chez toutes les races scytho-sémitiques, dont les Gallois, les Iraniens et les Aryas furent les plus illustres représentants. Tout être vivant, participant comme l'homme à la vie universelle, avait droit à la même pitié; et ce sentiment fut toujours vivace, tant que ces races conservèrent leur caractère typique. Il est donc plus facile qu'on ne le croit de reconnaître l'origine d'une famille humaine par l'étude de ses aptitudes et de ses instincts.

Digitized by Google

conservent les traces de cet amour, de cette bienveillance universelle. C'est là que nous lisons que les hôtes et les pauvres qui mendient sont envoyés par Jupiter. On y voit le respect des morts, fussent-ils coupables, et une pitié singulière pour les faibles, pour les animaux et particulièrement pour le chien. Jamais les Hellènes des siècles postérieurs n'eurent cette tendresse que l'on remarque dans le charmant épisode d'Argus qui meurt de joie en revoyant son maître. L'instinct gallique se montre ici tout entier ; et nous y retrouvons la sensibilité généreuse des Hindous.

Soit que l'élément protoscythe ait repris la prépondérance, soit que les mélanges secondaires aient modifié ces dispositions originelles, nous les voyons plus tard s'altérer profondément (1). Les mœurs cruelles des nations chez lesquelles le sang ibérien ne fut pas modifié ne sont d'ailleurs que trop connues ; et le portrait que les anciens nous ont laissé des Carthaginois peut servir d'exemple. Leur confiance en des dieux qu'ils savaient être mythiques était nécessairement fort restreinte ; et cependant ils perpétuaient l'immolation des victimes humaines. « En vain, dit Creuzer, Gélon de Syracuse, avec l'autorité de la victoire, en vain les Grecs, par une pacifique influence, tentèrent-ils d'y mettre un terme, l'antique barbarie reparut sans cesse, et se maintint dans la Carthage romaine. On découvre encore, au commencement du troisième siècle de notre ère, des vestiges de ce culte affreux. »

La description que nous a laissée Diodore de la statue de

(1) Le christianisme qui vulgarisa cependant quelques dogmes anciens, tel que celui des offrandes mystiques, le christianisme, disons-nous, plaça la charité dans les seuls rapports de l'homme à l'homme, et encore anathémisa-t-il les hérétiques, et prêcha-t-il leur extermination. Jamais il ne fit un péché même véniel de la torture des animaux ; et ce n'est que depuis deux ou trois siècles que l'esprit moderne, se dégageant des entraves de la scolastique, étend, comme au temps d'Homère, la pitié à tous ceux qui souffrent.

Digitized by Google

Cronos, le dieu mâle si cher aux Carthaginois, s'accorde avec le récit que nous font les rabbins de celle de Molock, dans le Chanaan. Toutes deux métalliques avaient, comme la Grande Mère d'Ephèse, les bras étendus, avec une cavité intérieure, espèce de fournaise alimentée par un foyer placé au bas, où venaient s'engloutir les enfants, victimes infortunées que l'idole recevait de ses mains ardentes (1). La persistance d'un rite religieux, alors même que la foi faisait défaut, atteste combien les populations berbère, étrusque et punique s'étaient profondément assimilé ces pratiques, et prouve la parenté qui existait entre ces races. En Egypte, en Thrace, en Asie mineure, les étrangers fournissaient aux hécatombes de nombreuses victimes ; et peut-être devons nous y voir l'effet de la jalousie des sacerdoces contre toute nouvelle importation.

En Italie, au temps d'Evandre, un héros occidental avait tenté d'abolir l'holocauste humain, et de le remplacer par l'immolation du bœuf ; mais cette réforme s'oublia rapidement. En vain Romulus fonda-t-il le temple toujours sanglant de Jupiter férétrien, en vain les familles des Potitii et des Pinarii furent-elles choisies pour servir l'autel d'Hercule surnommé mangeur de bœufs, les règlements de Numa témoignent de la persistance des coutumes antiques. A partir de cette époque on ne sacrifia plus officiellement que des simulacres : (2) Toutefois les sacrifices humains n'en furent pas moins, à plusieurs reprises, proscrits de Rome républicaine ; et les empereurs durent souvent renouveler ces défenses. Les massacres du cirque donnaient un aliment insuffisant aux

(1) Ces monstruosités se sont perpétuées jusqu'à nos jours. La vierge en fer, garnie intérieurement de lames tranchantes, qui se voit dans un musée d'Allemagne, servait aux inquisiteurs espagnols d'instrument de supplice.

(2) « A Rome, écrit M. Charton, le quinzième jour de mai, les vestales jetaient dans le Tibre, par dessus le pont Sublicien, trente effigies ou mannequins en osier représentant des vieillards. »

Digitized by Google

goûts traditionnels de la populace ; et nous savons qu'Héliogabale immolait encore des enfants, sous prétexte de haute magie.

Mais c'est au point de départ de ces dogmes barbares que les hécatombes atteignaient des proportions vraiment monstrueuses. Les Gallois eurent sans doute l'impérissable honneur de leur substituer les offrandes mystiques ; et cependant, lors de la conquête romaine, ces coutumes s'étaient maintenues dans l'Occident avec la plus déplorable ténacité. Elles se perpétuèrent jusqu'à nos jours, sous le nom d'autodafés ; et, bien qu'en Espagne l'immolation du taureau se substitua, comme partout, à celle de l'homme, les combats de l'arène satisfont difficilement le vieil instinct ibérien. En France, les enfants recherchent encore pour la plupart la vue du sang répandu ; et les exécutions sont de véritables fêtes populaires. Les classes policées ont d'autres goûts : la chasse leur suffit, et l'on y tue pour tuer.

Dixième Note.

Nous avons cité dans notre seconde partie les noms de quelques corporations scientifiques et religieuses dont la langue galloise donne l'étymologie. Nous avons dit ce qu'étaient les Griffons, gardiens de la toison d'or ; et la description de ces animaux allégoriques ne laisse aucun doute sur leur antique symbolisme. Tout s'enchaîne et se coordonne dans un système rationnel. La vérité apparaît là même où l'on serait tenté de ne voir que le jeu de l'imagination des poètes ; et les racines occidentales vont nous donner l'explication de quelques mots grecs qui se rattachent évidemment au grand apostolat.

Les centaures étaient, selon la fable, des monstres, moitié hommes, moitié chevaux ; et l'un d'eux, Chiron, guérissait les plaies et les ulcères par la seule vertu des plantes. Or κενταυρος dérive de deux mots moriniens : *ken* ou *cen*, science, connaissance, et *tor*, taurien. Centaure signifie donc littérale-

Digitized by Google

ment la science qui s'occupe de l'éducation des taurieus, ainsi que du perfectionnement de la race propre à l'agriculture dont Ménalippe fut la personnification. Κειρων ou Σχειρων sont deux termes identiques différemment prononcés, et employés indistinctement par Apollodore et Plutarque. Ils dérivent aussi de deux mots moriniens : 1° *Schier*, *scheur*, *schur*, lésion ou solution de continuité des tissus vitaux. C'est de *schier* que vient notre vieux verbe deskirer : 2° *Run* ou *ruin*, bœuf ; et l'on comprenait dans cette appellation tous les animaux utiles à une exploitation agricole.

Le centaure Chiron est donc l'éleveur qui s'occupe de traiter les blessures et les lésions qui affectent les tissus charnus des ruminants. C'est un vétérinaire ; et quoi d'étonnant qu'on l'ait donné pour maître à la personnification de l'art de guérir les maladies de l'humanité ? Lorsque le respect des morts interdisait toute dissection, il est rationnel de penser que la science a dû s'éclairer par l'étude anatomique des animaux. L'on appliqua à la médecine humaine les déductions tirées de ces observations ; et nous comprenons pourquoi la fable donne le centaure Chiron pour précepteur à Esculape.

Le nom de ce dieu est également absolument gallois, et dérive des mots *schu* et *lap* dont les Grecs firent Σκυλαπος, puis Ασκληπιος. *Schu*, *schou*, *scho*, que les plus anciens idiomes écrivaient *sku*, *skou*, *sko*, et que nous avons vu entrer dans la composition de goschoroum, signifiait secours, soulagement, guérison. D'un autre côté, *lap* voulait dire pièce, morceau, déchirure ; et schulap est donc celui qui guérit les lésions, les ruptures. Un schulap était un raccommodeur de peau. Les Flamands appellent encore schoenlapper celui qui répare les déchirures des cuirs, mais ils prononcent schoulapp, et non skoulapp. Le schoenmaker, que l'on prononce schoumaque, est au contraire celui qui fait des chaussures neuves et ne raccommode pas.

Les Asclépiades ou Asclépions étaient, d'après la fable, les descendants d'Esculape. Ce sont les sectateurs, les adeptes de la science qui enseigne l'art de guérir. Les Grecs les nom-

Digitized by Google

maient Ασκ-Ληπιας. Or, Ασκ. guné de Σκ, est identique à *sch;* et Ληπιας vient de *lap*. Le nom de ces médecins contient donc les mêmes racines que celui de leur maître. Ils sont fils de la science de guérir comme Médus était fils de Médée.

L'origine occidentale d'Esculape est encore attestée par la prédilection des Phéniciens pour son culte (1), et par ce fait qu'on le confondit souvent avec le dieu de la lumière, avec le dieu soleil. Les grecs le dépeignaient sous la forme d'un vieillard barbu, tenant à la main une verge enroulée d'un serpent, et enveloppé d'un long et sombre manteau de laine qui ne laissait apercevoir que le visage. Or ce manteau était, non-seulement particulier aux Hyperboréens, mais traditionnel chez les Druides; et la flèche et le serpent sont des emblèmes qui appartiennent essentiellement aux grands mythes occidentaux. Parfois il était représenté tenant d'une main une patère et de l'autre un serpent. Ainsi que le Mercure gaulois, il réunissait alors, dans une seule figure, les symboles sexuels des principes mâle et femelle; et cette patère a certainement ici la même signification que la corne d'abondance attribuée à la plupart des personnifications de la Grande Mère.

Selon la mythologie grecque, Esculape était frère des Cabires; et sa légende, ainsi que celle de la plupart des apôtres gallois, avait les plus grands rapports avec la course zodiacale du Soleil. On le donne pour fils, tantôt d'Apollon, tantôt de Sydyc. Quelle est en effet l'étymologie de ce nom donné par les Phéniciens à l'une des formules de la lumière mâle? Fait remarquable : Nous la trouvons dans celui de la région qui paraît avoir été le point de départ d'un apostolat particulièrement spécifié; et nous croyons que Sydyc n'est autre que la côte maritime qui, depuis l'embouchure de

(1) Les Phéniciens l'appelaient Esmun ou Asmún dont l'étymologie nous est encore fournie par les idiomes gallois. *Es-Mun* signifie premier démonstrateur, premier instituteur ou docteur : de *es*, *as*, premier, chef; et de *mun*, montrer, enseigner.

Digitized by Google

l'Escaut jusqu'à celle de la Somme, délimite l'antique Morinie dont Sithium fut un des points les plus importants.

On sait qu'autrefois la mer du Nord entrait assez avant dans la partie de cette contrée appelée *littus saxonicum*, et faisait une profonde échancrure jusqu'à l'endroit où est située aujourd'hui la ville de Saint-Omer. Pour se défendre contre les envahissements toujours menaçants de la mer, les habitants élevèrent cette ceinture de digues et de dunes qui existent encore de nos jours. Ils opposèrent au fléau des limites infranchissables ; et, pour conserver la mémoire d'un travail aussi gigantesque, ils donnèrent à la localité la plus centrale un nom composé que les Romains latinisèrent sous celui de Sithuin ou Sithium. Or, *si*, *sy*, *sé* signifiait mer en morinien, et *dyk*, *dic* vient du verbe *duyken* qui avait le sens de préserver, défendre, mettre à l'abri (1). Sidyc, Sidyum, Sithium voulait donc dire contrée endiguée, barrière contre les envahissements de la mer ; et nous ne croyons pas être téméraires en avançant qu'Esculape était originaire du Nord-Ouest des Gaules. On disait fils de Sydic, comme l'on dit encore enfant de Paris, du Nord ou du Midi. On appliquait la parenté éthnique du lieu de naissance ; et l'étymologie de ce mot l'atteste nettement.

Nous venons de dire que le nom de centaure fut celui de l'une de ces corporations de savants qui allèrent répandre au loin les notions civilisatrices. Le mythe du Minotaure est analogue ; seulement les racines nous donnent ici le sens de conducteur ou d'éleveur de taureaux : de *min*, *men*, *man*, homme dans l'acception de l'intelligence, et de *tor*, taureau. Le tribut des douze jeunes gens qui allaient tous les ans s'instruire à cette école, établie comme toujours dans une caverne, est une allégorie transparente ; ainsi que la victoire de Thésée qui, transportant chez les Grecs les connaissances hyperboréennes, les affranchit de cette sujétion.

(1) Notons de plus que *thuin*, *duin*, *dun* avait, comme *dyk*, le sens de barrière, obstacle, dune, digue.

Digitized by Google

Onzième Note.

Chaque race humaine possède, non-seulement son type physique, mais moral et intellectuel, puisque ces trois aspects de l'individualité sont solidaires les uns des autres. De l'organisation cérébrale dépend la détermination des facultés, et, par suite, telle aptitude, telle manière de concevoir et de penser. Lors donc qu'une idée répond à celle qui doit nécessairement résulter de l'une de ces organisations, celle-ci la saisit vivement; et la conviction résulte de la complète satisfaction de toutes ses tendances naturelles; aussi l'histoire atteste-t-elle combien les idées abstraites sont variables, selon les temps et les lieux.

Chaque race est persuadée entrevoir l'absolu; mais ses impressions ne résultent, encore une fois, que de certaines dispositions particulières qui sont éminemment relatives. Une statue dont le style et les formes répondent à l'instinct artistique que possède toute individualité lui paraîtra revêtue de la souveraine beauté, tandis qu'un homme de race différente réservera son admiration pour d'autres formes et un autre style. Nous ne comprenons pas la beauté plastique comme les anciens; et le célèbre canon de Polyclète n'éveillerait pas en nous le même enthousiasme que chez les Grecs (1). Notre erreur serait donc singulière si nous pensions atteindre un idéal qui n'est qu'une conception de notre esprit dépourvue de toute signification. Les théoriciens n'ont garde de sonder ces mystères, et prétendent à l'envi que le beau est une entité réelle; mais l'artiste ne se soucie guères de ces affirmations. Il produit selon l'inspiration qui lui est propre, et qui seule engendre l'originalité des maîtres et des époques.

Un peuple n'atteint même toute sa valeur artistique que

(1) Il en est de même en musique; et les Mongols ne sont impressionnés que par des associations harmoniques qui constituent, pour notre oreille, de véritables dissonances.

Digitized by Google

lorsqu'il parvient à cette plénitude juvénile qui précède la maturité. Jamais l'Italie ne ressuscitera son quinzième siècle. Jamais la Grèce ne retrouvera la pléiade d'artistes contemporains de Phidias. Les habitants de cette terre bénie sentent et comprennent encore l'admirable beauté des œuvres de leurs ancêtres. Ils sont trop restés sans mélange pour que le goût hellénique se soit transformé ; mais, depuis plus de deux mille ans, la sève est épuisée ; et il eût été aussi impossible à un grec du bas empire de sculpter la victoire de Milo qu'aux Florentins du siècle dernier de concevoir les portes de Ghiberti. Ce n'est que chez les nations composées de races épuisées qu'un éclectisme impuissant confond tous les genres, par une imitation incomplète bien que servile du passé ; et nous ne nous relèverons de cet abaissement que si l'organisation typique de ces races venait à se modifier, ou si les couches sociales qui surgissent concourent à une renaissance par l'apport d'éléments nouveaux.

Douzième Note.

Jamais il ne fallut déplorer plus qu'aujourd'hui l'oubli de la tradition scientifique. Jamais ne furent plus imminentes les conséquences de ces aspirations vagues et déréglées vers une fraternité mystique que les religions issues du Mazdéisme sanctionnèrent de toute l'autorité de leurs dogmes (1). Elles s'en défendent maintenant, faisant à juste titre cause commune avec les situations acquises dont elles avaient si longtemps

(1) Les grands peuples de l'antiquité n'eurent garde d'oublier les vrais principes, sauf les Iraniens qui, dans leur effort vers l'indépendance, admirent les premiers une sorte de fraternité générale. La réforme de Zoroastre consacrait ainsi, par un dogme nouveau, la revanche nationale contre la prépondérance des apôtres étrangers ; et, comme toutes les masses populaires qui conquièrent une importance politique, les Mazdéens acceptèrent l'égalité de tous, sous la verge d'un maître sorti de leurs rangs.

Digitized by Google

ébranlé la prépondérance ; mais, en dépit de leurs anathèmes, elles ne pourront déraciner l'idée qui est leur œuvre, et doit les perdre aujourd'hui.

Nous ne saurions trop répéter qu'il n'y a de solidarité possible qu'entre les membres d'une famille humaine bien caractérisée. Que devons-nous donc penser de nos rêveries modernes, de nos théories d'égalité politique entre des races d'aptitudes différentes et d'instincts contraires ? Par suite de l'héritage des temps passés, par suite surtout de conquêtes et de naturalisations sans limites, plusieurs de ces races qui ne fusionneront jamais se heurtent sur notre sol ; et l'on voudrait qu'elles fissent profession des mêmes sentiments, et que toutes comprissent un ordre social qui ne fut institué que par l'une d'elles !

FIN DES NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I. — Le Bronze 1
II. — Le Peuple bronzifère 19
III. — L'Atlantide 27
IV. — Les Atlantes en Amérique 40
V. — Les Atlantes en Afrique 56
VI. — Les Atlantes en Europe 74
VII. — Les Atlantes bronzifères 87

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. — Les Protoscythes 99
II. — Les Mages 113
III. — L'Astronomie atlante 122
IV. — Les Religions primitives 143
V. — Les Emblèmes atlantes 154

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. — La Substance 171
II. — Les Minéraux 189
III. — L'Action sphéroïdale 206
IV. — Le Sphéroïde vivant 216
V. — Embryologie 236
VI. — Les Fédérations cellulaires 261
VII. — Les Types 286
VIII. — L'Absolu 302

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

Chap. I.	— L'Inde.	319
II.	— L'Iran.	341
III.	— Les Gaules	368
IV.	— L'Amérique	393
V.	— L'Égypte.	411
VI.	— L'Asie antérieure.	434
VII.	— La Grande Mère.	441
VIII.	— La Grèce.	462
IX.	— Les Philosophes.	493
X.	— Résumé	526

Notes. 535

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

ÉTUDES ANTÉ-HISTORIQUES

LES ATLANTES

PAR

ROISEL

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google